



Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/bulletin2172soci>

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
MIDI DE LA FRANCE

Gloriae Majorum.

SÉRIE IN-8° N° 17.

Séances du 26 novembre 1895 au 17 mars 1896 inclus.

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
45, RUE DES TOURNEURS, 45

—
1896

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres honoraires, de membres résidants, de membres libres et de membres correspondants. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le MARDI de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique et des *Mémoires*. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES et CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le D^r OURGAUD a fondé un prix de 300 francs.

M. DE CLAUZADE a fondé un prix de 400 francs.

M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE, G. I. , directeur.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire
général.

MM. LÉCRIVAIN, I. , secrétaire
adjoint.
Bon DE RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, ✱, trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. J. DE MALAFOSSE.
ROMESTIN.
MASSIP.
DURBACH.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. DELORME.
D^r CANDELON.
SAINT-RAYMOND.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le **1^{er} mai**.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est fixé à l'hôtel d'Assezat. La bibliothèque est ouverte, le mardi et le mercredi, de 2 à 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

TABLEAU DES MEMBRES

QUI CONSTITUENT LA SOCIÉTÉ (1896)

MM. BUREAU

J. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE, , I. , directeur.
L'abbé DOUAIS, secrétaire général.
LÉCRIVAIN, I. , secrétaire adjoint.
Baron de RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, , trésorier.

MM. MEMBRES HONORAIRES

	Date de leur nomination.
G. HAGEMANS, vice-président de la Société d'archéologie, à Bruxelles.	7 juillet 1868
M ^{gr} X. BARBIER DE MONTAULT, I.  , à Poitiers. .	19 décembre 1868
J. CAPELLINI, O.  , recteur de l'université, à Bologne.	9 janvier 1872

MM.

	Date de leur nomination.
ANTHYME SAINT-PAUL, rue du Cherche-Midi, 21, à Paris.	2 juillet 1889
Le comte Fernand DE RESSÉGUIER, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse. .	2 juillet 1889
Georges PERROT, O. ✱, membre de l'Institut, rue d'Ulm, 45, Paris.	3 mars 1891
Le comte Robert DE LASTEYRIE, ✱, membre de l'Institut, député, rue du Pré-aux-Clercs, 10, Paris. . .	3 mars 1891
ROSCHACH, ✱, I. 🌿, archiv. de la ville, conservateur du musée des antiques et du musée Saint-Raymond.	16 février 1892

MEMBRES LIBRES.

MM.

L. BUNEL, ancien membre résidant.	Décembre 1854-juin 1891
E. LAPIERRE, I. 🌿, ancien membre résidant.	Janvier 1873-juin 1891

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

E. TRUTAT, ✱, I. 🌿, direct. du musée d'hist. naturelle.	17 février 1867
E. CARTAILHAC, ✱, I. 🌿.	26 février 1867
Le comte V. D'ADHÉMAR.	26 février 1867
Louis DE MALAFOSSE.	18 février 1868
E. PESSEMESSE.	11 avril 1871
Louis LARTET, I. 🌿, professeur à la Faculté des sciences.	3 mars 1874
Bernard BÉNEZET, peintre d'histoire.	21 décembre 1875
Louis GÈZE.	23 mai 1876
Jules DE LAHONDÈS.	27 février 1877
MÉRIMÉE, 🌿, I. 🌿, professeur à la Faculté des lettres.	20 mai 1879
L'abbé Léonce COUTURE, doyen de la Faculté libre des lettres.	23 décembre 1879
Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD.	15 juin 1880
Charles DE SAINT-MARTIN.	10 janvier 1882
Gaston VIREBENT.	10 janvier 1882
Emmanuel DELORME, 🌿, archiviste de la Chambre de commerce.	7 mars 1882
Le baron DE RIVIÈRES.	8 avril 1884
L'abbé DOUAIS, professeur à l'Institut catholique. . .	8 avril 1884
SAINT-RAYMOND, professeur à l'Institut catholique.	4 mai 1886
BRISSAUD, 🌿, professeur à la Faculté de droit. . . .	29 juin 1886
L. DELOUME, ✱.	8 mars 1887
Le Dr CANDELON.	19 avril 1887

MM.

	Date de leur nomination.
Clément SIPIÈRE, 	19 avril 1887
ROMESTIN, architecte, inspecteur des travaux des monuments historiques.	3 janvier 1888
Le Baron DE BOUGLON.	16 avril 1889
MASSIP,  , bibliothécaire de la ville.	11 juin 1889
ROCHER, architecte.	11 juin 1889
DE REY-PAILHADE.	25 mars 1890
C. BARRIÈRE-FLAVY.	25 mars 1890
Félix RÉGNAULT, 	22 avril 1890
Axel DUBOUL, 	24 février 1891
THILLET,  , architecte du département.	10 mars 1891
LÉCRIVAIN, I.  , professeur à la Faculté des lettres	24 mars 1891
JEANROY,  , professeur à la Faculté des lettres. . .	20 décembre 1893
PERROUD, O.  , recteur de l'Académie de Toulouse.	24 avril 1894
DURRBACH, professeur à la Faculté des lettres. . .	25 juin 1895
Paul DE CASTÉLAN.	25 juin 1895
PASQUIER, archiviste de la Haute-Garonne.	3 décembre 1895

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. .

Le marquis DE SAINT-GÉNIEZ, au château de l'Ermitage, par Servian (Hérault).	7 décembre 1859
Elie ROSSIGNOL, à Montans, par Gaillac (Tarn). . .	30 mai 1860
H. SCHUERMANS, premier président de la Cour d'appel, à Liège (Belgique).	7 juillet 1868
CURIES-SEIMBRES, à Trie-sur-Baïse.	5 juillet 1870
DA SILVA, O.  , correspondant de l'Institut, architecte à Lisbonne.	19 décembre 1871
Fernand PAGÈS, à Banières (Tarn).	4 février 1872
Edmond CABIÉ,  , à Roqueserrière (Haute-Garonne).	15 mars 1872
H. REVOIL,  , architecte, correspondant de l'Institut, à Nîmes.	7 avril 1872
Le comte de MARSY, directeur de la <i>Société française d'archéologie</i> , à Compiègne.	7 janvier 1873
Baron DE RUBLE, rue Cambon, 43, à Paris.	23 juin 1874
CAZALIS DE FONDOUCE, à Montpellier.	7 décembre 1875
J.-F. BLADÉ,  , correspondant de l'Institut, à Agen.	23 mai 1877
CLÉMENT-SIMON,  , ancien magistrat, rue d'Assas, 7, à Paris.	15 juin 1877
A. COUGET, ancien magistrat, à Saint-Gaudens. . .	31 juillet 1877
Albert NIVÉDUAB, à Alet (Aude).	28 mai 1878
Vicomte DE GROUCHY,  , 29, avenue Montaigne, à Paris.	18 février 1879

MM.

Date de leur nomination.

D'HUGUES, ✱, 🌿, professeur à la Faculté des lettres de Dijon.	22 avril 1879
BARBIER (abbé), chanoine, à Pamiers.	23 décembre 1879
Jules ROLLAND, avocat, à Albi.	6 janvier 1880
Louis MAZENS, notaire, aux Graisses (Tarn).	6 janvier 1880
Achille LUCHAIRE, 🌿, professeur à la Faculté des lettres de Paris.	29 juin 1880
M ^{gr} JULIEN-LAFERRIÈRE, 🌿, évêque de Constantine.	24 juin 1881
PARFOURU, 🌿, archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.	28 juin 1881
BERTHOMIEU, ✱, officier de marine en retraite, à Narbonne.	7 mars 1882
DUMAS DE RAULY, 🌿, archiviste de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	28 mars 1882
F. POTTIER (abbé), 🌿, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	19 juin 1883
G. DE MONBRISON, château de Saint-Roch, par Avillar (Tarn-et-Garonne).	19 juin 1883
GRAULE (abbé), chanoine honoraire, à Albi (Tarn).	11 mars 1884
W. TUCKERT, à Boston (Massachussets).	25 mars 1884
HOFFMANN, à Washington (Etats-Unis).	13 janvier 1885
BERNARD, peintre, à Bagnères-de-Luchon.	13 janvier 1885
Edouard FORESTIÉ, à Montauban.	27 janvier 1885
CAU-DURBAN (abbé), 🌿, curé à Castelnau-Durban (Ariège).	24 février 1885
ESPÉRANDIEU, 🌿, capitaine d'infanterie, à Ajaccio (Corse).	26 mai 1885
H. PÉRAGALLO, ✱, capitaine d'artillerie, à Nîmes.	21 juillet 1885
L. DE NEUVILLE, à Livarot (Calvados).	15 février 1887
DE CRAZANNES, O. ✱, intendant militaire, à Paris, au Ministère de la guerre.	15 février 1887
DELORT, ✱, chef de bataillon du génie, à Bayonne.	15 février 1887
GRINDA, architecte, 67, cours Devillers, à Marseille.	15 février 1887
Léon GERMAIN, 🌿, secrétaire perpétuel de la <i>Société d'archéologie lorraine</i> , rue Hérè, 26, à Nancy.	19 avril 1887
C ^{te} DE BERTIER-PINSAGUEL, château de Pinsaguel (Haute-Garonne).	19 avril 1887
Marcel DALY, ingénieur, sous-directeur de la <i>Revue générale d'architecture</i> , 51, rue des Écoles, à Paris.	12 juillet 1887
Gilbert GOUDIE, trésorier de la Société des antiquaires d'Ecosse, à Edimbourg.	6 mars 1888
Louis FÉDIÉ, président de la Société des Arts et Sciences, à Carcassonne.	13 mars 1888
A. THOMAS, 🌿, chargé de cours à la Sorbonne.	5 février 1889

MM.

	Date de leur nomination.
ROUILLARD,  , peintre, rue de Verneuil, 53, à Paris.	23 juillet 1889
NOGUIER, archiviste de la Société archéologique de Béziers.. . . .	23 juillet 1889
DE MÉLY, château du Mesnil, par Fervacques (Calvados).	10 décembre 1889
E. TRAVERS, trésorier de la Société française d'archéologie, à Caen.	17 juin 1890
Baron DE BAYE, au château de Baye (Marne).	8 juillet 1890
Henri de MONTÉGUT, château des Ombrais (Charente).	13 février 1891
Abel FERRÉ,  , à Martres Tolosanes (Haute-Garonne).	26 avril 1891
VIALETTE (abbé), archiviste du diocèse de Rodez.. .	juin 1891
PONS, architecte diocésain de Rodez.. . . .	juin 1891
LEMPEREUR, archiviste de l'Aveyron, Rodez. . . .	juin 1891
HOYM DE MARIEN, capitaine au 157 ^e d'infanterie, à Lyon.. . . .	décembre 1891
BAURIER, château de Mascaron, par Muret.	décembre 1891
Dom Antoine du BOURG, à Ligugé (Vienne).	janvier 1892
Baron Alfred DE LOE, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, 11, rue de Londres, à Bruxelles. .	mars 1892
Jules MOMMÉJA, à Monteils (Tarn-et-Garonne).. . .	mars 1892
Paul DE FONTENILLES, château des Auriols, par Villemur (Haute-Garonne)..	mai 1892
M. BERTHELÉ, archiviste de l'Hérault.. . . .	juin 1892
GALABERT, curé à Aucamville (Tarn-et-Garonne)..	3 janvier 1893
SALABERT, chanoine honoraire, à Albi.	24 janvier 1893
ARAGON (abbé), curé de St-Julia de Grascapou (Hte-G.)	23 mai 1893
DUBARAT (abbé), aumônier du Lycée de Pau. . . .	4 juillet 1893
MALE, prof. au lycée Louis-le-Grand, à Paris (Seine).	20 décembre 1893
MARSAN (abbé), à Soulan, vallée d'Aure (Hautes-Pyr.).	20 mars 1894
ESQUIROL, à Portet (Haute-Garonne).	5 mars 1895
TAILLEFER (abbé), curé à Cazillac (Tarn-et-Garonne).	23 avril 1895
Vicomte BÉGOUEN, château d'Espas, par St-Girons.	25 juin 1895
DOUBLET, professeur de rhétorique au lycée de Nice.	2 juillet 1895
DELBREL (abbé), à Villefranche de Périgord (Dordogne).	16 juillet 1895
PORTAL, archiviste du Tarn, Albi.. . . .	10 décembre 1895
MAURETTE (abbé), curé de Toutens (Haute-Garonne).	21 janvier 1896
R. Père Marie-Bernard FLORAN, curé de Conques (Aveyron)..	21 janvier 1896
ARNOUX, directeur de l'usine de céramique Minton, à Stoke (Angleterre)..	4 février 1896

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES ON FAIT ÉCHANGE DE PUBLICATIONS

FRANCE ET ALGÉRIE.

- AGEN (*Société d'agriculture, sciences et arts d'*) — Lot-et-Garonne.
ALAIS (*Société scientifique et littéraire d'*) — Gard.
ALBI (*Revue historique du département du Tarn*).
ALPES (BASSES-) (*Société scientifique et littéraire des*) — Digne.
ALPES (HAUTES-) (*Société d'études des*) — Gap.
ALPES-MARITIMES (*Société des lettres, sciences et arts des*) — Nice.
AMIENS (*Académie des sciences et lettres d'*) — Somme.
ANGERS (*Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'*) — Maine-et-Loire.
ANNECY (*Société florimontane d'*) — Savoie.
ARIÈGE (*Société des sciences, des lettres et arts de l'*) — Foix.
ARRAS (*Commission départementale du Pas-de-Calais*).
AUCH (*Revue historique de Gascogne*).
AVEYRON (*Société des lettres, sciences et arts de l'*) — Rodez.
BAGNÈRES-DE-BIGORRE (*Bulletin de la Société Ramond*).
BELFORT (*Société belfortaine d'émulation*).
BESANÇON (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Doubs.
BÉZIERS (*Société archéologique de*) — Hérault.
BORDEAUX (*Société archéologique de*) — Gironde.
BOULOGNE-SUR-MER (*Société académique de*) — Pas-de-Calais.
BOURGES (*Société des antiquaires du Centre*) — Cher.
BOURGES (*Société littéraire, artistique et scientifique du Cher*).
BREST (*Société académique de*) — Finistère.
CARCASSONNE (*Société des arts et sciences de*) — Aude.
CHALON-SUR-SAÔNE (*Société archéologique de*) — Saône-et-Loire.
CHAMBÉRY (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Savoie.
CHAMBÉRY (*Société savoisienne d'histoire et d'archéologie de*) — Savoie.
CHARENTE (*Société archéologique de la*) — Angoulême.
CHATEAU-THIERRY (*Société historique de*) — Aisne.
COMMINGES (*Société des études du*) — Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
COMPIÈGNE (*Société historique de*) — Oise.
CONSTANTINE (*Société archéologique de*) — Algérie.
CORRÈZE (*Société historique et archéologique de la*) — Brive.
CÔTE-D'OR (*Commission des antiquités de la*) — Dijon.
CÔTE-D'OR (*Société d'archéologie, d'histoire et de littérature de la*) — Beaune.
CÔTES-DU-NORD (*Société d'émulation des*) — Saint-Brieuc.
CREUSE (*Société des sciences et d'archéologie de la*) — Guéret.
DAX (*Société de Borda*) — Landes.
DEUX-SÈVRES (*Société de statistique des*) — Niort.
DOUBS (*Société d'émulation du*) — Besançon.
DRÔME (*Société d'archéologie de la*) — Valence.

- EURE (*Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'*) — Evreux.
HAVRE (*Société nationale havraise du*) — Seine-Inférieure.
HIPPONE (*Académie d'*) — Algérie.
ILLE-ET-VILAINE (*Société archéologique de*) — Rennes.
ISÈRE (*Académie Delphinale*) — Grenoble.
LAON (*Société archéologique de*) — Aisne.
LILLE (*Société des sciences, agriculture et arts de*) — Nord.
LIMOUSIN (*Société archéologique du*) — Limoges.
LOT (*Société des études du*) — Cahors.
LORRAINE (*Société archéologique de*) — Nancy (Meurthe-et-Moselle).
LOZÈRE (*Société d'agriculture de la*) — Mende.
LYON (*Académie des sciences, belles-lettres et arts de*) — Rhône.
LYON (*Société littéraire, historique et archéologique de*) — Rhône.
MACON (*Académie de*) — Saône-et-Loire.
MANCHE (*Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire de la*) — Saint-Lô.
MANS (LE) (*Revue historique et archéologique du Maine*) — Sarthe.
MARNE (*Société d'agriculture de la*) — Châlons.
MARSEILLE (*Société de statistique de*) — Bouches-du-Rhône.
MONTAUBAN (*Société archéologique de Tarn-et-Garonne*).
MONTAUBAN (*Société des sciences, agriculture et belles-lettres*) — Tarn-et Garonne.
MONTPELLIER (*Société archéologique de*) — Hérault.
MONTPELLIER (*Académie des sciences et lettres de*) — Hérault.
MORBIHAN (*Société polymatique du*) — Vannes.
MORINIE (*Société des antiquaires de la*) — Saint-Omer (Pas-de-Calais).
NANTES (*Société archéologique de*) — Loire-Inférieure.
NARBONNE (*Commission archéologique de*) — Aude.
NEVERS (*Société nivernaise*) — Nièvre.
NIMES (*Académie de*) — Gard.
NORD (*Société des sciences, agriculture du*) — Douai.
NORD (*Société archéologique du*) — Avesnes.
NORMANDIE (*Société des antiquaires de*) — Caen (Calvados).
OISE (*Société d'archéologie, sciences et arts de l'*) — Beauvais.
ORLÉANAIS (*Société d'archéologie de l'*) — Orléans (Loiret).
ORNE (*Société historique et archéologique de l'*) — Alençon.
OUEST (*Société des antiquaires de l'*) — Poitiers (Vienne).
PARIS (*Société française de numismatique et d'archéologie*).
PARIS (*Société des antiquaires de France*).
PARIS (*Société des amis des monuments parisiens*).
PÉRIGORD (*Société historique et archéologique du*) — Périgueux (Dordogne).
PICARDIE (*Société des antiquaires de la*) — Amiens (Somme).
PONT-A-MOUSSON (*Académie de*) — Meurthe-et-Moselle.
PUY (*Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du*) — Haute-Loire.
PYRÉNÉES (BASSES-) (*Société des sciences, lettres et arts des*) — Pau.
PYRÉNÉES-ORIENTALES (*Société agricole, scientifique et littéraire*) — Perpignan.
RAMBOUILLET (*Société archéologique de*) — Seine-et-Oise.
REIMS (*Académie de*) — Marne.

- RHÔNE (*Société académique d'architecture du*) — Lyon.
ROCHECHOUART (*Société des amis, des sciences et arts de*) — Haute-Vienne.
ROCHELLE (LA) (*Académie de*) — Charente-Inférieure.
ROMANS (*Bulletin d'histoire et d'archéologie*) — Drôme.
SAINT-QUENTIN (*Société archéologique de*) — Aisne.
SAINTONGE ET AUNIS (*Société des archives historiques*) — Saintes (Charente-Inférieure).
SAÔNE-ET-LOIRE (*Société éduenne de*) — Autun.
SENS (*Société archéologique de*) — Yonne.
SOISSONS (*Société archéologique, scientifique et historique de*) — Aisne.
TOULOUSE (*Académie des jeux Floraux*).
TOULOUSE (*Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*).
TOULOUSE (*Académie de législation*).
TOULOUSE (*Société de médecine, chirurgie et pharmacie*).
TOULOUSE (*Société d'agriculture*).
TOULOUSE (*Société de géographie*).
TOULOUSE (*Société académique franco-hispano-portugaise*).
TOULOUSE (*Société d'histoire naturelle*).
TOURAINE (*Société archéologique de la*) — Tours (Indre-et-Loire).
VAR (*Académie du*) — Toulon.
VAR (*Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du*) — Draguignan.
VAR (*Société des études scientifiques et archéologiques*) — Draguignan.
VAUCLUSE (*Mémoires de l'Académie de*) — Avignon.
VENDÔME (*Société archéologique, scientifique et littéraire de*) — Loir-et-Cher.
VESOUL (*Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*).
VOSGES (*Société d'émulation des*) — Epinal.
YONNE (*Société des sciences historiques et naturelles de l'*) — Auxerre.

ÉTRANGER.

Allemagne.

- IEÏNA (*Verein für Thüringische Geschichte und Altertumskunde*) — Saxe-Weimar.

Alsace-Lorraine.

- METZ (*Académie de*).

Autriche-Hongrie.

- AGRAM (*Bulletino di società archeologica croata*) — Croatie.
SPALATO (*Bulletino di archeologia e storia dalmata*) — Dalmatie.

Etats-Unis d'Amérique.

- DAVENPORT (*Academy*).
WASHINGTON (*Smithsonian institution*).
WASHINGTON (*Bureau of ethnology*).
WASHINGTON (*Anthropological institution*).

Angleterre.

LONDRES (*Royal archæological Institutc of Great Britain*).

LONDRES (*Royal Institution of Great Britain*).

EDIMBOURG (*Société des antiquaires d'Ecosse*).

Belgique.

ANVERS (*Académie d'archéologie de Belgique*).

BRUXELLES (*Société d'archéologic de*) — Bruxelles.

BRUXELLES (*Académie royale de Belgique*).

BRUXELLES (*Commission royale d'art et d'archéologie*).

BRUXELLES (*Société royale de numismatique belge*).

CHARLEROI (*Société paléontologique et archéologique de*).

LIÈGE (*Société libre d'émulation de*).

LIÈGE (*Institut archéologique liégeois*).

NAMUR (*Société archéologique de*).

NIVELLES (*Société archéologique de*).

Danemark.

COPENHAGUE (*Société royale des antiquaires du Nord*).

Egypte.

LE CAIRE (*Institut Egyptien*).

Espagne.

MADRID (*Real academia de la historia*).

Italie.

MODÈNE (*Académie royale des lettres et arts*).

CAMERINO (*Bulletino di numismatica e sfragistica*).

ROME (*Accademia dei Lincei*).

NAPLES (*Accademia di archeologia, lettere e belle arti*).

Portugal.

LISBONNE (*Accademia real dos sciencias de*).

LISBONNE (*Real associacao dos architectos e archeologos*).

Russie.

SAINT-PÉTERSBOURG (*Commission Impériale archéologique de Russie*).

MOSCOU (*Société Impériale archéologique*).

Suisse.

GENÈVE (*Société d'histoire et d'archéologie de*).

ANNÉE ACADÉMIQUE 1895-1896

Séance de rentrée du 26 novembre 1895.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT rappelle la mort de M. Ozenne, qui s'est éteint le 5 septembre, et le don qu'il a fait à la ville de l'hôtel d'Assézat pour y établir les sociétés savantes. Il exprime la reconnaissance de ses collègues envers le généreux protecteur des lettres et des arts qui a ainsi préservé de tout danger cette superbe demeure et qui y a réservé une place à la *Société archéologique*.

M. l'abbé DOUAIS lit une lettre de M. Portal, archiviste du département du Tarn, sollicitant le titre de membre correspondant; la Société charge de l'examen de cette candidature MM. de Rivières, de Castéran, Deloume.

M. l'abbé Douais offre à la Société, de la part de M. Doublet, membre correspondant, les neuf opuscules suivants : *Un ambassadeur ariégeois à Constantinople sous la Régence*; *Incidents de la vie du curé J.-J. Delescazes*; *Le meurtre du curé Delescazes, l'auteur du Mémorial historique*; *Vie et sermons de François Bourse*; *La vie militaire à Foix et le rôle du château de 1630 à 1675*; *Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XIV*; *Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XV*; *Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XVI*.

Il lit une lettre de M. Pasquier, membre correspondant qui, nommé récemment archiviste de la Haute-Garonne, pose sa candidature à une des places vacantes de membre résidant; une lettre de M. le Préfet de la Haute-Garonne informant la Société que le Conseil général a maintenu la subvention de 200 francs qui lui est accordée.

Il donne lecture d'une lettre de M. de Rouméjous, président de la Société historique et archéologique du Périgord, qui renferme le renseignement suivant :

« Dans le numéro 15, à la page 95 du *Bulletin de la Société archéologique*, » je lis qu'il a été trouvé à Martres-Tolosanes un fragment de poterie où

» M. Lécivain croit lire le nom *Nepotis*; ce nom, je l'ai trouvé très lisible
» sur un fragment de poterie dite samienne, découvert en 1873 à Cahors,
» au couvent de la Miséricorde, avec d'autres objets romains assez inté-
» ressants. »

Il donne lecture d'une lettre de M. Portal, archiviste du Tarn, informant la Société de la découverte qui vient d'être faite à la cathédrale d'Albi, sous la chaire archiépiscopale, de la pierre tombale de l'évêque Pierre Neveu.

« On ignorait à quelle époque était mort l'évêque Pierre Neveu; le *Gallia*
» *Christiana*, la *Series episcoporum* de Gams, les ouvrages d'auteurs locaux
» tels que Compayré, Crozes n'étaient pas d'accord sur ce point ou gar-
» daient un prudent silence. Or, ladite pierre porte très lisiblement gravés
» le nom P. NEPOTIS et la date CCCXXIII die III mensis marcii (en
» notre style 1435). Elle est brisée en deux morceaux égaux; l'extrémité
» de chacun d'eux est encore engagée dans la profondeur de la construc-
» tion. On peut néanmoins affirmer que ces deux morceaux forment bien
» le tout d'une seule pierre (les fragments de la légende visible le prouvent)
» et qu'il s'agit d'un évêque, puisque l'image représentée est bien celle
» d'un prélat de ce rang; la tête avec mitre, la crosse, etc., ne laissent
» aucun doute à ce sujet; le nom et la date complètent la certitude. D'ail-
» leurs, j'espère qu'on extraira complètement cette pierre. J'ai écrit dans
» ce sens à l'inspecteur local des édifices diocésains. »

M. le baron DE RIVIÈRES ajoute quelques renseignements, qu'il se propose de compléter, sur cette pierre tombale et la biographie de Pierre Neveu.

M. CARTAILHAC offre à la Société un exemplaire du bas-relief de Calvin (stalles de Saint-Sernin), qu'il a fait mouler pour M. le Dr Gauss, de Genève, qui réunit toutes les œuvres relatives à l'iconographie de Calvin, et, de la part de M. Gauss, l'ouvrage *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, 1893, publié par l'*Association genevoise pour la restauration de Saint-Pierre*.

M. PASQUIER, membre correspondant, rappelle que l'église Saint-Pierre de Genève renferme les tombeaux du duc de Rohan et d'Agrippa d'Aubigné.

M. l'abbé Galabert, membre correspondant, lit son travail sur *le siège de Saint-Antonin sous Louis XIII, en 1622*, destiné aux *Mémoires* de la Société, et fait passer sous les yeux des assistants un plan de cette ville, contemporain, qui se trouve dans le livre de Valdor. M. Perroud signale l'intérêt tout particulier de ces plans du dix-septième siècle; il ajoute que ce siège explique, dans une certaine mesure, l'échec que de Luynes avait subi l'année précédente devant Montauban; il avait négligé de prendre auparavant les petites places qui reliaient Montauban aux Cévennes. M. Forestié signale quelques particularités de ce siège de Montauban; par exemple, les assiégés purent toujours sortir librement d'un côté et se ravitailler.

M. Forestié, membre correspondant, lit et commente un acte de dona-

tion, en latin, du quatorzième siècle, extrait d'un registre de notaire de Montech.

M. l'abbé DOUAIS annonce qu'il a découvert, dans le dépôt des archives des notaires, à Toulouse, deux documents importants : les statuts des libraires et parcheminiers de Toulouse de 1329, et une lettre de Charles VII, relative aux travaux des fortifications de Toulouse, en 1454.

M. PERROUD offre à la Société, de la part de MM. Gsell et Graillot, le livre *Explorations archéologiques en Algérie*.

M. DE REY-PAILHADE signale dans l'*Express du Midi*, du 14 novembre 1895, un article sur un essai d'application de l'heure décimale à l'horloge du Capitole pendant la Révolution.

Séance du 3 décembre 1895.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société, de la part de M. Forestié, membre correspondant, la deuxième partie des *Livres de comptes des frères Bonis*.

M. DE LAHONDÈS communique et analyse deux opuscules de M. Bar-Ferree : *Artistic domestic Architecture in America; Architecture in London*.

M. CANDELON communique l'estampage d'une inscription latine qu'il a découverte à Toulouse, dans la cour d'une maison de la Grande-Allée; la pierre sur laquelle elle est gravée provient du fragment de la muraille gallo-romaine qui a été mise à jour auprès du Capitole pour la translation au Jardin des Plantes de la porte de la Commutation.

M. DE RIVIÈRES signale une cloche de Rieux avec un nom de fondeur, Royer.

M. DE LAHONDÈS rappelle quelle a été l'œuvre de M. Pasquier dans la reconstitution des archives de l'Ariège; la Société élit M. Pasquier membre résidant.

M. DE BOUGLON lit la note suivante :

« J'offre à mes collègues la vue d'un salon lambrissé de Toulouse (1), charmante décoration du siècle dernier qui nous est parvenue dans son intégralité et qui présente assez d'intérêt pour permettre d'admirer une fois de plus le talent léger et gracieux de l'art français au dix-huitième siècle, tout imprégné de coquetterie et d'originalité.

» Le sculpteur qui a créé la salle dont je parle a cherché, cela se voit, à s'assimiler le goût spirituel des compositions telles que les inventaient Gillot, Watteau, Boucher, Christophe Huet et Peirrote.

» La mode, dans un moment de caprice comme elle en eut tant à l'épo-

(1) 42, rue des Récollets.

que, se tournait alors vers l'Extrême-Orient et ses productions : laques, tissus, porcelaines étaient recherchés avec plus d'engouement encore que sous le grand Roi.

» Des ornemanistes de talent et, à leur tête, Cressent et Pineau, cédant à la séduction de cette influence, empruntèrent à la Chine sa flore, son architecture, mais en francisant en quelque sorte ce qu'ils empruntaient : de la libre interprétation du modèle sortirent des chinoiseries aimables, souriantes, avec des toits recroquevillés, des habitants à chapeaux garnis de clochettes, à poses et à costumes aussi amusants que le paysage qu'ils peuplaient.

» Partant de cette manière de voir, l'artiste a décoré les panneaux de la salle avec une fantaisie inépuisable dans sa variété, tandis que, le long de la corniche, des Chinois de paravent se prélassent dans des cartouches. — Rien de plus harmonieux que le contraste du fond bleu sur lequel se détache le petit personnage avec la blancheur des panneaux ; les trophées d'instruments de musique indiquent suffisamment la destination primitive de cette pièce devenue aujourd'hui le salon de réception de la supérieure d'un couvent.

» La reproduction de deux de ces lambris met à même d'apprécier mieux que je ne le saurais dire leur heureuse ordonnance et la délicatesse de leur exécution. »

M. PERROUD rappelle que l'hôtel Laterrade (aujourd'hui l'école communale), à Condom, renferme aussi des ornements en plâtre du même genre que ceux que signale M. de Bouglon.

M. DELORME dit qu'il y a aussi des peintures à fresque et une porte sculptée dans un dortoir du couvent des Bénédictines de Saint-Sernin (l'ancien hôtel de M^{me} Du Barry).

M. LAPIERRE signale également le salon qui se trouve dans le château de Reyneris. Ce château appartient aujourd'hui à M. Ferdinand Astié, qui l'a fait restaurer il y a quelques années. Il est situé à quatre kilomètres de Toulouse, au quartier du Mirail. Reyneris était, à la fin du siècle dernier, la propriété de Guillaume Dubarry, et avait été acquis du sieur de Marsac, conseiller au Parlement de Toulouse. M. Lapierre fait passer sous les yeux de la Société deux photographies : l'une de la façade du château donnant sur le parc, l'autre de l'intérieur du salon, décoré dans le goût le plus exquis et le plus pur et renfermant, en particulier, deux médaillons de M^{me} Du Barry.

M. CARTAILHAC lit le travail de M. Anthyme Saint-Paul, sur Saint-Sernin, destiné à l'*Album des monuments et de l'art ancien du midi de la France*.

M. DESAZARS offre à la Société, de la part de M. Guyot, le livre *La boussole de l'harmonie universelle*; et M. de Lahondès, de la part de M. Jourdanne, le *Panorama de la cité de Carcassonne*, œuvre de M. Mir.

Séance du 10 décembre 1895.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAI lit, au nom de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, la note suivante :

Note sur la prise de Monclar et le siège de Villemur en 1592.

« Vacquié, notaire de Nègrepelisse en 1592, a inséré au milieu de ses minutes les deux notes suivantes touchant la prise de Monclar et le siège de Villemur par le duc de Joyeuse; le premier de ces faits n'étant pas connu, la note a donc une plus grande importance :

» Le lundy, dixiesme jour du moys de septembre mil cinq cens quatre vingtz douze, le chasteau et fort de Montclar fust prins par assault après avoir esté baptu de soixante-un (le notaire a effacé *cinquante-quatre*) coups de canon par l'armée de Monsieur le duc de Jouyeuse, où lequel, après avoir prins les soldatz en fist pendre quatorze à un noguier qu'est dans le jardin que appartient aux heritiers de Rigall, par dessus la fontaine du d. lieu; partie des soldatz furent tués à la deffance et aultre partie s'en scauvèrent; et après mirent fu à tout le villaige qui se brusla entierement, comme furent aussi plusieurs métairies des environs (1). »

« Le dix neufviesme jour du moys d'octobre mil V^eIII^{xx}XII, le siege de Villemur mis par Monsieur de Jouiuse devant Villemur fust levé par l'armée de Languedoc conduite par Messieurs de Chaubaud, Legues et par Monsieur de Messilhac d'Auvergne, où furent perdus troys mil hommes de l'armée du d. sieur de Jouyeuse, icellui noyé à Tarn avec plusieurs aultres des siens, cinq pieces de canon gagnées et admenées à Montauban (2). »

M. PASQUIER annonce qu'il a découvert, aux Archives départementales, les comptes, devis et autres pièces relatives à la construction du baldaquin de Saint-Sernin par Marc-Arcis.

M. CARTAILHAC achève la lecture du Mémoire de M. Anthyme Saint-Paul sur Saint-Sernin. M. DE LAHONDÈS fait observer à ce sujet que les stalles du chœur de Saint-Sernin sont seulement de l'époque de Louis XIII, et qu'elles rappellent de fort près celles de Saint-Etienne. M. PASQUIER ajoute

(1) Arch. de Tarn-et-Garonne, Reg. de Vacquié, not. à Nègrepelisse, 1592, f^o 238.

(2) Idem, f^o 330.

que les stalles de Saint-Volusien de Foix, qui proviennent de Saint-Sernin, sont également de l'époque de Louis XIII.

Sur le rapport de M. DE CASTÉRAN, M. Portal est élu membre correspondant.

M. l'abbé DOUAIIS lit la note suivante :

Un chant de la croisade contre les albigeois.

• Le P. Dreves vient de publier la petite poésie suivante, d'après le chansonnier de Pierre de Médicis (Bibl. Laurentienne, XIII^e siècle).

De bello sacro contra albigenses.

Anni favor jubilei
Penarum laxat debitum,
Post peccatorum vomitum
Et cessandi propositum,
Currant passim omnes rei :
Pro mercede regnum Dei
Levi patet expositum.

Stilla mellis totum Eve
Dulcoravit absinthium.
O penarum compendium !
O dulce purgatorium !
Tantas penas tempus breve
Et extinctum lumen leve
Reformat emunctorium.

Ad amplexus redi Christi,
Fili tam diu prodige ;
Crucis vexillum erige
Et albigeos abige.
Totum uno redemisti,
Qui vix granum intulisti :
Messens in grano collige (1).

• Cette poésie est donc une chanson contre les albigeois. Elle comprend trois strophes, de sept vers chacune ; le vers est rythmique, de huit pieds et assonancé, chaque strophe donnant deux assonances, ainsi distribuées : 1, 5 et 6 ; 2, 3, 4 et 7.

(1) *Analecta hymnica medii ævi*, fasc. 21, p. 166. Leipzig, 1895.

» La première strophe annonce le jubilé ; « il dure un an ; la peine due au péché est remise ; que les pécheurs s'empressent ; le royaume de Dieu est ouvert pour un léger sacrifice. »

» La seconde strophe compare la croisade ou le jubilé à un rayon de miel qui édulcore l'absinthe amère résultant du péché d'Eve. « Oh ! comme la peine est abrégée ! Le purgatoire devient doux ; c'est en un rien de temps que tant de peines sont expiées. Comme dans l'Evangile, les mouchettes légères raniment la lumière du pécheur qui va s'éteindre. »

» La troisième strophe invite le fils trop longtemps prodigue à revenir aux embrassements du Christ. « Arbore l'étendard de la croix et chasse les albigeois. Tu as racheté le tout, toi qui avais à peine porté un grain de blé ; tu auras part à la moisson. »

» On se demande si cette chanson, qui n'a rien de guerrier, a été répandue, ou même chantée ; si elle a exercé quelque influence sur les milieux défavorables aux hérétiques du Midi. Elle ne paraît pas avoir eu une grande publicité. Elle ne peut pas avoir été composée avant 1209, année où la croisade fut prêchée ; peut-être le fut-elle après ; car la croisade ne se termina que par les victoires de Louis VIII sur les bords du bas Rhône, avec la prise de Beaucaire, en 1226. Elle fut, sans aucun doute, composée par un clerc, comme le prouvent le ton général et les réminiscences évangéliques. C'est au clergé que revenait le soin d'appeler les chevaliers à la croisade ; et ici, le chevalier, c'est le pécheur lui-même. »

Séance du 17 décembre 1895.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. Louis DE MALAFOSSE donne lecture de la notice nécrologique de M. de Sambucy-Luzençon.

M. l'abbé DOUAIS présente à la Société une croix processionnelle avec le Christ couronné, qui paraît être du treizième siècle. Elle appartient à l'église d'Issus (Haute-Garonne).

M. le vicomte Bégouen fait la communication suivante sur des documents relatifs à la confrérie des Pénitents blancs de Toulouse :

« J'ai acheté il y a quelques années chez un libraire de Paris un certain nombre de pièces relatives à la confrérie des Pénitents blancs de Toulouse et provenant sans aucun doute de ses archives. J'ai pensé qu'il serait intéressant de vous les communiquer ; je crois en effet que les documents sur les Pénitents de Toulouse sont peu communs et que les dépôts publics n'en renferment pas. Il y a de nombreuses lacunes dans ceux que je possède, mais il y a aussi je crois des renseignements intéressants. Le temps m'a

manqué jusqu'à ce jour pour les étudier, aussi est-ce un aperçu sommaire que j'en donne aujourd'hui en vous en soumettant quelques-uns, me réservant de revenir sur ce sujet.

» Voici tout d'abord deux volumes de statuts. D'après l'avertissement inséré en tête des *Heures de l'ancienne et devote confrerie des Penitents blancs de Toulouse*, publiées chez B. Guillemette (1672), les anciens statuts étaient « contenus en trois cayers. » Il en manque donc un. — Le premier, relié en vélin blanc, porte les traces d'élégants ornements qui ont été effacés intentionnellement. Il comprend vingt-trois feuillets en parchemin, avec initiales peintes et ornées. C'est lui qui renferme le texte français des statuts rédigé le 1^{er} mai 1574. La confrérie existait déjà (l'acte de fondation de la chapelle est de 1571), mais il n'y avait pas de règles fixes. Or les Pénitents désiraient se conformer aux règlements des confréries analogues existant à *Avignon, Marseille, Montpellier, Aix, Pézenas et autres lieux*, mais ils ne pouvaient en avoir une copie pour raison de l'incommodité du temps. Il y avait heureusement alors à Toulouse un nommé Anthoine Mascaron, *fils natif* d'Avignon et Pénitent blanc. On s'adressa à lui et il rédigea la règle en quatorze articles, *les plus brieves qu'il m'a été possible*, dit-il. A leur suite se trouve leur approbation revêtue de la signature autographe de Fr. de Corneilhan, vicaire général, en date du...

» Les cinq feuillets suivants renferment différentes modifications apportées à ces articles à des dates diverses ; il y a même un feuillet de parchemin intercalé qui n'est pas pareil aux autres. Puis nous arrivons aux commentaires des quatorze articles primitifs, rédigés sous forme d'exhortations par Mascaron qui signe le tout.

» On a écrit au début et à la fin du registre deux notes sur l'histoire des Pénitents blancs, qui semblent dater du siècle dernier.

» Le second cahier, relié en parchemin, contient le texte latin des statuts sur papier ordinaire, mais l'écriture en caractères d'imprimerie en est très soignée. Après les vingt-quatre articles de ces statuts se trouve leur approbation avec concessions d'indulgences par le cardinal de Joyeuse qui a signé lui-même sur le cahier (31 juillet 1596). Vient ensuite la liste des autres privilèges que réclamaient les Pénitents, *privilegia quæ etiam illis concedi supplicant*. Mais cette dernière partie n'est pas signée.

» L'autre volume est un registre relié en parchemin intitulé : *Libre des instruments pour Mrs. les Penitentz blancs*. Il est orné de deux dessins à la plume : l'un représente Jésus portant sa croix ; l'autre, tenant toute la page, nous montre le Christ dans les bras de saint François avec Jérusalem dans le lointain. La table des actes ne renferme pas moins d'une trentaine d'articles depuis « la fondation de la chapelle des Penitentz blancz en Thle, » le 3 mai 1571, jusqu'à une sentence du sénéchal du 13 juillet 1622. Ce volume promet d'être très intéressant, car il contient les transactions avec les

religieux du tiers ordre de saint François chez qui les Pénitents blancs s'étaient d'abord fixés, puis les actes d'achat de divers immeubles qui fourniront des détails importants sur leur établissement ainsi que sur le côté matériel qui ne nous est révélé que par un registre de comptes allant de 1671 à 1675. C'est le seul que je possède.

» Les six autres registres ne renferment tous, — sauf une exception peu importante sur les comptes de la Société, — que le procès-verbal des délibérations de la confrérie. Le premier va de 1581 à 1596. Puis je n'ai plus rien jusqu'au registre qui commence en 1666 pour aller avec des lacunes jusqu'en 1691. Le troisième nous mène de 1716 à 1728. Le quatrième, de 1747 à 1760. Le cinquième est un petit registre qui a d'abord servi à deux dizéniers pour noter les cotisations des confrères, mais deux pages seulement en sont remplies. Ce registre a ensuite été remis au syndic pour y écrire les minutes des délibérations du 16 mars 1767 au 2 juin 1768. Enfin, le sixième et dernier registre va de 1779 au 18 décembre 1791. Quelques pages blanches qui suivent marquent l'époque de la Révolution. Mais rien ne nous renseigne sur ce que devint la confrérie après le rétablissement du culte, sous l'Empire et sous la Restauration. A quel moment se reconstitua-t-elle? Le registre est muet sur ce point. Deux délibérations relatives à la filiation de la confrérie de Toulouse avec celles de Grenade et d'Agde, et datées de 1828, terminent le volume.

» Un placet sur parchemin renfermant la requête de la compagnie à l'archevêque de Toulouse relative au pèlerinage de Garaison en 1772, pièce contresignée par les vicaires généraux de Toulouse et de Lombez, est aussi en ma possession.

» Je serais heureux d'avoir d'autres renseignements et de connaître d'autres pièces sur les Pénitents blancs de Toulouse et je fais appel à la science de MM. les membres de la Société archéologique pour m'aider dans le travail que je vais entreprendre sur ce sujet. »

M. DE LAHONDÈS rappelle à ce sujet que M. Du Bourg lui a confié son histoire manuscrite des *Pénitents bleus* de Toulouse ; elle laisse entièrement de côté les *Pénitents blancs* ; l'étude qu'a entreprise M. le vicomte Bégouen sur les *Pénitents blancs* est donc entière. Plusieurs membres de la Société signalent les documents relatifs à ce sujet que possède M. Carrère, secrétaire de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne. MM. de Lahondès et Pasquier rappellent aussi qu'il y a encore à Ax une chapelle des Pénitents qui possède un rétable de l'époque de Louis XIV.

Séance du 24 décembre 1895.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. Portal, membre correspondant, lit la notice sur « Les vieilles mai-

sons de Cordes, » destinée à l'*Album des monuments et de l'art ancien du midi de la France*. Une discussion s'engage sur le rôle qu'avaient les fers fixés aux murailles de ces maisons; devaient-ils supporter des rideaux contre le soleil ou des tentures pour les processions? M. l'abbé Douais rappelle que M. Noguier a vu, aux anciennes murailles de Béziers, sur la face intérieure, des ferrures identiques à celles de Cordes et qui, d'après lui, auraient servi à faire sécher le linge.

M. PASQUIER lit, au nom de M. Doublet, membre correspondant, le travail suivant :

Une forteresse épiscopale aux environs de Pamiers en 1610.

« Il est parlé, dans l'histoire du pays de Foix et de Pamiers en particulier, et assez souvent, de la maison épiscopale du Mas-Saint-Antonin, du rôle qu'elle joua aux quinzième, seizième et dix-septième siècles durant les guerres civiles et religieuses (1). On sait qu'en mars 1586 le célèbre Daudon (2) la prit et la rasa, qu'elle fut rebâtie après la pacification et livrée par trahison aux huguenots, qui la rasèrent de nouveau en novembre 1621.

« Ce qu'était, en 1610, cette forteresse, « importante au pays de Foix, » comme le dit le *Mémorial historique* de Delescazes, nous pouvons nous en rendre compte. Il existe un procès-verbal de la visite qu'y fit le comte de Carmaing, gouverneur général du pays et comté de Foix (3). C'est en même temps une description précise d'un édifice aujourd'hui disparu.

« Les consuls de Pamiers avaient présenté à Carmaing, étant alors à Toulouse, le 2 novembre 1610, un arrêt du Conseil d'Etat (4) portant que, au sujet de la démolition du Mas, que les habitants de la ville voulaient obtenir de l'évêque (5), le gouverneur du pays de Foix se transporterait avec le sieur de Lérans « en ladite forteresse pour veoir et vizitter ladite place et en dresser nostre verbal contenant nostre avis sur icelle pour après en estre pourveu par S. M. ainsy que de rayson, et cependant faire inhibitions et defenses à tous qu'il appartiendra de passer outre aux fortifications et bastimens de ladite place. »

« Le 21 novembre, vers les huit heures, le comte de Carmaing et « Mes-

(1) J. de Lahondès, *Annales de Pamiers*, I, p. 43. En 1493, elle est détruite dans les guerres entre la reine Catherine et le vicomte de Narbonne.

(2) Jean-Claude de Lévis, qui mourut à Bélesta le 11 février 1598. Baron d'Audon et de Bélesta, il était cadet des barons de Lérans (Moréri). M. de Lahondès mentionne ce que ses *casques noirs* firent au Mas en 1586.

(3) Arch. départ. de l'Ariège, fonds de l'évêché, liasse XX, n° 65. Deux copies, dont l'une a la signature : *Monluc* (Adrien de Monluc, comte de Carmaing, etc...).

(4) Du 16 septembre 1610.

(5) Joseph d'Esparbès de Lussan, qui avait été sacré en février 1608.

sire Guabriel de Levys, viconte de Leyran, conseiller du Roy et gentilhomme ordinaire de sa chambre (1), » partent de Pamiers, ainsi que les quatre consuls vêtus de leurs livrées consulaires, le syndic de la ville et plusieurs gentilshommes. Le Mas-Saint-Antonin est à 1450 pas de Pamiers. L'évêque s'y est déjà rendu. Lecture est donnée de l'arrêt. Ensuite on dresse l'état des lieux.

» Au midi, « quatre boulevards et tours, distans du premier, le plus grand du costé de la rivière, jusques au second sept cannes six pans (faisant chasque canne une aulne et demye), du second jusques au troisieme unze cannes et demye, du troisieme jusques au quatriesme dix cannes et demye; le tout mesuré par des maistres massons que nous avons mandé venir exprès. »

« Après le quatriesme boulevard autour y a ung flanc de la largeur, jusques au ravelin (2) de la premiere porte, de l'entrée dudit ravelin en ladite place, de onze pans, ou il y a une grande canonyère (3) pour grosse pièce. Et dudit flanc jusques à ladite porte faisant l'enceinte dudit ravelin quatre cannes cinq pans, ladite porte de douze pans de largeur, et d'icelle jusques au coing du ravelin de l'autre costé de porte sept pans et demy, l'autre partye dudit ravelin en l'autre dict costé de porte devers Levant de sept cannes deux pans; revenant l'enceinte dudit ravelin de ladite porte, de l'ung et l'autre costé y compris lesdits flancs et ladite porte, quinze cannes cinq pans et demy.

» Et du costé d'aquilon jusques à une tour ronde jetée au dehors qui sert de flanc et de défense tant dudit ravelin que de la courtine de l'autre costé, y a distance de cinq cannes deux pans depuis la tour jusques au dessous d'un cul de lampe du costé du couchant, et la courtine est de dix-sept cannes de largeur.

» Après ledit cul de lampe y a ung coin ou flanc de la largeur de deux

(1) Issu d'une branche cadette de Mirepoix, Gabriel de Lévis, vicomte de Lérans, était marié, en octobre 1597, à Catherine, fille de Jean VI de Lévis. Il eut d'elle une fille, Isabeau, qui épousa François de Mauléon, seigneur de Durban, en juillet 1618. Lérans fut le lieutenant de Rohan et l'adversaire de Carmaing. « Figure sombre et féroce de sectaire, il a renié toutes les traditions religieuses de sa famille; il est méprisé de sa femme et combattu par son gendre; il trahira finalement Rohan et les huguenots » (Brun, *Bull. de la Soc. ariég.*, V, 1895, p. 11). « Sa fille, devenue veuve, se remariera, en février 1646, avec le vicomte Jean-Roger 1^{er} de Foix-Rabat » (*Ibid.*, p. 27, note 4).

(2) *Ravelin* est un synonyme de *demi-lune* : on entend par là un ouvrage presque triangulaire que l'on construit vis-à-vis les courtines, se composant de deux faces formant un angle saillant vers la campagne, et de deux demi-gorges prises sur la contrescarpe de la place (Littré).

(3) *Canonnière*, meurtrière par où l'on peut tirer le canon (*Idem*).

cannes trois pans et demy jusques à la muraille, du devant du grand corps carré quy sert de logis, duquel la muraille est du costé du couchant de cinq cannes six pans, l'autre face dudit corps vers la rivière et midy en partie, jusques à une grande tour carrée y a distance de six cannes, après lequel ladite tour carrée jetée au dehors dudit corps est de cinq cannes, et despuis icelle jusques au grand boulevard autour, duquel premier y a esté parlé, y a sept cannes sept pans de muraille appelée courtine quy est la fin de l'entière enceinte de ladite place, revenant en tout avant quatre cannes cinq pans quy font cent quatre-vingt huit aulnes.

» Et après, voulant entrer dans ladite place après la première porte y a une pallissade au milieu du ravelin, et après la pallissade un pont levys en forme de trébuchet de longueur de trois cannes et de largeur d'onze (1) pans auprès lequel pont on entre soubz l'arcade d'une tour quy est au-dessous la seconde porte, en laquelle arcade est la place d'une grille ou rate-lieu qui achève ledit ravelin de ladite porte, haussé de douze pans plus qu'il ne souloit estre avec les créneaux de l'espaisseur de quatre cannes et marchepied y ayant six flancs pour deffendre le dedans et le dehors.

» Et après le pont levys y a ung portal avec une porte pour entrer dans la bassecourt (2) posée au-dessoubz ladite tour, laquelle dans œuvre est de deux cannes six pans de chasque carré et les murailles de ladite tour au devant dudit ravelin de l'espaisseur de douze pans en deux estages haultes de plus qu'elle ne souloit de deux cannes et demye avec les flancs des deux costés.

» Et estans entrés dans la bassecourt serions allés au pied du grand boulevard (3) *sive* tour jetée au dehors en rond et par où nous avons commencé la visite de dehors (4), ledit boulevard ou tour estant dans œuvre de trois cannes et la muraille d'espaisseur de dix pans jusques à la première estage non couvert ny achevé guarny tant de hault que bas au pied d'icelle de canonières et flancs.

» Le second boulevard ou tour a douze pans dans œuvre et trois canonières servant de flanc entre deux, lesdites tours jetées au dehors en rond, y a deux canonières à la courtine qui est de sept pans d'espaisseur, estant iceluy second boulevard élevé de nouveau de vingt pans plus qu'il ne souloit estre et fermé aussi de nouveau de murailles derrière la bassecourt en trois estages de l'espaisseur d'une canne, estant l'entre deux desdits deux boulevards en neuf carreaux et neuf canonières.

» Le tiers boulevard ou tour a aussy douze pans dans œuvre et trois ca-

(1) Ou bien douze.

(2) La bassecourt était une partie de la fortification des anciens châteaux (Littré).

(3) Autre copie : ballouard.

(4) Autre copie : par oulloun avyons commencé.

nonières au pied et en l'entre deux d'icelle et du second y a une grande guéritte avec ung pigeonier au-dessus servant d'aisances avec canonières d'espesseur aussy d'une canne, ledit tiers boulevard estant de trois cannes et demye plus qu'il ne souloit estre en troys estages et flanqué de toutes pars.

» Le quatrieme boulevard a deux cannes et demye dans œuvre et quatre canonières servant de flanc du ravelin de la porte jusques auquel despuis le tiers boulevard ou tour y a douze créneaux et douze canonières, le tout avec marchepied de mesme espaisseur. Ledit boulevard a deux estages de dix pans d'espesseur et avec les mesmes flancs. Y avons trouvé dedans neuf mousquetz sur ung ratellier comme estant l'ung des corps de garde où se tient la guarnison dudit seigneur Evesque.

» Et passant plus avant la tour de ladite seconde porte (comme a esté décrit cy dessus), y a une courtine jusques à ladite tour ronde jettée en dehors tirant au couchant de mesme espaisseur et avec flancs et ladite tour estant de trois estages de hault eslevée de trois cannes plus qu'elle ne souloit estre et guarnye de flancs, qui deffendent la courtine de l'ung et de l'autre costé d'espesseur de six pans, depuis laquelle jusques au cul de lampe la courtine est pareille et de mesme deffense aboutissant le grand corps carré qui sert de logis, lequel est de trois estages d'une canne, les murailles d'icelle d'espesseur estant attaché avec la tour du degré ayant deux cannes deux pans dans œuvre et ledit corps six cannes en carré ne faisant qu'une salle de chaque estage.

» Et du costé de la rivière, aboutissant au Midy est attaché le corps de logis avec une grand tour carrée eslevée de dix cannes et girlandée de machecoulis et arceaux de brique de deux cannes de tour, carrée dans œuvre et de dix pans d'espesseur de muraille, flanquant et deffendant le long de la courtine jusques au grand boulevard du costé de la rivière (dont premier a esté parlé), estant ladite tour bastie sur les vieux fondemens d'ung pillier servant d'autres fois d'aisances et à présent construite comme il a esté décrit, en laquelle est autre corps de garde où se tient aussy la guarnison dudit seigneur Evesque et où a esté trouvé sept mousquetz et deux arquebuzes à rouet et deux pétrinalz sur un ratellier, et d'icelle jusques au grand boulevard la courtine et de six grands pans d'espesseur estant lesdites courtines, qui encernent la bassecourt de ladite place ensemble l'entredeux des tours et boulevards guarnis de grands ratelliers guarnis de pierre sèche pour esviter escalade, le tout au dedans et dehors flanquées d'esgale façon, estant la bassecourt de ladite place de quatre-vingt pas de long, et de large du costé de la rivière de trente-six pas, et du levant de trente-quatre pas, et toute ladite place est entourée d'ung fossé à fonds de cuve (1).

(1) Autre copie : d'ung fossé non aprofondy, monstrant néantmoins les vestiges d'ung vieulx fosse à fondz de cuve.

» Et icelle place est posée au bord du fleuve dict la Riège qui se rend audict Pamyès à quarante ou cinquante pas, le corps en estant hault élevé (1), ladite place estant sur le passage du traficq des montaignes en ladite ville et du reste du pays. »

» Ce document se termine par une phrase où le comte de Carmaing déclare s'en remettre au roi au sujet de cette forteresse épiscopale qui, dit-il, « est en juste soupçon à la ville de Pamyès et tient le peuple en continuel ombrage. » Il signe, ainsi que Gabriel de Lévis-Léran et que le notaire, maître Pol Cubières.

» M. de Lahondès, dans ses *Annales de Pamiers*, a signalé l'arrêt que l'Évêque d'Esparbès de Lussan obtint de Louis XIII, et par lequel les catholiques, jusque-là chassés de Pamiers, purent y rentrer et examiner la maison épiscopale et la forteresse du Mas-Saint-Antonin pour les reconstruire (2). Il a rappelé aussi de quelle manière Léran prit et rasa le Mas le 10 novembre 1621 (3), pourquoi l'évêque Henri de Sponde ne songea pas à reconstruire cette forteresse dont l'ouverture de la grande route de Foix, au dix-neuvième siècle, a fait disparaître la moindre trace (4). Aussi ne jugera-t-on pas inutile, nous l'espérons du moins, que la description de ce fortin épiscopal soit sauvée de l'oubli. Dans son travail sur les guerres de religion dans le pays de Foix de 1610 à 1629, M. Brun n'en a point parlé. La pièce qui précède a échappé aux recherches qu'il a faites dans les Archives départementales de l'Ariège. Cette inspection de la forteresse épiscopale par le gouverneur même de la province, en présence d'un des chefs des huguenots, n'est-elle pas comme le prélude de ces requêtes des calvinistes à l'effet que les places de Montaut, Varilhes, Montgaillard et Tarascon fussent remises sous les ordres de capitaines appartenant à l'Hérésie ? »

Séance du 7 janvier 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAI lit la lettre par laquelle M. l'abbé Maurette, curé de Toutens, pose sa candidature au titre de membre correspondant ; le R. P. Marie-Bernard Floran, curé de Conques (Aveyron), pose sa candidature au même titre. MM. Pasquier, Régnault, baron Desazars sont chargés d'examiner leurs candidatures.

(1) Autre copie : l'escarpe... eslevée.

(2) J. de Lahondès, *op. cit.*, II, p. 81.

(3) *Ibid.*, p. 89.

(4) *Ibid.*, p. 123.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. l'abbé Couret, la brochure *Avezac et sa chapelle de Notre-Dame* (commune de Charlas, Haute-Garonne), et de la part de M. l'abbé Aragon, *La seigneurie de Saint-Léon et Caussidières* (1030-1793).

M. RÉGNAULT présente une collection de photographies inédites qu'il a faites au cours de son excursion dans la vallée d'Andorre. A ce sujet, M. PASQUIER signale la ressemblance qu'il y a entre les églises de l'Andorre et celles de la haute vallée de l'Ariège; il décrit les fresques du treizième siècle qui se trouvent dans la chapelle de Saint-Michel à Angoulastes, près des Escaldes, dont M. Régnault a montré une photographie.

M. LÉCRIVAIN lit une note sur l'inscription latine découverte par M. Candelon et qu'il avait été chargé d'examiner.

« Nous n'avons qu'un fragment de l'inscription, comme l'indique la cassure du marbre, visible sur toute la partie droite; elle est complète à gauche; c'est une inscription funéraire que la forme des lettres permet de placer au premier ou au commencement du deuxième siècle après Jésus-Christ. A l'extrémité de la première ligne on distingue le commencement de la courbe inférieure d'un S; à l'extrémité de la deuxième, la moitié inférieure d'une branche d'un X; à la première ligne manque la haste supérieure de l'F.

R V F V (S)
F · OMBE(X)
Θ R V F I N V S
D V S · F · E N

» A la première ligne, après *Rufus*, il manque évidemment un nom au génitif indiquant la filiation; à la deuxième ligne, il faut certainement restituer *Ombexo*, nom au nominatif, servant de gentilice; il devait y avoir à la fin de la troisième ligne les premières lettres du nom qui finit en *dus* à la quatrième ligne; on ne saurait restituer avec certitude le mot qui commence par *en* à la quatrième ligne. On a donc la lecture suivante : *Rufu(s)... f(ilius) Ombex(o); O(bitus) Rufinus... dus, f(ilius? ilii?) en...*

» Les noms Rufus, Rufinus sont communs dans l'onomastique de la Narbonnaise et de la région pyrénéenne (*Corp. inscr. latin.*, XII; Sacaze, *Inscriptions antiques des Pyrénées*, nos 65, 131, 153, 176). Cette dernière a fourni aussi *Ombexonis*, au génitif (Sacaze, n° 202). La découverte de cette inscription dans les débris de la muraille gallo-romaine prouve une fois de plus qu'à Toulouse comme ailleurs, quand on voulut fortifier la ville à la fin du troisième ou au commencement du quatrième siècle, on utilisa tous les matériaux disponibles, y compris les marbres funéraires. »

M. l'abbé DOUAIS lit le travail suivant de M. Momméja, membre correspondant :

Un numismate montalbanais au seizième siècle.

« Voici une petite contribution à l'histoire de la science archéologique dans le Midi, histoire qui, pour être complète, devra faire une place spéciale aux collectionneurs dont les cabinets ont suscité fort souvent des vocations, fourni des documents aux érudits et assuré la conservation d'objets précieux qui, sans eux, eussent disparu sans retour.

» Sauf pour ceux qui ont étudié de près l'histoire de Montauban, le pasteur Jean Constans est un inconnu ; je n'ose pas dire un méconnu. Si l'on cherche des renseignements sur lui dans la réédition de la *France protestante*, on trouve un de ces articles ternes et sans intérêt, qui font se demander pourquoi l'on a tiré de l'oubli des noms aussi dignes d'y rester. La notice de M. Bordier se résume, en somme, à ceci (1) : « Constans (Jean), licencié en droit et avocat, issu d'une ancienne famille de légistes, fut un des premiers Montalbanais qui adhérèrent à la Réforme, dont il devint promptement un ardent propagateur. Pasteur dans sa ville natale, il transporta l'agitation religieuse dans les villages voisins et particulièrement à Saint-Nauphary, dont il dirigea quelque temps l'église. Plus tard, accusé d'avoir fomenté des troubles, il fut expulsé de Montauban, où il ne tarda pas à rentrer et où il eut dans la suite d'assez vifs démêlés avec le fougueux Michel Béraud (2), dont l'esprit intransigeant et brouillon ne pouvait compatir avec lui. Constans, en effet, était dès lors du parti des politiques et tout prêt à traiter avec la Cour (3). Il mourut le 6 décembre 1598, ayant été marié deux fois et laissant quatre enfants. »

» La moindre étude des sources, même imprimées, de l'histoire de Montauban, eut permis d'animer notablement cette terne biographie qu'on eut heureusement complétée en consultant le *Scaligerana* et divers recueils bibliographiques. Sans nous occuper le moins du monde de son rôle d'agitateur et de tribun, sans nous attacher à son action politique et à la part brillante qu'il prit à la défense de Montauban pendant les premiers sièges que cette ville eut à soutenir, nous noterons que Constans donna la preuve d'une certaine érudition en publiant deux volumes qui excitèrent la verve sarcastique de Joseph Scaliger (4) et auxquels le bon Guyon de Maleville a fait plus d'un emprunt dans ses curieux *Esbats sur le Quercy*. Ces ouvra-

(1) *France protestante*, édit. Bordier, t. IV, col. 580.

(2) *Secunda Scaligerana, etc.*, p. 274.

(3) Guillaume Lacoste, *Hist. du Quercy*, t. IV, p. 261.

(4) *Secunda Scaligerana, etc.*, p. 274.

ges sont, d'après le Père Lelong : *Septuaginta Danielis hebdomadam expositio Johanne Constante cadurco authore* Montalbani excudebat D. Hautinus. M.D.X.C, auquel fait suite *Chronologia in septuaginta Danielis hebdomadas* (1). Il peut être intéressant d'ajouter que sûrement Jean Constans ne s'en tenant pas aux explications de l'Apocalypse, qui ne lui portaient guère bonheur, s'intéressait aussi à l'histoire de sa province, sur laquelle il possédait des documents précieux.

» J. Scaliger écrivait de Leyde, IX mars julien 1604, à Simon Goulart, l'amusant démonographe : « Je vous prie de faire en sorte que M Chamier nous donne l'histoire des albigeois, et l'avertir comme j'ai faict de se servir du livre de M. Constans de Montauban, et de ne mépriser point ce conseil (2). » Le *Secunda Scaligerana* (3) nous apprend que ce livre était un poème manuscrit du treizième siècle sur la guerre des albigeois; et, plus tard, Pierquin de Gembloux, se basant sur cette citation, soutint, à tort, que c'était la *Chanson de la Croisade* de Willem de Tudèle, tandis qu'en réalité c'était le *Præclara Francorum facinora*, ou *Chronique de Montfort* (4), dont le poète montalbanais Jean Fornier, — allié des Constans, — donna une traduction en prose, en 1562.

» Jean Constans ne collectionnait pas seulement les manuscrits anciens. Dans la copie de son testament, que je dois à la complaisance de M. Bec, instituteur en retraite à Montauban, je note les curieux passages suivants : « Item, a donné et légué par précipu et advantaige à Paul de Constans, son fils aysné, la propriété du Midi, jardin de campagne, etc... Et encore donne par précipu et advantaige aud. Paul Constans le grand coffre de noyer qui est entre la couchette et le buffet de la salle de la maison dudit testateur où il a acostumé de prendre ses repas. Ensemble aultre petit coffre de noyer qui est entre les fenêtres de lad. salle dans lequel sont les instruments et tiltres dud. testateur. Davantaige a donné et légué par précipu et avantaige aud. Paul Constans le cabinet à médailles avec les monoyes antiques d'or et d'argent et de bronse qui sont dans icelluy sans que led. Paul soit tenu de rien conférer desd. précipus avec son frère et cohéritiers dudit testateur ci-après nommés, prohibant toutefois aud. Paul la vente et aliénation desd. jardin de campagne et cabinet, soit par eschange, vente ou autrement en quelque manière que soict. Et où il contreviendrait en ceci à la volonté dud. testateur a voulu et ordonné que le léguat desd. jardin et cabinet soient perdu pour luy et que son autre cohéritier ou autres plus proches dud. testateur qui lui pourront succéder en vertu des substitutions ci des-

(1) Lelong et Fontette, *Bibl. histor. de la France*, liv. II, ch. iv.

(2) *Lettres de J. Scaliger*, publiées par M. Tamizey de Larroque, p. 379.

(3) *Loc. cit.*

(4) *Histoire du patois.*

soulz escriptes puissent répéter lesd. jardin et cabinet sans rien payer (1). »

» Grâce à l'inventaire après décès de Jean Constans, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le pasteur Daniel Benoît, de Montauban, qui prépare la biographie très documentée de son vénérable prédécesseur, nous pourrons nous faire quelque idée de ce *cabinet à médailles* dont il prohibait si énergiquement l'aliénation à son héritier (2) :

« ... Dans un autre cabinet de menuiserie faict à petits tiroirs et liète » dix-huit en nombre.

» A la quatrième liète du costé gauche, ont été trouvées vingt-quatre » médailles d'empereurs en bronce, non compris une d'argent.

» A la sixième liète dud. costé, vingt trois médailles de bronce.

» A la septiesme, douze médailles desd. empereurs.

» A la neufviesme et plus haute ont été trouvées deux médailles de bronce.

» A la plus haute liète du costé droit dud. cabinet ont été trouvées trente- » six médailles d'argent et deux d'or.

» A la seconde, en descendant ont été trouvées huit médailles d'argent » et une d'or.

» A la troisieme, cinq médailles d'argent.

» A la quatrieme, deux médailles d'argent et une de bronce.

» A la cinquiesme liète, vingt-quatre médailles de bronce vray est que » l'une semble être d'or. »

» Ainsi, Jean Constans possédait une série de 185 monnaies, impériales pour la plupart, trois en or, quatre-vingt-deux en argent et cent en bronze. Aujourd'hui, personne n'oserait donner le nom de collection à un si petit nombre de pièces ; mais si nous nous reportons à l'époque de Jean Constans, nous devons en juger tout autrement ; le point de vue sera tout à fait changé.

» Le moyen âge, si amateur de bijoux, cachets, épreuves, camées, etc., ne paraît pas s'être préoccupé des médailles antiques, quoique cependant des graveurs de sceaux s'en soient manifestement inspirés. Avec la Renaissance, quelques collections de ces petits chefs-d'œuvre apparaissent en Italie. Parmi les trésors de Pierre de Médicis se trouvaient, au rapport de Comines, « trois mille médailles d'or et d'argent ayant bien la pesanteur de quarante livres (3). »

» Au commencement du seizième siècle, Marguerite d'Autriche avait un

(1) Testament daté du 7 janvier 1597. Paul Constans, fils puiné de Jean, baptisé le 20 août 1592, docteur en droit et conseiller au présidial de Montauban, député au synode de Charenton, en 1631.

(2) Inventaire des biens meubles et immeubles, etc..., dressé le 28 décembre 1598. Cette pièce et la précédente font partie des archives de la famille Constans, à Montauban.

(3) *Mémoires*, liv. VII, ch. x.

« coffre à médailles », dans lequel était enfermée une petite boîte ronde contenant quatre-vingt-trois monnaies. Pour une princesse d'un goût si cultivé, c'était bien peu de chose. François I^{er}, de son côté, possédait cent médailles romaines d'argent et vingt d'or, qui furent la petite semence d'où sortit notre admirable cabinet des médailles de la bibliothèque nationale. Certes, les grands amateurs du seizième siècle, Peiresc, Groslier, de Thou, Grosbois, Richard Toutin, le président Molé, avaient des collections plus considérables que le vainqueur de Marignan ; mais si un roi de France se contentait de cent vingt médailles romaines, le petit amateur provincial qui en avait amassé cent-quatre-vingt-cinq, montrait un zèle réel et dont il faut lui tenir compte.

» Le testament de Jean Constans nomme « cabinet à médailles » le meuble où était conservée cette petite collection. L'expression est à noter. Marguerite d'Autriche, comme nous l'avons vu, mettait ses monnaies anciennes dans une petite boîte ronde en bois enfermée dans un coffre (1) ; elle avait, en outre, une bourse pour mettre diverses autres médailles « enveloppées en ung petit papier supscrites. » Pierre de l'Estoile avait pour les siennes un « estui de marroquin (2). » A vrai dire, on ne trouve pas la moindre mention d'un médailler avant le dix-septième siècle, qui en eut de splendides comme ceux que Philippe Caffieri et Domenico Cucci fabriquèrent pour Louis XIV et comme ceux que Boulle, plus tard, exécuta tant pour le roi que pour lui-même et dont il subsiste d'admirables exemplaires au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Ceux qui recueillaient de ci de là quelques monnaies antiques les conservaient, avec leurs autres menus bijoux, dans des cabinets à tiroirs, témoin les vers du *Blason du Cabinet*, de Giles Corrozet :

Cabinet remply de richesses
Soit pour roynes ou pour duchesses
.
Où sont les joyaulx à grandz tas
Et les bagues très gracieuses
.
Cabinet paré de médailles
Et curieuses antiquailles, ...;

» Mais, en dehors de cette mention toute poétique, celle du « cabinet à médailles » de Jean Constans est la plus ancienne qui ait été signalée jusqu'ici dans le sens de meuble essentiellement consacré à la conservation d'une collection de monnaies. L'histoire du médailler, ébauchée par M. Henri

(1) H. Havard, *Diction. de l'ameublement*, t. III, col. 696.

(2) *Journal*, t. XI, p. 56, 109, etc.

Havard, dans son *Dictionnaire de l'ameublement*, est trop peu avancée encore pour qu'il faille négliger ce renseignement (1).

» Notons enfin le terme *liète* employé conjointement à celui de « petits tiroirs », dans la description du cabinet à médailles de Jean Constans. Quoique peu usité, on le rencontre cependant dans quelques autres inventaires, avec assez de détails pour qu'on ne puisse y méconnaître un tiroir, témoin l'inventaire de Jean Chandot, valet de chambre du Roy (Paris, 1628), où nous lisons ce qui suit : « *Item*, un cabinet d'Allemagne de boys de chesne à serrure fermant à clef, avec liettes à coulisses, sur son pied de boys, etc. (2). »

» Il est malheureux pour nous que Jean Constans n'ait pas laissé une note sur ses monnaies et la manière dont il se les était procurées. Sans doute, il les avait recueillies aux environs de Montauban, principalement à Cos, — l'antique Cosa, — où tant de médailles romaines furent trouvées au dix-septième siècle, que l'abbé de Fouillac, étonné, ne croyait pas qu'on en eût découvert un aussi grand nombre dans aucune ville de France.

» Un mot, pour terminer ces notes. Nous nous sommes exclusivement occupé de J. Constans, le numismate et l'érudit, laissant entièrement de côté J. Constans le pasteur. Nous nous en voudrions de ne pas rappeler qu'à ce dernier titre il fit preuve, au début des troubles religieux, d'une modération bien rare, en protestant contre le pillage des églises et en s'employant à le réprimer. Le témoignage de Théodore de Bèze est d'un grand poids ici, puisque les notes sur lesquelles il avait rédigé la partie de son histoire relative à Montauban lui étaient fournies par Souveraine Fornier, la belle-sœur de J. Constans.

» Sans doute, en cette circonstance, notre pasteur obéit aux instincts essentiellement conservateurs qui sont au fond du cœur de tout antiquaire. »

(1) A ceux qui voudraient entreprendre la monographie de ce meuble cher aux collectionneurs, nous nous permettrons de signaler les médaillers qui sont gravés dans les divers ouvrages de Jacob Bèjer. En tête du *Gemmarum thesaurus Ebermayer* en est gravé un, celui d'Ebermayer, orné de gemmes et couronné d'une statuette; il est à trois rangs de tiroirs profonds; le frontispice du *Thesaurus ex Thesauro palatino selectus* représente un médailler plus simple d'ornementation, mais infiniment plus considérable et déjà installé comme ceux de nos jours, quoique beaucoup plus élégant. Ceux qu'on trouve dans le frontispice, les culs de lampe et lettres ornées du *Thesaurus brandenburgicus*, sont de grands cabinets portés par des colonnes, comme ceux qu'exécutaient les ébénistes de Louis XIV.

(2) Havard, *Dictionnaire du mobilier*, v° Médailler.

Séance du 14 janvier 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME, trésorier, lit son rapport sur la situation financière de la Société.

La Société procède à l'élection du directeur, du trésorier et du secrétaire adjoint ; MM. Mérimée, Deloume et Lécivain sont élus à ces fonctions.

M. LE PRÉSIDENT félicite M. Delorme qui vient d'être nommé officier de l'Instruction publique.

Il rend compte de la visite qu'il a faite, avec les membres du bureau et M. le baron Desazars, à l'ancienne manufacture des tabacs de Toulouse, pour voir les boiseries du salon, qui datent de la fin du dix-huitième siècle ; et il est heureux d'annoncer à la Société que le Conseil municipal, revenant sur son vote récent, a annulé la vente qui avait été faite de ces objets. Cette œuvre d'art restera donc à Toulouse.

M. DE LAHONDÈS lit le travail suivant de M. Joseph de Malafosse :

Les églises à coupoles d'Aquitaine d'après trois récents articles.

« Lors de notre excursion à Cahors, notre confrère, M. de Fontenille, eut l'obligeance de nous servir de guide dans cette ville qu'il a étudiée avec prédilection. Avant de visiter la cathédrale, nous le priâmes de nous exposer, dans une brève conférence, sa théorie sur cet intéressant monument et sur les églises à coupoles.

» Cette théorie était connue de plusieurs d'entre nous par des conversations et discussions avec son auteur ; il l'a plusieurs fois exposée dans des réunions archéologiques, mais ne l'a, je crois, jamais imprimée. C'est pourquoi je vais essayer d'en résumer les idées principales avant de vous dire un mot sur les récents articles publiés au sujet de Saint-Front. C'est une justice que je tiens à rendre à notre collègue, qui pourrait un jour être soupçonné, peut-être, d'avoir emprunté aux ouvrages dont je parle un système dont l'originalité nous frappa.

» L'église ou la basilique est essentiellement une grande salle dans laquelle tous les assistants peuvent voir la célébration des mystères et entendre la Parole de Dieu. Ni les nefs latérales, ni les tribunes ne sont parties essentielles de la construction. Nous serions en peine pour dire si les églises de la Gaule, antérieures au dixième siècle, étaient toutes ornées de colonnades supportant des galeries, cela semble douteux, vu la difficulté de se procurer des colonnes ; c'était évidemment cependant le type préféré,

puisque les trois nefs et les galeries sont les éléments essentiels des constructions romanes dans la plupart de nos régions. Il en est une qui fait exception, c'est l'Aquitaine : des frontières du Languedoc à la mer, les églises à nef unique sont en très grande majorité.

» Lorsque de tous côtés l'on chercha à résoudre le problème de substituer une couverture en maçonnerie aux charpentes qui avaient jusque-là couronné les églises, les architectes aquitains ne purent songer ni au berceau continu qui eut fait déjeter leurs murs latéraux, ni aux voûtes d'arêtes qu'ils ne pouvaient songer à élever sur des dimensions aussi grandes. Ils durent tâtonner longtemps et probablement chercher des inspirations au dehors, ils finirent par adopter un système très particulier et qui différencie leurs œuvres de toutes les églises romanes. Ils partagèrent la nef unique en travées carrées par de forts doubleaux, renforcèrent les murs latéraux par de puissants formerets, et, sur chacun de ces carrés, élevèrent une coupole ; le chevet se terminant en cul de four comme précédemment. Voilà le type de la cathédrale de Cahors. Si l'on veut juger de son extension sur une carte de France en pointant les très nombreuses églises à nef unique couverte d'une série de coupoles, on peut commencer à Moissac, où les traces des coupoles sont visibles, descendre la Garonne par Agen, où il en est de même, arriver jusqu'auprès de Bordeaux, remonter par les Charentes, avec Angoulême notamment, poursuivre jusqu'à Fontevault, revenir par Périgueux et Cahors, et l'on dessine ainsi le domaine de la grande maison des Guilhem d'Aquitaine.

» Il y a donc bien là une école aquitanique bien caractérisée, un style arrivé à sa plénitude dès la fin du onzième siècle, puisque Cahors a été consacré en 1119.

» Que penser de la théorie de M. de Verneilh, qui donnait Saint-Front pour prototype à cette école ? Devant l'uniformité de tous ces monuments, une première objection se dresse : Saint-Front, avec sa forme de croix grecque, ses piliers évidés n'a jamais été copié, il est unique ; il serait prodigieux que le même prototype eut été régulièrement déformé dans le même sens par les architectes de l'Angoumois, comme par ceux du Quercy. Les autres objections, on a pu les lire dans les ouvrages auxquels a donné lieu la discussion sur cette théorie si tentante à première vue. Les Byzantins qui auraient élevé Saint-Front au début du onzième siècle, n'auraient pas employé des procédés d'architecture qu'ils ne pratiquaient pas eux-mêmes, et, s'ils n'avaient pas apporté autre chose que des plans, ils n'auraient pas, à cette époque, trouvé dans le pays des ouvriers capables d'élever tel monument.

» Il n'y a pas à répéter les arguments de textes si bien exposés par M. A. Saint-Paul, Saint-Front est postérieur à 1120, il a été élevé sur un plan venu d'Orient, mais par des maîtres d'œuvres, sachant élever des cou-

poles. C'est un type isolé, une fantaisie, qui ne fait pas corps avec la série d'édifices dont nous parlons.

» Mais, Saint-Front écarté, on se demandera quel est le monument qui a servi de type pour dresser les coupoles? Il y a eu bien certainement influence byzantine, elle existe pour la sculpture, on ne voit pas pourquoi on la nierait pour l'architecture; mais ce n'est pas un maître byzantin qui est venu enseigner, c'est quelque moine revenant de pèlerinage, et Dieu sait s'il y en eut au onzième siècle, qui a vu et a cherché à traduire les coupoles dans la langue architecturale de son pays. Les premiers essais ont dû être les coupoles octogonales sur trompe, comme les auvergnates, faciles à construire relativement; mais pour jeter des pendentifs comme ceux de Cahors, il faut avoir vu un modèle byzantin.

» C'est une étude minutieuse de toutes ces églises, dont beaucoup sont encore inconnues, une patiente recherche de dates qui nous révélera peut-être le premier monument où l'effort a abouti. Pourrait-on nommer la première église romane auvergnate ou le premier édifice pourvu d'arcs-ogives et d'arcs-boutants? »

» La question de Saint-Front semblait résolue pour la majorité des archéologues et je sollicitais souvent notre collègue, M. de Fontenille, de faire paraître la séduisante théorie qu'il nous avait si bien exposée, afin que, les idées de Verneilh abandonnées, on trouvât sur cette matière autre chose que des œuvres de polémique, lorsque, brusquement, cette année la discussion a été rouverte et trois œuvres de main de maître sont venues s'ajouter à la bibliographie déjà longue de l'architecture byzantine en France. C'est de ces trois travaux que je tiens à vous entretenir brièvement.

» M. A. Saint-Paul, notre savant collègue, a rouvert le débat par une *Lettre à M. le marquis de Fayolle sur la question de Saint-Front* (1). Le scrupuleux archéologue, qui avait porté les plus rudes coups à la théorie de M. de Verneilh, est revenu visiter le monument avec M. de Fayolle, et il a vu se dresser deux objections contre la date qu'il lui assignait d'après les textes, c'est-à-dire de 1120, date de l'incendie du *monasterium*, à 1173, transfert des corps des évêques dans l'église reconstruite.

» 1^o Saint-Front est trop sévère de style quand on le compare à Saint-Etienne, construit dans la même ville et consacré en 1163. Il serait difficile d'admettre un parti pris pour repousser la florissante ornementation limousine.

» 2^o Saint-Front enlevé, quel est le monument qui pourrait prétendre être le prototype de l'architecture à coupoles, et il en faut nécessairement un.

» M. Berthelé (2) est venu à la rescousse pour calmer ces scrupules.

(1) *Bulletin de la Soc. archéologique du Périgord*, t. XXII.

(2) *La question de la date de Saint-Front et M. A. Saint-Paul* (*Revue de l'Art chrétien*, septembre 1895).

Voici sa réponse : le parti pris de simplicité à Saint Front est tout naturel si l'édifice est commencé en 1120, il est le même qu'à Cahors consacré en 1119 ; les ouvriers, ce chantier fermé, peuvent être passés à Saint-Front ; Saint-Pierre de Périgueux est une petite église qui a pris peu de temps, consacrée en 1163 elle a pu être commencée quand la grande masse de Saint-Front était déjà assez avancée pour que l'on ne songeât pas à lui faire subir d'embellissements. La même nudité de parti pris se retrouve à l'abbaye de Boschaud, élevée de 1154 à 1159, et à Solignac, construit probablement de 1178 à 1200.

» 2^o M. Berthelé, une fois Saint-Front écarté, se tourne vers Cahors ; mais il revient un peu aux idées de M. de Verneilh en parlant d'une *bande d'ouvriers étrangers* qui auraient édifié d'abord Cahors, puis Saint-Front. Dans le *Bulletin monumental* (1), M. Brutails semble répondre au vœu exprimé par M. A. Saint-Paul : « Quant à l'examen direct et spécial de la question de Saint-Front, je la remets à d'autres mains. »

» C'est un travail magistral et dont la première partie semble définitive. Les textes paraissent à M. Brutails absolument probants ; nous avons les restes de l'église de Frotaire, consacrée en 1049, incendiée en 1120, ils ont tous les caractères d'une église du dixième siècle et non d'un édifice *latin*, comme le voulait M. de Verneilh ; donc il faut maintenir les dates de 1120-1173.

» L'édifice est-il dû à un maître byzantin ? Aidé de l'ouvrage si complet : *L'art de bâtir chez les Byzantins*, par M. Choisy, il suit tout l'édifice : appareil, profils, arcs, coupoles, rien n'est traité comme en Orient. « Saint-Front est l'œuvre d'une école en pleine maturité, et ce n'est pas l'école byzantine. » On a voulu, dans le plan, suivre une idée étrangère, c'est indiscutable, mais telle modification, comme la suppression des gynécées, ne s'explique que par ce que le maître d'œuvre avait sous les yeux des églises périgourdines ou angoumoises d'un type arrêté.

» Il y a donc une école locale ? Oui, les églises à une nef couvertes d'une série de coupole. « On est donc fondé à penser que les constructeurs du Sud-Ouest apprirent à faire des coupoles isolées, et qu'ils s'avisèrent ensuite de placer plusieurs de ces voûtes en file. » M. Brutails a été frappé du nombre des églises à une seule nef : « Il existe beaucoup moins d'églises à trois nefs dans le département de la Gironde que dans le petit département des Pyrénées-Orientales. » Beaucoup de ces églises ont une coupole à la base du clocher ou en avant du sanctuaire ; c'est dans ces modestes essais que l'auteur voit les prototypes des coupoles aquitaines, et il donne une étude spéciale sur la coupole rudimentaire de Saint-Martin-de-Mazerat. « En conséquence, » dit-il en terminant, « il a existé dans le Sud-Ouest,

(1) *Bulletin monumental*, 1895 : *La question de Saint-Front*.

des édifices à coupoles, de date plus ancienne que Saint-Front, et l'architecture à coupoles s'est probablement formée dans le pays, où l'on aurait peut-être inventé à nouveau le pendentif. »

» Je souligne cette dernière phrase, car je crois la conclusion, même hypothétique, trop hasardée. L'auteur la soutient par des arguments que nous ne pouvons résumer, mais il est bien difficile d'admettre une réinvention, alors que, certainement, comme je le disais plus haut, nombre de gens, de moines bâtisseurs, avaient vu des pendentifs en Orient, et s'étaient sans doute efforcés de les reproduire avec leurs méthodes de construction.

» On voit que la route de Bordeaux à Périgueux a suggéré à M. Brutails les mêmes idées que celle de Cahors à Périgueux à M. de Fontenille.

» Voilà donc une théorie qui se dessine et a bien des chances pour elle, puisqu'elle germe ainsi en divers points, de l'étude des monuments. Il reste à faire le relevé de toutes ces intéressantes églises, et il en sera de la coupole comme de l'arc d'ogives, dont on suit pas à pas la marche hésitante puis triomphale.

» Ces églises à une nef nous intéressent, Messieurs, car vous savez que justement, au moment où la voûte d'ogive s'établissait dans nos régions, l'architecte de l'église Saint-Etienne sut créer, à l'aide de cet élément étranger, un style propre que nous pouvons appeler toulousain : celui de ces grandes nefs uniques si répandues dans notre Midi. On voit que la thèse si intéressante de M. de Fontenille peut s'appliquer à notre région à partir du treizième siècle. Une nef, couverte d'une série de coupoles ou de travées gothiques est, quoi qu'on en ait dit, mieux propre aux cérémonies qu'une église à cinq nefs avec sa forêt de piliers, et, quant à la décoration, les coupoles de Cahors et les voûtes d'Albi montrent ce que la peinture peut être dans ce genre d'édifices. »

Séance du 21 janvier 1896.

Présidence de M. MÉRIMÉE.

La Société élit membres correspondants, sur les rapports présentés au nom des commissions par MM. Desazars et Cartailhac, M. l'abbé Maurette, curé de Toutens (Haute-Garonne), et le Révérend Père Marie-Bernard Floran, curé de Conques (Aveyron).

M. l'abbé DOUAIIS offre à la Société, de la part de M. Parfouru, membre correspondant, la brochure : *Les comptes d'un évêque et les anciens manoirs épiscopaux de Rennes et de Bruz au XVIII^e siècle.*

M. SAINT-RAYMOND fait l'analyse du livre de Wilhelm Vöge, *Die Anfänge des monumentalen Stiles im Mittelalter*, Strasbourg, 1894, et lit en particulier la traduction du chapitre de ce livre consacré à l'artiste Gilabert, de Toulouse.

M. CARTAILHAC émet le vœu que la Société se charge de la publication des sculptures trouvées à Martres-Tolosanes ; la Société accepte en principe cette proposition.

M. le B^{on} DE RIVIÈRES lit le travail suivant :

La dalle tumulaire de Pierre Neveu, ou Nebout.

« Au mois de novembre 1895, pour établir le nouveau dallage du chœur de la cathédrale d'Albi, on a déplacé les marches de marbre rouge qui donnaient accès à la chaire épiscopale ; ces marches ne dataient que du siècle dernier. Et l'on a trouvé, engagée dans la maçonnerie de briques qui soutient la base de cette chaire, une pierre tumulaire gravée, brisée en deux morceaux dans sa longueur, les deux morceaux placés à côté l'un de l'autre. Une fois extraite de la maçonnerie, il a été facile de lire en entier l'épithaphe gravée en belle gothique carrée sur le bord de la dalle qu'elle contourne, les mots abrégés pour la plupart et séparés l'un de l'autre par un ornement en forme d's ou par un point :

*hic · jacet · r(evere)n(dissimu)s · in · Xp(ist)o · P(ate)r · et · d(omi)n(u)s ·
d(omi)n(u)s · P · nepotis · q(uon)d(am) · e(piscop)us · Albien(sis) · loci ·
S(an)cti · Simphoriani · dioc(es)is · Lem(ovicensis) · oriu(n)dus · qui ·
obiit · anno · d(omi)ni · m · cccc · XXX · IIII · et · die · III · me(n)sis ·
marcii · cuj(us) · a(n)i(m)a · r(equies)cat · i(n) · p(a)ce · am(en) ·*

» Sur la dalle, qui est d'un grès très fin, est gravée, au trait, l'image du défunt prélat revêtu de ses ornements pontificaux. L'évêque est couché, coiffé d'une mitre avec orfroi et bordure ornée seulement de deux pierres en forme de losange. Sa figure, sans barbe, est pleine, ronde et vulgaire, les cheveux débordant hors de la mitre. Il porte une chasuble à col rabattu ; la main droite, non bénissante, est élevée en l'air, la paume tournée contre la poitrine ; la main est gantée, et le gant, qui s'élargit vers le poignet, est orné d'une plaque ronde unie. La main gauche, qui tient la crosse, est cachée par les plis de la chasuble. La crosse, assez élégante, a sa volute ornée de dix crochets se terminant carrément, et au centre s'épanouit une fleur à cinq pétales. Sur la hampe de la crosse règne une spirale gravée. Le prélat porte sur la chasuble une aube à plis droits, et sous l'aube une robe aussi à plis droits. Les pieds, dont on ne voit que le bout de la chaussure, sont à peine indiqués.

» Sur la poitrine du défunt est un orfroi de chasuble en forme de croix. Les branches latérales et la branche supérieure sont visibles, mais l'inférieure est dissimulée par les plis de la chasuble. Cet orfroi en forme de

croix, que l'on a abandonné en France, était cependant très usité au moyen âge (1).

» La dalle que nous étudions est d'un faire beaucoup plus grossier, sauf l'épithaphe, que celle de Bernard de Camiat décrite par nous l'an passé (2). Le personnage n'est pas encadré dans une arcature, il n'a pas les pieds posés sur un lion, comme son prédécesseur, et on l'a vulgairement *pour-traituré* sans chercher à idéaliser sa physionomie. A droite et à gauche de la tête, on voit un écusson portant gravé *un lion rampant*; ce sont les armoiries de Pierre Neveu, le prélat défunt.

» Tout autour de la dalle, et limitée par deux traits, est gravée l'épithaphe que nous avons déjà reproduite; les lettres ont 0^m,055^{mm} de hauteur, et sont d'une grande netteté. La dalle, d'une grandeur peu ordinaire, a 2^m,57 de long sur 1^m,08 de large et 0^m,10 d'épaisseur.

» L'épithaphe du prélat est intéressante, car elle donne la solution de trois problèmes historiques. En effet, les divers historiens des évêques d'Albi n'avaient précisé ni l'année, ni le mois de sa mort, ni son lieu de naissance.

D'abord, le *Gallia christiana*, après avoir dit qu'il fut doyen de la collégiale de la Chapelle Taillefer, en Limousin, chanoine de Narbonne et de Clermont, et évêque d'Albi en 1410, ajoute, à la fin de sa notice, qu'il mourut « *anno 1433 aut 1434 mense septembri desinente vel incipiente octobri* (3). »

» L'*Histoire générale de Languedoc* (4) est assez sobre de détails sur cet évêque, et le fait mourir à la même date que le *Gallia christiana*.

» Clément Compayré (5) ne dit presque rien sur Pierre Neveu, sinon qu'après avoir été évêque de Béziers puis de Lavaur, et transféré à l'évêché d'Albi en 1410, il fut chargé de missions importantes par le pape Jean XXIII.

» H. Crozes ne dit pas plus que la notice de Compayré, sauf que l'évêque mourut en 1434, sans autre renseignement (6).

» La pierre tombale du défunt comble toutes ces lacunes. Elle dit que Pierre Neveu était originaire de Saint-Symphorien, au diocèse de Limoges, et qu'il mourut le 3 mars 1434, c'est-à-dire à la fin de l'année 1434 (l'année alors commençant le 25 mars).

» Et l'on voit aussi l'écusson du prélat : *un lion rampant* gravé par deux fois dans le haut de la dalle, alors que les peintures de la sacristie de l'ancienne cathédrale de Lavaur lui donnaient des armoiries de fantaisie que nous avons reproduites dans notre armorial des évêques et archevêques

(1) Note fournie par M^{re} Barbier de Montault.

(2) *Bull. de la Soc. arch. du Midi*, n° XV, p. 68 et 69.

(3) Tome I, p. 31.

(4) Edition Privat, t. IV, p. 387 et 388.

(5) *Etudes historiques sur l'Albigeois*, p. 81.

(6) *Monographie de la cathédrale d'Albi, chronologie des évêques*, p. 208.

d'Albi. Pour ce dernier motif, cette pierre est précieuse et mérite encore plus d'être conservée. Elle avait été déplacée à une époque déjà reculée, peut-être peu de temps après la construction du chœur. Et cependant, un demi-siècle à peine s'était écoulé alors depuis la mort de Pierre Neveu. Dans l'impossibilité où l'on est aujourd'hui de savoir en quelle partie du chœur gisent les ossements du prélat, ce monument funéraire sera encastré debout contre un des murs intérieurs de l'église, pour y demeurer à l'abri de nouvelles dégradations (1).

» Mais où est ce lieu de Saint-Symphorien ? Trois localités portent ce nom, en Limousin : 1^o Saint-Symphorien, canton de Nantiat, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne). Les recherches faites à notre demande, par M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, n'ont pas donné de résultat concluant, et il n'y a pas trace en ce lieu de famille portant le nom de *Neveu*. 2^o Sainte-Feyre près Guéret (Creuse), appelé en latin *Sanctus Symphorianus*, est une petite localité sans importance. 3^o Il est un autre lieu portant également le nom de Sainte-Feyre, et en latin *Sanctus Symphorianus*, aux environs de Felletin (Creuse). On y compte encore mille sept cent soixante et un habitants, nous écrit M. l'archiviste de la Creuse, et au moyen âge, ce bourg, d'une importance relative, a donné naissance à quelques personnages notés dans l'histoire locale. De plus, Sainte-Feyre est à une courte distance (8 kilomètres seulement) de la chapelle Taillefer, où Pierre Neveu fut doyen de la collégiale. Dès lors, il semblerait assez naturel que le prélat dont nous nous occupons ait tout d'abord recherché et obtenu un bénéfice non loin de son pays natal. Pour ce motif, nous inclinons à croire que Sainte-Feyre a donné naissance à Pierre Neveu (2).

» A quelle famille appartenait-il ? Ce point historique demeure encore obscur bien qu'il y ait aux environs de Guéret des familles portant le nom de *Nabou*, forme patoise limousine du mot *Neveu*.

» Il nous reste à parler des travaux du chœur de la cathédrale. Après une longue interruption, on a posé et habilement sculpté sur place les bases du palier du sanctuaire. Mais l'effet de l'intérieur du chœur abaissé de quatre marches est déplorable ; on ne voit plus le déambulatoire ; on se croirait au fond d'une cuve. Depuis quelques jours (décembre 1895), on a commencé la pose du nouveau dallage qui se composera de carreaux de marbre blanc et noir, alors que le carrelage primitif du chœur, dont on a retrouvé quelques fragments, était formé de petites briques vernissées à fond brun ou rouge, avec sujets blancs ou jaunes. A quoi bon, alors, détruire le dallage

(1) Cette dalle tumulaire est actuellement scellée debout dans l'intérieur de l'église, près de la porte du clocher.

(2) Dans les *Annales du Midi* (avril 1896), M. A. Thomas incline à attribuer comme lieu natal de Pierre Nebout, Sainte-Feyre, près Guéret.

posé en 1831, qui se composait aussi de carreaux blancs et noirs placés en losange? Et s'il était permis de rire de ce malencontreux travail, nous répéterions le refrain si connu :

Ce n'était pas la peine assurément
De changer le carrellement.

» Mais ce qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer, c'est que la dalle tumulaire d'Alphonse d'Elbène I^{er}, mort en 1608, qui avait été retrouvée il y a deux ans et recouvre le caveau où reposent les restes de cet éminent évêque (1), n'a pas trouvé grâce devant les marbriers. Depuis le 27 décembre 1895, elle est cachée par ce dallage neuf et redevenue invisible, pour ne pas interrompre la vulgaire monotonie de carreaux de marbre. Cela nous remet en mémoire un passage du *Voyage aux bords du Rhin*, où Victor Hugo, visitant l'église Saint-Thomas, à Strasbourg, s'indignait avec raison contre le vernissage de la momie d'un comte de Nassau, et disait : « *Ils finiront par te cirer comme une paire de bottes* (2). » Si le grand poète revenait en ce monde, il pourrait dire, en voyant le nouvel enfouissement de cette vénérable pierre tombale : *On te recouvrira d'un carrelage de marbre tout battant neuf*. Espérons toutefois que la dalle tumulaire de Bernard de Camiat n'aura pas le même sort.

» La cathédrale d'Albi semble être, depuis quarante-cinq ans, une *anima vilis*, un champ d'expériences voué aux diverses fantaisies des architectes qui l'ont restaurée. Parmi les réparations qu'on y a exécutées, on peut établir diverses catégories :

» 1^o *Travaux intelligents, utiles, habiles*. — Là se placent la réfection de la charpente et le chemin de ronde, la réparation des sacristies, la restauration du portail de Dominique de Florence et surtout celle du porche d'entrée de l'église, enfin le commencement de restauration des peintures et la conservation des pierres tumulaires de la nef et des bas côtés.

» 2^o *Travaux hasardés*. — La construction, non terminée encore, des tourelles, au nombre de trente-six, et qui sont peut-être destinées à être démolies.

» 3^o *Travaux inutiles*. — L'estrade ou nouveau chœur au fond de la nef. Nous espérons bien la voir disparaître un jour.

» 4^o *Travaux de pur vandalisme*. — L'abaissement du niveau du sanctuaire du grand chœur. Le nouveau dallage inintelligent du chœur (3).

» Telles sont les remarques que nous ont paru mériter les divers traite-

(1) Voir l'épithaphe de ce prélat, *Bull. de la Soc. arch. du Midi*, n° XV, p. 67.

(2) *Le Rhin*, t. III, édition *ne varietur*, p. 68.

(3) Nous avons, dans la *Croix du Tarn* et dans *L'Express du Midi*, qualifié ce travail de *Vandalisme reconstructeur*.

ments dont l'église Sainte-Cécile d'Albi a été l'objet de par les architectes officiels depuis l'année 1850. »

Séance du 28 janvier 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

La Société, sur le rapport de M. Cadelon, approuve les comptes de M. le Trésorier.

M. le BON DESAZARS communique de la part de M. de Peyralade la note suivante de M. Fourcade, conducteur des ponts et chaussées, sur la découverte de deux haches en bronze auprès de Saint-Paul de Fenouillet (Pyrénées-Orientales) :

« Les deux haches en bronze ont été trouvées sous une espèce de tumulus formé de trois blocs quartzeux placé au sommet d'un monticule planté, il y a quelques années encore, de chênes séculaires. Le terrain environnant est formé par du gneiss très friable semé çà et là de quelques quartiers de quartz. A 150 mètres environ au nord de ce monticule se trouve une des ramifications calcaires de la chaîne des Corbières orientales, qui est très élevée et renferme dans ses flancs de nombreuses grottes très profondes.

» C'est pour la découverte de filons de cuivre que j'ai été amené à faire pratiquer au sommet du monticule un sondage qui a mis au jour les haches de bronze. »

M. LE PRÉSIDENT adresse à M. Bladé, membre correspondant, les félicitations de la Société pour sa nomination au titre de chevalier de la Légion d'honneur.

M. DELOUME communique à la Société, de la part de M. Arnoux, directeur de l'usine de céramique Minton, à Stoke (Angleterre), un spécimen des produits de cette usine, un opuscule de M. Solon sur le vase qu'elle fabriqua pour le jubilé de la reine Victoria, et l'ouvrage du même M. Solon sur la poterie ancienne en Allemagne. M. de Bouglon est chargé d'analyser ce dernier travail. M. Deloume annonce également que M. Arnoux a offert au musée Saint-Raymond une collection de vingt-cinq poteries phéniciennes, assyriennes, égyptiennes et grecques, dans un parfait état de conservation. M. Dürrbach, qui a examiné ces vases, dit que la provenance en est certaine et que les plus intéressantes sont deux figurines.

M. DE LAHONDÈS lit une étude d'ensemble sur les églises romanes de l'Ariège, accompagnée de plans et de dessins. Il passe en revue les matériaux employés, pierres d'assises pour les absides, pierres, briques, moellons, cailloux roulés avec ou sans chaînages de briques pour les nefs; les plans, nef en carré long, avec une abside ronde au levant, le plus souvent plus étroite que la nef; une seule nef avec trois absides, celle du milieu plus

grande ; enfin trois nefs avec trois absides , toujours toutes les trois au levant ; rarement un transept, jamais de déambulatoire autour de l'abside ; les voûtes , en berceau avec doubleaux , contreboutées , dans les églises à trois nefs , par des demi-berceaux ; pas de voûtes d'arête ; les portes cintrées avec colonnettes et archivoltas , souvent ouvertes au midi , quelquefois sans ornement aucun parce qu'elles étaient précédées par des bâtiments annexes ; les fenêtres ornées seulement à l'abside à l'imitation des fenêtres toulousaines et particulièrement de celles de Saint-Sernin ; les clochers , clochers triangulaires à arcades recevant les cloches au-dessus du mur de façade , clochers au-dessus de la croisée , carrés ou octogones , l'un même , celui de Luzenac , dodécagone , clocher plus monumental au-devant de l'église , à Sentein ; clochers particuliers à la région , carrés , ajourés par des fenêtres géminées , quelquefois couronnés de créneaux , s'élevant à côté de l'abside au midi de l'église ; enfin l'ornementation , imitée des monuments romains suivant les modèles de la sculpture toulousaine , empreinte parfois aussi des souvenirs des fibules et des boucles wisigothiques.

Séance du 4 février 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. PASQUIER signale une communication qui a été faite , en 1893 , au Congrès archéologique de France , dans la 60^e session tenue à Abbeville , par M. Sergent , sur une collection de 587 silex magdaléniens trouvés , en 1874 , dans la grotte du Mas-d'Azil (Ariège).

La Société nomme M. Arnoux membre correspondant.

M. LE B^{ON} DESAZARS lit et commente une lettre insérée au *Mercure de France* en 1750 , relative à la description qu'avait faite de Toulouse Piganiol de La Force , et dans laquelle un témoin oculaire raconte qu'il a vu aux Cordeliers des corps conservés depuis plusieurs siècles et explique la raison de cette conservation ; le même phénomène avait lieu à Saint-Pierredes-Cuisines. M. DE LAHONDÈS rappelle qu'on conservait aussi des corps de la même manière devant le portail de Saint-Nicolas.

M. PASQUIER lit au nom de M. Doublet , membre correspondant , la note suivante :

Note sur une cloche de Saint-Volusien de Foix.

« L'église Saint-Volusien de Foix a quatre cloches , une petite au-dessus de la sacristie et qui sert aux messes basses , et les trois autres sous le couvert du clocher proprement dit. Deux de ces dernières sont datées de 1803 et portent le nom du préfet Brun. Elles ont été faites , dit-on , ainsi que celle

qui est à la tour nord du château, avec la matière de l'ancien bourdon de l'abbatiale. Celui-ci devait dater du dix-septième siècle, puisque les huguenots avaient, au seizième, « descendu, rompu et fondu les cloches, disant Sa Majesté le roy de Navarre en avoir besoin (1). » L'autre passait pour venir de la chapelle de Montgauzy ; elle est aujourd'hui à gauche, lorsque de la place on regarde le clocher.

» L'inscription latine qu'on y lit n'a pas été, croyons-nous, relevée jusqu'à présent. Elle prouve qu'elle a appartenu à cette petite église, autrefois consacrée à la sainte Vierge, chantée dans une des plus belles pièces du chanoine-poète Amilia, aujourd'hui convertie en salle de gymnastique pour les élèves de l'Ecole normale d'instituteurs.

» Voici ce qui y est gravé :

» 1^{re} ligne : Ave · filia · Dei · ave mater · Dei · filii · ave · sponsa · Spiritus · Sancti · ave · templum · totius · indulgentie.

» 2^e ligne : Messire · Jean · Francois · Jaubert · de · Barrault · conte · de · Blagnac · parrain · damo · Trinitatis · 1644.

» 3^e ligne : Sacristain · Messire · Jean · Damardel ; puis une frise de fleurs, palmettes et rinceaux ; ensuite : Is(ab)elle · Claire · de · Sers · (marraine).

» Les invocations à la Vierge, — fille de Dieu, mère de Dieu le Fils, épouse du Saint-Esprit, temple de toute indulgence, — indiquent suffisamment que la cloche n'appartenait pas à l'abbaye de Saint-Volusien. En outre, les personnages qui sont nommés étaient parmi les principaux de la région.

» Le parrain est Antoine Jaubert de Barrault, comte de Blagnac, qui fut lieutenant général et gouverneur du pays de Foix, à titre provisoire, en l'absence de Carmaing ; Delescazes parle de lui (2). M. Tamizey de Larroque lui a consacré dernièrement un ouvrage (3), et j'ai signalé quelques épisodes de son administration (4).

» La marraine, dame Isabelle-Claire de Sers, avait épousé Gaspard d'Arnavé, issu d'une des familles les plus riches et les plus anciennes de la contrée (5). Il n'est pas inutile de rappeler qu'elle fit à l'autorité ecclésiastique, en octobre 1647, quelques révélations relatives au drame des derniers jours du curé de Bénac, Delescazes, l'auteur du *Mémorial historique* (6).

(1) Delescazes, *Mémorial historique* (1644), réédition Pomiès. Foix, 1894, p. 102.

(2) *Op. cit.*, pp. 168, 170, 171, 173.

(3) *L'amiral Jaubert de Barrault et les pirates de La Rochelle*. Paris, Picard, 1894.

(4) *Bull. de la Soc. ariégeoise*, t. IV, p. 390 et suiv. — Voir aussi mes *Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XIII et Louis XIV*. Foix, Gadrat, deux plaquettes, 1894 et 1895.

(5) Hippolyte d'Arnavé et d'Ornolac, sœur de Gaspard, croyons-nous, fut la seconde femme de Jean-Georges de Foix-Rabat, baron de Rabat, fils cadet de Georges de Foix-Rabat et de Jeanne de Durfort et Duras.

(6) Voir mon étude sur *Le meurtre du curé Delescazes*. Foix, Pomiès, 1894, p. 6.

» Enfin Jean Damardel (1), qui est qualifié de sacristain, était l'un des chanoines du chapitre abbatial. Sa mention prouve aussi que la cloche vient de Montgauzy : le chanoine sacristain était chargé de ce célèbre lieu de pèlerinage. Est-il utile de dire ici que le brave chanoine était loin d'édifier ses contemporains, que bien d'étranges propos couraient sur son compte et qu'il figurerait sans difficultés dans les pages les plus libres du *Décameron* de Boccace ou des *Contes* de La Fontaine (2)? Il mourut en 1663 et son cadavre fut enlevé de nuit; fut-il, par suite de ses scandales, victime de quelque attentat? Toujours est-il que son nom, gravé sur la cloche de Montgauzy, n'est pas insignifiant.

» La cloche fut baptisée le jour de la Trinité, en 1641 (3). *Damo* est sans doute mis pour *doma*, abréviation de *dom(inic)a (die)*. Était alors abbé de Foix François de Caulet qui, en 1644, sera nommé à l'évêché de Pamiers et l'occupera brillamment jusqu'en 1680.

» Ajoutons que la cloche est ornée d'un médaillon dont nous aurions voulu donner au moins une description. MM. Gadrat, éditeur à Foix, et Grat, sous-lieutenant des pompiers de la ville, ont eu l'amabilité de monter ce médaillon pour moi; malheureusement l'empreinte est indistincte. Notre savant président, M. de Lahondès, avait dit un mot de cette cloche dans la notice qu'il a consacrée à l'église Saint-Volusien de Foix dans la *Semaine catholique de Pamiers*, n° du 14 juin 1884. Il me pardonnera d'autant plus volontiers d'avoir traité la question après lui, qu'il n'était pas entré dans les détails relatifs aux personnages. En outre l'imprimeur, par une regrettable coquille, n'avait daté que du *dix-huitième* siècle la cloche qu'ont entendu sonner, dans le campanile de Montgauzy, Caulet, son chanoine Amilia, qui a consacré une si jolie poésie à la dévotion de la Vierge de Montgauzy, les pèlerins qui sont allés la vénérer aux dix-septième et dix-huitième, et même les dénonciateurs du chanoine dont les aventures forment une sorte de fable. La cloche a traversé la Révolution sans encombre. Aujourd'hui, sous le couvert du clocher de Saint-Volusien, en face et à quelque distance de la chapelle de Montgauzy maintenant affectée à une autre destination, elle redit à sa manière le gracieux couplet d'Amilia :

Montgauzi, mount gaujous, o Terro de Proumesso !
Tu qu'es le randebous de touto la jouenesso,
Que tout chrestia de len, e les que soun al tour,
Y fourrupen le lait de la Maire d'Amour.

(1) Ou Amardeil.

(2) Qu'on me permette de renvoyer à mon livre : *Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers*. Foix, Gadrat, et Paris, Picard, 1895, p. 136 et suiv.

(3) Dans l'église de Foix, il y avait, en 1628, une chapelle « dictée de la Trinité » : c'est aujourd'hui le passage de la sacristie.

M. l'abbé DOUAIIS donne lecture, au nom de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, du travail suivant :

Pinsac ou la dernière forteresse occupée par les routiers (5 mars 1393).

« La lettre ci-dessous insérée de Jean de Blaisin, seigneur de Mamulli ou Mannoilly (le texte porte les deux leçons), chambellan, commissaire du roi pour l'évacuation des forteresses occupées par les routiers, recule quelque peu la date du jour où les pillards abandonnèrent les châteaux forts du Languedoc et de la Guyenne.

» Les historiens de Languedoc disent vaguement, en effet, que Jean III, comte d'Armagnac, délivra la province des compagnies et qu'il les conduisit en Italie, pour servir contre Galéas Visconti, duc de Milan, et qu'il mourut au siège d'Alexandrie, le 25 juillet 1391 (1).

» La lettre que nous avons trouvée dans les minutes de Fortanier de Podio, notaire de Montech (2), nous apprend que le 5 mars 1392 (1393 naturellement) les routiers occupaient encore la forteresse de Pinsac.

» Bermon Jassègue, Jansegue ou Junsega, bourgeois de Toulouse, commis à la levée du subsidé, qui s'élevait à 3,000 francs d'or, pour la sénéchaussée de Toulouse, était parti sans laisser de trace, après s'être imparfaitement acquitté de ses obligations, car il devait encore 400 francs d'or, plus autant pour les frais de la levée.

» Sur l'ordre de Jean de Blaisin, visé par Colard d'Estouteville, sénéchal de Toulouse et d'Albigeois, le 6 mai 1392, il fut procédé à la saisie des biens de Jassègue les 5 et 12 mai 1393 : six bancs de la boucherie de Montech, acquis par le failli, de Bertrand de Seychis, damoiseau de cette ville, furent saisis avec diverses rentes et vendus aux enchères; Jean Laynez, originaire du diocèse de Rouen, en fut acquéreur au prix de 31 livres.

» Le nom de Pinsac est porté par diverses localités, et d'abord par un village des environs de Souillac (Lot), peuplé de 789 habitants, puis par un hameau de 21 habitants, en la commune de Grèzes, près de Terrasson (Dordogne); encore par un hameau de la même importance, en la commune de Saint-Robert (Corrèze); mais nous estimons qu'il s'agit ici de Pinsac, village de l'Aveyron, peuplé de 65 habitants seulement, muni d'un château fort, à 29 kilomètres de Saint-Rome-de-Tarn, en la commune de Las-Costes-de-Gozon.

» C'était évidemment la dernière des forteresses détenues par les pillards; s'il y en avait eu d'autres, le commissaire n'aurait pas manqué de les mentionner.

(1) *Hist. de Languedoc*, éd. Privat, t. IX, p. 959.

(2) Reg. de 1394, f^o 166 et 217. Etude de M^e Ygounet, à Montech.

» Nous ferons remarquer que l'orthographe de la lettre, deux fois transcrite par le notaire, est assez différente, ainsi que les notes mises au bas des pages le démontrent.

» Voici la lettre :

» Jehan de Blaisi, chevalier, seigneur de Mamulli, chambellenc (1) du roy
» nostre sire et commissaire d'icelui (2), seigneur sur le fait des vuides, au
» premier sergent d'armes du Roy nostre dit seigneur ou autre sergent
» royal qui sur ce sera requis, salut. Comme par noz autres letres nous
» eussions japieça commis Bermon Jassegue à cuillir (3), lever et recevoir
» par lui ou ses commis en la seneschaucie (4) de Thoulouse (5) la somme
» de III^M francs pour icelle tourner et convertir ou fait des dites vuides, et
» il soit ainsi (6) comme entendu avons que le dit Bermon ait receue icelle
» somme et encore aultres III ou V^C franx pour les fraiz (7), dont il n'a
» païé que environ II^M VI^C frans, ainsi doit encores III^C frans du princi-
» pal, oultre et par dessus les dis fraiz, pour laquelle somme avoir et aussi
» pour delivrer la forteresse de Pinssac qui encores est à vuidier, laquelle
» delivrance ne se porroit faire ne paier les fraiz qui sont deuz pour le dit
» fait si (8) les restes qui pour ce sont deuez (9) n'estoient païés (10) feus-
» sions venus à Thoulouse (11) pour sur ce parler au dit Bermon et avoir la
» dite somme, lequel nous avons treuvé abscent (12) du pays. Pour ce est il
» que nous vous mandons de par le Roy nostre dit seigneur et de par nous
» que vous et chascun de vous prenez et mettez tantost et sans delay en la
» main d'icelui (13) seigneur tous les biens meubles et heritages (14) que
» trouver pourrés (15) appartenant au dit Bermon en quelque lieu que ils
» soient ou royaume de France, et iceulx tant meubles, debtes (16), vendés,
» exhibés et exploictiés (17) par esquant ou autrement au miex (18) que faire

(1) Chambellan.

(2) Icelui.

(3) Cuillir.

(4) Seneschaucée.

(5) Tholose.

(6) Ainsy.

(7) Frais.

(8) Se.

(9) Deues.

(10) Paiées.

(11) Tholouse.

(12) Absent.

(13) Icelluy.

(14) Heritages.

(15) Poriez.

(16) Une leçon ajoute : comme heritages.

(17) Expleitiez.

(18) Mieux.

» se pourra (1), et tant par la forme et manière qu'il est acoustumé (2) à
» faire pour les propres debtes du Roy nostre dit seigneur, aux plus offrans
» et derreniers encherisseurs, et oultre tous ceux que vous trouverès estre
» tenus au dit Bermon par letres obligatoires (3) ou autrement deument
» vous contrangniez par toutes les voyes dessus dites à paier ce en quoy
» ils sont tenus (4) par les dites letres, pour les deniers qui en ystront estre
» tournés et convertis en acquit et paiement de ce en quoy il est tenus (5)
» pour le fait des dites vuides et tous les heritages (6) que vous trouverez
» appartenans (7) au dit Bermon vendès (8) a criz et encheres au plus of-
» franz et darenier encherisseur par decrès sur ce fais, les solempnités (9)
» des lieux en tel cas requises plainement gardées non obstant opposicion,
» allegacions (10) ne appellacions quelconques faites ou à faire au contraire,
» et les deniers qui de ce que dessus est dit ystront (11) faictes garder et
» gouverner seurement et sauvement (12) qui en puisse et sache (13) rendre
» bon et loyal (14) compte là, où et quand il appartiendra, et il ara (*sic*), sur
» ce de nous mandement jusques à la somme dessus dite et qui soit *affi-*
» *niez* (15) du tout de sa recepte (16), de ce faire vous donnons pouvoir, man-
» dons et commandons à tous les officiers et subgès (17) du Roy nostre sire
» que à vous et à chascun de vous avons commis et deputez en ce faisant
» obeissent et entendent diligemment et vous prestent (18) conseil, confort,
» aide et persone (19), se mesties est et requis en sont. Donné soulz nostre
» scel le V^e jour de mars l'an de grace mil CCC IIII^{xx} et douze.

» OUDINET. »

- (1) Porra.
- (2) Acostumé.
- (3) Obliguatoires.
- (4) Tenuz.
- (5) Tenuz.
- (6) Heritaiges.
- (7) Apartenans.
- (8) Vendez.
- (9) Solemnitez.
- (10) Alleguacions.
- (11) Istront.
- (12) Sauvement *supprimé*.
- (13) En pusche et saiche.
- (14) Leyal.
- (15) Soyt affinnes.
- (16) Recepta.
- (17) Officies et subgiez.
- (18) Presten.
- (19) Presence.

Séance du 11 février 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS signale une étude sur la cathédrale d'Avignon, dans un nouveau travail de M. Barr Ferree : *The architectural Record*, 1896, vol. V, n° 3 ; *French Cathedrals*, p. 277-287.

M. PERROUD annonce qu'il a fait déblayer la chapelle Saint-Antonin, aux Jacobins (Lycée de Toulouse).

Il signale les deux sibylles de Despax, provenant des Pénitents-Noirs, que possède actuellement le lycée de Toulouse.

M. DELORME fait passer sous les yeux de ses collègues une lettre écrite par Louis de Lavalette, duc d'Epéron, à Blaise de Pardaillan, baron de Bridoire, capitaine de trente lances.

Cette lettre est datée de Montauban, le 6 août 1621, au moment de l'investissement de cette place par Louis XIII, et vingt-cinq jours avant l'ouverture du feu par les batteries des assiégeants (1^{er} septembre).

Voici le texte de cette lettre qui est inédite. La formule de salutation, la signature, le lieu et la date sont écrits de la main de Louis de Lavalette :

« A Monsieur

» Mons. le Baron de Bridoire

» Mons^r mestant acheminé a ceste ville par le commandement du Roy
» pour y servir sa Mag^{té} aux occasions présentes, je vous ay voullu faire ces
» lignes pour vous en donner advis. Et vous prier de vous tenir prest a me
» venir assister au premier mandement que vous en aurez de moy qui me
» promettant celle de Vostre affection — fidélité aux services de sa Mag^{té} et
» de vostre amitié en mon endroit. Je vous assureray quaux occasions ou
» vous desirerez des marques de la mienne vous me cognoistrai par les
» effets.

Mons^r

» Vostre bien aff^{ne} et fidelle

» Amy pour vous servir

» LOUIS DE LAVALETTE

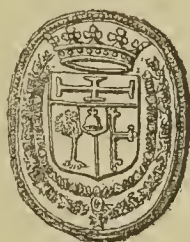
» de Mont^{ban} ce 6 Aoust

» 1621 »

Ce document ne donne malheureusement aucun détail sur le siège de Montauban, mais il présente un certain intérêt à cause des armoiries que l'on y voit deux fois répétées.

La lettre a été pliée en huit parties égales, et close à l'aide de deux cachets à la cire rouge portant le blason familial de l'ancien mignon de Henri III. L'exiguïté de ces empreintes (13 millimètres sur 15) semble indiquer qu'elles ont été prises à l'aide d'une bague dont le chaton, gravé en creux, servait au duc à sceller de ses armes sa correspondance privée.

Ces cachets, dont voici la reproduction, portent :



« parti de Nogaret, d'argent au noyer de sinople et de l'Isle-Jourdain, de gueules à la croix de Toulouse d'or, sur le tout de Lagoursan-Bellegarde-Saint-Lary, d'azur à la cloche d'argent bataillée de sable, au chef de la religion, de gueules à la croix potencée d'argent. »

L'écu est sommé d'une couronne de duc et entouré des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

M. DELORME communique une pièce en espagnol; c'est le brevet de nomination d'un secrétaire du Saint-Office, et il en donne la traduction suivante :

Titre de secrétaire surnuméraire du décret avec exercice du Saint-Office de l'Inquisition de Madrid, en faveur de Dⁿ Michel Zavalo, prêtre.

« Nous, don Manuel Quintano Bonifaz, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, archevêque de Pharsale, Inquisiteur général en tous les royaumes et seigneuries des villes catholiques et en son Conseil, etc.

» Confiant en la fidélité et capacité de vous, Dⁿ Michel Zavalo, prêtre qui êtes personne que bien, fidèlement et diligemment avez ce que pour nous on vous a chargé et vous chargeons, par la teneur des présentes et les pouvoirs apostoliques à nous concédés et dont nous usons dans le présent pacte, nous vous avons constitué, créé et député Secrétaire surnuméraire avec exercice du secret (1) du Saint-Office de l'Inquisition de cette Cour (Madrid), et nous vous donnons pouvoir et faculté pour user et exercer le dit office.

(1) M. Gèze donne le sens du mot espagnol *secreto*; il signifie : « procès en matière de foi devant l'Inquisition. »

Et nous chargeons et mandons les Inquisiteurs apostoliques et la dite Inquisition qu'il leur soit bientôt présentée par vous, cette provision émanant de nous, vous reçoivent et admettent à l'œuvre et exercice du dit office et usent avec vous, dans le dit office en toutes les choses qui le concernent et lui appartiennent, recevant de vous premièrement le serment de fidélité et secret accoutumés et qu'ils vous gardent et fassent garder tous les honneurs, grâces, franchises, exemptions, libertés, prééminences et prérogatives qui par le dit office doivent être accordés et qu'il est d'usage d'accorder. Et nous déclarons que, en votre qualité de prêtre, vous ne devez pas payer à Sa Majesté le droit de la demie *Annata* (impôt ecclésiastique) pour l'honneur de cette grâce... Et nous mandons qu'on enregistre ce titre dans le bureau général du conseil. En témoignage de ce que nous mandons, nous vous donnons les présentes, signées de notre nom, scellées de notre sceau et contresignées du secrétaire de notre Chambre; à Madrid, le 11^e jour du mois d'avril de mil sept cent soixante-huit.

» MANUEL, Archevêque, Inquisiteur général.

» Par Mandement :

» Jean ALBUZTEGUI.

» Enregistré :

» Joseph FAUSTINO MEDINA.

» Cette pièce a été enregistrée à la Chambre du Secret du Saint-Office (Inquisition de Madrid), le 14 avril 1768. La copie transcrite au registre est déclarée conforme au titre original remis au titulaire par

» Jean DE MATA SYLVESTRE,

» Secrétaire. »

Séance du 25 février 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS fait l'éloge funèbre de M. Joseph de Malafosse, membre résidant. La Société charge M. de Lahondès d'écrire sa notice nécrologique et lève la séance en signe de deuil.

Séance du 3 mars 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT dit que la séance doit s'ouvrir encore par une parole de deuil. M. Jules Rolland, membre correspondant, a succombé, le 24 février, à Montégut, près de l'Isle-d'Albi, à la maladie qui le minait depuis plusieurs

mois. M. Jules Rolland, littérateur élégant et fin, a publié, bien jeune encore, une histoire populaire d'Albi qui fut très appréciée, plus tard des nouvelles qui rappelaient des souvenirs du pays d'Albigeois. Il ne se détachait pas de sa terre natale et on ne pouvait le séparer d'elle. Cet amour du sol l'avait attiré par une pente naturelle à celui des monuments qui le couvrent. La Société n'a pas oublié la part qu'il a prise à ses travaux lorsqu'il s'agissait surtout de sauver l'intégrité de sa chère cathédrale de Sainte-Cécile. Lorsque le chœur fut bouleversé et l'autel démoli, il y a deux ans, il rédigea un solide mémoire, que la Société adressa au ministre des cultes. mais qui malheureusement ne fut pas écouté.

La Société exprime les regrets que lui cause la perte de cet aimable collègue, d'autant plus pénible pour elle qu'il se proposait d'habiter Toulouse et qu'il serait ainsi devenu membre résident.

M. l'abbé DOUAI annonce que M. le curé de Montastruc lui a envoyé une copie du testament de Catel, dont il fera l'objet d'une communication ultérieure.

Il offre à la Société le premier volume des *Dépêches de M. de Fourquevaux*, qu'il vient de publier; M. le baron Desazars est chargé d'en faire l'analyse.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. Gaston Jourdanne, le livre *Histoire de l'hôtel de Rolland à Carcassonne*, et, de la part de M. Barr-Ferree, la brochure *The modern office Building*.

M. PERROUD lit un travail sur « Des lettres inédites de M^{me} Roland. »

M. CARTAILHAC lit, au nom de M. Rumeau, le travail suivant :

Agrimensation du territoire de Grenade.

« La nécessité de connaître l'étendue des propriétés particulières se fit sentir bientôt après la fondation de la ville. Chaque premier occupant, ayant reçu sa portion de terres, dut en payer les redevances, dont les générations qui suivirent ne furent pas exemptes, pas plus que les premières. Pour régler l'ordre des successions et percevoir les impôts créés sous divers noms, il fallut constituer des registres sur lesquels étaient consignés tous les changements survenus. De là des remaniements successifs dans les *livres terriers*.

» Le plus ancien existant dans nos archives, fait d'après l'allivrement de 1516, remonte à 1579. Le précédent a disparu. Le premier arpentement général eut lieu en 1330, à la suite des contestations de la ville avec les religieux de Grandselve. Suivant l'accord intervenu, on ne devait plus faire d'opération pareille sans l'assentiment des religieux. Il y eut bien des délimitations entre Aucamville et Grenade en 1307 et 1526; et aussi entre Ondes et Grenade en 1330. Les limites de cette dernière furent encore vérifiées en 1566, mais ce contrôle eut pour but de déterminer les droits

respectifs que les seigneurs paréagers avaient à percevoir sur la moitié des terres revenant à chacun d'eux.

» On fit cependant exception pour les feudataires, ayant besoin de quelque opération partielle. Ainsi en 1593, noble Bertrand de Laffitte, seigneur d'Escaudemac, afin d'éviter tout ennui, demande l'arpentage de ses terres, limitrophes d'Aucamville, Launac et Saint-Cezert, et situées en partie dans la juridiction de Grenade. Cette condition ne prévalut pas longtemps : des exigences nouvelles en appelèrent d'autres.

» La ville s'était endettée de 12,000 livres (1609). Pour les rembourser, elle veut en imposer le montant, mais les Élus s'y opposent. L'étendue de sa juridiction ne représentant pas la centième partie du territoire de Rivière-Verdun, Grenade se trouve surchargée ; elle demande alors la revision du cadastre dans l'espoir d'obtenir la diminution de ses charges et le règlement de son passif. On ne sait pas quelle fut la décision prise.

» A la suite de nouveaux besoins, les consuls confient « la refaction entière du livre terrier » à un sieur Durrieu et lui passent contrat moyennant le paiement de 2 carolis par arpent (1636). Au mois de septembre 1639, le travail n'est pas encore commencé ; mais l'année suivante, cependant, on fait *agrimenser* le territoire *contentieux* d'Aucamville ; presque en même temps avait lieu la réduction du nouveau *compois* sur l'*agrimensation* générale. Il semble donc que l'arpenteur avait remis son travail ; mais il y avait des erreurs, car les habitants du Rouanel (Saint-Caprais) réclament contre elles (1644). Il accepte de les corriger en 1647, et alors seulement les consuls doivent le payer, non toutefois sans avoir effectué la perception de la part de dépense incombant aux propriétaires qui participent aux frais, dans la proportion des terres qu'ils possèdent.

» Quinze années s'écoulaient et les erreurs nombreuses n'ont pu être rectifiées ; plusieurs vignes ayant été plantées depuis l'opération, un autre arpentement s'impose, et les propriétaires payeront leur quote-part des frais (1662). Le sieur Furgolle, de Castelferous (Castelferrus ?) le fera moyennant 2 sols 6 deniers par arpent, et le paiement, par la communauté, des frais attribués aux biens délaissés. En retour, l'arpenteur procéderait à ses dépens à la levée de la taxe sur les particuliers ; commencerait après les vendanges et fournirait trois livres terriers. Après s'être préoccupés de créer des fonds relatifs aux terrains vacants, les consuls payent 400 livres aux *abonnateurs* chargés de la confection du cadastre. Le sieur Furgolle fait écrire les livres terriers par le Sr Malui, qui connaît complètement le territoire de la juridiction de Grenade (1664).

» Cet arpentement fut-il insuffisant ? Le 11 mai 1668, « la refaction du cadastre » est décidée dans une assemblée générale des contribuables qui font appel aux géomètres des communautés voisines. Mais aucune suite ne semble avoir été donnée à ce projet.

» En novembre 1705, il est question de renouveler encore ce pauvre cadastre si peu exact, et l'on nomme des *indicateurs* pour faciliter les opérations, commencées bientôt après sans doute. Malgré le marquis de Castelnau qui défend d'y comprendre les terres en litige avec l'abbaye de Grandselve, l'arpenteur Rey, de Castelnau, continuera son travail, à condition toutefois de donner les terres à qui elles seront attribuées (1708). Il termine son arpentement quatre ans après, remet son ouvrage aux intéressés et les invite à relever les erreurs possibles, dont le notaire Dargassies est chargé de prendre note. Ses honoraires ne sont pas encore réglés en 1727 et les consuls parlent aussi d'erreurs à corriger.

» Enfin, le 11 janvier 1739, il est décidé en conseil de ville qu'un nouveau cadastre serait dressé en conformité d'un règlement de la Cour, du 30 mars 1710. L'*arpentement* général du territoire de Grenade affiché dans les lieux circonvoisins, dès le 15 mars, fut adjugé le 24 mai suivant et confié au sieur Blex, aidé d'un sieur Jean Vidal, de Castelnau tous deux. A partir du 1^{er} février 1740, il eut deux ans pour rendre son travail, après lequel il devait toucher 2,300 livres d'honoraires. Mais il y eut des retards considérables, et l'arpenteur remit seulement le 9 novembre 1744 les cinquante-deux plans géométriques relevés par lui. Cette fois, cet arpentage ne donne lieu à aucune plainte connue, et ces plans définitivement acceptés existent encore, collés sur toile et dans un état de parfaite conservation.

» Le sieur Blex avait fait œuvre durable. Mais à son tour, elle subit les modifications que le morcellement du territoire crée dans la suite des temps. Elle sert, du moins jusqu'en 1816, époque où l'on procède à une revision générale du cadastre, dont la fixité est impossible parce que ce qui est exact aujourd'hui peut ne plus l'être demain. A défaut de documents plus précis, nous pouvons constater que la première opération s'était maintenue trois siècles, la seconde vingt-six ans, la troisième quarante-trois, la quatrième trente-quatre et la dernière soixante-dix-sept.

» Ajoutons encore que les opérations géodésiques exécutées par Cassini dans le Toulousain commencèrent en 1739 et que le levé de détail fut fait par l'ingénieur géographe Dupain-Triel fils, en 1769. Au 15 octobre de cette année, le conseil de Grenade mentionne son passage comme suit : « Il a » passé dans cette communauté des ingénieurs pour lever le plan du » royaume auxquels les proposants [consuls] ont été obligés de donner des » indicateurs, suivant l'ordonnance de l'intendant, lesquels indicateurs de- » mandent un honoraire pour six jours qu'ils ont vaqué, soit aux cloches » pour leur donner le nom de toutes les métairies, châteaux ou chaumiè- » res qu'ils ont pu découvrir, soit pour les avoir accompagnés dans la ju- » ridiction, pour leur montrer les rivières, ruisseaux, collines et bois. » La communauté paya ces auxiliaires à raison de 20 sols chacun par jour. La reproduction de cette note nous a parue utile, parce qu'elle fait connaître

par le détail les moyens employés, à la fin du siècle dernier, par les topographes qui dressèrent la magnifique carte de Cassini (1).

» La transformation de l'orthographe et de la prononciation de certains noms de lieux relevés dans les livres terriers, nous paraît assez curieuse pour en parler ici. On suit de près, plutôt qu'on ne les explique, les altérations subies par le nom latin de *Goiac*, pris dans les donations faites au monastère de Grandselve en 1162, 1169, 1183; de *Cojaco* en 1272; de *Gojaco* dans le paréage de 1290. Ce même domaine est appelé *Goiac* et *Gojac* en 1516; *Goujac* en 1642 et enfin *Goujat* dans le cadastre de 1739, pour faire bientôt place au nom tout moderne de Saint-Jean-du-Purgatoire ou Palahou. Le vocable de l'église de Saint-Jean, qui a survécu, est resté inséparable de ces différentes dénominations successivement appliquées à cette partie du territoire de Grenade.

» D'autres noms ont subi des modifications non moins caractérisées. Ainsi, l'île de *Brunagues* (1193) devient *Brunague* en 1284; *Bruniaigue*, propriété de Pierre Rapin, en 1516, et enfin *Bregnague* de nos jours. Dans cette île, se trouve un endroit particulier appelé *Longueliège* à la même époque; l'œuvre d'un mauvais plaisant, sans doute, en a fait *Longuelrège*, qui s'est perpétué jusqu'à nous.

» D'autre part, la grange de la *Volta*, en latin, a passé par la *Voulle*, *Bouta* et *Booulo*, en patois qui finit, semble-t-il, par s'imposer par l'usage, sous le nom français de *Beaule*. » (V. *Inventaire des archives de Grenade*.)

M. PASQUIER, de la part de M. Mullot, membre de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne, dépose plusieurs photographies de monuments de l'Aude. Les unes concernent le château de Ferrals, dans le canton de Castelnaudary, construit dans le milieu du seizième siècle; les autres représentent divers aspects de ruines d'un château plus ancien, situé dans le voisinage et dont il ne subsiste plus qu'une tour et qu'un pan de mur percé de plusieurs baies.

Charles IX fut solennellement reçu à Ferrals, le 27 janvier 1565, en allant de Carcassonne à Toulouse (2). La terre appartenait alors à François de Rogier de Ferrals, qui fut ambassadeur de France à Rome et mourut en 1575.

Voici en quels termes Gaches, dans ses *Mémoires* (3), rend compte du festin qui fut offert au roi et à la cour dans le château de Ferrals : « Après les services levés pour donner l'eau naf (4), voici paroistre, au haut du plancher de la salle du festin, une nuée suivie d'un éclair et d'un coup de ton-

(1) Voir *Bulletin de la Société de géographie*, année 1894.

(2) *Hist. de Languedoc*, édit. Privat, t. XI, p. 467.

(3) Edition Pradel. Paris, Fischbacher, 1879, p. 44.

(4) Parfum à base de fleur d'oranger.

nerre, qui fit sortir de cette nuée une pluie d'eau naf, mêlée de dragée, en telle abondance que, pour se garder de mouiller, il fallut porter les manteaux au roy et à tous ceux du festin ; ce qui lui donna un grand plaisir et à toute sa cour. »

De la famille de Rogier, le château de Ferrals passe à celle de Gaulejac en décembre 1625, par suite du mariage de Jean-Gabriel de Gaulejac avec Jeanne de Rogier. Après avoir appartenu aux Noé, aux Roquelaure, la terre de Ferrals est aujourd'hui la propriété de M. le comte de Virieu.

Une des autres photographies, présentées au nom de M. Mullot, montre la face principale d'un tombeau, qui se trouve dans le cloître de l'église de Saint-Papoul et sert de soubassement à un pilier placé devant la porte de l'église. Pour prendre l'épreuve, il a fallu disposer l'appareil presque au niveau du sol ; telle est la principale cause des imperfections de l'image reproduite.

Ce tombeau doit dater du milieu du quatorzième siècle ; au centre de la face antérieure est sculptée, en demi-relief, la représentation de la mort. Deux anges aux ailes déployées enlèvent un suaire au milieu duquel apparaît le buste d'un cadavre nu ; les mains sont jointes sur la poitrine, dans l'attitude de la prière et de la douleur ; les traits sont étirés ; la mâchoire inférieure est contractée ; les cheveux, épars, retombent sur les épaules. A droite de ce groupe sont figurés les insignes de l'épiscopat ; à gauche est accolé un écusson, assez fruste, où l'on distingue quelques pièces héraldiques appelées *fascies*.

Quel est le personnage à qui le tombeau était primitivement affecté ? Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, Guillaume de Cardailhac, évêque de Saint-Papoul de 1329 à 1347 ; son blason était : *de gueules au lion d'argent, accompagné de treize besants d'argent mis en orle*. En outre, en consultant le *Gallia Christiana* (1), on constate qu'aucun des évêques de Saint-Papoul, au quatorzième siècle, ne fut inhumé dans le cloître ; la sépulture de ce Guillaume de Cardailhac était dans la chapelle de la Sainte-Vierge (?). Ce monument funèbre aurait-il été déplacé pour servir de base à une colonne qui, à un moment donné, aurait eu besoin d'un soutien supplémentaire ? Ce sont autant de questions qu'on ne peut discuter qu'après un examen attentif du cloître et de la cathédrale.

(1) T. XI, province de Toulouse, diocèse de Saint-Papoul, p. 323.

(2) *Ibid.*, p. 324.

Séance du 10 mars 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELORME lit la note suivante sur des jetons communiqués par M. l'abbé Galabert, membre correspondant :

Les jetons en argent du château de Mauvers (Tarn-et-Garonne).

« En général, le sujet gravé chaque année sur les jetons des Etats de Languedoc se réfère à des événements qui se sont produits dans le cours de l'année précédente. Cette observation permet d'expliquer facilement la figure allégorique et les légendes des jetons des années 1700 et 1705, qui visent tous deux l'insurrection des camisards.

» A la fin de l'année 1699, Louis XIV, préoccupé de la situation religieuse du Languedoc, édicta diverses instructions sur la conduite à tenir à l'égard des protestants révoltés. Le marquis de Châteauneuf expédia à tous les évêques de la province ces nouveaux actes royaux qui, dans la pensée de Louis XIV, devaient amener la tranquillité du pays. C'est assurément par allusion à ce fait que les Etats firent représenter sur le jeton de l'année suivante (1700) le Languedoc personnifié par une femme couronnée de lauriers et tenant dans sa main droite une corne d'abondance, symbole de prospérité, tandis qu'elle appuie son autre main sur un écu aux armes de la province et qu'une source (la Garonne, sans doute) conle paisiblement à son côté. La légende SECVRA QVIESCIT explique parfaitement l'allégorie.

» Malheureusement, les édits du roi n'obtinrent pas les résultats que ce dernier s'était proposé, peut-être même eurent-ils un effet tout opposé. Quoi qu'il en soit, la résistance des camisards devint de plus en plus vive. On fut obligé d'envoyer contre eux, en 1702, le maréchal de Montrevel qui ne put les réduire. Ce ne fut qu'en 1704 que le maréchal de Villars eut raison des religionnaires après la soumission de Cavalier (16 mai 1704) et la défaite de Ravel. Cette fois la province était réellement pacifiée. Aussi les Etats voulurent-ils conserver en leur jeton le souvenir de cette pacification. Dans ce but, ils eurent la pensée de reprendre, en 1705, le sujet du jeton de 1700 qui, comme nous l'avons indiqué, se référait à la même situation; mais ils eurent soin de le modifier légèrement. Ils placèrent dans la main de la province un rameau d'olivier au lieu d'une corne d'abondance et changèrent la légende. Les mots PACATA PROVINCIA, de même que la branche d'olivier, sont là pour indiquer que ce n'est qu'après une lutte que le Languedoc a recouvré sa tranquillité.

» Le troisième jeton du château de Mauvers n'appartient pas à la pro-

vince de Languedoc. C'est un jeton du Trésor royal, comme l'annonce son exergue. Il ne faut pas chercher dans le sujet du revers la représentation d'un événement quelconque, d'une inondation par exemple. C'est une pure allégorie qui tend à indiquer la prospérité du trésor royal en 1714 : *PLACATO PLENIVS ALVEO* (1). »

M. le baron DESAZARS lit l'analyse suivante de l'ouvrage de M. l'abbé Douais : *Dépêches de M. de Fourquevaux* (1^{er} volume) :

« Des divers personnages du Lauragais qui ont mis leur dévouement au service des rois de France et qui ont bien mérité de la patrie en défendant ses intérêts politiques, nul n'a été plus honorablement cité par les historiens que « noble Rémond de Rouer, sieur de Forquevaux », comme l'appelaient les papiers du temps. Aux témoignages de dom Vaissète et de Moréri au dix-huitième siècle, à ceux du marquis du Prat et du baron Alphonse de Ruble dans le dix-neuvième, nous devons ajouter aujourd'hui celui de M. l'abbé Douais, qui est assurément le plus documenté et, par suite, le plus exact et le plus complet.

» Quoique le nom de Fourquevaux se retrouve souvent dans les papiers d'Etat du règne de Henri II et de Charles IX, rien ne pouvait nous le faire mieux connaître que sa propre correspondance avec la cour de France pendant son ambassade en Espagne, du 7 juillet 1565 au 15 avril 1572. Cette ambassade était d'autant plus importante et délicate que Philippe II régnait alors et était le prince d'Europe le plus puissant, le plus entreprenant et le plus difficile à pénétrer, en outre qu'il était, par son mariage avec Elisabeth de Valois, le beau-frère de Charles IX et le gendre de Catherine de Médicis. Il fallait tout à la fois ne rien négliger des intérêts politiques de la France et ne froisser aucune des susceptibilités des deux familles royales si étroitement alliées. Les lettres qui nous sont données montrent combien Raymond de Fourquevaux a su réussir dans cette double mission.

» Raymond de Fourquevaux attachait avec raison un grand prix à cette correspondance. Et si, avant sa mort, il avait exigé de son fils François qu'il brûlât « plusieurs volumes sur différents sujets, escripts de sa main », il avait heureusement fait exception pour ses *Papiers d'Etat*, car ils sont par excellence « propres à la vérification et intelligence des choses advenues

(1) C'est peut-être à l'état prospère du trésor royal qu'il faut attribuer l'alliage assez pur des jetons de 1714, tandis que les jetons de 1700 et 1705 ont un fort alliage d'étain qui leur donne une couleur un peu terne et un son mat.

Nous nous expliquons le chiffre de deux cent cinquante jetons, aux trois types ci-dessus décrits, par le fait que les députés aux Etats recevaient des jetons et en souscrivaient pour des amis, et nous estimons qu'ils proviennent, à M^{me} la comtesse de Preissac, châtelaine de Mauvers, des Garrisson, bourgeois de Montauban, alliés à sa famille et députés aux Etats pour la partie languedocienne du diocèse de Montauban. [Note de M. l'abbé Galabert.]

de son temps, tant en France, Italie, Espagne, qu'autres divers quartiers. »

» Les lettres et mémoires de Raymond de Fourquevaux furent, suivant ses recommandations, pieusement recueillis par son fils François, qui y joignit la correspondance émanant de la cour de France et d'intéressants détails biographiques. Le tout, classé chronologiquement et parachevé en 1596, forma deux volumes in-folio, avec un total de 691 numéros d'ordre, 375 pour le premier volume et 316 pour le second.

» Ces deux volumes ont été exactement conservés en leur état primitif par les descendants et les héritiers du marquis de Fourquevaux, dans leur vieux château patrimonial situé non loin de Toulouse, au cœur du comté de Lauragais qui formait le douaire de Catherine de Médicis et qui ne fut incorporé au domaine royal qu'à la mort de Louis XIII. Ils étaient devenus finalement la propriété de la comtesse de Castelbajac, née de Termes, qui, sur les indications de notre zélé confrère, M. Louis Deloume, les avait communiqués à M. l'abbé Douais avec la mission de les publier. La comtesse de Castelbajac en avait compris tout l'intérêt historique et attendait avec impatience leur publication sous les auspices de la *Société d'histoire diplomatique* présidée par M. le duc de Broglie, lorsque la mort l'a surprise il y a quelques mois. Mais elle avait laissé à sa fille, la comtesse de Saint-Roman, le soin et l'honneur d'assurer l'exécution de ses dernières volontés. Et notre érudit confrère, M. l'abbé Douais, a pu d'autant mieux mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise, qu'il avait entre ses mains les manuscrits originaux de Fourquevaux.

» Pour le moment, nous n'avons qu'un premier volume. Il est trop intéressant et trop bien présenté, pour qu'il ne nous fasse pas désirer la publication du second qui complétera la série et nous donnera la nomenclature et l'identification des personnes et des lieux dans une table analytique complète et raisonnée. Ce premier volume, de format grand in-8°, comprend 398 pages d'une impression nette mais compacte. Il est précédé d'une introduction de xxxvii pages, où M. l'abbé Douais nous présente l'auteur et son œuvre de la façon la plus claire et la plus détaillée. Notre infatigable secrétaire général nous avait déjà parlé de Raymond de Fourquevaux, dans deux études intitulées : *Une importante correspondance du seizième siècle* (Paris, Picard, 1891) et *Les guerres de religion en Languedoc, d'après les papiers de M. de Fourquevaux* (Toulouse, Privat, 1892). Sa nouvelle publication (Paris, Ernest Leroux, 1896), intitulée : *Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne, 1565-1572*, terminera magistralement ses études sur un homme et sur un temps, particulièrement curieux. Elle éclairera d'un jour plus complet ces règnes si étranges de Charles IX et de Philippe II, qui ont vu la période la plus aiguë des querelles de religion et des transformations politiques des états en Europe comme en Amérique. Elle fera ressortir cette longue ambassade de sept années auprès de la cour

d'Espagne, où Raymond de Fourquevaux donna tant de preuves d'intelligence et de dévouement pour les intérêts de la France. La besogne n'était pas facile. Il avait pour mission de tout savoir et de tout faire connaître au roi de France et à Catherine de Médicis des menées politiques et des projets militaires de Philippe II dont on se méfiait non sans raison, car ce prince avait la prétention de tout régenter non seulement dans ses états, mais dans le monde entier, et Raymond de Fourquevaux n'a jamais cessé de s'acquitter de sa besogne avec un soin que rien ne pouvait lasser ou tromper, ni le secret des chancelleries, ni les intrigues de la Cour, ni le sombre machiavélisme du puissant fils de Charles-Quint. Lorsqu'il fut relevé de ses fonctions, en avril 1572, une politique nouvelle venait de triompher. Elisabeth de Valois était morte d'une fausse couche ; les liens s'étaient relâchés entre les deux familles royales de France et d'Espagne ; Catherine de Médicis avait fait, avec Elisabeth d'Angleterre, un traité pour combattre Philippe II dans les Pays-Bas ; Charles IX s'efforçait de supprimer les guerres civiles en France par des mariages entre les catholiques et les protestants, et il en avait donné l'exemple en mariant sa sœur Marguerite avec le Béarnais devenu le roi de Navarre et qui devait lui succéder médiatement sous le nom de Henri IV. Pour cette politique nouvelle il fallait un ambassadeur différent, et tel est sans doute le motif pour lequel Raymond de Fourquevaux demanda son rappel. Il avait, d'ailleurs, satisfait aux insistances de Catherine de Médicis plus que de coutume, car les missions diplomatiques ne duraient que trois ans, et il avait dû accepter une nouvelle investiture triennale après la première période écoulée. Peut-être aussi se sentait-il fatigué, car il ne survécut que deux années, et mourut en 1574.

» Nous devons être d'autant plus reconnaissants à M. l'abbé Douais de son long et patient travail de transcription, qu'il réalise un projet dont la première pensée remonte déjà à trois cents ans et qu'il l'a exécuté de façon à satisfaire les plus difficiles. Cette publication a d'ailleurs le grand mérite de nous montrer sur le vif une des périodes les plus importantes de l'histoire et de mettre en belle lumière la noble et loyale figure d'un compatriote qui s'est distingué aussi bien par sa « dextérité » et sa « prudence » comme ambassadeur en Espagne, qu'il s'était montré courageux sur les champs de bataille en Piémont et en Sardie, habile et ferme dans son gouvernement de Narbonne. »

M. PASQUIER lit le travail suivant :

Monitoire à Toulouse en 1540 à propos de la nomination d'un chanoine à la cathédrale.

AVANT-PROPOS.

« Le 12 août 1540, mourait à Toulouse un chanoine prébendé de la cathé-

drale Saint-Etienne, Guillaume de Plasensac. En vertu des constitutions du chapitre, la désignation de son successeur revenait au chanoine hebdomadier ; à ce moment, le service de semaine était dévolu à Jean de Fraxine. Usant de sa prérogative, il choisit son propre neveu, qui portait les mêmes nom et prénom que lui ; redoutant à bon droit quelque surprise, il ne perd pas de temps et le fait solennellement installer le 16 août, quatre jours après l'ouverture de la vacance. L'acte de réception, retenu par un notaire, est reproduit (1) dans le registre des délibérations capitulaires. En même temps, un concurrent évincé faisait des démarches pour se faire nommer à cette place qu'il considérait comme sienne ; c'était Jérôme de Plasensac, neveu du défunt. Comme titre, il invoquait une résignation que son oncle aurait consentie à son profit en cour de Rome quelque temps auparavant. Aux termes du droit canonique, le pape pouvait disposer directement d'un bénéfice, quand le possesseur s'en démettait en faveur d'une personne désignée à la chancellerie pontificale après l'accomplissement de diverses formalités, tel que l'enregistrement officiel de la renonciation faite par voie de procuration.

» Tel est le cas qui se présentait pour le remplacement de Guillaume de Plasensac. Si les pièces produites par le neveu paraissaient régulières en la forme, Jean de Fraxine avait des motifs de supposer qu'elles avaient été obtenues par surprise, et qu'en conséquence elles ne devaient pas être valables. Leur annulation était donc possible, si l'on parvenait à recueillir des faits établissant dans quelles conditions et à la suite de quelles manœuvres elles avaient été expédiées.

» Jean de Fraxine n'hésite pas à s'adresser à la cour de Rome pour réclamer une information sur les agissements de son adversaire ; la requête est admise, et le pape charge, en qualité de commissaire apostolique, l'official de Lombez de procéder à une enquête. A cette occasion, un monitoire est lancé à Toulouse avec la permission du sénéchal ; en vertu de cette sommation, destinée à être lue au prône, publiée et affichée à la porte des églises, les fidèles sont tenus, sous peine d'excommunication et de damnation éternelle, de venir, dans le délai de quatre jours, révéler au juge délégué tout ce qu'ils savaient sur l'affaire.

» Un des placards est conservé dans le fonds du chapitre de Saint-Etienne déposé aux archives départementales de la Haute-Garonne (2). C'est une affiche de 0^m,49 de haut sur 0^m,35 de large, imprimée en caractères gothiques, avec deux figurines sur bois. S'adressant à la population d'une ville où le français n'est pas la langue usuelle, le monitoire est ré-

(1) Arch. de la Haute-Garonne, série G, chapitre cathédral de Saint-Etienne, registre 141, délibérations de 1536-1541, f° 131.

(2) Série G, Pièces isolées du fonds du chapitre.

digé en langue romane. On voit, par le style, la tournure des phrases, l'emploi de diverses expressions, la terminaison de plusieurs mots, que l'auteur n'était pas familiarisé avec le dialecte toulousain. En certains passages, le français reparait clairement au milieu du roman ; sur notre exemplaire, des mots sont corrigés, et des renvois en marge indiquent la rectification à faire. Ce n'est pas au point de vue philologique qu'il faut insister sur l'intérêt de la pièce ; si elle mérite de fixer l'attention, c'est qu'elle présente des traits caractéristiques de mœurs ; on devine quels moyens on n'hésitait pas d'employer en vue d'obtenir des bénéfices, on constate quels abus entraînait la résignation en cour de Rome. Nous sommes au moment où Luther et Calvin prêchent la Réforme, et l'époque n'est pas loin où le Concile de Trente promulguera des décrets pour rétablir la discipline ecclésiastique.

» Le monitoire contient des détails qui font penser aux scènes mises au théâtre par Regnard dans le *Légataire universel*. On voit, en effet, un vieillard qui, pendant une maladie, est frappé d'aliénation mentale, et qui, revenant à la raison, est étonné d'apprendre qu'il a fait des dispositions en faveur d'un neveu à qui il comptait réserver une portion plus restreinte de sa succession.

» Les questions posées dans le monitoire sont nombreuses, très explicites : à côté de l'articulation de faits, se trouve parfois une explication d'un point de droit canonique, pour signaler la gravité d'un acte et provoquer des révélations.

» En septembre 1538, le chanoine prébendé de Saint-Etienne, Guillaume de Plasensac, est en proie à une grosse fièvre, qui provoque des crises d'aliénation mentale et de fureur ; on est obligé de le mettre de force au lit, et, quand on le lève, il bat les personnes de son entourage, ce qui, dit-on, n'est pas dans ses habitudes, quand il se porte bien. Trois médecins lui prodiguent leurs soins, l'accablent de remèdes ; le malade répond à ces prévenances en criant que les médecins veulent le tuer. En revenant à la santé, le chanoine donne un formel démenti à ces sinistres prévisions.

» On lui apprend alors que, pendant sa maladie, il a donné mandat à des agents en cour de Rome de résigner son canoniat en faveur de son neveu, Jérôme de Plasensac. « Mais je n'ai pas fait de procuration, » s'écrie l'oncle, « je n'entends pas renoncer à ma prébende ; si j'ai fait une procuration, c'était pendant ma maladie, et j'entends qu'elle n'ait aucun effet. » Le neveu, présent au moment où l'oncle fait part de ses intentions, déclare qu'il n'est pour rien dans l'affaire : « Je ne veux faire aucun usage de cet acte, » dit-il, « et, si mon oncle l'exige, je suis prêt à m'y engager par écrit »

» La pièce n'en avait pas moins été adressée par courrier spécial à Rome où, après constitution d'un procureur, elle avait été admise par les notaires de la chancellerie pontificale.

» Les choses restent en l'état jusqu'en 1539, époque où le chanoine tombe malade ; Jérôme de Plasensac se hâte alors de reprendre ses précautions en cour de Rome et de s'assurer la succession de son oncle à la prébende canoniale. Au lieu d'envoyer un courrier, il a recours à l'intermédiaire de banquiers de Toulouse, et, pour faire face aux premiers frais, il emprunte quatre écus soleil à son père. En la circonstance, il est aidé par son frère Jean, qui espère se réserver dans l'héritage la cure d'Artigat (1). A la chancellerie pontificale, on ne fait aucune difficulté de recevoir les procurations présentées par les représentants des deux frères ; on assigne date certaine aux documents au moyen desquels ils prétendent s'assurer les bénéfices du chanoine. Fâcheux contretemps pour les neveux ! l'oncle se rétablit encore et empêche la réalisation de projets, dont l'exécution avait été préparée avec tant de soin et avait occasionné tant de frais.

» De guérison en rechute, le pauvre chanoine finit par arriver à ses derniers moments ; auparavant, on essaye bien de lui faire consentir une résignation en faveur de Jérôme, il persiste dans ses résolutions primitives et, en dictant son testament, il répond aux sollicitateurs : « Que mon neveu se contente, s'il veut, de la cure de Grésac, au diocèse de Rieux, dont je lui ai fait l'abandon ; quant à moi, je veux mourir chanoine de la métropole. »

» Son vœu fut exaucé, car il décéda le 12 août 1540. On pouvait croire qu'après de pareilles déclarations il n'y aurait plus matière à la moindre contestation : il n'en fut rien, et l'on vit les mêmes incidents se reproduire comme précédemment. En effet, on apprend qu'à la date du 6 du même mois, des procurations, émanant du chanoine, ont été faites à Toulouse en faveur de son neveu Jérôme, expédiées en grande hâte à Rome, où elles sont parvenues le 13 suivant. Comme par le passé, la chancellerie pontificale avait immédiatement accueilli la requête. Guillaume étant mort le 12, les pièces étant enregistrées le 13, elles n'avaient donc plus de valeur, puisque le mandant n'existait plus. Jérôme ne se laisse nullement embarrasser par un obstacle de ce genre ; continuant de s'adresser aux banquiers toulousains qui lui avaient servi d'intermédiaires, il les invite à lui faire envoyer de Rome les bulles et les signatures nécessaires à sa nomination comme chanoine de la cathédrale de Toulouse ; il leur recommande de faire dater les pièces du mois de juillet précédent ou de telle autre époque antérieure au décès de son oncle. Plus scrupuleux ou plus timorés, les banquiers ne jugent pas à propos de donner satisfaction à cette demande ; ils écrivent à leur correspondant de Rome de ne faire délivrer aucune bulle en faveur de Jérôme de Plasensac, qui finit par abandonner son projet,

(1) Artigat, commune du département de l'Ariège, canton du Fossat, arrondissement de Pamiers. Avant la Révolution, elle était comprise dans le diocèse de Rieux et relevait du chapitre cathédral de Toulouse.

et de leur renvoyer à Toulouse, afin qu'il n'en restât plus trace, les pièces qui avaient fait l'objet du dernier courrier. Là s'arrêtent les questions du monitoire.

» C'est sans doute par crainte de voir aboutir les démarches dolosives de Jérôme que Jean de Fraxine qui, à l'inverse de son confrère défunt, tenait à favoriser son neveu, invoque l'intervention du Souverain Pontife et obtient la constitution d'un juge apostolique. Les appréhensions du pétitionnaire étaient fondées, car le 13 octobre (1) suivant, un prêtre, subdélégué du commissaire pontifical, se présente au chapitre et, en séance, donne lecture de bulles dont la date n'est pas indiquée et qui confirment la résignation faite par Guillaume de Plasensac en faveur de son neveu. Que se passe-t-il après la notification de ces documents? Sur le registre des délibérations, on se contente de relater le fait; ce n'est qu'à la séance du 16 décembre suivant que l'on trouve, reproduit dans son entier (?), un acte authentique constatant la réception de Jérôme de Plasensac au canonicat de son oncle Guillaume. Quels furent les résultats du monitoire? quelle fut l'issue du procès commencé? lequel des concurrents conserva le canonicat? y eut-il jugement pour exclure l'un au profit de l'autre? y eut-il transaction? que devint Jérôme de Plasensac, auteur de tant de scandales? Ce sont autant de questions dont l'étude serait intéressante, en supposant qu'on découvrit, dans les archives à peine débrouillées du chapitre cathédral, des textes se rapportant à l'affaire. Du reste, en insistant sur ce point, nous nous éloignerions de notre but, qui est de faire connaître, par la communication de cette affiche, quelques épisodes de la vie toulousaine sous le règne de François I^{er}.

TEXTE ROMAN DU MONITOIRE.

Significavit de Roma.

» De l'auctoritat de Nostre Sanct Payre lo Papa, et de mandament de Monsenhor l'official de Lombes, coma comissari et juge apostolicq delegat en aquesta partida, per vertut d'unas lettras de *significavit*, impetradas en court de Roma à la requesta de Mossen Johan de Fraxino, capella et canonage en la gleisa metropolitana de Sanct Estephe de Tholosa, et de la permission de la court de Mossenhor lo seneschal de Tholosa, sont admonestatz tota sorta, maniera et condicion de gens, de qual estat que sian, scabens

(1) Registre 141, délibérations de 1536-1541, f° 135, Arch. de la Haute-Garonne, série G, chapitre cathédral de Saint-Etienne. En marge, on a écrit par erreur *Jean* au lieu de *Jérôme*.

(2) *Ibid.*, f° 138.

et consentens que scaubrian de certena sciensa ou aultrament de las causas cy dessoubz escriptas et mentionnadas, ho ajan à revellàr dens quatre jorns devers lodict commissari, jutge apostolicq et executor de las dictas lettras de *significavit*, sus pena d'excommenge et dannation eternalla; aultrament passat lo dict terme, seran excomengiatz et agreugiatz (1).

» I. — Et prumierament contra tota persona, de quin estat et condicion que sian, que scaubrian que Mossen Guilhaume de Plasensac, en son vivant, era tengut, reputat et estimat vray titulari, paisible possessor de la chanoynia et prebenda qu'el tenia et possedia en la gleisa metropolitana de Sanct Estephe de Tholosa, et qu'el morie al mes d'aoust dernier passat l'an mil cinq cens quaranta et lo detzeme jour deldit mes; per lo deces delqual las dictas chanoynia et prebenda vacqueron.

» II. — Item que las dictas chanoynia et prebenda vacqueron al torn del chapitre de la dicta gleysa metropolitana, de lasqualas en aquel temps la nomination, provision et disposition apertenian à Mossen Domenge (2) de Fraxino, canonge en la dicta gleyza, loqual era ebdomadier la sepmana que lodict Plasensac morie.

» III. — Item que, al mes de septembra l'an mil cinq cens XXXVIII et lo vi deldit mes, lodict de Plasensac era fort malade et avia una grossa febre et maladia, tallament qu'el era hors de son bon sens et entendament, et era en talla resveria et furor qu'el no cognoissia persona ny entendia res, et lo calia botar al lieict per forsa et, quant l'on lo levava del lieict, el batia et frapava aquelz que eran à l'entour d'el, so qu'el n'avia acoustumat de far auparavant sa malaultia.

» IV. — Item que los medecis que lo medicinavan disian qu'el era alieinat de son sens et era en grand furor detengut et ly ordonnaren beaucop de medicinas per botar sur son cap, per lo far guarir de la dicta resveria, en laquala disia : « Ho ! que me volen tuar Monsieur Sarcaley, Monsieur Bardin, et Monsieur de Fraxino, que me volen tuar. »

» V. — Item que, quant lodict de Plasensac forec guarit de ladieta malaultia, ly forec parlat qu'el avia faicta una procuration à renunciar las dictas canongia et prebenda et avia constituitz procurayres en court de Roma à far renunciation en favor de Mestre Hieronym de Plasensac, son nebot; loqual dist et declarec qu'el n'entendia pas aver faict deguna procuration per renunciar sas dictas canongia et prebenda, ny en favor deldict Hieronym de Plasensac, ni de aultres, et qu'el non avia deguna souvenansa; et si aulcuna en avia faicta, l'auria faicta estant en malautia et en resveria de son entendament et hors de son sens, per que volia que la dicta procuration

(1) En vue de faciliter la lecture du document, nous avons numéroté les articles.

(2) Dans le préambule du monitoire, il est appelé *Jean*.

de renunciation ne sortist à effect ny aulcuna expedition en fusse faicta en court de Roma, ny aultra part.

» Et que, quant lodit de Plasensac disia las dictas paraullas, lodict Hieronym de Plasensac y era present et ausent, loqual declaree que n'y avia ren de faict ny passat aulcuna resignation en court de Roma et qu'el n'entendia en fer aulcuna despacha al moyen de la dicta procuration, ny ne s'en vollia ajudar aulcunament de la dicta procuration, mais, si lodict Mossen Guillaume de Plasensac, canonge, vollia, lodict Hieronym de Plasensac farrà una procuration per resignar lasdictas canongia et prebenda, tant que seria besoiing.

» VI. — Item que ladieta procuration forec envoyada en court de Roma al mes de septembre l'an mil cinq cens XXXVIII et lo vi del mes ou aultre jorn à l'entour d'aquel, per un courrier expres en diligensa trames et envoyat per commission et mandament expres deldict Mestre Hieronym de Plasensac, que avia donada carga et mandament de fer admettre ladieta renunciation de lasdictas canongia et prebenda en vertu de ladieta procuration et en sa favor. Loqual courrier arribec à Roma, al dict mes de septembre deldict an et lo xiii deldict mes ou environ, que portava ladieta procuration et memorias per assegurar et far passar et admettre ladieta renunciation; laquala forec assegurada et per admesa en court de Roma del consentiment de Mestre Chabaudy ou aultre procurayre en ladieta procuration nommat.

» VII. — Item que, lodict jorn xiii de septembre l'an mil cinq cens XXXVIII ou le jorn ou jorns de davant, foren portadas et presentadas las memorias et procuration susditas au datari de Nostre Sainct Payre lo papa, present lodict Chabaudy ou aultre ayant charge d'el, alqual per lodict datari fut bailhada la data de la dicta resignation deldict jorn, selon lo stille de la court de Roma.

» VIII. — Item que, lodict jorn XIII de septembre ou be l'endoma, que era lo XIII jorn deldict mes de septembre l'an mil cinq cens XXXVIII, lodict Chabaudy ou aultres procurayres pretendutz, comme procurayres deldict Guillaume de Plasensac, prestaren lor consentiment à ladieta renunciation et admission d'aquella et, en aquellas fins, presentaren la dicta pretenduda procuration et memorias al notari de la cancellaria ou be à ung des notaris de la chambre apostolica, loqual escripvec sur la dicta pretenduda procuration et lor baillec la data del dict consens desdicts XIII, XIII ou aultres jorns alors e ben tost sequens deldict mes de septembre l'an mil cinq cens XXXVIII.

» IX. — Item qui sçaubria que, per lo stille de la court de Roma guardat et observat de tout temps, despeys que lo datari, ordenat per Nostre Sanct Payre lo Papa, a bailhat las datas sur las memorias, procurations de las renunciations que per las sollicitors en la dicta court de Roma, procuraires

des resignans ou aultres, ly sont portadas à son logis ou presentadas, desincontinent tales resignations et provisions d'aquellas sont tengudas per asseguradas et admesas per Nostre Sanct Payre lo Papa, tallament que, combien que l'on demoure apres ung, deux, tres, quatre, cinq, sieix meses ou aultres temps apres à levar la provision, aquella provision est despachada del jorn que la dicta data a este baillade per lo dict datari.

» X. — Item que per metis stil de Roma que, desincontinent que la dicta procuracion ou memorias d'aquel que renuncia sont estadas presentadas al notari de la cancellaria ou l'ung des notarys de la chambra apostolica et qu'el a mes per escrit sur las dictas procuracions ou memorias la data du consens, es autant à dire et demonstre que lo procurayre, suivant sa procuracion et puissance, a renunciat et consentit à la renunciation, admission et provision apostolicquas, tallament que, combien que las signaturas et bullas ne se despachen que ung, dus, tres, quatre, cinq, six meses ou autre certan temps apres, toutes vegades lesdits notaris que aurian bailbat la dicta data del consens en vertu, et del jorn d'aquella l'extendran à lors registres, et apres del jorn d'aquella data aussi l'escrivan et notaran au dos de las dictas signaturas et bullas, (car tant lodit datari que notaris sont officiers publics à far et expedir losdicts actes per Nostre Sanct Payre lo Papa commes et deputatz), losquels actes sont tengutz vrays et parfaits.

» XI. — Item que la dicta renunciation pretenduda deldict de Plasensac, canonge, ne forec point publicada de par deça dedens sieys meses apres lo dict mes de septembre, lodict an mil cinq cens XXXVIII, ny dus ans apres; durant loqual temps lodict Plasensac a demourat paisible possessor de las dictas canongia et prebenda jusques al jorn de son trespas, comme el era auparavant la dicta pretenduda renunciation, et comme si non aguesse faict aulcuna.

» XII. — Item que despeys lodict Mossen Guilhaume de Plasensac, canonge, et pendant lodict temps, seria recasut aultra vegada en malaultia, en laquala estant, lodict Mestre Hieronym de Plasensac, ensemble Johan de Plasensac, frayres, ou aultres per els, fagueron aultra vegada escriure, mandar et envoyar audict Chabaudi en la court de Roma, en vertu de la pretenduda procuracion del VI de septembre l'an susdit mil cinq cens XXXVIII per far prendre et continuer aultra vegada lasdites datas de semblable renunciation et consens d'aquella, ensemble de la rectoria d'Artigat, diocese de Rieux, en favor deldit Johan de Plasensac, et so per qualcung delz banquiers de Tolosa, alqual elz s'adressavan.

» XIII. — Item que lodict Chabaudy ou aultre ayant charge d'el, seguen so que lo dict banquier ly auria mandat aultra vegada, auria presas et obtengudas, en vertu de ladieta procuracion ou procuracions et memorias, semblables datas dels dicts resignation et consens, et que le courier auria corregut tant per passar la canongia et prebenda que la dicta rectoria de

Artigat et que, per far lasdictas diligensas, lodiet Hieronym auria emprunet de son payre quatre escutz del soleil, et les auria bailhatz al banquier, et s'es vantat, en presensa de gens, d'aver obtengudas las signaturas de la rectoria de Artigat et de la canongia per plusors vegadas, tant l'an CCCCXXXVIII que XXXIX.

» XIV. — Item que despeys en Janvier, Febvrier, Mars, mil cinq cens XXXIX (1), apvril, may et aultres meses apres seguens, mil cinq cens XL, lodiet Hieronym resignatari ou aultres en son nom ayans charge d'el aurian encores, en vertu de la dicta pretenduda procuration, faict admettre la dicta resignation, et d'aquella et del dict consentement, per moyen de banquiers de Tholosa, faict prendre et obtenir des dicts datari et notaris semblables datas de provision et admission de lasditas renunciations pretendudas tant de las ditas canongia et prebenda que rectoria de Artigat.

» XV. — Item que despeys lodit Guillaume de Plasensac, canonge, estant guarit de aquella malaultia, fut tengut perpaux entre lo dict Hieronym et aultres sos amics de pagar l'argent, que era degut et fornyt tant per las coursas desdicts courriers trames en court de Roma, coma dict es, que per aver obtingut et faict continuer d'obtenir las ditas datas, et forec entre elz arrestat, conclud et accordat que lodit Mossen Guillaume de Plasensac, canonge, laisseria al dit Hieronym la rectoria de Gresac, al diocese de Rieux, que auparavant ly avia resignada et que, en fasan aquo, lodit Hieronym pagaria lodit argent degut per las ditas coursas et presa de petitas datas et que lodiet Hieronym no se adjudaria aucunement de ladieta resignation desdicts canongia et prebenda.

» XVI. — Item que despeys lodit Mossen Guillaume de Plasensac, forec plusors vegadas requerit, tant per lodiet Hieronym que aultres, de resignar aultra vegada lasditas canongia et prebenda en favor deldit Hieronym, et derechef quant venguec à sos derniers jours. Apres que, lo V jour del mes d'aoust mil cinq cent XL, el aguec faict son testament, el auria respondut que lodiet Hieronym auria assez be de la dicta rectoria et que s'en tenguesse per content, si se volia, car el volia morir canonge de la dicta gleysa.

» XVII. — Item que nonobstant so dessus, lo VII jour deldict mes d'aoust mil V cens XL, lodiet Plasensac, canonge, constituit aultra vegada sos procuraires en court de Roma, et entre aultres lodiet Chabaudi, per resignar la dicta canongia en favor deldit Hieronym et que, icelluy jour, lodiet Hieronym envoya ou fait envoyer per banquier ou courrier expres la dicta procuration et memorias audiet Chabaudi ou aultre, ayant charge d'el en vertu de la dicta derniera procuration, per fer admettre la dicta resignation

(1) L'année, à cette époque, commençait à Pâques. En 1539, cette fête tomba le 6 avril, et en 1540 le 28 mars.

derniera, prendre et obtenir semblablas datas et prestar consens aussi.

» XVIII. — Item que lodict courier, que portava lasdictas procuration et memorias, arribec à Roma lo XIII jour del mes d'aoust audict an mil cinq cens XL et las delivrec ce dict jour audict Chabaudi ou à aultre ayant charge d'el. Loqual, en vertu d'aquella procuration derniera, fesec admettre et recebre de nouvel la dicta resignation de la dicta canongia et prebenda en favor deldict Hieronym et d'aquo obtenguec de nouvel semblablas petitas datas dels datari et notaris susdicts.

» XIX. — Item que lo dict Mossen Guillaume de Plasensac, canonge, moric le XII jour del mes d'aoust dus ou tres jours, avant que la dicta derniera resignation fusse admesa.

» XX. — Item que lodict Hieronym de Plasensac, apres la mort de son dict oncle al dict mes d'aoust ou de septembre apres sequent, se retirec devers son banquier ou aultres banquiers ou l'ung d'aquelz, als quals ou alqual donnec commission et mandament de ly far expedir las signaturas et bullas de la dicta resignation, et, en vertu de la procuration primera, per far extendre lo consens del second jour de juillet ou de talla aultra data, que se trobaria aver estat presa et continuada per lodict Chabaudi pendant los sieys meses avant la mort et trespas dudict Mossen Guillaume de Plasensac, canonge, taisant et amagant la dicta primera resignation admesa lo XIII d'aoust MDXXXVIII.

» XXI. — Item que, aldit mes d'aoust ou de septembre, losdicts banquiers ou l'ung d'aquelz, per commission et mandament deldict Hieronym, manderon audict Chabaudi à Roma de expedir lasditas signaturas et bullas d'aquella renunciation deldit II jour de juillet ou aultra data, que se trobaria aver estada presa et obtenguda pendens los dicts sieys meses, pourveu qu'ella fust dedens et pendens los dicts sieys meses avant la mort deldit Mossen Guillaume de Plasensac, canonge.

» XXII. — Item que, aldict temps del mes d'aoust ou septembre l'an mil CCCCXL, lesdits banquiers ou l'ung d'iceulx, sur commission ou mandament deldict Hieronym, aurian aussi escriupt et mandat audict Chabaudi ou à aultre per el de non rien extendre ny expedir, sur la dicta matiera au moyen de la dicta derniera procuration et datas per el obtengudas en vertu d'aquella et memorias, que per lodict courier et poste ly avian estadas mandadas, per so que lodict Mossen Guillaume Plasensac, canonge, era mort avant que lodict courier et poste arribesse à Roma, mais que gardesse bien lasdictas petitas datas et procuration derniera ou bien que las ly tramesse à Tholoza, affin que no s'en trobesse res.

» Datum pro copia, al taulier. »

Séance du 17 mars 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS lit, au nom de M. l'abbé Taillefer, membre correspondant, la note suivante :

Livre de raison d'un bourgeois au dix-huitième siècle.

« Le bienveillant accueil qui a été fait dernièrement à la relation de l'hiver 1709, par la Société archéologique du Midi, nous suggère la pensée de reprendre le livre de comptes de la famille Mommayou. Il nous fournira des renseignements intéressants sur la vie intime de nos pères.

» Et d'abord, nous savons que ce livre a été acheté à Toulouse « le dernier février 1709, » qu'il est mis sous la protection de « Jésus, Marie, Joseph, » et qu'il est destiné à recevoir des notes intéressant la famille.

» Celui qui l'a commencé cède bientôt la place à d'autres. Son père nous apprend qu'étant clerc de M. Bach, procureur au Parlement de « Tolose, » il est mort le 18 mai 1709 et enterré le lendemain « dans l'église St Etienne dudit Tolose et chapelle du St Esprit ; il ne resta malade que quatre jours ; sa maladie estoit un transport au cerveau ; il feut très-bien secouru pour le spirituel et le temporel, ayant, Dieu grâces, reçu tous les sacrements de confession, communion et extrême-onction... » Le service de neuvaine se fit à Cazillac, avec le concours de neuf prêtres, et l'on distribua six deniers à chacun des quinze cents pauvres qui se présentèrent.

» Viennent ensuite et successivement les actes de baptêmes, mariages et décès des différents membres de la famille. Cette généalogie, qui se continue jusqu'à la Révolution, nous fait voir que c'est là une solide famille de bourgeoisie composée de notaires, procureurs, avocats, juges, religieux et prêtres, ces derniers au nombre de sept en 1789.

» Chaque génération présente de nombreux enfants : Matthieu Mommayou, procureur au sénéchal de Lauzerte, marié en 1709 à demoiselle Raymonde de Combarieu, avait dix enfants en 1727. Aussi fut-il obligé, pour le dernier, Claude, de chercher une nourrice et fit choix de la femme Bonal, de Nonguié, paroisse de Cazes, à qui il donna trois livres par mois, en espèces ou en nature.

» A côté des comptes annuels, recettes et dépenses, on est heureux de voir avec quelle piété l'auteur mentionne, sur son livre, la disparition des êtres qui lui ont été chers : son père, sa mère, un enfant, enfin « sa bien-aimée épouse. »

» L'autorité paternelle est respectée, sans être absolue, puisque les moins-

dres actes sont réglés par le conseil de famille. Voici par exemple qu'il nous dit : « avons fait une blessure à la barrique qui a coulé ; délibéré en famille. »

» Les événements sont notés également : tantôt c'est la grêle qui a enlevé la moitié de la récolte du vin (1719 et 1773) ; tantôt c'est la peste des bestiaux (1745). On défendit alors de « tuer du bétail et d'en mener par les foires, sous peine d'amende. On ne tuait que de la volaille et des piots (dindons) à six francs la paire, et des porcs. Aussi les maîtres de pansion augmentèrent-ils leurs pensions de six francs. » Tantôt enfin ce sont les pluies persistantes qui compromettent tout et préparent une année fort mauvaise (1782). Les prés sont presque tous sablés pour la seconde fois, et les brebis ne trouvent pas même de quoi se nourrir. »

» Mais il faut assurer le service de la maison ; grand souci pour le chef de famille. Nous savons, par les détails qu'il a laissés sur ce point, « qu'une servante était payée annuellement à la St-Clair (1^{er} juin), à raison de neuf livres dix sols, une paire de sabots ferrés, une paire de bas de laine, un cotillon de cadis, deux chemises de mescladis, deux tabliers, un de mescladis et l'autre d'estoupas, et une aune de toile crème pour des coiffes (4 juin 1722), » tandis que « le valet gagnait à lui seul quarante livres par an. »

» Vaut-on un autre détail qui paraîtra naïf dans sa simplicité : c'est la joie de la famille tout entière à la naissance d'un animal, poulain ou veau ; toute la maisonnée se transporte en corps à l'écurie pour lui rendre visite.

» En un mot, il y a un peu de tout dans ce livre, même des remèdes plus ou moins sûrs contre « la galle et pour rendre les jambes d'un cheval pliantes ; » et en le relisant on y sent revivre les « anciens » et l'on profite de leurs leçons d'ordre et de simplicité. »

M. DE LAHONDÈS communique le dessin d'armoiries qui figurent à l'église des Récollets : celles de Bernard de Roquette, seigneur d'Auzielle.

M. de Lahondès offre à la Société, de la part de M. de Rességuier, membre honoraire, son livre *Voyage de France en Castille*.

M. le baron DESAZARS lit une note de M. Louis de Santi, relative à la découverte qui fut faite, en 1701, d'un trésor dans une muraille d'une chapelle à l'Archevêché de Toulouse.

Le Secrétaire adjoint,
LÉCRIVAIN.

PRIX DES VOLUMES DE LA COLLECTION DES *MÉMOIRES* :

Tome I ^{er}	30 fr.	Tome IX	8 fr.
— II	20	— X	8
— III	20	— XI	6
— IV	20	— XII	6
— V	20	— XIII	6
— VI	20	— XIV	6
— VII	20	— XV, fascicule I.	2
— VIII	6		

Prix de la collection des *Mémoires*. 180 fr.

PRIX DU *BULLETIN* :

Un fascicule séparé	1 fr.
Par cinq fascicules	50 c.

11

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

MIDI DE LA FRANCE

Gloriae Majorum

SÉRIE IN-8° N° 18.

Séances du 24 mars 1896 au 13 juillet 1896 inclus.

TOULOUSE

ÉDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1896

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres honoraires, de membres résidents, de membres libres et de membres correspondants. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 300 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 400 francs. Les séances de la Société ont lieu le MARDI de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique et des *Mémoires*. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES et CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le Dr OURGAUD a fondé un prix qui porte son nom.
M. DE CLAUZADE a fondé un prix qui porte son nom.
M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE, ☞, I. ☞, directeur.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire
général.

MM. LÉCRIVAIN, I. ☞, secré-
taire adjoint.
Bon DE RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, ✱, trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. L. DE MALAFOSSE.
ROMESTIN.
MASSIP.
DURBACH.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. DELORME.
Dr CANDELON.
SAINT-RAYMOND.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le **1^{er} mai**.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est fixé à l'hôtel d'Assezat. La bibliothèque est ouverte, le mardi et le mercredi, de 2 à 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

Séance du 24 mars 1896.

Présidence de M. MÉRIMÉE.

M. PORTAL, membre correspondant, lit la fin de son travail sur *Les vieilles maisons de Cordes*.

Il donne ensuite lecture de la pièce suivante :

« A vous Messieurs les Capitouls de Thoulouse,
» Supplie humblement Jehan Gibert (1), mestre ellumineur de Thoulouse, qu'il auroyt de vostre mandement faict au libre des annales vos portraitz et *enrachiffes* (?) d'iceulx, y ayant escript les loanges de Nostre Dame, de sainte Catherine et devyse du Roy, suyvant la composition de vostre histoiregraphe (2), tellement que la besonhe estant double au regard de celle la de vous (*pour vos*) devantiers, laquelle n'a resté au suppliant de l'avoir parachevée ains au defaut de ne l'avoir forny de vous portraitz asses à temps, oultre laquelle besonhe le suppliant prétand vous fere à chas-

(1) Ce nom figure dans la liste donnée par M. Roschach dans *Les douze livres de l'histoire de Toulouse* (p. 356 du vol. intitulé *Toulouse*, publié à l'occasion d'une 16^e session pour l'avancement des sciences, 1887, in-8°).

(2) Sans doute Pierre de Saint-Aignan. — Voy. même ouvrage, p. 176.

cun voz armoiries pour la decoration de vous estudes et cabinetz, à son dit labeur, le vouloyr gratifier de quelque somme de deniers pour secourir sa poureté et norrir sa femme et enfans et feres bien.

» En reportant la presente requeste a été ordonné que, pour les causes en icelle contenues, sera baillée au suppliant la somme de cent souz t. et à ces fins mandement est expédié sur le trésorier de la ville. Faict au consistoire tenant le sel vert, le XII^e decembre, an V^e lxxix.

» Lance, capitoul.

» De Fabars, capitoul.

» Suau, capitoul. »

(Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions. Latin 2333, f^o 17.)

Ce document perd de sa valeur de ce fait qu'on ne possède plus les enluminures du livre III des *Annales capitulaires*, qui renfermait les portraits dont il s'agit (1). Mais, d'autre part, on remarquera que l'artiste offre aux capitouls de peindre gratuitement leurs armoiries pour l'ornement de leurs cabinets de travail. Or M. Roschach a constaté que, en 1583 au plus tard, l'usage s'était introduit de faire exécuter par le peintre consulaire des portraits des capitouls, « destinés à demeurer la propriété de chacun de ces officiers (2). » Cette générosité, d'ailleurs intéressée, desdits artistes, n'aurait-elle eu d'abord pour objet que la peinture d'armoiries? — Notre texte semblerait justifier cette hypothèse.

M. le B^{on} DE RIVIÈRES, appelé par l'ordre du jour, fait la communication suivante :

Deux calendriers liturgiques de l'église cathédrale d'Albi.

« La lecture que notre confrère, M. l'abbé Douais, a faite sur deux calendriers de Saint-Sernin (3), nous a donné la pensée d'étudier aussi deux calendriers qui étaient, avant la Révolution, conservés dans les archives du chapitre de la cathédrale d'Albi. Ils font maintenant partie des manuscrits de la bibliothèque publique d'Albi. Commençons par le plus ancien. Il se trouve au commencement d'un sacramentaire et va du folio 1 au folio 6. C'est un volume très bien conservé, écrit sur parchemin vélin, en belle écriture gothique très lisible, avec quelques abréviations, les initiales en lettres rouges; il paraît dater du douzième siècle. Il se compose de 165 feuillets reliés en bois couvert de veau fauve, et a en hauteur 26^e 6^m,

(1) Roschach, *Inventaire sommaire des archives de Toulouse*, t. I; Introduction, p. cx.

(2) *Les douze livres de l'histoire de Toulouse*, p. 359 du vol. cité.

(3) *Bulletin de la Société archéol. du Midi*, séance du 18 juin 1895, p. 153 à 184.

et en largeur 17^e 5^m (1). On lit, sur la première page servant de garde, le titre suivant, écrit, comme l'indique l'écriture, au dix-huitième siècle :

Liber sacramentorum
S^{ti} Gregorii papae
ad usum ecclesiae
Albiensis
dispositus
Vide versus finis evangelium J. Chⁱ
ex libris ven capituli
ecclesie Albiensis (XI^e siècle) (2).

» Les douze mois de l'année se suivent, et pour ne pas allonger la lecture par une numération se répétant à chaque mois, nous n'avons donné, dans notre copie, que les jours de fêtes mentionnées dans le calendrier. Les autres jours, on faisait l'office de la férie. Chaque mois commence par une sentence faisant allusion aux pronostics que l'on tirait alors de certains jours. C'était le résumé des croyances de l'époque où fut écrit ce moniteur ecclésiastique.

JANUARIUS.

Janu prima dies et septima fine timetur.

- 1 Circumcisio Domini.
- 6 Epiphania Dni.
- 13 octava Epiphanie. Hilarii episcopi.
- 14 Felicis impensis (*sic*).
- 15 Mauri abbatis.
- 16 Marcelli pape et martyris. Honorati episcopi.
- 18 Prisce ou Priscille? virginis.
- 19 Marci et Marthe martyrum.
- 20 Fabiani et Sebastiani martyrum.
- 21 Agnetis virginis.
- 22 Vincencii martyris.
- 23 Emerentiane et Macharii.
- 25 conversio S^{ti} Pauli. Projecti martyris.
- 28 Agnetis secundo.

FEBRUARIUS.

Ast februarii quarta est preedit tercia finem.

- 1 Ignacius martyr.

(1) Numéro du Catalogue de la Biblioth. 150.

(2) Le manuscrit date en réalité du douzième siècle. On y voit quelques belles lettres ornées et une remarquable miniature qui forme une lettre initiale.

- 2 Ypopanti? Domini.
- 5 Agathe virginis.
- 10 Scolastice virginis.
- 14 Valentini martyris. Vitalis Felicule et Zenonis.
- 16 Juliane virginis.
- 22 Kathedra S^{ti} Petri.
- 24 Mathie apostoli.

MARTIUS.

Martis prima necat in cujus cuspide quarta est.

- 1 Adriani martyris.
- 7 Perpetue et Felicitatis virginum.
- 8 Quintini martyris.
- 12 Gregorii pape.
- 21 Benedicti abbatis.
- 25 Annunciatio sancte Marie.

APRILIS.

Aprilis decima est undecimus fine timetur.

- 4 depositio S^{ti} Ambrosii.
- 13 Euphemie virginis.
- 14 Tiburcii Valeriani et Maximi martyrum.
- 23 Georgii martyris.
- 25 Marchi evangeliste.
- 28 Vitalis martyris.

MAIUS.

Sed Mai ternus lupus est et septimus anguis.

- 1 Philippi et Jacobi apostolorum. Theodardi Affricani.
- 3 Inventio S^c + Alexandri Eventi et Theodoli.
- 6 Johannis apostoli ante portam latinam.
- 8 Revelatio S^{ti} Michaelis.
- 9 Thimotei et Apollinarii martyrum.
- 10 Gordiani et Epimachi martyrum.
- 11 Poncii martyris.
- 12 Nerei Achilei et Pancracii martyrum.
- 13 Marie ad martyres.
- 19 Potenciane virginis.
- 22 Desiderii episcopi. Gemelle? virginis.
- 25 Urbani pape et martyris.
- 28 Germani episcopi.
- 31 Petronille virginis.

JUNIUS.

Junius et decimus quin denum fine salvat.

- 1 Nichomedis martyr. Clari episcopi et martyr.
- 2 Marcellini et Petri.
- 8 Medardi episcopi et confessoris.
- 9 Primi et Feliciani martyrum.
- 11 Barnabe apostoli.
- 12 Basilidis Quirini Naboris et Nazarii martyrum.
- 15 Utti martyr.
- 16 Cirici et Julite martyrum.
- 18 Marchi et Marcelliani martyrum.
- 19 Gervasi et Protasi martyrum.
- 23 Vigilia S^{ti} Johannis.
- 24 Nativitas S^{ti} Johannis baptiste (*sic*).
- 26 Johannis et Pauli martyrum.
- 28 Vigilia Apostolorum.
- 29 Petri et Pauli.
- 30 Pauli. Marcialis.

JULIUS.

Tredecimo Julii decem innuit ante kalendas.

- 2 Processi et Martiniani martyrum.
- 4 Translatio S^{ti} Martini.
- 6 octava apostolorum.
- 10 septem fratrum martyrum.
- 11 Translatio S^{ti} Benedicti.
- 21 Victoris martyr. Praxedis virginis.
- 22 Marie Magdalene.
- 23 Apollinaris episcopi et martyr.
- 24 Sigolene virginis. Vigilia apostoli.
- 25 Jacobi apostoli Xristofori martyr.
- 28 Nazarii martyr.
- 29 Marthe Virginis. Felicis Simplicii Faustini et Beatricis martyrum.
- 30 Abdon et Sennen martyrum.

AUGUSTUS.

Augustus prima spernit de fine secundam.

- 1 S^{ti} Petri ad vincula Machabeorum martyrum.
- 2 Stephanus protomartyr.

- 3 Inventio S^{ti} Stephani prothomartyris.
- 6 Transfiguratio Dni Xisti pape et martyris Justi et Pastoris.
- 7 Donati episcopi?
- 8 Ciriaci martyris et sociorum ejus.
- 9 Vigilia S^{ti} Laurentii. Romani martyris.
- 10 Laurentii martyris.
- 11 Tiburcii martyris.
- 13 Ipoliti martyris.
- 14 Vigilia S^{te} Marie. Eusebii confessoris.
- 15 Assumptio S^{te} Marie.
- 17 Octava S^{ti} Laurentii.
- 18 Agapiti martyris.
- 19 Magni martyris.
- 21 Privati martyris.
- 22 Timothei et Simphoriani. Octava S^{te} Marie.
- 23 Timothei et Apollinaris. Vigilia apostoli.
- 24 Bartholomei apostoli.
- 25 Genesii martyris.
- 27 Cesarii martyris. Rufi martyris.
- 28 Juliani martyris. Hermetis martyris. Augustini episcopi.
- 29 Decollatio S^{ti} Johannis Baptistæ (*sic*). Sabine virginis.
- 30 Felicii et Adaucti martyrum.

SEPTEMBER.

Tercia septembris vulpis ferit a pede denam.

- 1 Egidii abbatis.
- 2 Antonini martyris.
- 6 Eugenii episcopi.
- 7 Carissime virginis.
- 8 Nativitas S^{te} Marie Adriani martyris.
- 9 Gorgonii? martyris.
- 10 Salvii episcopi.
- 11 Proclii et Iacincti martyrum.
- 14 Exaltatio sancte † Cornelii et Cipriani martyrum.
- 15 Nichomedii martyris.
- 16 Fusenne virginis Lucie et Geminiani.
- 20 vigilia S^{ti} Mathei.
- 21 Mathei apostoli et evangeliste.
- 22 Mauricii Exuperii et sociorum.
- 24 Tirsi diaconi et martyris.
- 27 Cipriani et Justine martyrum.

- 28 Cosme et Damiani martyrum.
- 30 Dedicatio S^{ti} Michaelis.
- 31 Jeronimi presbyteri.

OCTOBER.

Tercius Octobris nadus? decimus ordine necat.

- 1 Germani episcopi.
- 4 Francisci confessoris.
- 5 Apollinaris episcopi et martyris.
- 6 Fidei virginis.
- 7 Sergi et Bacci martyrum Manlii pape.
- 9 Dionisii Rustici et Eleutheris martyrum.
- 13 Geraldi confessoris.
- 14 Calixti pape et martyris.
- 16 Leoncii confessoris.
- 18 Luche evangeliste.
- 20 Caprasii martyris.
- 23 Theodori martyris.
- 25 Crispini et Crispiniani martyrum.
- 27 Vigilia apostolorum.
- 28 Simonis et Jude.
- 31 Vigilia omnium sanctorum.

NOVEMBER.

Quinta Novembris acuta. Vix tertia mansit in urna.

- 1 Festivitas omnium sanctorum.
- 2 Marciane virginis.
- 3 Restituti episcopi et confessoris (ajouté).
- 4 Amancii episcopi.
- 6 Leonardi (ajouté).
- 7 Amerandi (*sic*) martyris (1).
- 8 Claudii Nicostrati Simphoriani Castorii martyrum.
- 9 Theodori martyris.
- 11 Martini episcopi. Menne martyris.
- 13 Bricii episcopi.
- 17 Aniani confessoris.
- 18 Romani martyris.
- 21 Columbani abbatis.
- 22 CECILIE virginis.

(1) Pour Amarandi.

- 23 Clementis pape et martyris Felicianus? martyris.
- 24 Grisogoni martyris (*sic*).
- 25 Katerine virginis et martyris.
- 26 Lini pape.
- 27 Maximi episcopi Agricole et Vitalis.
- 29 Saturnini martyris Vigilia apostoli.
- 30 Andree apostoli.

DECEMBER.

Dat duodena cohors septem inde decemque Decembri.

- 1 Eligii episcopi.
- 6 Nicholai episcopi.
- 7 octava S^{ti} Andree. Ambrosii episcopi.
- 10 Eulalie virginis.
- 11 Pauli et Damasi pape.
- 13 Lucie virginis.
- 18 Salutatio S^{te} Marie.
- 21 Thome apostoli.
- 24 vigilia nativitatis Domini.
- 25 Nativitas Domini Anastasie virginis.
- 26 S^{ti} Stephani protomartyris.
- 27 Johannis apostoli et evangeliste.
- 28 Storum Innocentium.
- 31 Silvestri pape.

« Rien à noter comme saints de France dans le mois de janvier, sinon le 13, fête de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui fut surnommé le Rhône de l'éloquence latine ; le 16, saint Honorat, évêque, et le 22 saint Vincent, martyr, dont une partie des reliques étaient vénérées depuis une période très ancienne dans la ville de Castres. En mars, nous voyons saint Quentin et puis le patriarche des moines d'Occident, saint Benoît, dont les reliques majeures sont dans l'église qui porte son nom, à Saint-Benoît-sur-Loire. Le 14 avril est la fête des compagnons de notre sainte Cécile : Tiburce, Valérien son frère, époux de la grande martyre romaine, et Maxime. Au mois de mai, nous voyons saint Pons, patron du diocèse de ce nom ; puis saint Didier, évêque de Cahors ; saint Urbain, le guide et le confident de sainte Cécile, et enfin saint Germain, évêque d'Auxerre.

» Au 8 juin, nous trouvons le grand évêque de Noyon, saint Médard, et le 30 est la fête de saint Martial, un des patrons du Limousin.

» En juillet, le 23, est la fête de saint Apollinaire, évêque et martyr, et le lendemain sainte Sigolène, veuve, une des saintes de l'Albigeois ; puis

sainte Marthe, dont la mémoire est vivante en Provence, et les saints Abdon et Sennen, dont la tombe est vénérée en Roussillon.

» Le 6 août est la fête des saints martyrs Just et Pasteur, patrons de l'église cathédrale de Narbonne, et dont l'église qui leur est aussi dédiée, à Valcabrière, est justement connue des archéologues ; puis saint Privat, martyr (21 août).

» Le mois de septembre s'ouvre avec le nom du bienheureux Gilles ; le 2, saint Antonin de Pamiers ; puis, le 6, saint Eugène, évêque, un des patrons de l'Albigeois ; le 7, sainte Carissime, vierge d'Albi, et le 10 saint Salvy, évêque d'Albi, l'ami de Grégoire de Tours, qui a raconté sa vie dans son *Histoire des Francs*.

» Le 6 octobre est marqué par la fête de sainte Foy, la grande martyre vénérée dans le Rouergue et l'Agenais ; le 13 est dédié à saint Géraud, et le 20 à saint Caprais.

» Au 2 novembre nous trouvons la fête de sainte Marciane, vierge d'Albi, qui maintenant est honorée trois jours plus tard ; le 4 est dédié à saint Amans, évêque ; le 6 à saint Léonard, et le 7 à saint Amarand, martyr en Albigeois. Le 11, fête du grand thaumaturge des Gaules, saint Martin. Le 13 est la fête de saint Brice, et le 22 tombe la fête de la grande martyre et patronne du diocèse d'Albi, sainte Cécile. Le 29 est consacré à saint Saturnin de Toulouse.

» Le mois de décembre commence avec saint Eloi, évêque, l'ami et le ministre du roi Dagobert. Pas d'autre saint de France à signaler.

» Passons maintenant à l'autre calendrier provenant aussi du chapitre de Sainte-Cécile d'Albi.

» Il est écrit à la fin du martyrologe d'Usuard et est conservé à la bibliothèque de la ville d'Albi. Il fait partie du manuscrit n° 335 H, qui contient aussi, en premier lieu, un nécrologe ou obituaire des fondations que les chanoines de la cathédrale étaient tenus de servir. Ce manuscrit sur parchemin de format in-4° est écrit en belle gothique, et doit remonter aux premières années du quinzième siècle, avec quelques annotations postérieures. Il a 26^c 5^m de haut, et 18^c 5^m de large. Il est d'abord à remarquer que ce calendrier contient peu de saints locaux et de saints français. Le martyrologe romain en a fourni la plus grande part. Pour éviter une nomenclature fastidieuse des jours de chaque mois, nous ne donnerons que le jour où se trouve une fête de saint. Il n'y a, dans le manuscrit, qu'une page pour chaque mois.

» *Januarius*. — 1. *Circumcisio et sancti Rusii episcopi et confessoris. Marciane virginis et martyris*. — 2. octava Sancti Stephani protomartyris. — 3. octava Sancti Johannis evangeliste. — 4. octava Sanctorum Innocencium. — 5. vigilia Epiphanie Domini. — 6. Epiphanie a Domini. — 10. *Sancti*

Pauli primi heremite. — 11. *Sancti Iginii pape et martyris.* — 14. *Felicitis presbyteri et martyris.* — 15. *Sancti Mauri abbatis. Ysidori confessoris.* — 16. *Sancti Marcelli pape et martyris.* — 17. *Sancti Antonii abbatis.* — 18. *Sancte Prisce virginis et martyris.* — 19. *Sanctorum martyrum Mansi Marthe, Audifac et Abacuch.* — 20. *Sancti Fabiani pape et martyris et Sancti Sabastiani (sic) martyris.* — 21. *Sancte Agnetis virginis et martyris.* — 22. *Sanctorum Vincencii et Anastasii martyrum.* — 23. *Emerenciane virginis et martyris.* — 25. *Conversio sancti Pauli.* — 28. *Sancte Agnetis secundo.* — 31. *Sanctorum Ciri et Johannis.*

» Nous ne voyons donc, au mois de janvier, à part les saints du calendrier romain, à noter que saint Antoine, saint Paul ermite, saint Maur. Le mois de février contient les fêtes de saint Blaise, évêque, saint Gilbert, abbé de Neuffons, ordre de Prémontré, saint Fulcrand, saint Valentin, sainte Scolastique, sœur du grand saint Benoît.

» *Februarius.* — 1. *Ignacii episcopi et martyris.* — 2. *Purificatio.* — 3. *Sancti Blasii episcopi et martyris.* — 4. *Sancti Giliberti confessoris.* — 5. *Sancte Agathe virginis.* — 10. *Sancte Scolastice.* — 13. *Fulcrani.* — 14. *Sancti Valentini presbyteri et martyris.* — 22. *Cathedra sancti Petri.* — 24. *Sancti Mathei apostoli.*

» *Marcius.* — 7. *Perpetue et Felicitatis. Thome confessoris de ordine predicatorum.* — 9. *Sanctorum XL martyrum.* — 21. *Sancti Benedicti abbatis.* — 25. *Annonciatio.*

» Donc, en mars, pas de saints de France, mais le grand saint Benoît et saint Thomas d'Aquin, l'ange de l'école.

» *Aprilis.* — 14. *Sanctorum Tyburcii Valeriani et Maximiani martyrum.* — 15. *Sancti Aniceti pape et martyris.* — 22. *Sancti Sotheris pape et martyris.* — 23. *Georgii martyris.* — 24. *Sancti Robberti abbatis.* — 25. *Marchi evangeliste.* — 26. *Cleti pape et martyris et Marcellini pape et martyris.* — 28. *Sancti Vitalis martyris.* — *Sancti Petri martyris.* — 30. *Sancti Estropii episcopi et martyris.*

» Au mois d'avril il n'y a d'autres saints français que saint Robert, abbé, et saint Eutrope (1). Les saints Tiburce, Valérien et Maxime, compagnons de sainte Cécile y figurent et ne pouvaient être oubliés dans le calendrier de l'église d'Albi (2).

» *Maius.* — 1. *Sanctorum apostolorum Philippi et Jacobi.* — 3. *Inventio sancte crucis, Alexandri et Everti. Theodori et Juvenalis martyrum.* —

(1) S^u Robberti abbatis, S^u Estropii episcopi et martyris.

(2) *Sanctorum Tiburcii et Valeriani et Maximiani martyrum.*

6. Sancti Johannis ante portam Latinam. — 8. Apparitio Sancti Michaelis. — 10. Sanctorum martyrum Gordiani et Epimachi. — 12. Sanctorum martyrum Nerei Achillei et Pancracii. — 14. Sancte Bonifacii martyr. — 19. Sancte Potenciane virginis. — 25. Sancti Urbani martyr translatio Sancti Francisci. — 26. Sancti Eleutherii pape et martyr. — 27. Sancti Johannis pape et martyr. — 30. Sancti Febas pape et martyr. — 31. Sancte Petronille virginis.

» Donc, au mois de mai, pas de saint de France. Saint Urbain, qui baptisa l'époux et le beau-frère de sainte Cécile, figure tout naturellement dans le calendrier. On y voit aussi le grand apôtre de l'Allemagne, saint Boniface.

» *Junius*. — 2. Sanctorum martyrum Marcellini et Petri et Besini. — 9. Prisci et Feliciani. — 11. Sancti Barnabe apostoli. — 12. Sanctorum martyrum Basilidis Cirini Naboris et Nazarii. — 13. Sancti Antoni de ordine fratrum minorum. — 15. Sanctorum Viti Modesti et Crescencie martyrum. — 18. Sanctorum Marci et Marcelliani martyrum. — 19. Sanctorum martyrum Gervasi et Protasi. — 20. Sancti Sylverii pape et martyr. — Sancti Paulini episcopi et confessoris. — 24. Nativitas Sancti Johannis Baptiste. — 26. Sanctorum Johannis et Pauli martyrum. — 28. Sancti Leonis pape et confessoris. — 29. Sanctorum apostolorum Petri et Pauli. — 30. Commemoratio Sancti Pauli. Sancti Marcialis episcopi et confessoris.

» En juin, pas d'autre saint de France que saint Martial. On y voit, le 13, figurer saint Antoine de Padoue, qui fut canonisé en 1233, et dont le culte devint tout de suite très populaire en France.

» *Julius*. — 2. Sanctorum martyrum Processi et Martiniani. — 10. Sanctorum martyrum septem fratrum. — 11. Sancti Pii pape et martyr. — 17. Sancti Alexii confessoris. — 18. Sancte Simphorose cum septem filiis. — 20. Sancte Margarite virginis et martyr. — 21. Sancte Praxedis virginis. — 22. Sancte Marie Magdalene. — 23. Sancti Appollinarius episcopi et martyr. — 24. Sancte Christine virginis et martyr. — 25. Sancti Jacobi apostoli et Sancti Christofori martyr. — 26. Sancti Pistoris presbyteri et confessoris. Anne matris beate Marie. — 28. Sanctorum martyrum Nazari et Celsi. — 29. Sanctorum martyrum Simplicis et Fausti. Sancte Marthe virginis. — 31. Sanctorum martyrum Abdonis et Sennen.

» En juillet, point de saint de France que les saints Nazaire et Celse, sainte Marthe, si honorée en Provence, et les saints Abdon et Sennen, dont les reliques sont conservées à Arles, en Roussillon, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

» *Augustus*. — 1. Sancti Petri ad vincula. Sanctorum Macchaborum martyrum. — 2. Sancti Stephani pape et martyr. — 3. Inventio Sancti Ste-

phani protomartyris. — 4. Sancti Justi presbyteri et martyris. — 5. Festus nivis et Dominici confessoris. — 6. Sixti pape et confessoris. — 7. Sancti Donati episcopi et martyris. — 8. Sanctorum Felicissimi et Agapiti martyrum. — 9. Sancti Romani martyris. — 10. Sancti Laurencii martyris. — 11. Sanctorum Tiburcii et Susanne virginis et martyris. — 12. Sancte Clare virginis. — 13. Ypoliti et sociorum episcopi martyrum. — 14. Sancti Eusebii presbyteri et confessoris. — 15. Assumptio beate Marie virginis. — 17. Octava Sancti Laurencii. — 18. Sancti Agapiti martyris. — 22. Sanctorum Thymotei Ypoliti et Simphoriani martyrum. Octava Sancte Marie. — 24. Sancti Bartholomei apostoli. — 25. Sancti Ludovici regis Francie. — 26. Sancti Zephirini pape et martyris. — 28. Sancti Augustini episcopi. Sancti Juliani martyris. Sancti Ermetis martyris. — 29. Decollatio Sancti Johannis Baptiste. Sancte Sabine virginis. — 30. Sanctorum martyrum Felicis et Adaucti.

» Le mois d'août ne contient d'autre saint de France que saint Louis, roi. Il y a de plus, au 5 août, la fête de saint Dominique, patriarche des Frères prêcheurs, qui, comme on le sait, fonda son ordre dans le Midi de la France.

» *September.* — 1. Sanctorum XII fratrum et Sancti Egidii abbatis. — 2. Sancti Antonini martyris. — 6. Eugenii martyris et episcopi. — 8. Nativitas Sancte Marie et Sancti Adriani martyris. — 9. Sancti Gorgonis martyris. — 10. Sancte Salvii episcopi et confessoris. — 11. Sanctorum martyrum... — 14. Exaltatio sancte crucis et sanctorum Cornelii et Cypriani. — 15. Sancti Nicomedi martyris. — 16. Sanctorum Eufemie et Lucie et Geminiani martyrum. — 20. Sancti Eustacii et sociorum ejus martyrum. — 21. Sancti Mathei apostoli et evangeliste. — 22. Sancti Mauricii cum sociis suis martyrum. — 23. Sancti Lini pape et martyris. — 25. Sancti Cipriani episcopi et martyris. Sancte Justine virginis. — 29. Dedicatio Sancti Michaelis archangeli. — 30. Jeronimi presbyteri et confessoris.

» En septembre, pas d'autre fête de saint de France à signaler que saint Gilles, abbé, saint Antonin, saint Eugène, saint Salvy, évêque d'Albi.

» *October.* — 1. Remigii episcopi et confessoris. — 4. Sancti Francisci confessoris patris ordinis fratrum minorum. — 7. Sancti Marci pape et confessoris, Sergii Bacci Marcelli Epulei martyrum. — 9. Sanctorum Dyonisii Rustici et Eleutheri martyrum. — 10. Sancti Cerboni episcopi et confessoris. — 14. Sancti Calixti pape et confessoris. — 18. Sancti Luce evangeliste. — 21. Sancti Ylarionis abbatis. — 26. Sancti Evaristi pape et martyris. — 28. Sanctorum apostolorum Symonis et Jude.

» Le mois d'octobre ne présente d'autre saint de notre pays que saint Rémi de Reims, puis saint Denis, l'apôtre de Paris, et ses compagnons.

On y voit aussi le séraphin d'Assise, dont le culte se répandit rapidement en Europe.

» *November.* — 1. Festivitas omnium sanctorum. Sancti Cesarii martyris. — 4. Sanctorum martyrum Agrico et Vitalis. — 6. Sancti Leonardi confessoris. — 8. Sanctorum quatuor coronatorum martyrum. — 9. Sancti Theodori. Dedicatio basilice Salvatoris. — 10. Sanctorum Triphonis et Respi-ciis martyrum et Nimphe virginis. — 11. Sancti Martini episcopi et confessoris. — 12. Sancti Martini pape et martyris. — 13. Sancti Bricii episcopi et confessoris. — 18. Dedicatio basilice sanctorum apostolorum Petri et Pauli. — 19. Sancti Ponciani pape et martyris et Sancte Elisabeth. — 22. Sancte Cecilie virginis et martyris. — 23 Sancti Clementi pape et martyris et Sancte Felicitatis. — 24. Sancti Crisogoni martyris. — 25. Sancte Katherine virginis. — 29. Sancti Saturnini martyris. — 30. Sancti Andree apostoli.

» Au mois de novembre, on trouve saint Léonard, un des patrons de l'Aquitaine et du Limousin. Puis le grand saint Martin de Tours. Puis saint Brice. Au 19 est la fête de sainte Elisabeth de Hongrie, canonisée en 1235, qui par tant de liens de parenté tenait à la maison de France. Puis, au 22, notre sainte Cécile, et le 29 saint Saturnin de Toulouse.

» *December.* — 6. Sancte Bibiane virginis. Sancti Eligii pape martyris. — 4. Sancti Barbare virginis et martyris. — 5. Sancti Sabbe abbatis et confessoris. — 6. Sancti Nicholay episcopi et confessoris. — 7. Sancti Ambrosii episcopi. — 8. Conceptio beate Marie. — 10. Sancti Melchiadis pape et martyris. — 11. Sancti Damasii episcopi et confessoris. — 13. Sancte Lucie virginis et martyris. — 17. Lazari episcopi et martyris. — 21. Sancti Thome apostoli. — 25. Nativitas Domini Nostri Jesu Christi. Sancte Anastasie. — 26. Sancti Stephani protomartyris. — 27. Sancti Johannis apostoli et evangeliste. — 28. Sanctorum Innocencium. — 29. Sancti Thome episcopi et martyris. — 31. Sancti Silvestri pape et martyris.

» Aucun saint de France à noter en décembre, sauf saint Lazare, le ressuscité de Béthanie, vénéré en Provence. On y voit au 6 la fête du grand évêque de Myre, saint Nicolas, et, le 7, saint Ambroise de Milan, que nous avons déjà vu dans le calendrier du douzième siècle.

» Ainsi, au quinzième siècle, le culte des saints de France avait diminué dans le diocèse d'Albi et avait été en partie remplacé par des saints romains, surtout des papes martyrs pour la plupart. Nous en avons compté, sans parler de l'apôtre saint Pierre, 3 en janvier, 3 en avril, 2 en mai, 2 en juin, 1 en juillet, 2 en août, 1 en septembre, 3 en octobre, 3 en novembre et 1 en décembre, en tout 21 papes. Plus tard, au contraire, lors de l'adoption du bréviaire parisien dans la seconde moitié du dix-huitième siècle

sous l'épiscopat de Léopold Charles de Choiseul (1), les saints français et méridionaux furent remis en honneur en même temps que les hymnes et les proses de Santeuil remplaçaient les hymnes et les séquences du moyen âge. Et un siècle après, lors du rétablissement de la liturgie romaine dans presque tous les diocèses de France, le diocèse d'Albi abandonna aussi la liturgie gallicane. C'était en l'année 1857 (2). Bon nombre de saints de France se virent alors de nouveau remplacés par des saints d'Italie, et l'on en introduisit même plusieurs dans le propre du diocèse d'Albi (3). Cette mesure prise à la hâte, sans études préalables, par une commission composée en partie d'ecclésiastiques étrangers au diocèse et ignorant l'histoire et les légendes pieuses du pays, provoqua des plaintes et des réclamations auxquelles il a été fait droit depuis. En effet, il y a quatre ou cinq ans, plusieurs saints locaux ou du midi ont été rétablis dans la réimpression du bréviaire et du propre du diocèse d'Albi. »

Séance du 31 mars 1896.

Présidence de M. MÉRIMÉE.

M. l'abbé DOUAIS présente, au nom de M. Esquirol, membre correspondant, un Missel sur lequel il fait la communication suivante :

Le Missel de Portet.

I

« Ce Missel sur parchemin, conservé aux archives de la commune de Portet (Haute-Garonne), comptant 268 feuillets, et mesurant en hauteur 0^m,37 et en largeur 0^m,25, reliure veau du dix-septième siècle, présente, sans parler de sa valeur spéciale, un type de ces livres sur lesquels les consuls prêtaient le serment d'usage en entrant en charge, et qui, dans notre région, ont disparu pour la plupart. On sait qu'autrefois tout acte de la vie entraînant une obligation d'un caractère public ou contractée devant l'officier constitué, était accompagné du serment, qui lui assurait sa validité. Mais tandis que les simples particuliers prêtaient ce serment *super quatuor Dei evangelia*, les consuls le prêtaient sur le *Te igitur*. « Te igitur » sont les deux premiers mots du Canon de la messe. C'est le moment solennel du sacrifice. Le Christ va se rendre présent sur l'autel. En cet endroit du

(1) Archevêque d'Albi de 1759 à 1763.

(2) Sous l'épiscopat de Monseigneur E. de Jerphanion, † 1864.

(3) Notamment saint André Corsini.

Missel est toujours peinte l'image du Christ en croix et mort, avec la Vierge et saint Jean aux pieds. Il est clair que l'engagement pris sur cette page liturgique, d'une si haute signification, a un caractère solennel ; celui qui est appelé à engager sa foi prétend se lier étroitement. Il le faut bien, puisque celui-là n'est autre que l'officier municipal, ou consul.

» C'est à cet usage que le Missel de Portet a servi, comme on peut le constater par les traces non douteuses des mains consulaires qui se sont posées sur le *Te igitur*. Il est même probable qu'il ne servait qu'à cet usage, qu'il n'était pas employé pour les fonctions liturgiques ; car les feuillets, à l'exception de deux, à savoir celui du *Te igitur* et celui de l'image du Christ en croix regardant le *Te igitur*, sont tous également immaculés (1). On y remarque des mutilations postérieures, modernes probablement ; en certains endroits, l'encre a blanchi ; mais c'est tout. Les marges, assez larges encore après la reliure, demeurent aussi nettes que le jour où ce beau volume sortit de l'atelier du parcheminier. Il faut même aller plus loin. Au bas du feuillet 7, le premier du Missel : *Incipit ordo missalis*, on voit un écusson relié naturellement aux arabesques qui lui servent d'encadrement. Cet écusson porte un château d'or, crénelé, ajouré d'une porte et sommé de trois tours en champ de gueules. Or, au portail ogival de l'église, on voit un écusson portant une muraille crénelée, ajouré d'une porte et sommé de trois fleurs de lis. L'identité entre ces deux écussons n'existe pas. Mais la ressemblance est suffisante pour pouvoir les attribuer l'un et l'autre au même lieu, à Portet, qui, en effet, s'élevant sur un point stratégique important, au confluent de l'Ariège et de la Garonne, formait une petite place entourée de remparts et défendue par des tours (2).

(1) On constate vers la fin quelques mouillures accidentelles, indépendantes, bien entendu, du fait de la prestation du serment consulaire.

(2) Voici comment avait lieu, au dix-huitième siècle, la prestation de serment des consuls qui n'étaient plus annuellement renouvelés qu'en partie : « Les deux nouveaux consuls se sont mis à genoux, et leurs mains mises sur le *Te igitur* et croix du missel de la communauté déposé dans les archives, ils ont tous deux et séparément prêté leur serment entre les mains dudit sieur François Sembres, premier consul, et ont promis et juré de tenir et garder le present lieu sous la crainte de Dieu, l'obeissance du roy, la religion catholique, apostolique et romaine, maintenir autant qu'ils le pourront les privileges et coutumes de la communauté, d'estre surveillans aux affaires publiques et de faire generalmente toutes leurs fonctions en hommes de bien et d'honneur suivant leurs lumieres et conscience et d'avertir M. le procureur du roy du senechal de tous les crimes et delits qui se commettront dans le present lieu ; ensuite les consuls anciens remettent leurs chaperons à leurs successeurs en enjoignant a toutes personnes de quelle qualité et condition qu'elles soient de les reconnaître pour consuls et de leur obeir dans toutes les choses licites qu'ils ordonneront. »

» Cette constatation fort utile peut amener à résoudre la question de provenance. Ce Missel, dans son aspect général, a du caractère. Où a-t-il été transcrit et miniaturé? La réponse paraît s'imposer : C'est à Toulouse qu'il a été écrit et peint. Portet se trouve à ses portes ; Toulouse possédait de nombreux ateliers de parcheminerie et était le centre d'une grande activité littéraire et artistique. Pourquoi aller chercher loin, au prix de sacrifices inutiles, ce que l'on pouvait avoir près? Maintenant, est-il possible de préciser davantage? L'artiste ne s'est pas signé ; rien ne signale tel atelier parmi les nombreux ateliers toulousains, sur lesquels d'ailleurs nous sommes mal informés. La question reste sans réponse. Mais il fallait la poser ; car il est juste ici de penser tout au moins à la Daurade, Portet dépendant de notre célèbre prieuré bénédictin ; les relations étaient quotidiennes. Il y a là peut-être une indication.

» Cependant, je dis peut-être, et non sans raison. Car, d'une part, le Missel est strictement romain dans sa distribution générale et dans toute sa teneur, la prose de la Pentecôte exceptée. D'autre part, le calendrier qui se trouve en tête apporte la preuve manifeste d'une préférence marquée pour les saints de l'Ordre de Saint-François avant l'année 1317, comme on le verra bientôt ; et l'Ordre de Saint-François, né dans le voisinage de Rome, adopta la liturgie romaine, comme tout le monde le sait. Cependant, les relations de couvent à communauté n'existaient point, que nous sachions, entre le couvent de la Grande Observance de Toulouse et Portet. Ainsi, on est conduit à deux hypothèses : sous l'influence de l'Ordre de Saint-François, une librairie toulousaine aura édité des missels romains et c'est chez elle que les consuls de Portet auront fait l'acquisition du leur ; ou bien, un habitant de Portet, consul ou simple propriétaire, aura été, par ses relations toutes personnelles avec les Cordeliers de Toulouse, amené à suivre une direction ou une simple indication donnée par eux. En tout cas, le premier point de la question de provenance se trouve assez bien résolue : le Missel de Portet est sorti de Toulouse.

» La question de la date peut l'être mieux encore. Dans une notule autographe, portant la signature : *De Valle presbiter*, le curé de l'endroit probablement, nous lisons : « L'an M V^e le quatre. » Cette notule est certainement postérieure au Missel, comme il est aisé d'en juger par l'écriture ; elle rejette donc le Missel au quinzième siècle tout au moins. Tout, aussi bien, caractères et peintures, indique cette époque.

» Nous regardons donc ce Missel comme du quinzième siècle et toulousain d'origine. Nous pouvons maintenant l'étudier plus particulièrement.

II

» Au point de vue liturgique, il ne présente rien de très remarquable. Il

s'ouvre sur le calendrier, qui remplit les six premiers feuillets. A signaler dans ce calendrier, au 3 janvier, l'invention de saint Daniel martyr ; je pense qu'il s'agit là de saint Daniel de Girone, dont la fête se célébrait en Espagne le 24 avril ; à signaler aussi, au 19 janvier, la fête des saints martyrs Marius, Marthe, Audifax et Abacuc ; leurs actes sont dans des manuscrits assez nombreux, appartenant aux régions les plus opposées, comme l'Allemagne et l'Espagne ; ils figurent au bréviaire romain ; cependant, ils paraissent avoir été honorés dans le nord de la France surtout, et peu dans le midi. A signaler encore, au 4 février, saint Gilbert, ou Gislebert, abbé, qui se retrouve dans les anciens bréviaires d'Albi et dans le bréviaire romain ; au 14 juin, la fête des saints Cancius, Cancianus, Cancianilla et Prothus, martyrs, honorés à Aix, à Paris, à Reims, par exemple, le 31 mai ; mais Prothus est absent du bréviaire de ces églises ; au 4 août, saint Justin martyr, je pense saint Justin martyr romain ; enfin, quelques saints et saintes de l'Ordre de Saint-François : le 13 juin, la Nativité de saint Antoine de Padoue ; le 12 août, sainte Claire ; le 19 août, saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, auparavant frère Mineur ; le 4 octobre, la fête de saint François ; l'Ordre de Saint-Dominique, au contraire, n'y est représenté que par saint Dominique, le 5 août, et saint Pierre de Vérone, le 29 avril. Cette préférence s'explique assez par cette circonstance que l'Ordre des frères Prêcheurs suivait la liturgie milanaise, dite gallicane, tandis que l'Ordre des frères Mineurs avait adopté la liturgie romaine, et dans notre calendrier les saints papes occupent une large place. Enfin, le saint le plus récent dont on y relève le nom, est saint Louis d'Anjou, canonisé en 1317. Il faut en conclure que le calendrier du Missel de Portet représente le calendrier romain aux environs de l'année 1317.

» Le Missel présente la même distribution liturgique que le missel romain en usage aujourd'hui, moins les saints canonisés et les fêtes introduites après l'année 1317. C'est aussi le même texte, à l'exception de la fête de la Pentecôte :

Sancti Spiritus assit nobis gratia,
Que corda nostra sibi faciat habitacula.

en usage à Toulouse et dans beaucoup d'églises.

III

» Au point de vue artistique, ce missel mérite une certaine attention. D'abord, il est écrit en caractères qui ne mesurent pas moins de 0^m,005 ; cette grosse écriture se rencontre souvent au quinzième siècle. Ici, elle est en deux couleurs, noire pour le texte, rouge pour les rubriques, le tout

relevé par de nombreuses lettres majuscules peintes. A signaler spécialement, fol. 7, la majuscule A, contenant l'image du Christ et du prophète Isaïe, je pense, qui prononce sa prophétie : *Ecce virgo concipiet* (VII, 14) ; fol. 17, la majuscule P (*Puer natus est nobis*), relevée d'or et accompagnée de rinceaux ; fol. 143, la majuscule T (*Te igitur*), feuillagée et élégante ; fol. 148, la majuscule R (*Resurrexit*), sur fond d'or ; fol. 158 verso, la majuscule V (*Viri galilei*), avec rinceaux remontants et descendants ; fol. 162 verso, la majuscule S (*Spiritus Domini*), aux couleurs vigoureuses ; fol. 171, la majuscule C (*Cibavit eos*), présentant dans sa panse un calice sur fond bleu ; fol. 197, la majuscule D (*Dominus secus mare*), avec des enroulements riches et savants (1). Il faut remarquer, de plus et surtout, les pages encadrées avec arabesques, animaux fantastiques et rinceaux aux couleurs brillantes et vives, fol. 7, 143, 148, 158 verso, 171. Au fol. 143, la lettre est reliée au rinceau par un personnage, sorte de jeune danseur, d'un dessin net, précis, enlevé. Enfin, en regard du *Te igitur* se trouve la grande miniature encadrée d'arabesques, où, sur un échiquier d'or, d'azur et d'écarlate, le Christ est représenté en croix entre les douloureuses figures de la Vierge et de l'apôtre saint Jean. Le Christ, la tête nimbée, barbu, cheveux tombant à la nazaréenne, le VELUM court, les pieds rapprochés à l'extrémité, percés d'un seul clou et reposant sur le *suppedaneum*, vient d'expirer. La Vierge, nimbée, vêtue d'une robe écarlate et d'un manteau d'azur qui l'enveloppe de la tête aux pieds, se détourne sous l'étreinte de la douleur. Saint Jean, nimbé, vêtu d'une tunique d'azur et d'un manteau d'écarlate, lève sa main droite vers le Christ qu'il regarde avec attendrissement. Le dessin des personnages n'est pas irréprochable. Cependant, l'ensemble a du caractère. Cette miniature et les lettres ornées ne permettent sans doute pas de classer le missel de Portet parmi les plus belles productions du quinzième siècle ; cependant elles en font un livre intéressant et curieux. On comprend sans peine qu'il ait été conservé avec soin.

» Il est mentionné, en effet, dans l'inventaire qui fut dressé en 1757 par Jean-François Lafargue, notaire de Toulouse, en vertu d'une ordonnance de M. de Saint-Priest, intendant de Languedoc, à la requête du syndic des biens tenants forains de Portet : « Finalement avons inventorié un livre messel relié fort proprement, et est en tres bon etat, écrit à la main d'une ecriture fort ancienne et gotique en velin ou parchemin fin, ladite ecriture ornée pour les lettres capitales de feuilles d'or, auquel dit messel est son enveloppe d'un velours couleur cramoisy bordé d'une franche en soye couleur vert, lequel messel avons cotté n° 151. »

(2) Fol. 205 verso, la majuscule S (*Suscepimus*) de l'Introit de la Purification de la Vierge (2 février) a été arrachée. De même, lacune entre les fol. 267 et 268. Mais ici il ne semble pas que la partie enlevée portât des lettres ornées.

» Il mériterait d'être placé sous les yeux du grand public. De la sorte il serait connu. »

M. DE RIVIÈRES donne la note suivante sur une cloche dont il a copié l'inscription chez M. Vinel, fondeur à Toulouse. La cloche fêlée va être refondue.

« Elle provient de l'église de Beaumont-sur-Lèze (Haute-Garonne), et porte l'inscription suivante en une seule ligne, les lettres en gothique ronde ornée :

» + $\overline{\text{XPS}}$: $\overline{\text{VINCIT}}$: $\overline{\text{XPS}}$: $\overline{\text{REGNAT}}$: $\overline{\text{XPS}}$: $\overline{\text{IMPERAT}}$: $\overline{\text{XPS}}$: $\overline{\text{AB}}$: $\overline{\text{OMNI}}$: $\overline{\text{MALO}}$: $\overline{\text{NOS}}$:, chaque mot séparé par trois points. La deuxième ligne est formée du mot $\overline{\text{DEFENDAT}}$, qui termine la légende. Mais pour que la ligne soit complète, le fondeur a séparé chaque lettre par un petit bas-relief de forme barlongue : 1^o le Christ législateur, avec les quatre animaux sur chaque angle ; 2^o la fuite en Egypte ; 3^o la naissance du Sauveur ; 4^o Jésus dans le sépulcre ; 5^o le baptême de Notre-Seigneur représenté dans une vasque (deux personnages sont à genoux et deux anges adorent l'Homme-Dieu) ; 6^o la fuite en Egypte (répétition du bas-relief 2^o), le personnage couché sur un lit, un ange vole au-dessus et semble lui parler (ce doit être le songe de saint Joseph) ; 7^o la crucifixion, Jésus en croix, avec la Vierge et saint Jean debout de chaque côté ; deux soldats tiennent chacun une lance. Au-dessus de la croix, soleil et lune en décours.

» Les lettres de l'inscription rappellent, par leur ornementation, celles de la cloche du seizième siècle de l'église du Taur, que nous avons publiées dans le *Bulletin* il y a quelques années. C'est à cette même date (commencement du seizième siècle) que doit remonter cette cloche-ci, qui n'a pas de millésime. Hauteur, 1^m ; hauteur des lettres, 0^m,05. Les anses de la cloche sont ornées de têtes de chiens assez grossièrement faites. La croix initiale a ses branches fleurdelisées, sauf au bas. »

Séance du 14 avril 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société, de la part de M. l'abbé Aragon, l'opuscule : *Aussonne, ses seigneurs et son église, 1148-1793* ; de la part de M. l'abbé Baurens de Molinier, les opuscules : *Histoire de la vie et du culte de sainte Jeanne de Toulouse* ; *Histoire de la vie et du culte de saint Guillaume de Toulouse*.

M. le PRÉSIDENT annonce la mort d'un membre correspondant de la Société, M. de Rey-Lescure, dont il fait l'éloge funèbre et énumère les travaux.

M. l'abbé MARSAN, membre correspondant, lit un travail sur des *Apparitions à Alan au dix-septième siècle*, contenant plusieurs lettres de l'abbé de Rancé.

M. le PRÉSIDENT offre à la Société, de la part de M. Mazzoli, la suite d'une magnifique collection qui complète le don déjà fait par le fils de notre collègue : *Monuments de l'Espagne*, publiés par l'Imprimerie royale, à Madrid.

Il signale, à ce propos, l'influence considérable que l'art français, surtout méridional, a exercée sur l'art espagnol.

M. le comte DE BERTIER-PINSAGUEL lit un travail sur *Le château de Pinsaguel*. Ce travail sera publié dans les Mémoires de la Société.

M. l'abbé DOUAIIS annonce une nouvelle découverte qu'il a faite, avec M. Macary, dans les archives des notaires, le *bail à besogne* pour la construction de l'hôtel de Bernuy en 1504 et une généalogie de la famille de Bernuy.

Séance du 21 avril 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIIS lit la lettre par laquelle M. le marquis de Champreux pose sa candidature au titre de membre correspondant ; elle est soumise à l'examen d'une commission composée de MM. Pasquier, de Castéran, baron Desazars.

MM. PASQUIER et DE CASTÉРАН présentent et commentent des plans des anciens remparts du quartier Saint-Etienne, à Toulouse, qui sont aux Archives départementales. Ces remparts, tours et courtines sont probablement ceux du quatorzième siècle, après la reconstruction de 1354.

Au cours de la conversation qui s'engage à la suite de cette communication, M. de Saint-Martin est amené à rappeler la déclaration d'union à la couronne du comté de Toulouse, prononcée par le roi Jean en 1361. Il croit pouvoir signaler, comme une conséquence de la fiction légale, en vertu de laquelle, depuis la mort du comte Alfonse jusqu'à la déclaration du roi Jean, le comté de Toulouse était possédé par les rois de France, à titre de domaine privé, la forme particulière que revêt dans le Toulousain l'une des clauses habituelles des contrats de paréage, qui précédaient la construction des bastides.

Les populations rurales, qui peuplaient ces nouvelles villes, aussi bien que les abbayes ou les seigneurs particuliers, qui concluaient les paréages, recherchaient également la protection de l'autorité royale. Aussi trouve-t-on dans presque tous les actes de ce genre une clause portant que la future bastide resterait toujours sous la juridiction du roi *in domanio regis et suc-*

cessorum ejus in regno (1). Mais dans le Toulousain, ce n'est pas au domaine de la couronne, c'est au domaine comtal que les bastides sont déclarées unies. Le roi s'engageait à ne jamais les aliéner, si ce n'est en faveur de celui qui posséderait le comté de Toulouse, *nisi in illum seu illos qui fuerint domini Tholose* (2). Cette réserve se retrouve en termes à peu près identiques dans les paréages de Cologne, de Grenade, de Beaumont, etc. Il n'est pas sans intérêt de la relever, alors même qu'on ne devrait y voir, de la part des officiers royaux, qu'une flatterie pour les souvenirs et les aspirations des populations méridionales.

M. l'abbé DOUAI donne lecture, au nom de M. l'abbé Taillefer, membre correspondant, de la note suivante :

Une entrée en religion au XVII^e siècle (Le trousseau de la religieuse).

« Un couvent de clarisses avait été fondé à Lauzerte en 1624. Ses débuts furent des plus humbles, et quelques années plus tard, 29 juin 1639, une colonie de sœurs du même ordre était envoyée de la maison de Montauban, sous la direction de M^{me} Paule de Castelbajac, pour lui donner la vie (3). Depuis lors le mouvement s'accrut ; le couvent devint une maison de pension, et les religieuses se recrutèrent dans les meilleures familles de la contrée. La Révolution dispersa la petite congrégation ; ses biens furent confisqués, et aujourd'hui le couvent est transformé en gendarmerie. Bien plus (triste détail à relater), une belle porte du quinzième siècle indique encore l'entrée de la chapelle qui sert d'écurie, et le petit cimetière, où les sœurs de sainte Claire venaient pieusement déposer les compagnes de leur vie ascétique, ne reçoit plus que les fumiers dont on débarrasse l'écurie (4).

» A l'époque qui nous occupe, 18 décembre 1676, le couvent était en pleine prospérité. A côté de l'abbesse supérieure prenaient place au conseil « la mère prieure, la mère vicaire, la mère ancienne et sept discrètes, » pour régler les affaires de la communauté. La supérieure était alors « dame Thoinette Charlotte Ducel (5) ; » elle avait avec elle une vingtaine de religieuses, non compris le conseil, et un certain nombre de pensionnaires.

» Parmi ces dernières se trouvait Jeanne Delas, fille de feu M^e Guillaume Delas, notaire de Beanville, « en Agenois. » Elle avait été placée là, quatre ans auparavant, par son curateur, M^e Guillaume Fialdès, notaire royal de

(1) Paréage de Fleurance.

(2) Paréage de Cologne.

(3) Arch. de Tarn-et-Garonne. Devals, *Mém. sur les clarisses de Montauban*.

(4) M. Dumas de Raully, *Relations sur une excursion à Lauzerte en 1886*.

(5) Min. de Correch, not. de Lauzerte, xxx, f^o 212. Ce monastère avait été fondé pour vingt religieuses par Jeanne de Cadiot et Antoinette-Jeanne de Moudenard.

Beauville. Dans l'intervalle elle « fut en volonté et fit vœu d'être religieuse dans ledit monastère. » Aussi, le 17 décembre 1676, elle fit son testament, par lequel elle donnait au couvent la somme de 2,200 livres (1). Le lendemain, 18, elle supplia très humblement la dame supérieure de la recevoir et lui donner l'habit des religieuses de son ordre. Celle-ci, assistée de son conseil et des autres dames assemblées capitulairement, et de M^e Antoine Rivati, docteur et avocat, leur syndic, s'informa « de la bonne vie et mœurs » de la suppliante; et, sur la réponse qui lui fut faite que, durant les quatre ans, elle avait toujours donné le bon exemple, elle promit d'accéder à sa demande et de la recevoir en son ordre « à la Saint-Jean l'Evangeliste prochaine. »

» Il est ensuite réglé que le légat de 2,200 livres fait la veille en faveur de la communauté sera payé par Jean Bordes, héritier de la suppliante, en plusieurs termes. De plus, le jour de son entrée en religion, il sera fourni à ladite Jeanne Delas, pour son ameublement, un lit « garni de coiste, coissin, matelas, courté-pointe, couberte, avec un tour de lict de cadis gris et autre garniture de lict de toile de maison, six linceulx toile de brin, quatre napes, deux doutzènes de servietes, une doutzène de princesse et une doutzène de grossières; deux plats, deux assietes, une escuèle et une pinte, le tout d'étain; une culhere, un estuy avec un couteau; deux habits, un de raze et l'autre de cadis; doutze pans de toile mousseline; un brévière en deux thomes, et un diornel de l'ordre de saint François; et un cabinet. » En outre, il sera servi une pension annuelle de 10 livres.

» L'acte est passé devant le grand parloir du couvent. »

Séance du 28 avril 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIIS lit une lettre de M. l'abbé de Carsalade du Pont, posant sa candidature au titre de membre correspondant et offrant à la Société son livre : *Comptes consulaires de la ville de Riscle de 1441 à 1507*, publié en collaboration avec M. Parfouru. Cette candidature est soumise à l'examen de MM. Pasquier, Cadelon, Saint-Martin.

M. le comte DE BERTIER-PINSAGUEL, membre correspondant, communique à la Société plusieurs documents, provenant de ses archives particulières :

« J'ai l'honneur de vous présenter un objet qui, je pense, pourra offrir un certain intérêt à la Société. En 1609, Jehan de Bertier, conseiller au Parlement de Toulouse, plus tard premier Président du même Parlement,

(1) *Ibid.*, f^o 211.

avait fait, on ne sait à quelle occasion, le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, en Espagne. Voici le passeport original signé du roi, assez intéressant, qui lui fut délivré par Henri IV. A ce passeport, conservé dans les archives de Pinsaguel, est attaché, par une épingle, un ruban ou plutôt une ceinture de pèlerin qui, probablement, lui a servi pendant son pèlerinage, car on voit qu'elle a été portée et usée. Cet insigne de pèlerin, de l'an 1609, car c'en est un, à n'en pas douter, m'a paru devoir mériter votre attention. M. Merlet, aujourd'hui archiviste de la ville de Chartres, l'avait trouvé curieux et m'avait demandé d'en faire une photographie; je crois même lui en avoir donné une; mais d'autres occupations l'ont empêché d'en parler et de le signaler. »

La ceinture de pèlerin porte l'inscription suivante : *Medida de n(ost)ra senora de Montserrate* (*Medida* signifie sans doute ici mesure).

Voici le texte du passeport :

« De par le Roy

» A tous nos lieutenants Generaulx, gouverneurs de nos provinces et villes, maires et eschevins d'icelles, baillifs, sénéchaux, prevosts, leurs lieutenants, gardes des portes, ponts, ports et passaiges, cappitaines, chefs et conducteurs de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, de quelques langues et nations qu'ils soient, et à tous autres qu'il appartiendra et auxquels ces presentes seront montrées, Salut. Ayant permis à nostre amé et feal Messire Jehan Bertier, conseiller en notre Cour de Parlement de Toulouse, d'accomplir le vœu qu'il a fait d'aller à Nostre Dame de Montsarrat, à ceste cause nous vous mandons et enjoignons que, faisant ledit voyage, vous ayez à le laisser passer, repasser, aller, venir, séjourner et retourner par chacun de vos provinces et districts avec ses gens, chevaulx et hardes, sans luy donner aucun trouble ny empeschement, ains au contraire luy prester tout l'ayde, faveur et assistance dont il vous requierera, sans que son absence, pendant ledit voyage luy puisse nuire ny prejudicier en aucune chose que ce soit, Car tel est notre plaisir. Cy prions et requérons tous Princes, seigneurs et potentats, nos alliés et confederés luy prester toute faveur et assistance, comme nous ferions en pareil cas, sy par eulx priés et requis en estions.

» Donné à Paris le 3^{me} jour de septembre 1609.

» HENRY.

» Par le roy :

» BRULART. »

M. le comte DE BERTIER communique, en outre, une lettre de Louis XIV, écrite de Tours le 13 mars 1652, à Jean-Louis de Bertier, évêque de Rieux, pour empêcher les menées du duc d'Orléans dans le Languedoc pendant la Fronde, et un autographe de Marguerite de Valois, la femme d'Henri IV.

Il lit ensuite le travail suivant :

AVANT-PROPOS.

« Le petit travail que je vais avoir l'honneur de vous soumettre offrira peut-être peu d'intérêt, parce que c'est le récit d'un fait particulier ; on pourrait dire cependant que l'histoire, en général, ne se compose que de faits particuliers.

» Je crois que le côté intéressant de ce petit récit est de nous éclairer sur les caractères et mœurs du commencement du seizième siècle. Aujourd'hui on ne pourrait comprendre, comme nous allons le voir, qu'une commune, parce qu'elle perd un procès contre un particulier, se soulève et prenne les armes. Cela nous montre que la voie de fait était alors une façon de protester assez commune, et il faut bien le dire, souvent provoquée par des violences arbitraires.

Le terroir de la Pointe. Assaut du château.

1515 — 1525 — 1531.

» Le terroir de la Pointe était jadis réputé communal ; il y avait un chemin qui, passant près du château, allait à la pointe des deux rivières, et par où passaient les marchands et autres allant et venant de la ville de Pamiers et autres villes du comté de Foix, pour aller à Toulouse à cheval ou à pied. Lesdits habitants prétendaient devoir en jouir de la fête de la Purification de la sainte Vierge, du mois de février, à la fête de sainte Catherine, du mois de novembre, et, entre ces deux fêtes, pouvoir y chasser, avec flèches et chiens, les lièvres, renards, blaireaux, les oiseaux et bêtes sauvages.

» Jehan de Bertier, ayant prouvé au Sénéchal, puis au Parlement, l'absolue propriété de ce terroir « antiquissimis et validissimis titulis suorum predecessorum, » fut, par arrêt, confirmé dans ses possessions. — Les habitants de Portet n'en tenant pas compte, il se transporta avec une grande troupe de ses gens, et accompagné par Pierre de Potier, son beau-père, audit terroir, le fit labourer et débousigner, y fit bâtir des murailles et des fossés, et couper le chemin pour fortifier ses possessions. De plus, il fit prendre et jeter dans les prisons du château ceux qui y avaient pris du bois et saisir et conduire au château le bétail qui y était trouvé, ainsi que le faisait Yzalguier, prédécesseur de Simon de Bertier. Nous ferons remarquer, en passant, que, du temps d'Yzalguier, c'était le bâtard de Fourquevaux, le même que nous avons trouvé emprisonné dans les prisons du château, qui était chargé de ces sortes d'expéditions (1).

(1) Arm. D, 1. 102.

» Une autre fois, pendant qu'Arnaud de Laqueume y chassait le lièvre aux chiens avec d'autres personnes, Jehan s'y transporta à la tête d'une troupe de gens armés, les fit conduire au château, charger de chaînes et jeter dans ses prisons, où il les retint longtemps.

» Jehan ayant été assigné au Sénéchal, comme gentilhomme, pour ce fait, on lui envoya un sergent royal, à cheval, à Pinsaguel. Bertier le fit mettre dehors et lever les ponts. Le sergent, alors, alla porter son assignation au bayle du seigneur, et l'envoya à sa place au château, pensant qu'il pourrait y pénétrer plus facilement que lui. Le bayle se dirigea vers le château, mais en revint en disant qu'il ne lui avait pas été possible de parler au seigneur; mais qu'ayant voulu remettre l'assignation à noble Pierre de Potier, celui-ci lui avait répondu que cela ne le regardait pas. Le sergent royal eut ordre de se transporter de nouveau à Pinsaguel. Jehan de Bertier était occupé à chasser les lièvres avec Pierre de Potier, son beau-père, accompagné de quinze ou seize domestiques. Voyant arriver le sergent royal, il mit son cheval au galop et rentra au château, dont il fit fermer les portes. Le sergent, cependant, ayant pu joindre Pierre de Potier, lui demanda s'il pourrait parler à son gendre. Arrivés devant la porte du château, Potier, à son tour, descendit de cheval et dit : « Je vais voir si le seigneur y est. » Et, ce disant, il entra dans le château et fit fermer derrière lui.

» Enfin, un jour, à Toulouse, le sergent put rencontrer Jehan de Bertier au moment où il montait à cheval devant sa porte, et lui remit l'assignation. Bertier obtint un second arrêt qui le confirmait dans tous ses droits, mais les habitants de Portet, refusant de s'y soumettre, entrèrent dans une ère de violences. Déjà ils avaient tenté de tuer Jehan de Bertier en l'attirant dans un guet-apens, sur le grand chemin de Portet, dont il avait pu s'échapper (1).

» Le 10 du mois de mars 1525, un samedi, à sept heures du matin environ, six vingt hommes armés de halebardes, javelines, poignards, épées, fourches, arbalètes bandées, etc., passèrent la Garonne sur de petits bateaux et se portèrent au terroir de la pointe. Ils renversèrent (2) les fleurs de lis et armes de France qui y avaient été mises sur des poteaux comme sauvegarde; ils coupèrent toutes les plantations de Jehan de Bertier et repassèrent la Garonne. Bertier était encore dans son lit; un homme qui travaillait dans son jardin, ayant entendu un grand bruit, se précipita avertir son maître pour faire lever les ponts et fermer les portes.

» Laurent de Farragone et Ramond de la Planche, consuls de Portet, avaient, la veille au soir, à la nuit, *entre chien et loup*, dit le manuscrit,

(1) Arm. D, l. 111, procéd. 1515.

(2) Arm. D, l. 102, pièce A. P.

convoqué tous les habitants, et leur avaient ordonné de se trouver le lendemain matin, chacun avec son harnais, au fort de Portet. Les ayant ainsi réunis, ils leur ordonnèrent de les suivre sous peine de 10 livres d'amende, et se mirent à leur tête pour l'expédition (1).

» Jehan de Bertier ayant obtenu une condamnation contre les auteurs de ces méfaits, pensait n'être plus troublé dans ses possessions. Mais il n'en était rien; une nouvelle révolte plus grave se préparait. En effet, les habitants de Portet, dit l'enquête (2) de Guillaume Dampmartin, lieutenant du sénéchal de Toulouse et commissaire député par Jehan de Bertier, seigneur de Pinsaguel, se soulevèrent « *en forme de guerre* » au nombre d'environ quatre cents, armés d'arquebuses et autres armes de guerre, vinrent assaillir ledit seigneur dans son château, et y donnèrent trois assauts de jour et de nuit, tambours battant la charge, faisant sonner le tocsin à l'église comme en pays de conquête, battant de leur artillerie les murs du château et mutilant les serviteurs de Bertier (3).

» Voici, du reste, un petit récit tiré de la procédure (4) au parlement :

» Le 24 octobre 1531, un mardi, Jehan Dadder, syndic des consuls et habitants de Portet, avec les consuls et plusieurs habitants du lieu, accompagnés d'une troupe de quatre cents hommes armés d'arbalètes bandées, le trait dessus, d'arquebuses chargées, de piques, javelines, épées, portant du feu pour les *descharges*, vinrent le long du gravier du moulin de Roquettes, sur la rivière de Garonne, jusqu'aux environs du château et près de ses portes, blasphémant Dieu, disant qu'ils allaient tuer Jehan de Bertier, sa femme et ses enfants.

» Un pauvre homme qui était près de là, voyant cela, se mit à courir droit au château, et, s'approchant de la porte, se mit à crier à haute voix : « Alarme ! alarme ! Monseigneur, vous êtes tous morts ! » A ce cri, les portes du château furent fermées, les ponts levés. Et alors les syndic, consuls et leur troupe tirèrent cinq ou six coups d'arbalète au travers du corps de celui qui avait donné l'alarme. Voyant qu'ils ne pouvaient entrer pour mettre à exécution leur dessein d'empêcher pour toujours Jehan de Bertier de jouir du terroir de la Pointe, ils criaient qu'ils tueraient ledit seigneur, dussent-ils être pendus, ce que l'on entendit dire plusieurs fois audit Dadder, qui réitéra ses excitations non seulement contre Bertier, mais aussi contre tous ses gens, serviteurs, familiers et domestiques. Après quoi ladite troupe se dirigea vers le ramier qui avait été adjugé à Bertier par les arrêts du parlement, toujours en armes, et menant avec elle des tambours *sonnant*

(1) Arm. D, l. 111, informations contre les consuls de Portet.

(2) Arm. D, l. 111.

(3) Arm. D, l. 102, acte p. Portet.

(4) Arm. D, l. 101 et 102.

(tambourins). Ils se dirigèrent en cet ordre vers le ramier, et les habitants qui pendant ce temps étaient restés à Portet sonnèrent le tocsin, tellement que cela causa une grosse émotion et un grand trouble aux femmes et petits enfants. Et quelques-uns d'entre eux avaient été se renforcer des plus mauvais garnements qu'ils avaient pu trouver. Etant arrivés au ramier, ils y trouvèrent des gens que Jehan de Bertier y avait mis pour couper et faucher les broussailles tant pour son chauffage que pour son profit, étant sa possession depuis les arrêts du parlement. Dadder et sa troupe se jetèrent sur eux en criant : « A mort ! à mort ! tue ! tue ! » et déchargèrent leurs arbalètes et leurs arquebuses sur tous ces gens dont une partie put se sauver dans les buissons ; mais les autres qui furent pris, furent déponillés de leurs vêtements, battus et chassés en chemise. Lesdits consuls, syndic et leur troupe leur prirent 18 bèches, 1 ferrette, 2 épées, 8 capes neuves, 1 robe de drap, 1 cape espagnole, 6 bonnets, 7 ou 8 paires de souliers, le tout appartenant à ces pauvres gens ; plus 4 grandes charrettes chargées de bois, 10 chevaux et 30 meules de fagots qu'ils transportèrent à Portet.

» Non contents de cela, ils furent assaillir le moulin appartenant à Jehan de Bertier et s'en emparèrent. De plus, le lendemain, mardi, 25 octobre 1531, ils continuèrent lesdits siège et guerre. Dadder et les consuls rassemblent une troupe de trois ou quatre cents hommes armés comme ci-dessus, et leurs tambours battant la charge, tirent droit au château. Ils essayent d'y pénétrer par la petite porte du côté de la voûte du grand verger, font une brèche dans la muraille, et, y étant entrés, recommencent à faire des décharges d'arbalètes et d'arquebuses. Mais ayant été repoussés de ce côté, ils ne purent pénétrer dans le château, et tournèrent inutilement à l'entour. En se retirant, ils rencontrèrent, du côté de la grande porte, trois hommes de la suite de Bertier, se jetèrent sur eux et leur arrachèrent leurs arquebuses.

» Irrités d'avoir été repoussés et de n'avoir pu pénétrer dans le château, ils blasphémaient Dieu et se vantaient qu'ils recommenceraient l'assaut si souvent qu'ils parviendraient bien à y entrer et mettraient tout à feu et à sang.

» Pendant la nuit suivante, le mercredi, Jehan de Bertier fit abattre le pont conduisant à la petite porte du château, comme moyen de défense.

» En commettant ces violents excès, les assaillants, lors de l'assaut du château, tirèrent si grande quantité de coups d'arquebuse, de flèches, et de coups de grosses pièces d'artillerie qui les accompagnaient, trainées par des chevaux, et tant firent de décharges d'artillerie à l'encontre des murailles, remparts, couvertures d'ardoises, vitraux des fenêtres dudit château, qu'ils y firent gros dégât.

» En s'en retournant, marris d'avoir manqué leur coup, ils assaillirent

sur la route un tailleur qui venait, à cheval, du château, prendre mesure d'habillements pour Jehan de Bertier et ses enfants, et, le prenant pour Bertier, se mirent à crier : « Voilà Bertier, tue! tue! » et lui tirèrent au travers dix ou douze coups d'arquebuse qui lui traversèrent son chapeau, et s'il n'eût pris la fuite, au galop, l'eussent mis à mort.

» Détail assez plaisant : au cours du procès qui suivit cette affaire, ce chapeau traversé figure pour une demande de dommage de 2 livres tournois (1).

» Voici, comme épilogue de cette affaire, la transcription littérale de l'arrêt du Parlement portant condamnation (2) :

« Entre Jehan de Bertier, ecuyer, demandeur en cas d'excès, force, violence, rebellion et désobéissance, le procureur general du roy Nostre Sire joint à lui, d'une part; et Jehan Banières, Laurent Faragone, Bertrand Rech, Guillaume Malet, consuls en l'année 1531 du lieu de Portet, Bernard du Pennet dit le Moreau, de Bérat; Pierre Grangier dit le plumet, de Lavernose, et Laurent Proumast, prisonniers à la Conciergerie, defendeurs, d'autre part; vu les procès, charges, informations, auditions, depositions, plaidés faits en la Cour de ceans, reponses baillées par iceux consuls à l'encontre des temoins à eux opposés, et autres procédures faites en la matière, dit a été que le procès se peut juger sans enquerir la verité du contenu desdits reproches, et pour reparation et punition des dites forces, violences, rebellion et desobéissance, la Cour les a condamnés et les condamne à savoir est : les dits Banières, Rech, Faragone et Malet à venir un jour d'audience de la dite Conciergerie tête nue, chacun tenant une torche de cire du poids de deux livres, allumée, en sa main, au parquet de ladite cour, et, illec, de leur propre bouche dire et confesser que follement, temerairement et indiscrètement ils ont commis les dits excès, rebellion, violences, et fait amas et assemblée de gens, dont s'en repentent et en demandent pardon à Dieu, au roi, à justice et au dit demandeur, et en 100 livres tournois d'amende chacun envers le roi, et en 250 livres tournois aussi chacun d'eux envers Bertier demandeur pour ses injures, depens, dommage et intérêts. Et semblablement les a condamnés et condamne à rendre et restituer au dit demandeur ce que se trouvera avoir été pris par eux ou leurs complices. Et les declare inhabiles à regir, gouverner et exercer à jamais charge de consulat audit lieu de Portet, ni autre part; et quant auxdits du Pennet, Grangier et Proumast les a aussi condamnés et condamne à semblable amende honorable, et les bannit de la senechaussée de Toulouse pour

(1) Arm. D, l. 111. — Arm. D, l. 162.

(2) Arm. B, l. 63.

» trois ans ; et a fait et fait la Cour inhibition et defense aux dites parties
» de ne dorenavant user de telles assemblées, port d'armes, ni voies de
» fait, sous peine de 100 marcs d'or et autre arbitraire, et absout iceux de
» toutes autres requêtes, demandes et conclusions faites au procès par le
» procureur general du roi que le dit demandeur prononce à Toulouse, en
» Parlement, le 27^e jour du mois de février 1532. »

Séance du 5 mai 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME communique de la part de M. Frizac, qui en offre les clichés à la Société, plusieurs photographies des cinq pages les plus intéressantes du missel de Portet présenté récemment à la Société par M. Esquirol.

Il offre à la Société, de la part de M. Delclaux, architecte, un dessin du portail des Cordeliers avant sa démolition, avec le numérotage des pierres.

Sur le rapport présenté par M. Pasquier, la Société élit M. le marquis de Champreux membre correspondant.

M. DE CASTÉLAN offre à la Société son travail : *L'œuvre de M. de Froidour au XVII^e siècle.*

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL énumère les travaux envoyés à la Société pour le concours de cette année.

M. DE BOUGLON lit la première partie de son *Voyage en Grèce.*

Séance du 12 mai 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAI annonce que M. l'abbé Aragon, membre correspondant, fait remettre à la Société différentes pièces concernant l'histoire de la compagnie, qui avaient été adressées à M. de Castellane, président. Ces pièces seront déposées aux archives de la Société.

M. PERROUD offre à la Société un moulage représentant une tête de femme casquée, trouvée il y a quelques années à Orléans, et qu'on suppose être celle d'une statue de Jeanne d'Arc, du quinzième siècle.

Il cite une lettre échangée entre le magistrat Brachet et le jurisconsulte Boyssonné, qui se trouve à la Bibliothèque de la Ville, et où il est question d'une visite faite, en 1537, à l'hôtel de Bernuy, alors en construction.

Sur le rapport de M. Pasquier, la Société élit membre correspondant M. l'abbé de Carsalade du Pont.

M. DE LAHONDÈS lit une étude sur l'Hôtel de pierre :

« M. Joseph de Malafosse a discerné, le premier et le seul, la dualité de

l'hôtel de pierre, que tous les historiens et tous les guides de Toulouse attribuaient à François de Clary, tandis que le premier président a seulement surchargé d'ornements somptueux deux des façades de la cour et reconstruit la façade sur la rue. Il avait très bien reconnu, dans l'ensemble de cette belle demeure, et dans ce qui apparaît encore de sa construction première, une œuvre de notre renaissance toulousaine. Il a caractérisé, en effet, la seconde période de cette brillante époque, par les murailles de briques percées de fenêtres de pierre à double étage de colonnettes et à croisillon qui furent multipliées dans la ville dans le milieu du seizième siècle. Il pensait, toutefois, que la première apparition de ces fenêtres, dont il a fixé la série et les évolutions, s'était montrée au château de Pibrac, reconstruit en 1540 (1).

» La découverte si importante que M. l'abbé Douais nous a dernièrement communiquée, restituée à Toulouse même l'origine de cette ornementation, mais elle nous révèle des conséquences d'une valeur plus haute encore. Le contrat, le pacte, comme on disait alors, passé le 1^{er} mars 1537, entre Nicolas Bachelier et le futur conseiller au parlement, Jean de Bagis, nous apprend d'abord que Nicolas Bachelier fut l'architecte de l'hôtel, appelé plus tard hôtel de pierre, et puis que c'est très probablement l'artiste célèbre, dont nous ne connaissions jusqu'ici que deux œuvres absolument authentiques, la porte du Capitole, aujourd'hui au Jardin des Plantes, et la porte de l'Esquile, qui est l'inventeur de cette ornementation mariant avec tant de bonheur les tons chauds de la brique méridionale avec les colorations grises et fines de la pierre. Bachelier adoptait ainsi, dès les dernières années du règne de François I^{er}, cette imitation directe des ordres de l'antiquité classique qui devait caractériser en France le règne de Henri II. Les colonnettes qui encadrent ses fenêtres s'ornent, en effet, de bases et de chapiteaux généralement doriques au-dessous, souvent ioniques au-dessus. Mais à l'hôtel de pierre, les colonnettes supérieures sont représentées par de simples pilastres cannelés munis, au-dessous de leurs bases, des *gutta*, souvenir encore des frises antiques.

» Les fenêtres de l'hôtel de pierre sont, en effet, les plus simples de toutes celles que l'on voit encore à Toulouse. Elles furent probablement les premières, et la date de 1537 indique d'ailleurs, sans doute, cette priorité. Les fenêtres de l'hôtel de Cheverry, construit vers la même époque, montrent colonnettes et pilastres sur les montants, la corniche de l'édicule plus soignée, la croisée et les boiseries même conservées; celles de l'hôtel Molinier, aujourd'hui hôtel de Felzins, qui doivent dater, comme la porte, de 1556, sont devenues plus riches. Les chapiteaux supérieurs sont ioniques, faisant

(1) J. de Malafosse, *Recherches sur l'architecture à Toulouse à l'époque de la Renaissance* (*Revue des Pyrénées*, 1887, p. 434).

ainsi apparaître la superposition des ordres, et ils sont surmontés de cartouches, d'enroulements et de vases ornés.

» D'autres actes retrouvés par M. l'abbé Douais indiquent que l'hôtel était en pleine construction pendant l'année 1539.

» Avant les recherches et les constatations de ces dernières années, Bachelier, auquel la légende toulousaine attribuait à peu près toutes les créations de la renaissance dans la ville, était surtout identifié avec cette ornementation élégante et fine qui caractérise l'aurore de cette séduisante époque, et qui s'épanouit en rinceaux fleuris sur les portes de la Dalbade et de Saint-Sernin, comme sur la tour d'escalier de l'hôtel Maynier, rue du Vieux-Raisin, et sur les montants des fenêtres adjacentes. Tout amateur qui possédait une frise de pierre ou un panneau de bois couvert de ces reliefs délicats et riches ne manquait pas de dire : c'est du Bachelier. Mais ces charmantes sculptures ne diffèrent nullement de celles qui avaient développé, sur les bords de la Loire et ailleurs, leurs ramures et leurs floraisons. Elles ne prennent pas à Toulouse un caractère particulier. La création de Bachelier, que nous connaissons enfin aujourd'hui, grâce à M. l'abbé Douais, est au contraire originale, personnelle, parfaitement appropriée aux matériaux employés dans notre contrée. Elle explique la renommée qui dut s'attacher à son auteur, et elle se répandit, en effet, aussitôt dans la ville et les environs.

» Elle s'accorde d'ailleurs avec les œuvres authentiques que nous connaissions déjà du célèbre architecte. La porte du Capitole montre, en effet, de même, des superpositions de colonnettes dans une ordonnance générale un peu grêle. Les fenêtres sont aussi d'un aspect, élégant sans doute, mais un peu menu. Rien ne révèle moins, à coup sûr, l'influence de Michel-Ange, dont la légende fait aussi le maître de Bachelier, sous la pression, sans doute, de l'impérieuse fureur de nier l'originalité de l'art français au profit de celui de l'Italie. On le sentit si bien, à Toulouse même, que bientôt les fenêtres s'encadrèrent dans une ornementation animée et exubérante, comme on le voit aux constructions postérieures de l'hôtel Maynier, ajoutées par Jean Burnet.

» Bachelier fut-il l'auteur de cette transformation qu'on lui attribue comme tout le reste? Les chercheurs nous le diront bientôt, ou plutôt M. l'abbé Douais nous révélera ce secret comme le premier, car nous ne saurions confier en de meilleures mains ce domaine des archives notariales, où il est entré par un coup de maître. Mais si Bachelier a sculpté ces nouvelles fenêtres, il a singulièrement transformé sa manière.

» Cette transformation est bien plus fondamentale encore si Bachelier est vraiment l'architecte de l'hôtel d'Assézat, comme il le paraît d'après une nouvelle découverte de notre vaillant secrétaire général. L'ordonnance de cette superbe demeure est si puissante et si magnifique, elle s'élève si

fort au-dessus des autres constructions toulousaines auxquelles elle ne ressemble en rien, qu'elle ne s'explique que par l'évidente reproduction de la cour du Louvre.

» Le regretté collègue, que nous venons d'avoir le malheur de perdre, et qui avait examiné et classé avec un coup d'œil si pénétrant et si précis les constructions civiles de la renaissance toulousaine, avait pressenti la découverte de notre secrétaire général. Dans les dernières lignes de son *Etude sur les monuments de la renaissance à Toulouse*, parue en 1887 dans la *Revue des Pyrénées* il se demandait si Bachelier, dont l'influence paraît avoir été si considérable vers le milieu du seizième siècle, n'aurait pas été l'inventeur de l'ordonnance architecturale qui a caractérisé cette époque dans notre ville. Cette précision sagace vient d'être ainsi justifiée.

» Il pensait, toutefois, que le bel hôtel de la rue de la Dalbade n'avait dû être construit que vers 1550, parce que Jean de Bagis, qui cependant en était propriétaire dès 1530, ne fut conseiller au Parlement qu'en 1548. Mais déjà muni de charges de judicature, en possession sans doute d'une belle fortune, le futur parlementaire commença dès 1537 la construction de son hôtel, qui d'ailleurs, par une exception parmi les autres belles demeures toulousaines de cette époque, présente le caractère d'une maison construite dans une vue de spéculation et pour donner des appartements à louer. Des indications du cadastre en font foi. Ainsi, en 1576, logeaient dans l'hôtel les procureurs Mazuyer et Roux, le référendaire de Saint-Symon, et M. de Rouis.

» La maison comprend un corps de logis sur la rue, un autre entre cour et jardin donnant sur la petite Garonne, avec deux ailes sur la cour. Des caves voûtées s'étendent sous la façade et sous l'aile du nord. Deux étages voûtés supportent les trois étages sur le jardin, qui est ainsi en contre-bas de deux étages. Les trois autres corps de logis ont un rez-de-chaussée sur la rue et la cour, et deux étages au-dessus. Ce rez-de-chaussée est voûté sur la rue.

» Sur le corps de la façade, aux côtés de l'entrée et sur l'aile du midi, s'ouvrait sur la cour, par des arcades cintrées, un large portique, souvenir des maisons du moyen âge, qui appelait ces promenoirs intérieurs cloître ou piliers. Ils faisaient toujours partie d'un édifice et n'étaient pas isolés comme les portiques de l'antiquité ou les *loggias* italiennes. Ils étaient toujours fermés à l'une de leurs extrémités pour éviter les courants d'air. Ils offraient aux habitants de la maison une galerie de repos pendant l'été, ou même de promenade à une époque où les villes ne possédaient pas, comme aujourd'hui, de jardins publics, et où l'on sortait peu de chez soi. Ils servaient aussi d'abri aux personnes attendant d'être introduites, et parfois encore on y attachait les chevaux pendant les visites. Les cinq travées du portique ont été converties en remises et en magasins sur l'aile du midi.

On voit des galeries analogues à l'hôtel de Pins, rue des Chapeliers, à l'hôtel Maynier, à l'hôtel d'Assézat.

» Mais Jean de Bagis, ou plutôt Bachelier, son architecte, abandonna la vis tournante du moyen âge, et il établit son escalier à rampes droites entre deux murs, sur un modèle qui venait d'être adopté, et dont Pierre Lescot devait donner bientôt le plus parfait exemple au palais du Louvre. Cet escalier ne conservait même plus sa cage spéciale en dehors des bâtiments d'habitation, disposition commode, parce qu'elle ne gênait pas les appartements intérieurs, et ne les coupait pas du haut en bas. Aussi l'architecte de l'hôtel d'Assézat la conserva-t-il encore quelques années plus tard. L'escalier de l'hôtel de Jean de Bagis s'ouvre au milieu de l'aile entre cour et jardin. Il n'est pas voûté, pas plus que celui de l'hôtel d'Assézat.

» L'escalier de l'hôtel de Pantaléon-Jaubert, rue Ninau, aujourd'hui hôtel de Sevin, marie les rampes droites renouvelées de l'antiquité avec une voûte en croisée d'ogive ; il est probablement le premier à Toulouse de ces escaliers solennels à double volée, car le conseiller au Parlement acheta en 1533 le terrain sur lequel il construisit son hôtel.

» La décoration des façades sur la cour était fournie par ces fenêtres à double étage de colonnettes perçant les murailles de briques, dont Bachelier semble bien aujourd'hui avoir été l'inventeur. Colonnettes et pilastres sont en saillie sur le mur au second étage, dans l'angle de l'ébrasement au premier étage et au rez-de-chaussée. Des consoles en pierre avec un ornement feuillagé supportent les chambranles au premier et au rez-de-chaussée.

» Tous les croisillons des fenêtres ont été enlevés. Mais on pourrait les rétablir aisément en prenant pour modèle la fenêtre contemporaine de l'hôtel de Cheverry, qui est demeurée intacte. En outre, presque toutes les fenêtres ont été allongées, et surtout celles de l'aile du nord, au point d'être absolument transformées. La fenêtre de l'escalier au premier étage a été aussi agrandie et dénaturée.

» L'ordonnance de la cour se termine par un attique formé par des extrémités de futs de pilastres avec une feuille épanouie embrassant la moulure ronde de la corniche, en guise de chapiteau. La corniche de pierre, simple mais robuste, s'aperçoit à peine à l'ombre du toit en saillie.

» Jean de Bagis compléta cette ornementation par la belle porte qui s'ouvre sur l'escalier. Elle est en effet de la bonne époque de la renaissance toulousaine et c'est l'œuvre d'un délicat très supérieure aux sculptures lourdes qui devaient bientôt surcharger à côté d'elle deux des façades de la cour. Elle présente quelques ressemblances avec la porte du grand Consistoire au Capitole, sculptée en 1552 par Guiraud Mellot (1). Deux figures

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, t. XIV, p. 169.

d'hommes barbus, dont les jambes s'enferment dans une gaine, supportent une corniche au-dessus de laquelle deux génies ailés, dont le corps se termine par un enroulement de feuillages, s'appuient sur un cartouche et entourent un autre cartouche, encadré de moulures, couronné aussi par des feuillages, sur lequel se voyait sans doute le blason des Bagis. C'est le maître morceau de ce bel hôtel.

» Nicolas Bachelier en est-il l'auteur? La sobre énergie avec laquelle sont taillées les figures, l'élégance et la finesse des moulures révèlent un artiste de race. Mais aucune initiale, aucun monogramme n'indique son nom, et nous ne connaissons encore aucune œuvre de sculpture absolument authentique de Bachelier, à laquelle nous puissions comparer cette porte. Il faut donc savoir attendre.

» L'architecte de si grand renom à Toulouse reprenait pour l'ordonnance de cet hôtel les souvenirs de l'antiquité classique, à un moment où les fantaisies plus libres de la première renaissance fleurissaient encore. L'hôtel est en effet absolument contemporain de la porte voisine de la Dalbade, datée sur un petit cartouche de 1537, tandis que sur un autre cartouche correspondant se voient les initiales T. M.

» Une quinzaine de maisons à Toulouse conservent des fenêtres semblables à celles de la cour de Jean de Bagis.

» Cette ornementation de la cour élégante et logique, qui caractérisait la meilleure époque de la renaissance toulousaine, fut bientôt transformée et alourdie, en même temps que fut reconstruite la façade sur la rue.

» Le conseiller au Parlement qui s'était retiré en 1557 était mort en 1570. Philippe de Paulo (1), sieur de Rouis, président au Parlement, son héritier, vendit l'hôtel, le 17 octobre 1601, à Nicolas Guerrier, bourgeois de Toulouse, et sieur de Ribaulte (2). Deux jours auparavant il avait vendu une partie de l'hôtel, 88 cannes 6 palmes, à maître Jean Boyer, procureur au Parlement, et quelque temps auparavant encore une autre partie, qui ne contenait que 28 cannes 6 palmes, mais avec faculté de rachat, à demoiselle Françoise de Cathelan, veuve de Pierre du Brueilh, docteur en médecine.

» L'hôtel entier contenait 520 cannes et avait en largeur sur la rue

(1) Les Paulo avaient leur hôtel à l'angle de la rue Malcousinat, aujourd'hui rue de la Bourse, et de la rue Izalguier, aujourd'hui rue Clémence-Isaure, sur la place de la Bourse actuelle. Ils habitèrent plus tard la rue Nazareth, n° 39, où l'on voit encore sur la porte Louis XIII leur blason à demi-effacé, avec la croix de religion en chef.

(2) Nicolas Guerrier était un riche apothicaire qui avait sa maison et sa boutique rue des Pélégantiers, aujourd'hui rue du May, capitoulat de la Daurade. Acte de vente retenu par M^e Bernard Canac. Archives de l'Hôtel de ville, cadastre de 1571, f° IIIIX.

17 cannes une palme. Il payait d'allivrement en 1571, 18 livres, 8 sols, 3 deniers. Il confrontait du midi avec la maison de Pierre Barravi, conseiller au Parlement, et du nord avec celle de Guillaume Bajuli.

» François de Clary, juge-mage en la sénéchaussée de Toulouse, épousa Gabrielle de Guerrier, fille et héritière de Nicolas Guerrier.

» Devenu premier président du Parlement de Toulouse, en 1611, après avoir été maître des requêtes au Parlement de Paris, il résolut d'embellir fastueusement l'hôtel dont il était devenu possesseur et il en transforma le caractère.

» Le goût délicat et fin de la Renaissance s'était altéré. Il se portait vers les décorations pompeuses qui s'inspiraient des monuments antiques souvent mal compris, plus que des convenances de la construction.

» Le premier président commença par surcharger les façades sud et est de la cour par des ornementations diverses. Il dressa entre les arcades du portique des pilastres cannelés, couronnés par un chapiteau fort élégant sur lequel une tête d'ange ailée, finement sculptée, s'épanouit entre deux volutes ioniques. Au-dessus, un entablement classique supporte une épaisse et large corniche sur laquelle il avait projeté évidemment de dresser des statues. De belles arcatures en pierres à bossages sont figurées sur le mur comme pour les encadrer dans une niche.

» Pendant que François de Clary embellissait ainsi son hôtel, on découvrit dans la Garonne, après une rupture de la chaussée du Bazacle, des colonnes de très grande dimension et des fragments de marbre que l'on jugea être les débris du temple antique qui s'élevait à l'époque gallo-romaine sur l'emplacement actuel de la Daurade, ou peut-être un peu plus à l'aval. Il se fit adjuger plusieurs de ces plaques de marbre et, avec le culte passionné que l'on rendait alors aux antiquités romaines, il s'empressa de fixer ces plaques, les unes carrées, les autres rondes, quelques autres en losange, au-dessus des fenêtres, au-dessus des niches et entre les fenêtres. Il les encadra respectueusement dans un assemblage de têtes, de figures couchées et de feuillages d'un goût fort médiocre et d'une exécution épaisse. Les grosses têtes et les figures de femme vinrent enrouler par leurs attributs et leurs vêtements le sommet des arcades, dont le contour fut muni aussi de pierres avec moulures et bossages.

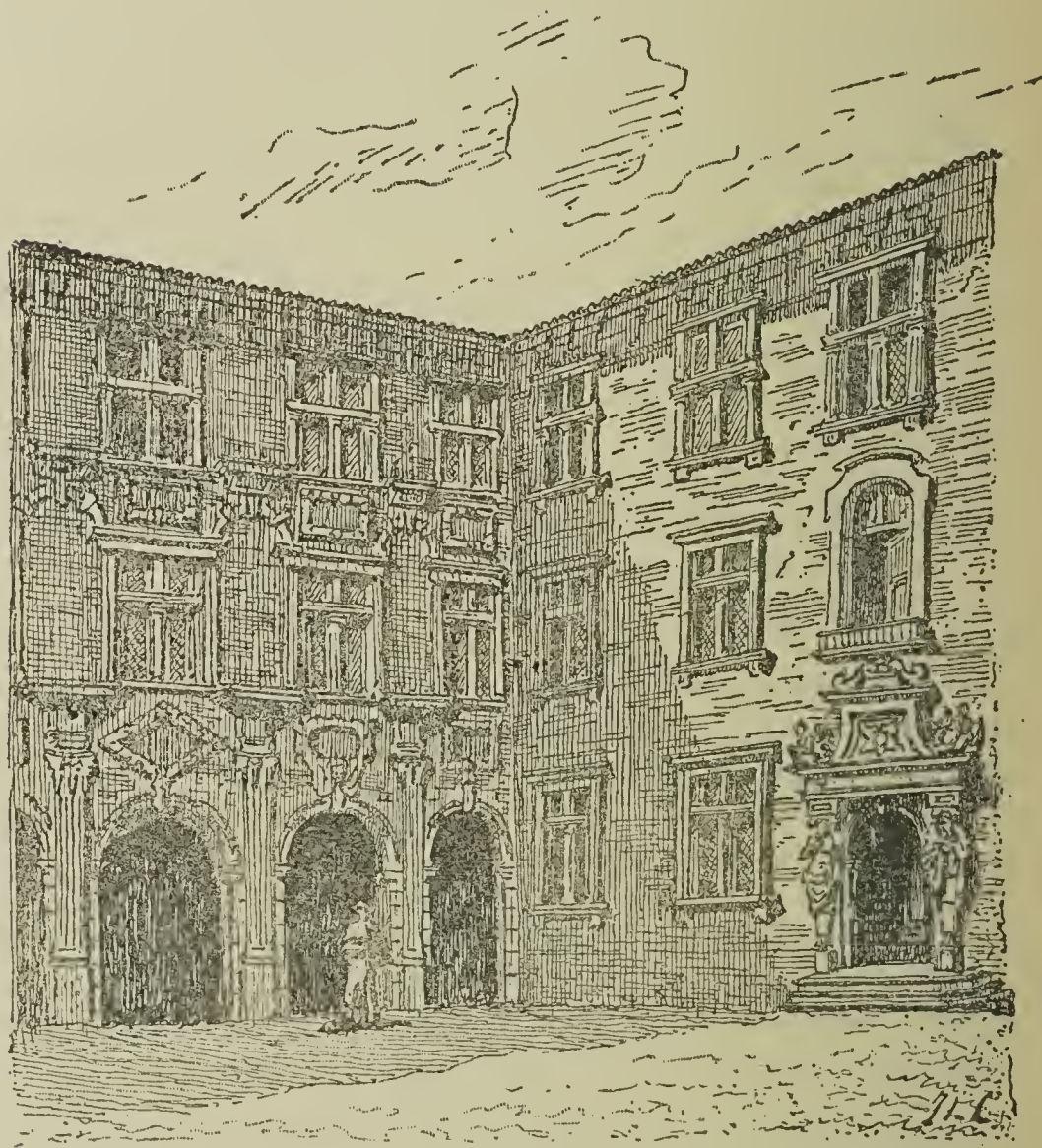
» Parfois, à l'époque précédente, on avait aussi orné de marbre les façades ou les portes des édifices, comme on peut le voir sur la porte voisine de l'hôtel de Felzins; mais alors on les taillait avec plus de goût, en fragments plus petits, en forme de cabochons ou de pointes de diamants.

» Les plaques en carré long au-dessus des arcatures en bossages sont inclinées et supportent une tablette sur laquelle on projetait aussi de poser des bustes. La décoration ainsi complétée eût été vraiment magnifique.

» Mais ce fut surtout sur la façade de l'hôtel que se déploya le faste am-

poulé des vanités parlementaires et du goût exubérant du grand siècle à son aurore.

» Cette façade, qui doubla comme un placage celle de Jean de Bagis, demeurée peut-être inachevée, se compose de huit travées séparées par des pilastres cannelés, interrompus, à la hauteur des fenêtres de l'entresol,



par des trophées d'armes alternés avec des guirlandes de fruits retombantes dans lesquelles picorent des oiseaux au long cou ; ils sont couronnés par de larges chapiteaux où s'épanouit un aigle aux ailes éployées entre des feuillages corinthiens. L'aigle était la pièce principale du blason de François de Clary (1).

(1) D'argent à l'aigle éployé de sable au chef d'azur chargé d'un soleil d'or.

» Les pilastres ne s'élèvent pas jusqu'à la corniche et la toiture, mais en sont séparés par un attique dans lequel s'ouvrent les fenêtres du second étage. Une large bande horizontale règne ainsi à la partie supérieure de l'édifice et rompt la monotonie qu'aurait présentée la série des pilastres parallèles s'ils avaient atteint la ligne du toit. Trois bandes d'architrave et de robustes consoles supportent la corniche très saillante qui projette ainsi de belles ombres. Des frontons alternativement triangulaires et curvilignes surmontent les travées ; dans les deux du milieu est figuré un soleil rayonnant qui entraine aussi dans les armes des Clary.

» Cette façade est une imitation manifeste de celle que Jean Bullant avait élevée, un demi-siècle auparavant, au petit château de Chantilly ; mêmes pilastres gigantesques entre les fenêtres, même couronnement de frontons triangulaires et curvilignes (1). C'est Jean Bullant, en effet, qui, au milieu de l'abus des colonnes superposées qui s'entassaient sur les monuments, exagéra l'ampleur de celles qu'il employait, et créa ces immenses colonnes ou ces immenses pilastres dont l'imitation fut si funeste dans la suite pour l'architecture française. Mais les pilastres de l'hôtel de Clary furent disposés plus heureusement que ceux de Chantilly. S'ils chevauchent comme eux sur deux étages, ils s'arrêtent du moins au-dessous des fenêtres supérieures qui ne coupent plus ainsi la belle ligne horizontale de l'entablement.

La surface entre les pilastres est richement ornée. Un robuste soubassement, avec un large bossage en carré long, sert de base à l'ordonnance. Les grandes fenêtres du premier étage ont conservé leurs meneaux en croix ; des figures de femmes et d'enfants sont sculptées sur celui du milieu, et des torsos de femmes ou d'hommes barbus sur celui qui sépare en deux les fenêtres basses. Les montants des grandes fenêtres sont constitués par des pilastres ioniques. Le socle même de la corniche est orné de trophées d'armes et d'attributs divers. Entre les frontons, de belles têtes de lion servent de gargouilles et accentuent la ligne sinueuse en lui donnant de la fermeté et de l'appui.

» La porte est double, mais l'une des deux n'est que simulée. Si l'architecte adopta cette ordonnance contrairement à la disposition symétrique habituelle, qui demande une porte centrale avec un égal nombre de fenêtres de chaque côté, c'est qu'il avait à parer à un désaccord d'équerre. L'hôtel est, en effet, bâti sur un périmètre aux lignes obliques qui part en biais sur la rue, et, de plus, l'aile du nord, sur la cour, est plus large que l'aile méridionale. On voulut une cour exactement carrée. Il en résulte qu'une porte ouverte sur le milieu de la façade ne correspondrait pas à la

On voit ce blason peint sur un vitrail du chœur de Saint-Etienne, côté de l'épître, qui date de 1612.

(1) Voir l'*Architecture de la Renaissance*, par Palustre, p. 160.

porte de l'escalier. Même avec le parti-pris, on peut voir que l'axe de la porte d'entrée et du passage aboutit, en se prolongeant, à gauche de la porte de l'escalier et non au milieu de cette porte. Mais il faut prêter attention pour s'apercevoir de cette irrégularité, et le défaut de parallélisme est habilement corrigé.

» On est plus choqué du raffinement qui a fait adopter des cintres à pans coupés, au lieu de cintres en demi-cercle d'un aspect beaucoup plus monumental.

» Les doubles portes sont accompagnées de deux colonnes corinthiennes accouplées, cannelées, reposant sur un piédestal en saillie sur ceux des pilastres. Cet avant-corps donne ainsi de l'accent à la façade et en rompt la monotonie. Les larges corniches saillantes étaient destinées, sans doute, à recevoir des statues. Entre elles, deux groupes de statues s'élèvent au-dessus des portes. Apollon et Mercure, avec leurs attributs, soutiennent le blason des Clary; Junon et Minerve, avec le paon et l'égide, le monogramme de M. Calvet-Besson, qui restaura l'hôtel en 1857.

» Ces statues sont sculptées avec un art à la fois délicat et monumental, et elles s'enlèvent sur la façade avec un élan fort élégant.

» Colonnes et pilastres peuvent être considérés comme les contreforts des voûtes qui recouvrent les travées du rez-de-chaussée. L'ordonnance si bien entendue pour l'effet décoratif est ainsi de même fort logique.

» On lui reproche de la lourdeur. Il est certain que le goût du temps était à l'emphase dans la littérature comme dans l'art. Les grands et sûrs génies du règne suivant devaient venir bientôt discipliner, par la justesse et la mesure, cette exubérance de sève. Mais si l'on pouvait voir cette façade avec plus de reculée que la largeur de la rue n'en permet, elle apparaîtrait avec toute sa richesse, qui n'excluerait ni l'élégance ni l'harmonie. On verrait que tous ses éléments sont disposés pour un effet voulu et certainement atteint, et qu'aucun n'est en désaccord.

» Il ne reste des décorations anciennes à l'intérieur qu'un délicat et fin linteau de cheminée sur lequel des figurines s'enlacent avec des feuillages enroulés et que supportent des colonnes doriques accouplées. C'est une œuvre de la bonne Renaissance, qui date de Jean de Bagis. Mais François de Clary l'alourdit, comme tout l'ensemble de l'hôtel, par une épaisse statue de Pomone entourée de quatre amours dans une guirlande de fruits. L'un de ces amours, à demi-allongé, présente cependant des lignes assez heureuses. Des figures d'hommes barbus, enveloppés dans des plis, rappellent celles de la porte de la cour, mais leur sont inférieures.

» Nicolas Bachelier est-il l'auteur du charmant linteau de cheminée supporté par les deux colonnes accouplées qui font songer à celles de la porte du capitole? C'est possible, presque probable, mais rien ne le prouve encore. Quel que fut le sculpteur, il avait projeté sans doute un panneau

supérieur composé de colonnettes accouplées que celles qui montent du sol semblaient appeler, avec ornements ou figures en bas-relief au milieu (1).

» François de Clary perdit son fils et se démit de sa charge en 1615, en la transmettant à son gendre, Gilles le Mazuyer (2).

» Il avait été installé le 11 juillet 1611. Ce ne fut sans doute qu'au printemps suivant qu'il entreprit les embellissements de son hôtel, dont les travaux durèrent ainsi trois années.

» Vers 1665, l'hôtel appartenait à noble Richard Déjean, et confrontait, au midi, Pellissier, au nord, Papus, contenant 536 cannes.

» Le 12 mars 1710, il fut adjugé à Jean-Joseph Daguin, conseiller au parlement, fils de Nicolas Daguin, écuyer, conseiller-trésorier de France en la généralité de Toulouse.

» Après la Révolution, il appartenait encore à la famille Daguin, et confrontait, au midi, Pratviel, au nord, d'Olive.

» Il appartint ensuite à la famille Durègne. M. Calvet-Besson l'acheta en 1855 (3), et s'appliqua bientôt à terminer les sculptures de la façade, dont quelques-unes n'étaient encore qu'épannelées ; les trophées et les guirlandes de fruits qui embrassent les pilastres, dont deux seulement avaient été terminées, puis quelques meneaux et les allèges des fenêtres. Il fit replacer le blason des Clary au-dessus de la porte d'entrée, et fit sculpter son monogramme au-dessus de la fausse porte. Dans la cour, il rétablit en terre cuite plusieurs colonnettes des fenêtres du second étage, sur l'aile du levant, que les pluies de l'ouest avaient effritées. Il plaça aussi, sous les appuis de ces fenêtres, des consoles en terre cuite sur le modèle de celles qui avaient été conservées au premier étage et au rez-de-chaussée. Après avoir orné ainsi la façade avec plus de profusion encore que François de Clary lui-même ne l'avait projeté, le nouveau propriétaire eut le tort d'en faire racler la surface pour la remettre à neuf. Outre que cette opération, si délicatement qu'elle soit faite, altère inévitablement les moulures et les sculptures, elle dépouille le monument de l'épiderme protecteur que le temps lui a donné et l'écorche, pour ainsi dire.

» M. Calvet-Besson fit placer aussi, au-dessus des portes qui s'ouvrent sur l'escalier, au premier étage, un moulage des armoiries de Jean Burnet, soutenues par deux petits génies, qui sont sculptées sur la cheminée du bel hôtel bâti par l'avocat Maynier, rue du Vieux-Raisin, que Jean Burnet acheta en 1547. Ces armoiries pourraient induire en erreur les visiteurs de

(1) Voir la cheminée du château de Lauzun. Palustre, *La Renaissance*, p. 217.

(2) Le premier président Le Mazuyer avait son hôtel presque à côté de l'hôtel de Clary, près de celui du Temple, dans une partie des bâtiments du couvent actuel de la Visitation.

(3) L'hôtel appartient aujourd'hui à M^{me} Dauderny.

l'hôtel. Jean Burnet, gendre du conseiller Jacques de Rivières (1), compléta l'hôtel construit dans le style charmant de la première renaissance, par les ailes où s'ouvrent les fenêtres à figures, et par le portique à arcades, où l'on voit aussi le dragon de ses armes.

» Enfin, M. Calvet-Besson fit poser deux plaques de marbre, sur lesquelles il résume à sa façon l'histoire de l'hôtel. L'une nous apprend que ses travaux furent dirigés par M. Antoine Vitry, architecte, et exécutés par M. Calmettes, sculpteur, en 1857. L'autre ne contient guère que des erreurs.

» Si nous savons aujourd'hui, grâce à M. l'abbé Douais, que Nicolas Bachelier fut l'architecte, en 1537, de l'hôtel de Jean de Bagis, les registres des notaires gardent encore le secret des noms de l'architecte et du sculpteur qui transformèrent et alourdirent l'hôtel par les ordres de François de Clary.

» Est-ce Pierre Souffron qui dirigea ces travaux ? C'est possible, vraisemblable même, mais pas certain encore. Souffron, qui fut l'architecte du superbe château de Cadillac, du château de Beaumont, de la clôture du chœur et du rétable de la cathédrale d'Auch, du pont de Cazenove, sur le Ciron, continua la construction du pont de Toulouse, de 1597 à 1612. Il habita Toulouse pendant près de vingt ans. Les nouvelles ornementsations de l'hôtel de pierre paraissent liées à la construction du pont, et un dicton populaire conserve la trace des rapports qui s'établirent et des échanges de matériaux entre l'entrepreneur du pont et François de Clary : « Y a maï de peyros del pount à l'oustal de peyro que de l'oustal de peyro al pount. » Il est vraisemblable, en effet, que le fastueux premier président ait choisi, pour embellir son hôtel, l'architecte le plus en renom à cette époque (2).

» Il est possible aussi que le sculpteur Arthur Legoust, que l'inscription appelle Artus, selon le vocable légendaire adopté à Toulouse, soit l'auteur des statues et des ornementsations de la façade, comme de la Pomone et des amours de la cheminée. Arthur Legoust sculptait, en 1615, la porte de l'Arsenal au Capitole, qui montrait aussi une surcharge d'ornements entassés autour de la statue de Louis XIII, et il sculptait encore, en 1526,

(1) Le conseiller au Parlement Jacques de Rivières avait son hôtel où l'on voit encore son blason à l'angle de la rue de la Dalbade et de la rue Pierre Brunières, hôtel appelé assez récemment hôtel de Montmorency, parce qu'il fut habité au commencement du siècle par M^{me} de Montmorency née de La-roche-Gensac.

(2) D'après les recherches de M. Braquehay, Pierre Souffron était mort en 1621 ou 1622, probablement à Toulouse. C'est un autre Pierre Souffron, son fils, sans doute, qui construisit à Auch la porte des Capucins, le collège des Jésuites, la chapelle des Carmélites et aussi les bâtiments de Garaison; il vivait encore en 1644.

le beau groupe du président de Lestang à genoux devant la Vierge, à Saint-Etienne.

» Ce qu'il y a de sûr, c'est que François de Clary ne put employer ni Dominique Bachelier, qui mourut à Lectoure, en 1589, de l'éclat d'une poudrière, ni Antoine Guépin, qui sculptait, en 1681, le buste du Dauphin pour une galerie du Capitole, en 1682, le Christ copié de celui de Michel-Ange à la Minerve pour l'entrée du Pont-Neuf, et qui, par conséquent, n'était qu'un enfant en 1612, si toutefois il était né. »

Séance du 19 mai 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS communique des photographies de l'autel roman de Lavaur, et offre à la Société son travail extrait de la *Revue des Pyrénées* : « *Les dernières années d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne, d'après ses lettres inédites et les dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur (1565-1568).* » Il lit un travail sur les stalles de la cathédrale d'Auch.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. Bar-Ferree, une monographie de la cathédrale d'Aix, publiée dans *Architectural Record*, juillet 1895.

Sur les conclusions des différents rapporteurs, la Société décerne les récompenses suivantes pour le concours de cette année : Le prix Ourgaud à M. l'abbé Maurette, curé de Toutens, membre correspondant, pour l'*Histoire du Cabanial* (rapporteur : M. le baron Desazars) ; une médaille de vermeil de 1^{re} classe à M. Antonin Soucaille, pour *Les institutions municipales du consulat de Béziers, 1131-1789* (rapporteur : M. de Rey-Pailhade) ; une médaille de vermeil à M. Georges Kontz, étudiant à la Faculté de droit de Toulouse, pour la *Liste des coutumes municipales et régionales du département du Gers* (rapporteur : M. Brissaud) ; une médaille d'argent à M. Léon Baurier, membre correspondant, pour les *Signets et marques des illettrés au XVI^e siècle dans le pays de Luchon* (rapporteur : M. de Casteran) ; une médaille de bronze à chacun des trois auteurs suivants : M. l'abbé Marsan, curé de Soulan, membre correspondant, pour *Une famille de robe illustre, d'Aspe* (rapporteur : M. de Casteran) ; M. Gaillac, pour *L'époque gallo-romaine à l'Isle-d'Albi* (rapporteur : M. le baron de Rivières) ; M. Emile Marty, pour *La maison de Rabastens et ses bio-généalogies* (rapporteur : M. Massip) ; un rappel de médaille d'argent à M. l'abbé Couret pour sa brochure : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save* (rapporteur : M. Candelon).

La Société désigne M. de Casteran comme rapporteur général pour le concours de cette année.

M. le baron DE RIVIÈRES, appelé par l'ordre du jour, décrit quatre inven-

taires de mobilier d'église qu'il a copiés dans le fonds si riche des Archives départementales du Tarn. Ces inventaires relatent les meubles et ornements de trois églises. Deux sont consacrés à l'église de Notre-Dame de la Plâté, à Castres ; l'un date de 1517, et l'autre de 1621. Les autres relatent, l'un les meubles de l'église Saint-Julien, aujourd'hui supprimée et démolie ; il remonte à 1579, et l'autre le mobilier de l'église dédiée à Sainte-Martiane, également supprimée à l'époque de la Révolution et démolie maintenant ; ce dernier inventaire remonte à l'année 1590. M. de Rivières démontre l'utilité et l'intérêt que présente la lecture de ces anciens états des églises, comme aussi l'exploration des minutes anciennes des notaires.

M. le baron DE BOUGLON lit des impressions sur son récent voyage en Grèce : le cadre restreint du *Bulletin* ne permet de publier de ce travail que ce qui concerne l'Acropole et le musée d'Athènes :

« Quand on arrive à Athènes, la première pensée est pour l'Acropole, pour ces monuments fameux qui dominent la ville et semblent la protéger comme au temps de sa jeunesse. On gravit donc les pentes du rocher et l'on pénètre dans la place par la porte dite de Beulé.

» Cette entrée ne serait, paraît-il, qu'un remaniement d'une époque relativement récente : c'est fort possible, mais elle prépare admirablement les yeux par une série de marches qui montent vers les Propylées et leur font comme un piédestal imposant.

» A gauche se détache sur le bleu du ciel le charmant petit temple de la Victoire Aptère, tout gracile dans sa robe ionique. A droite, le socle d'Agrippa, veuf de sa statue, dresse sa haute masse à côté de la Pinacothèque.

» Traversez les Propylées, digne entrée d'une demeure des dieux, et, au delà d'un grand espace, vous apercevez le Parthénon avec la ruine majestueuse de ses marbres dorés par le soleil. L'idée est bien répandue que ceux qui ont vu le Parthénon et ont parlé de son harmonie mystérieuse ne s'étaient laissés aller à un enthousiasme de commande que pour mieux cacher leur désappointement. Mais fixez l'édifice avec une attention soutenue, faites-en lentement le tour, et vous vous convaincrez aussitôt, par le plaisir intime des yeux, de la vérité du sentiment éprouvé par d'autres voyageurs.

» De bonne heure, — dès le huitième siècle, — les architectes grecs ont connu le sens exquis des proportions. Leur but constant, c'est l'étude de toutes les parties d'un temple, afin de les rendre les plus nobles, les plus parfaites possible. La science des proportions, — l'eurythmie, — qui fait que devant une œuvre de la belle époque on reste surpris, charmé sans bien s'en expliquer la cause, cette science, les Grecs surent en appliquer les principes avec un tact si complet, qu'il a fallu les patientes investigations de Penrose et de Paccard pour surprendre le secret d'Ictinos.

» Ictinos avait observé que, pour l'œil, les lignes horizontales trop longues

paraissent s'infléchir dans le sol, qu'un plan très étendu se creuse vers son centre ; il donna donc une courbure imperceptible aux lignes horizontales du Parthénon en déprimant à leurs extrémités le soubassement, l'architrave, le fronton du temple, tandis que les entablements sur les faces latérales formaient des parties convexes et que les murs décrivaient une courbe rentrante.

» De plus, afin de satisfaire le regard autant que pour obéir aux lois de la stabilité, Ictinos rendit l'entre-colonnement moins large à l'angle du temple, la colonne de cet angle fut plus grosse et très légèrement inclinée vers l'intérieur. Bref, toutes les lignes verticales pyramidèrent vers un sommet idéal et le résultat de cette sagacité architectonique fut une œuvre d'une beauté incomparable.

» Si le Parthénon est le point culminant des traditions d'art dorique, le monument voisin, l'Erechteion, se revêt du type très particulier de grâce et de sveltesse du style ionique. Il contient en un seul trois temples distincts : celui d'Athéna Poliade à l'est, celui d'Erechtée au nord, et celui de Pandrose, fille de Cécrops, au sud. La porte et les colonnes de l'Erechtéion, tout comme l'entablement sans frise qui repose sur la tête des Caryennes du Pandrosion, sont des modèles achevés de cet élégant style ionique dont la flexibilité se pliait aux combinaisons de ligne les plus variées. Rappelons, en passant, notre Jean Goujon décorant de Caryatides une salle basse du Louvre avec cet instinct du beau qui guidait nos renaissants vers l'antiquité.

» Pour les Grecs, le sentiment du beau devenait presque une religion. Il leur donna ce vigoureux essor vers l'idéal des formes, cette aspiration vers une humanité divinisée dont les progrès s'affirment et se développent dans la série chronologique de statues qu'expose le musée d'Athènes. Rien n'est plus curieux que les preuves successives de ces manifestations d'art, à commencer par l'Athéna assise, ce *zoanon* de pierre dégrossie, où le sculpteur plein d'inexpérience ose à peine indiquer sous la tunique de la déesse les membres raidis, à continuer par le fronton d'Héraclès, en tuf calcaire, par l'Apollon de Ténée, et avec eux tout l'Olympe archaïque, qui subissent l'influence égyptienne, — bras collés au buste, corps figé dans une gaine, sourire énigmatique, — procédés que l'on voit disparaître au fur et à mesure que l'art devient plus libre.

» Dès la fin du septième siècle, l'archaïsme hellénique fait place à un style qui accuse des qualités personnelles : étude directe du nu, soin dans la manière scrupuleuse de traiter les accessoires, recherches de certains tons de couleur venant au secours de la plastique. Une loi naturelle pousse bientôt la statuaire, plus sûre d'elle-même, à se débarrasser d'une technique empruntée par l'art primitif grec à l'art oriental. Ce génie grec qui rayonnera sur le monde entier n'est pas primesautier à son origine : il a besoin de

s'assimiler les éléments d'art étrangers, puis, après un temps de copie servile, le voici qui modifie ces éléments, les perfectionne, les marque à son empreinte juvénile, vivifie les écoles de Samos, de Chios, d'Argos, pour ne citer que les principales, et se fixe en Attique pour arriver, avec Phidias, à son plein épanouissement, et, quatre-vingt-dix ans plus tard, avec Praxitèle, à son *summum* de souplesse et d'élégance.

» L'école attique du sixième siècle nous vaut une salle du musée d'Athènes du charme le plus étrange. Qu'on se figure une vingtaine de jeunes femmes en marbre de Paros, debout, l'air froid, hautain même, en longs vêtements éclatants de couleur, les cheveux roux et calamistrés, la prunelle avivée, d'une main retenant les plis de leur manteau, et de l'autre tendant un fruit d'un geste hiératique. Quoique de même type, aucune de ces statues ne se ressemble. Ce sont les effigies des prêtresses d'Athéna, renversées par les Perses lors de la prise de l'Acropole, et que Cimon fit pieusement enfouir dans les remblais du côté est du Parthénon, quand il élargit la base nouvelle sur laquelle Ictinos devait asseoir le nouveau temple. M. Salomon Reinach nous faisait remarquer les points de ressemblance qui existaient entre plusieurs de ces prêtresses au front large, à l'œil oblique, et les visages adoptés par certaines de nos écoles de sculpture du moyen âge. Toutefois, le sourire bienveillant de nos saints de cathédrale se change, chez ces vierges d'Athéna, en ironie ou dédain.

» La période de la fin du sixième siècle est principalement représentée par le bas-relief d'Eleusis, — Triptolème entre Coré et Déméter, — où se déploie un mélange de grâce et de force, une préoccupation du modelé dont l'héritage donnera enfin au siècle suivant, — le grand siècle de Périclès, — la conception de la beauté absolue.

» Peut-on oublier, une fois qu'on les a vus, les marbres d'Epidaure, le torse de la Victoire, les trois *Nikés* aux draperies flottantes, la tête de l'Amazone blessée, les trois charmantes têtes de la déesse Hygie, l'Hermès d'Andros, inférieur à celui d'Olympie, mais qui ferait néanmoins la gloire d'un musée? Et la statue de Thémis? et le Diadumène de Polyclète si curieux à étudier pour la facture de l'artiste dont Cicéron trouvait les statues *quadratae*? L'on voudrait demeurer longtemps et passionnément en contemplation, mais il faut marcher et marcher encore si l'on veut tout voir.

» Le Neptune du quatrième siècle est superbe de majesté : il domine la foule des dieux et des héros dont les traits éternisent parmi les hommes l'idée de la beauté dans ce qu'elle a de plus élevé. L'*Eubouleus* de Praxitèle attire par son air rêveur si en dehors du regard calme, serein et souvent trop impersonnel de la plupart des statues. Les têtes de Scopas font exception, elles gardent la griffe du maître, l'arcade sourcilière prononcée et donnant à l'œil comme une flamme de vie. Les élèves de Praxitèle sont là aussi avec leurs œuvres où la forme voulant l'emporter sur l'idée arrive à la grâce

sensuelle : l'excès sera la décadence du grand art, nous sommes proches des écoles de Pergame et de Rhodes.

» La galerie des stèles funéraires offre un autre intérêt par la manière touchante avec laquelle est rendu le terrible passage vers l'Hadès : on voit la jeune femme, ou l'éphèbe, renversé dans les bras de ses proches, tandis que l'époux, le père, debout, regarde d'un œil morne l'espoir de l'avenir quitter son foyer.

» Puis viennent les vases du *Dipylon*, céramique contemporaine d'une civilisation qui semble avoir remplacé en Grèce celle dont Mycènes nous a conservé le type. Sur les parois de ces vases, antérieurs de près de dix siècles à l'ère chrétienne, se déroulent les scènes guerrières, les funérailles, et toute la vie d'un peuple aux épaules larges, à la taille de guêpe, aux cuisses nerveuses, vivant pour la lutte et la chasse. Le céramiste emploie la couleur blanche pour indiquer les femmes et, en outre de zones d'animaux à tournure orientale, il dessine des chevrons, des rosaces, il trace des cercles concentriques qui achèvent la décoration de son ouvrage. Les lécythes blancs et les vases à peinture rouge complètent cette série de céramiques dont on ne trouve l'équivalent dans aucun musée d'Europe.

» Le Louvre possède des figurines de terre cuite qui révèlent avec une touche spirituelle et un art absolument moderne les scènes familières de l'existence féminine grecque au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Le musée d'Athènes est encore plus riche et il nous offre une collection de Tanagréennes et de Myriniennes d'une coquetterie, d'une variété de gestes et de physionomies extrême. Eros, Aphrodite et les dieux ne manquent pas non plus, mais, à s'en tenir aux simples humains, qu'il s'agisse d'un bambin se battant avec une oie, d'un jeune garçon suivant son pédagogue, ou d'une femme ajustant gracieusement les plis de son costume, le coroplaste sait toujours avoir de l'esprit, de la finesse et un je ne sais quoi de vécu dans le coup de pince. Ajoutez des couleurs gaies, des bijoux d'or, des coiffures ravissantes, mille objets amusants qui soulignent la pose, la manière d'être de la figurine, et vous avez des créations qui jurent avec la réputation de sottise que les Athéniens faisaient à la Béotie.

» Mais il en est des peuples comme de certaines gens qui vivent sur leur bonne ou mauvaise réputation, — malsonnante quand on parle des Béotiens, — plus flatteuse quand les Mycéniens sont en cause. Le surnom de πολύχρυσος, que l'*Iliade* donne à leur ville, fut longtemps considéré comme simple épithète de poète. Les fouilles de Schliemann rendirent justice à Homère en faisant jaillir du sol des masses de bijoux et d'objets précieux qu'il nous a été donné d'admirer dans l'énorme salle tout entière consacrée à recueillir ces témoins d'un passé artistique si peu en rapport avec ce que l'on était convenu, avant 1876, d'attribuer à la civilisation hellénique des premiers âges.

» Le travail mycénien démontre jusqu'à quel point le monde étranger a eu d'influence immédiate dans la genèse de l'art grec primitif. Science des procédés, habileté pratique, la Grèce semble avoir tout reçu de l'Orient. Sa situation géographique, ses baies profondes si propres au commerce maritime ont permis, par les échanges des navires phéniciens, aux arts d'Égypte et d'Assyrie de s'infiltrer peu à peu dans les conceptions d'une nation trop gauche encore pour avoir conscience de son propre génie. Homère ne nous cite-t-il pas comme ouvrages magnifiques mais étrangers la cuirasse et le char d'Agamemnon? le cratère d'argent d'Achille? — Ils viennent de Cypre, de Sidon, c'est-à-dire de ce côté méditerranéen dont les ouvriers en métaux de l'Hellade chercheront tout d'abord à s'inspirer.

» Perrot (1) a fait connaître à fond la civilisation mycénienne, c'est donc comme de vieilles connaissances que nous avons retrouvé les baudriers, les masques et diadèmes d'or des sépultures royales, les armes d'un travail aussi étonnant que l'originalité du dessin, et cette quantité de plaques, d'ornements et de céramiques de toute sorte aux lignes sinueuses, flexueuses, à la faune si particulière.

» Les vases d'or de Vaphio, — deux merveilles, — tranchent sur tout ce qui les entoure par le naturel, le réalisme heureux des scènes de chasse au taureau qu'ils représentent. L'être humain qui paraît sur la panse de ces vases est bien le même comme extérieur que l'homme peint sur une paroi du palais exhumé à Tyrinthe par Schliemann, et cependant le travail de ces coupes est tellement supérieur à la toreutique de Mycènes qu'on peut se demander si elles appartiennent à une période aussi ancienne et si elles ne se rapprochent pas plutôt du moment où l'invasion dorienne balaya du sol de l'Argolide cette culture si pleine de promesses (2).

» Les mœurs rudes et austères de la race envahissante furent un bien pour la Grèce; elles trempèrent le caractère national et, en l'habituant à dédaigner tout ce qui ne portait point l'empreinte du génie hellène, lui donnèrent cette foi invincible dans les destinées de la patrie qui permit plus tard aux Grecs, lors des invasions médiques, de courir en commun les dangers de la guerre. La victoire fut le prix de leur résistance, et l'exaltation triomphante par laquelle passa la vie du peuple athénien à cette époque, — la plus brillante de son histoire, — les artistes la reflétèrent dans leurs ouvrages. A l'appel de Périclès et sous l'inspiration de Phidias, l'Acropole,

(1) *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tome VI. Paris, 1893.

(2) Dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 22 mai 1896, M. Salomon Reinach trouve entre les antiquités illyriennes et mycéniennes des analogies frappantes qui autorisent à croire que la civilisation de Mycènes s'est conservée sur les bords de l'Adriatique alors qu'elle succombait aux environs de l'an 1000 avant notre ère dans la Grèce propre.

déblayée de ses ruines, se couvrit de chefs-d'œuvre. La main des hommes plus que le temps en a détruit une partie; ce qui reste fera l'éternelle admiration du monde.

» Un pèlerinage à ces monuments, à ces statues, peut seul faire comprendre leur art sublime, car, comme le dit excellemment M. Lafenestre, « en fait d'art les plus belles phrases ne valent pas la simple vue des choses : tout ce que nous pouvons faire nous, pauvres écrivains, admirateurs des grands artistes, c'est d'apprendre à les aimer, c'est d'enseigner à les voir. »

Séance du 26 mai 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. MAZENS, membre correspondant, donne lecture du travail suivant :

Les seigneurs de Montauban de Luchon.

« Le touriste ou le baigneur qui vont demander la fraîcheur ou la santé à la riante vallée de Luchon, ont dû remarquer, au levant de cette station thermale, le pittoresque village de Montauban et sa belle cascade.

» Les maisons, bâties en amphithéâtre, sont dominées par les ruines de l'ancien château seigneurial, tandis que l'église, de construction moderne et du style gothique le plus pur, se présente la première aux regards du voyageur.

» On conçoit aisément que des habitations se soient élevées depuis plusieurs siècles dans ce site privilégié; en effet, Montauban est adossé à la montagne de Bacaner, qui la protège des vents du nord et du levant, tandis qu'il reçoit les rayons du soleil avant que cet astre ait atteint la moitié de sa course, et les conserve jusqu'à son couchant, grâce à l'échancrure que présente, à cet aspect, la vallée du Larboust.

» Sans prétendre faire remonter l'origine de Montauban jusqu'à l'époque où Pompée franchit les Pyrénées après la guerre d'Espagne, il est certain que les peuplades qui s'arrêtèrent dans cette contrée faisaient partie des *convenæ*, d'où vient le nom de Pays de Comminges, lequel fut envahi successivement par les Romains, les Visigoths et les Anglais, jusqu'à ce qu'enfin il fut définitivement rendu à la France.

» A l'époque où va commencer notre récit, le comté de Comminges se divisait en deux parties : la première se composait du Comminges gascon et avait Saint-Bertrand pour capitale, tandis que l'autre partie ne consistait que dans le petit Comminges, ou Comminges languedocien, dont les villes

Lanc.

principales étaient Saint-Béat et Valentine ; ce territoire était ainsi restreint à la vallée de la Garonne et de son affluent, la Pique, depuis leur source jusqu'au Nébousan ; les habitants avaient adopté un système de défense qui conserve encore presque toute son intégrité : il puisait sa force dans les nombreuses tours échelonnées dans la vallée depuis Castelvieu de Luchon, Saint-Plancat de Larboust et Moustajon jusqu'à Labarthe-de-Rivière.

» Ces tours, par leur hauteur et leur forme quadrangulaire, offrent un type uniforme, de même que par les matériaux employés à leur construction, où l'on ne trouve que le schiste, à l'exclusion du marbre et du granit, pourtant si commun dans le pays, sans doute à cause de la texture feuilletée de cette pierre, qui évitait l'opération de la taille pour la maçonnerie.

» Aussitôt que l'approche de l'ennemi était signalée, les habitants de la vallée allumaient de grands feux sur la plateforme de la tour et, à ce signal, tous les châtelains descendaient en armes avec leurs vassaux.

» Les documents qu'il nous a été permis de compulsier nous ont donné les noms de plusieurs seigneurs du petit Comminges dès le quinzième siècle. C'étaient Gaillard et Gaspard de Montauban, écuyers, et Guillaume de Montauban, curé d'une paroisse, dont le nom est illisible dans le manuscrit.

» Au commencement du seizième siècle, le nom de Montauban était porté par trois branches de cette famille, dont deux habitaient le village de Montauban et la troisième avait son château à Moustajon ; ces trois descendants en ligne masculine avaient aussi des sœurs : l'une, du nom de Jeanne, était mariée avec le sieur Arnaud, ou Arnauton de Caban, seigneur de Seris ou Sirès, dans la vallée d'Oueil, et l'autre, Marguerite, était alliée avec Bernard de Basus, qui habitait Bagnères-de-Luchon.

» Jehan de Montauban, l'aîné des deux frères, qui avait sa résidence au village, était décédé depuis plusieurs années à la survivance d'un fils du nom de François, sous la tutelle de Raymond de Montauban, son oncle paternel ; c'est dans le testament de ce dernier que nous avons trouvé les renseignements qui font tout l'intérêt de cette notice. »

Testament de noble Ramon de Montauban, escuyer, homme d'armes du Roy de Navarre (Henri II), habitant du lieu de Montauban de Luchon, comté de Comenges.

« L'an 1542 et le vingt-unième jour de juillet, régnant très chrestien Prince François (I^{er}) par la grâce de Dieu Roy de France, au lieu de Montauban de Luchon, comte de Comenges et dans la maison dudit de Montauban, iceluy de Montauban, certain que toute créature vivante doit finir et terminer par la mort et non sachant quant ne comment, à cause que est mandé aller à la guerre par commandement dudit Roy de Navarre, lieutenant

du Roy notre Syre en ses pays et duché de Guyenne, pour obvier à ce que surprint ne soit d'icelle mort... a fait et ordonné son dernier testament... en la forme et manière que s'ensuit.

» Après avoir recommandé son âme à Dieu, à la Vierge et à tous les saints, il élit sa sépulture dedans l'église *prochaine* de Montauban et dans le caveau de ses prédécesseurs trépassés.

» Il laisse pour le jour de ses funérailles, des honneurs et de son anniversaire à chacun des prestres de la vallée de Luchon, sept gros, coutant pour chacun gros six (liards), et à celui qui dira la messe aulte neuf gros.

» Plus a laissé le testateur douze torches de syre chaque fois, du poids de une livre avec les armes du testateur attachées à chacune desdites torches, que est en tout vingt un ducats d'or.

» Item à l'église paroissiale dudit lieu, 2 ducats d'or.

» Item à l'église Saint... de Montauban, 2 ducats d'or.

» Item à l'église cathédrale de Comenges, 8 sols tournois.

» Item aux quatre ordres de pauvreté et aux quatre hôpitals généraux pour chacun d'iceux et d'icelles, cent ducats sol.

» Il laisse cent ducats or pour un obit *in perpetuum* dans la principale église de Montauban.

» A l'obre de Nostre Dame de Monsarrat (Espagne), dix écus d'or.

» Il laisse diverses sommes à ses serviteurs, ou voisins.

» Il lègue à toutes ses nièces et petites nièces des sommes variant entre dix, vingt-cinq et soixante ducats or.

» Il donne à François de Montauban, son neveu, toute la légitime et droit d'icelle que ledit testateur a de présent à lui appartenant tant de lui que de Messire Jehan de Montauban, son feu fraire, duquel ledit testateur est héritier sur les biens dudit François, son neveu, et aussi toutes les réparations que icelui testateur a faictes à la maison dudit François, et l'en quitte jusqu'à présent pour lui et ses successeurs à l'avenir.

» Il laisse à Bernard de Basus, son neveu de Bagnères, la maison que le testateur a dans la ville de Saint-Bertrand de Comenges avec ses dépendances, et, si ledit Bernard de Basus allait de vie à trépas *à la guerre qui se meut à présent*, veult ledit testateur que ladite maison et ses dépendances reviennent aux sieurs Carbon et Gayraud de Montauban, de Moustajon, frères, ses neveux, auxquels il laisse la maison qu'il habite de présent au dit lieu de Montauban, ensemble les deux bordes et un local contigu à ladite maison, ainsi que deux journaux du moulin qui est auprès de ladite maison et une pièce de terre nommée les Artiguets.

» Il lègue à Catherine de Montauban, sa fille (naturelle), dite Line, deux cents ducats d'or, et a ordonné ledit testateur que ladite somme de 200 ducats d'or soit mise au gain et profit d'icelle Catherine et pour icelle nourrir et entretenir du gain de la dite somme jusqu'à ce que la dite Catherine soit

de âge de marier et qu'elle soit mariée avec un gentilhomme avec ladite somme de 200 ducats.

» A ordonné aussi ledit testateur que si sadite fille Catherine, sa fille, allait de vie à trépas premier qu'elle se marie, ou si, après être mariée, elle mourait sans enfants, ladite somme reviendrait auxdits Carbon et Gayraud de Montauban, frères, *pleno jure*.

» Enfin, il lègue à Jeanne Fog, mère de ladite Catherine de Montauban, pour certains services qu'icelle Jeanne a faits audit testateur : 1^o la somme de quarante ducats d'or ; 2^o le champ dudit François de Montauban appelé Fontaramon ; 3^o pour le partager par tiers et par égales parts entr'elle, ladite Catherine de Montauban et lesdits Carbon et Gayraud de Montauban, tous et chacun les biens (mobiliers) ? quels qui soient dedans ladite maison dudit testateur et que ladite Jeanne Fog et Catherine, mère et fille, demeurent dedans ladite maison tant que y voudront demeurer : que lesdits Carbon et Gayraud frères aient esgard auxdites Jeanne et Catherine pour amour dudit testateur et, si ladite Jeanne se mariait, que lesdits Carbon et Gayraud retirent ladite Catherine, fille dudit testateur, jusqu'à ce que soit mariée.

» A ordonné ledit testateur que l'arrentement dudit lieu de Montauban soit payé de ses biens de la maison du dit testateur.

» Pour les legs en numéraire, dont le total s'élève à plus de huit cents ducats d'or, le testateur énumère le nom de chaque débiteur sur lequel sera perçue la somme léguée, avec les actes de cédule ou d'obligation, et plusieurs de ces noms sont encore portés par des familles de Luchon et de Saint-Béat.

» Et pour tout ce dessus, afin de faire tenir et remplir le contenu au présent testament, icelui testateur a nommés et ordonnés ses testamentaires et exécuteurs du contenu de icelui, savoir est : Bernard de Basus, son neveu, de Bagnères, frère Pierre Sobiran, commandaire de Frontés, et messire Jean de Capdeville, prestre du dit lieu de Montauban. »

» Cet acte est passé en présence de sept témoins, au nombre desquels nous avons relevé celui de Pierre Fog, prêtre, peut-être parent de la maîtresse du testateur. Il est rédigé par maître Gasairnaud Dégonet, notaire de Saint-Béat.

» La guerre à laquelle étaient convoqués le sieur Ramond de Montauban, et son neveu Bernard de Basus, était celle que François I^{er} avait déclarée à Charles-Quint et qui était commandée par le Dauphin, avec le conseil d'Annebaud et de Montpesat, cette expédition avait pour objectif la prise de la citadelle de Perpignan, que Charles VIII avait rendue à Ferdinand sans exiger les 300,000 écus que Louis XI avait fournis sur le gage de la Cerdagne ; le siège de cette place traîna en longueur, car, d'un côté l'Empereur l'avait abondamment ravitaillée et garnie de fortes troupes, tandis que, d'un

autre côté, la dyssenterie et les fortes pluies firent un grand nombre de victimes parmi nos soldats, qui reçurent ordre de rentrer dans leurs foyers.

» Le sieur de Montauban vécut encore pendant quelques années et put assister à la célébration du mariage de sa fille Catherine avec le sieur Duston, dont les pactes furent signés le 29 mars 1547.

» Mais Ramond de Montauban était décédé avant le trois février 1550, puisque Bernard de Basus, son neveu, demanda, à cette date, des lettres de compulsion pour l'exécution du testament précité.

» L'exécuteur testamentaire dut s'adresser aux consuls de la ville de Saint-Béat, diocèse de Comminges, sénéchaussée de Tholose, pour obtenir ces lettres de compulsion en vertu desquelles il fit sommation, par le ministère d'Arnaud Lagasse, vaile de ladite ville de Saint-Béat, au sieur Dégouet, notaire de ladite ville, de bailler et expédier audit de Basus le testament fait par icelui Ramond de Montauban.

» Sur cette requête les consuls de la ville de Saint-Béat, juges en toutes causes civiles et criminelles de ladite ville et ressort d'icelle pour le roy nostre syre, firent commandement audit M^e Dégouet, notaire, de, dans trois jours, donner et expédier ledit testament audit exposant avec un salaire modéré et à peine de vingt-cinq marcs d'argent au roy nostre syre appliqué.

» On remarquera que, dans ces derniers actes, le nom de *diocèse* de Comminges a été substitué à celui de *comté* et que les consuls de Saint-Béat prennent le nom de juges pour le roy, de même que M^e Dégouet s'intitule notaire royal, par le motif que la terre de Comminges avait fait retour à la couronne à la mort de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, survenue en l'année 1549.

» Les volontés du sieur de Montauban ne furent point acceptées par tous ses héritiers. Le procès fut porté devant la sénéchaussée de Toulouse; mais sur cette instance intervint une sentence rendue par des arbitres choisis par les parties, savoir est discrets et maîtres Jean de Bonne, Bernard de Breil, Fabian Alnursy et Jehan Daydé, habitants dudit diocèse, avec pouvoir de en dire et déterminer lesdits différends tant en jour férié que non férié, non suivant *figure* (?) de droit... et à peine de cinq cents livres tournois applicables moitié à la partie obéissante et moitié au fisc dudit royaume, duquel différend lesdits arbitres en auront sitôt déterminé par tout le mois de janvier prochain venant, avec puissance de proroger par lesdits arbitres.

» Et de tout ce dessus, toutes parties se sont respectivement obligées sous expresse hypothèque et obligation de leurs biens, par les rigueurs des cours temporelles de M. le Sénéchal de Toulouse, juge mage dudit Toulouse, Rieux, Pamiers, Comminges et par toutes autres cours du royaume de France, renonçant à tout droit par lequel au contraire du présent instrument pourrait venir et de ne appeler de ladite sentence.

» Après plusieurs prorogations successives, lesdits arbitres Bernard de Breil, juge de Nébousan, Fabian Alnursy, juge de la baronnie d'Aspet, Jehan Daydè, licencié en droit, auxquels s'était joint Bernard de Bernet, prêtre et chanoine en l'église collégiale de Saint-Gauzens (à la place du sieur de Bonne), produisirent la demande desdits Carbon et Gayraud, défense dudit de Basus, demande par le sieur Dupuy, autre demande produite par ledit François de Montauban, le testament de feu noble Ramon de Montauban, daté du 21 juillet 1542, autre testament fait par le sieur Gaillard de Montauban, du 3 mai 1530, divers actes d'acquisition, autre instrument que ledit feu Raymond, comme tuteur dudit noble François, avait administré, en date du 22 mars 1576, avertissement de droit signé par Dupuy, un instrument de pactes de mariage et constitution de douaire, par feu noble Raymond de Montauban à sa fille Catherine, daté du 29 mars 1547, et autres titres.

» Et après la production de ces pièces, lesdits arbitres déclarèrent le testament de feu noble Raymond de Montauban être valable non comme testament, mais attendu la clause codicillaire en iceluy contenue; les légats en la forme et manière que sont couchés et couchés audit testament seront et sont dus aux légataires y escripts, sauf toutefois que la maison assise dans la ville de Saint-Bertrand, léguée audit sieur de Basus par ledit feu Raymond, ensemble une pièce de pré acquise par M^e Gaillard, veu le testament par ledit Gaillard fait, déclarant ladite maison et prat appartenir audit noble François; et touchant l'autre bien qui était au patrimoine au temps du décès dudit noble Ramond et lui appartenant, duquel bien et patrimoine a été autrement disposé par lui, sera également divisé entre lesdites parties, hormis que lesdits Carbon et Gayraud, frères, fils de feu noble Arnaud de Montauban, comme représentant la personne de leur père, succéderont en une portion tant seulement et les susdits François de Montauban, Bernard de Basus, Guillaume Dupuy, chacun comme égaux au degré de parenté audit feu Raymond, en la quatrième partie lesquels succèdent audit Raymond *ab intestat*, feront distraction des biens desquels ledit sieur Raymond a disposé pour payer les charges des funérailles, et si se trouve nécessairement outre ce que ledit feu Raymond avait disposé pour son âme et aussi de tels biens, seront payées les dettes dues par le testateur, sans dépens.

» Et touchant les autres droits requis par ledit noble François, de ce que ne avons connaissance, qui sont droits, feudats et action de tutèle, ledit François poursuivra par où et quand bon lui semblera.

» Et aussi, vues les réquisitions des parties, chacune d'elles, attendu ses qualités et pour se ôter de procès, se pourvoira avec jurament sur ce qu'elles auront prins et reçu des biens dudit patrimoine, qui sont sujets à rendre compte l'un à l'autre.

» Et ainsi l'avons dict et disons par notre présente laux et sentence arbitrale prononcée le cinquième jour du mois de mars 1552, en présence de maître Raymond Cadéac, prestre, noble Félicien de Vèse, Gaspard de Montpezat, témoins à ce appelés et de moi Jean Picole, notaire de la cause.

» De laquelle sentence et laux noble Bernard de Basus en appelle présents que dessus et lui a été admise en quant que de droit.

» Il appert de cette sentence que le partage et les attributions faites par noble Raymond de Montauban furent annulés et que la succession fut partagée en quatre parts égales dont une à Carbon et Gayraud de Montauban, tenant la place de noble Arnaud de Montauban, leur père, demeurant à Moustajon; une seconde à François de Montauban, fils unique de Jehan de Montauban, demeurant, comme Raymond, son frère, au village de Montauban, mais dans un château séparé; la troisième à Bernard de Basus, demeurant à Bagnères-de-Luchon, fils de Marguérite de Montauban, et la quatrième partie était advenue à Pourquerie de Caban, fille de Jeanne de Montauban et d'Arnauton de Caban, de Séris, laquelle devait avoir épousé Guillaume Dupuy que nous avons vu intervenir dans l'instance.

» Ainsi les représentants des deux sœurs eurent une part égale aux enfants des deux frères.

» Quant à Catherine de Montauban, fille naturelle de Raymond, elle fut réduite au douaire que lui constitua son père par contrat de mariage.

» Les documents en notre possession ne nous ont pas donné le nom du mari de Catherine de Montauban appelée aussi Fine dans sa famille; nous n'avons trouvé que la date du contrat de mariage, mais nous avons découvert après cette date plusieurs actes d'administration émanés de noble Hector Duston et de ses héritiers, jusqu'à l'année 1694 et nous croyons que c'est avec le sieur Duston que fit alliance la fille de Raymond de Montauban.

» Deux siècles sont passés depuis cette dernière date, et la tourmente de 1789 n'a laissé que des ruines. L'on voit cependant encore à Montauban les restes d'un château avec des croisées à meneaux et, au fond de la cave qui ne forme plus qu'un trou béant, une porte à ogive qui communiquait avec une autre partie des bâtiments. Nous avons demandé à un vieillard s'il pouvait nous montrer la seconde maison dont il est parlé dans le testament de Raymond de Montauban, et il nous a répondu qu'on venait de la démolir pour l'assiette d'un chemin vicinal.

» A Moustajon, il ne reste aucune trace de la demeure des deux fils d'Arnaud de Montauban.

» Quant à la demeure de Bernard de Basus, qui était dans la ville de Bagnères-de-Luchon, il est probable qu'elle occupait l'emplacement de la maison Lafon, sur l'allée d'Etigny et qu'on appelle encore le Château. Il existe, à moitié distance entre Montauban et Juzet, une maison moderne

qui est qualifiée de château de Basus et qui se trouve voisine de l'ancienne commanderie de Frontés.

» Enfin, il existe dans la vallée d'Oueil une habitation assez confortable au lieu appelé le château de Sérís, mais elle est trop moderne pour avoir été le manoir de la famille de Caban, perpétuée par le sieur Guillaume Dupuy. »

M. le baron DE BOUGLON lit l'analyse suivante de l'ouvrage de M. Solon sur les grès d'Allemagne et des Pays-Bas :

« Il y a encore une trentaine d'années, tous les vases de grès se trouvaient compris, dans les collections, sous la dénomination assez vague de « grès flamands. » Les armoiries et devises de certains d'entre eux, la diversité si frappante dans l'ornementation, tout autant que la qualité, la couleur de la pâte, auraient dû cependant donner l'éveil sur leur provenance. Demmin prétendait bien (1) que les grès en question n'avaient de flamand que le nom, mais il alla trop loin en revendiquant pour l'Allemagne le monopole de cette industrie.

» L'énigme a été résolue le jour où des érudits, mettant de côté tout parti pris d'avance, ont recherché avec soin les ateliers, le pays et le nom des maîtres potiers des mains desquels sortirent ces brocs, ces cruches, ces canettes aux formes originales. Le Dr Dornbusch ouvrit la marche (2) en étudiant Siegburg et sa poterie de grès blanc sans glaçure; la mort est venue, en 1875, interrompre ses remarquables travaux. Son ami, le vicaire Schmitz, s'occupa avec un plein succès des grès du Limbourg (3); il fut le révélateur de la fabrique de Raeren, tandis que l'esprit investigateur du président Schuermans, appuyé sur une profonde connaissance de l'histoire locale, nous valait de savantes publications concernant les grès flamands limbourgeois et liégeois (4), en opposition avec les grès rhénans et allemands que Demmin, Schaffers et autres céramographes prétendaient seuls exister. De son côté, M. van Bastelaer intervenait d'une façon décisive (5) pour éta-

(1) *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines, poteries, etc.* Paris, 1873.

(2) *Die Kunstgilde der Töpfer in der abteilichen Stadt Siegburg und ihre Fabrikate.* Cöln, 1873. — *Abhandlung uber das sogenannte Flandrische Steingut des XVI und XVII^e Jahrhundert.* Utrecht, 1875.

(3) *Grès Limbourgeois de Raeren* : lettres aux membres du Comité du Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie. Bruxelles, XVIII, 1879; XIX, 1880; XX, 1881.

(4) *Bulletin de l'Institut archéologique Liégeois*, XIV, 189. — *Ibid.*, XV, 481. *Ibid.*, XVII, 17. — *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, XVIII, 243. — *Ibid.*, XIX, 415. — *Revue belge de numismatique*, 1881, 239. — *Bulletin de la Société historique dans le duché de Limbourg*, XVIII, 33. — *Ibid.*, XIX, 214. — *Mille inscriptions de vases de grès dit flamand.* Anvers, 1885.

(5) *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, XIX, 1880. --

blir, par preuves irréfragables, qu'à Chatelet, Bouffloulx et dans le pays de Charleroi on avait fabriqué beaucoup de grès ornementés depuis plus de trois siècles. Citons l'étude de M. van de Casteele sur les produits de Namur (1), celle de M. van d'Huyse (2), un travail de M. W. Müller sur Höhr et Grenzhausen (3), un autre de M. Stockbauer (4) sur les grès peints de Kreussen, et arrivons au livre si intéressant de M. L. Solon (5), dans lequel l'auteur reprend les découvertes de ses devanciers, les augmente de ses observations personnelles, et en forme un heureux ensemble rendu pour ainsi dire tangible par la magnifique série de gravures et de dessins dont sont enrichies les descriptions. Malheureusement, l'ouvrage de M. Solon, luxueusement édité par souscription, c'est-à-dire à nombre restreint d'exemplaires, est peu accessible au public, et c'est grâce à l'un des souscripteurs, notre collègue M. Deloume, que la Société archéologique a pu en avoir connaissance et me charger d'en extraire ce qu'il y a de curieux pour l'histoire et la technique du grès.

» Le grès est une terre, cuite à haute température, sonore, imperméable, opaque et faisant feu sous le heurt de l'acier ; cette poterie de *pierre*, comme on disait, fut, dans les siècles passés, l'objet d'une exportation considérable pour les villes qui se trouvèrent à portée de l'argile plastique nécessaire à cette industrie. Je ne parlerai que des principaux centres de fabrication, Siegburg, Raeren, Frechen, Grenzhausen et Kreussen (6).

» Siegburg, ville abbatiale située sur le Rhin, en face de Bonn, avait d'abord produit des grès rouges dans la période qui s'étend du quatorzième siècle aux premières années du seizième. La gilde des potiers se cantonna, à partir du dix-septième siècle, dans une spécialité, — le grès blanc sans glaçure, — que favorisait la situation exceptionnelle de la ville sur d'énor-

Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, 1880. — *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, XX, 1881. — *4^e Rapport*. Mons, 1884. — *Les Anciens Grès artistiques flamands, etc.* Mons, 1884. — *Grès armoriés de Chatelet et Bouffloulx à Liège, au XVI^e siècle*. 1885.

(1) *Les Grès cérames de Namur*. Bruxelles, 1885.

(2) *Grès wallons, Bouvignes, Namur*.

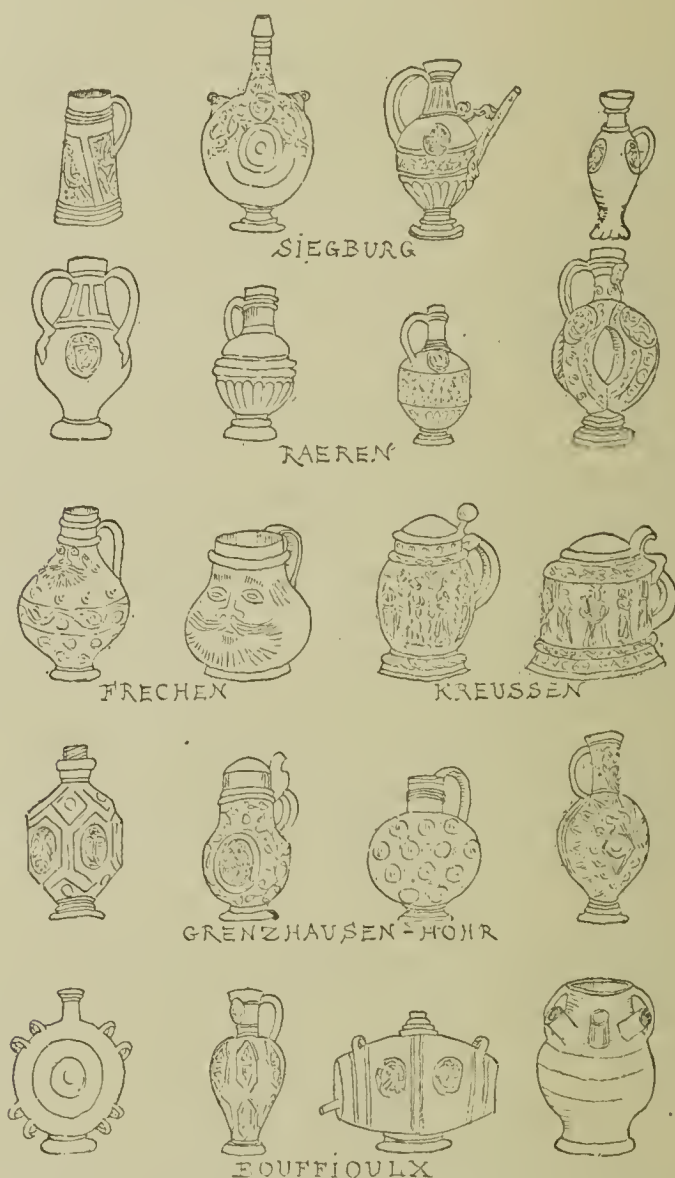
(3) *Die Nassauische Krug und Kannenbäckerland und Seine Industrie*. Brunswick, 1879.

(4) *Die Kreussener Töpfer Industrie*.

(5) *The ancient and Stoneware of Low countries and Germany, etc.*, by M.-L. Solon. London.

(6) Les autres ateliers, — le pays wallon mis à part, — sont Langerwehe, Altenhar, Meckenheim, Dreihäusen, Cologne, Nuremberg, Altenburg, Thalburger, Saltzburg, Bunzlau. Quant aux grès français qu'on fabriquait autrefois à Beauvais, à Savigny et à La Chapelle-aux-Pots, leur valeur d'art mérite une communication ultérieure.

mes bancs de marne homogène, hautement réfractaire et exempt de fer. Cela permit d'obtenir des vases de pâte blanchâtre, tirant sur le gris perle, dont la netteté d'exécution, la pureté dans le relief des ornements, et la finesse du travail surpassent tout ouvrage où l'argile est employée comme matière. La forme communément adoptée fut un haut cylindre se retrécis-



Quelques types des principales fabriques de grès.

sant à mesure qu'il arrive près du goulot; répandez sur les côtés de riches armoiries, des figures allégoriques, des inscriptions en bas allemand, et vous avez la *snelle* ou canette dont on faisait grand commerce avec l'Allemagne proprement dite et le Sud. De là l'aigle à deux têtes impériale empreinte sur le grès, de là les blasons de Germanie se mêlant sur la panse des aiguières aux médaillons tirés de l'Ecriture sainte.

» D'abord indifférents à toute évolution du monde artistique, les potiers de Siegburg travaillèrent les yeux tournés vers les sculptures des cathédrales ; les motifs gothiques embellissent à ce moment leurs travaux. Peu à peu le goût du jour les gagne, et, adoptant pour leurs frises des sujets mythologiques, ils les traitèrent avec une grâce, une puissance à égaler presque les meilleurs dessins de l'ornementation de la Renaissance.

» A Raeren, tout autre est la forme, tout autre la décoration. Cette ville, placée à deux lieues au-dessous d'Aix-la-Chapelle, appartient à l'ancien duché de Limbourg. Elle étendait son exportation, au nord avec les Flandres et avec les grands Etats de France, Angleterre, Espagne, Suède, dont les armoiries timbrent fréquemment ses grès de couleur brune ou bleue. Les potiers de Raeren créèrent un type en accord avec le public auquel ils s'adressaient. Le paysan flamand préférerait à l'étroite canette d'Allemagne le large broc, depuis la petite taille qui tient environ un litre de bière, jusqu'à la cruche puissante placée au milieu de la table, et à laquelle les convives se désaltéraient à la ronde. Le broc fut donc le plus souvent de forme cylindro-sphéroïdale, à épaulements assez carrés, divisé en deux parties par une large bande horizontale circulaire ; sa moitié inférieure (formant l'œuf du vase) s'appuyait sur une base bien assise, tandis que le haut se couronnait d'un col étroit, cylindrique comme le milieu du broc. On établissait séparément le col, la panse et la base, puis on les unissait après coup pour former un broc beaucoup plus large qu'il n'eût été possible de le faire en le tournant d'une seule pièce. Des scènes de la Bible, des chasses, des cortèges empruntés aux dessins des Solis des Aldegrevier des Floris, des écussons armoriés, des devises en allemand et quelquefois en flamand, telle est l'ornementation suivie. Ajoutons-y la danse des paysans d'après Hans Sebald Beham, sujet célèbre, toujours le bienvenu de la part des buveurs, et que chaque maître potier reproduisait avec la libre manière d'interpréter qui est la règle au seizième siècle. Il y avait d'ailleurs, à Raeren, de véritables artistes : les Menniken, les Emens, les Engelkran. Le broc achevé, le potier lui donnait soit une glaçure salicifère (1), soit une couverte pour tout ou partie à l'oxyde de cobalt, secret de métier que les membres de la gilde s'obligeaient entre eux à ne pas divulguer. Il y avait un tour de main pour ouvrir ou fermer à propos les carnaux du four : dans le premier cas, le cobalt, sous l'influence du courant d'air, produisait une glaçure bleu limpide d'un éclat sans pareil ; dans le second cas, l'absence d'oxygène poussait la teinte de la couverte au foncé, au noirâtre.

(1) La glaçure salicifère s'obtenait par l'évaporation du sel introduit dans le four au moment de sa plus haute température. Les potiers employaient indifféremment du sel gemme, du sel marin, et même du sel rouge, résidu des salaisons de morues.

» Raeren fut en pleine prospérité à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième pendant quarante à cinquante ans; comme toutes les manufactures, elle dut tenir compte de la vogue des produits rivaux. En conséquence, on imita la flûte cylindrique et la bouteille de voyage de Siegburg, aussi bien que le bartmann de Frechen. Quand le grès bleu et pourpre de Grenzhausen fut en faveur, Raeren s'empressa de faire usage de ces couleurs pour ses vases, mais l'imitation des produits étrangers n'était qu'un accident dans la fabrication de ces industriels potiers, ils trouvèrent toujours chez eux et dans l'atelier de leurs cartemakers des modèles originaux qui ont fait à jamais leur réputation. Quoi de plus curieux, entre autres, que leurs *Ringkrüge*, cruches annulaires formées de deux anneaux s'entrecroisant dans le sens vertical ou bien d'un seul anneau vertical coupé par une bague horizontale? Elles présentent une variété de dispositions telle qu'elles deviennent chacune un spécimen particulier, unique, et encore aujourd'hui l'heureux possesseur d'une de ces cruches annulaires la considère comme le joyau d'une collection de grès.

» A environ deux lieues à l'ouest de Cologne existe le petit village de Frechen; c'est là, — d'après une tradition, — que se seraient établis, au commencement du seizième siècle, les potiers de grès de Cologne qu'un édit municipal renvoyait de la ville à cause des incendies que leurs fours pouvaient y occasionner. Entre les vases de Raeren et ceux de Frechen, — pâte jaunâtre recouverte d'une glaçure brune plus ou moins foncée, parfois mouchetée de bleu, — la parenté est assez proche; grâce à une ingénieuse observation de M. Schuermans (1), on en peut distinguer la provenance respective. En outre, le *bartmann*, pot à bière favori adopté par les potiers de Frechen, persiste à toute période de leur production, avec une infinité de modifications dans les détails d'ornement, mais sans s'écarter beaucoup de la donnée générale qui consiste en un mascaron à longue barbe placé sur le col d'un vase à forme sphéroïdale. Dans les Pays-Bas et dans certaines villes d'Allomagne, les buveurs prenaient cette figure barbue pour celle de l'empereur Charlemagne. En Angleterre, où cette poterie était d'un débit courant, le peuple appelait le bartmann « greybeard », « long-beard », et plus tard, sous le règne de Jacques II, « Bellarmini », par allusion satirique au cardinal Bellarmin, qui portait, selon la mode de l'époque, la barbe longue.

» Si de Frechen nous passons le Rhin pour remonter le fleuve en amont

(1) Le savant archéologue a remarqué que, contrairement à l'usage des autres ateliers, le dessous des grès de Frechen garde intacte la trace elliptique qui a lieu lorsque le potier, à l'aide d'une cordelette, sépare le pied du vase de la girelle du tour sur laquelle il était adapté. M. van Bastelaer avance que ce caractère de la poterie de Frechen ne saurait être déterminant puisqu'on le retrouve ailleurs, sur les produits de Bouffoulx, par exemple.

jusqu'en face de Coblenz, nous arrivons dans un territoire nommé de tout temps le « Kannenbäckerland », la terre des potiers. Bertram Knutgen, venu de Siegburg, a probablement introduit l'industrie du grès dans ce pays. Les vicissitudes de la guerre et l'invasion des Suédois forcèrent bien des ouvriers de Raeren et de Siegburg à se réfugier dans le riant et paisible état de Wied dont les comtes entretenaient des relations suivies avec les ateliers de ces deux villes. Les émigrés s'organisèrent en gilde et fondèrent, à Grenzhausen, à Höhr et dans les environs, des fabriques de grès. Les tons bleus et toute une gamme de pourpre ou rouge violacé servant pour leurs émaux étaient si agréables aux yeux en ressortissant sur le gris délicat du fond que bientôt il n'y eut pas une seule manufacture rivale qui ne travaillât d'après ce nouveau style de décor. Malgré la concurrence les potiers de Grenzhausen exportèrent avec succès en tout pays, en Angleterre surtout, leurs grès dont on prisait la richesse d'ornementation alliée à une diversité considérable de formes élégantes et parfois singulières. Ces grès ornés, au moyen de moules, de figures, de sujets, de mascarons appliqués un peu au hasard ne présentaient pas beaucoup d'idées d'ensemble dans la conception du décor, mais, tels quels, ils plaisaient aux acheteurs. La vogue était aussi à une série d'objets qu'imaginaient les potiers comme délassément de leur travail : des encrriers, des salières, des flacons, des pintes avec médaillons à rosaces découpées à jour ou encore de grands épis de quatre à cinq pieds de haut pour couronner les toits. Mentionnons, à titre de curiosité, un énorme vase, œuvre de maîtrise sans doute, qui, de la collection de Joan de Huyvetter, est passé au South Kensington Museum où les Anglais se font gloire de posséder en lui *the king of vases*.

» Il faut quitter le Rhin et entrer en Bavière pour arriver au dernier atelier de grès dont nous avons à parler, à Kreussen, où se fabriquaient, à l'instar de Raeren, des grès à pâte jaunâtre, à glaçure brune et, en plus, des *traurige Krüge* ou cruches de deuil, à glaçure noire et grise, que l'on mettait sur la table en place du broc de couleur quand une famille avait perdu un de ses membres.

» L'obscurité qui pesait sur cette petite ville aurait continué si un jour, vers 1615, les potiers ne se fussent avisés de transporter sur leurs grès les procédés de peinture sur verre déjà usités en Allemagne et en Bohême. Ce fut un coup de fortune et, à partir de ce moment, ils eurent affluence de commandes pour leurs produits, généralement de forme cylindrique surbaissée, ornés en relief de figures en frise circulaire, peintes de couleurs cuites à basse température. Les premiers types de Kreussen furent très soignés dans les détails; parfois même, au moyen de touches d'or, on rehaussait l'éclat des émaux polychromes.

» Bientôt, pour suffire aux demandes des *Apostel-Krüge*, — leur nom venait des figures du Christ et des apôtres, placés en théorie sur la panse des

vases, — le travail de manufacture l'emporta sur les préoccupations d'art, et ce ne fut plus que pour les brocs destinés à un présent de noces, à l'anniversaire d'une solennité de famille, que les précautions de fabrication et de décor furent plus observées. A cette occasion le potier, un membre de la dynastie des Vest, des Hafnes, des Vogel ou des Sharf, reproduisait sur la frise du grès tantôt une scène de chasse d'après Jost Amman, tantôt des planètes bienfaisantes, ou encore les sept électeurs du Saint-Empire, puis il achevait son œuvre par une devise appropriée. Il n'y a pas à chercher à Kreussen la raideur pleine de style des dessins gothiques de Siegburg ni la hardiesse impétueuse des frises mouvementées de Raeren, c'est un travail fait de bonhomie, relevé de couleurs un peu crues et qui porte bien l'empreinte de son origine. La fabrication continua à Kreussen avec des chances diverses et dura jusqu'à vers la fin du dix-huitième siècle, mais là comme ailleurs l'industrie du grès, si florissante autrefois, tomba dans une complète décadence ; l'on ne sut plus, dès lors, que tourner des vases communs, sans élégance, et à peine revêtus d'ornements grossiers. »

Séance du 2 juin 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT annonce que la Société tiendra, mardi prochain, sa première séance à l'hôtel d'Assézat.

M. l'abbé DOUAIS lit la note suivante au nom de M. l'abbé Auriol, vicaire à l'église Saint-Pierre, à Toulouse :

De la décoration du dôme et de l'érection du maître-autel de l'église des Chartreux, à Toulouse, aujourd'hui Saint-Pierre.

« Les Chartreux, chassés de Castres par les huguenots, vinrent s'établir à Toulouse en 1569. Ils commencèrent d'édifier leur monastère en 1602 ; le plan adopté pour leur église comportait l'érection d'un dôme au centre du transept, mais c'est seulement au dix-huitième siècle que ce dôme, du moins dans sa forme actuelle, fut construit et que les minces voûtes d'arête de la nef et du chœur succédèrent à un plafond de bois (1).

» En 1780, sous le gouvernement de leur avant-dernier prieur, les Chartreux résolurent de faire décorer ce dôme et d'élever un nouveau maître-autel.

» Le travail fut commencé le 22 mai 1780 ; d'après les conventions, le prix de l'œuvre totale ne devait pas excéder 36,200 livres. Néanmoins, les Char-

(1) Archiv. de la Haute-Garonne, H. Chartreux, n° 177.

treux, dont les revenus étaient singulièrement diminués depuis le rétablissement de la Chartreuse de Castres, en 1674, durent, pour faire face à la dépense, contracter de lourds emprunts.

» Un projet de décoration fut demandé à l'architecte Raymond, qui avait étudié à Rome, et devint, par la suite, membre de l'Institut. Pas plus que son projet de colonnade pour le palais archiépiscopal, le projet de Raymond pour le dôme des Chartreux ne devait être réalisé. On ne l'adopta point, et, après avoir dédommagé l'architecte, on s'adressa à Cammas.

» Cammas composa et dessina tout cet ensemble formé de pilastres corinthiens, de caissons où s'épanouissent des rosaces, de frises chargées de guirlandes de laurier ou d'enroulements de feuilles d'acanthé qui revêtent la voûte et les murs du dôme, ainsi que le transept : vaste décor, évidemment imité des ornements des édifices de la Rome impériale, et où la richesse des détails et même la lourdeur de certains motifs ne nuisent pas à la correction et à l'élégance de l'aspect général.

» Le sculpteur Jullia fut le collaborateur de Cammas. En lisant le livre de compte des Chartreux, on serait tenté de croire que Jullia fut chargé d'exécuter le projet de Cammas. Bien que son nom ne figure point dans le Livre des comptes, on sait que Mortreuil est l'auteur des quatre gracieux groupes d'anges musiciens, en bas-relief, qui ornent l'espace compris entre la naissance des arcs qui portent le dôme et la corniche qui règne au-dessus de ces mêmes arcs. Peut-être Mortreuil travailla-t-il sous Jullia.

» Pendant ce temps, François Lucas sculptait, pour le maître-autel, les anges adorateurs, deux admirables figures dont la beauté fait songer aux antiques, et dont la grâce rêveuse donne, à certains, comme un pressentiment de Canova. Sur la draperie de l'un de ces anges, l'auteur a inscrit la date et son nom : « F^s Lucas. 1785. » Lucas exécuta aussi cette urne de forme antique que les deux adorateurs enguirlandent, et au-dessus de laquelle ils élèvent une couronne, — autrefois, évidemment, de bois sculpté, aujourd'hui de métal fondu, et, qui pis est, hérissée de bougies. — Après avoir figuré, pendant quelque temps, au musée des Augustins, cette urne fut rapportée à sa place légitime, le 27 prairial, an IX, par autorisation du citoyen Picot, maire de Toulouse (1).

» Le catalogue du muséum dit expressément que cette urne fut dessinée par Cammas. Ce qui nous amène à nous demander, — la construction d'un autel relevant de l'architecture autant que de la sculpture, — si ce n'est pas à Cammas que revient l'honneur de ce double autel, aux lignes un peu sèches, mais très pures, et qui est d'un si grand effet sur son haut emmanchement.

» Les trépieds de marbre et de porphyre, dressés aux extrémités de

(1) Arch. mun., Cultes, II.

l'autel, portent la date de 1808. Ils complètent si harmonieusement cet ensemble classique, qu'on les croirait de la même conception et de la même exécution. Sont-ils la copie d'une œuvre primitive? L'inventaire assez minutieux, dressé le 22 messidor an X, ne mentionne l'existence d'aucun candélabre qui leur ait ressemblé.

» Lucas avait achevé son travail le 13 mai 1786 ; l'œuvre entière était terminée en 1787.

» Le procureur des Chartreux, Dom Vigouroux, beaucoup plus préoccupé d'équilibrer son budget qu'enclin à célébrer les œuvres d'art de son église, ne peut maîtriser un mouvement de méchante humeur, en constatant que les dépenses occasionnées par ces embellissements atteignent la somme de 72,999 livres 2 sols 2 deniers. « Ce qui met pour longtemps la communauté à l'étroit et dans l'impuissance de faire bien d'autres réparations très nécessaires. Que ceci serve de leçon à ceux qui viendront après nous. »

» A ces pratiques recommandations, les événements allaient donner une réponse cruellement ironique. Dom Vigouroux écrivait ces lignes en 1788 ; il suffit de tourner quelques feuillets de son registre pour rencontrer, apposés à la suite de l'exercice de 1789, le *ne varietur* et la signature des officiers municipaux.

» La Chartreuse de Toulouse n'existe plus ; c'est précisément l'œuvre dispendieuse, effroi du pratique procureur, qui a survécu à tout le reste, et nous admirons encore, sous le dôme embelli par Jullia et par Cammas, le chef-d'œuvre de Lucas. »

Extrait du Livre des dépenses et recettes de la Chartreuse de Toulouse.

(Archives de la Haute-Garonne, H. Chartreux.)

Exercice de 1787. — Cet ouvrage, commencé le 22 mai 1780, vient enfin d'être fini. — La dépense, qui, d'après les accords passés avec les ouvriers, ne devait se porter qu'à 36,200 livres, somme toujours trop forte pour la maison, s'est cependant portée à 72,999 livres 2 sous 2 deniers.

Scavoir : payé au sieur Raymond, architecte, pour le plan qu'on lui avait commandé et qui n'a pas été suivi.. . . . 360^l.

A M. Cammas pour son plan et ses soins.. . . . 1,488^l.

Au sieur Jullia, sculpteur, avant qu'il nous intentât procès comme ayant été lésé dans son entreprise. 14,925^l 10^s.

Pour terminer ledit procès y compris les frais. 6,060^l.

Pour la partie de l'ouvrage à prendre à la corniche du

premier ordre, jusques et compris les socles et les bas-reliefs. 16,262¹ 15^s 5^d.

Payé au sieur Lucas, sculpteur, qui avait entrepris l'autel, jusqu'au 13 mai 1786. 19,612¹ 16^s 9^d.

Pour faire monter l'autel et faire le carrellement et autres dépenses, outre la nourriture des ouvriers.. . . . 8,390¹.

Pour la façon des candélabres et augmentation de matière, pour la dorure des autel, guirlandes. 3,000¹.

et couronne, et pour les appuis de communion. 2,900¹.

Séance du 9 juin 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

La Société tient sa première séance à l'hôtel d'Assézat.

M. le PRÉSIDENT lit une lettre de M. Antonin Deloume, autorisant la Société à s'installer provisoirement au deuxième étage de l'hôtel d'Assézat; il renouvelle les remerciements qu'il a déjà adressés par lettre à M. Deloume au nom de la Société.

M. DE LAHONDÈS lit l'éloge de M. Joseph de Malafosse, qui figurera dans le prochain fascicule des Mémoires.

M. l'abbé DOUAIIS lit, au nom de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, la note suivante :

Le livre de raison d'un marchand de Saint-Antonin au seizième siècle.

« Hugues Boysset était un marchand de Saint-Antonin, dont le livre de raison (1), déposé aux archives de Tarn-et-Garonne, va de 1521 à 1531.

» Le plus grand nombre de transactions mentionnées concerne les draps, mais avec les draps sont mentionnés bien d'autres objets, et sa boutique était un vrai bazar.

» On y vendait le drap gris de Saint-Antonin conforme aux dimensions et qualités réglementées par la ville; on y trouvait aussi le rouge de Castres, le violet et le brunet de Felletin, le pers de Mazères, le nadien (brun), le mescladis (mélange de laine et de coton), le buffié de Saint-Antonin (il était blanc et d'autre couleur), le drap gris de Villefranche de Rouergue, de la toile fine de Bretagne...

(1) Registre en papier, solidement relié en basane, renforcé de trois sangles dont une plus longue porte encore sa boucle dont l'ardillon a disparu, donné aux archives de Tarn-et-Garonne par MM. Boscus et Forestié, membres de la Soc. arch. de Tarn-et-Garonne.

» Ce sont les ecclésiastiques qui achètent ce qu'il y a de plus beau : c'est un moine de l'abbaye de Beaulieu, toute voisine, *don Johan Faltrep qui deu per resta de XII palms de saia negra reforsada per far un abit XXV sols*; c'est M^e Anthoni Pratberno, clerc, fils d'un petit écuyer de Fénayrols qui doit *per compra de dos palms de fustana roge et per fiol et per ung bonet blanc am corsela, V sols, un saio de saia negra folrat de clara, duas libras*.

» Notre marchand tenait en même temps l'article orfèvrerie; il vendait des anneaux d'argent, des parures de mariées, *unas goyas de novia, XXV sols X deniers*.

» Il vendait en même temps des marmites ou chaudrons, *unum caecabum sive payrol*, 54 sols, une pelle 15 deniers, une faux 2 sols 6 d. t., des chevaux, même avec leurs bâts, *pili rubei, tout bastinat*; une jument valait 4 écus à 27 sols 6 d. t. l'écu.

» On trouvait chez notre marchand du fromage de *fourme* (le fromage d'Auvergne est encore ainsi désigné), à raison de un sol le fromage, des couteaux valant 6 et 8 d. t. Voulait-on du vin liquoreux, notre marchand vendait de l'hypocras : *ung pocho de vy pocras quan lo domine magie* (prieur mage du monastère) *sopava anbel*, 2 sols.

» Désirait-on du papier, des registres? il vendait ung librot *...per far serieure sas rendas*, 6 d., et les ecclésiastiques qui trouvaient indigne d'eux de lever leurs rentes, dîme et prémices, trouvaient en lui un bon fermier. Avait-on besoin d'argent? le marchand en prêtait; de vin? il en vendait une charge, et même une barrique, à rendre argent comptant, au prix de 23 sols 4 d.

» Il prêtait du blé, de l'avoine, recevait des acomptes en blé, vin, poules (une poule valait 12 d.); et quand on ne pouvait pas se libérer, il consentait à prendre en paiement une pièce de terre, comme il fit, en 1524, pour mon aïeul Raymond Galabert d'Arnac, qui lui devait 41 doubles t. *ratione duorum pannorum panni buffie*.

» Quand les créanciers se faisaient tirer l'oreille, il leur envoyait une citation devant la cour des consuls, et s'ils étaient étrangers à la juridiction et par trop récalcitrants, il avait recours alors à un bon moyen pour rentrer dans ses fonds; il obtenait de l'official d'Albi, par exemple, un monitoire moyennant lequel le curé de Saint-Michel de Vax dénonçait excommuniés les débiteurs, et ce, tous les dimanches et fêtes. Le résultat ne se faisait guère attendre et, quelques jours après, les négligents payaient leurs dettes non sans avoir soldé les 11 d. du monitoire. Heureux temps où, sans verser le sang ni recourir à la torture, les débiteurs et autres panamistes étaient facilement amenés, de par l'Inquisition, à rendre gorge et à solder leurs dettes!

» Le papier du livre de raison porte dans la pâte la main bénissante issant d'un nuage et couronnée, avec un B au poignet.

» Bien qu'il sût écrire, Hugues Boysset, quand la somme lui semblait en valoir la peine, appelait un des quatorze notaires de la ville déjà fort déchue ; celui-ci, après avoir gardé la minute de l'acte en latin, la transcrivait presque toujours en latin dans le livre de raison, et quelquefois les débiteurs ou les témoins signaient avec le notaire.

» M^e Hugues Boysset ne pensait pas que son livre serait si soigneusement épluché par le descendant d'un de ses débiteurs. *Requiescat in pace.* »

Séance du 16 juin 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. RÉGNAULT offre à la Société deux brochures : 1^o *Un maxillaire inférieur humain trouvé dans une grotte des Pyrénées par MM. Roule et Régnault* ; 2^o *Les haltes de chasse et de pêche à l'époque du renne.*

Il fait une lecture sur l'exploration de grottes funéraires dans la vallée du Salat et communique des photographies des lieux et des objets trouvés.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société sa brochure imprimée dans la *Revue de Gascogne* : *Les stalles de Sainte-Marie d'Auch d'après un document inédit* (1552).

M. PAUL DE CASTERAN donne lecture du rapport général sur les résultats du concours de 1896 :

« Les huit mémoires présentés au concours de 1896 intéressent la Guyenne, la Gascogne et le Languedoc. Ils ont tous les qualités solides, indispensables aux études archéologiques, mais aucun n'est d'une supériorité incontestable. De là quelques difficultés pour l'attribution du prix Ourgaud.

» Vous avez d'abord constaté que les trois premiers concurrents dont nous allons parler pouvaient seuls y prétendre.

» *Liste des coutumes municipales et régionales du département du Gers.* — En dressant la liste de 168 chartes concédées à diverses communautés du Gers, M. G. Kontz a rendu un véritable service à l'érudition.

» Son mémoire a été inspiré par les excellents travaux de M. Pasquier, pour l'Ariège, et de M. l'abbé Pottier, pour le Tarn-et-Garonne. Il n'est pas besoin de faire ressortir l'utilité des recherches de ce genre, ni de dire qu'elles sont longues et difficiles et qu'il y a lieu de les encourager pour peu qu'elles soient faites consciencieusement comme celle-ci. L'auteur a puisé ses renseignements aux sources les plus diverses, et, à propos de chaque coutume, a recherché sa date en se demandant quel était le seigneur qui l'avait concédée et le lieu où se trouvaient l'original ou les copies que nous en possédons ; il a indiqué les diverses éditions et les travaux auxquels la coutume avait donné lieu. Autant de questions dont la solution est souvent

malaisée et suppose de pénibles recherches, dont il serait très utile de publier les résultats, en attendant l'édition du texte même des coutumes énumérées dans ce Mémoire que vous avez jugé digne d'une médaille de vermeil.

» *Le consulat de Béziers depuis son origine jusqu'à la Révolution, avec la liste chronologique des consuls, d'après les Archives municipales.* — Sous le titre de *Monographie*, M. Antonin Soucaille a écrit en réalité une histoire de Béziers depuis le douzième siècle jusqu'à la Révolution.

» Il s'est nécessairement inspiré des divers mémoires déjà parus sur le même sujet, particulièrement dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*. Mais c'est surtout dans les Archives municipales de cette ville qu'il a recueilli les nombreux renseignements grâce auxquels il a pu écrire une histoire complète de son consulat.

» On ne connaît pas la charte instituant les consuls, mais ils sont déjà mentionnés dans un acte du 18 mai 1131. M. Soucaille nous donne sur leur élection, leurs attributions et leurs travaux des détails qui aident à comprendre le mécanisme des institutions municipales de la plupart des communautés du Midi.

» Il nous fait connaître exactement la nature des rapports entretenus par les consuls de Béziers avec le Parlement de Toulouse, et les relations assez bonnes qu'ils eurent avec leurs vicomtes et les abbés de Saint-Nazaire et Saint-Aphrodise, jusqu'à la réunion de leur pays à la couronne le 12 avril 1229. A la suite de démêlés avec le Chapitre, ils encoururent une excommunication qui dura un an et fut levée en 1298.

» Dans le quatorzième siècle, l'importance de Béziers s'accrut beaucoup : la ceinture de ses murailles fut terminée et Philippe VI autorisa l'ouverture d'une foire annuelle de six jours. Tous les événements qui se succèdent depuis cette époque jusqu'à la Révolution sont fidèlement analysés.

» Ecrit dans un style clair et concis, ce mémoire considérable rendra de réels services, non seulement à l'histoire locale de Béziers, mais aussi à l'histoire générale du Languedoc.

» Vous lui avez décerné une médaille de vermeil de 1^{re} classe.

» *Monographie de Cabanial, par M. l'abbé Auguste Maurette.* — Les auteurs des deux précédents mémoires pouvaient seuls disputer le prix Ourgaud à M. l'abbé Auguste Maurette. Mais, plus avisé, il a mieux étreint, pour avoir moins embrassé, en écrivant la monographie de Cabanial, petit village du Lauragais ; ce pays, trop longtemps négligé par les chercheurs, a maintenant ses historiens et même ses poètes.

» Ses nombreuses monographies contiennent d'inévitables redites, mais chacune apporte son petit contingent de faits dont le rapprochement contribue à nous mieux faire connaître l'histoire générale du Midi.

» Grâce à d'infatigables et nombreuses recherches chez les particuliers,

dans les études de notaire et les dépôts administratifs, M. l'abbé Maurette est parvenu à agrandir le cadre, en apparence étroit, de son sujet, et à le traiter minutieusement sous tous ses aspects.

» Après avoir fait connaître l'origine probable de Cabanial, sa topographie, ses ressources agricoles, sa population et son histoire ancienne, l'auteur étudie dans tous ses détails la vie communale de ce petit village, énumère ses travaux d'utilité et consacre un chapitre particulièrement documenté à son histoire ecclésiastique, complétée par d'intéressants détails sur les curés et les vicaires qui s'y sont succédé depuis le quinzième siècle. L'instruction publique est traitée avec le même soin au moyen de titres remontant à 1660. La monographie se poursuit sous la Révolution, le Consulat et la Restauration.

» Parmi les pièces justificatives, dont l'auteur a fait un emploi discret et judicieux, il faut signaler un relevé des principales familles de Cabanial et les listes annuelles de ses consuls.

» Le caractère inédit de ce travail et son intégralité lui ont valu vos préférences pour le prix Ourgaud.

» La monographie de Béziers, certainement plus intéressante, rééditait un grand nombre de faits trop connus, et vous avez pensé qu'il y avait plus de mérite à révéler l'histoire d'un petit coin de terre, qu'à mettre en œuvre, même avec beaucoup de talent, des matériaux déjà publiés.

» *Signets des illettrés.* — M. Léon Baurier vous a présenté, en la commentant ingénieusement, une série de dessins à la plume reproduisant les marques apposées par les illettrés au bas des actes reçus par les notaires des vallées de Luchon, d'Oueil et du Larboust au seizième siècle.

» Symboliques, héraldiques professionnels ou énigmatiques, ces naïfs signets provoquent d'intéressantes conjectures sur les instincts et les aptitudes artistiques des hommes sans culture qui les ont tracés. En comparant leur nombre avec celui des parties qui ont signé dans les contrats où ils sont apposés, on se rendrait facilement compte de l'état de l'instruction primaire dans le haut Comminges il y a près de quatre siècles.

» Vous avez accordé une médaille d'argent à M. Baurier pour récompenser son mérite et son initiative. Ses imitateurs, s'il en avait, parviendraient à constituer avec lui un recueil analogue à l'étonnante collection des 11,000 signets de notaire déposée dans vos archives municipales.

» *Une famille de robe illustre (1639-1794).* — La famille d'Aspe occupe à côté de celles des Bertier, des Fieubet et des Maniban une place très considérable dans l'histoire du parlement de Toulouse, où elle remplit sans interruption des charges depuis le dix-septième siècle jusqu'à la Révolution. Jean d'Aspe, fils d'un juge mage de la sénéchaussée d'Auch, acquit vers 1660, de Samuel Fermat, fils du célèbre mathématicien, la charge de conseiller au Parlement moyennant 11,000 livres.

» Devenu président à mortier, il fut nommé, le 12 mai 1693, maire héréditaire de Toulouse moyennant le paiement de 90,000 livres et occupa en cette qualité le logement de l'annaliste Lafaille dans l'enclos de l'Hôtel de ville.

» Sur son initiative, les Jeux floraux obtinrent la confirmation de leurs privilèges.

» Le 3 février 1700, il résigna sa charge de maire moyennant une indemnité de 111,214 livres payées par les Capitouls en vertu des dernières ordonnances.

» Il mourut en 1740, dans son château de Leboulin, et fut inhumé aux Cordeliers d'Auch. Son fils Bernard, qui avait été d'une prodigieuse précocité, devint conseiller au Parlement le 2 septembre 1695.

» Le 6 septembre 1704, il épousa à Paris, en présence du roi et de toute la cour, Thérèse Blondel, fille de l'intendant et ordonnateur des bâtiments de Sa Majesté et manufactures du royaume. En avril 1726, son fils, Jean-François d'Aspe, de Meilhan, âgé seulement de dix-huit ans, était venu siéger à côté de lui après avoir obtenu les dispenses nécessaires.

» Vers 1750, il épousa Jeanne-Marie d'Auxiont de Vivent, héritière des vicomtes de Larboust.

» Président à mortier, lorsque le duc de Fitz-James contraignit le Parlement à enregistrer les lois de finances du 24 avril 1763, il protesta avec la plus grande énergie contre ce coup de force dont il a écrit une relation encore inédite reproduite dans le Mémoire de M. l'abbé Marsan. Il mourut vers 1776. Son fils, Augustin-Jean-Charles-Louis d'Aspe, avait acquis le 7 septembre 1775, de Jean-François d'Albis, l'office de commissaire aux requêtes.

» Il devint président à mortier le 5 juin 1776 et épousa, en 1784, Adélaïde de Gramont, fille de Gabriel, conseiller au Parlement.

» Dans son *Histoire des derniers parlementaires*, M. Duboul a déjà raconté éloquemment dans quelles circonstances ce magistrat, dont la courte existence avait été si bien remplie, monta sur l'échafaud.

» Sa fille unique épousa M. de Montbel, successivement maire de Toulouse, député et ministre.

» Ce mémoire, très documenté, servira de preuve aux derniers ouvrages écrits sur le Parlement et auxquels l'auteur a fait plusieurs emprunts en apportant de son côté un contingent de faits instructifs et intéressants puisés dans le fonds récemment déposé aux Archives de la Haute-Garonne par M. de Benque, ancien secrétaire général de la Banque de France.

» Vous avez accordé une médaille de bronze à M. l'abbé Marsan ; cette récompense bien méritée l'encouragera à continuer ses études historiques dont il trouvera les nouveaux éléments dans les belles archives encore inexploitées de son pays de Quatre-Vallées.

» *L'époque gallo-romaine dans la commune de l'Isle-d'Albi.* — Les plaines des bords du Tarn et la vallée du Tescou abondent en vestiges gallo-romains.

» M. Achille Gaillac en a découvert quarante sur la seule commune de l'Isle-d'Albigeois. Dans un mémoire, dont la rédaction laisse un peu à désirer, il consacre un chapitre à la description consciencieuse de chacune de ces stations. Une carte archéologique et les dessins de quelques-uns des objets découverts augmentent la valeur de sa notice, à laquelle vous avez décerné une médaille de bronze.

» *La maison de Rabastens. Essai généalogique* (Mémoire pour servir à l'histoire de Rabastens). Epigraphe : *Multo labore doctus evasit.* — Pour ce qui est du mémoire sur la « maison de Rabastens, » nous ne saurions mieux faire que de citer M. Massip. Voici les principaux passages de son rapport, dont les indications bibliographiques doivent être relevées au profit des travailleurs.

» L'auteur, peu renseigné sur l'origine, l'usage et le mode de transmission des noms propres et patronymiques, aurait pu consulter avec profit l'ouvrage publié par M. Lallier, en 1870, sur la propriété des noms et des titres. La première partie de cet ouvrage est consacrée précisément à l'étude des règles qui ont présidé jadis au choix des dénominations individuelles et des influences qui ont fixé et perpétué ces dénominations dans les familles.

» Que dire d'une généalogie ? On la dresse comme on peut, la chronologie aidant. C'est ce que l'auteur a fait. On regrette qu'il n'ait pas connu un *Essai sur l'art de dresser une généalogie*, publié par M. de Monferrand dans les cahiers de l'Association française pour l'avancement des sciences en 1889 et 1893. Et d'ailleurs les modèles ne manquent pas. Ecrire une généalogie sans interroger les généalogistes, n'est-ce pas une faute, et au point de vue de la forme et au point de vue du fonds ? La faute subsiste ici, et néanmoins le reproche tombe lorsqu'il s'adresse à un travailleur qui opère, comme celui-ci, sans aucun doute, loin des chantiers publics, loin des carrières héraldiques des grandes bibliothèques. Mais, il faut le reconnaître, son mérite est d'autant plus grand, car il a fallu un grand effort et beaucoup d'habileté pour faire un bon travail avec de médiocres outils.

» A part quelques documents originaux trop rares, il a employé des éléments de seconde main dont il a, du reste, tiré un excellent parti.

» L'exacte reproduction de quelques sceaux et des armes de la maison de Rabastens augmente la valeur de ce travail, que vous avez jugé digne d'une médaille de bronze.

» *Vallée de la Save.* — Le mémoire imprimé intitulé : *Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save*, est extrait du manuscrit portant le même titre, auquel vous avez décerné une médaille d'argent en 1890.

» Les indications utiles et les découvertes précieuses de M. l'abbé Couret font honneur à sa sagacité, et il a tracé un tableau complet des richesses archéologiques de la haute vallée de la Save.

» Souhaitons que des chercheurs de son mérite obtiennent les mêmes résultats dans les autres vallées qui, du plateau de Lannemezan, se dirigent en éventail vers le Gers. Ils y seront encouragés par le succès de M. l'abbé Couret, à qui vous avez accordé un rappel de médaille d'argent.

» *Classement des anciennes Archives des notaires*, par M. MACARY. — Déposées en 1707 aux Augustins, les Archives des notaires furent transférées dans les dépendances du Parlement en 1835 ou 1836.

» Jusqu'ici il avait été impossible de tirer parti de ce fonds, constamment accru pendant près de deux siècles, mais où régnait une confusion inexprimable.

» Sur l'initiative de quelques érudits, et grâce au patronage de la Société archéologique, la chambre des notaires, avec un empressement et une générosité dignes des plus grands éloges, en a confié le classement à M. Macary, ex-archiviste-adjoint du département du Gers.

» En quelques mois il a relevé du sol, où ils gisaient dans la poussière, près de 9,000 registres, et les a rationnellement classés sur des rayons étiquetés.

» Ce qui concerne les familles et les communes a été rangé dans l'ordre alphabétique; les documents relatifs aux institutions toulousaines ont été groupés selon leur provenance; les minutiers des anciens notaires *de Toulouse, de la Haute-Garonne et des départements limitrophes* ont été rangés distinctement sous les trois rubriques précédentes.

» Les livres particuliers étaient des registres dans lesquels les notaires inscrivaient tous les actes passés dans l'intérêt d'une même famille. Ils figurent en grand nombre dans cette dernière série, et fourniront, sur le commerce toulousain, de très précieux renseignements.

» Il a fallu autant d'activité que de compétence paléographique pour réaliser cette énorme besogne, grâce à laquelle des matériaux inédits d'une abondance et d'une valeur extraordinaires ont été mis à la disposition des travailleurs.

» En les consultant, M. l'abbé Douais nous a déjà fait connaître les noms des architectes et des statuaires de plusieurs de nos hôtels (1) les plus célèbres et les baux à besogne donnant sur leur prix de revient de précieux renseignements.

» Vous avez justement reconnu que, par son importance et par la façon dont elle avait été effectuée, cette réorganisation d'archives méritait une

(1) Hôtel Bernuy, 1502, 1534-1537; hôtel Bagis (Nicolas Bachelier), 1537; hôtel d'Assézat, 1555.

récompense exceptionnelle, et vous avez accordé une médaille d'or à M. Macary. »

Séance du 23 juin 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT rend compte des délibérations du Comité économique dont la Société approuve les décisions. La valeur du prix Ourgaud sera définitivement réduite pour l'avenir à 200 francs et celle du prix Clausade à 300 francs, à la suite des réductions de rentes qui ont diminué les revenus de ces fondations.

M. CARTAILHAC présente le moulage d'un crâne humain trouvé à Java et les reproductions galvanoplastiques des deux vases de Vafio. Le gouvernement grec n'ayant fait faire que vingt exemplaires de ces objets dont deux ont été réservés à la France, la Société émet le vœu que la Commission du musée Saint-Raymond acquière celui qui est disponible.

M. l'abbé DOUAIS donne lecture de la note suivante :

Réparations à la flèche du clocher de Saint-Sernin (2 juillet et 6 octobre 1478).

« Les deux documents qui me sont fournis par les anciens registres de Peyronis, notaire, sont importants pour l'histoire du clocher de Saint-Sernin. Nous y apprenons qu'en 1478 il était déjà surmonté d'une flèche ou pinacle. Mais la pluie et le mauvais temps l'ont comme dévastée, et rien n'indique que les ravages proviennent d'un mauvais travail exécuté récemment. Ainsi nous remontons assez bien jusqu'au quatorzième siècle, âge de la flèche endommagée ; et comme les deux étages supérieurs du clocher paraissent être de la fin du treizième siècle ou du quatorzième (1), on est

(1) M. Anthyme Saint-Paul pense que « le clocher de Saint-Sernin est tout entier antérieur à la fin du treizième siècle » (*Viollet-le-Duc, ses travaux d'art*, p. 47, note. In-8°, Paris, 1881). Il est vrai que le livre de comptes de la Confrérie des Saints-Apôtres ou des Corps-Saints, conservé à l'église Saint-Sernin, contient les comptes payés, de 1389 à 1394, pour des réparations au clocher. Malheureusement, il y a une lacune à l'endroit essentiel. On peut cependant penser que les travaux exécutés à cette date eurent pour objet l'intérieur du clocher et la charpente portant les cloches. Ils prouvent, du moins, que le clocher existait alors avec ses étages et remontait bien plus haut que cette date. Je donne ici l'extrait du livre des comptes relatif aux travaux exécutés alors au clocher.

Registre de la confrérie des Saints-Apôtres. Archives de l'église Saint-Sernin.

Fol. 55. — Octobre 1389. *Item*, dominica tertia octobris, solverunt stanheriis

plus qu'autorisé à penser qu'en même temps qu'on l'exhaussa on le surmonta d'une flèche. Peut-être celle-ci parut-elle trop basse, et cette fois la pluie et le vent auront rendu service, car ils auront amené les ouvriers de

pro reparatione cloquerii, videlicet p[lu]mbe seu cappelle plumbee, facto precio cum ipsis ad 1 grossum.

Fol. 56. — 31 janvier 1390 (n. sty.). *Item*, die lune ultima januarii proxime elapsa solverunt pro III^{or} postibus ad opus cloquerii xx grossos.

Item, solverunt pro uno ligno coralli quod emerunt eodem die ad opus cloquerii vj grossos.

Item, solverunt fusterio pro reparatione cloquerii vj grossos.

Fol. 56 v°. — 6 mars 1390 (n. sty.). *Item*, Petro Ramundi fusterio pro latis necessariis in cloquerio 1 grossum.

Fol. 67 v°. — 26 septembre 1390. Solverunt pro fustibus emptis pro reparatione cloquerii, videlicet xxj franchos auri.

Fol. 85 v°. — Février 1394 (n. sty.). *Item*, solverunt dicta die magistris qui pagellaverunt lapidibus de cloquerio.

Fol. 86. — 15 mars 1394 (n. sty.). *Item*, receperunt... per dominos abbatem et conventum monasterii Sancti Saturnini Tholose [de lapidibus] venditis conventui Augustinorum Tholose, prout continetur in instrumento vendicionis recepto per magistrum Johannem Faiole, notarium Tholose, quos lapides dicti domini abbas et conventus vendiderunt pro reparando cloquerium, quia campane erant in periculo cadendi, et erant xxvij brachiate, precio quod habuerunt baiuli pro dicta reparacione facienda.

Fol. 86 v°. — 16 mars 1394 (n. sty.). — 24 mai 1394. *Item*, anno quo supra, die xv^{ja} mensis m[ar]cii... [tra]diderunt opus cloquerii pro reparando et de novo conf[iciendo]... pactis contentis in instrumento recepto per magistrum Guillermmum... [d]ebetur videlicet magistro Arnaldo de Rivomagresio fusterio, cui [solverunt]... opera sive de ejus manu et labore LX^{ta} franc. auri.

Item, eadem die solverunt sibi pro premissis x franc. auri in pecunia.

Item, die dominica xx^a secunda mensis marcii, tradiderunt regentes G^o de Blanhaco et Vitali Scrimaci, operariis confratrie pro emendo fustes et alia necessaria pro dicto opere, vj lib. tur.

Item, die dominica xxix mensis marcii, solverunt magistro Ar^{do} de Rivomagresio fusterio, Petro R^{di} Cortade et suis sociis, x franc. auri in peccunia.

Item, solverunt operariis pro necessariis operis 1 libram.

Item, dominica v^a mensis aprilis, solverunt Petro Fabro de Lacanonia, per manus Gⁿⁱ de Blanhaco et Vitalis Scrimaci, operariorum, pro barra ferri campane majoris, iij florinos Francie.

Item, dominica xij^a aprilis, solverunt dictis magistro Arnaldo de Rivomagresio et suis sociis fusteriis de eorum labore in deductionem dictorum LX francorum auri xij francos.

Item, solverunt Johanni Carrerie fusterio Tholose pro fustibus ab ipso emptis pro dicto opere iij lib. turon.

Item, solverunt B^{do} de Bensa fabro Ar^{di} Bernardi pro reparando ferraturam becerum (?) cloquerii x gros.

Item, solverunt eadem die G^o Carrerie fusterio pro fustibus ab ipso emptis pro dicto opere viij^o lib. turon.

Item, solverunt in vigilia pasce Domini dictis magistro Ar^{do} et aliis sociis fusteriis viij^{to} lib. turon.

l'église à faire ce qu'autrement ils n'eussent pas osé : couronner le clocher et exhausser la flèche, qui, ce semble, fut portée à treize pans. Les ouvriers s'appelaient : Louis Dubourg (*de Burgo*), Guillaume Embri (*Embrini*), licencié en droit, Charles Enoc, Jean Mis (*Missie*), Jean de Cugnaux (*de Cugnossio*), Jean Rabel (*Rabelli*), Calvin de Salvania, Jacques Gibilin (*Gibilini*), Jean David, Bertrand de Plamont (*de Planomonte*), Dominique Peyron (*de Peyrono*) et Pierre Bernier (*Bernerii*), chanoines et prébendés de Saint-Sernin, et Jean Serres (*Serras*), chandelier, surnommé *Major dierum*. Ils traitèrent d'abord avec Philibert Allier (*Altherii*), maçon. Le bail fut rédigé en langue romane : il comprit quatorze articles, embrassant tout le détail ou devis de l'œuvre à faire. Philibert Allier s'engagea à démolir la partie de la flèche endommagée et à la refaire ; à maçonner en briques et en pierre la flèche, les arêtes étant en pierre et les pleins en briques ; à réparer la claire-voie et à faire les huit clochetons conformément au modèle arrêté. Saint-Sernin dut fournir tous les matériaux, moins la charpente, et promit de payer pour le simple travail la somme de vingt-cinq livres tournois payables en trois termes. C'est bien le chiffre que

Item, solverunt Vitali Scrimaci pro uno fuste magno de coral pro dicto opere j franc.

Item, solverunt die dominica xxvj aprilis, Johanni Carrerie fusterio pro fustibus ab ipso emptis pro dicto opere v lib. turon.

Item, solverunt cuidam fusterio vocato Cathala pro fustibus ad ipso emptis pro dicto opere cloquerii iij lib. et mediam.

Item, solverunt pro portu dictorum fustium ij franc.

Item, solverunt dominica III^a madii fusteriis per manus Petri R^{ndi} fusterii, in solutionem dictorum LX franc. auri x franc.

Item, solverunt pro calice sive cautz pro reparando cloquerium cum portu xxiiij gros.

Item, pro iij^{or} tumbarelati arene, xx^{vi} albos.

Item, solverunt Bernardo de Bensa fabro Ardⁱ Ber^{di} pro faciendo cavilhas et aliam ferraturam ij franc. xiiij gros.

Item, solverunt Johanni Barberii fusterio pro LX brachiatis fustis de coralh ix franc. vj gros.

Item, solverunt tam pro portu fustarum quam pro scantir l'arena quam pro aliis expensis ij franc. et medium.

Item, solverunt Bernardo de Levinhaco ferraterio pro ferratura iij franc. xiiij gros.

Item, solverunt magistro Ard^o de Rivomagresio et suis sociis pro manuopera dicti cloquerii, et sic est satisfactus per manus Gⁿⁱ de Blanhaco et Vitalis Scrimaci operariorum, x franc.

Item, solverunt cuidam mulieri pro portando arenam in ecclesia i grossum.

Item, solverunt pro ponendo fustes que supererant in opere viij grossos.

Item, dominica xxiiij madii solverunt massonerio pro massonando opus cloquerii viii grossos.

Item, mulieribus pro parando morterium xvj albos.

Item, solverunt pro portando arenam [et] calcem pro opere cloquerii j franc,

porte la pièce ; vraisemblablement, il y a ici une faute. Car, même en multipliant par 30, nous arriverions à la somme de 750 francs, qui paraîtra insuffisante pour un tel travail. Cependant il fut mené rapidement, car, le 6 octobre suivant, le recouvreur se flattait d'avoir achevé.

» La charpente était une œuvre à part. L'on avait donc traité avec un ouvrier charpentier. Le registre du notaire ne contient pas le bail à besoin ; mais cela résulte de l'acte du 6 octobre suivant. Paulet Plessis, fustier et recouvreur, avait, à cette date, fait des travaux de béton pour la flèche, *batir de betum la gulha ejusdem cloquerii* ; il croyait son œuvre suffisante, à l'encontre des « ouvriers » de l'église, qui voyaient le clocher ouvert à la pluie comme auparavant. Ils se plaignaient d'ailleurs qu'il eût dérobé deux quintaux et demi de plomb qui se trouvaient au faite du clocher, *in corona ipsius pignaculi*. C'est ainsi qu'ils furent amenés à l'obliger de fournir une caution pour achever son travail, c'est-à-dire pour mettre le clocher et la flèche à l'abri du mauvais temps. A n'en pas douter, c'est pour le préserver que la flèche fut recouverte d'une double chape de béton et de plomb ; et notre pièce d'archives donne raison à Viollet-le-Duc qui, lors de la restauration de l'église, s'est inspiré de ces mêmes principes.

» Voici les deux pièces en question :

I

» 2 juillet 1478. — Bail à besogne passé entre les chanoines de Saint-Sernin et Philibert Allier, maçon, pour la réfection ou réparation de la flèche de Saint-Sernin sur une hauteur de 13 pans. Philibert devra faire à neuf la claire-voie à la base de la flèche et la construire en pierre, laquelle pierre de taille sera posée sur la maçonnerie de tuiles. De plus, il devra poser à la pointe de la flèche la croix avec pomme ; et autour de la pierre portant la croix, il façonnera huit crêtes ou pinacles.

Archives des Notaires de Toulouse, Peyronis not., reg. des années 1475-1482, f^o LXXXXij.

TRADICIO OPERIS REPARACIONIS AGULHE PIGNACULI SIVE CLOQUERII ECCLESIE
SANCTI SATURNINI THOLOSE.

Anno Domini millesimo quadringentesimo septuagesimo octavo et die secunda mensis julii, constituti personaliter, etc., honorabiles viri domini Ludovicus de Burgo, Guilhermus Embrini, licenciatus in legibus, necnon religiosi viri domini Karolus Enoc, Johannes Missie, Johannes de Cugnossio, Johannes Rabelli, Calvunius de Salvania, Jacobus Gibilini, Johannes David, Bertrandus de Planomonte, Dominicus de Peyrono, Petrus Bernerii, tam canonici quam pre[s]biteri prebendati in ecclesia seu monasterio Sancti Saturnini Tholose, operarii operis

ejusdem ecclesie Sancti Saturnini Tholose, et Johannes Serras Major dierum cancellarius, gratis omnes insimul tradiderunt et concesserunt Philiberto Alherii, massonerio Tholose, stipulanti, opus reparacionis agulhe pignaculi sive cloquerii ejusdem ecclesie Sancti Saturnini Tholose, sub pactis sequentibus.

Et primo, que lodit massonier sera tengut de abatre de la summetat de lad. agulha jusques que lod. abatament aya sept pans d'ample, no enclus los bordos estans par defora.

Item, que lod. massonier sera tengut de refar tot lod. abatament de peyra de talha et levar d'autor jusques a treze pans; laqualla peyra de talha sera mesa et pausada sus la massonaria de teula, et sera encraponada et ligada de fer et de plom an la massonaria; et so per la longor en bas de siex pans ou plus, se mestier est, ainsi que l'obro requier.

Item, foc convent que lod. massonier sera tengut de botar a lad. obra quatre barras grossas de fer per portar la crotz et lo pom que se metra à la puncta de lad. gulha, laqualla crotz et pom sera tengut de pousar et assetiar a ladita puncta.

Item, sera tengut lod. massonier metre et pousar totas las barras de fer que seran neccessarias a lad. reparacion.

Item, sera tengut de reparar et far de nau les clervay ronputz estans a la corona del pe de lad. gulha, losquals de present son ronputz.

Item, de barrar los trans que se faran et sont fait de present a causa de l'artament de la reparacion de lad. gulha.

Item, que lod. massonier sera tengut de far et obrar à l'entor de la peyra que sera pousada lad. crotz huyet crestas à la fesso contenguda al patro estan en lo poder delsd. obriers.

Item, sera tengut de far l'artamen a lad. obra neccessary a sos propis despens.

Item, sera tengut lod. massonier de redre conplida lad. obra a dit d'espers per tot lo mes d'oust propda venen.

Item, de deffar à sos despens lod artament, feita et conplida lad. obra.

Item, foc convent que la fusta que lod. massonier conprara per lod. artament demorara a utilitat deld. massonier, et la resta alsd. obries.

Item, que losd. obries seran tengutz de prestar los artamentz et cordas ansi com son de present jusques funda l'obra.

Item, seran tengutz losd. obries proviser et fornir ald. massonier tot lo portrait a lad. reparacion neccessari, com est fer, plom, peyra, teula, mortier, exceptat la fusta; et autrament, seran tengutz de provesir de tot so que sera neccessayre.

Item, foc convent que per far et conplir lad. obra, Messrs les obries seran tengutz de donar et pagar ald. massonier la soma de vingt et sincq liuras de Tornes pagadoras en tres termes, so es hueyt liuras et sincq soulz al commensament de lad. obra; et autras hueyt liuras et sincq soulz la et quant la peyra de talha sera presta per montar; et lo residu, conplida lad. obra.

Que quidem pacta dicte partes promiserunt una alteri stipulanti etc. tenere et

servare, videlicet dicti domini operarii bona operis dicte ecclesie, et dictus massonerius propria bona ypothecando et obligando etc.; renunciaverunt ad plenum etc., et voluerunt compelli per rigores sigillorum majoris Tholose et domus communis Tholose captione bonorum predictorum, excepta arrestatione personarum etc., et per curiam domini officialis etc., et ad confitendum, etc.

Testes dominus Petrus Arquerii pre[s]biter dicte ecclesie, magister Loreandus Briardi barberius, Tholose habitatores.

II

» 6 octobre 1478. — Paulet Plessis, fustier et recouvreur, fournit une caution pour achever son travail au pinacle du clocher de Saint-Sernin, dévasté par le vent et la pluie. Il s'était engagé à *batir de betum la gulha* EJUSDEM CLOQUERII. »

Archives des Notaires de Toulouse, Peyronis not., même reg., fo LXXXXVIIJ vo.

INSTRUMENTUM CAUTIONIS PRO OPERARIIS ECCLESIE MONASTERII SANCTI SATURNINI
THOLOSE PER PAULETUM DE PLESSIS PRESTITE.

Anno quo supra [millesimo quadringentesimo septuagesimo octavo] et die sexta mensis octobris. Cum operarii fabrice ecclesie monasterii Sancti Saturnini Tholose pretendentes Pauletum de Plessis fusterium et rectorem Tholose, recepisse opus certe reparationis necessario fiende in pignaculo sive *cloquier* ejusdem ecclesie, videlicet *de batir de betum la gulha* ejusdem cloquerii in locis necessariis, que loca pretextu pluviarum et ventorum erant devastata; et hoc certo precio inter ipsos convento; ipsumque opus incepisse et nondum perfecisse et opus inceptum minus sufficienter reparasse et opus imperfectum dimisisse, satisfacto sibi pro majori parte precii; et hiis non contentum ipsum Pauletum cepisse duo quintalia cum dimidio plumbi existentis in corona ipsius pignaculi; adjornari fecissent tam super hiis quam interesse dicti operis, dicendo quod illud quod factum fuerat erat insufficiens, predictum Pauletum; et tandem partibus auditis, cum pars adjornata confiteretur et concederet dictam quantitatem plumbi de consensu partis seu operariorum ad domum suam adportasse et opus inceptum bene et fideliter et *de bon betum* incepisse; quod quidem opus perfecisset, si undecim libras viij^{to} sol. et iii^{or} den. tur. parv. sibi debitas de resta recuperasset. volendo et consenciendo, ratione pretense insufficiencie dicti betini quod committeretur expertis; parsque dictorum operariorum pariter ratione dicte insufficiencie pretense consentiret et requireret quod committeretur expertis, fuisset commissum expertis; qui experti exhinc, viso opere retulissent pro presenti non valere bono modo pro una parte nec alia judicare donec ipsum opus fuisset perfectum et hyemen expertum. Ob quod partes, audita relatione expertorum, inter se appunctassent

quod dicto Pauleto de dicto residuo sibi debito ex integro satisfaceret et cum hiis idem Pauletus perficeret opus et plumbum redderet et assetiaret loco suo, et traderet cautiones de perficiendo ipsum opus et restituendo plumbum et loco suo debito assetiando, ac de stando ad interesse operis casu quo lapsa hyeme proximo venienti ipsum opus appareret et judicaretur per expertos insufficiens. Hinc igitur fuit et est quod dictus Pauletus gratis promisit nobili domino Ludovico de Burgo, cooperario, pro se et aliis ejus consociis operariis dicte ecclesie, una mecum notario stipulanti etc., perficere bene et debite ipsum opus, dictumque plumbum restituere et loco debito assetiare et stare de omni interesse casu quo examinato opere per hyemen videretur et judicaretur insufficiens per expertos juxta dicta expertorum, bona sua ypothecando, obligando etc. Et pro hiis cavendis se principales pro dicto Pauleto constituerunt Petrus de Podio sartor et sororius ipsius Pauleti, Guillelmus Chanoyne blancherius et Petrus Guarine barberius, Tholose habitatores, bona sua et cujuslibet ipsorum ypothecando, obligando, etc. Testes Guillelmus Anthimii, Johannes Ramelli, Tholose habitatores.

M. DE LAHONDÈS donne les indications suivantes sur le dôme de Saint-Pierre, au sujet de la communication de M. l'abbé Auriol :

« Dans les dernières années du siècle précédent, vivaient à Toulouse deux frères, sculpteurs tous les deux, mais de talent inégal. Le second, que l'on appelait Mortreuil cadet, produisit des œuvres qui lui valurent quelque renommée. Un écorché, de grandeur naturelle, qu'il exposa au salon de l'hôtel de ville, en 1773, obtint le grand prix de sculpture, une médaille d'or de 300 livres.

» Dès l'année suivante, l'architecte Hardy exposa le modèle en relief des décorations projetées pour le dôme de l'église des Chartreux dont François Cammas avait donné le plan. Les sculptures des musiciennes en bas-relief qui décorent les angles furent exécutées par Mortreuil cadet, élève de l'Académie, qui venait de remporter le grand prix.

» En 1779, le même exposa une Flore, statue en marbre, et le modèle d'une Charité qui devait être exécutée en pierre dans le fronton de la nouvelle église de l'hôpital de la Grave. Les pierres épannelées attendent encore à cette place le ciseau d'un sculpteur.

» Mortreuil cadet fut nommé adjoint au professeur de dessin de l'Académie en 1778. Il habitait à la rue Saint-Antoine-du-T.

» Une de ses élèves, M^{lle} Rességuier, obtint un prix en 1792, la dernière année où furent exposées à l'hôtel de ville les œuvres des artistes toulousains que l'on y avait vues tous les ans depuis 1751.

» Mortreuil l'aîné, sculpteur aussi, avait obtenu, en 1775, une médaille d'or de 50 livres pour un dessin d'après le modèle vivant.

» Lorsque les chartreux vinrent à Toulouse, après la ruine de leur couvent de Saïx, leurs chétives ressources, autant que l'austérité de leur règle,

ne leur permirent de construire qu'une église assez modeste. Elle fut élevée, quelque temps après leur arrivée, du 13 mai 1607, jour où la première pierre fut posée, au 20 mai 1612, où elle fut consacrée par le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Elle était plus basse que l'église actuelle, éclairée seulement par de petites fenêtres carrées, comme on peut le voir de l'extérieur. Mais elle avait déjà un dôme central au-dessus de l'autel à double face, ainsi disposé contrairement aux règles de l'ordre, en reconnaissance des dons généreux offerts par les dames de la ville, afin qu'elles pussent assister aux offices.

» Presqu'à la veille de la Révolution, les chartreux rehaussèrent et embellirent leur église. Ils avaient été obligés, déjà depuis longtemps, de consolider le dôme, et une reconstruction était devenue nécessaire. L'entreprise fut mise au concours et le plan de Cammas fut adopté. L'architecte fit exécuter la charpente par Milan, les décorations intérieures par Julia, dont les travaux avaient été appréciés dans plusieurs hôtels de Paris, qui couvrit les parois du dôme d'ornementations luxuriantes, et par Mortreuil, qui modela les statues en bas-relief.

» Cammas peignit les quatre sujets en grisaille, imitant le bas-relief, qui représentent saint Basile devant le proconsul Modeste, saint Guillaume d'Aquitaine s'évanouissant devant la sainte hostie que lui présente saint Bernard, saint Bruno refusant la mitre, Attila aux pieds de saint Benoît.

» Il dessina aussi l'autel qui fut sculpté par Lucas et que l'habile artiste accosta des deux anges en marbre blanc qui demeurent son plus bel ouvrage ; puis les candélabres qui furent exécutés par l'orfèvre Gaillard, avec l'argenterie léguée par l'évêque de Saint-Lizier, Bruno Ruade, ancien prieur de la Chartreuse de Paris.

» Cammas avait tracé encore, à la demande du cardinal de Brienne, le plan d'une façade monumentale du couvent, sur la rue Valade, dont la Révolution arrêta la construction.

» Mortreuil est aussi l'auteur des figures allégoriques des Vertus, disposées dans la partie surélevée du chœur des religieux, au-dessus des tableaux représentant les divers traits de la vie de saint Bruno qui avaient été placés en 1683. » (*Catalogue des expositions à l'hôtel de ville, histoire manuscrite de Saint-Pierre*, par dom du Bourg.)

Séance du 30 juin 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT annonce que le musée Saint-Raymond a acquis les reproductions des vases de Vafio ; il annonce la mort de M. Da Silva, membre correspondant de la Société. Il entretient ses collègues de la visite au

château de Pibrac. Le châtelain, qui consacre sa vie à la restauration de l'antique demeure familiale, est arrivé à plus de la moitié de son œuvre. Une dizaine d'années lui suffiront pour la terminer. Il la dirige avec l'aide de la science et de l'art de notre autre collègue, M. Rocher, mais aussi avec le zèle éclairé d'une pensée personnelle et constante. Une remarquable unité règne ainsi dans les travaux de restauration. Le caractère du château, d'ailleurs, n'avait pas été altéré, parce qu'il n'avait presque pas été habité depuis le seizième siècle.

Les visiteurs ont admiré les nouvelles salles rétablies et surtout la galerie ajourée d'arcades du second étage qui conduit au cabinet des archives. Les faïences peintes de M. Virebent complètent admirablement son artistique élégance.

M. l'abbé DOUAIÉ éclairait la promenade à travers les appartements par la lecture de l'inventaire du château, en 1590, qu'il a récemment découvert dans les registres des notaires.

M. le comte DE PIBRAC a accompagné encore ses visiteurs dans les allées de son parc récemment planté et ils se sont retirés en se promettant de venir revoir le château, où ils sont toujours reçus avec une si exquise bonne grâce, lorsque les restaurations seront plus avancées.

M. CARTAILHAC offre à la Société une reproduction en plâtre du médaillon de Loménie de Brienne par Lucas et un panorama de Rome.

M. le baron DE RIVIÈRES offre à la Société l'estampage de la dalle de Pierre Neveu, une carte de l'ancien diocèse de Narbonne et une notice sur Jules Rolland.

M. Forestié, membre correspondant, communique et commente un nouveau document qu'il a découvert, le contrat de mariage du père de M^{me} de Maintenon, Constant d'Aubigné, avec M^{lle} de Cardaillac.

M. DE LAHONDÈS donne quelques explications sur un bas-relief de l'église de la Dalbade :

« La seconde moitié du quinzième siècle et le siècle suivant virent se développer des manifestations de piété attendrie, qui ne sont pas sans analogies avec celles dont nous sommes les témoins et qui semblent répondre aux sentiments douloureux d'un temps d'épreuve. Ce furent : l'exposition du Saint-Sacrement, la dévotion des cinq plaies du Sacré-Cœur, des heures de la Croix, des armes de la passion, du Christ de Pitié, de Notre-Dame de Pitié, des prières plus multipliées pour les morts (M^{gr} Barbier de Montaut, *Inscriptions cimétériales de Senlis ; Mémoires de la Société académique de l'Oise*, XVI, p. 59).

» L'origine du Christ de Pitié remontait à la messe de saint Grégoire. Une tradition disait que le pape saint Grégoire avait vu, pendant qu'il célébrait la messe dans son église du Célius, Jésus-Christ sortant à demi du tombeau, couvert de plaies, avec une expression de douleur sur le visage

et entouré des instruments de sa passion. Cette vision fut très fréquemment représentée, dans les dernières années du quinzième siècle et pendant le seizième, en bas-relief, en peinture murale, sur les vitraux, les tapisseries ou les broderies, les émaux, les cloches, dans les livres d'heures. Le pape n'est pas toujours figuré et la vision seule apparaît. Quelquefois le Christ est seul, mais le plus souvent il est accompagné de la Vierge et de saint Jean, et aussi de deux anges qui le soutiennent. Quand le Christ est seul, on peut le prendre pour un *Ecce homo* ou pour le Christ ressuscité sortant du sépulcre. Les prières devant ces représentations consistaient en oraisons spéciales et aussi dans la récitation de sept *Pater* et de sept *Ave* qu'il fallait dire à genoux pour gagner les indulgences.

» La dévotion de la messe de saint Grégoire se joignait souvent aux intercessions pour les morts et la représentation figurait dans les inscriptions cimésiérales.

» Les armes de la Passion montrent les divers instruments du drame du Calvaire disposés dans un ordre héraldique ou simplement étalés autour de la figure du Christ.

» On voit à l'église de la Dalbade, dans la chapelle de l'Agonie, sur le mur du côté de l'Épître, un bas-relief en pierre représentant le Christ de Pitié.

» Sous une arcade trilobée, le Christ, adossé à la croix, joint ses mains percées et sanglantes; son côté est ouvert et il incline sa tête nimbée et couronnée d'épines. Sur la branche supérieure de la croix l'inscription INRI est fixée par un clou qui a la forme de ceux que l'on conserve à Rome, dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem. Aux deux côtés, le soleil et la lune; au-dessous, attachés aux branches transversales, l'échelle, le roseau avec deux éponges, deux fouets de cordes à nœuds, puis le vase de vinaigre, la lance, les tenailles, la bourse qui contient les trente deniers, la colonne de la flagellation.

» Aux pieds de la croix, la Vierge joignant les mains, saint Jean appuyant sa tête sur sa main droite.

» Sur le devant du tombeau les donateurs, le mari et la femme sans doute, à genoux, accompagnés de leurs patrons qui posent une main sur leur épaule. Mais par une singularité qu'il est difficile d'expliquer, erreur du sculpteur ou interversion subtile voulue, sainte Catherine tenant sa roue aux crocs de fer protège le mari qui est tête nue et vêtu d'une sorte de blouse, et saint Jean portant l'agneau de Dieu la femme, à genoux aussi, coiffée d'un bonnet aux plis retombant et tenant un rosaire dans ses mains.

» Entre eux une sorte de monogramme est surmonté d'une croix tréflée.

» Une photogravure de ce bas-relief figure dans l'*Histoire de la Dalbade* de M. l'abbé Julien. »

Séance du 13 juillet 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT dit que la dernière séance hebdomadaire s'est tenue à Auch. Plusieurs membres de la Société, auxquels des dames avaient bien voulu se joindre, de même qu'à Pibrac quelques jours auparavant, ont voulu revoir la primatiale aquitaine. M. l'abbé de Carsalade, président de la Société de Gascogne, ainsi que plusieurs de ses collègues, sont venus les attendre à la gare et les ont accompagnés à la cathédrale et aux divers monuments de la ville, avec la plus aimable cordialité. Un lunch rafraîchissant, fort apprécié, leur a été offert dans le musée archéologique. Des toasts ont été échangés, et la Société de Toulouse s'est plu à rendre hommage à celle de Gascogne, l'une des Sociétés provinciales qui produit les plus nombreux et les meilleurs travaux, et auprès de laquelle elle est heureuse de trouver un appui et un modèle.

La cathédrale a été revue dans tous ses détails, grâce aux explications que donnaient M. l'abbé de Carsalade et M. l'architecte diocésain. Les vitraux surtout ont retenu l'attention. Ils marquent, comme on sait, le plus haut degré de couleur intense et d'éclat où soit parvenu l'art du verrier. S'ils ne conservent plus, et depuis longtemps déjà, le style pur des lignes simples et le sentiment décoratif de la belle époque ogivale, s'ils sont devenus des tableaux, leur dessin est du moins d'une grande allure, et leur coloration utilise les procédés ingénieux et raffinés récemment découverts pour produire des effets magiques. Les cartons s'inspirent de l'art flamand, de cet art réaliste qui animait aux mêmes années les statues de la cathédrale d'Albi, mais à un moment aussi où les Flandres connaissaient le chemin de l'Italie, et telle figure de saint Jean ou de la Vierge écoutant l'ange Gabriel, fait songer à Léonard de Vinci ou à Luini, son élève.

Arnaud de Moles transfigure les prophètes et les sybilles avec les scènes bibliques que le dessinateur lui a livré, par toutes les richesses de son prisme étincelant. Des perfectionnements de fabrication lui font découvrir des éblouissements inconnus jusqu'alors. Parfois, le verre présente une épaisseur de près d'un centimètre, et cette masse imprégnée de couleur atteint une intensité saisissante. Ici, le verre est doublé, et le violet, par exemple, est obtenu par un doublage rouge sur un bleu pâle, le vert par plusieurs couches blanches, jaunes et bleues superposées; là, il est, au contraire, aminci à la molette, et des points blancs ainsi ménagés font luire le regard et scintiller les orfèvreries et les perles. Des tons nouveaux s'introduisent et, à côté de ces fulgurations, s'offrent les séductions de couleurs douces et fondues. Il semble que l'artiste ait voulu les réunir toutes

dans son dernier vitrail, qu'il a daté de juin 1513, et où il a représenté Notre-Seigneur entre saint Thomas et sainte Madeleine.

Les vitraux sont datés d'ailleurs par le fascé d'or et de gueules au chef d'hermine du cardinal de Clermont-Lodève, archevêque d'Auch à cette époque (1507-1538).

Mais, cette fois, c'était surtout les stalles qui nous avaient attirés. Devant elles, M. l'abbé Douais a retracé les diverses phases de leur exécution et surtout le travail des trois dernières du côté de l'épître, dont un registre des notaires lui a révélé l'auteur, le Toulousain Dominique Bertin. Si l'ensemble et le dessin général présentent en effet une harmonie absolue, il est manifeste que des mains diverses l'ont exécuté. Des variétés de facture apparaissent dans les figures en bas-relief des dorsaux et dans les cartouches au-dessous, comme dans les miséricordes, où des imitations antiques se montrent à côté de scènes de mœurs tirées des fabliaux.

Les grâces raffinées de l'art ogival à son déclin s'unissent en effet, sur ces stalles, comme dans tout l'édifice, à celles de la Renaissance. Le cardinal de Clermont-Lodève commença à les faire sculpter dans les premières années du seizième siècle, et le travail de Bertin ne date que de 1551.

De même, le portail inachevé du midi montre des panneaux où s'enroulent les frondaisons élégantes de François I^{er} accolées à des socles et à des dais de statues absentes du dernier gothique.

Si ces panneaux nous ont fait songer à Toulouse, d'autres souvenirs toulousains sont venus attirer notre curiosité ; le rétable d'une des chapelles du nord, daté de 1524, qui rappelle les ciselures contemporaines de l'hôtel du Vieux-Raisin, le grand rétable du chœur, muni d'ambons, les derniers, sans doute, qui furent taillés en pierre, dus à Souffron, qui termina enfin notre pont robuste, et qui dessina, croit-on, la façade de l'hôtel de Clary ; les statues un peu lourdes qui le surmontent, placées autrefois sur le jubé, sculptées par Gervais Drouais, l'auteur du martyre de saint Etienne au rétable du chœur de notre cathédrale ; enfin la voûte élevée par Levesville, que celle de ce chœur venait de mettre en réputation.

Il convient de mentionner encore qu'un siècle après Arnaud de Moles, Jean et André Moles peignirent les sept verrières du chœur de Saint-Etienne. Etaient-ils ses descendants ?

L'archevêque d'Auch est demeuré en possession du palais épiscopal des primats d'Aquitaine, où plusieurs étages voûtés, accostés de terrasses descendent en cascade sur des pentes abruptes jusque vers la rivière. Dans l'un d'eux, M. l'abbé de Carsalade a installé un musée archéologique déjà rempli de pièces de choix, depuis les inscriptions et les frises antiques, jusqu'aux faïences des fabriques françaises. N'oublions pas de mentionner que chaque objet est accompagné d'une plaque indiquant la nature de l'objet, sa date et son origine : modèle à suivre.

La journée s'est terminée par la visite du musée, que précède une salle des illustres gascons, de l'ancien couvent des Cordeliers, où l'on voit encore une galerie du cloître et une salle capitulaire avec une peinture du jugement dernier, enfin de l'ancien prieuré clunisien de Saint-Orens, devenu un couvent d'Ursulines.

Il a conservé aussi un mur circulaire d'abside romane, un mur de cloître et la belle salle capitulaire. Le jardin est devenu un musée où sont respectueusement déposés des fragments de sculptures du moyen âge et d'inscriptions antiques.

La Société a scellé son union avec la Société de Gascogne en admettant au nombre de ses membres correspondants, M. Lavergne, un des plus anciens érudits de nos provinces, M. Thierny, archiviste du Gers, M. Branet, jeune travailleur plein de zèle, et M. Calcat, qui a étudié les antiquités préhistoriques de sa région.

M. DELOUME présente un beau et précieux manuscrit appartenant à M. Viguerie, qui renferme les portraits, sur parchemin, des membres de l'ancienne Société chirurgicale de Toulouse, depuis le commencement du seizième siècle jusqu'au dix-huitième.

Le Secrétaire adjoint,
LÉCRIVAIN.

TABLE ANALYTIQUE ⁽¹⁾

NOTA. — Les noms en caractères gras désignent les membres de la Société résidants, honoraires, libres ou correspondants.

L'italique désigne des titres d'ouvrage.

A

- Acte de donation en latin du quatorzième siècle, par M. **FORESTIÉ**, p. 12.
- Agrimensation du territoire de Grenade, p. 49.
- ANTHYME SAINT-PAUL**, p. 13, 14.
- Apparitions à Alan au dix-septième siècle, par M. l'abbé **MARSAN**, p. 88.
- ARAGON** (abbé), p. 97.
- ARNOUX**, p. 39, 40.
- Arrêt du parlement de Toulouse (février 1532), p. 96.
- Art (œuvres d') :
- Armoiries de Louis de Lavalette, duc d'Epéron, p. 46.
 - — de Bernard de Roquette, p. 68.
 - Autel roman de Lavaur, p. 109.
 - Baldaquin de Saint-Sernin, p. 14.
 - Bas-relief de l'église de la Dalbade, p. 147.
 - Boiserie du salon de l'ancienne manufacture des tabacs de Toulouse, p. 30.
 - Croix processionnelle d'Issus (Hte-Garonne), p. 16.
 - Dalle tumulaire de Pierre Neveu (ou Nebout), évêque d'Albi, p. 11, 35.
 - Art (œuvres d') :
 - Fresques de la chapelle de Saint-Michel, à Angoulastes, p. 24.
 - Médaillon de Loménie de Brienne, p. 147.
 - Médaillons de M^{me} du Barry, p. 13.
 - Missel de Portet, p. 82.
 - Moulage du bas-relief de Calvin, p. 11.
 - — d'une tête de femme (Jeanne d'Arc?), p. 97.
 - Panneaux d'un salon toulousain du dix-huitième siècle, p. 12.
 - Peintures à fresque du couvent des Bénédictines de Saint-Sernin, p. 13.
 - Photographies du missel de Portet, p. 97.
 - — de monuments de l'Aude, p. 52.
 - — de la vallée d'Andorre, p. 24.
 - Portraits des membres de l'ancienne Société chirurgicale de Toulouse, p. 151.
 - Rétable de la chapelle des Pénitents, à Ax, p. 18.
 - Sibylles de Despax, au Lycée de Toulouse, p. 46.

(1) La table a été dressée par M. Lécivain.

Art (œuvres d') :

- Stalles de la cathédrale d'Auch, p. 132, 150.
- Tombeau du cloître de l'église de Saint-Papoul, p. 53.
- Vitraux de la cathédrale d'Auch, p. 149.

Artistes :

- Bachelier (Nicolas), p. 98, 99.
- Burnet (Jean), p. 99.
- Cammas, p. 129, 146.
- Despax, p. 46.

Art (œuvres d') :

- Gibert (Jean), p. 69.
- Gilabert, p. 34.
- Jullia, p. 129.
- Legoust (Arthur), p. 108.
- Lucas (François), p. 129.
- Marc-Arcis, p. 14.
- Moles (Arnaud de), p. 149.
- Mortreuil (les deux), p. 145.
- Souffron, p. 108, 150.

Autographe de Marguerite de Valois, femme d'Henri IV, p. 91.

B

- Bagis (Jean de), p. 98.
- Bail à besogne pour la construction de l'hôtel de Bernuy (1504), p. 88.
- Bas-relief de l'église de la Dalbade, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 145.
- BAURIER (LÉON)**, p. 109.
- BÉGOUEN (VICOMTE)**, p. 16, 18.
- BERTIER-PINSAGUEL (COMTE DE)**, p. 88, 90.

- Bertier (Jehan de), premier président au parlement de Toulouse, p. 90, 93.
- BLADÉ**, p. 39.
- BOUGLON (BARON DE)**, 12, 97, 110, 122.
- Brevet de nomination d'un secrétaire du Saint-Office en Espagne (traduction française), par M. **DELORME**, p. 47.
- BRISAUD**, p. 109.

C

- Calendriers liturgiques de l'église cathédrale d'Albi (deux), par M. le **BARON DE RIVIÈRES**, p. 70.
- CANDELON (Dr)**, p. 12, 39, 109.
- CARSALADE DU PONT (chanoine DE)**, p. 90, 97.
- CARTAILHAC**, p. 11, 13, 14, 35, 49, 147.
- CASTÉRAN (PAUL DE)**, p. 15, 88, 109, 133.
- Catel, p. 49.
- CHAMPREUX (COMTE DE)**, p. 88, 97.
- Chant de la croisade contre les Albigeois (Un), par M. l'abbé **DOUAI**, p. 15.
- Chapelle :
- des Pénitents d'Aix, p. 18.
 - de Saint-Antonin aux Jacobins, à Toulouse, p. 46.
 - de Saint-Michel, à Angoulastes, p. 24.
- Château de Basus, p. 122.
- de Ferrals (Aude), p. 52.

- Château de Montauban de Luchon, p. 121.
- de Pibrac, p. 147.
 - de Pinsaguel, p. 88.
 - de Reyneris, p. 13.
 - de Séris, p. 122.
- Clary (François de), p. 98.
- Classement des archives des notaires de Toulouse, par M. **MACARY**, p. 138.
- Clause habituelle des contrats de parréage dans le Toulousain (Note sur une), par M. **DE SAINT-MARTIN**, p. 88.
- Cloche de Beaumont-sur-Lèze, p. 87.
- de Rieux, p. 12.
 - de Saint-Volusien de Foix, p. 40.
- Compte rendu des opuscules :
- *Artistic domestic architecture in America; Architecture in London*, de M. Bar-Ferrec, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 12.

Compte rendu des opuscules :

- du livre *Die Anfänge des monumentalen Stiles im Mittelalter*, de Wilhelm Vöge, par M. **SAINT-RAYMOND**, p. 34.
 - d'une étude sur la cathédrale d'Avignon (*The architectural Record*, 1896, t. V, n° 3, p. 277-287), de M. Bar-Ferrée, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 46.
 - des *Dépêches de M. de Fourquevaux* (1^{er} vol), de M. l'abbé **DOUAIS**, par M. le baron **DESAZARS**, p. 55.
 - du livre *The ancient and Stoneware of Low countries and Germany*, de M. L. Solon, par M. le baron **DE BOUGLON**, p. 122.
- Confrérie des Pénitents blancs de

Toulouse, par M. le vicomte **BEGOUEN**, p. 16.

Confrérie des Pénitents bleus de Toulouse, p. 18.

Constans (Jean), pasteur protestant et numismate du seizième siècle, p. 25.

Construction du baldaquin de Saint-Sernin par Marc Arcis, par M. **PASQUIER**, p. 14.

Consulat de Béziers depuis son origine jusqu'à la Révolution, par M. Antonin Soucaille, p. 134.

Contrat de mariage de Constant d'Aubigné avec M^{lle} de Cardaillac, par M. Forestié, p. 147.

Contrat entre Nicolas Bachelier et Jean de Bagis (1537), p. 98.

Cordes, localité, p. 69.

COURET (abbé), p. 24, 109.

Coutumes municipales et régionales du département du Gers, par M. Georges Kontz, p. 133.

D

Dalle tumulaire de Pierre Neveu (ou Nebout), par M. **PORTAL**, p. 11, et par M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 35.

DA SILVA, p. 146.

Décoration du dôme et érection du maître-autel de l'église des Chartreux (aujourd'hui Saint-Pierre) à Toulouse, par M. l'abbé Auriol, p. 128.

Découverte de deux haches en bronze près de Saint-Paul de Fenouillet, par M. Fourcade, p. 39.

Découverte d'un trésor, en 1701, à l'archevêché de Toulouse, par M. Louis de Santi, p. 68.

DELORME, p. 13, 46, 47, 54.

DELOUME (Louis), p. 30, 39, 97, 151.

Deloume (Antonin), p. 131.

DESAZARS (baron), p. 23, 39, 40, 68, 109.

Description de Toulouse par Piganiol de la Force (Note sur une), par M. le baron **DESAZARS**, p. 39.

Dons au musée Saint-Raymond, par M. Arnoux, p. 39.

Dons à la Société :

— *Aussonne, ses seigneurs et son église (1148-1793)*, par M. l'abbé **ARAGON**, p. 87.

— Avezac et sa chapelle de Notre-Dame, par M. l'abbé **COURET**, p. 24.

— *Boussole de l'harmonie universelle*, par M. Guyot, p. 13.

— Carte de l'ancien diocèse de Narbonne, don de M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 147.

— *Comptes consulaires de la ville de Riscle, de 1441 à 1507*, par M. **DE CARSALADE DU FONT** et **PARFOURU**, p. 90.

— *Comptes d'un évêque et anciens manoirs épiscopaux de Rennes et de Bruz au dix-huitième siècle*, par M. **PARFOURU**, p. 34.

— *Dépêches de M. de Fourquevaux*, 1^{er} volume, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 49.

Dons à la Société :

- Dessin du portail des Cordeliers de Toulouse, don de M. Delclaux, p. 97.
- Estampage de la dalle de Pierre Neveu, évêque d'Albi, don de M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 147.
- *Explorations archéologiques en Algérie*, par MM. Graillot et Gsell, p. 12.
- *Halles de chasse et de pêche à l'époque du renne*, par M. **RÉGNAULT**, p. 132.
- *Histoire de la vie et du culte de sainte Jeanne de Toulouse; Histoire de la vie et du culte de saint Guillaume de Toulouse*, par M. l'abbé Baurens de Molinier, p. 87.
- *Histoire de l'hôtel de Rolland à Carcassonne*, par M. Jourdanne, p. 49.
- *Incidents de la vie du curé J.-J. Delescazes; Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, par M. **DOUBLET**, p. 10.
- *Les dernières années d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne, d'après ses lettres inédites et les dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur (1565-1568)*, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 109.
- *Livres de comptes des frères Bonis*, par M. **FORESTIÉ**, p. 12.
- *Maxillaire inférieur humain trouvé dans une grotte des Pyrénées*, par MM. Roule et **RÉGNAULT**, p. 133.
- *Meurtre du curé Delescazes, l'auteur du Mémorial historique*, par M. **DOUBLET**, p. 10.
- *Monographie de la cathédrale d'Aix (Architectural Record, 1895)*, par M. Bar-Ferrec, p. 109.
- *Monuments de l'Espagne*, don de M. Mazzoli, p. 88.

Dons à la Société :

- Moulage du bas-relief de Calvin, (Stalles de Saint-Sernin), don de M. **CARTAILHAC**, p. 11.
- Moulage d'une tête de femme (Jeanne d'Arc?), don de M. **FERROUD**, p. 97.
- *Nolice sur Jules Roland*, par M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 147.
- *Œuvre de M. de Froidour au XVII^e siècle*, par M. **PAUL DE CASTÉRAN**, p. 97.
- *Panorama de la Cité de Carcassonne*, par M. Mir, don de M. Jourdanne, p. 13.
- Photographies de l'Andorre, don de M. **REGNAULT**, p. 24.
- — de monuments de l'Aude, don de M. Mullot, p. 52.
- — du missel de Portet, don de M. Frizac, p. 97.
- — d'un salon toulousain du dix-septième siècle, don de M. le baron **DE BOUGLON**, p. 12.
- Reproduction du médaillon de Loménie de Brienne par Lucas, don de M. Cartailhac, p. 147.
- *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, par M. le Dr Gauss, p. 11.
- *Seigneurie de Saint-Léon et Caussidières (1030-1793)*, par M. l'abbé **ARAGON**, p. 24.
- *Stalles de Sainte-Marie d'Auch d'après un document inédit (1552)*, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 133.
- *The modern office Building*, par M. Barr-Ferrec, p. 49.
- *Un ambassadeur ariégeois à Constantinople, sous la Régence*, par M. **DOUBLET**, p. 10.
- *Vie et sermons de François Bourse*, par M. **DOUBLET**, p. 10.

Dons à la Société :

- *Vie militaire à Foix et rôle du château, de 1630 à 1675*, par M. **DOUBLET**, p. 10.
- *Voyage de France en Castille*, par M. de Rességuier, p. 68.

DOUAIS (ABBÉ), p. 10, 12, 15, 16, 19, 25, 34, 43, 49, 55, 62, 82, 88, 108, 109.
DOUBLET, p. 10, 19, 40.
DU BOURG, p. 18.
DURRBACH, p. 39.

E

Eglises :

- cathédrale d'Albi, p. 35.
- cathédrale d'Auch, p. 149.
- de Cahors, p. 31.
- de la Dalbade de Toulouse, p. 147.
- des Chartreux de Toulouse, p. 128, 145.
- des Cordeliers de Toulouse, p. 40.
- d'Issus (Haute-Garonne), p. 16.
- de Saint-Front, p. 31.
- de Saint-Pierre de Périgueux, p. 33.
- de Saint-Pierre-des-Cuisines de Toulouse, p. 40.
- de Saint-Sernin de Toulouse, p. 13, 14.

— de Saint-Volusien de Foix, p. 15, 40.

Eglises à coupoles d'Aquitaine, d'après trois récents articles (Les), par M. **JULES DE MALAFOSSE**, p. 30.

Eglises romanes de l'Ariège (Les), par M. **DE LAHONDÈS**, p. 39.

Entrée en religion au dix-septième siècle, par M. l'abbé **TAILLEFER**, p. 89.

Epoque gallo-romaine dans la commune de L'Isle-d'Albi, par M. Gaillac, p. 137.

ESQUIROL, p. 82.

Estampage d'une inscription latine trouvée à Toulouse, par M. **CANDE-LON**, p. 12.

F

Famille de robe illustre, d'Aspe (1639-1794), par M. l'abbé **MARSAN**, p. 135.

FLORAN (R.-P. Marie-Bernard), p. 23.

FORESTIÉ, p. 11, 147.

Forteresse épiscopale aux environs de

Pamiers en 1610 (Une), par M. **DOUBLET**, p. 19.

Fourcade, p. 39.

Fragment de poterie avec le nom *Ne-potis*, par M. de Rouméjous, p. 10.

G

Gaillac, p. 109.

GALABERT (ABBÉ), p. 11, 14, 43, 54, 131.

Gauss (Dr), p. 11.

Généalogie de la famille de Bernuy, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 88.

H

Histoire du Cabanial, par M. l'abbé **MAURETTE**, p. 134.

Hôtel d'Assézat, p. 10, 99, 128, 131.

— de Bernuy, p. 88, 97.

Hôtel Laterrade à Condom, p. 13.

— Maynier à Toulouse, p. 99.

— de pierre, p. 97.

I

Inscription latine trouvée à Toulouse,
par M. **LÉCRIVAIN**, p. 24.
Intérêt des plans du dix-septième siècle,
par M. **PERROUD**, p. 11.

Inventaires de mobilier d'église (Quatre), par M. le baron **DERIVIÈRES**, p. 109.
Inventaire du château de Pibrac, par
M. l'abbé **DOUAIS**, p. 147.

J

Jetons en argent du château de Mauvers (Tarn-et-Garonne), par M. **DELORME**, p. 54.

L

Lafargue, notaire de Toulouse (1757),
p. 86.
LAHONDÈS (DE), p. 10, 12, 14, 16, 18,
23, 24, 30, 39, 40, 46, 48, 54, 67, 68,
87, 88, 89, 90, 97, 109, 115, 128, 131,
133, 139, 145, 146, 147, 149.
LAPIERRE, p. 13.
LÉCRIVAIN, p. 11, 24, 30.
Lettre de Louis de Lavalette, duc
d'Epéron, à Blaise de Pardailhan
(1621) (texte et cachets), par M. **DE-
LORME**, p. 46.

Lettre de Louis XIV (1652), par M. le
comte **DE BERTIER-PINSAGUEL**, p. 91.
Lettre échangée entre Brachet et
Boyssonné, par M. **PERROUD**, p. 97.
Lettres inédites de M^{me} Roland, par
M. **PERROUD**, p. 49.
Livre de raison d'un bourgeois au
dix-huitième siècle, par M. l'abbé
TAILLEFER, p. 67.
Livre de raison d'un marchand de
Saint-Antonin au seizième siècle,
par M. l'abbé **GALABERT**, p. 131.

M

MACARY, p. 88, 138.
Maison de Rabastens (La); essai gé-
néalogique, par M. Marty, p. 137.
MALAFOSSE (JOSEPH DE), p. 30, 48, 97.
MARSAN (abbé), p. 88, 109.
Marty, p. 109.
MASSIP, p. 109.
MAURETTE, p. 23, 34, 109.
MAZENS, p. 115.
MÉRIMÉE, p. 30, 34, 82.
Missel de Portet, par M. l'abbé **DOUAIS**,
p. 82.

MOMMÉJA, p. 25.
Monitoire à Toulouse en 1540 à pro-
pos de la nomination d'un chanoine
à la cathédrale, par M. **PASQUIER**,
p. 57.
Montauban de Luchon, p. 115.
Mortreuil, sculpteurs toulousains (Les)
et le dôme de Saint-Pierre, par
M. **DE LAHONDÈS**, p. 145.
Moulage d'un crâne humain, trouvé à
Java, par M. **CARTAILHAC**, p. 139.

N

Nepolis, mot latin, p. 11.
Neveu (ou Nebout) (Pierre), évêque
d'Albi, p. 11, 35.

NOQUIER, p. 19.
Numismate montalbanais au seizième
siècle, par M. **MOMMÉJA**, p. 25.

O

Ombex(o), nom celtique, p. 24.

Ozenne, p. 10.

P

PARFOURU, p. 34.

Particularités du siège de Montauban, par M. **FORESTIÉ**, p. 11.

PASQUIER, p. 10, 11, 14, 23, 24, 40, 52, 57, 88.

Passeport de Jehan de Bertier pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Monserrat et sa ceinture de pèlerin (1609), par M. le comte **DE BERTIER-PINSAGUEL**, p. 91.

Pièce relative à Jean Gibert, maître-enlumineur de Toulouse, par M. **POR-TAL**, p. 69.

PIBRAC (COMTE DE), p. 147.

Pinsac ou la dernière forteresse occupée par les routiers (5 mars 1393),

par M. l'abbé **GALABERT**, p. 43.

Plans des anciens remparts du quartier Saint-Etienne à Toulouse, par MM. **PASQUIER** et **PAUL DE CASTÉ-
RAN**, p. 88.

POTAL, p. 10, 11, 15, 18, 69.

Portraits sur parchemin des membres de l'ancienne Société chirurgicale de Toulouse, par M. **DELOUME**, p. 151.

Prestation de serment des consuls de Portet, p. 83.

Prise de Montclar et siège de Ville-mur en 1592, par M. l'abbé **GALA-
BERT**, p. 14.

Prix Clausade et Ourgaud, p. 139.

R

Rapport général sur le concours de 1896, par M. Paul de Castéran, p. 133.

Recherches archéologiques sur la haute vallée de la Save, par M. l'abbé **COURET**, p. 137.

RÉGNAULT, p. 23, 24, 133.

Réparations à la flèche du clocher de Saint-Sernin (1478), par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 139.

Reproductions galvanoplastiques des vases de Vafio, p. 139.

REY-LESCURE (DE), p. 87.

REY-PAILHADE (DE), p. 12, 109.

RIVIÈRES (BARON DE), p. 11, 12, 35, 70, 109.

ROLLAND (JULES), p. 48.

Roumégous (de), p. 10.

Rufinus, Rufus, noms latins, p. 24.

RumEAU, p. 49.

S

SAINT-MARTIN (DE), p. 88.

Saint-Priest, intendant de Languedoc, p. 86.

SAINT-RAYMOND, p. 24.

Saint-Sernin, par **ANTHyme SAINT-PAUL**, p. 13.

Salon toulousain du dix-huitième siècle, par M. **DE BOUGLON**, p. 12.

• **SAMBUCY-LUZENÇON (COMTE DE)**, p. 16.

Seigneurs de Montauban de Luchon (Les), par M. **MAZENS**, p. 115.

Siège de St-Antonin sous Louis XIII, en 1622, par M. l'abbé **GALABERT**, p. 11.

Signets et marques des illettrés au seizième siècle dans le pays de Lu-

chon, par M. **BAURENS**, p. 135. de Toulouse, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 12.
Statuts des libraires et parcheminiers Soucaille (Antonin), p. 109, 134.

T

TAILLEFER (abbé), p. 67, 89. p. 92.
Territoire de la Pointe; assaut du Testament de Catel, p. 49.
château de Pinsaguel (1515-1531), par Testament de noble Ramon de Mon-
M. le comte **DE BERTIER-PINSAGUEL**, tauban, p. 115.

V

Vieilles maisons de Cordes (Les), par Voyage archéologique au château de
M. **PORTAL**, p. 18, 69. Pibrac, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 147.
Voyage archéologique à Auch, par Voyage en Grèce, par M. le baron **DE**
M. **DE LAHONDÈS**, p. 149. **BOUGLON**, p. 110.

Y

Yzalguier, bâtard de Fourquevaux, p. 92.

LECTURES ET NOTES

	Pages.
ANTHYME SAINT-PAUL. — Saint-Sernin.	13
AURIOL (abbé). — Décoration du dôme et érection du maître-autel de l'église des Chartreux (aujourd'hui Saint-Pierre), à Toulouse.	12
BÉGOUEN (vicomte). — La confrérie des Pénitents blancs de Toulouse. .	16
BERTIER-PINSAGUEL (comte DE). — Autographe de Marguerite de Valois, femme de Henri IV.. . . .	91
— Lettre de Louis XIV (1652).. . . .	91
— Le passeport de Jehan de Bertier pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, et sa ceinture de pèlerin (1609).	91
— Le territoire de la Pointe; assaut du château de Pinsaguel (1515-1531).	92
BOUGLON (baron DE). — Un salon toulousain du dix-huitième siècle. . .	12
— Voyage en Grèce.	110
CANDELON (D ^r). — Estampage d'une inscription latine trouvée à Toulouse.	12
CARTAILHAC. — Moulage d'un crâne humain, trouvé à Java.	139
CASTÉLAN (Paul DE) et PASQUIER. — Plans des anciens remparts du quar- tier Saint-Etienne à Toulouse.	88
— Rapport général sur le concours de 1896.	133
DELORME. — Lettre de Louis de Lavalette, duc d'Epéron, à Blaise de Pardaillan (1621) (texte et cachets).	46
— Brevet de nomination d'un secrétaire du Saint-Office en Espagne (tra- duction française).	47
— Jetons en argent du château de Mauvers (Tarn-et-Garonne).	54
DELOUME. — Portraits sur parchemin des membres de l'ancienne société chirurgicale de Toulouse.	151
DESAZARS (baron). — Note sur une description de Toulouse par Piganiol de la Force.	39
DOUAI (abbé). — Statuts des libraires et parcheminiers de Toulouse. . .	12
— Un chant de la croisade contre les Albigeois.	15
— Croix processionnelle d'Issus (Haute-Garonne).	16
— Testament de Catel.	49
— Le missel de Portet.	82
— Généalogie de la famille de Bernuy.	88
— Bail à besogne pour la construction de l'hôtel de Bernuy.	88
— Contrat entre Nicolas Bachelier et Jean de Bagis (1537).	98
— Autel roman de Lavaur.	109
— Réparations à la flèche du clocher de Saint-Sernin (1478).	139
— Inventaire du château de Pibrac.	147

DOUBLET. — Une forteresse épiscopale aux environs de Pamiers en 1610.	19
— Note sur une cloche de Saint-Volusien de Foix.	40
FORESTIÉ. — Particularités du siège de Montauban.	11
— Acte de donation en latin du quatorzième siècle.	12
— Contrat de mariage de Constant d'Aubigné avec M ^{lle} de Cardaillac. . .	147
FOURCADE. — Découverte de deux haches en bronze près de Saint-Paul-de-Fenouillet.	39
GALABERT (abbé). — Livre de raison d'un marchand de Saint-Antonin au seizième siècle.	131
— Le siège de Saint-Antonin, sous Louis XIII, en 1622.	11
— Prise de Montclar et siège de Villemur, en 1592.	14
— Pinsac, ou la dernière forteresse occupée par les routiers (5 mars 1373).	43
LAHONDÈS (J. DE). — Les églises romanes de l'Ariège.	39
— Les Mortreuil, sculpteurs toulousains, et le dôme de Saint-Pierre. . .	145
— Voyage archéologique à Pibrac.	147
— Voyage archéologique à Auch.	149
LAPIERRE. — Note sur le château de Reyneris.	13
LÉCRIVAIN. — Inscription latine trouvée à Toulouse.	24
MALAFOSSE (Jules DE). — Les églises à coupoles d'Aquitaine d'après trois récents articles.	30
MARSAN (abbé). — Apparitions à Alan au dix-septième siècle.	88
MAZENS. — Les seigneurs de Montauban de Luchon.	115
MONMÉJA. — Un numismate montalbanais au seizième siècle.	25
PASQUIER. — La construction du baldaquin de Saint-Sernin par Marc-Arcis.	14
— Le tombeau du cloître de l'église de Saint-Papoul.	53
— Un monitoire à Toulouse en 1540, à propos de la nomination d'un chanoine à la cathédrale.	57
PASQUIER et Paul DE CASTÉRAN. — Plans des anciens remparts du quartier Saint-Etienne, Toulouse.	88
PERROUD. — Intérêt des plans du dix-septième siècle.	11
— Lettres inédites de M ^{me} Roland.	49
PORTAL. — La dalle tumulaire de Pierre Neveu (ou Nebout), évêque d'Albi.	11
— Les vieilles maisons de Cordes.	18, 69
— Pièce relative à Jean Gibert, maître enlumineur de Toulouse.	69
RÉGNAULT. — Fresques de la chapelle de Saint-Michel, à Angoulastes. . .	24
— Photographies inédites du val d'Andorre.	24
RIVIÈRES (baron DE). — Cloche de Rieux.	12
— Dalle tumulaire de Pierre Neveu (ou Nebout), évêque d'Albi.	35
— Deux calendriers liturgiques de l'église cathédrale d'Albi.	70
— Cloche de Beaumont-sur-Lèze.	87
— Quatre inventaires de mobilier d'église.	109
ROUMÉJOUS (DE). — Note sur un fragment de poterie avec le nom <i>nepotis</i> .	10
RUMEAU. — Agrimensation du territoire de Grenade.	49
SAINT-MARTIN (DE). — Note sur une clause habituelle des contrats de paréage dans le Toulousain.	88
SANTI (DE). — Note sur la découverte d'un trésor, en 1701, à l'archevêché de Toulouse.	68
TAILLEFER (abbé). — Le livre de raison d'un bourgeois au dix-huitième siècle.	67
— Une entrée en religion au dix-septième siècle.	89

GRAVURES ET PLANS

	Pages.
Cachets armoiries de Louis de Lavalette, duc d'Epernon	47
Cour intérieure de l'Hôtel de pierre à Toulouse.	104
Quelques types des principales fabriques de grès d'Allemagne et des Pays-Bas.	124

TABLE

	Pages.
Tableau des membres qui constituent la Société.	1
Sociétés avec lesquelles on fait échange de publication :	
France et Algérie.	6
Etranger.	8
Séance du 26 novembre 1895.	10
Séance du 3 décembre 1895.	12
Séance du 10 décembre 1895.	14
Séance du 17 décembre 1895.	16
Séance du 24 décembre 1895.	18
Séance du 7 janvier 1896.	23
Séance du 14 janvier 1896.	30
Séance du 21 janvier 1896.	34
Séance du 28 janvier 1896.	39
Séance du 4 février 1896.	40
Séance du 11 février 1896.	46
Séance du 25 février 1896.	48
Séance du 3 mars 1896.	48
Séance du 10 mars 1896.	54
Séance du 17 mars 1896.	64
Séance du 24 mars 1896.	69
Séance du 31 mars 1896.	82
Séance du 14 avril 1896.	87
Séance du 21 avril 1896.	88
Séance du 28 avril 1896.	90
Séance du 5 mai 1896.	97
Séance du 12 mai 1896.	97
Séance du 19 mai 1896.	109
Séance du 26 mai 1896.	115
Séance du 2 juin 1896.	128

Séance du 9 juin 1896.	131
Séance du 16 juin 1896.	133
Séance du 23 juin 1896.	139
Séance du 30 juin 1896.	146
Séance du 13 juillet 1896.	149
Table analytique.	153
Lectures et notes.	161
Gravures et plans.	163

PRIX DES VOLUMES DE LA COLLECTION DES *MÉMOIRES* :

Tome I ^{er}	30 fr.	Tome IX	8 fr.
— II.	20	— X.	8
— III.	20	— XI.	6
— IV.	20	— XII.	6
— V.	20	— XIII.	6
— VI.	20	— XIV.	6
— VII.	20	— XV, fascicule I.	2
— VIII.	6	— — fasc. II (<i>sous presse</i>).	

Prix de la collection des *Mémoires*. 180 fr.

PRIX DU *BULLETIN* :

Un fascicule séparé	1 fr.
Par cinq fascicules.	50 c.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
MIDI DE LA FRANCE

Gloriae Majorum.

SÉRIE IN-8° N° 19.

Séances du 24 novembre 1896 au 16 mars 1897 inclus.

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
45, RUE DES TOURNEURS, 45

—
1897

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres honoraires, de membres résidents, de membres libres et de membres correspondants. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 200 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 300 francs. Les séances de la Société ont lieu le MARDI de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique et des *Mémoires*. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES ET CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

M. le D^r OURGAUD a fondé un prix qui porte son nom, d'une valeur actuelle de 200 francs.

M. DE CLAUSADE a fondé un prix qui porte son nom, d'une valeur actuelle de 300 francs.

M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 1,000 francs.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE, , I. , directeur.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire
général.

MM. LÉCRIVAIN, I. , secrétaire
adjoint.
Bon DE RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, , trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. L. DE MALAFOSSE.
ROMESTIN.
MASSIP.
DURRBACH.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. DELORME.
D^r CANDELON.
SAINT-RAYMOND.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, le mardi, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le **1^{er} mai**.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est fixé à l'hôtel d'Assezat. La bibliothèque est ouverte, le mardi et le mercredi, de 2 à 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

TABLEAU DES MEMBRES

QUI CONSTITUENT LA SOCIÉTÉ (1897)

BUREAU

MM.

J. DE LAHONDÈS, président.
MÉRIMÉE, , I. , directeur.
L'abbé DOUAIS, secrétaire général.
LÉCRIVAIN, I. , secrétaire adjoint.
Baron de RIVIÈRES, archiviste.
DELOUME, , trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

Date de leur nomination.

G. HAGEMANS, vice-président de la Société d'archéologie, à Bruxelles.	7 juillet 1868
M ^{gr} X. BARBIER DE MONTAULT, I.  , à Poitiers. .	19 décembre 1868
J. CAPELLINI, O.  , recteur de l'université, à Bologne.	9 janvier 1872
ANTHYME SAINT-PAUL, rue du Cherche-Midi, 21, à Paris.	2 juillet 1889

MM.

Date de leur nomination.

Le comte Fernand DE RESSÉGUIER, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse. .	2 juillet 1889
Georges PERROT, O. ✱, membre de l'Institut, rue d'Ulm, 45, Paris.	3 mars 1891
Le comte Robert DE LASTEYRIE, ✱, membre de l'Institut, député, rue du Prê-aux-Clercs, 10, Paris. . .	3 mars 1891
ROSCHACH, ✱, I. 🌿, archiv. de la ville, conservateur du musée des antiques et du musée Saint-Raymond.	16 février 1892

MEMBRES LIBRES

MM.

L. BUNEL, ancien membre résidant.	Décembre 1854-juin 1891
E. LAPIERRE, I. 🌿, ancien membre résidant.	Janvier 1873-juin 1891
E. PESSEMESSÉ.	Avril 1871-juin 1896
Louis LARTET, I. 🌿.	Mars 1874-juin 1896

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

E. TRUTAT, ✱, I. 🌿, directeur du musée d'histoire naturelle.	17 février 1867
E. CARTAILHAC, ✱, I. 🌿.	26 février 1867
Le comte V. D'ADHÉMAR.	26 février 1867
Louis DE MALAFOSSE.	18 février 1868
Bernard BÉNEZET, peintre d'histoire.	21 décembre 1875
Louis GÈZE.	23 mai 1876
Jules DE LAHONDÈS.	27 février 1877
MÉRIMÉE, 🌿, I. 🌿, professeur à la Faculté des lettres.	20 mai 1879
L'abbé Léonce COUTURE, doyen de la Faculté libre des lettres.	23 décembre 1879
Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD.	15 juin 1880
Charles DE SAINT-MARTIN.	10 janvier 1882
Gaston VIREBENT.	10 janvier 1882
Emmanuel DELORME, I. 🌿, archiviste de la Chambre de commerce.	7 mars 1882
Le baron DE RIVIÈRES.	8 avril 1884
L'abbé DOUAIS, professeur à l'Institut catholique. . .	8 avril 1884
SAINT-RAYMOND, professeur à l'Institut catholique. .	4 mai 1886
BRISSAUD, I. 🌿, professeur à la Faculté de droit. . .	29 juin 1886
L. DELOUME, ✱.	8 mars 1887
Le Dr CANDELON.	19 avril 1887
Clément SIPIÈRE, 🌿.	19 avril 1887
ROMESTIN, 🌿, architecte, inspecteur des travaux des monuments historiques.	3 janvier 1888

MM.

Date de leur nomination.

Le Baron DE BOUGLON..	16 avril 1889
MASSIP,  , bibliothécaire de la ville.	11 juin 1889
ROCHER, architecte.	11 juin 1889
DE REY-PAILHADE..	25 mars 1890
Félix RÉGNAULT, 	22 avril 1890
Axel DUBOUL, 	24 février 1891
THILLET,  , architecte du département.	10 mars 1891
LÉCRIVAIN, I.  , professeur à la Faculté des lettres.	24 mars 1891
JEANROY, I.  , professeur à la Faculté des lettres.	20 décembre 1893
PERROUD, O.  , recteur de l'Académie de Toulouse.	24 avril 1894
DURRBACH,  , professeur à la Faculté des lettres.	25 juin 1895
Paul DE CASTERAN.	25 juin 1895
PASQUIER, I.  , archiviste de la Haute-Garonne.	3 décembre 1895
M ^{gr} MATHIEU, archevêque de Toulouse.	22 décembre 1896
JOULIN, O.  , ingénieur en chef, directeur de la poudrerie de Toulouse.	22 décembre 1896
GRAILLOT, professeur au lycée de Toulouse.	22 décembre 1896

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

Le marquis DE SAINT-GÉNIEZ, au château de l'Ermitage, par Servian (Hérault)..	7 décembre 1859
Elie ROSSIGNOL, à Montans, par Gaillac (Tarn).. . . .	30 mai 1860
H. SCHUERMANS, premier président de la Cour d'appel, à Liège (Belgique)..	7 juillet 1868
Edmond CABIÉ,  , à Roqueserrière (Haute-Garonne).	15 mars 1872
Le comte de MARSY, directeur de la <i>Société française d'archéologie</i> , à Compiègne.	7 janvier 1873
Baron DE RUBLE, rue Cambon, 43, à Paris.	23 juin 1874
CAZALIS DE FONDOUCE, à Montpellier.	7 décembre 1875
J.-F. BLADÉ,  ,  , correspondant de l'Institut, à Agen.	23 mai 1877
CLÉMENT-SIMON,  , ancien magistrat, rue d'Assas, 7, à Paris.	15 juin 1877
A. COUGET, ancien magistrat, à Saint-Gaudens.	31 juillet 1877
Albert NIVEDUAB, à Alet (Aude).	28 mai 1878
Vicomte DE GROUCHY,  , 29, avenue Montaigne, à Paris.	18 février 1879
D'HUGUES,  ,  , professeur à la Faculté des lettres de Dijon.	22 avril 1879
BARBIER (abbé), chanoine, à Pamiers.	23 décembre 1879
Louis MAZENS, notaire, aux Graïsses (Tarn).	6 janvier 1880
Achille LUCHAIRE,  , professeur à la Faculté des lettres de Paris.	29 juin 1880
PARFOURU,  , archiviste d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.	28 juin 1881

MM.

Date de leur nomination.

BERTHOMIEU, ✱, officier de marine en retraite, à Narbonne.	7 mars 1882
DUMAS DE RAULY, ✱, archiviste de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	28 mars 1882
F. POTTIER (abbé), I. ✱, président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.	19 juin 1883
G. DE MONBRISON, château de Saint-Roch, par Auvillar (Tarn-et-Garonne).	19 juin 1883
GRAULE (abbé), chanoine, à Albi (Tarn).	11 mars 1884
W. TUCKERT, à Boston (Massachussets).	25 mars 1884
HOFFMANN, à Washington (Etats-Unis).	13 janvier 1885
BERNARD, peintre, à Bagnères-de-Luchon.	13 janvier 1885
Edouard FORESTIÉ, à Montauban.	27 janvier 1885
CAU-DURBAN (abbé), ✱, curé à Castelnau-Durban (Ariège).	24 février 1885
ESPÉRANDIEU, ✱, capit. d'inf., à Ajaccio (Corse).	26 mai 1885
H. PÉRAGALLO, ✱, capitaine d'artillerie, à Nîmes.	21 juillet 1885
L. DE NEUVILLE, à Livarot (Calvados).	15 février 1887
DE CRAZANNES, O. ✱, intendant général en retraite, à Paris.	15 février 1887
DELORT, ✱, colonel du génie, à Nîmes.	15 février 1887
GRINDA, architecte, 67, cours Devillers, à Marseille.	15 février 1887
Léon GERMAIN, ✱, secrétaire perpétuel de la <i>Société d'archéologie lorraine</i> , rue Héré, 26, à Nancy.	19 avril 1887
C ^{te} DE BERTIER-PINSAGUEL, château de Pinsaguel (Haute-Garonne).	19 avril 1887
Marcel DALY, ingénieur, sous-directeur de la <i>Revue générale d'architecture</i> , 51, rue des Écoles, à Paris.	12 juillet 1887
Gilbert GOUDIE, trésorier de la Société des antiquaires d'Ecosse, à Edimbourg.	6 mars 1888
Louis FÉDIÉ, président de la Société des Arts et Sciences, à Carcassonne.	13 mars 1888
A. THOMAS, ✱, chargé de cours à la Sorbonne.	5 février 1889
ROUILLARD, ✱, peintre, rue de Verneuil, 53, à Paris.	23 juillet 1889
NOGUIER, archiviste de la Société archéologique de Béziers.	23 juillet 1889
DE MÉLY, château du Mesnil, par Fervacques (Calvados).	10 décembre 1889
E. TRAVERS, trésorier de la Société française d'archéologie, à Caen.	17 juin 1890
Baron DE BAYE, au château de Baye (Marne).	8 juillet 1890
Henri de MONTÉGUT, château des Ombrais (Charente).	13 février 1891
Abel FERRÉ, ✱, à Martres-Tolosanes (Haute-Garonne).	26 avril 1891
VIALETTE (abbé), archiviste du diocèse de Rodez.	juin 1891
PONS, architecte diocésain de Rodez.	juin 1891
LEMPEREUR, archiviste de l'Aveyron, Rodez.	juin 1891

MM.

Date de leur nomination.

HOYM DE MARIEN, capitaine au 157 ^e d'inf., à Lyon.	décembre 1891
BAURIER, château de Mascaron, par Muret.	décembre 1891
Dom Antoine DU BOURG, à Ligugé (Vienne).	janvier 1892
Baron Alfred DE LÖE, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles, 11, rue de Londres, à Bruxelles..	mars 1892
Jules MOMMÉJA, à Montcils (Tarn-et-Garonne).. . . .	mars 1892
Paul DE FONTENILLES, château des Auriols, par Vilemur (Haute-Garonne)..	mai 1892
J. BERTHELÉ, archiviste de l'Hérault..	juin 1892
GALABERT, curé à Aucamville (Tarn-et-Garonne)..	3 janvier 1893
SALABERT, chanoine honoraire, à Albi.	24 janvier 1893
ARAGON (abbé), curé de St-Julia de Grascapou (Hte-G.)	23 mai 1893
DUBARAT (abbé), aumônier du Lycée de Pau.	4 juillet 1893
MALE, prof. au lycée Louis-le-Grand, à Paris (Seine).	20 décembre 1893
MARSAN (abbé), à Soulan, vallée d'Aure (Hantes-Pyr.).	20 mars 1894
ESQUIROL, à Portet (Haute-Garonne).	5 mars 1895
TAILLEFER (abbé), curé à Cazillac (Tarn-et-Garonne).	23 avril 1895
Vicomte BÉGOUEN, château des Espass, par St-Girons.	25 juin 1895
DOUBLET, professeur de rhétorique au lycée de Nice.	2 juillet 1895
DELBREL (abbé), à Villefranche de Périgord (Dordogne).	16 juillet 1895
PORTAL, archiviste du Tarn, à Albi..	10 décembre 1895
MAURETTE (abbé), curé de Toutens (Haute-Garonne).	21 janvier 1896
R. Père Marie-Bernard FLORAN, curé de Conques (Aveyron)..	21 janvier 1896
ARNOUX, directeur de l'usine de céramique Minton, à Stoke (Angleterre)..	4 février 1896
Marquis DE CHAMPREUX, à Montgeard (Hte-Garonne).	5 mai 1896
DE CARSALADE DU PONT (abbé),  , à Auch.	12 mai 1896
A. LAVERGNE, à Castillon-de-Batz, par Vic-Fezensac (Gers).	6 juillet 1896
THIERNY, archiviste du Gers, à Auch.	6 juillet 1896
BRANET, à Auch.	6 juillet 1896
CALCAT, à Auch..	6 juillet 1896
C. BARRIÈRE-FLAVY, château de Puidaniel, par Auterive (Haute-Garonne).	1 ^{er} décembre 1896
BAR-FERREE, à New-York..	8 décembre 1896
NICOLAÏ, président de la Soc. archéol. de Bordeaux.	2 février 1897
FRANCESCO MESTRE Y NOË, à Tortose (Espagne).	9 mars 1897
VIDAL, chef de bureau à la Préfecture du Tarn, à Albi.	23 mars 1897

SOCIÉTÉS AVEC LESQUELLES ON FAIT ÉCHANGE DE PUBLICATIONS

FRANCE ET ALGÉRIE.

- AGEN (*Société d'agriculture, sciences et arts d'*) — Lot-et-Garonne.
ALAIS (*Société scientifique et littéraire d'*) — Gard.
ALBI (*Revue historique du département du Tarn*).
ALLIER (*Société d'émulation du Bourbonnais*) — Moulins.
ALPES (BASSES-) (*Société scientifique et littéraire des*) — Digne.
ALPES (HAUTES-) (*Société d'études des*) — Gap.
ALPES-MARITIMES (*Société des lettres, sciences et arts des*) — Nice.
AMIENS (*Académie des sciences et lettres d'*) — Somme.
ANGERS (*Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'*) — Maine-et-Loire.
ANNECY (*Société florimontane d'*) — Savoie.
ARIÈGE (*Société des sciences, des lettres et arts de l'*) — Foix.
ARRAS (*Commission départementale du Pas-de-Calais*).
AUCH (*Revue historique de Gascogne*).
AVEYRON (*Société des lettres, sciences et arts de l'*) — Rodez.
BAGNÈRES-DE-BIGORRE (*Bulletin de la Société Ramond*).
BELFORT (*Société belfortaine d'émulation*).
BESANÇON (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Doubs.
BÉZIERS (*Société archéologique de*) — Hérault.
BORDEAUX (*Société archéologique de*) — Gironde.
BOULOGNE-SUR-MER (*Société académique de*) — Pas-de-Calais.
BOURGES (*Société des antiquaires du Centre*) — Cher.
BOURGES (*Société littéraire, artistique et scientifique du Cher*).
BREST (*Société académique de*) — Finistère.
CARCASSONNE (*Société des arts et sciences de*) — Aude.
CHALON-SUR-SAÔNE (*Société archéologique de*) — Saône-et-Loire.
CHAMBÉRY (*Académie des sciences, lettres et arts de*) — Savoie.
CHAMBÉRY (*Société savoisienne d'histoire et d'archéologie de*) — Savoie.
CHARENTE (*Société archéologique de la*) — Angoulême.
CHATEAU-THIERRY (*Société historique de*) — Aisne.
COMMINGES (*Société des études du*) — Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
COMPIÈGNE (*Société historique de*) — Oise.
CONSTANTINE (*Société archéologique de*) — Algérie.
CORRÈZE (*Société historique et archéologique de la*) — Brive.
CÔTE-D'OR (*Commission des antiquités de la*) — Dijon.
CÔTE-D'OR (*Société d'archéologie, d'histoire et de littérature de la*) — Beaune.
CÔTES-DU-NORD (*Société d'émulation des*) — Saint-Brieuc.
CREUSE (*Société des sciences et d'archéologie de la*) — Guéret.
DAX (*Société de Borda*) — Landes.
DEUX-SÈVRES (*Société de statistique des*) — Niort.
DOUBS (*Société d'émulation du*) — Besançon.
DRÔME (*Société d'archéologie de la*) — Valence.

- EURE (*Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'*) — Evreux.
HAVRE (*Société nationale havraise du*) — Seine-Inférieure.
HIPHONE (*Académie d'*) — Algérie.
ILLE-ET-VILAINE (*Société archéologique de*) — Rennes.
ISÈRE (*Académie Delphinale*) — Grenoble.
LAON (*Société archéologique de*) — Aisne.
LILLE (*Société des sciences, agriculture et arts de*) — Nord.
LIMOUSIN (*Société archéologique du*) — Limoges.
LOT (*Société des études du*) — Cahors.
LORRAINE (*Société archéologique de*) — Nancy (Meurthe-et-Moselle).
LOZÈRE (*Société d'agriculture de la*) — Mende.
LYON (*Académie des sciences, belles-lettres et arts de*) — Rhône.
LYON (*Société littéraire, historique et archéologique de*) — Rhône.
MACON (*Académie de*) — Saône-et-Loire.
MANCHE (*Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire de la*) — Saint-Lô.
MANS (LE) (*Revue historique et archéologique du Maine*) — Sarthe.
MARNE (*Société d'agriculture de la*) — Châlons.
MARSEILLE (*Société de statistique de*) — Bouches-du-Rhône.
MONTAUBAN (*Société archéologique de Tarn-et-Garonne*).
MONTAUBAN (*Société des sciences, agriculture et belles-lettres*) — Tarn-et-Garonne.
MONTPELLIER (*Société archéologique de*) — Hérault.
MONTPELLIER (*Académie des sciences et lettres de*) — Hérault.
MORBIHAN (*Société polymatique du*) — Vannes.
MORINIE (*Société des antiquaires de la*) — Saint-Omer (Pas-de-Calais).
NANTES (*Société archéologique de*) — Loire-Inférieure.
NARBONNE (*Commission archéologique de*) — Aude.
NEVERS (*Société nivernaise*) — Nièvre.
NIMES (*Académie de*) — Gard.
NIMES (*Revue du Midi*) — Gard.
NORD (*Société des sciences, agriculture du*) — Douai.
NORD (*Société archéologique du*) — Avesnes.
NORMANDIE (*Société des antiquaires de*) — Caen (Calvados).
OISE (*Société d'archéologie, sciences et arts de l'*) — Beauvais.
ORLÉANAIS (*Société d'archéologie de l'*) — Orléans (Loiret).
ORNE (*Société historique et archéologique de l'*) — Alençon.
OUEST (*Société des antiquaires de l'*) — Poitiers (Vienne).
PARIS (*Société française de numismatique et d'archéologie*).
PARIS (*Société des antiquaires de France*).
PARIS (*Société des amis des monuments parisiens*).
PÉRIGORD (*Société historique et archéologique du*) — Périgueux (Dordogne).
PICARDIE (*Société des antiquaires de la*) — Amiens (Somme).
PONT-A-MOUSSON (*Académie de*) — Meurthe-et-Moselle.
PUY (*Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du*) — Haute-Loire.
PYRÉNÉES (BASSES-) (*Société des sciences, lettres et arts des*) — Pau.
PYRÉNÉES-ORIENTALES (*Société agricole, scientifique et littéraire*) — Perpignan.
RAMBOUILLET (*Société archéologique de*) — Seine-et-Oise.

REIMS (*Académie de*) — Marne.
RHÔNE (*Société académique d'architecture du*) — Lyon.
ROCHECHOUART (*Société des amis, des sciences et arts de*) — Haute-Vienne.
ROCHELLE (LA) (*Académie de*) — Charente-Inférieure.
ROMANS (*Bulletin d'histoire et d'archéologie*) — Drôme.
SAINT-QUENTIN (*Société archéologique de*) — Aisne.
SAINTONGE ET AUNIS (*Société des archives historiques*) — Saintes (Char.-Inf.).
SAÔNE-ET-LOIRE (*Société éduenne de*) — Autun.
SENS (*Société archéologique de*) — Yonne.
SOISSONS (*Société archéologique, scientifique et historique de*) — Aisne.
TOULOUSE (*Académie des jeux Floraux*).
TOULOUSE (*Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*).
TOULOUSE (*Académie de législation*).
TOULOUSE (*Société de médecine, chirurgie et pharmacie*).
TOULOUSE (*Société d'agriculture*).
TOULOUSE (*Société de géographie*).
TOULOUSE (*Société académique franco-hispano-portugaise*).
TOULOUSE (*Société d'histoire naturelle*).
TOURAINÉ (*Société archéologique de la*) — Tours (Indre-et-Loire).
VAR (*Académie du*) — Toulon.
VAR (*Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du*) — Draguignan.
VAR (*Société des études scientifiques et archéologiques*) — Draguignan.
VAUCLUSE (*Mémoires de l'Académie de*) — Avignon.
VENDÔME (*Société archéologique, scientifique et littéraire de*) — Loir-et-Cher.
VESOUL (*Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*).
VOSGES (*Société d'émulation des*) — Epinal.
YONNE (*Société des sciences historiques et naturelles de l'*) — Auxerre.

ÉTRANGER.

Allemagne.

HEIDELBERG (*Neue Heidelberger Jahrbücher*).
IÉNA (*Verein für Thüringische Geschichte und Altertumskunde*) — Saxe-Weimar.

Alsace-Lorraine.

METZ (*Académie de*).
STRASBOURG (*Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*).

Autriche-Hongrie.

AGRAM (*Bulletino di societa archeologica croata*) — Croatie.
SPALATO (*Bulletino di archeologia e storia dalmata*) — Dalmatie.

Etats-Unis d'Amérique.

DAVENPORT (*Academy*).
WASHINGTON (*Smithsonian institution*).

WASHINGTON (*Bureau of ethnology*).

WASHINGTON (*Anthropological institution*).

Angleterre.

LONDRES (*Royal archæological Institute of Great Britain*).

LONDRES (*Royal Institution of Great Britain*).

EDIMBOURG (*Société des antiquaires d'Ecosse*).

Belgique.

ANVERS (*Académie d'archéologie de Belgique*).

BRUXELLES (*Société d'archéologie de*) — Bruxelles.

BRUXELLES (*Académie royale de Belgique*).

BRUXELLES (*Commission royale d'art et d'archéologie*).

BRUXELLES (*Société royale de numismatique belge*).

CHARLEROI (*Société paléontologique et archéologique de*).

LIÈGE (*Société libre d'émulation de*).

LIÈGE (*Institut archéologique liégeois*).

NAMUR (*Société archéologique de*).

NIVELLES (*Société archéologique de*).

Danemark.

COPENHAGUE (*Société royale des antiquaires du Nord*).

Egypte.

LE CAIRE (*Institut Egyptien*).

Espagne.

MADRID (*Real academia de la historia*).

Italie.

MODÈNE (*Académie royale des lettres et arts*).

CAMERINO (*Bulletino di numismatica e sfragistica*).

ROME (*Accademia dei Lincei*).

NAPLES (*Accademia di archeologia, lettere e belle arti*).

Portugal.

LISBONNE (*Accademia real dos sciencias de*).

LISBONNE (*Real associacao dos architectos e archeologos*).

Russie.

SAINT-PÉTERSBOURG (*Commission Impériale archéologique de Russie*).

MOSCOU (*Société Impériale archéologique*).

Suisse.

GENÈVE (*Société d'histoire et d'archéologie de*).

ANNÉE ACADÉMIQUE 1896-1897

Séance de rentrée du 24 novembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. LE PRÉSIDENT offre à la Société, de la part de M. Perroud : *Distribution des prix de l'Ecole des Beaux-Arts et du Conservatoire de Toulouse*, allocation par M. Perroud, recteur de l'Académie, 25 juillet 1896 ; de la part de M. Salsas : *De Cerdagne en Vallespir, notes de touriste ; La construction du pont de Céret en 1321* ; de la part de M. Pasquier : *Notes sur la Renaissance à Toulouse, d'après les archives notariales* (communication faite à la Société nationale des Antiquaires de France).

Il lit une lettre de M. le Préfet de la Haute-Garonne, informant la Société que le Conseil général a maintenu la subvention de 200 francs qui lui est accordée ; une lettre par laquelle M. Bar-Ferree pose sa candidature au titre de membre correspondant. MM. Delorme, baron de Rivières, de Lahondès sont chargés d'examiner cette candidature.

M. l'abbé DOUAISS annonce que les travaux de démolition de la caserne de gendarmerie à Toulouse ont amené la découverte de portions d'anciennes murailles de la ville et d'un dépôt de crânes qui paraît s'être trouvé dans un fossé de la ville ou du château Narbonnais.

M. LAPIERRE rappelle à ce sujet les deux travaux relatifs aux murailles de la ville, de MM. Beaudouin et Esquié.

M. l'abbé DOUAISS annonce qu'il a découvert un volume des délibérations secrètes du Parlement de Paris ; ce volume, qui va de mars à avril 1559, n'existe pas aux Archives nationales.

M. DE LAHONDÈS présente le dessin d'une ancienne porte de la cathédrale de Pamiers avec la photographie d'une sculpture, et dit :

« On voyait naguère, sur le flanc nord de la cathédrale de Pamiers, une porte dorique aux pilastres cannelés et à frise à triglyphes, d'un dessin si élégant et de proportions si justes, qu'un chanoine archéologue, un peu trop enthousiaste, se plaisait à lui attribuer une origine romaine. Les fines colorations grises de ses pierres se mariaient harmonieusement avec les

briques et variaient la monotonie du long mur nu. Elle rappelait une disposition ancienne de l'église et aussi des souvenirs de temps agités.

» Elle ne gênait en rien, puisque sa saillie était presque nulle. Elle ne menaçait pas, et ses assises n'étaient pas même effritées. Sa démolition est donc inexcusable, et c'est le plaisir seul de la destruction qui a armé de leviers et de pioches la main des démolisseurs.

» La porte disparue était contemporaine des murs de la nouvelle cathédrale construite par l'évêque de Caulet. Elle paraissait toutefois avoir été percée dans la muraille après la construction, mais bientôt après, puisqu'elle est mentionnée dans une délibération du chapitre de l'année 1689. Une vaste église demande une porte de dégagement. A cette époque d'ailleurs, la cathédrale était entourée de ruelles étroites. Les chanoines qui, pour la plupart encore, habitaient le vieil évêché, jugèrent plus commode d'entrer par cette porte qui s'ouvrait juste en face de la rue par laquelle ils arrivaient, que de suivre le couloir cinglé par le vent d'ouest qui longeait l'église jusqu'à la porte sous le clocher.

» Si l'on en croyait la tradition populaire, cette ouverture latérale devrait son origine à une querelle de préséance qui rappellerait les épisodes du Lutrin. Des dissentiments plus graves que les rivalités chantées par Boileau agitaient alors le chapitre de Pamiers, déchiré par les divisions désastreuses qu'avait suscitées l'affaire de la régale. Les chanoines régaliens et les chanoines réguliers voulurent-ils avoir une entrée distincte, et cette porte gardait-elle ainsi le souvenir de ces luttes sur un monument dont la reconstruction se poursuivait dans les temps où elles furent le plus violentes ?

» Mais, si la vague mémoire de la population rattache à une scission entre le clergé cathédral l'ouverture de cette porte, peut-être n'est-ce que par une simple erreur de date ; car il est certain que c'est pendant un âpre procès qu'elle fut fermée.

» Dans les dernières années du dix-septième siècle, tandis que venaient enfin de se calmer les agitations de la régale, un grave démêlé survint entre les chanoines et le curé Robert à qui ils contestaient son titre, prétendant qu'il n'était que leur vicaire perpétuel pour le service paroissial. Le curé disait au contraire tenir légitimement son titre de l'évêque, et s'appuyait sur des considérations historiques qu'il faisait remonter très haut. Après de longues discussions, une sentence arbitrale du Parlement de Toulouse, en date du 4 mai 1700, ordonna au chapitre d'assigner au curé une sacristie et une chapelle, de l'admettre à une des places du chœur ainsi qu'à une part des offrandes et de lui fournir une clef de l'église.

» Les chanoines contraints donnèrent bien au curé Robert une clef de la porte latérale ; mais ils firent aussitôt murer cette porte (1).

(1) Mémoire pour le curé Robert.

» Ni les chanoines ni le curé ne se soumirent pleinement à la sentence arbitrale, et le procès se prolongea encore pendant plus de douze ans.

» Une découverte fort inattendue est venue consoler ceux qui déploraient la démolition de la porte, comme pour la faire pardonner. Les tailleurs de pierre du dix-septième siècle avaient utilisé pour la construire des blocs du moyen âge sculptés de figurines, et l'on a été fort surpris de voir apparaître, au revers d'un des triglyphes, une scène de la légende de saint Antonin.

» Un roi païen, assis sur un trône à marchepied, tient de la main gauche un sceptre fleurdelisé, et de la main droite peut-être une fleur d'arum, ainsi qu'on le voit sur un sceau de saint Louis, où le siège royal est pareil aussi (1). L'angle de son palais, avec une porte dont on voit les pentures et une fenêtre cintrée, se dresse derrière lui. Un bourreau à fière tournure ajoute du bois avec une pince à deux dents dans le brasier au-dessus duquel une chaudière est posée sur des pieds de fer, et le buste du saint, à demi-plongé dans le soufre et le plomb fondus, émerge avec le nimbe autour de sa tête. Mais l'élu du Seigneur résiste à cet attentat et, loin d'être consumé par le liquide brûlant, il l'utilise pour baptiser avec un aspersoir deux païens, un homme et une femme qui s'inclinent devant lui.

» Ces figures sont traitées d'un ciseau un peu lourd, mais les attitudes et les gestes sont ressentis et très expressifs. Les têtes, malheureusement, ont été brisées, excepté celles des deux païens, qui sont vivantes. Le relief est dégagé et en saillie. Bien que la sculpture rappelle les caractères des chapiteaux romans, sans montrer toutefois la finesse ou la vigueur de ceux des cloîtres toulousains, la souplesse des mouvements, ainsi que les détails du costume, de même que l'exécution plus habile, révèlent un ouvrage du treizième siècle.

» Il est évident que cette scène n'était pas isolée. Si l'on avait voulu ne montrer qu'un seul trait de la vie de saint Antonin, on aurait représenté sa prédication, ou surtout son martyre. Mais cette sculpture devait faire partie d'un ensemble où l'on avait réuni les scènes principales de la riche légende du saint, comme on les voit, par exemple, ou plutôt comme on les voyait, dans les peintures de la chapelle qui lui est consacrée au cloître des Jacobins. Cet ensemble devait former probablement un rétable, ou peut-être même une série des actes de la vie du saint, si populaire, au moyen âge, dans tout le Midi de l'Europe, que chaque génération enrichissait sa légende d'un prodige nouveau ; série placée sous des arcatures analogues à celles qui montrent la vie de saint Firmin autour du chœur de la cathédrale d'Amiens, et des scènes de l'histoire sacrée sur le mur des transepts.

» D'autres pierres de la porte avaient peut-être reçu à leur revers quel-

(1) Viollet-Leduc, *Dict. du mobilier*, t. IV, p. 324.

ques scènes encore. Elles sont toutes de même nature, et proviennent des carrières de Roquefort, au confluent du Salat et de la Garonne. Ce beau calcaire fut très utilisé au moyen âge dans la région, et employé pour la plupart des monuments de Toulouse, pour la cathédrale Saint-Etienne, par exemple, au treizième siècle et au dix-septième aussi, quand on termina le monument, après l'incendie de 1609.

» Les pierres descendirent à Toulouse par la Garonne, et remontèrent l'Ariège jusqu'à Pamiers. S'il peut paraître singulier que l'on ait été chercher si loin des pierres de taille, lorsque dans les environs, le Mas-d'Azil et Mirepoix pouvaient en fournir, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, et longtemps encore après, les meilleures routes, les seules même pour les lourdes charges, étaient les rivières. En fait, ce n'est que depuis peu d'années que l'on emploie à Pamiers les pierres de taille des deux cantons voisins.

» Les membres présents sont unanimes à reconnaître, dans le bas-relief découvert à la cathédrale de Pamiers, les caractères de la fin du treizième siècle. Il suffit de le comparer aux chapiteaux de la porte du douzième siècle à la même cathédrale, pour constater la distance qui les sépare. »

M. l'abbé DOUAIIS donne lecture de la note suivante :

« M. Emile Marty, lauréat du concours de cette année, m'a envoyé le dessin d'une pierre tombale, autrefois aux Cordeliers, aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre de Rabastens. Elle est fort connue; elle a été publiée par M. Rossignol, avec quelque hésitation cependant dans la lecture de l'inscription. C'est pour ce motif que M. Marty me l'a adressée, en me priant de la lire. Si le dessin est exact, la lecture ne me paraît offrir aucune difficulté sérieuse, malgré une forme de langage un peu étrange. Voici cette inscription, qui remplit les quatre côtés de la pierre oblongue, où la statue du chevalier Pierre de Cunho est gravée en creux :

ANNO : DOMINI : M.CCC.XXXII : NONAS
MENSIS : SEPTEMBRIS : OBIIT : DOMINVS : PE-
TRVS : DE : CVNHO : MILES : QVI : HABVIT :
HABITVI :
FIDEM : ET : FECIT : FIERI : IS-
TAM : CAPELLAM : REQUIESCAT : IN : PACE :
AMEN : PATER : NOSTER : AVE : MARIA

» L'an du Seigneur 1332, aux nones du mois de septembre, mourut seigneur Pierre de Cunho, chevalier, qui eut une vie de foi et fit faire cette chapelle. Qu'il repose dans la paix. Ainsi soit-il. Notre Père. Je vous salue, Marie. »

Séance du 1^{er} décembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société : Les *Annales* de Lafaille, le Recueil des *Inscriptions latines* de Grüter, les sept premiers fascicules du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de MM. Daremberg et Saglio.

Il communique un dessin du pont de Cèret ; il lit une lettre de M. Meyer d'Oloron envoyant des photographies d'un coffre, d'un *Ecce homo* et de différents autres objets ; une lettre de M. Barrière-Flavy, membre résidant, demandant à passer dans la classe des membres correspondants ; les lettres par lesquelles M^{gr} Mathieu, archevêque de Toulouse, et MM. Joulin, Graillot, Resséjac posent leur candidature aux trois places vacantes de membres résidants. La Société confie l'examen de ces candidatures à deux commissions composées, pour les deux premières, de MM. Louis de Malafosse, de Castéran, de Rey-Pailhade ; pour les deux autres, de MM. Delorme, Rocher, baron Desazars.

M. le PRÉSIDENT lit la lettre qu'il se propose d'adresser à M. le Ministre de l'Instruction publique pour lui demander de comprendre la Société parmi les corps qui reçoivent des livres, reproductions d'œuvres d'art et autres objets du ministère ; la Société approuve cette lettre.

M. l'abbé DOUAIS résume les découvertes récentes faites à Béziers au cours des travaux effectués par la ville et signale particulièrement une inscription, une colonne romaine et une porte de la Renaissance actuellement au Plateau des Poètes.

M. Louis DE MALAFOSSE annonce la découverte d'une église souterraine de la fin du quinzième siècle à Briatexte (Tarn).

M. DE PIBRAC communique le résultat des dernières fouilles qui ont mis à découvert, au bois de Labarthe, à proximité du château de Pibrac, les restes d'une sorte de nymphée, décrit dans un inventaire.

M. le baron DE RIVIÈRES lit le travail suivant :

Une bulle du pape Alexandre VI (1493).

« Parmi les registres anciens déposés, en 1895, aux archives départementales du Tarn par M^e Favarel, notaire à Cordes, il s'en est trouvé plusieurs dont la couverture en parchemin se composait d'un acte n'ayant aucun rapport avec le volume. En faisant le classement de ces nombreuses minutes, M. Portal, notre confrère, le zélé archiviste du département du Tarn, a mis la main sur plusieurs pièces importantes. C'est ainsi qu'il a découvert une

bulle d'Alexandre VI donnant l'investiture du prieuré de Sainte-Marie de Fonlabour au diocèse d'Albi (*prioratus Beate Marie Fontislobonis*).

» Fonlabour, dont le nom existe encore, n'est plus qu'une petite paroisse rurale de 474 habitants, située à 4 kilomètres à l'ouest d'Albi. Au siècle dernier, cette cure faisait partie de la mense de l'abbaye de Conques au diocèse de Rodez ; elle donnait un revenu de 510 livres. L'église, qui remontait à la période romane et de dimensions très exiguës, a été démolie en 1866 et reconstruite dans le style ogival (1). L'ancienne église était orientée, et, dans la reconstruction, l'on s'est bien gardé de placer le chœur à l'orient ; il regarde le nord.

» C'est par erreur du copiste que le nom de fons Laboris a été transformé en fons Lobonis.

». Dans les actes anciens, le document le plus vieux sur cette église se trouve dans un échange fait en août 1257 entre le chapitre de Sainte-Cécile d'Albi et le prieur de l'église Saint-Affric de la même ville, ce dernier agissant du consentement du chapitre de Saint-Salvy. Dans cet acte, les chanoines de la cathédrale cèdent les dîmes du territoire de Falgayrac (localité située dans la partie est de la commune d'Albi) et reçoivent en retour les dîmes que le prieur de Saint-Affric a entre les ruisseaux de Sinol et de Cort, et la voie publique qui passe près de l'église de Fonlabour *et inter stratam publicam quae est juxta ecclesiam de Fonlabor* (2).

» Le titre dont nous donnons ici le texte est une bulle écrite sur parchemin barlong de 0^m,30 de hauteur sur 0^m,51 de largeur en faveur de Jean Hubert, prieur séculier, par suite de la mort de Jacques Molmerii, lequel eut pour successeur Louis Guenaud, clerc du diocèse de Bourges, et Antoine Ferrand, clerc du diocèse de Rodez. Par la résignation de ces deux derniers, le souverain Pontife donna l'investiture de ce bénéfice à Jean Hubert, du diocèse d'Albi ; et il manda, pour l'installer et le mettre en possession, l'archidiacre du Puy-Saint-Georges et l'official d'Albi.

» Cette bulle est datée de Corneto le 3 des ides de novembre 1493, la deuxième année du pontificat de ce pape. Cet acte, contenant 31 lignes, écrit d'une belle et régulière écriture gothique, est bien conservé. Le sceau de plomb a disparu ainsi que le lacs qui l'attachait, et l'on en voit la trace aux trous faits dans le parchemin.

» Au verso, on lit dans le haut :

» *Nova perceptio prioratus sive cure secularis beate Marie Fontis Lobonis Albiensis diocesis XXIII ducatorum auri de camera apostolica ordinaria auctoritate proviso et possessore.*

(1) Nous avons noté cette démolition dans le *Bulletin Monumental*, année 1866, p. 764.

(2) Bibliothèque nationale, fonds Doat, vol. 106 p, folio 157.

» Et dans le bas, en abrégé et en gros caractères :

» *Percepta in camera apostolica d. Attanantis.*

» Et en travers :

» *Tradito (?) Johanne Huberti prioris supradicti Fontis Lobonis.* »

« Alexandre VI (de trop célèbre mémoire). Rodrigue Borgia, de la maison de Lenzoli par son père et de la maison de Borgia par sa mère, né à Valence, en Espagne, dont il devint archevêque; créé cardinal par Calixte III, son oncle; puis vice-chancelier de l'Eglise romaine, élu pape le 11 août 1492, couronné le 26 du même mois, dimanche; mourut âgé de soixante et douze ans, le 18 août 1502, après un pontificat de 9 ans 11 mois 24 jours. Alexandre VI commençait l'année généralement au 25 mars dans ses bulles (1). »

» Nous donnons ci-joint le texte de la bulle :

« Alexander episcopus servus servorum Dei dilecto filio Johanni Huberti priori prioratus secularis beate Marie Fontis Lobonis Albiensis diocesis salutem et apostolicam benedictionem. Vite ac moribus honestus aliaque laudabilia probitatis virtutum merita super quibus apud nos fide digno comendaris testimonio nos inducunt ut tibi reddamus ad gratiam liberales. Exhibita siquidem nobis nuper pro parte tua petitio continebat quod olim postquam prioratu seculari beate Marie Fontis Lobonis Albiensis diocesis quem quondam Jacobus Molmerii dicti prioratus prior dum viveret obtinebat per obitum dicti Jacobi qui extra Romanam curiam diem clausit extremum vacante de illo sic vacante dilecto filio Ludovico Guenaudi clerico Bituricensi ordinaria primo et dilectus filius Antonius Ferrandi clericus Ruthenensis diocesis cui etiam alias de dicto prioratu tunc certo modo vacante per quendam apostolice sedis legatum tunc in partibus illis apostolica auctoritatibus provisum fuerat omni juri sibi in dicto prioratu seu ad illum quomodolibet competenti in manibus felicitis recordationis Sixti pape IV (2) predecessoris nostri sponte et libere cesserat prefatos que predecessores cessionem ipsam admittere de prioratu predicto sive ut premittitus sive alios quovismodo vacaret dicto Ludovico dubitanti collationem et provisionem sibi de illo facta auctoritate ordinaria factas ex certis causis moribus non subsistere per suas litteras de novo producerat ipse Ludovicus collationis et provisionis sibi factarum hujus modi vigore prioratum ipsum assecutus fuerat et tam ipse quam dictus Antonius ac dilectus filius Petrus de Planis qui se gerit pro clerico super possessorio dicti prioratus coram nonnullis iudicibus secularibus in partibus illis invicem se molestarent

(1) *Trésors de Chronologie*, par le comte de Mas-Latrie, p. 1139. Paris, 1889, Palmé, 1 vol. in-f°.

(2) Sixte IV, pape 1471 † 1484.

prioratu ipso per resignationem dicti Ludovici in manibus illius ordinarii collatoris ex causa per mutationis extra dictam curiam sponte factam et per eundem ordinarium collatorem ex dicta causa extra dictam curiam ordinaria auctoritate predicta admissam vacante dictus ordinarius collator prioratum ipsum — per hujusmodi posteriorem resignationem vacantem tibi ordinaria auctoritate predicti tulit et providit etiam de eodem tuosque collationis et provisionis tibi tibi factas hujusmodi vigore prioratum predictum fuisti assecutus. Cujus autem sicut eadem petitio subjungebat tu dubites collationem et provisionem tibi factas hujus modi ex artis causis viribus non subsistere. Et ut accepturus dictus prioratus adhuc ut prefertur vacare noscatur. Nos tibi qui ut taceris parrochiam ecclesiam sancti Eusebii de Campaniaco (1) dicte Albiensis diocesis inter alia ob — premissorum meritorum tuorum intuitu specialem gratiam facere volentes teque a quibus vis excommunicationis suspensionis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis censuris et penis et jure vel ab homine quavis occasione vel causa latis si quibus quod libet innovatur ex istis ad effectum presentem (*presentum ad effectum*) duntaxat consequendum has serie absolventes et absolutum fore sententes ac omnia et singula alia beneficia ecclesiastica cum cura et sine cura que etiam ex quibus vir apostolicis dispensationibus obtines et expectus necnon in quibus et ad que jus tibi quomodolibet competit quecumque quotumque et qualicumque sine eorumque ad dicte ecclesie de Campaniaco fructum redditum et proventum veros valores annuos ac hujusmodi dispensationis tenores presentibus pro expressis habentem prioratum predictum cujus cura non imminet animarum ac cujus fructus redditus et proventus viginti quatuor ducatorum auri de camera secundum communem estimationem valorem omnium ut etiam asseris non excedant sive ut premittitur sive aliam quovis modo aut te alterius cujuscunque persona seu per liberam resignationem Jacobi vel Ludovici predictorum vel alicujus alterius de illo extra dictam curiam etiam coram notario publico et testibus sponte factum nocet etiam si tanto tempore vacaverit quod ejus collatio nixta flagitii concilii ad sedem apostolicam legitime devoluta in pertinentiis prioratus dispositionem apostolice specialiter reservatis existat et super ex inter aliquos alios hi cujus statuit presentibus haberi volumus pro expresso pendeat indecisa dummodo tempore date presentium non sit in eo alicui specialiter jus quesitum cum omnibus juribus et pertinentiis suis apostolica tibi auctoritate conferimus et de illo etiam providemus. Et nichilominus dilectis filiis Majori et Podii sancti Georgii (2) ecclesie Albiensis archidiaconis ac officiali Albiensis per apostolica scripta mandamus quatenus ipsi

(1) Campagnac, paroisse du diocèse d'Albi, canton de Montmiral.

(2) Le Puy Saint-Georges, autrefois archidiaconé, aujourd'hui église abandonnée et en ruines, paroisse de Saussenac.

vel domino aut dominis eorum per se vel alium seu alios te vel procuratorem tuum nomine tua in corporalem possessionem prioratus juriumque et pertinenciarum predictorum inducant auctoritate nostra et defendant inductionem... amodoque exinde — illicito detentore ac faciant tibi de ipsius prioratus fructibus redditibus proventibus juribus et obventionibus universis integre responderi. Contradictores auctoritate nostra appellatione postposita compescendo. Nonobstantibus pie memorie Bonifacii pape VIII (1) etiam predecessoris nostri et aliis apostolicis constitutionibus contrariis quibuscumque aut si aliquid super provisionibus sibi faciendis de hujusmodi vel aliis beneficiis ecclesiasticis in illis partibus speciales vel generales dicte sedis vel legatores ejus litteras impetrant etiam si per eas ad inhibitionem reservationem et decretum vel alias quomodolibet sic processum quibus omnibus te in assecutione dicte prioratus volumus auteferri sed nullum per hoc eis quoad assecutionem beneficiorum aliorum prejudicium generari. Seu si venerabili fratri nostro episcopo Albiensi vel quibusvis aliis comuniter vel divisim a dicto sit sede indultum quod ad receptionem vel provisionem alicujus minime teneantur et ad id compelli aut quod interdicti vel excommunicari non possint quidque de hujusmodi vel aliisque beneficiis ecclesiasticis ad eorum collationem provisionem presentationem seu quamvis aliam dispositionem conjunctim vel separatim spectantibus nulli valeat provideri per litteras apostolicas notam facientes plenam et expressam ac de verbo ad verbum de indulta hujusmodi mentionem et quolibet alia dicte sedis indulgentia generali vel speciali cujuscunque tenoris existat per quam presentibus non expressam vel totaliter non insertam effectus hujusmodi gratie impediri valeat quomodo libet vel differri et de quo cujusque tota tenore habenda sit in nostris litteris nuntio specialis. Nos enim ex nunc decernimus et inane si secus super hujus a quodquam quamvis auctoritate scientes vel ignorantes contigit attemptari nulli autem hominum liceat hanc paginam nostre absolutionis collationis provisionis mandati voluntatis et constitutionis infringere vel ei ausu temeraria contra ire. Si quis autem hoc attemptore presumpserit indignationem omnipotentis dei ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum se noverit incursum. Datum Corneti (2) anno incarnationis dominice millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio tertio idus novembris et pontificatus nostri anno secundo. »

(1) Boniface VIII, pape élu en 1294 † en 1303.

(2) La bulle est datée de Corneto, petite ville des Etats pontificaux, à dix-neuf kilomètres au nord de Civita Vecchia.

Séance du 8 décembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME offre à la Société un opuscule de M. Solon, *Pottery Worship, the fallen Idols*; I : *The noble Buccaros*, dont il lit une analyse : « Les buccaros, ces vases de terre glaise odorante, fabriqués dans le centre de l'Amérique, au moment de sa découverte, obtinrent en Europe, quand ils y furent importés, une vogue surprenante. Les pièces complètes constituaient des objets de luxe; les morceaux cassés remplaçaient les pierres précieuses dans les bijoux d'or et d'argent; et la poudre des buccaros pilés fut longtemps employée à toute espèce d'usages comestibles. La buccarophagie devint même, pour les dames surtout, une manie presque inquiétante. »

M. MÉRIMÉE rappelle quelle place a tenue la buccarophagie dans la société et dans la littérature espagnoles aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

M. DE LAHONDÈS lit une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au congrès des Sociétés savantes en 1897.

M. CARTAILHAC communique à la Société un objet trouvé par M. Azam dans les fouilles qui ont eu lieu pour la construction de la gare de Narbonne : c'est une anse en bronze d'une amphore romaine, sur laquelle on voit la représentation de plusieurs divinités, et, en particulier, d'Hermès, tenant Bacchus d'un bras et ayant l'autre bras baissé et appuyé sur un caducée. M. Dürrbach ne croit pas que cette représentation d'Hermès puisse faciliter la solution du problème de l'Hermès de Praxitèle.

Sur le rapport présenté au nom de la commission par M. de Lahondès, la Société nomme M. Bar-Ferree membre correspondant.

M. l'abbé DOUAI lit une étude sur un manuscrit du décret de Gratien, du quatorzième siècle, provenant des archives du château de Merville; il commente les vingt-quatre miniatures que renferme ce manuscrit, d'origine française.

M. Paul DE CASTERAN fait la lecture suivante :

La grille du cours Dillon (1); le maître serrurier Joseph Bosc.

« Quand la porte de Muret disparut en 1785, on éleva à l'entrée du cours Dillon la haute et belle grille qui vient d'être transportée devant le petit jardin du Musée, où elle n'est pas à sa place, il faut en convenir.

(1) D'abord quai des Ormes, et, sous la Révolution, quai de la Victoire. — On y jouait au mail.

» Elle eût été d'un plus bel effet à l'entrée de la nouvelle école des beaux-arts, où sa vue aurait peut-être inspiré à de jeunes artistes la pensée de faire revivre les traditions perdues de la ferronnerie toulousaine.

» Il est vrai que cette belle œuvre, exécutée de 1784 à 1785, d'après les plans de M. de Saget, directeur général des travaux de la province, occasionna bien des déboires à son auteur, le maître serrurier Joseph Bosc.

» Entraîné, comme il le dit lui-même dans un mémoire instructif, par le désir d'accroître sa réputation et de servir sa patrie, il souscrivit des rabais excessifs pour en avoir l'entreprise, dont l'exécution revint, d'après ses comptes, à 53,823 livres 10 sous, et ne lui fut payée que 35,672 livres 8 sous 7 deniers aux termes du cahier des charges.

» Ruiné, saisi et emprisonné, il poursuivit inutilement une instance en indemnité devant le tribunal consulaire de Bordeaux et fut obligé d'en appeler à la *sensibilité* de nosseigneurs des Etats de Languedoc.

» Ils consentirent à écouter ses doléances sur les instances de sa femme accourue à Montpellier pour les en supplier. Mais Bosc fut tellement intimidé à leur aspect qu'il resta muet et ne put pas raconter comment les modifications successivement imposées à son œuvre avaient aggravé les conditions dans lesquelles il croyait l'exécuter.

» Ainsi, la hauteur de la grille, fixée d'abord à 15 pieds sous la corniche, fut réduite par M. de Saget à 13 pieds 6 pouces, d'où une perte considérable, les bénéfices devant être proportionnés à la quantité de matière employée (1).

» Il avait été obligé de faire plusieurs voyages dans les Pyrénées pour surveiller la fabrication des fers, de soutenir à ce sujet un procès contre le seigneur d'Aignas, d'augmenter ses ateliers, de créer un outillage jusqu'alors inconnu et de faire venir de Paris, de Lyon et de Marseille, vingt ouvriers spéciaux d'un entretien fort coûteux (2).

» Rien de tout cela ne fut dit. L'embarras de sa contenance ne suffit pas à toucher l'assemblée, et l'effet pathétique sur lequel comptait sa femme fut manqué. Cet échec ne la découragea pas, et prenant seule en main la cause du ménage, elle courut pendant cinq ans à la poursuite des commissaires de la province pour tâcher de les convaincre en produisant des documents de toute sorte : mémoires, suppliques, consultations de trois avocats, plans, modèles en bois, etc.

» Enfin, le 11 juin 1789, en vertu d'une délibération des Etats et à la requête des commissaires de la province, les experts de Pins (3) et Vire-

(1) Poids du plomb, 59 quintaux 61 livres; du cuivre et fer, 23 quintaux 79 livres; du fer, 768 quintaux 3 livres et demi.

(2) Leur salaire était de 4 livres 10 sols par jour, et les plus habiles avaient de grandes exigences pour leur nourriture.

(3) Ingénieur et directeur général du canal de Languedoc.

bent (1) fixèrent à 48,140 livres la valeur réelle et totale de l'œuvre de Bosc.

» Mais cette affaire avait trop duré et les Etats en étaient fatigués, car ils prirent toutes les précautions nécessaires pour ne plus entendre parler du malheureux entrepreneur ni de ses cointéressés, ni surtout de sa femme, dont la persévérance et l'activité étaient venues à bout de toutes les difficultés et de toutes les résistances.

» Le paiement des sommes encore dues ne fut effectué que sur un avis favorable du plus célèbre avocat du temps, M. de Gary, chargé de rédiger une consultation dans laquelle il régla tous les points qui pouvaient exposer la province à des revendications ultérieures.

» En signant son œuvre et en lui consacrant toutes ses ressources, Bosc a prouvé combien il aimait son art et combien il était fier de son talent.

» Ses réclamations furent peut-être exagérées, mais il avait fait un grand effort et travaillé bien consciencieusement, puisque « sa grille n'aura besoin que d'une seule réparation en mille ans, » s'il faut en croire ce que disait sa femme.

» Ses contemporains et ses rivaux lui avaient rendu justice. Le 10 juin 1789, la plupart des maîtres serruriers de la ville et celui de la monnaie avaient déclaré, à la suite d'une expertise, « que la grille était faite dans toutes les règles de l'art de la serrurerie. » Du reste, elle essuya sans fléchir le feu des alliés et porte encore la cicatrice d'une glorieuse blessure.

» On avait fabriqué à peu près à la même époque la grille du faubourg Saint-Cyprien, sur les terres du marquis de Lévis Mirepoix, commissaire de la province. Sa compétence et son admiration pour le talent de Bosc ne furent sans doute pas étrangères aux résolutions généreuses prises par les Etats dans cette circonstance.

» Le malheureux ferronnier serait bien consolé de ses déboires s'il pouvait voir ses roues à bouquet, ses gerbes de fer et leur foudre classés maintenant dans un musée d'art, et il triompherait en admirant sa grille dressée au point où sera prochainement le plus brillant carrefour de Toulouse (2).

» Mais il ne faut pas oublier que l'invention, les dessins et le plan de sa grille sont de M. de Saget, dont le nom est tombé dans un inconcevable oubli, malgré les grands travaux et les embellissements dont il dota le Languedoc et sa capitale (3). »

(1) Inspecteur des travaux de la ville.

(2) Les affiches électorales nous ont appris que le déplacement de cette grille avait coûté plus de 10,000 francs à la ville.

(3) D'après les Archives de la Haute-Garonne, série C, n° 337. Sous le titre : « Vieux papiers, » M. Saint-Charles avait donné quelques-uns de ces renseignements dans le *Journal de Toulouse*.

Séance du 15 décembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé CAU-DURBAN, membre correspondant, lit un travail sur la situation religieuse du Mas-d'Azil en 1665.

M. DE CASTERAN offre à la Société, de la part de M. Decap, *Notes historiques sur Labastide-Paumès-en-Comminges, châtellenie de l'Isle-en-Dodon*.

M. l'abbé DOUAIS offre à la Société son livre *Charles VII et le Languedoc, d'après un registre de la viguerie de Toulouse, 1436-1448*. Il communique deux feuillets détachés d'un des registres de l'Inquisition qui se trouvaient autrefois à Toulouse. On y voit ce fait, inconnu jusqu'ici, que l'évêque de Toulouse avait ses inquisiteurs.

M. LE PRÉSIDENT lit et fait approuver à la Société un projet de pétition sur la centralisation des archives des notaires et leur mise à la disposition du public, qu'il se propose d'envoyer à MM. les Ministres de l'Instruction publique et de la Justice, aux Chambres, au président de la Commission des pétitions et au président de la Commission de réorganisation du notariat.

M. l'abbé DOUAIS lit la lettre suivante qui lui a été adressée par M. Thomas, membre correspondant :

« Permettez-moi de relever un léger lapsus dans la communication faite le 21 janvier 1896, à la *Société archéologique*, par M. le baron de Rivières, sur « La dalle tumulaire de Pierre Neveu ou Nebout. » Ce n'est pas *Sainte-Feyre près Guéret* qui est une petite localité sans importance, comme il est dit p. 37, mais *Sainte-Feyre près Felletin*. M. le baron de Rivières a dû se méprendre sur les termes de la lettre de M. Autorde, archiviste de la Creuse ; car M. Autorde s'est prononcé comme moi et d'une manière indépendante, je crois, pour *Sainte-Feyre près Guéret*, dans le *Bulletin de correspondance de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, n° 3 (mars 1896), p. 4.

» J'ai proposé d'appeler cet évêque *Nebout* plutôt que *Neveu*, par des considérations philologiques pures. Je tiens à signaler un texte que je viens de découvrir et qui me donne tort. Dans le *Spicilegium Brivatense* du regretté Chassang (Paris, 1886), se trouve publié le compte d'un fouage levé en Auvergne en 1401 par Berthon Sannadre, où on lit (p. 478) :

« A maistre PIERRE NEVEU, conseiller de mondit sieur le duc [de Berry], lequel a heu L. frans pour reconpensacion des fraiz et despens qu'il a faiz pour estre es journées dudit païs et pour ses poines et travail qu'il a heus à mettre à cort les debas dudit païs, si comme appert ès dites instruccions ; pour ce, par quittance de lui donnée le xvii^e jour du moys de decembre, l'an dessusdit, L. frans. »

» Ce texte est fort intéressant pour les débuts de la carrière de l'évêque d'Albi. J'en retiens simplement ceci, qu'il semble avoir lui-même francisé son nom, car il n'est pas probable que le comptable ait écrit *Nepveu*, si la quittance avait été signée *Nebout*. Peut-être cette quittance ou quelque autre se retrouvera-t-elle. Alors, nous serons tout à fait fixés (à moins qu'elle ne soit en latin). »

M. l'abbé DOUAI lit au nom de M. l'abbé Galabert, membre correspondant, le travail suivant :

Confréries au moyen âge dans le Tarn-et-Garonne.

« Rien ne fut commun, au moyen âge, comme les confréries. Les ouvriers qui s'étaient déjà groupés en communes pour obtenir des chartes de libertés, se souvenant que l'union fait la force, groupèrent dans les rues des bourgs et des villes leurs maisons suivant leur profession, et aux processions ils suivirent la bannière de leurs saints patrons.

» Mais il ne faut pas entendre les confréries dans le sens étroit du mot et n'y voir qu'une dévotion de bonnes femmes; beaucoup ne furent rien moins que des sociétés de secours mutuel, des associations pour représenter des mystères, des moyens de paix sociale maintenant la bonne harmonie entre maîtres et compagnons, nous dirions aujourd'hui entre patrons et ouvriers.

» Le 27 octobre 1491 s'organisa à Moissac la confrérie de Saint-Crépin, qui réunit dans son sein les ouvriers du cuir : cordonniers, savetiers, tanneurs et même *oncheyres*; chaque membre devait une cotisation annuelle de 5 sols, les compagnons ne payaient qu'un denier, somme pour laquelle le maître était responsable. Tout apprenti devait une livre de cire à titre de droit d'entrée. Tous les associés étaient tenus d'assister aux offices de la fête du patron, grand'messe, premières et secondes vêpres, sous peine d'une livre de cire pour les maîtres, demi-livre pour les compagnons, un quarteron pour les veuves de maîtres. La confrérie était gouvernée par deux bayles, l'un maître, l'autre compagnon, qui prêtaient serment; ils choisissaient leurs successeurs et, à leur sortie de charge, ils remettaient le reliquat de la caisse (1).

» Parmi les confréries qui comportaient des institutions de prévoyance et d'assistance charitable, nous citerons la confrérie Saint-Michel d'Escazeaux (2). D'après les comptes consulaires de ce village, de 1306 à 1401, la confrérie avait soin de prêter du blé et de la farine dans les années de di-

(1) Arch. de Tarn-et-Garonne, Ant. de Lézir, not. de Moissac, 1487, f. 231 v°.

(2) Nous devons les renseignements que nous publions sur cette confrérie à M. P. Du Faur, membre de la Soc. arch. de Tarn-et-Garonne.

sette, à charge par les confrères de rendre quand ils le pourraient. Les cotisations étaient payées aux deux bayles tantôt en numéraire, tantôt en blé, et le taux de la cotisation était fixé chaque année en assemblée générale ; on comprend, en effet, que ce taux fût variable durant les malheurs et les calamités de la guerre de Cent ans.

» La confrérie avait son chapelain dont les honoraires annuels s'élevaient à 6 francs d'or, une pipe de vin (460 litres) et un quarteron de blé. Elle possédait des vignes produisant jusqu'à 35 hectolitres de vin ; les bayles les faisaient travailler et nourrissaient les ouvriers de pain savoureux fait de seigle et de froment, et de *companage*, qui consistait en fromage ou harengs.

» Elle avait, outre ses revenus, une réserve qui lui permettait de prêter aux consuls du lieu, même de faire des cadeaux au seigneur, et aussi de prêter aux marguilliers qui, en 1401, faisaient construire le clocher de l'église paroissiale.

» Le moyen âge étant l'époque des franchises lippées et des longues beuveries, il ne faut pas s'étonner qu'il y eût à la confrérie un repas annuel dont quelquefois un porc entier faisait les frais ; je ne parle pas des autres plats.

» En tête de la liste des confrères figure *mossenhor* le vicomte de Gimoez, seigneur d'Escazeaux et de Bourret, ses deux fils et ses deux filles, moins pour bénéficier des secours de la *companhia* que pour la couvrir de sa protection.

» Les journées de bêcher, tailler la vigne, exécutées par les confrères, étaient payées 2 gros aux hommes, aux femmes 1 gros, et la cotisation s'élevait en moyenne à 1 *lionat* ou 4 boisseaux de blé, ou bien 1 gros ; la cire jaune achetée par la confrérie valait 2 gros et demi la livre. Enfin la confrérie payait 4 livres et demi d'oublies par an.

» Point de village qui n'eût sa confrérie Saint-Blaise, qui groupait les laboroureux ; après celui-là, les saints qui servaient le plus souvent de patrons étaient saint Entrope pour les tisserands (*ευ τρεπω*, *bien je tourne*), saint Eloi pour les ouvriers du fer, saint Antoine pour les marchands ; enfin, souvent le saint patron de la paroisse était celui de la confrérie. Au quinzième siècle fleurirent en bien des endroits les confréries des Cinq-Plaies, de Notre-Dame de Pitié ; celles de Notre-Dame de *Planctu*, à Beaupuy ; de Notre-Dame de Consolation, à Verdun ; celles du Saint-Sauveur, du Saint-Crucifix, de la Croix. Ces diverses confréries eurent pour symbole une *Pieta* ou Vierge tenant sur ses genoux Jésus descendu de la croix, et nombre de ces statues ou statuette ne sont pas à dédaigner, témoin celle qui est dans la collection du P. Daniel Belbèze, à Moissac, et celle qui appartient à M. le curé de Saint-Salvy.

» Saint Fabien et saint Sébastien se virent invoqués contre la peste, et

abritèrent bien des dévots sous les plis de leur bannière, avant d'être détronés dans ce culte, au dix-septième siècle, par saint Roch (1).

» La plupart des confréries du Purgatoire ne remontent pas plus haut que le quatorzième et même le quinzième siècle. A Grenade-sur-Garonne, elle fut instituée en 1460. Nombre de confréries du Rosaire ou *del Chipelet*, notamment à Caussade et à Montricoux, revendiquent à peu près la même date.

» En 1538, fut fondée à Verdun une confrérie *a la honor de Dieu he de la gloriosa Virges Maria he dels glorios martirs et amics de Diu, de mossenhors sant Fabia e de sant Sebastia*. Elle aussi était gouvernée par deux bayles que nommaient les consuls. Les revenus se composaient des cotisations, des legs, de la valeur du fil quêté, *que avem arrabat de fielh XXIII liuras*. Les dépenses comprenaient l'achat de cierges pour les messes, de cierges de confrères, du blanchissage, des honoraires des messes. A la simple messe du début, on joignit bientôt le *Libera*, les processions, puis, les ressources augmentant, on chanta la messe avec diacre et sous-diacre, à grand renfort de sonnerie de cloches et d'orgues. La confrérie rehaussait la splendeur du culte paroissial, car elle contribuait au paiement des honoraires des prédicateurs, *per paga la despenso del fraire que sermonic los Avens*, à la réparation des vitraux, *berrinos*, ou des murs du cimetière... La plus grosse dépense consistait en un grand service funèbre, au lendemain de la fête patronale : diacre, sous-diacre, orgue, carillonneur sonnant à toute volée et descendant en hâte du clocher pour chanter l'épître, *al cler per sa peno dels classes... a vrandoulz... per l'apistola X sols*. A l'offertoire, la longue théorie des confrères précédés d'un mande ou suisse, lequel était revêtu d'une grande casaque rouge, se développait vers le chancel tenant à la main un cierge allumé et faisant *la ufferto de pa et de vin* (2).

» Les ménétriers de Saint-Antonin et ceux de Puylaroque formèrent des *companhias* qui, plus d'une fois, jouèrent de joyeuses aubades en se rendant aux pardons et aux vœux de Notre-Dame de Livron ; en 1484, ils reçurent un sol pour leurs honoraires, 10 sols l'année suivante, 8 en 1527 (3). Ces musiciens, qui rehaussaient ainsi les cérémonies du culte, sont les prédécesseurs des cinq ou six ménétriers qui, chaque année, dans les *botes* du Quercy et du Rouergue, comme dans les *balloches* du pays gascon, unissent les sons de leurs cuivres à ceux de la clarinette, pour faire danser

(1) En effet, saint Roch ne vit sa vogue naître qu'au dix-septième siècle : sa protection accordée à diverses villes et villages du Midi, notamment lors de la peste de 1628, rendit ce saint tout à fait populaire ; aussi croyons-nous que la procession et la bénédiction du bétail, le 16 août, ne sont pas antérieures à cette date.

(2) Arch. de la Fabrique de Verdun. Reg. de la confrérie.

(3) Devals, *Notes pour servir à l'histoire de Caylux*.

garçons et filles avec accompagnement de grosse caisse. Quelques villes avaient déjà cependant leur fanfare municipale : les ménétriers de *mes-senhors de capitol* se faisaient entendre aux processions des corps saints à l'église Saint-Sernin de Toulouse (1).

» De nombreuses confréries furent aussi instituées pour représenter les mystères, sotties et moralités qui amusèrent tant nos aïeux en les instruisant ; les merveilleuses représentations d'Oberammergau trouvaient leurs pareilles au moyen âge dans tous les gros bourgs de notre pays.

» Les compagnons de Puylaroque jouèrent, à Caylux, en 1485, le mystère des *Trois rois*, et reçurent des consuls la somme de 10 sols. En 1540, ce furent les confrères de Saint-Antonin qui jouèrent, sur la place du Marché, pendant les fêtes de la Pentecôte, le mystère de la Passion. L'année suivante, les consuls firent représenter l'*Histoire de la Résurrection* et payèrent pour cela aux acteurs 2 écus sol ; en 1545, ils payèrent 6 écus aux confrères qui de nouveau représentèrent le *Mystère de la Passion* (2).

» Le compte reproduit ci-dessous en note (3), trouvé dans les minutes de Jean de Boria, notaire de Caylux au quinzième siècle, et qui mentionne les frais faits pour la représentation d'un *Mystère de la Résurrection*, nous apprend que les bancs de l'église étaient portés devant le théâtre pour faire asseoir la foule ; il nous laisse entendre que l'on se servait de papier pour simuler Notre-Seigneur sortant du tombeau : *envollar la Resurrection*.

» Le couvent des Carmes de Saint-Antonin était le siège d'une confrérie

(1) Reg. du quinzième siècle de la confrérie des corps saints, à la basilique Saint-Sernin, à Toulouse.

(2) Devais, *Notes...*, déjà cité.

(3) « Ensiec se so que jeu ay mes et fach per la companhia. Et primo lo jorn que mossen Anthoni Madie anet querre sas robras (*sic*), fronigry als fusties en hun pechier de vy, IIII deniers. Item fezeri portar los banetz de la gleysa per metre al torn del postat per sinq companhos, que donery a cascun IIII deniers, que monta en soma XX deniers. Item ay may mes en tres mejas pels de par-games per far de canos III sols. Item per sinq rolles que ay fach valen II sols. Item II deniers en papier per envollar la Resurrection. Item ay may fronic IIII deniers en hun pechier de vy cant ariben las crosetz dels layros. Item ay facha una citaciou am sies traylatz per levar las restas que ero (*sic*) degudas, que val XII deniers. »

Avec ce compte, j'ai trouvé les vers suivants, appartenant à un mystère :

Retorny de presen.

Raphael, bayten sens plus tardar

Conforta Johan en la priso,

Que no se enoge paue ni pro,

Car Herodes lo fara morir

Brevimen e sens salir ;

Et que prenga la mort en grat,

Quar per ela sera salvat

En Pardis mot autamen.

qui représentait divers mystères; mais, en 1444, les chanoines du monastère leur disputèrent le droit de jouer le mystère de l'*Épiphanie*; pour les Carmes, moines mendiants qui n'avaient point de bénéfices, les représentations étaient un gagne-pain; cependant, une transaction intervint, il fut permis à chacune des deux parties de représenter le mystère à tour de rôle, d'une année entre autre; et les chanoines s'interdirent, à peine d'une amende fixée à 10 livres tournois, d'instituer aucune confrérie de la Vierge, ainsi que de représenter l'histoire de l'*Assomption* et d'autres encore (1).

» Ces confréries, outre les cotisations et les rétributions théâtrales, touchaient des legs; témoin, 10 sols légués en 1513, *confratrie sanctissime Resurrectionis*, par Cécile de Payrol, veuve de Jean Baudus, à Saint-Antonin (2).

» On connaît le *montement de Notre-Dame*, qui se faisait en l'église Saint-Jacques à Montauban, le jour de l'Assomption; pareil mystère (car c'en était un) était aussi représenté à Moissac : en 1491, Bernard Laurat, enseveli au monastère, en la chapelle des *Onze mille vierges*, légua *tabule beate Marie del montamen XII denarios tur.* (3). C'était évidemment à la même confrérie que, le 22 mars 1442 (v. st.), Guillaume Léonard, laboureur, léguait aussi *XII denarios tur. operi Ascensionis beate Marie virginis Moysiaci* (4). On trouvait encore à Moissac la confrérie de Sainte-Catherine, *confratrie societatis beate Katherine dicte ville Moysiaci*, qui groupait les prêtres obituaires, celle de Saint-Sauveur, et bien d'autres, mais elles n'avaient sans doute pas pour but la représentation des mystères.

» Nous avons trouvé à Grenade aussi le *montement de la Vierge* dans la belle église du lieu; le personnage figurant la sainte Vierge disparaissait par un *vcyrial* que, en 1560, la négligence des marguilliers avait laissé ouvert (5).

» Il n'est pas jusqu'aux anciens pèlerins qui ne s'organisassent en confréries, lesquelles remplissaient à la fois l'office de sociétés de secours et d'œuvres d'édification. C'est ainsi qu'à Saint-Antonin, en 1537, s'organisa celle des pèlerins de Notre-Dame de Montserrat, qui avait son siège principal en l'église champêtre de Bône, et son siège secondaire en la chapelle du cloître dite *del Capitol*.

» Le droit d'entrée était d'un denier tournois, la cotisation annuelle une livre de cire; de plus, à chaque décès de confrère, tout membre payait 5 sols pour faire célébrer des messes. Au jour de la Nativité, tous les confrères

(1) Arch. de Tarn-et-Garonne, Jean de Sérignac, not. de Saint-Antonin, 1424.

(2) *Idem*, Jean Roquet, not. de Saint-Antonin, 1513-1524.

(3) *Idem*, Ant. de Lézir, not. de Moissac, 1487.

(4) Arch. de Tarn-et-Garonne, Dieud. Burguières, not. de Moissac, 1404-1446.

(5) Arch. des notaires à la Cour d'appel de Toulouse, Jean Algayrès, not. de Grenade.

se rendaient à Bône, pour une messe solennelle, avec diacre et sous-diacre, avec *ung menestrier per acompanyar los d. confrayres tan en anan a Bona que en revenen*, et ils présentaient à l'offrande un cierge d'un ardit. Après cela était servi un dîner aussi simple que confortable, *tan solamen de bon pa et de bon vi et de bolhit, a saber, si es jorn de Carmantro, de buou, moto et polalha, et si es jorn magre, de huous e peysse al equipollen del d. bolhit*; les frais du repas et du cierge offert s'élevaient à 1 sol 3 deniers par confrère. *Incontinen diehas graeias*, les bayles remettaient comptes et reliquat.

» Il y avait des *pasiers* pour apaiser les litiges entre confrères. Si un confrère était malade, les *maistres et vedels* allaient faire la quête et *amassar pa, vi et companatge per supportar la vida del d. paubre confrayre malaut*. Si un confrère était excommunié (et Dieu sait pour combien de motifs on pouvait l'être jadis), *et no agues bes per ne salhir*, les confrères lui faisaient une aumône pouvant s'élever jusqu'à 60 sols, pour payer la dette, obtenir ainsi la levée de l'excommunication et payer les frais de sépulture : *los confrayres seran tenguts de gittar fora del d. seumenge jusques a LX sols et non plus, et la far sepultura als despens de la d. confrayria*. Les confrères tenaient des cierges à la main lors de l'administration des derniers sacrements, et accompagnaient le mort à sa dernière demeure.

» Les statuts reçurent, le 4 janvier 1537 (v. st.), l'approbation du prieur-mage François de Bérald, docteur ès lois, official de l'évêque de Rodez (1).

» Ainsi vécurent, dans la république chrétienne, nos aïeux appuyés les uns sur les autres dans la vie, s'édifiant, s'instruisant, se soutenant, aimant à redire ce motif d'association emprunté aux saints livres : *frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma*. »

M. DE REY-PAILHADE lit la note suivante :

Cadran solaire de Beaupuy.

« Le cadran solaire que j'ai le plaisir de présenter à la Société archéologique provient du château de Beaupuy, près de Grenade-sur-Garonne. Cette belle pièce est la propriété de M. Combes, curé de Saint-Salvy (Tarn-et-Garonne), situé à cinq kilomètres de l'emplacement de la célèbre abbaye de Grand-Selve. M. Combes mérite d'être signalé à l'attention de notre Société pour le zèle qu'il apporte à la recherche des choses du passé. Il a déjà formé une collection contenant plusieurs pièces intéressantes pour l'histoire de cette abbaye. Ce cadran solaire est formé d'une forte plaque de bronze de 0^m,012 d'épaisseur, taillée suivant un octogone régulier. Le diamètre est de 35 centimètres.

(1) Arch. de Tarn-et-Garonne, Bernard Roane, not. de Saint-Antonin, 1528-1537.

» Ce qui frappe tout d'abord dans cet instrument, c'est de trouver une série de six cercles concentriques portant des divisions différentes avec des noms de ville.

» Au centre, il y a : LONDRE, SARAGOSSÆ; puis au 2^e, en allant vers l'extérieur, PRAGVE, MALTE; au 3^e, VENISE, ROME; au 4^e, CONSTANTINOPLE, TROYE; au 5^e, ALEXADRETE, IERVSALEM; enfin au 6^e, sur deux lignes, ROVEN, PARIS, TOVLOSE, BEAPVY.

» Les principales directions géographiques, Nord, Nord-Est, Est, etc., sont inscrites dans les angles de l'octogone.

» Au centre, on remarque un soleil avec des rayons.

» L'ailette de l'ombre n'existe plus.

» Dans l'angle sud, derrière cette ailette, l'ancien propriétaire a fait graver ses armes, qui sont : écartelé, au 1, deux vaches passantes l'une sur l'autre, colletées, accornées et clarinées; aux 2 et 3, une otelle; au 4, trois rocs d'échiquier posés 2 et 1; sur le tout, un petit écu chargé d'un lion armé et lampassé, et en chef d'un lambel à trois pendants. Timbre, une couronne de comte. Supports, deux palmes.

» En comparant les divisions du cercle de Beaupuy avec celles de son voisin, Alexandrette, Jérusalem, on constate une différence d'un peu plus de trois heures. Les graduations de Constantinople, Troye, n'avancent que de deux heures. Les deux cercles de Venise, Rome et Prague, Malte, sont à peu près pareils et n'accusent qu'une différence de une heure environ. Enfin, la graduation du cercle intérieur, Londres, Saragosse, est exceptionnellement marquée en chiffres arabes, elle retarde très légèrement sur celle de Beaupuy.

» Les heures seules sont indiquées; on n'observe aucun trait, pas même des points pour les demi-heures. La gravure est peu soignée.

» Il n'est pas douteux que ce beau cadran solaire n'ait été construit spécialement pour le château de Beaupuy, dont le cercle horaire, étant le plus extérieur, est celui qui donne la plus grande exactitude. Il était posé, paraît-il, sur le perron. Actuellement, il ne reste plus qu'une pièce de ce château; elle sert de salle de mairie. Le reste est détruit et transformé.

» La longitude orientale de la ville française de Troyes n'étant que de quelques degrés, il en résulte que le nom de l'inscription s'applique à l'antique Troie, immortalisée par les poèmes d'Homère. Il est intéressant de trouver une pareille mention sur un instrument de ce genre. Nous ignorons encore aujourd'hui où est exactement la situation de cette cité célèbre, et cependant le constructeur l'a placée nettement à proximité du méridien de Constantinople. Cette particularité nous donne à penser que le seigneur de Beaupuy qui le fit faire était soit un lettré, vivant par la pensée dans l'intimité des demi-dieux troyens, soit un ancien pèlerin ayant parcouru l'Orient.

» D'après la forme du cadran et la manière dont sont traités les chiffres, je fais remonter sa construction au commencement du dix-huitième siècle, époque où Butterfield et Nicolas Bion portèrent la gnomonique à un haut degré de perfection.

» Le cadran solaire de Beaupuy, dont les indications sont très sommaires et assez erronées, n'a pas été fabriqué par un artiste habile ; il a dû être confectionné par un ouvrier du pays, d'après un traité de gnomonique. Quoi qu'il en soit, il offre des dispositions que je n'ai vu nulle part. Je considère même le seigneur de Beaupuy, auteur de ce cadran, comme mon ancêtre scientifique.

» Il y a une parenté étroite entre son idée et mon projet d'établissement du temps décimal.

» Pour établir son cadran, l'artisan a consulté soit une carte de géographie, soit des éphémérides indiquant les différences des temps entre Paris et les diverses villes inscrites. Il a obtenu ainsi un appareil donnant toujours et sans calculs les heures des principales cités.

» Depuis cet essai, on a imaginé d'innombrables modèles de pendules, de systèmes ingénieux de toute sorte pour résoudre ce problème qui intéresse autant le négociant que l'homme de science. Qu'est-ce que je recherche surtout dans la décimalisation du temps et des angles ? Une généralisation scientifique de cette question si importante.

» Le cadran solaire a presque disparu et a été remplacé par l'horloge, dont le soleil est toujours le guide. Le soleil reste encore le maître de la situation, malgré ses infidélités à la marche régulière de nos nouveaux appareils si précis.

» C'est donc l'astre du jour lui-même qui, par l'invention du cadran du seigneur de Beaupuy, s'est chargé de nous démontrer que *nil novi sub sole* restera une vérité tant qu'il chauffera de ses rayons d'or la généreuse terre de Languedoc.

» M. l'abbé Galabert, notre sympathique et dévoué membre correspondant, à qui je dois la connaissance de ce cadran solaire, a retrouvé la filiation des propriétaires de cette terre de Beaupuy.

» En 1680, Marie-Louise Dangereux de Maillé, fille de François de Maillé, seigneur de Beaupuy, épousa Arnaud-Jules, marquis de Bar, chevalier de de l'ordre, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, gouverneur de la ville et citadelle d'Amiens, grand bailli de Picardie, demeurant à Paris, rue Cassette ; celui-ci fit procuration, le 31 janvier 1703, à M^e Jean de la Volvène, avocat du roi au présidial de Montauban, pour acquérir la subrogation du droit des échanges des terres de Beaupuy et de Briguemont et d'autres fiefs enclavés qui dépendaient de la justice desdites terres ; il était en effet seigneur justicier et direct.

» François de Juillard, conseiller au parlement de Toulouse, lui succéda

en 1706 comme seigneur de Beaupuy. En 1723, Marie-Thomase de Juillard, fille du précédent, dame de Beaupuy, lui succéda, et porta, par son mariage, la seigneurie à Charles de Varagnes, seigneur de Gardouch-Belesta. Jean-Charles-Louis de Varagnes-Gardouch, fils de la précédente, était seigneur en 1789 ; il émigra et fut réintégré dans ses biens après le 9 thermidor. »

Séance du 22 décembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS signale la découverte, à l'hôtel d'Assézat, d'un chapiteau de la Renaissance et d'une pierre trouée avec des sculptures.

La Société élit comme membres résidants M^{gr} Mathieu et MM. Joulin et Graillot.

M. le baron DE RIVIÈRES lit la note suivante :

Travaux à Albi.

« Depuis l'hiver de 1896, les travaux du chœur de la cathédrale d'Albi se sont continués, mais avec une incroyable lenteur. Le dallage est achevé de placer et ne produit aucun effet ; c'est une suite de carreaux blancs et noirs qui, de loin, simulent un damier. Pour arriver à ce résultat, ce n'était pas la peine d'entreprendre un aussi coûteux travail. L'autel n'est pas encore placé. Quand le sera-t-il ?

» Et ce que nous avions malheureusement prévu est arrivé. Les stalles ont été enlevées et, depuis quatre mois, leurs débris jonchent le pavé du chœur. C'est pour les restaurer qu'on les a déplacées, dit-on. Certainement on ne rétablira qu'une minime partie de ces vénérables *formes*. C'est là ce que les architectes officiels appellent restaurer !

» Dans le courant de l'été, on a très habilement débarrassé de la poussière, au moyen de soufflets et de minces brosses, les sculptures du jubé et du chœur. C'est un travail auquel nous sommes forcés de donner des éloges.

» La restauration des peintures des chapelles va se continuer, et celle dédiée aux deux saint Jean est déjà occupée par un échafaudage.

» Au palais épiscopal, la charpente de la partie donnant sur la place qui se nommait jadis place *de la Verbie* (1) a été habilement réparée, et l'on a rétabli les lucarnes masquées par des ardoises. En ce moment, le pignon nord de cette toiture, orné d'une belle fenêtre en croix surmontée des armes d'Amboise, est l'objet d'une restauration rendue nécessaire par les ra-

(1) De *Besbio*, évêché en roman.

vages du temps qui avait effrité les moulures et les crochets et enlevé le fleuron qui la terminait.

» En face du palais épiscopal, on voit une série de vieux bâtiments. C'était, avant 1790, le couvent des religieuses Annonciades dites de Fargues (1). L'église, presque entièrement démolie, offrait cette particularité remarquable que l'architecte qui la construisit au quatorzième siècle s'était inspiré du système de construction de la cathédrale d'Albi. Les contreforts encore existants sont formés par des tourelles semi-circulaires engagées et terminées en poivrière; tout l'édifice était bâti en brique. A côté de l'église, un bâtiment couvert d'un grand comble d'ardoise avec lucarnes présentait un aspect très pittoresque. Il vient d'être démoli pour faire place à une vilaine bâtisse qui servira d'auberge.

» A l'hôpital d'Albi, l'administration a fait reconstruire un mur de clôture en mauvais état. Au cours de la démolition, on a trouvé engagés dans la bâtisse et pêle-mêle les claveaux en pierre d'une porte ogivale dont les moulures indiquent le treizième siècle et quelques fragments de l'époque Renaissance. Ces débris provenaient d'un édifice inconnu. Ils ont été déposés dans le parc de l'hôtel Rochegude, qui abrite maintenant les vieilles pierres albigeoises.

» Tels sont les travaux faits à Albi en 1896. »

M. PASQUIER lit au nom de M. Balseinte, instituteur public à Toulouse, le travail suivant :

La dot et le trousseau d'une fiancée noble dans le Comminges au seizième siècle.

« Un parchemin, assez bien conservé, mesurant 85 centimètres sur 62 centimètres, daté du 1^{er} janvier 1572, nous est tombé par hasard sous la main. Ce sont des pactes de mariage, signés « dans la maison du seigneur des Cungs (2), diocèse de Rieux, sénéchaussée de Tholoze et comté de Comminges, et retenus par Bonhomme Ycard, notaire royal de Palaminy (3). »

» Ce contrat nous a paru intéressant non seulement par la qualité des personnages qu'il concerne, mais aussi par les renseignements qu'il nous donne sur certaines coutumes locales.

» Nous relevons, parmi les clauses matrimoniales, celles qui ont trait à la dot, dont on détermine la nature et la provenance.

» L'assignation de la dot, pratiquée encore de nos jours dans certaines

(1) Fondé en 1333, par Bérauld de Fargis, ou de Fargues, évêque d'Albi de 1314 à 1334.

(2) Cuing, commune du canton de Montréjeau.

(3) Palaminy, commune du canton de Cazères (Haute-Garonne).

conditions, assurait la conservation des biens apportés par la future et dont le développement était prévu et garanti par l'augment.

» Nous connaissons, par le détail, les effets du trousseau et de la toilette donnés à la fiancée par sa famille, et les cadeaux de nocces offerts par le fiancé.

» Nous retrouvons, dans les dispositions relatives à la survivance, la trace des avantages que s'assurent encore mutuellement les époux en cas de survie.

» L'ordre de succession est arrêté, avec un luxe de prévisions remarquables.

» La signature du contrat indique les liens de parenté de chacune des familles, et, dans une certaine mesure, fait connaître leurs relations avec la noblesse du pays.

» Un dernier point devait solliciter notre curiosité : nous comptons huit signatures apposées à la minute, sur les dix-neuf personnes présentes à la lecture du contrat, « les autres ayant desclaré ne scavoir escrire. »

» Les contractants appartenaient à deux familles connues de la région : C'étaient :

» Noble *Jean de Malléon ou Mauléon* (1), seigneur de Francon (2), Couret et autres lieux, fils aîné de feu noble Hugues de Mauléon et de D^{lle} Marguerite de Cat, dite de Cucural ;

» Et D^{lle} *Geneviève de Martres*, fille de feu noble Jean de Martres, écuyer, sieur de Gensac de Rivière, de Cuing et autres lieux, et de D^{lle} Françoise d'Orbessan.

» Geneviève de Martres apporte en dot la somme de « six mil livres » tournois, » dont « quatre mil livres lèguées et laissées par le testament de » feu de Martres, » son père, et « deux mil livres » qu'elle reçoit de sa mère, Françoise d'Orbessan, « pour les bons et agréables services qu'elle luy a » faicts cy devant, et espère luy fère cy après. »

» Il est convenu que la dot sera versée avant le « dernier jour du moys » de may, » c'est-à-dire dans un délai maximum de cinq mois.

« En recepvant lad. somme de six mil livres, led. de Mauléon sera tenu » icelle agenser et augmenter par le tiers, suyvant la costume du présent » pays. Et assignera tant lad. somme de six mil livres, augment d'icelle, » accostremens que lad. de Martres portera, et deux mil livres par luy à » lad. de Martres données en cas de survie, sur la place et seigneurie de » Francon avec les appartenans et dépendans d'icelle. »

» Françoise d'Orbessan donne à sa fille, Geneviève :

(1) Désigné dans l'acte sous le nom de Malléon, il signe *de Mauléon*.

(2) *Francon*, commune du canton de Cazères; *Couret*, commune du canton d'Aspet (Haute-Garonne).

« *une robe* de velours vyolet cramoyssi,
» *autre robe* velours noir, de dessus, toutes deux garnyes de passemens
» d'or ou d'argent. »
» De son côté, M. de Mauléon assure :
« *Deux basquines*, de dessous, satin rayé d'or ou d'argent,
» *deux robes*, de dessus, l'une satin et l'autre taphetas velutat, le tout de
» noyr,
» [*une robe de*] drap noyr de Florance, garnyes, toutes trois, de passe-
» mens soye ou bande de velours, lesd. troys robes accompagnées de *deux*
» *basquines*, l'une de velours, l'autre de taphetas cramoyssi,
» *ung manteau court*, avec ung devant escarlatte, rouge ou violet, avec
» bandes de velours,
» *un chapperon* de velours garny,
» ensemble *une chesne d'or*, pour passer au col, de valleur de cinquante
» escuts d'or sol,
» *ung pair coffres de banc* (1),
» et *une lyette* (2). »

» Si l'on en juge par ce document, la jeune fiancée, dans le cas actuel, devrait moins son trousseau et une partie de son mobilier aux libéralités de sa famille qu'à celles de son futur conjoint.

» Les futurs époux se font mutuellement donation de la somme de deux mille livres. Le survivant en pourra « fère à sa volonté. »

» En cas de prédécès, Geneviève donne à son mari les deux mille livres ci-dessus à prélever sur sa dot; et, « de la reste de sond. douayre, led. de Mauléon jouyra sa vie durant et ne pourra héretier dud. feu de Martres. »

» Si Geneviève, survivant, vient à convoler en secondes noces, « elle re-
» couvrera la somme de six mil livres tournois, robes, agensement d'icelle,
» et les deux mil livres tournois à elle par Mauléon données, dans ung an
» après le décès. »

» Et si elle « voleust mener vie viduelle, elle jouyra durant sa vie, hon-
» nestement, de la seigneurie de Francon et ses appartenances. »

» L'ordre de succession est ainsi réglé. Le premier enfant mâle, « ha-
» bille à succéder, » héritera de la « moytié de tous et chacuns les biens,
» meubles et immeubles, présens et advenir, » de M. de Mauléon, « et les
» autres enfans et filles seront adotés en argent, selon la faculté des biens
» et à la cognoissance des amys et parens de toutes parties. »

» En cas de descendance exclusivement féminine, la moitié des biens sus-indiquée sera attribuée à la fille aînée, à laquelle M. de Mauléon, « présen-
» tement faict donnation, » à son défaut, à la deuxième, et ainsi de suite.

(1) Ce devaient être des coffres à dessus plat pour servir de banc.

(2) Pour layette, dans le sens de coffret à bijoux.

Mais, si M. de Mauléon, survivant, vient à convoler en secondes noces, « le premier enfant masle du second mariage osterà héritage à l'héritière » du premier. »

» Le contrat fut dressé en présence des « parens, amys et tesmoins » ci-après désignés :

» 1^o pour le futur (1),

» Dam^{lle} Marguerite de Cat, dite de Cucural, sa mère, Noble Anthoine de Mauléon, seigneur de Gensac de Comminges, son oncle paternel, Noble Jean de la Tour, seigneur de Landorthe, son parâtre, D^{lle} Ysabeau de Mauléon, sa tante ;

» 2^o pour la future (2),

» D^{lle} François d'Orbessan (3), sa mère, Noble Guyrault d'Arcizas (3), seigneur de Labatut, Noble Gaspard de Salynier (1), seigneur de Cayssac ;

» Témoins,

» Nobles : Jean de Labatut, Jean de Cabannes, Bernard de Mauléon, seigneur de Saint-Blanquat, Arnaud Villemur, François Sabian de Couret, Bastian Darne de Francon, Pierre Comet, Arnaud, Père de la Trappe, Erard Dubourg Dagues, Jean de la Terrade de Landorthe.

» Le contrat fut insinué le 27 avril 1572. »

Séance du 29 décembre 1896.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. CARTAILHAC fait une communication sur les gravures rupestres de l'âge du renne.

Il offre à la Société la photographie de M. Joseph de Malafosse et exprime le désir qu'une analyse de son travail sur le château Narbonnais figure au *Bulletin* de la Société ; cette proposition est acceptée.

MM. PASQUIER et Privat, élève de l'Ecole des Chartes, font passer sous les yeux de la Société une collection de photographies de Pampelune (cathédrale, château d'Olite) et de la Navarre et fournissent quelques renseignements sur le rôle des artistes français, au moyen âge, dans cette partie de l'Espagne ; M. Privat a relevé plusieurs noms d'artistes français dans les comptes du roi Charles III ; MM. Mérimée et Perroud signalent à ce sujet les ressemblances notables qu'il y a entre beaucoup de maisons et d'hôtels de Burgos et de Toulouse.

M. l'abbé DOUAI communique de la part de M. l'abbé Aragon, membre

(1) Il a signé à la minute.

(2) Elle a signé à la minute.

(3) N'a pas signé, a « desclaré ne scavoir escrire ».

correspondant, un registre de la confrérie de Saint-Jacques, à Palaminy. Il renferme :

1^o Une ordonnance de Jean de Pins, évêque de Rieux, approuvant les statuts de la confrérie de Saint-Jacques le Majeur, établie dans l'église paroissiale de Palaminy, canton de Cazères (Haute-Garonne). Toulouse, 21 juillet 1537. *Tholose, in edibus nostris*.

Cette ordonnance contient le texte des statuts, rédigés en roman, et comptant trente articles. Elle est signée.

Jean de Pins est un évêque fort connu par ses écrits nombreux et ses séjours à Venise, où il résidait comme représentant de François I^{er}.

2^o Confirmation des mêmes statuts par Jean-Louis de Bertier, évêque de Rieux. Rieux, 19 septembre 1626. Signée *Ludovicus E. Rivensis*. Signature autographe.

3^o Nouvelle confirmation de ces mêmes statuts par Antoine-François de Bertier, évêque de Rieux, neveu du précédent. Rieux, 18 juin 1689.

Cet évêque introduisit cependant trois modifications placées à la marge des articles VI, XIX et XXVII. Et il fit écrire par son secrétaire cet avis que le roi avait posé au pèlerinage de Saint-Jacques deux conditions : l'approbation épiscopale accompagnée du placet royal. Ce qui prouve que la confrérie de Palaminy avait été fondée en vue de ce fameux pèlerinage.

4^o Suivent les noms des confrères, ou membres de la confrérie, jusqu'en 1702, au nombre de cent quatre-vingt quatre, sauf erreur. La plupart de ces noms sont donnés dans leur forme romane.

Séance du 5 janvier 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

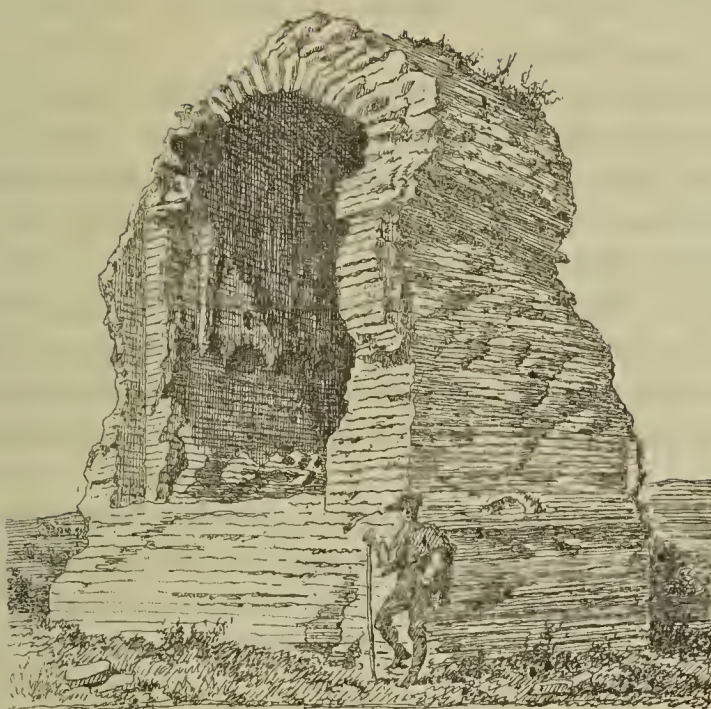
M. LAVERGNE, membre correspondant, communique des photographies d'un sarcophage païen de Saint-Clamens, près de Mirande (Gers), et lit l'étude suivante sur une série d'églises romanes du Gers, à chevet plat, dont les murs sont ornés d'arcatures, et qui paraissent être une imitation de monuments romains (de la Montjoie de Roquebrune).

Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan (Gers).

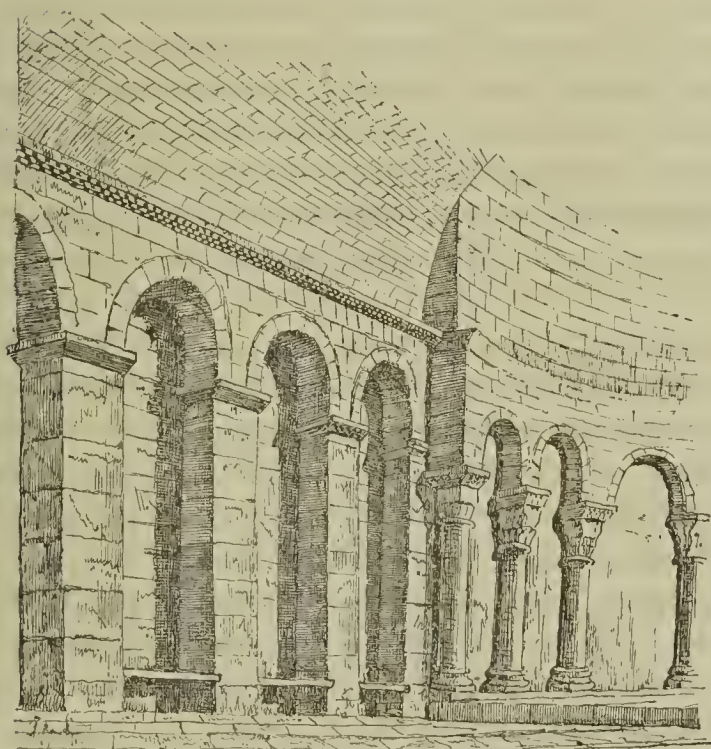
I

« Je viens vous parler de Saint-Mamet de Peyrusse-Grande, et vous dire quelques mots sur Saint-André de Peyrusse-Vieille et sur la partie la plus ancienne de Saint-Austrigile de Mouchan.

» Je m'attacherai surtout à montrer que ces édifices rappellent les pro-



LA MONTJOIE DE ROQUEBRUNE.



ÉGLISE DE PEYRUSSE-GRANDE.

cédés de construction employés par les Romains dans deux monuments de notre région encore debout : la Montjoie de Roquebrune (Gers) et le *castrum* d'Aiguillon (Lot-et-Garonne).

» Dans la Montjoie de Roquebrune, nous trouvons le plan et la forme de la voûte. C'est une *cella* rectangulaire voûtée en berceau à plein cintre, avec une niche sur chacun des murs latéraux. Sur le mur plat du fond, on remarque les restes d'un pilastre. Un plan en a été publié dans la *Revue de Gascogne*, XXIII, 1882, p. 7.

» Au *castrum* d'Aiguillon, on remarque un mur romain avec contreforts unis par une arcature à plein cintre. Ce genre de construction, copié à l'extérieur de Peyrusse-Grande et de la plus vieille absidiole de Mouchan, a donné l'idée d'orner les murs intérieurs au moyen de pilastres réunis par une arcature.

» Dans tous les monuments religieux dont nous allons parler (excepté à l'extérieur de Mouchan), les contreforts ou les pilastres portent une pierre plate taillée en biseau (sorte de chapiteau réduit à son tailloir) sur laquelle repose l'arcature.

II

» Saint-Mamet de Peyrusse-Grande est une église à trois nefs séparées par deux rangées de piliers énormes. Le transept et les murs latéraux sont récents. Mais on trouve des restes des murs latéraux anciens, et on peut reconstituer la physionomie primitive de cet édifice. C'était une église à trois nefs, sans transept, avec une abside correspondant à la nef principale, et une absidiole à chacune des nefs latérales. On reconnaît le plan basilical romain qui s'est maintenu chez nous jusqu'au douzième siècle (Saint-Michel de Montaut près d'Auch, Saint-Antoine de Lialores près Condom).

» Notre examen doit porter principalement sur l'abside et les deux absidioles.

» A l'extérieur, elles sont à chevet plat comme la Montjoie de Roquebrune. L'abside, plus élevée que les absidioles, possède sur ses trois faces une double arcature sur contreforts, comme le *castrum* romain d'Aiguillon.

» A l'intérieur de l'abside et des absidioles, il faut considérer deux parties : la première moitié en entrant, qui est intacte, et celle du fond, qui est cachée par une sorte de placage fort ancien.

» Dans la première partie, les murs de l'abside et des absidioles sont ornés d'arcatures sur pilastres à grand relief, comme au *castrum* d'Aiguillon. Certains arcs affectent légèrement la forme du fer à cheval. La voûte est en berceau à plein cintre.

» Dans la seconde partie, les fonds de l'abside et des absidioles, dès l'époque romane ont, par des placages, été arrondis et voûtés en cul de four, en sorte qu'on ne peut voir la construction primitive.

» Les fonds des absidioles sont sans ornement ; mais dans l'abside, des colonnes portent, sur des chapiteaux d'un style primitif, une arcature à plein cintre extradossée.

» Ce travail fut fait évidemment pour mettre cette partie de l'église au goût du jour. Dans l'abside, il a eu pour résultat d'obstruer trois fenêtres qui s'ouvraient de trois côtés dans les contreforts et de cacher le chevet primitif.

» Les chevets devaient être plats, à l'intérieur, comme dans la Montjoie de Roquebrune ; car on n'aurait eu aucune raison de les modifier, s'ils avaient été arrondis, surtout dans les absidioles, où on a fait disparaître l'ornementation primitive sans la remplacer.

» Les chevets devaient, en outre, être ornés d'arcatures sur pilastres, comme l'entrée des sanctuaires.

» Passons en revue les caractères généraux et les détails qui peuvent nous aider à dater l'église de Peyrusse-Grande.

» Cet édifice, imité des monuments romains, est nécessairement antérieur à l'époque où le système de construction et d'ornementation des Romains cessa d'être à la mode. Il est antérieur à la construction du placage semi-circulaire qui garnit le fond de l'abside. Dans ce placage, il faut remarquer les chapiteaux sur colonnes qui portent l'arcature. Ces chapiteaux, par leur tailloir épais, par la forme massive de leur corbeille, par le peu de relief de leur ornementation, peuvent être datés du commencement du onzième siècle. Il faut en conclure que les constructions antérieures qu'ils recouvrent sont au moins du dixième siècle.

» De plus, les contreforts extérieurs placés au milieu des trois murs de l'abside (nord, est et midi) étaient percés de fenêtres dont les accoudoirs et les pieds droits sont ornés de palmettes et d'entrelacs qui rappellent les ornements des sarcophages et des objets de l'époque carolingienne.

» On peut remarquer, au dehors de l'abside, le petit appareil et l'appareil réticulé.

» Enfin, il y a lieu d'étudier deux inscriptions de dédicace gravées l'une sur un pilastre de l'abside, l'autre sur un pilastre de l'absidiole méridionale. Les lettres sont romaines ; quelques-unes sont liées en monogrammes, comme dans l'épigraphie antique ; cependant, quelques D sont en spirale (Elles sont publiées dans la *Revue de Gascogne*, XXII, 1881, p. 261 ; XXXVI, 1895, p. 119).

à dater également

l'une a donné la date

III

» Saint-André de Peyrusse-Vieille est une église à chevet plat.

» Le sanctuaire forme une véritable *cella* rectangulaire voûtée à plein cintre, comme la Montjoie de Roquebrune.

» Ses trois murs sont ornés d'une double arcature à plein cintre sur pilastres.

» Il me paraît curieux de remarquer qu'un pilastre se trouve au milieu du mur du fond, comme à la Montjoie de Roquebrune.

» Deux fenêtres, largement ouvertes à l'intérieur et qui se rétrécissent vers le dehors, s'encadrent harmonieusement dans les deux arcades du fond.

» Ce sanctuaire, d'une grande pureté de lignes sans la moindre sculpture, rappelle les monuments antiques.

» La nef, plus large que le sanctuaire, est séparée de celui-ci par un arc triomphal sur pilastres. Elle n'a pas d'autre ornement qu'une porte ouverte au midi. Trois voussures concentriques fort simples reposent sur des pieds droits ; un chrisme inscrit dans un cercle est gravé dans le tympan.

» Il y a lieu de ranger dans la même catégorie l'ancienne absidiole méridionale de la belle église romane Saint-Austrigile de Mouchan, celle qui porte le clocher. Elle est à chevet plat, voûtée en berceau et ornée à l'extérieur de contreforts réunis par une arcature.

IV

» Je n'ai pas la prétention d'exposer des idées nouvelles.

» Il y a longtemps que M. de Cougny, ancien directeur de la Société française d'archéologie, a considéré les églises à chevet plat comme des copies des temples païens (voir Tholin, *Architecture religieuse de l'Agenais*, p. 59). De son côté, Viollet-le-Duc a dit : « On rencontre, dans certains édifices du Bas-Empire, des rangées d'arcades aveugles qui n'ont d'autre but que d'orner les nus des murs. Ce motif de décoration paraît avoir été particulièrement admis et conservé par les architectes de l'école carlovingienne » (*Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, I, p. 8).

» Je compte sur ces autorités scientifiques pour donner un peu de crédit à ma manière de voir. »

Il offre à la Société ses *Excursions archéologiques* et plusieurs des photographies qu'il a communiquées.

M. PASQUIER signale un ouvrage imprimé à Toulouse, en 1644, par Lavignette : *La grande méchanceté découverte des sorciers et sorcières avec le nombre de celles qui ont été pendues et brûlées tant sur la place du Salin à Toulouse qu'es villes de Foix, Pamiers, Bagnères et autres lieux et places dépendant du ressort du Parlement de Toulouse*. A ce sujet, M. Candelon signale un procès de sorciers à Montfort (Gers), en 1672, et M. Lapierre dit qu'il y a de nombreux arrêts sur cette matière dans les Archives du Parlement à Toulouse.

Séance du 12 janvier 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME, trésorier, lit son rapport sur la situation financière de la Société.

La Société procède à l'élection du président, du secrétaire général et de l'archiviste. MM. de Lahondès, abbé Douais et baron de Rivières sont élus à ces fonctions.

M. SAINT-RAYMOND commence la lecture de la traduction qu'il a faite des principaux chapitres du livre de Wilhelm Vöge : *Die Anfänge des monumentalen Stiles im Mittelalter*, Strasbourg, 1894.

M. l'abbé DOUAIS lit, au nom de M. l'abbé Taillefer, membre correspondant, la note suivante :

Rétablissement du Parlement de Toulouse (1775).

« Les habitants de Lauzerte ne s'occupaient pas seulement de ce qui intéressait leur ville ; ils « donnaient encore leurs soins à tout ce qui pouvait toucher la Province. » Dans cette circonstance, ils se sont rappelés qu'ils ressortissaient au Parlement de Toulouse, et ont voulu témoigner la joie que leur a causé son prompt rétablissement. Réunis extraordinairement en assemblée générale, ils adhèrent unanimement aux deux projets qui leur sont proposés, d'envoyer des députés à Toulouse auprès de Messieurs du Parlement et de fêter sur place la grande nouvelle dudit rétablissement.

« Nous, Maire, échevins, gouverneur, lieutenans-généraux de police, juges civils et criminels de la ville et juridiction de Lauzerte en Quercy, pour témoigner la joie que nous ressentons du rétablissement des anciens membres du Parlement, et par amour pour le bien public, après avoir délibéré de faire chanter une grand'messe en « actions de grâce de cet heureux événement, ordonnons que tous les habitants illumineront les fenêtres de leurs maisons à 7 heures 1/2 du même soir, 19 du courant, à peine d'amende. La présente sera publiée et affichée, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Délibéré en police dans l'hôtel de ville dudit Lauzerte, le 18 mars 1775. Dupeyron, maire ; Brousse, 1^{er} échevin, Frontgous, secrétaire. »

» De plus, le même jour, il a été « représenté par M. Dupeiron, maire, qu'il est venu à sa connaissance que le Parlement de Toulouse venait d'être rétabli dans son premier état, à la satisfaction de tout le peuple, et qu'en conséquence, plusieurs communautés du ressort, ayant envoyé des députés pour témoigner leur joie et leur satisfaction, il convenait que celle de Lauzerte, qui ne prend pas moins de part à cet événement que toutes les

autres, en fit de même. » En conséquence, il « est délibéré et unanimement arrêté que M. Dupeiron, maire, et M. Brousse, premier échevin, seront députés à Toulouse pour témoigner la joie de la ville de Lauzerte pour le rétablissement du Parlement. »

Séance du 19 janvier 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS fait passer la photographie de six panneaux de tentures, appartenant à M. le général Bézard, représentant des scènes de Diane chasserresse; ces tentures ont appartenu au château d'Anet et reproduisent les tentures faites pour Diane de Poitiers.

M. PASQUIER offre à la Société, au nom de M. Berthelé, le livre intitulé : *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin* (in-8°, Paris, 1896).

M. le Dr CANDELON offre à la Société une brochure : *Statistique sanitaire de la ville de Toulouse*.

M. BRISSAUD offre à la Société, au nom de M. Bladé, une brochure : *Influence des métropolitains d'Eauze et des archevêques d'Auch*, in-8°, Toulouse, 1896.

M. CARTAILHAC offre à la Société le travail du regretté Joseph de Malafosse sur le château Narbonnais; il entretient la Société des projets de fouilles à exécuter au cloître de la Cité, à Carcassonne, et fait passer une feuille de souscriptions pour cette œuvre. Il lit une lettre de M. Nicolaï, membre de la Société archéologique de Bordeaux, posant sa candidature au titre de membre correspondant; cette candidature est confiée à l'examen de MM. Cartailhac, baron Desazars, Saint-Raymond.

M. SAINT-RAYMOND continue sa lecture sur le livre de Wilhem Vöge.

M. l'abbé DOUAIS fait la communication suivante :

« J'ai l'honneur de faire passer sous les yeux de la Société la charte originale (210^{mm} × 89^{mm}), datée du 2 décembre 1252 et rédigée par Guillaume de Montagnac, notaire de Béziers (Hérault), portant une obligation de dix livres et sept sous tournois consentie par Guillaume Isarn, de Sérignan, et André Faure, du même lieu, et garantie par Pierre Guitard et Sérignan Christophe, de Sérignan, en faveur de Profag, Juif de Béziers, fils de Bonet, de Capeatang, Juif, *ex causa mutui*. Les Juifs, comme on sait, étaient fort répandus dans tout le comté de Toulouse et notamment sur le littoral de la Méditerranée. Il y avait des Bonet à Puisserguier (Hérault), à Paulhan (Hérault), à Ouveilhan (Aude), à Narbonne, à Pamiers, à Toulouse, à Carcassonne, à Saint-Tibery (Hérault) (1); notre charte en signale un à Capesatang (Hérault). Quant à Profag, c'est un nom qui n'est pas inconnu; un

(1) Saige, *Les Juifs du Languedoc*.

Profag figure dans le rôle des Juifs qui furent, en 1291, soumis à la taille dans la sénéchaussée de Carcassonne et de Béziers (1); il était probablement parent du nôtre, sinon le nôtre. Le dos de la charte porte une notule en écriture rabbinique très cursive; c'est une particularité rare : cette notule a été lue par M. Halévy, professeur à l'Ecole des Hautes-Études, moins deux mots qu'il me paraît facile de suppléer : DOIT GUILLEM YSARN ET ANDRIEU MARÉCHAL (ou peut-être Faur) 10 LIVRES ET 7 [SOUS TOURN.]; ET CAUTION P. GITART, SERINIA CRISTOL DU VILLAGE DE SERINA. Cette note aura probablement été écrite de la main même de Profag.

» Anno nativitatis Christi millesimo ducentesimo quinquagesimo secundo, IIII^o non. decembris. Ego Guillelmus Ysarn de Serignano et ego Andreas Faber ejusdem loci, et pro eis et mandamento eorum ego Petrus Guitardi et ego Serignanus Christofori, omnes de Serignano, omnes simul confitemur et recognoscimus nos debere tibi Profag judeo Bitterrensi, filio Boneti de Capistagno judei, ex causa mutui, decem libras et septem sol. turon.; in quibus renuntiamus omni exceptioni non numerate et non recepte pecunie; unde promittimus tibi per stipulationem, sub obligatione omnium bonorum nostrorum, quod totam predictam pecuniam solvemus tibi vel tuis, bonam et percurribilem, in proximo venienti festo sancti Vincentii, ad voluntatem tuam vel tuorum. Quod nisi fecerimus et dampnum aliquod inde sustinueritis aliquo modo, illud totum vobis integre restituemus ad voluntatem vestram; et credatur inde vobis solo vestro simplici verbo sine sacramento et testibus. Et tenemur inde vobis quisque nostrum in solidum, ita quod nullus poterit se inde excusare vel tueri pro parte; renunciantes in hoc epistole divi Adriani et novis constitutionibus et privilegio crucis (?) et fori exceptioni, et omnibus litteris domini Regis Francie et domine Regine, et domini Pape, impetratis vel impetrandis, omnique alii juri vel legis auxilio, quo nos juvare vel tueri possemus. Et hoc totum nos facere et complere ad voluntatem vestram et intellectum sic juramus omnes super hec sancta Dei evangelia. Hujus rei sunt testes Arnaudus Amelii palliparius, Petrus Amelii sabaterius, fratres, Petrus Pastor de Villanova et Guillelmus de Montaniaco, publicus Bitterrensis notarius, qui hec scripsit et signo suo signavit.

» *Au dos, en écriture rabbinique cursive* : Doit Guillem Ysarn et Andrieu maréchal (3) 10 livres et 7 [sous tourn.] (4). Et caution P. Gitart, Serinia Cristol du village de Serina. »

(1) *Ibid.*, p. 225.

(2) Privilège qu'avaient les croisés de n'être jugés que par les Cours ecclésiastiques.

(3) Ou peut-être Faur (*Faber*).

(4) C'est sans doute ce que contient le fragment qui n'a pas été lu, et où il est permis de voir la partie correspondante de la charte latine.

Séance du 26 janvier 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME communique à la Société le Registre des confréries du Purgatoire de l'église du Taur, à Toulouse ; M. l'abbé Douais est chargé de l'étudier.

M. SAINT-RAYMOND continue et achève sa lecture sur le livre de Wilhelm Vöge.

M. DE REY-PAILHADE donne lecture de l'éloge de M. Sauvaire, membre honoraire :

« S'il est regrettable de perdre une connaissance agréable, il est profondément triste d'être privé, par une mort prématurée, d'un ami sincère et dévoué, sur lequel on comptait pour terminer des travaux commencés en commun. M. Sauvaire, nommé membre d'honneur de notre Société, en 1895, est mort dans sa terre de Robernier, dans le Var, le 4 avril 1896, entouré de l'affection de sa nombreuse famille.

» M. Henri Sauvaire, né à Marseille en 1831, fit d'excellentes études au lycée de cette ville, puis trouva sa vocation au cours d'un voyage en Orient, auprès d'un de ses parents. Il choisit la carrière consulaire. Dès ce moment, il eut pour objectif de rendre le plus de service possible à son pays, et il y réussit admirablement, trop bien même, au détriment de ses intérêts personnels. Jugeant avec raison qu'une langue ne peut s'apprendre complètement avec un professeur, il s'exila volontairement dans un village isolé où on ne parlait que l'arabe, vivant dans la cellule d'un couvent ruiné. Ce trait caractérise l'homme. Il devint ainsi rapidement un de nos meilleurs drogmans. Le gouvernement lui confia successivement les postes importants de Beyrouth, de Damas, de Jérusalem et d'Alexandrie. On était tellement satisfait, au Ministère des affaires étrangères, des services qu'il rendait dans ces fonctions, qu'on retardait toujours sa nomination de consul. M. Waddington lui fit confier cependant le consulat de Casablanca au Maroc.

» Par la dignité de sa vie, par ses manières douces et affables, par l'aménité de son caractère, par les sentiments de justice et d'humanité qu'il apportait dans tous ses actes, il fit partout et toujours aimer sincèrement la France. Pendant une des charmantes causeries que j'ai eues avec lui à Robernier, où il m'avait invité à aller le voir, il me racontait les horreurs d'une famine qui décima le Maroc.

» M^{me} Sauvaire et lui apportèrent tant de soulagements aux indigènes, que ceux-ci exploités, volés et terrifiés par les officiers du sultan, leur disaient naïvement, en leur embrassant les mains : « Vous n'êtes pas des chrétiens, vous n'êtes pas des chrétiens. »

» Fatigué par le climat chaud et humide du Maroc, où il avait contracté

une légère surdité, il se fit mettre d'abord en disponibilité, et prit sa retraite en 1883.

» Doué d'une remarquable puissance de travail, M. Sauvaire occupa de bonne heure les loisirs que lui laissaient ses obligations officielles à l'étude de l'archéologie musulmane, et tout particulièrement à la numismatique et à la métrologie. Ses travaux sur ces sujets sont nombreux et ont toujours apporté d'utiles éclaircissements; ils seront de précieux documents pour ceux qui voudront de nouveau approfondir ces importantes questions. Il a publié des articles dans les revues spéciales de numismatique anglaise, belge, égyptienne et française. Notre collègue M. Delorme lui doit d'excellents conseils sur les monnaies arabes décrites dans notre *Bulletin*. Peu de temps avant sa mort, M. Sauvaire lui adressait encore la traduction de bandes-talisman arabes, qui lui permettra de nous donner un jour une étude intéressante sur ces curieuses amulettes. Profitant des immenses matériaux qu'il avait amassés pendant son long séjour en Orient, il a écrit d'importants mémoires sur l'histoire, la géographie et le droit musulman, qui lui ouvrirent les portes de l'Institut de France en 1889. Sa grande compétence comme orientaliste lui valut en effet l'honneur d'être nommé membre correspondant dans la classe des Inscriptions et Belles-Lettres.

» M. Sauvaire, qui assistait l'année dernière aux fêtes organisées à Paris, à l'occasion du centenaire de l'Institut, reçut la croix de la Légion d'honneur, distinction qui lui avait été déjà décernée, en 1865, pour sa belle conduite pendant l'épidémie de choléra de Beyrouth.

» Mon ami reçut la promesse formelle du Ministre, informé de sa méprise, de lui accorder la rosette d'officier à la première vacance; mais la mort vint le priver de cette récompense bien méritée. La veille de sa mort, l'*Officiel* portait sa nomination d'officier de l'Instruction publique. D'un naturel doux et affectueux, d'un caractère réservé et obligeant, il avait des amis dans toutes les parties du monde. Recherchant un savant qui pût lire les inscriptions coufiques du bel astrolabe arabe de notre collection, aujourd'hui au musée Saint-Raymond, M. Delorme me mit en rapport avec M. Sauvaire, dont j'appréciai de suite le charme captivant et la bienveillance infinie.

» La publication d'un travail en commun sur cet instrument était décidée; mais pendant les minutieuses recherches qu'il exigeait, notre attention se porta sur un autre astrolabe acheté au Caire par M. Sauvaire. La grandeur de l'appareil, le soin apporté à la gravure, des restes de dorure et le tact de l'archéologue lui avaient fait pressentir une pièce rare.

» Son coup d'œil avait été juste et perspicace; cet astrolabe, construit à Séville, en 609 de l'hégire (1213), unique jusqu'à présent dans son genre, contient des documents qui ne figurent dans aucun ouvrage. Son auteur, Mohamed-el-Fatouh, se révèle comme un précurseur du célèbre computiste Scaliger. L'étude complète et raisonnée sur cet astrolabe, à laquelle

il m'avait prié de collaborer, a paru dans le *Journal asiatique*, année 1893.

» M. Sauvaire, pour m'être agréable, et pour rendre plus intelligibles les inscriptions astrologiques de l'astrolabe de Toulouse, avait commencé la traduction du traité d'astrologie judiciaire, ou *Madkhal de Ibn al Kammi*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

» Sa robuste santé et la vie calme et patriarcale qu'il menait dans son domaine de Robernier ne permettait pas de prévoir une fin aussi prompte, qui, en plongeant dans le deuil sa nombreuse famille, laisse un grand vide dans les diverses Académies et Sociétés qui l'avaient associé à leurs travaux. Sa mort m'a vivement impressionné et a brisé ma plume, qui laissera inachevé le mémoire sur l'astrolabe de Toulouse. Dans une de ses dernières lettres, en m'accusant réception de notre *Bulletin*, il ajoutait combien il le trouvait rempli de faits substantiels, instructifs, et combien il était heureux du titre de membre d'honneur que nous lui avions décerné.

» M. Sauvaire, très bien doté de toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, a conduit sa vie avec une harmonie parfaite, sans effort, et par une marche lente et progressive, avec la sérénité d'une âme chrétienne accomplissant tout son devoir. Un de ses amis les plus intimes a dit de lui : « Il fut droit et consciencieux ; ses œuvres porteront cette ineffaçable empreinte qui les recommandera toujours à l'estime et à la confiance de la postérité. »

» Voici une liste sommaire de ses principaux travaux : *Revue de Numismatique belge : La plus ancienne monnaie d'Abd-el-Malek*, 1860 ; *Sur quelques dinars seldjouqides*, 1860. — *Revue française de numismatique : Sur quelques dinars toulounides*, 1864. — *Journal of the royal asiatic Society : The twelfth imam on the coinage of Egypt*, 1874 ; *Monnaies inédites de la collection Léchuse*, 1881 ; *Fels saffaride inédit*, 1881 ; *Traité sur les poids et mesures de Eliya de Nisibe*, 1877 et 1880 ; *Poids et mesures de El Djabarti*, 1878 ; *Poids et mesures de El Dahabi*, 1883. — *Numismatic Chronicle : A dinar of Saleh ebn Mirdas*, 1873 ; *Sur quelques monnaies musulmanes*, 1882. — *Annuaire de la Société de numismatique : Dirhems inédits des Seldjouqides de Roum*, 1882, 1883 ; *Deux dirhems hamdanites inédits*, 1885 ; *Pièces rares de la collection Lhotellerie*, 1886 ; *Notice nécrologique sur M. Lavoix*, 1893. — *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique musulmane*, 1882-1887. — *Sur un astrolabe arabe du XIII^e siècle*, en collaboration avec M. de Rey-Pailhade. — *Description de Damas d'après divers auteurs arabes*. — *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain*. »

Séance du 2 février 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. CARTAILHAC offre à la Société sa brochure *Huit jours en Grèce*.

M. DE LAHONDÈS lit une lettre de M. le Secrétaire de l'Académie des

inscriptions et belles-lettres, dans laquelle l'Académie promet de mettre à la disposition de la Société une certaine somme prise sur la fondation Piot, pour continuer les fouilles de Martres-Tolosanes, lorsque le département de la Haute-Garonne et la ville de Toulouse se seront également de leur côté engagés à fournir une subvention à la Société pour cette œuvre.

Sur le rapport présenté au nom de la commission par M. Cartailhac, la Société élit M. Nicolaï membre correspondant.

M. CARTAILHAC lit une lettre dans laquelle M. Nicolaï demande à toutes les personnes compétentes des renseignements sur deux imagiers de Toulouse, qui ont imprimé plusieurs images populaires qui figurent dans sa collection, une Notre-Dame de Montserrat, avec itinéraire en carte, une fuite en Egypte, les remords du pécheur converti, une confrérie du Très Saint-Sacrement. Ces imagiers sont *M^{me} veuve Abadie, fabricant de papier-tapisserie, brevetée par S. A. R. M^{me} la Dauphine, rue des Pénitents-Gris, n° 32, et L. Abadie cadet et Comp^e, fabricant de papier à tapisserie, rue du Taur, 8^e section, n° 26.*

M. DE LAHONDÈS communique la note suivante sur deux inscriptions de l'hôpital de la Grave à Toulouse.

« L'ancienne chapelle de l'hospice de la Grave s'étend en longueur au rez-de-chaussée du bâtiment qui longe la Garonne. Couverte d'une voûte robuste en briques, son sol fut surélevé après la construction, probablement parce que les infiltrations du fleuve la pénétraient. Elle paraît dater du commencement du dix-septième siècle.

» Dernièrement, un des pensionnaires de l'hospice a lu, à la suite d'un nettoyage, les deux inscriptions suivantes qu'il nous transmet :

» La première est tracée sur une plaque de marbre noir encadrée au-dessous d'une des fenêtres, mais qui paraît avoir été détachée d'un encadrement tout voisin, au milieu duquel s'ouvre une petite niche qui contenait le cœur de l'archevêque Henri de Nesmond. La révolution descella la plaque, heureusement sans la détruire, et le cœur du prélat disparut.

HENRICI DE NESMOND

ARCHIEPISCOPI TOLOSANI

ORTUS NOBILITATE INNUMERISQUE

VIRTUTIBUS NOTI

COR · HIC JACET

PIGNUS AMORIS, QUO PROECIPUE PROPTER PROECIPUAM
PAUPERTATEM DILEXIT PAUPERES HUIUS DOMUS QUAM
MORIENS HEREDEM INSTITUIT CUJUS ADMINISTRATO —
— RES CORDI QUO NUNQUAM MELIUS NEQUE RECTIUS
HOC GRATI CORDIS MONUMENTUM POSUERE DONEC
ILLI IN NOVO UT PRIMUM LICEBIT CONSTITUENDO

TEMPLO DIGNIOR LOCUS FIAT

OBIIT DIE 27 MAII ANNO 1727

ORENT PRO EO PAUPERES ET QUI PAUPERES AMANT

» Henri de Nesmond, d'une ancienne famille de l'Angoumois, évêque de Montauban en 1687, transféré à Albi en 1703, fut nommé archevêque de Toulouse le 5 novembre 1719. Il remplaça Fléchier à l'Académie française. Il mourut à Toulouse le 27 mai 1727 ; il avait institué les pauvres ses légataires universels.

» La seconde inscription, sur marbre blanc, est placée à côté de la première. »

QUI QUE TU SOIS ARRÊTE ET LIS
TU VERRAS MAIS NON SANS MÉPRISE
LE GRAND DÉGAT QU'ESSUYA CETTE ÉGLISE
L'AN MIL SEPT CENT SOIXANTE ET DIX
LE CINQ DU MOIS D'AVRIL
ON CRUT QUE LA GARONNE
QU'EN MILLE ENDROITS ON TRAVERSE EN AUTOMNE
ÉTAIT UN AUTRE NIL
PAR SON DÉBORDEMENT
ELLE PARAÎSSAIT L'ÊTRE
SES FLOTS INSOLEMMENT
FRANCHISSAIENT LA FENÊTRE
SALIRENT RENVERSÈRENT TOUT
TABLE SAINTE AUTEL TABERNACLE
SAINT JOSEPH SEUL RESTA DEBOUT
PAR UN ESPÈCE DE MIRACLE
AFIN QUE SES ENFANTS PUSSENT SOUS SES.....
L'ÉTERNEL CONTRE EUX JUSTE.....
PERIR DANS SA MAISON DE DISMES
.....

M. de Lahondès rappelle, au sujet de ces inscriptions, que l'histoire des hôpitaux de Toulouse est encore à faire ; ce travail serait facilité par le classement des archives qu'avait fait le regretté Saint-Charles.

Séance du 9 février 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS lit une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique informant la Société qu'il lui a accordé et envoyé un certain nombre d'ouvrages.

M. de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, expose à la Société le programme du prochain congrès que la Société tiendra cette année à Nîmes du 18 au 25 mai.

M. MÉRIMÉE signale une information qu'il trouve dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (janvier 1897), à savoir que c'est à Toulouse que s'imprime actuellement la grammaire basque de Pedro de Urte.

M. DE REY-PAILHADE offre à la Société un cadran solaire du dix-septième siècle.

M. CARTAILHAC présente la série complète et unique des monnaies d'or, d'argent et de bronze qui étaient en circulation dans les colonies françaises de l'Inde au dix-huitième siècle.

M. le baron DE RIVIÈRES communique, au nom de M. Barrière-Flavy, membre correspondant, les inscriptions des deux cloches de l'église de Puy-daniel (Haute-Garonne). L'une date de 1653 et l'autre remontait à 1785 ; mais elle a été refondue cent ans après, en 1886. La première, la petite, porte l'inscription suivante :

FAC · DEVS · HINC · ABSINT · CVM · GRANDINE · NIMBVS · ET · IGNIS
ATQVE · MEA · TOTO · FVLGVRA · VOCE · LOCO · — SVB · INVOCATIONE
S^{ci} · BLASII · BENEDICTA · ANNO · 1653 ✕

DOM · FRANC · DE · FOIX · MATRINA · ET · D · PAVLO ·
DE · MAVLEON · DE · FOIX · VISCEC (1) · DE · COVSER (2) EIVS ·
FILIO · PATRINO (3).

Séance du 16 février 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

La Société charge M. Pasquier de la représenter auprès du Ministère de l'Instruction publique, pour le classement et la nomenclature des objets d'art du département de la Haute-Garonne.

M. l'abbé DOUAIS lit une lettre de M. Thomas qui indique les titres scientifiques de M. Francesco Mestrè y Noë, de Tortose, et pose sa candidature au titre de membre correspondant. Une commission, composée de MM. Cartailhac, abbé Douais, Delorme, est chargée d'examiner cette candidature.

M. DE REY-PAILHADE offre à la Société, de la part de la veuve de M. Sauvare, membre honoraire, le portrait de ce savant et son dernier travail : *Descriptions de Damas, traductions de l'arabe.*

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. l'abbé Alis : *Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours* ; de la part de M. Bar-Ferree, membre correspondant : *Les cathédrales françaises : la cathédrale de Cavaillon (Architectural Record).*

M. l'abbé DOUAIS signale l'existence, dans les archives du château de Fourquevaux, d'une quinzaine de lettres de Catherine de Médicis (1566-1571), adressées à M. de Fourquevaux, alors ambassadeur en Espagne, et dont il

(1) VISCECOMITE.

(2) COVSERANS.

(3) Hauteur, 0^m55^c ; largeur inférieure, 0^m60^c.

a envoyé le texte à M. Baguenault de Puchesse, pour le tome VI, des *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par la *Société de l'Histoire de France*.

M. l'abbé DOUAI lit, au nom de M. Momméja, membre correspondant, le travail suivant :

Le sceau de Jeanne Plantagenet, reine de Sicile et comtesse de Toulouse.

« Les sceaux-matrices du moyen âge ne sont pas rares, quoi qu'en aient pu dire certains spécialistes qui, par un paradoxe étrange, s'efforcent de prouver que l'intérêt du cachet est primé par celui de son empreinte ; mais certainement rien n'est plus rare que les sceaux portant le nom d'un personnage historique. Le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale conserve celui de Constance de Castille, femme de Louis VII ; le musée de Berne s'enorgueillit de celui de Charles le Téméraire, abandonné comme chose vile sur le champ de bataille de Granson ; celui de Gille de Rais, l'odieux prototype de Barbe-Bleue, était dans la collection Dongé, et le scel aux causes du bon roi René appartenait au savant et regretté Hucher, du Mans. Au musée de Toulouse, nous trouvons le magnifique sceau de Bernard VI d'Armagnac et celui du Prince Noir pour les assises de Puy-mirol ; — nous donnerons prochainement une étude approfondie sur ce dernier monument, — et c'est à peu près tout... Conservés précieusement à cause des diplômes qu'ils authentiquaient, les sceaux de cire ont souvent survécu, tandis que cancelées, perdues ou ensevelies avec leurs propriétaires, les matrices ont depuis longtemps disparu : le bronze indestructible a moins duré que la cire fragile !

» Quelquefois pourtant, c'est le contraire qui s'est produit, et tel est particulièrement le cas pour le sceau de Jeanne Plantagenet, comtesse de Toulouse. Aucun sigillographe n'avait été assez heureux, à notre connaissance, pour le trouver plaqué au bas de quelque charte, lorsqu'un beau jour le hasard le fit recueillir par M. le chanoine Pottier, sur l'emplacement de la riche et puissante abbaye de Grandselve.

» Peu d'objets dans nos collections offrent autant d'intérêt, un intérêt plus palpitant que les sceaux ; car, outre les innombrables services qu'ils rendent à l'histoire, à l'archéologie et à la diplomatie, ils ont ce caractère unique de mettre en rapport, plus que l'écriture elle-même, avec les hommes d'autrefois.

» Le sceau, en effet, est quelque chose d'intermédiaire entre la signature et le portrait. Dans la majorité des cas on ne saurait, sans exagération, y voir un portrait véritable, mais il en approche tellement, il donne tant à connaître des goûts, du caractère, de l'allure, du costume de son propriétaire, qu'il constitue au plus haut degré ce qu'on pourrait appeler un document humain, en prenant ces termes dans leur expression la plus élevée.

» A ces diverses sources d'intérêt, le précieux sceau matrice de l'épouse de Raymond VI joint celui qui s'attache au nom d'une princesse chevaleresque comme l'aventureux Richard Cœur de Lion dont elle était la sœur, princesse dont la vie romanesque et sans cesse ballottée entre le trône et la captivité, le deuil et les combats, nous fait involontairement songer à l'histoire de cette *Fiancée du roi de Garbe*, dans laquelle tant de lecteurs ne voient qu'un conte licencieux, alors qu'en réalité, — M. Emile Montaigut l'a admirablement démontré, — c'est une mélancolique et pessimiste tragédie dont la fatalité est le nœud, comme dans les drames d'Eschile. Pour l'archéologue comme pour le simple rêveur, ces deux antiques plaques d'argent précieusement eiselées évoquent tout un monde disparu, la tragique famille des Plantagenet, le royaume normand de Sicile, le comté quasi-royal de Toulouse, les croisades et le douloureux roman de l'infortunée princesse qui dort depuis six cents ans sous les dalles funèbres de Fontevrault.

» Publiée d'abord par M. le chanoine Pottier dans le *Bulletin de la Société* que ce savant a fondée et qu'il dirige avec tant de talent et de zèle, ce sceau l'a été une seconde fois dans les *Proceedings of the Society of Antiquaries of London*, par sir John Evans, l'illustre auteur de tant de beaux travaux sur les âges de la pierre et du bronze, ainsi que sur la numismatique anglo-saxonne. Le premier de ces mémoires est bien connu des érudits du sud-ouest; le second, malgré son réel intérêt, l'est beaucoup moins; aussi avons-nous pensé que ce serait peut-être rendre service à ceux de nos confrères qui s'occupent plus particulièrement de sphragistique, d'en donner une traduction fidèle, car ils y trouveront sur la mère du dernier comte de Toulouse des renseignements empruntés à des sources anglaises assez rarement consultées en France et surtout dans notre Midi.

» Au reste, pour ne pas nous borner au rôle de simple traducteur, nous n'avons pas craint d'ajouter au travail si substantiel de sir John Evans de nombreuses notes historiques et critiques, véritable commentaire dans lequel nous avons condensé une partie de ce que nous aurions dit nous-même sur le sceau de Jeanne Plantagenet, si la bonne fortune nous était échue de le publier le premier. »

EXTRAIT DES *Proceedings of the Society of Antiquaries* DU 30 JANVIER 1879.

« J'ai le plaisir de présenter ce soir à la Société les empreintes d'un sceau destiné, je crois, à intéresser vivement tous ceux qui s'occupent de notre histoire nationale, car il n'a pas été publié jusqu'ici dans notre patrie. C'est le sceau de Jeanne, fille de Henri II d'Angleterre, reine de Sicile. Il est en argent et a été découvert dans les ruines de l'abbaye cistercienne de Grandselve (A).

» Cette abbaye, presque entièrement détruite pendant la Révolution, en 1793, faisait autrefois partie du diocèse de Toulouse, bien que placée actuellement dans celui de Montauban. Il n'en reste plus maintenant que la porte d'entrée et une petite partie de l'*hospitium* (B) pour les étrangers. Elle était située en pleine campagne (C), dans le canton de Verdun-sur-Garonne, à proximité de Bouillac, la ville la plus importante des environs, dans l'église de laquelle se trouvent encore de beaux reliquaires et des coffrets émaillés ayant autrefois appartenu à l'abbaye (D), ainsi qu'un beau tableau de Lesueur et quelques autres objets.

» La matrice, ou mieux les matrices, trouvées à Grandselve et qui font l'objet de cette communication, appartiennent à mon ami le chanoine Pottier, de Montauban, qui leur a consacré, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne* (E), dont il est président, un mémoire auquel j'emprunte quelques-uns des détails suivants. Je suis encore redevable à M. le chanoine Pottier des empreintes placées sous vos yeux et que je suis heureux de pouvoir joindre aux collections de la Société.

» Ce sceau, comme c'est fréquemment le cas pour les femmes et les ecclésiastiques, est de forme ovale ogivée (*pointed oval*) (E'). Sur l'une des valves, comme on peut le voir sur la planche ci-jointe, se trouve le portrait en pied de la reine, vêtue d'une longue robe serrée à la taille (E''). Sur ses épaules est jeté un long manteau tombant jusqu'aux pieds, bordé d'hermine et retenu sur la poitrine par une double cordelette sur laquelle passe la main droite, comme l'a remarqué M. le chanoine Pottier (F). Dans l'autre main, à moitié étendue, est un sceptre très court, terminé par une grosse fleur de lis (G). Sur sa tête est une couronne à trois pointes terminées par des fleurons (H). Tout autour, est placée l'inscription suivante :

† S. REGINE IOHE FILIE QVONDAM H. REGIS ANGLORVM.

» L'autre face du sceau représente la reine assise sur un pliant sur lequel est placé un coussin piqué. Elle est habillée comme il a été dit précédemment, mais le manteau est ramené sur ses genoux. Sa main gauche est posée sur son cœur (I) et, de la main droite, elle tient la singulière croix évidée de Toulouse (J). Sous ses pieds est placé un coussin ou une natte (K).

» La légende est ainsi conçue :

† S. IOHE DUCISSE NARB. COMITISSE THOE MARCHISIE PROV (L).

» La figure en pied est à peu près pareille à celle des sceaux de la reine Eléonore d'Aquitaine, mère de Jeanne. L'autre effigie présente un caractère plus royal et diffère peu de celle de son père Henri II, sur ses sceaux de majesté. Il était d'usage pour les veuves de rois, même lorsqu'elles se re-

mariaient avec un personnage d'un rang inférieur, de garder le titre de reine sur leurs sceaux (M). La première valve de notre sceau-matrice est probablement celle dont Jeanne se servait pendant la vie de son époux.

» Le comte de Toulouse, son second mari, avait les titres de duc de Narbonne et de marquis de Provence que portaient ses ancêtres depuis Raymond de Saint-Gilles; quoique le premier ne fut guère qu'honorifique, en Provence toutefois il avait des possessions considérables. La croix de Toulouse que Jeanne tient de la main droite semble avoir été adoptée pour la première fois par Raymond IV lorsqu'il partit pour la terre sainte. Elle est inconnue, ce me semble, à la science héraldique anglaise. Les héralds d'arme français la disent *vidée cléchée* et *pommetée*. Standfort, dans son *Histoire généalogique*, blasonne ainsi les armes de Toulouse « de gueules à la croix vidée et boutonnée d'or; » mais cette croix n'est pas celle que l'on connaît généralement sous la dénomination de « boutonnée » (*botoné*) (N). Plus exactement, c'est une croix vidée, patée, pointée et pommetée d'or aux trois angles de chaque bras (O).

» Quelques notes ne seraient pas inutiles sur Jeanne elle-même. De sa femme, Eléonore de Guyenne, Henri II eut cinq fils et trois filles, dont Jeanne était la dernière, quoique le roi Jean fut encore plus jeune qu'elle. Elle était née, d'après Standfort, à Angers, en France, au mois d'octobre 1164; mais Matthieu Paris (1) et Ralph de Diceto placent cet événement dans l'année suivante. En 1174 (2) elle suivit son père, sa mère et son frère Jean en Angleterre, lorsque Henri II alla faire pénitence à Canterbury (P). En 1176, à l'âge de douze ans, elle fut demandée en mariage par Guillaume II, roi de Sicile (3), qui députa pour cet objet une ambassade à Henri II. A la suite d'un conseil tenu à Londres, cette demande fut agréée, et une ambassade alla porter la réponse favorable. On fit les préparatifs du départ, et, en septembre 1176, ou peut-être au commencement de 1177, la jeune fille arriva à Palerme, où elle fit de nuit une entrée triomphale. La ville était illuminée avec tant de profusion qu'elle paraissait toute en feu (4). Le 9 novembre 1176, ou le 13 février 1177, elle épousa Guillaume II et fut solennellement couronnée dans la chapelle royale de Palerme, en présence de l'évêque d'Evreux et des autres membres de l'ambassade anglaise qui l'avaient accompagnée en Sicile.

» Son contrat de mariage, par lequel le roi Guillaume lui donnait Monte-San-Angelo, Siponte, et nombre d'autres villes comme douaire, est con-

(1) *Hist. Ang.*, t. I, p. 337. Ymag, *Hist.*, t. I, p. 317.

(2) M. Paris, *Hist. Ang.*, 1384.

(3) *Chron. Rog.* de Hoveden, t. II, p. 94.

(4) *Chron. Rog.* de Hoveden, t. II, p. 95. M. Paris et Ralph de Diceto donnent la date du 9 novembre 1176.

servé dans la *Chronique* de Roger de Hoveden, qui a donné aussi une figure du sceau de Guillaume. Celui-ci eut de Jeanne un fils, qui fut créé duc d'Aquilée, mais qui mourut en bas âge (1180). Guillaume mourut aussi (Q), ne laissant pas d'autre enfant, et son trône fut usurpé par son cousin Tancred, qui relégua Jeanne en prison.

» En septembre 1190 (1), le frère de celle-ci, Richard I^{er}, allant en terre sainte, s'arrêta à Messine et réclama Jeanne à Tancred, qui la renvoya, avec une escorte de galères, de Palerme à Messine, où elle reçut la visite de Philippe, roi de France, qui, d'après le chroniqueur, « la vit et en fut charmé. » Le 30 septembre, Richard s'empara de *la Bagnara*, place forte où il mit sa sœur; puis il fit des démarches auprès de Tancred pour lui faire rendre sa dot, qui fut réglée à la somme de 20,000 onces d'or (R). Parmi les objets réclamés par Richard, il faut noter un trône d'or que Jeanne possédait, suivant la coutume des reines de ce pays, *cathedram auream ad opus ejusdem Johannæ de consuetudine reginarum illius regni* (2). Il est possible que le fauteuil sur lequel Jeanne est représentée assise soit ce même trône (S).

» Jeanne resta en Sicile jusqu'au printemps de 1191, époque à laquelle Eléonore, sa mère, vint à Messine, amenant avec elle Bérengère de Navarre, la future épouse de Richard, qui la laissa en compagnie de Jeanne. En avril, elles s'embarquèrent pour Saint-Jean-d'Acre (T); mais le navire qui les portait fut poussé par la tempête sur les côtes de Chypre, où firent naufrage plusieurs vaisseaux de l'escorte, dont les passagers furent retenus comme prisonniers par Isaac Commène, « l'empereur de Chypre. » Les reines elles-mêmes furent capturées; Richard ayant appris leur captivité, vint attaquer Isaac, s'empara de l'île et y célébra son mariage avec Bérengère (3). En juin, ils arrivèrent à Acre, où Jeanne et Bérengère furent placées sous la garde de Bertrand de Verdun. A la saint Michel 1192 (4), les reines quittèrent la côte d'Asie, et, en 1193, durant la captivité de Richard, elles passèrent six semaines à Rome, puis se rendirent à Poitiers.

» Le mariage de Jeanne avec Raymond VI, comte de Toulouse qui, dans la suite, se distingua comme chef des Albigeois, eut lieu en 1196 et, dans le courant de l'année suivante, naquit son fils Raymond. Langtoft (5), cependant, antidate ce mariage en le plaçant avant la captivité de Richard,

Le roys en repayraunt devers regioun
Fet marier sa sœr of ly queus Raymoun
Le counte de Saint Gile homme de graunt renoun.

(1) *Op. cit.* t. III, p. 55. *Itin. Reg. Ric.*, t. I, p. 154. Voir aussi la *Chronique* de Langtoft, t. II, p. 43, et celle de R. de Diceto, t. II, p. 85.

(2) *Chron. Rog. de Hoveden*, t. II, p. 61.

(3) *Chron. Rog. de Hoveden*, t. III, p. 10.

(4) *Chron. Ralph de Diceto*, t. II, p. 106.

(5) *Chron.*, t. II, p. 112.

» La cause réelle de ce mariage paraît avoir été une discussion entre Raymond et Richard, à propos des droits de la reine Eléonore, mère de ce dernier, sur le comté de Toulouse, droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La vie conjugale de Jeanne ne fut pas de longue durée. Pendant l'été de 1198, elle était avec Raymond à la cour de Richard, à Poitiers. A leur retour, le comte de Toulouse voulut parcourir ses possessions du Languedoc et de la Provence, laissant sa femme seule dans sa capitale. Profitant de l'absence de leur suzerain, quelques-uns des vassaux se révoltèrent, et Jeanne, en digne sœur de Richard, prit le commandement des troupes restées fidèles et vint assiéger les rebelles dans le château de Caser. Bientôt, pourtant, trahie par ses propres soldats, elle dut s'enfuir pour sauver sa vie. Elle alla rejoindre son frère Richard pour lui demander des secours, lorsqu'elle apprit qu'il venait lui-même d'être tué au siège de Châlus. Ce second coup semble avoir été trop lourd pour elle, car, bien qu'elle eût pu rejoindre à Rouen son autre frère, dès lors roi d'Angleterre, elle ne put recouvrer ses forces, et mourut bientôt après en septembre 1199. Elle fut enterrée dans l'abbaye de Fontevrault, où son fils devait être enterré, lui aussi, plus tard. Il lui restait encore un autre enfant, une fille nommée Marie, qui se maria plus tard avec Barral du Baux, prince d'Orange (X).

» Tel est le bref récit de l'existence orageuse et pleine d'événements de la personne royale dont le sceau est sous vos yeux (Y), et qui ne vécut pourtant pas plus de trente-cinq ans. J'ajouterai seulement ceci, c'est que Raymond VII, son fils, suivit son exemple dans la légende de son sceau ; car il se qualifie lui-même, dans son testament, de *Filius quondam Reginæ Johannæ* (Z). »

NOTES.

(A) Il serait téméraire de résumer l'histoire de ce célèbre monastère : nous nous contentons de renvoyer à l'importante étude de M. Jouglar, publiée dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi*, t. VII, p. 179 ; à celle de M. F. Pottier, *L'Architecture monastique dans le Tarn-et-Garonne*, dans le *Congrès archéologique* de 1865, et au premier volume des *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne*, de M. François Moulenq. Le sceau de Bertram III de Bruaval, abbé de Grandselve, a été publié dans les *Sceaux gascons du moyen âge*, n° 83, d'après l'empreinte apposée sur un titre de 1317.

(B) Cet édifice fut construit vers 1727.

(C) « Ma grande et bien-aimée forêt, » disait saint Bernard (F. Pottier, *De Dieupentale à Grandselve*, *Bullet. archéolog. de Tarn-et-Garonne*, p. 301).

(D) Les autres reliquaires sont aujourd'hui dans l'église d'Ardus, près de Montauban (voir F. Pottier, *Deux phylactères du Trésor de Grandselve*, in *Bullet. archéolog. de Tarn-et-Garonne*, 1895, p. 344 et suiv.). Parmi les reliques qui ont disparu, il en était une particulièrement précieuse au point de vue historique : c'était un fragment de la vraie croix, enfermé dans la croix en ver-

meil léguée à l'abbaye par le célèbre Foulques, évêque de Toulouse et de Marseille. C'était avec cette croix que le belliqueux prélat avait béni l'armée de la croisade albigeoise (*L'Eglise abbatiale de Grandselve et ses reliques*, par l'abbé Galabert, in *Bullet. archéolog. de Tarn-et-Garonne*, t. XV, p. 212).

(E) *Sceau inédit de Jeanne d'Angleterre, comtesse de Toulouse* (*Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. V, pp. 261-270).

(E') C'est proprement la forme dite ogivée. M. le chanoine Pottier le décrit ainsi : « Il est gravé avec une rare perfection, et présente une particularité » dans la manière dont il a dû être mis en usage. Ce n'est pas le sceau et le » contre-sceau dans leur forme habituelle, avec attache saillante au revers, mais » une double matrice plate, munie, à chacune de ses extrémités, d'un appendice » percé d'un trou dans lequel entrait une tige d'argent fixée à la partie corres- » pondante » (Mémoire cité, p. 261).

(E'') Jeanne est revêtue d'un ample bリアud très étoffé, plus semblable à la *stola* antique qu'au vêtement étriqué que nous venons de nommer. Celui-ci était ajusté à la taille, tandis que la robe de Jeanne est assez ample pour que les plis, en retombant, cachent la ceinture. On retrouve le même costume sur le sceau de Marguerite, comtesse de Foix (1281) (*Sceaux gascons du moyen âge*, n° 199). En somme, sauf l'hermine dont est doublé son manteau, les vêtements de la comtesse de Toulouse sont ceux que porte la femme connue sous le nom de Galla Placidia sur le célèbre diptyque de Monza. La survivance du vêtement antique est manifeste, mais il nous est impossible de décider s'il faut y voir une mode particulière au Midi, ou si le graveur arrangeait les choses d'après les modèles romains qu'il avait sous les yeux.

(F) Cette attitude est fréquente sur les sceaux féminins des douzième et treizième siècles. Nous la trouvons sur ceux de Constance de Castille (1134-1160), de Blanche de Castille (1248), d'Yolande de Bretagne (1259), d'Isabelle, reine de Navarre (1271), de Blanche d'Artois (1275), de Marguerite de Provence (1294), etc. Au siècle suivant, on le retrouve encore, mais les graveurs interprètent plus librement un type convenu. Leur œil, qui ne copie pas encore la nature, en a la vision plus large et plus précise; d'hiératique, l'art devient réaliste, en attendant qu'il en arrive à comprendre et à exprimer la beauté.

(G) Il est impossible de voir là un sceptre; car le sceptre est essentiellement caractérisé par le bâton de commandement, verge assez longue que termine un emblème quelconque. Or, ici, il n'y a que l'emblème, le fleuron terminal, la grosse fleur de lis naturel ou mieux d'iris, que la reine tient du bout des doigts par l'extrémité du pétiole. Tous les sigillographes ont interprété comme nous cette représentation qui apparaît sur tous les sceaux de reine et de princesse avant celui d'Isabelle de Hainaut, l'épouse de Philippe-Auguste. Cette reine portant pour la première fois un sceptre véritable (Collection des Archives Nationales, n° 1537), et ce qui ne laisse aucun doute, de l'autre main une fleur d'*arum* ou de lis d'eau (Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, t. IV, p. 323, fig. 2). Ajoutons que quelquefois la princesse représentée tient une fleur de chaque main; c'est le cas pour le sceau de Constance de Castille, conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale. Qu'on nous permette ici une petite digression sur les sceptres. Celui de Charlemagne, décrit dans le roman de *Gui de Bourgogne* (vers 1842 et suiv.), était orné de quarante-cinq anneaux qui bruissaient au moindre mouvement (Viollet-le-Duc, *loc. cit.*, t. IV, p. 321). Cette bizarre décoration nous fait songer aux sceptres (?) de l'âge du bronze, que l'on a comparés à ceux de certains prêtres de l'Extrême-Orient.

(H) Les fleurons de cette couronne se terminent en fleur de lis. Il faut noter qu'ils sont perpendiculaires au bandeau, et non divergents comme sur presque toutes les couronnes connues. Était-ce une mode particulière aux souverains de la Sicile? La chevelure paraît flotter librement derrière la tête, ce qui nous éloigne beaucoup des deux lourdes tresses si chères, à cette époque, aux dames françaises, qui les entouraient de multiples torsades de rubans. Sur la seconde valvo du sceau, les cheveux de Jeanne se répandent de même en liberté sur le dos, mais sur le front ils sont disposés en boucles innombrables; genre de coiffure qui, si nous ne faisons pas erreur, n'a pas encore été signalé par les historiens du costume. C'est encore là, sans doute, une mode méridionale, plus voisine des modes d'Italie que de celles de France.

(I) Cette main paraît s'appuyer aux cordons du manteau; c'est la répétition en contre-partie de l'attitude décrite d'après le sceau précédent. Notons que cette position de la main s'observe sur nombre de monuments romains de basse époque. Voir le diptyque du consul Félix (428), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de M. Saglio, t. II, fig. 1906.

(J) Constance, femme de Raymond V, comte de Toulouse, tient de même, sur son sceau, une petite croix, qui n'est autre, apparemment, que celle de Saint-Gilles (Lequey de la Marche, *Les sceaux*, p. 204). Raymond V lui-même est figuré sur son sceau de majesté tenant de la main droite une épée, et soutenant de la main gauche un château à trois tours, le château Narbonnais sans doute. Du reste, le beau-père de Jeanne est drapé à l'antique, ce qui est à rapprocher du caractère déjà signalé dans le costume de sa bru. On n'a pas assez fait attention jusqu'ici à l'importance vraiment très grande des traditions de l'art classique dans celui des sceaux du moyen âge. Nous aurons à en signaler d'autres exemples encore au cours de ces notes, en attendant que nous en fassions l'objet d'une étude spéciale.

(K) « Un coussin à étoffe quadrillée, » dit M. le chanoine Pottier (*loc. cit.*, p. 264), « est placé sous ses pieds. » L'examen attentif de l'excellente empreinte que nous avons sous les yeux permet d'affirmer que cet objet n'est pas plus une natte qu'un coussin. Pour une natte, il a trop d'épaisseur, et pour un coussin, pas assez. C'est une sorte de marchepied plat, carré, orné d'un réseau de carrés posés en diagonale, encadré d'une large bordure privée d'ornements, et dont nous ne trouvons pas d'équivalent dans les nombreuses reproductions de sceaux que nous avons étudiées. Par contre, ce marchepied apparaît sur certains diptyques consulaires, sur celui d'Areobindus (*Dict. des antiq. grec. et rom.*, II, fig. 1911), quoique celui qui y est représenté soit proportionnellement plus épais que celui de notre sceau, et surtout sur celui d'Anastase (l'an 517; *Ibid.*, t. II, fig. 1907), où ce *scabellum* est exactement pareil, à l'ornementation près, à celui de la mère de Raymond VII.

(L) Je n'entrerai pas, et pour bien des raisons, dans une discussion paléographique; mais je ne puis me dispenser de noter les différences que présentent les lettres dans les deux inscriptions, franchement onciales, — quand c'est le cas; — dans la seconde, elles ont une allure plus régulière dans la première. Il est certain, en tout cas, que chacune de ces légendes a été gravée avec des poinçons différents : d'où la conclusion inévitable qu'elles ne sont pas l'œuvre d'un même tailleur de sceaux; ce qui permet de croire, avec sir John Evans, que si la seconde a été faite à Toulouse, la première est bien celle dont se servait Jeanne, pendant qu'elle était reine de Sicile, et que, par conséquent, cette première valvo est l'œuvre d'un orfèvre italien, qui d'ailleurs était, à notre humble avis, beaucoup moins artiste que son confrère languedocien.

(M) « Les veuves de rois, remariées en secondes noces à des comtes, conservaient la qualité de reine sur leur sceau. » *Nouveau traité de diplomatique* (t. IV, p. 251), cité par le chanoine Pottier (*loc. cit.*, p. 262).

(N) *Boulonnée*, dans ce cas, devrait être traduit, d'après les règles héraldiques, par *bourdonnée*.

(O) La croix à Toulouse est vidée, cléchée, pommetée et alezée d'or sur champ de gueules. Dans son subjectif roman : *La Chroisade albigeoise*, M. Roschach a trouvé une expression des plus imagées pour la dénommer, et cette dénomination : « la croix d'or aux douze pommeaux, » vaut une définition. Il y aurait une étude très intéressante à faire sur la forme qu'elle a eu, suivant les époques. Elle était tellement populaire dans la région, surtout associée à l'agneau des armes de Toulouse, que sur le sceau de l'abbaye de Saint-Jean-de-la-Castelle, l'agneau de Dieu, désigné du doigt par saint Jean-Baptiste, la porte sur son épaule (*Sceaux gascons*, n° 275).

(P) Pour l'expiation du meurtre de Thomas Becket, qui, il n'est pas inutile de le rappeler, fut un moment gouverneur de Cahors après la conquête du Quercy par Henri II. « Le chancelier resta pour assurer les conquêtes que l'on avait faites. Il fortifia Cahors, emporta de vive force trois châteaux, considérés comme imprenables jusqu'alors, et jouta contre un chevalier français dont il ramena le cheval comme preuve honorable de sa victoire, » dit Lingard, cité par Guillaume Lacoste, *Hist. génér. de la province de Quercy*, t. II, p. 69.

(Q) En 1189, à l'âge de trente-deux ans. Sancto Germano dit de lui : « Legis et Justitiæ cultus tempore suo vigeat in regno ; sub erat quilibet sorte contentus, ubique securitas, nec latronum metuebat viator insidias, nec maris nauta offendicula piratarum » (*Script. Rerum Ital.*, t. VII, p. 965), cité par Gibbon, ch. LVI (édit. Buchon, Paris, 1836), t. II, p. 617. M. le chanoine Pottier donne une grande part de ces éloges à la jeune épouse du prince sicilien : « Douée de grandes qualités, on peut supposer, » dit-il, « que cette jeune reine » ne fut pas étrangère aux actes qui méritèrent à Guillaume le surnom de *Bon*. » Sous son règne, l'armée de Sicile soutint contre Andronic, empereur de » Constantinople, une guerre mêlée de succès et de revers, il est vrai, mais » put acquérir un grand renom de valeur ; les arts furent en honneur ; les magnifiques cathédrales de Palerme et de Montréal sont encore debout pour en » fournir le témoignage » (*loc. cit.*, p. 267).

(R) Richard revendiquait en outre le legs que Guillaume II avait fait à son beau-père Henri II, et qui consistait en « une table d'or de douze pieds de » longueur sur un et demi de largeur, une tente de soie assez spacieuse pour » contenir deux cents personnes, soixante mille mesures de vin, autant de » blé, etc. » (Lingard, t. II, p. 499, cité par M. le chanoine Pottier, *loc. cit.*, p. 268).

(S) L'hypothèse est séduisante, mais quelque peu discutable. Quoi qu'il en soit de l'origine du fauteuil sur lequel la comtesse de Toulouse est assise, il est fort intéressant à étudier, car nous y trouvons un type peu commun dans les monuments de l'époque. M. le chanoine Pottier l'a rapproché des fauteuils à têtes d'animaux, véritables pliants d'apparat qu'on trouve sur la plupart des sceaux royaux de majesté, et qui sont à la fois les premiers des trônes et les ancêtres de nos fauteuils, si nous en croyons les étymologistes. Celui-ci est plus original dans sa forme, plus sobre d'ornementation ; un simple pliant aux montants guillochés et terminés en haut et en bas par de grosses boules également couvertes de ciselures. Ce pliant est simple, c'est-à-dire qu'il n'a pas les montants à rainures qui, dans les trônes des rois de France et dans celui

dit de Dagobert, consolidaient l'ensemble et cachaient, quand le siège était replié, les montants en X pivotant autour d'un axe central, distinction qui paraît avoir échappé aux principaux spécialistes dont les opinions ont été passées en revue par M. H. Havard dans son excellent *Dictionnaire du mobilier*. Sauf les dimensions des éléments constitutifs, ce siège est absolument pareil au pliant romain de bronze conservé au Musée du Louvre, dans la salle des bijoux antiques, et qu'on a appelé à tort *sedia curulis*, car cette classique chaise, — tous les monuments consulaires, bas-reliefs, dyptiques et médailles le proclament, — avait les montants doublement arqués, de manière à ramener leurs extrémités supérieures et inférieures dans un même plan perpendiculaire. Notons encore la ressemblance que présente le coussin posé sur ce siège avec celui du Christ de l'Évangélaire de Charlemagne, jadis conservé au Musée des Souverains, et concluons, sans étendre plus loin cette trop longue note, que le siège de Jeanne de Toulouse est bien digne d'une étude approfondie.

(T) Dans ce voyage, la sœur de Richard Cœur de Lion eut l'occasion de connaître Géraud de Labarthe, archevêque d'Auch, conseiller intime du fougueux monarque anglais, et aumônier de son armée, qui assista, dans l'île de Chypre, au couronnement de la princesse Bérengère (*Sceaux gascons*, n° 5). N'est-il pas permis de penser que cet éminent prélat ne fut pas étranger au mariage de Raymond VII avec la jeune veuve du roi de Sicile, et qu'en tout cas il dut favorablement disposer celle-ci en faveur de l'abbaye de Grandselve, à laquelle il s'intéressait assurément, puisqu'il fut témoin, en 1181, de la confirmation des droits accordés à cette abbaye par le comte de Bigorre, Gaston de Béarn.

(U) « Dictus comes anno Domini M.CXCVI illustrem dominam Johannam sororem Ricardi regis Angliæ, post mortem Guillermi regis Siciliæ cujus uxor fuerat, in uxorem duxit, et ex ea genuit dictum Raymundum ultimum, anno Domini MCXCVII, quem peperit apud Bellicardum, Diocesis Arelatensis » (Ayméric de Payrac, *Chronique manuscrite*, Bibl. Nat., lat. 4991 A, f° 174 v°, col. 2). Le comte de Toulouse était marié en troisièmes noces avec Bourguigne, fille d'Amaury de Lusignan. Il la répudia pour épouser Jeanne. D'après Guillaume Lacoste (*Hist. de Quercy*, t. II, p. 127), ce mariage fut célébré en Angleterre, le 20 octobre 1196.

(V) Aymeric de Peyrac est si rarement cité, que nous nous faisons un devoir de reproduire les paroles de l'humble chroniqueur moissagais sur ces tragiques événements : « Quæ postquam de partu surrexerat, cùm esset mulier animosa » et provida et zelans injurias viri quod multi milites et magnates ostendebant, » contra dominos sancti Felicis castrum eorum, qui dicitur Caser, obsedit et » expugnavit; sed parvum sibi profuit, quibusdam qui erant cum ea ministrantibus arma obcessis et necessaria proditorialiter et occultè. Vix sera ei liquit » de castris egredi, donec immisso igne a proditoribus, flamme occurrerent » exeunti, cujus injuriæ dolore permota ad fratrem, regem Ricardum proferbat injuriam ostensura. Quem cùm mortuum invenisset, cùm pugnans esset, » duplici oppressa dolore mortua est, et ipsa sepulta ad pedes matris suæ » Alienar regine Angliæ, juxta fratrem suum Ricardum sepultum ad pedes » Henrici patris sui in ecclesia Fontis Ebrandi » (*Loc. cit.*, f° 174 v°, col. 2).

(X) Un des descendants de cette fille, Agout des Beaux, était capitaine général en Languedoc et sénéchal de Toulouse en 1341. Ses sceaux, où se trouve la croix de Toulouse en partie, sont plaqués sur des ordonnances où il nous apparaît comme dirigeant les opérations militaires en Gascogne contre les Anglais!... (*Sceaux gascons*, n° 258).

(Y) Je viens de comparer scrupuleusement avec deux bonnes empreintes les gravures du sceau de Jeanne qu'ont publié M. le chanoine Pottier et l'illustre président de la Société royale des Antiquaires de Londres. La seconde est infiniment supérieure à la première, mais ne présente pas pourtant la fidélité désirable en pareille matière. Les proportions du corps sont altérées, — la tête particulièrement est grossie, — les traits du visage mal saisis, les plis des vêtements superficiellement reproduits. Pour une œuvre de cette importance, une reproduction photographique semble de rigueur.

(Z) Raymond VI s'était tant de fois marié, qu'il était indispensable à Raymond VII de spécifier le nom de sa mère, alors surtout qu'il avait hérité d'elle l'Agenais et probablement aussi le Quercy, malgré les affirmations contraires, mais non convaincantes, des historiens de cette province.

Séance du 23 février 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELORME présente un fragment de poterie romaine portant une sorte de fleur de lis.

M. l'abbé DOUAIS communique un volume dont il a fait l'acquisition : *Différents morceaux antiques que l'on voit chez M. de Rivalz, professeur de l'Académie royale des arts.*

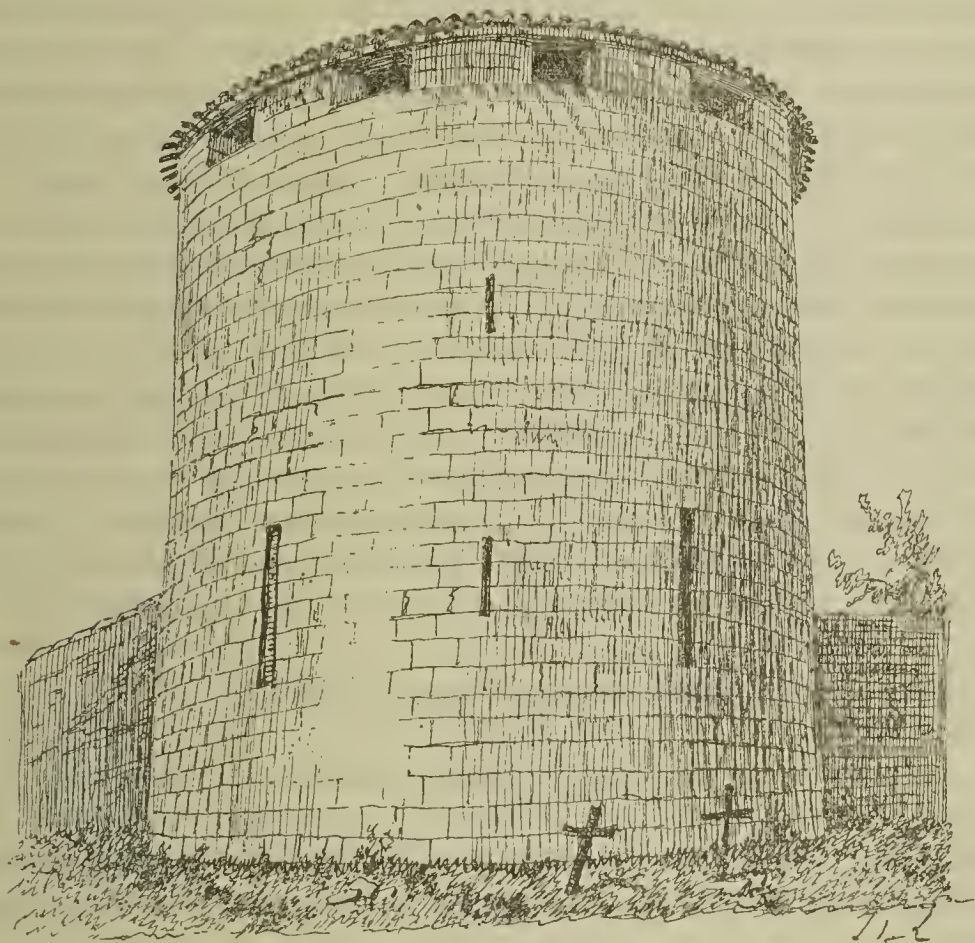
M. DELOUME offre à la Société, de la part de M. Marcel Rouillard, artiste peintre, membre correspondant de la Société, huit photographies représentant des peintures murales qu'il a exécutées pour l'église de Beaugency (Loiret). Ces peintures représentent des scènes en l'honneur de saint Joseph considéré comme le patron protecteur des diverses circonstances de la vie. Deux d'entre elles se rapportent à des représentations de la Sainte-Famille ; les autres reproduisent des sujets de la vie religieuse moderne placée sous l'invocation du saint. Elles se font toutes remarquer par un grand sentiment religieux, par une composition ingénieuse et par un dessin à la fois naïf et correct. M. Rouillard paraît avoir fait une étude approfondie de la peinture religieuse du moyen âge ; il en a transporté dans son œuvre les qualités de simplicité et de charme.

M. le baron DE BOUGLON lit la note suivante sur l'église fortifiée de Vielle-Soubiran.

« Dans le département des Landes, sur l'emplacement probable de la villa gallo-romaine *Superna*, existe une modeste bourgade, Vielle-Soubiran, dont l'église est un des rares monuments religieux fortifiés, restés encore debout dans la région.

» A l'époque troublée du quatorzième au seizième siècle, les gens de guerre foulaient à merci les malheureux paysans gascons qui ne trouvaient protection que derrière les murs des petites villes et dans les postes fortifiés construits aux points stratégiques du pays. Les bourgs isolés, inutiles

à la défense ou trop éloignés pour être secourus, devaient se suffire à eux-mêmes. C'est alors qu'on mettait l'église de l'endroit en état de soutenir une attaque, qu'on en crénelait le clocher et qu'on y amassait des provisions. Une palissade précédée d'un fossé entourait l'église, et les habitants y parquaient leurs troupeaux au premier signal du guetteur. Si l'enceinte était forcée, ils se réfugiaient avec la garnison dans le lieu saint transformé en retraite sûre, propre à les garantir un certain temps contre les troupes errantes de malandrins. Ces derniers, n'ayant aucun engin de guerre pour



ABSIDE DE L'ÉGLISE DE VIELLE-SOUBIRAN.

battre les murailles et encore moins de provisions pour prendre les assiégés par la famine, se retiraient devant cette défense passive pour aller piller ailleurs.

» L'église de Vielle-Soubiran est intéressante en ce que son abside semi-cylindrique n'a pas été fortifiée après coup mais présente au contraire le plan raisonné d'un tout homogène, en belle pierre d'appareil régulier. La construction est entièrement pleine, sauf les jours des longues et étroites archères qui facilitaient la surveillance des dehors de l'église sans servir

précisément à la défense, — la véritable défense se concentrant, à mon avis, sur le haut de l'édifice.

» Dans l'axe du sanctuaire, voûté en berceau ogival, un escalier à vis fait accéder à la plate-forme de la voûte, où l'espace n'était gêné en rien pour organiser la résistance.

» Le pourtour de cette plate-forme est garni de dix merlons. Leurs larges créneaux n'auraient certainement pas mis les assiégés à l'abri des projectiles lancés par les assaillants, si des mantelets de guerre ne les avaient protégés. Il est possible même que ces baies servissent de passages pour aller aux hourds de bois lesquels, surplombant le pied des murs, permettaient aux défenseurs d'écraser sous les pierres, dont la plate-forme était abondamment pourvue, ceux des routiers qui auraient voulu tenter l'escalade. Certains merlons portent la trace de coches régulièrement placées, qui semblent indiquer cet emploi des hourds si général au moyen âge.

» La nef de l'église, postérieure à l'abside, a été bâtie dans un temps de ressources restreintes, car la maçonnerie est singulièrement fruste et les pierres de taille sont uniquement réservées à parementer les joues des merlons. Ces merlons, au nombre de quatorze, sont plus étroits que ceux de l'abside, et leur hauteur fut diminuée par des blocages grossiers quand le but pour lequel on les avait élevés n'eut plus sa raison d'être. Les trois travées de la nef, voûtées en croisée d'ogive, avaient pour s'éclairer, il y a une trentaine d'années encore, des archères rappelant celles qui percent l'abside. On les a remplacées depuis par des ouvertures sans style, qui ont enlevé à l'édifice ce caractère guerrier qui le rendait si curieux. »

Séance du 9 mars 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIIS offre à la Société, de la part de M. Doublet, membre correspondant, une brochure : *Les brigands des environs d'Ax au dix-septième siècle*.

La Société élit membre correspondant M. Francesco Mestre y Noë.

M. DE LAHONDÈS lit une lettre de M. Vidal, par laquelle il sollicite le titre de membre correspondant de la Société : cette demande est confiée à l'examen d'une commission composée de MM. Pasquier, Lapierre, Delorme.

M. le baron DESAZARS lit un travail sur *Les voies romaines de Toulouse à Narbonne*, qu'il résume de la manière suivante :

Il commence par rappeler que les Romains vinrent seulement l'an 122 avant Jésus-Christ dans la Gaule narbonnaise, qu'ils purent compter d'autant mieux sur le concours des Volces, que ceux-ci étaient les adversaires des Arvernes, protégés par les Carthaginois, et qu'en consé-

quence ils se contentèrent de faire des Tolosates des *amici fœderati* et d'établir à Toulouse un simple *præsidium*. Mais, lorsque les Teutons envahirent les Gaules, les Tolosates les accueillirent comme des peuples ayant la même origine ancestrale et massacrèrent la garnison romaine qui se trouvait à Toulouse en l'an 404 avant Jésus-Christ. Le consul Cœpion ne tarda pas à venger ce massacre. Il s'empara de Toulouse et s'appropriâ les trésors qui se trouvaient dans les *lacs* sacrés entourant le principal temple de la ville. Ce mot de *lac*, signifiant un « amas d'eau considérable, » prouve que Toulouse ne pouvait se trouver, à cette époque, sur une hauteur comme celle de Pech-David, mais bien dans la vallée, et, en particulier, dans le voisinage de la Garonne, sinon dans la Garonne elle-même. M. Desazars l'établit par des textes qui semblent probants, et, en particulier, par le récit de Posidonius, qui était venu à Toulouse peu de temps après le pillage de Cœpion, récit que Strabon nous a conservé.

Après la conquête de Cœpion, Toulouse fut-elle reliée à Narbonne par une voie romaine ? Rien ne l'établit. On dut se contenter des anciennes *pistes* gauloises, qui permettaient, d'ailleurs, d'y faire circuler des chariots, ainsi que l'établissent plusieurs documents. Et ces pistes étaient, sinon sur les hauteurs, du moins sur la partie la plus élevée de la vallée de l'Hers, au départ de Toulouse, pour éviter les forêts marécageuses et difficiles à pénétrer qui la remplissaient, surtout depuis Baziège jusqu'à Mas-Saintes-Puelles. M. le baron Desazars montre ces pistes tout à la fois sur la rive droite et sur la rive gauche de l'Hers, mais en particulier sur la rive gauche, où elles paraissent avoir passé par Castanet, Montgiscard, Aiguesvives, Gardouch et Beateville. En ce dernier endroit, elles passaient sur la rive droite du ruisseau de la Ganguise, affluent de l'Hers, qu'elles quittaient à la hauteur de Labarthe pour monter à Molleville et redescendre ensuite à Recaude (aujourd'hui Mas-Saintes-Puelles). Elles continuaient ensuite par Bram jusqu'à Carcassonne, ou même allaient directement à Carcassonne sans s'engager dans la vallée. Après Carcassonne, ces pistes longeaient les montagnes des Corbières pour éviter l'étang de Marseillette et arrivaient jusqu'à Narbonne, en passant par Lézignan.

A sa venue à Narbonne, Auguste se préoccupa de doter la Gaule de grandes voies militaires et chargea de ce soin son ministre Agrippa. Celui-ci en construisit quatre. Mais ce ne fut qu'après la mort d'Agrippa que fut établie la route de Narbonne à Toulouse. Jusque-là donc, on se contenta de simples voies ordinaires, et probablement des vieilles pistes gauloises, plus ou moins rectifiées ou améliorées.

Des trois itinéraires gallo-romains qui nous indiquent les anciennes voies romaines, deux seulement mentionnent la voie romaine de Toulouse à Narbonne. Ce sont l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, qui remonte à l'an 333 après J.-C., et la *Table de Peutinger*, qui était une copie de l'*Orbis terrarum*

dressé par l'ordre d'Auguste, complété sous Septime Sévère, et révisé sous Théodose I^{er} vers 393 selon les uns, ou sous Théodose II vers 435. Quant à l'*Itinéraire* faussement attribué à Antonin, il ne mentionne pas cette voie, parce qu'en réalité il remonte au consulat de Jules César et de Marc-Antoine, et, à cette époque, il n'existait pas de voie romaine régulièrement établie de Toulouse à Narbonne.

La voie romaine qui fut construite sous Auguste, après la mort d'Agrippa, était jalonnée de colonnes milliaires, et à certaines distances se trouvaient échelonnées des *mutationes* (relais où l'on changeait de chevaux) et des *mansiones* (auberges où l'on couchait). Plusieurs de ces colonnes milliaires nous ont été conservées. Quant aux *mutationes* et aux *mansiones*, elles nous sont indiquées par l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* et par la *Table de Peutinger*. Mais les indications qui nous sont fournies à cet égard sont sensiblement différentes pour plusieurs.

M. le baron Desazars précise ces différences et se demande si elles sont caractéristiques de deux voies distinctes, ou bien, simplement, de voies qui ont été modifiées dans la suite des temps. Il croit à plusieurs voies différentes, et, en même temps, à des modifications successives dans l'établissement des *mutationes* et des *mansiones*. Mais il commence par étudier, une à une, ces *mutationes* et ces *mansiones*, comme si elles se trouvaient sur une seule et même voie. En conséquence, il recherche exactement leur situation et discute point par point toutes les précisions qui peuvent être relevées et toutes les hypothèses qui ont été faites sur chacune d'elles dans le cours des siècles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Dans une seconde partie, M. le baron Desazars étudie toutes les colonnes milliaires et tous les tronçons de voies romaines qui ont pu être retrouvés sur ce même parcours ou aux environs. Il cherche à reconstituer ces voies, à rétablir leurs points d'amorce et leur direction, à fixer leur origine et l'époque de leur construction ; ce qui l'amène à rectifier bien des erreurs commises et à confirmer plusieurs hypothèses incomplètement justifiées, et, en particulier, à montrer deux voies romaines à partir de Bram, l'une se rendant à Narbonne par les Corbières, et l'autre, plus longue, y aboutissant par le Minervois. Mais ces deux routes avaient de nombreuses traverses les reliant et de nombreux embranchements se greffant sur elles, notamment à Baziège (Badera), pour passer de la rive gauche de l'Hers sur la rive droite, à Elusione (Montferrand), pour rejoindre Recaude (Mas-Saintes-Puelles) à Bram (Hebromago), qui paraît avoir été de tout temps une tête de lignes nombreuses, et qu'il identifierait volontiers avec Cobio-macho dont a parlé Cicéron dans son discours *Pro Fonteio* et dont les embranchements conduisaient en particulier à Vulchalone, lequel ne peut être Bauchalot, près Saint-Martory, comme on l'a prétendu, ni même Alzonne, malgré sa terminaison semblable, et à Croduni ou Scroduni, lequel pour-

rait bien être Segoduni (Rodez). A Bram, dans tous les cas, il y avait des embranchements de routes se dirigeant vers le Minervois, d'abord par Pezens, puis par Pennauteir. A Carcassonne, également, il y avait deux routes allant vers Narbonne : l'une en longeant les Corbières et l'autre en passant par le Minervois, ainsi qu'une amorce se dirigeant vers l'Ariège, en passant à Alairac ou aux environs. Enfin, sur la route de Carcassonne à Narbonne par les Corbières, il y avait l'amorce de Trèbes, la variante de Liviana (Capendu) et les milliaires de Saint-Couat, indiquant d'autres tracés que M. le baron Desazars examine en détail, avec des précisions topographiques et historiques qui soulèvent de nombreux problèmes à résoudre avant d'arriver à des conclusions positives.

M. l'abbé DOUAI fait à la Société la communication suivante :

Règlement pour les sépultures et constructions à Saint-Sernin (1471, 1513-1517).

« M. Hyacinthe Carrère, bien connu à Toulouse et à Albi pour son amour éclairé des documents relatifs à l'histoire de la ville et de la région (1), m'a communiqué, il y a quelque temps déjà, un registre du seizième siècle, sorti des anciennes archives de Saint-Sernin. En attendant le jour où il sera amplement utilisé dans l'ouvrage en préparation, sur les reliques de l'ancienne abbaye, il me semble utile de le faire connaître, d'autant qu'il contient quelques pièces qui, n'ayant pas les reliques pour objet principal, peuvent en être tout de suite distraites avec avantage et profit pour l'érudition.

I

» Ce registre, papier, seizième siècle (0,35 × 0,27), reliure parchemin, mangé aux marges, compte cent soixante-sept feuillets écrits, moins le « Répertoire » ou table. Il contient des actes en grand nombre; les principaux sont les inventaires des reliques et du trésor (1489-1514). Il est antérieur à l'année 1562, époque à laquelle il fut dérobé, comme nous le verrons tout à l'heure. Il rentra cependant à l'abbaye et, pendant les dernières années du siècle, M. de Rochefort, régent de la Table des Corps-Saints, y ajouta la « Translation du cofre » de saint Exupère (30 avril 1586), l'« Invention d'un petit coffret de plomb en la chapelle du Saint-Esprit, » contenant une relique de la vraie croix (24 mai 1586) et l'« Ouverture du cofre » de saint Honorat (28 mai 1586). Ce recueil avait été fait, sans aucun doute, pour l'usage de la Table des Corps-Saints et, en majeure partie, d'après un registre sur parchemin, antérieur, et d'un format tout à

(1) Voy. *Le fonds Carrère des archives départementales du Tarn. Inventaire-Sommaire*, par Emile Jolibois. In-12, Albi, 1873, 36 pages.

fait solennel (462^{mm} X 320), qui existe encore et qui, pour les parties communes, annule celui-ci. Mais il présentait sur son patron l'avantage de la commodité. Il était facilement maniable, et devait se trouver habituellement sous la main du régent de la Table. C'est ainsi qu'on s'explique qu'il ait pu être dérobé en 1562. Voici le mémoire qui énonce le fait et nous apprend comment il fut réintégré dans son domicile.

Cartulaire de la confrérie des Corps-Saints, volé par les huguenots, pendant les troubles de Toulouse, et racheté à un soldat par Jean Pelati, marchand (28 août 1564).

« Memoire soiet que see present libre feust prins et desrobé au temps de la sedition advenue en la presente ville de Tholose pour, cuidant entrer dans l'esglise St Sernin, ces meschans hereticques heussent le moyen de trouver plus promptement les saintes relickes et trezor des benoitz Corps Saincts, pour piller et desrober le tout ; mais Dieu, par l'intercession de Nostre Dame et desd. très honorés Corps Sainctz ne permist que leur intention feust executée. Et quant lesdictz s'anfuirent, un meschant soldat, filz du baille de Mont de Marsan, l'anporta et le garda jusques au tiers jour du moys d'aoust mil cinq cens soixante quatre, que moy soubsigné Jehan Pelati estant aud. Mont de Marsan me rancontis à la mayson du milier merchant, au devant le prieuré, qu'on lizoit see libre, et le reconvres des mains dudit soldat avec une somme d'argent, et l'ay randu à sire Pierre Belin, marchand de Tholose et trezorier desd. benoitz Corps Sainctz, le XXVIII^e dudit moys d'aoust, an susd.

J. PELATI.

A la suite, on lit d'autre main :

» Le susdict mestre Jehan Pelati, licentié es droictz et lieutenant du prevost general de Lenguedoc en la diocaize de Tholoze, trespassa au moys de... mille V^e LXXX. Dieu, par sa bonté infinie et l'intercession de la glorieuse Vierge Marie et de toutz les saincts desquelz les saintes relickes repozent en la present eglise ve[u]ilhe avoir pitié de son ame et la colloquer en Paradis. Amen. »

Le registre quitta une seconde fois Saint-Sernin. On lit après la table :

« Il y a une memoire à la couverture de ce libre escripte de la main de Gatigniol, procureur en la Court et scindic de lad. Table [des Corps Sainctz] ; laquelle memoire contient que autrefois ce libre avoiet esté esgaré et randu par M^e Jalles prebtre et recteur d'Undes, en l'acistance de M. de la Barrière, chanoyne, de mandement de Mons^r de Villete, chanoyne de lad. eglise, suyvant les constraintes obtenues tant de la Court de Parlement

que de Mr Papus, commissaire. Ceste memoire est escripte à la couverture de ce libre. Qu'est ung advis à ceux qui ont en charge led. libre d'estre dilligens à le preserver. Amen. Laus Deo. »

« La memoire, » comme dit cette note, a disparu ; nous ne sommes donc pas autrement instruits du second départ de ce « libre » qui faisait décidément envie à tout le monde. Et, chose curieuse, tandis que la plupart des titres et registres composant les archives de l'église et de l'abbaye ont été conservés par la Révolution, celui-ci a, pour la troisième fois, quitté les Corps-Saints, à l'histoire desquels il était consacré. Cependant il contient plusieurs pièces relatives au service religieux et au grand monument de l'architecture romane. Il ne sera pas inutile de les faire connaître.

II

» Je détache quatre de ces pièces qui me paraissent plus curieuses.

» La première, du 24 décembre 1471, est un compromis ou arrangement survenu entre l'abbaye et le vicaire perpétuel ou curé, au sujet de leurs droits respectifs sur les sépultures. Je n'entrerai pas ici dans le détail de la cérémonie funéraire, croix d'argent ou croix de bois, levée du corps à domicile, *parata* avec force cierges, déploiement de draps de riche étoffe d'or, *Exaudi* chantés le jour de la sépulture et le lendemain, en présence des amis et de la famille. Mais je relèverai plusieurs particularités intéressantes.

» Les sépultures se font en trois endroits : dans le cloître, dans le grand cimetière, dans le cimetière des pauvres. Les chanoines et les paroissiens ne sont pas les seuls à s'y faire ensevelir ; le droit est reconnu à chacun d'y choisir sa dernière demeure ; de fait, des morts appartenant à divers quartiers de la ville y sont portés. Ces cimetières relèvent de l'abbaye et dependent d'elle, à l'exclusion de l'administration civile. Elle a des serviteurs, appelés *clerici*, qui creusent les fosses ; ces *clerici* obéissent au sacristain. Dans le grand cimetière, on distingue les *sepulcra in parietibus inclusa vel alias*, ou tombeaux adossés aux murailles ou séparés, et les *sepulcra situata in solo seu in terra*, les tombeaux dans le sol ; on distingue encore les tombeaux avec pierre tombale et les tombeaux *sine lapide*.

» Parmi les droits perçus, il convient de signaler l'habit du mort, *melior vestis defuncti*. Les offrandes sont de trois sortes : *offertoria*, *oblaciones*, *vota*. Ces offrandes se font aux tombeaux de saint Saturnin et de saint Exupère, dans la chapelle de saint Jacques ou devant les piliers portant des reliques. Il paraît que le jour de saint Barnabé, 11 juin, on venait en grand nombre déposer des offrandes *in pilliaribus ejusdem sancti*. Ces offrandes étaient en nature ; la Table des Corps-Saints en percevait la tota-

lité, tandis que, pour celles que les fidèles déposaient devant la chaire à prêcher, il partageait avec le sacristain. Les offrandes de la chapelle de Saint-Pierre revenaient au curé ou recteur ; celles de la chapelle de Notre-Dame, au camérier, et celles de la chapelle de Sainte-Anne, au prieur claustral, celles de l'autel majeur et des autres chapelles, au sacristain. Nous relevons de la sorte cet usage, curieux en lui-même et remarquable à cette date, de déposer, sous forme de *vota*, devant chaque autel, selon la dévotion de chacun, et pour les morts, des objets en nature, dont malheureusement on ne nous dit pas la qualité. On nous apprend seulement que le jour des funérailles d'un chanoine ou d'un prêtre de chœur, les chanoines eux-mêmes ou les prêtres faisaient à l'autel majeur une offrande en pain, qui revenait à l'abbé. Vraisemblablement, devant les autres autels, on offrait du pain aussi.

» Dernier renseignement, donné accidentellement et étranger aux sépultures : c'est dans la chapelle Saint-Jacques que se tenaient les écoles de théologie : *in capella beati Jacobi, ubi sunt scole theologie*. La chapelle de Saint-Jacques était située au transept de droite. L'existence de ces *scole* permet de croire qu'à la date où nous sommes (1471), l'abbaye n'envoyait plus ses étudiants à l'Université, comme elle l'avait fait au quatorzième siècle (1). »

Fol. LXij v^o.

Sequentur Instructiones ecclesie Sancti Saturnini Tholose.

Ad fines ut cuicumque intuenti certitudinaliter valeat nunc et in futurum constare nec possit in dubium a quoquam verti super juribus, actibus, causis, consuetudinibus et actionibus consistentibus tam in oblationibus, obventionibus, terratgiis quam in delacione crucis, perceptione intorticiorum intus et extra ecclesiam ac parrochiam Beati Saturnini, et quibuscumque aliis spectantibus ad Reverendum in Christo patrem dominum abbatem Sancti Saturnini sacristamque seu certos alios dominos canonicos ejusdem ecclesie, necnon et Corpora Sanctorum ac totum monasterium communiter, particulariter vel divisim, ex una parte ; et dominum rectorem sive vicarium perpetuum dicte ecclesie Beati Saturnini, ex alia ; ad obvian- dum anfractibus litium quibus olim prohi dolor ! predecessores pacissent (corr. : parrochie) predicte involuti extiterunt, parcendo laboribus et expensis ac comodo acquirendo ntriusque partis damnumque vitando, causa compositionis, transhac- tionis seu amicabilis concordie perpetuis temporibus iniende initeque fovende inter

(1) Voy. le Règlement pour les chanoines de Saint-Sernin étudiant à l'Université de Toulouse, du mois de novembre 1339, *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse*, p. 77. In-8°, Toulouse, Privat, 1892.

prefatos dominum abbatem, sacristam, canonicos alios, Corpora Sanctorum ac monasterium predictum, necnon rectorem predictum super predictis juribus ad causam dignitatum, officiorum aut alias, aut rectorie ad eosdem spectantium modo premissis, sequentia, causa instructionis seu informationis cujusque, modo et forma infra scriptis describuntur.

Primo si quidem ad dictum sacristam pertinet custodia clavium predictae ecclesie, et ejus clerici seu pulsatores campanarum consueverunt de ejus mandato claudere et aperire januas predictae ecclesie horis consuetis necessariis et opportunis; necnon ad eosdem clericos spectat facere omnia sepulcra sive foveas tam in magno cimiterio quam in claustro; in cimiterio vero pauperum voluntarium est ipsis clericis dicti sacristae; quibus clericis pro labore dictarum fovearum per amicos defuncti modo sequenti consuevit satisfieri. Et primo, pro sepulturis dominorum canonicorum octo gross.; si autem non fuerit canonici sepulcrum sed cujuslibet alterius, vi gross.; et hec sunt vera nisi sint parvulorum sepulcra, pro quibus duo gross. debentur; et hec de sepulcris claustrii. Si vero dicta sepulcra sint in cimiterio magno in parietibus inclusa vel alias in alio loco situata vel in solo seu in terra lapide desuper existente, iiii gross. debentur; si sine lapide, xvj tol., exceptis parvulorum sepulcris, pro quibus iiii tol. debentur; pro laboribus fovearum aperiendarum, ut premissum est, per amicos funeris seu defuncti exsolvi consueverunt.

Item, antedictus rector habet tenere claves cimiterii, facere claudi et aperiri per suos famulos singulis diebus de mane et de cero.

Item, ad ipsum dominum rectorem omnes absoluciones spectant que sunt in dicto cimiterio, ne quisquam alius sine ejus licencia quicquam de absolucionibus recipere debet intra cimiterium demptis dominis canonicis et presbiteris chori, qui ubique absolvere possunt et pro absolucionibus aliquid recipere, nec tenentur rectori prefato quicquam reddere; nec et ad eundem rectorem pertinent; pro terratgio cujuscumque funeris adulti, parrochiani vel non parrochiani, sepulti in vasis lapideis predicti cimiterii iiii gross.; si sint in terra sine lapide xxiiij thol.; si predicti parrochiani in alia quacumque ecclesia quam in ecclesia Sancti Saturnini sepeliantur, vi sol. thol. debentur; pro parvulis vero, quando sepeliuntur in dicto cimiterio, ix den.; si extra, ii gross.; ut si de alia parrochia sepeliantur in dicto cimiterio, ix [den.].

Item, quando contigit fundi preces Deo *Libera me* aut *Exaudi* vel... nuncupatas in dicto cimiterio, in crastinum alicujus funeris, seu [alio] quocunque anniversario, candelae que dantur in apparata sunt domini rectoris, necnon ad dominum rectorem pertinent iiii gross.; et hec vera sunt, si in cimiterio dicantur *Exaudi* in supra dictis solemnitatibus funeralium. In die vero quo funus traditur ecclesiastice sepulture, *Exaudi* non debent dici alibi quam in ecclesia ante capellam Beate Marie, presentibus dominis canonicis et presbiteris chori.

Item, dictus rector seu ejus vicarius accedentes de capella Beati Petri ad cimiterium qualitercumque pro mortuis faciant commemoracionem cum responsorio

Libera me aut alio responsorio de mortuis, non debent alta voce incipere nisi in ingressu cimiterii.

Item, in die qua funus traditur ecclesiastice sepulture, si fuerit adultus, videlicet etatis apte ad recipiendum Eucharistiam, semper debet portari ante capellam Beate Marie dicte ecclesie Sancti Saturnini, sive sepeliantur ante prandium sive post, et, presente funere, missam pro anima ejus habet dicere dominus camerarius, necnon totum offertorium recipere si hora congrua fuerit apportatum.

Item, si contingat deferri aliquod funus post prandium ita quod tunc non possit habere missam et parentes funeris velint solenniter missam celebrare in crastinum ac si corpus esset presens, tunc predicta missa in dicta capella Beate Marie debet celebrari; et obvenientia in dicta missa pertinent ad sacristam et camerarium ac si corpus esset presens, dum tamen in crastinum illius honoris amici seu parentes defuncti faciant missam consuetam de crastino celebrari in capella Beati Petri, ut moris est fieri.

Item, post elevationem corporis Christi predictae misse dicti funeris dicuntur *Exaudi* et *Libera me* per duos presbyteros chori, presentibus dominis canonicis, si crux argentea fuerit presens; et illis dictis, prefatus camerarius habet dicere oraciones; quibus completis, domini canonici accedunt ad chorum dicentes psalmum *Miserere mei*, *Deus* submissa voce, et in fine Oratio pro defunctis, et deinde rector, vel ejus vicarius, cum funere accedit ad cimiterium dicendo alta voce *An. In paradisum* cum psalmo *In exitu Israel* pro corpore humando.

Item, si crux argentea non fuerit sed tantum lignea modo premissa dicitur missa per camerarium, sed *Exaudi* non debent dici in ecclesia neque in cimiterio, ex quo canonici non consueverunt esse presentes; sed elevato corpore Christi, rector seu ejus vicarius procedunt ad dicendum responsoria consueta cum oppositionibus; et, ut in proximo articulo dictum fuit, deportatur ad cimiterium per rectorem seu ejus vicarium.

Item, dictus sacrista debet recipere et ad ipsum pertinent omnia intorticia que portantur in die sepulture ad causam cujuscunque funeris adulti defuncti; necnon pariter debet recipere omnes candellas que dantur in apparata; que quidem apparata semper debet fieri ante capellam Beate Marie, sive dicantur *Exaudi* sive non.

Item, etiam qualitercunque fiant apparate infra dictam ecclesiam Sancti Saturnini ad dictum quarumcunque confratriarum ipsius ecclesie, exceptis capellis Corporum Sanctorum et Beati Jacobi ubi sunt schole Theologie, ad dictum sacristam pertinent omnes candelle que dantur in dictis apparatis, exceptis illis de dictis capellis que pertinent Corporibus Sanctis.

Item, clerici dicte (sic) sacriste debent et tenentur semper deferre crucem argenteam vel ligneam ad quodcumque funus adultum sepeliendum pertinens ad prefatam ecclesiam Beati Saturnini directe vel indirecte, sive fuerit de parrochia sive non.

Item, clerici rectoris debent et tenentur portare crucem parvam quam tenet dictus rector ad parvulos sepeliendum; et ad dominum rectorem pertinent omnia

obvenientia ad causam dictorum parvulorum , exceptis juribus causa sepulcri pro labore debito clericis supradicti sacriste cum modificationibus sequentibus.

Item , si casus contigerit vel alias contingit quod amici alicujus parvuli vellent habere missam et facere solemnitatem sicut de funere adulto , servanda sunt in funere parvuli que dicta sunt in superioribus de funere adulti , cum limitatione sequenti, videlicet quod crux sacriste adesse debet semper ; et si rector vult, potest etiam facere portare suam crucem.

Item , mediatas intorticiorum que portantur in funeralibus cujuslibet parvuli sepeliendi modo in proximo articulo contento, pertinent ad sacristam, alia vero mediatas ad rectorem , et terratgium autem et fovea et jura crucis, si fuerit argentea, exsolvuntur sicut pro funere adulto.

Item , quando contingit quod parvulus de quo supra fit mentio sepelitur in alia quacunque ecclesia quam in ecclesia Sancti Saturnini, ad sacristam et rectorem pertinet mediatas intorticiorum dividenda equaliter inter eosdem ; et alia mediatas spectat ad ecclesiam in qua funus sepellitur ; et eodem modo observatur, si aliquis parvulus de alia parrochia sepeliatur in predictis cymiteriis predictae ecclesie Sancti Saturnini ; et crux sacriste debet portari in tali funere et jura ad causam dicte crucis debita debent exsolvi sacriste et camerario ; sed nichilominus rector potest facere portare suam crucem.

Item , quando aliquis parvulus sepeliendus est in claustro dicti monasterii, rector seu ejus vicarius tenetur accedere ad habitationem funeris et cum eodem venire usque ad januam ecclesie Sancti Saturnini ; et ibidem dominus prior claustralis cum famulo et cruce parva processionali sacriste eum recipiens in ingressu dicte ecclesie tenetur eundem parvulum sepelire ; in claustro etiam sine rectore predicto vel ejus vicario , quoniam ingredi non debent claustum cum stola nec cum cruce pro funeribus sepeliendis ; et omnia intorticia pertinent ad dominum abbatem.

Item , quando aliquis parrochianus dicte ecclesie in quacunque alia ecclesia quam in ecclesia Sancti Saturnini sepellitur , crux argentea debet portari et jura debita pro cruce pertinent ad sacristam et camerarium, videlicet cuilibet unus francus regis et pulsatoribus campanarum debentur vi gross.

Item , quando defertur crux argentea ad quodcunque funus sepeliendum in cymiteriis dicte ecclesie Sancti Saturnini, sive fuerit parrochianus sive non , pro juribus crucis debentur sacriste viij gross. et camerario viij gross., et ea ratione in proximo articulo debetur unus francus cuilibet et non in isto , quia camerarius fraudatur in missa et offertorio cum alibi sepeliuntur quam in cymiteriis Sancti Saturnini, et sacrista pariter [in] intorticiis et pluribus aliis.

Item , cum aliquis parrochianus Sancti Saturnini sepellitur in alia ecclesia extra dictam parrochiam Sancti Saturnini, mediatas intorticiorum que de domo funeris ad ecclesiam, in qua sepeliendus existit , portantur, pertinent ad sacristam ; alia mediatas remanet ecclesie in qua corpus sepellitur ; et ultra predicta intorticia debet habere sacrista novem paria candelarum integra de botgia similia illis que dantur

in apparata; que quidem candelle debent exsolvi dicto sacriste per amicos funeris seu defuncti.

Item, quando contingit alienum parrochianum sepeliri in cymiteriis dicte ecclesie Sancti Saturnini, sacrista debet habere medietatem intorticiorum et omnes candellas que dantur in apparata; et alia medietas intorticiorum pertinet illi rectori de parrochia cujus fuerit assumptum funus; et debet portari corpus per proprium rectorem usque ad limites parrochie Sancti Saturnini; in quibus limitibus debet adesse et spectare rector seu vicarius ecclesie Sancti Saturnini cum clerico et cruce sacriste pro introducendo dictum corpus in sepedictam parrochiam et infra ecclesiam, nisi forte sepelliendus esset in claustro; et tunc domini canonici accedunt ad habitationem funeris pro eum querendo absque rectore predicto seu ejus vicario, qui non debent accedere tunc cum stola sed sicut unus de presbyteris chori.

Item, si aliquis parrochianus ecclesie Sancti Saturnini sepeliendus sit in claustro predicti monasterii, domini canonici accedere consueverunt ad domum funeris, et rector vel ejus vicarius cum ipsis; qui rector vel vicarius debet cum stola sua ingredi domum funeris una cum domino priore claustrali; et ibidem supra funus dicuntur per dictum priorem claustralem benedictiones consuete presente rectore vel ejus vicario; quibus finitis et extracto corpore de domo, rector vel ejus vicarius debent remove et plicare suam stolam et de dicto funere amplius non se debent intromittere, sed accedere processionaliter cum aliis suo loco ad ecclesiam pro corpore sepeliendo; et unus vel duo de dominis canonicis incipiunt alta voce *Ad te levavi*, et similia responsoria cantari consueta.

Item, quando aliquis parrochianus, commorans extra muros civitatis Tholose in bordis sive masatgiis dicte parrochie Sancti Saturnini, sepellitur in cymiteriis dicte ecclesie, intorticia sunt dividenda equis partibus inter sacristam et rectorem. Sed si dictus parrochianus sepeliatur alibi quam in cymiteriis dicte ecclesie, medietas intorticiorum remanet et pertinet ille ecclesie in qua sepellitur corpus; alia vero medietas debet dividi equis partibus inter sacristam et rectorem; et in utroque casu rector habet et consuevit habere meliorem vestem defuncti et non terratgium.

Item, cum aliquis, parrochianus vel non parrochianus, sepellitur in claustro, missa solenniter debet celebrari in altari majori per dominum priorem claustralem vel alium canonicum per ipsum surrogatum; et omnia intorticia pertinent ad dominum abbatem, duobus de majoribus exceptis que debet habere sacrista, et hec sunt vera ac observantur [tam] in die funeris quam in crastinum, et etiam in anniversariis. Et ita observatur etiam dum aliquis canonicus dicti monasterii sepellitur nisi sit simplex claustralis, quoniam tunc intorticia pertinent ad infirmarium dicti monasterii Sancti Saturnini, duobus exceptis que pertinent ad sacristam, ut dictum est. Et etiam dictus sacrista debet habere omnes candellas apparate, et similiter de omnibus apparatis que fiunt in claustro. Alia vero jura predicti claustrarii exsolvuntur per amicos funeris defuncti dicto domino priori claustrali, videlicet due libre cum dimidia turonen.; qui quidem prior habet dividere dicta jura ut

sequitur : primo collatoribus obituum x. gross., sacriste viij gross., camerario viij gross., pulsatoribus campanarum tam pro fovea aperienda quam pro omnibus aliis laboribus suis vj gross.; et pro jure suo debet sibi retinere prefatus prior claustralis viij gross.; pro canonicis vero dicti monasterii[ni] nichil exsolvitur nisi tantum pulsatoribus campanarum viij gross., tam pro fovea quam omnibus aliis laboribus suis, ut supra notatur in secundo articulo.

Item, ad sacristam pertinent omnes panni auri qui portantur cum funere sepeliendo tam in claustro quam in cimiteriis sive alias afferantur vel presententur in honorem dicti funeris, nisi forte tales panni essent alicujus confratrie; qui quidem apud ipsas confratrias liberaliter consueverunt remanere.

Item, est consuetum celebrari missa bassa in capella Beati Petri in crastinum sepulture cujuscumque funeris adulti sepulti in cimiteriis predictae ecclesie Sancti Saturnini et etiam in anniversariis; et omnia intorticia que inibi apportantur debent post missam deferri ad cimiterium, ut moris est, cantando responsoria consueta modo in vj^o articulo supra nominato; et dicta intorticia ultra unam libram ponderantia debentur sacriste, uno excepto quod debetur rectori. Si autem non fuerint nisi duo predicti ponderis, majus debetur sacriste, et si fuerint plura predicti ponderis, majus debetur rectori; si autem in predictis solemnitatibus funeralium fuerint plura intorticia diversi ponderis, videlicet quod aliqua ponderent ultra unam libram, reliqua vero unam tantum libram aut minus ponderantia ultra unam libram simpliciter pertinent ad sacristam; alia vero ponderantia unam libram tantum aut minus spectant ad rectorem, quibus contentari ipsum oportet, nec quicquam aliud petere potest dictus rector in illis que ponderant ultra unam libram. Si vero in predictis casibus quodlibet dictorum intorticiorum ponderet unam libram tantum aut minus, omnia illa simpliciter spectant ad rectorem, et ponderacio dictorum intorticiorum debet attendi in eo quod remanet de dictis intorticiis exequiis funeralibus factis et completis.

Item, omnia offertoria, oblaciones et vota que obveniunt et afferuntur in altari majori et in omnibus aliis capellis ecclesie predictae Sancti Saturnini pertinent ad sacristam, exceptis hiis que sequentur. Et primo excipitur panis qui offertur in altari majori per dominos canonicos et presbiteros chori in die sepulture alicujus funeris, qui pertinet domino abbati integraliter, demptis quinque panibus qui offeruntur per ministros altaris, qui pertinent ad dictum sacristam.

Item, et pariter omnia offertoria, oblaciones, novene et vota que obveniunt et offeruntur infra capellam Corporum Sanctorum et ad sepulcrum Beati Saturnini, aut retro sepulcrum Beati Exuperii, et in capella Beati Jacobi, ubi sunt scole Theologie, necnon et omnia illa que ponuntur et offeruntur in pillaribus separatis a capellis dicte ecclesie Sancti Saturnini, sunt et pertinent ipsis Corporibus Sanctis, exceptis illis que ponuntur in cathedra ubi sunt sermones, que veniunt dividenda inter Corpora Sanctorum et sacristam equaliter, et etiam exceptis illis que dantur, ponuntur et offeruntur in die festi Beati Barnabe apostoli in pilliari ejusdem sancti, quod est ante capellam Beate Marie vel in altari quod debet ibidem preparari in

festivitate ejusdem per sacristam et custodem Corporum Sanctorum; et omnia ibidem obvenientia dividuntur equis partibus inter Corpora Sanctorum et dictum sacristam.

Item, omnia illa que obveniunt infra capellam Beati Petri pertinent ad rectorem.

Item, omnia illa que obveniunt infra capellam Beate Marie pertinent ad camerarium.

Item, illa que adportantur ad capellam Beate Anne sunt domini prioris claustralis.

Item, si aliquis velit celebrare missam novellam alta voce, communiter servatur quod celebratur in altari Beati Egidii, vel in capella vulgariter nuncupata Capella Purgatorii; et oblata in dicta missa nova pertinent ad sacristam; et etiam si predicta missa novella celebretur in ecclesiis seu conventibus Beate Eulalie et Sancte Crucis, oblata seu offertoria pertinent ad sacristam.

Item, prima missa matutinalis debet dici quotidie in capella Beate Marie, nisi occurrat festum duplex alicujus sancti cujus sit capella propria fundata infra dictam ecclesiam; nam dicta missa matutinalis debet dici in dicta capella in honorem illius sancti fundata, exceptis capellis Beati Petri et Beati Savini, in quibus et maxime in dicta capella Beati Petri nunquam debet dici; et ulterius nullo modo in capella Beati Petri aut in aliis capellis dicte ecclesie debent incipere aliquam missam vel *Asperges* diebus dominicis dicere, donec et quousque in dicta missa matutinali fuerit processum usque ad offertorium inclusive.

Item, rector seu ejus vicarius singulis diebus dominicis tenetur denunciare populo festivitates et cetera mandata necessaria in cathedra in qua predicatur verbum Domini post offertorium misse parrochialis, que celebratur in altari majori semper per unum canonicum ebdomadarium, exceptis diebus sequentibus, videlicet die in Ramis palmarum, in qua die habet denunciare mandata populo in sua capella Beati Petri in sua missa parrochiali, et etiam exceptis diebus Pasche et Penthecostes, in quibus non debet facere mandata, sed in crastinum istarum duarum festivitatum habet denunciare mandata populo in sua capella Beati Petri modo predicto, scilicet in sua missa parrochiali; et etiam diebus dominicis, in quibus cadit festum precipuum debet dicta mandata facere in dicta sua capella Beati Petri et in sua missa parrochiali.

Item, omnes premissae de Launagues et omnia obvenientia in ecclesia ejusdem loci, et melior vestis cujuscunque funeris adulti predicti loci, et omnia obvenientia in ecclesia Leprosorum extra Portam Arnaldi Bernardi, et vj gross. pro veste meliori cujuscunque leprosi adulti sepulti in ecclesia ipsorum leprosorum, et omnia obvenientia infra capellam Beate Marie de Fontanis, et offertoria misse principalis que dicitur in capella Montis Ysalguerii in die Beati Caprasii pertinent ad prefatum rectorem ultra porcionem quotidianam panis et vini quam recipit a dicto monasterio Sancti Saturnini. In aliis autem obventionibus dicte capelle Sancti Caprasii et in aliis missis, que ibidem celebrantur [preter] quam in dicta missa majori dicte festivitatis Sancti Caprasii, nec etiam quocumque alio tempore, nichil juris potest

sibi dictus rector vindicare, sed omnia remanent operi fabrice predicte capelle Sancti Caprasii.

Supradicte instructiones fuerunt extracte a suo vero originali manu duorum notariorum subsignate et cum eodem correcte per me Petrum Alorete, notarium Tholose publicum ; in quorum fidem presentem copiam subsignavi, die xxiii^a mensis decembris, anno Domini millesimo quadringentesimo septuagesimo primo.
P. ALORETI not.

III

» Voici maintenant deux arrêts du Parlement qui vont nous parler du monument lui-même.

» Le premier est du 10 juin 1513. Il fut rendu à la suite et en conséquence de deux requêtes du procureur général, l'une du 6 novembre, l'autre du 27 janvier précédents, « afin que fut enquis de la ruyne et reparacions necessaires de l'église de Saint Sernin ; » le procureur général demandait que ces réparations fussent faites par l'abbé, les chanoines et la Table des Corps-Saints ; la Cour nomma commissaires Pierre de La Porte et George de Linières, et exigea la production des livres de compte des Corps-Saints ; en attendant, il rendit un arrêt condamnant l'abbé à quatre cents livres par provision pour être employées à la réparation de l'église. C'est la toiture et le pavé qui appelaient d'urgence des travaux nécessaires.

» Voici le texte de l'arrêt :

Fol. m^j.

Arrest de la Court par lequel l'abé feut condempné en quatre cens livres par provision pour estre employées à la reperration (sic) de l'eglize Saint Sernin (1).

» Extraict des registres de parlement.

» Veues deux requestes baillées à la Court de ceans par le procureur general du Roy nostre sire, l'une le sixiesme jour de novembre dernier passé, affinque fut enquis de la ruyne et reparacions necessaires de l'église de Saint Sernin de Tholose, et que les abbé, chanoynes et ouvriers de la Table des Corps Saints d'icelle respectivement fussent contrainctz à faire lesd. reparacions, et ce par prinse de la tierce partie des fruiz, revenues et esmolumens d[icelle] eglise jusques à l'entiere reparacion en ensuyvant les

(1) Titre mis postérieurement.

ordonnances... et disposicion de droit ; et l'autre, le xxvij^{me} jour de janvier après ensuyvant, affin aussi de contraindre lesd. abbé, chanoynes et ouvriers à faire lesd. reparacions, les oyr sur ce sommairement ; actendu mesmement que la chose requiert celerité, ensemble [les] jugement et dire des expertz qui ont veu et visité lad. eglise, et mandement de maistre Pierre de La Porte, conseiller du Roy nostre sire en la court de ceans et commissaire par icelle député en ceste partie ; et autres productions faictes par lesd. parties par devant led. de La Porte et maistre George de Linyeres, aussi conseiller dud. sire en lad. Court, commissaire par elle sur ce député ; et ouy le raport desd. commissaires, dit a esté que lesd. parties par devant iceulx commissaires seront plus amplement ouyes, articuleront aussi et prouveront leurs faiz deduiz et mys en avant devant iceulx commissaires, pour ce fait en estre par iceulx ordonné comme de raison. Et aussi a ordonné et ordonne la Court que par devant iceulx commissaires lesd. bailles de la Table des Corps Sainctz apporteront les livres des receptes et mises dedans deux moys et rendront compte et reliqua de leur administracion, appelez lesd. abbé ou son vicaire et deux des plus anciens chanoynes en icelle eglise de Sainct Sernin ; et ce fait, iceulx commissaires sur ce en ordonneront ou feront leur rapport à lad. Court, pour y estre pourvuen comme de raison. Et en oultre, a ordonné et ordonne la Court que cependant par maniere de provision et sans prejudice des droiz desd. parties, led. abbé de Sainct Sernin metra, dedans huit jours à compter de la pronociacion de ce present arrest, entre les mains desd. commissaires la somme de quatre cens livres tourn. pour estre convertie et employée promptement aux couverture, pavyment et autres reparacions necessaires de lad. eglise, sauf aud. abbé à les recouvrer sur icelui ou ceulx qu'il appartiendra, si par fin de cause est dit que faire se doye. Prononcé à Tholose, en Parlement, le x^{me} jour de jung, l'an M.Vexij. Ainsi signé : MICHAELIS.

» Le second arrêt fut rendu le 21 juillet 1517 ; la Cour s'appuya sur celui de 1513, qu'elle rappela. La Table des Corp-Saints se montrait récalcitrante ; elle se refusait à produire ses comptes, parce qu'elle estimait que les réparations et autres travaux de l'église incombait à l'abbé. Il en était résulté une situation difficile et même aiguë. Les bayles de la Table des Corps-Saints opposaient le déni de tout service. La Cour, par son arrêt, jugea contre les bayles, ordonnant d'abord qu'ils continuent à faire le service des messes, chantres et orgues, et les réparations nécessaires à la chapelle des Corps-Saints ; ensuite, que le reliquat de leur administration sera consacré aux réparations, le surplus restant à la charge de l'abbé. Cependant pour toute réparation « notable » à la chapelle des Corps-Saints, ils étaient obligés d'appeler l'abbé, c'est-à-dire de ne rien faire sans lui et son consentement.

Voici le texte même de l'arrêt :

Fol. v.

Arrest par lequel les baylles [sont] condamnés à fayre fayre le service devin, neaulmoyns à rendre compte par devant Mr l'abbé et deux chanoynes, le reliqua converti en reparations (1).

« Extraict des Registres de Parlement.

» Entre le procureur general du Roy suppliant et demandeur, d'une part, et les abbé et sindic de la Table des Corps Saintz de Saint Sernin, defendeurs, d'autre ; et entre led. abbé de Saint Sernin aussi demandeur, d'une part, et les bailles de lad. Table defendeurs, d'autre ; veuz les playdoiez faiz entre lesd. parties, requeste et enqueste dudit abbé, requestes aussi et appointemens de force d'enqueste, et autres productions faictes par devant les commissaires sur ce deputez par la Court ; et oy leur raport ; dit a esté que les parties seront plus amplement oyes, et pour ce faire viendront au premier jour en la Court ; et cependant a ordonné et ordonne la Court que lesd. bailles seront tenuz faire fere le service acoustumé tant des messes, chantres, orgues, luminaire de cyre et huile, et reparacions necessaires en ladite chapelle des Corps Saintz tant dedans que dehors, sauf que pour faire reparacion notable en icelle chapelle seront tenuz de appeller led. abbé. Et a ordonné et ordonne la Court que en ensuyvant l'arrest donné par icelle, le dixiesme jour de jung m.^{ve} et xij, lesd. bailles seront tenuz rendre compte par devant lesd. commissaires present led. abbé ou son vicaire et deux des anciens chanoynes de lad. eglise ; et le reliqua que restera de leur administration sera converty ès reparacions necessaires de lad. eglise ; et sera tenu led. abbé supplir et fournir le surplus desd. reparacions, le tout par maniere de provision et jusques à ce que autrement par la Court en soit ordonné, les despens reservez en fin de cause. Prononcé à Tholoze, en Parlement, le xxj^{me} jour de juillet, l'an mil cinq cens et dix sept. Ainsi signé : MICHAELIS. »

» Ainsi, il résulte de ces deux arrêts que le Parlement, pendant les premières années du seizième siècle, se croyait le droit d'intervenir et d'interposer l'autorité de la cour souveraine dans les questions de réparation et travaux à Saint-Sernin, tout en réservant la situation de l'abbé en ce qui regarde la chapelle des Corps-Saints ; car ici, il distingua entre le mobilier et l'immeuble, entre les réparations de petite importance et les travaux de

(1) Titre mis postérieurement.

fond, qui ne pouvaient être entrepris sans l'abbé. Mais en même temps, il imposait à l'abbé une somme sous forme de provision et arrêtait que le reliquat de la Table des Corps-Saints serait consacré aux travaux nécessaires. Ainsi, en résumé, par ses commissaires elle jugeait de l'opportunité des réparations et elle déterminait une somme à prendre sur les revenus des Corps-Saints.

IV

» S'il se trouva à Toulouse, en 1513 ou en 1517, des personnes pour s'étonner des prétentions du Parlement, c'est qu'elles ignoraient qu'au commencement du siècle il avait déterminé la quotité des sommes à prendre sur les revenus de l'archevêché pour les réparations à faire à l'église Saint-Etienne, à la maison épiscopale et aux châteaux (*castra*) du domaine épiscopal. Il est vrai qu'il profita de la vacance du siège, qui pouvait faciliter cette délicate mesure. Mais le 22 novembre 1505, Guillaume Berry, abbé de Beaugency, vicaire général du nouvel archevêque Jean d'Orléans, agissant en son nom, donna son consentement à l'accord survenu déjà entre le Parlement et les vicaires généraux.

» Ainsi, nous pouvons dire que les travaux exécutés à Saint-Etienne sous l'épiscopat de Jean d'Orléans furent accomplis à l'instigation de la cour souveraine ou même par son initiative redoutable.

» Il me semble que ce sont là autant de faits utiles à relever.

Voici l'acte de ratification :

» 22 novembre 1505. — Ratification faite par Guillaume Berry, vicaire général de Jean d'Orléans, archevêque de Toulouse, des articles ou accord convenus entre le Parlement et les vicaires généraux au sujet des sommes à prendre sur les revenus de l'archevêché, pour la réparation de l'église Saint-Etienne, de la maison épiscopale et des châteaux (*castra*) du domaine archiépiscopal. » (Archives des notaires de Toulouse, Alard, not. années 1505-1507, fol. 34 v^o, fol. 35.)

*Ratiff[ic]acio facta per dominum Guillermum de Berry, vicarium domini
Tholosani archiepiscopi.*

In nomine Domini. Amen. Noverint universi et singuli presentes pariter et futuri, [quod], cum per arrestum Curie supreme Parlamenti Tholose dictum et ordinatum extiterit terciam partem fructuum et emolumentorum archiepiscopatus Tholose in reparacionibus ecclesie metropolitane Tholose Sancti Stephani, domus episcopalis et castrorum ejusdem fore convertendum, quod quidem arrestum fuit exequutioni demandatum per egregium virum dominum Jacobum de Duroforti,

consiliarium domini nostri regis in dicta curia, tandem Reverendus in Christo pater et dominus dominus Petrus de Rosergio, Vaurensis episcopus, et Reverendus pater dominus Philipus de Roaxio, decanus ecclesie collegiate Sancti Felicis diocesis Tholosane, vicarii generalis in spiritualibus et temporalibus Reverendissimi in Christo patris et domini domini Johannis de Aureliano, archiepiscopi Tholosani, necnon dominus Johannes Connebelli, firmarius fructuum et emolumentorum dicti archiepiscopatus Tholose, et nobilis ac egregius vir dominus Arnaldus Fabri, miles procuratorque generalis domini nostri regis in dicta curia, reservato tamen beneplacito dicti domini nostri regis et dicte curie, pervenerunt ad certam transactionem et accordum, prout in quibusdam articulis super hoc factis et passatis continetur. De quibus quidem transhactione et accorde retentum fuit publicum instrumentum per me notarium infrascriptum; promiseruntque ipsi domini vicarii et firmarius dictum accordum et transhactionem ratificari facere per dictum dominum Tholosanum archiepiscopum et suum expressum concensum vel discensum ab ipso habere infra tempus in dictis articulis contentum. Qui quidem dominus Tholosanus archiepiscopus certificatus de dictis transhactione et accorde, contenta in articulis super premissis factis et passatis ratificavit et aprobavit et auctorisationi illorum suum concensum prebuit, sed pro nunc non possunt promptam fidem facere.

Ideo, anno et die infra scriptis, in mei notarii publici et testium infra scriptorum presencia existens et personaliter constitutus Reverendus in Christo pater et dominus dominus Guillermus de Berry, abbas monasterii de Balgenciaco ordinis Sancti Augustini, Aurelianensis diocesis, ac vicarius generalis in spiritualibus et temporalibus predicti domini Tholosani archiepiscopi, mediantibus quibusdam vicariatus litteris manu propria ipsius domini Tholosani archiepiscopi subsignatis ejusque sigillo sigillatis, cujus tenor talis est : Johannes miseratione divina, etc. Qui gratis et ex certa sciencia ac spontanea voluntate, nomine preffati domini archiepiscopi Tholosani predictam transhactionem et accordum inter prenominos et pro premissis factum et passatum ratificavit, aprobavit et omologavit, ratum et gratum habuit et non venire contra promisit, sed de puncto ad punctum tenere, actendere, observare et complere promisit et auctorisationem dicti accordi se consensit et ratificari facere dicto domino Tholosano archiepiscopo tocien quociens requireretur..., etc. De quibus omnibus et singulis premissis dictus dominus vicarius nomine quo supra petiit et requisivit per me notarium infra scriptum sibi fieri et retineri publicum instrumentum. Acta fuerunt hec Tholose, die vicesima secunda mensis novembris, anno Domini M^o quingentesimo quinto, illustrissimo principe et domino nostro domino Ludovico Dei gracia Francorum rege regnante, et Reverendissimo in Christo patre et domino domino Johanne miseratione divina archiepiscopo Tholosano existente, presentibus nobilibus et venerabilibus et discretis viris Odoneto de Laconcorde, domino loci de Auribal diocesis Tholose, Natale Cabaure, Johanne Banbuli, in decretis licenciato, et Johanne Bagielera, in decretis baccalario, Tholose habitatoribus, testibus ad premissa vocatis, etc.

» J'extraits un cinquième et dernier document du registre Carrère. Il porte la date du 19 juillet 1523. C'est le bail à besogne entre les « bailles et surintendans » de la Table des Corps-Saints, et maître Pierre Baron, maçon, pour la construction de la « vitz et retraict » jusqu'à la hauteur de la sacristie des Corps-Saints. Aujourd'hui cette « vitz » répond à l'escalier situé à l'angle du bas côté gauche qui conduit à la salle des archives et aux galeries supérieures. Les marches devaient être en pierre et « de quatre palms quictes oultre le noyau. » C'est bien cela, en effet. Quant au « retraict » ou fosse, il fut « arvoulté » sous terre, et dans sa hauteur ouvert dans la muraille et le contrefort. Il fut dit que les fenêtres de pierre seraient comme « celles de la Dalbade. »

» En outre, Pierre baron s'engagea à faire l'arc en tuiles, « qu'est autour de la chapelle des Corps Sainctz sus Sainte Susanne tenant au grand pillier du clocher à la forme de l'arc de Saint Jacques tenant à icelui. » Le pillier de Sainte-Suzanne est celui des quatre qui se trouve le plus près de l'autel côté de l'épître. Dans les cryptes, à l'endroit correspondant, on voit l'arc en briques, en effet, qui est maintenant daté.

» Tout ce travail, qui devait être terminé à la Saint-Luc, dans trois mois, coûta 130 livres.

Fol. cv.

Bailh de la vis de pierre et privés de la segrestrie des Corps Sainctz (1).

« Aujourduy xix^e de juillet mil v^{xx}nij, à Tholose, dans la sacristie de la Table des Corps Sainctz de Saint Sernin de Tholose, a esté baillé à faire la vitz et retraict pour le service de l'autre sacristie de lad. Table, à maître Pierre Baron, maçonner de Tholose, par Mess^{rs} Bruni, Terrein, Mons^r Doudal, de Burta, Bardi, maistre Estienne Terrein, licencié, et Goudal procureur en la Court, bailles et surintendans de lad. Table, comme s'ensuit :

» Et premierement, led. Baron a promis faire lad. vitz et retraict, assavoir est les fondemens de troys tieules et demye jusques dessus terre et fondera sus la baulure et par dessus terre de troys tieules et la montera aussi hault que lad. sacristie grande et chambre, et la couverture de maçonnerie en forme d'agulhe que passera la couverture de lad. sacristie de haul-

(1) Titre mis postérieurement.

teur convenable, et par dessus l'agulhe y mettra une piarre convenable ; et tout led. bastiment sera à chaulx et sable.

» *Item*, ledit Baron sera tenu de faire au fondement de lad. vitz et par dedans icelle ung arvoult plus bas que de *flor* de terre troys palms prenant l'autour de terre par dedans lad. eglise ; et aura led. arvoult de haulteur depuis la balure jusques aux troys palms ; et la solle dudit arvoult sera pasimentée de tieulle ; et sera aussi led. arvoult à chaulx et sable (1). Et sur le partuiz dud. arvoult de la grandeur necessaire sera tenu y mettre une piarre avecques ung aneau de fer.

» *Item*, et sera aussi tenu faire les marches de piarre pour entrer à la plus haulte estace de lad. grande sacristie ; et auront lesd. marches quatre palms quictes outre le noyau ; et sera le tout à chaulx et sable comme dessus.

» *Item*, sera aussi tenu faire le retraict du cousté de lad. vitz et tenant à la murraille de lad. eglise ; et sera aussi bas que le fondement de lad. vitz, et aura une cane de tour carré et sera arvoulté ; le tout à chaulx et sable. Et le trou dud. retraict sera à la chambre haulte de lad. sacristie ; et sera tenu de mettre les tuatz de terre dans murraille, que luy seront baillez.

» *Item*, sera tenu de faire les vistes de piarre comme celles de la Dalbade ; et les bayles seront tenuz fournir la ferradure. Aussi sera tenu faire les portes et ouvrir la murraille, faire les fondemens, et faire les illusimens et autres choses necessaires à ses despens ; et la despoireille (?) sera sienne.

» *Item*, outre ce dessus sera tenu faire l'arc de tieulle à chaulx et sable, qu'est autour de la chapelle des Corps Saintz sus Sainte Susanne tenant au grand pillier du clocher à la forme de l'arc de Saint Jacques tenant à icelui.

» *Item*, si les fondemens de lad. sacristie n'estoient si profons que ceulx de lad. vitz, sera tenu aubraguer (*sic*) tant que contiendra lesd. vitz et retraict. Et si en faisant lesd. fondemens, led. maistre trouvait vaysseaulx de piarre ou marbre ou autre richesse, cella sera de la Table.

» *Item*, et pour led. ouvratge ont promis lesd. bailles payer audit maistre la somme de cent trente livres, assavoir est avant la main cinquante livres et le residu ainsi que besoignera. Aussi a promis led. maistre Pierre avoir fait et parachevé led. ouvratge entre cy et le jour de Saint Luc prouchain venant ; et au cas que ne l'eust fait, il veult avoir encoru la peine de cinquante livres à appliquer à la reparacion desd. Corps Saintz. Ainsi signé : NYCOLAS DOULX. BRUNI. PIERRE BARDI. J. TERREIN. A. DE BURTA. G. GOUDAL. P. BARON. DE LAUDA retinuit instrumentum. »

(1) *En regard, à la marge, d'une écriture plus récente* : « Secret fort beau et espacieux ; et fault passer soubz la porte de l'entrée de la vitz. »

Séance du 16 mars 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le marquis DE CHAMPREUX dit qu'il avait suggéré à M. l'architecte de la ville de faire placer l'ancienne porte des Cordeliers dans les nouveaux bâtiments du musée, mais que cette mesure n'a pas encore été prise. Il demande donc à la Société d'émettre le vœu que cette porte soit placée à l'endroit indiqué. Elle y ferait un excellent effet et serait sauvée de la destruction. M. le Président rappelle que la Société s'est déjà occupée du sort de cette porte. La Société adopte le vœu proposé par M. le marquis de Champreux.

M. DE LAHONDÈS donne lecture de la lettre suivante qui lui a été adressée par M. le Maire de Toulouse :

Toulouse, 9 mars 1897.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» En réponse à votre lettre du 30 décembre dernier, j'ai l'honneur de
» vous faire connaître que le Conseil municipal, par délibération du 26 fé-
» vrier, dont la copie est ci-jointe, a accordé à la Société archéologique du
» Midi de la France, une subvention de 3,000 francs, à reporter sur les
» années 1897-98-99, pour les nouvelles fouilles qu'elle se propose de faire
» à Martres-Tolosane.

» J'ajoute que la municipalité a été heureuse de donner ce nouveau té-
» moignage d'estime et de confiance à une Société qui veille d'un soin
» aussi éclairé que jaloux sur les monuments du passé, épars dans notre
» région.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération
» très distinguée.

» *Le Maire, SERRES.* »

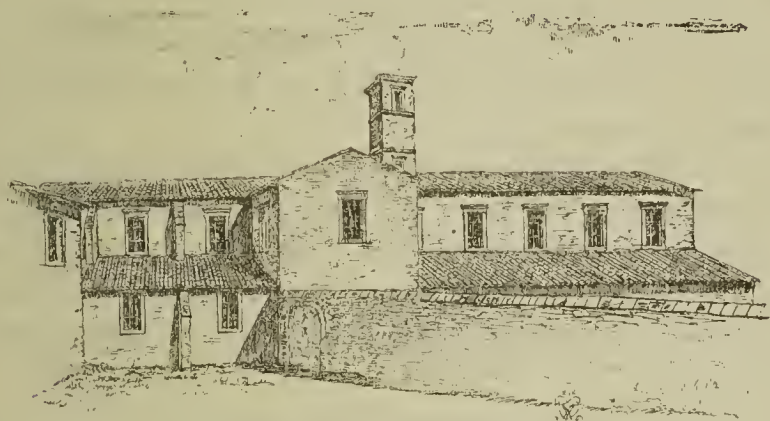
M. l'abbé AURIOL donne lecture à la Société du travail suivant :

*La construction de l'église des Chartreux à Toulouse, et la décoration du chœur
de cette église.*

I. — LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE.

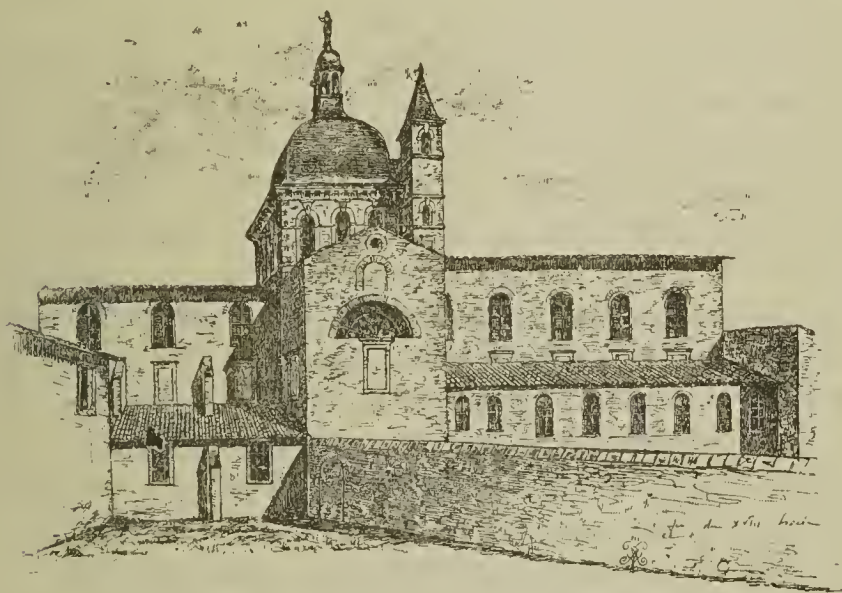
« Certains édifices, comme certains hommes, arrivent trop tard. Ainsi en
va-t-il de l'église des Chartreux, présentement Saint-Pierre, à Toulouse.

Si elle eût été fondée quelques quatre ou cinq siècles plus tôt, cette église, à raison des interruptions survenues dans sa construction et de la trans-



L'ÉGLISE DES CHARTREUX EN 1612.

formation que l'art de bâtir eût subi dans l'intervalle, offrirait un vaste champ d'investigations aux archéologues et eût acquis, de ce chef, l'importance d'un monument. Pour moderne que soit l'édifice, il nous a paru in-



L'ÉGLISE DES CHARTREUX (A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE).

téressant d'en rechercher les dates et d'essayer de rétablir l'histoire de sa construction.

*
* *

» Nous n'avons pas à indiquer les événements qui amenèrent la transla-

tion, à Toulouse, de la chartreuse de Castres, ni à exposer les débats qui retardèrent de plus de trente ans la construction du nouveau couvent. Établis en 1569 dans l'ancien collège de Moissac, que leur avait vendu le cardinal de Guise, les chartreux, avec l'autorisation du cardinal d'Armagnac, archevêque de Toulouse, avaient accommodé à leurs usages la petite église du collège, vivant fort à l'étroit dans la vieille maison abbatiale, « toute caducque et ruynée (1). »

» C'est seulement en 1602 que fut posée la première pierre du couvent. L'église fut commencée en 1607; en 1612, nous apprend Catel, elle était consacrée par le cardinal de Sourdis. Peut-être s'agit-il non d'une consécration, mais d'une simple bénédiction, car l'église n'était pas finie; la voûte n'était pas construite, ni le sanctuaire surmonté du dôme qui le couronne aujourd'hui.

» Toutefois, l'édifice que l'archevêque de Bordeaux ouvrit au culte en 1612 ne devait recevoir, à raison de son achèvement, aucune modification essentielle; l'église consacrée ou bénite par le cardinal de Sourdis, n'est autre que l'église actuelle moins ses parties supérieures; le plan primitif comprenant le vestibule, la nef et ses chapelles, le sanctuaire et le transept, le chœur et ses annexes, n'a subi ni altération, ni addition. Nous allons essayer de reconstituer l'édifice béni en 1612, et de rechercher quels étaient les projets des premiers constructeurs.

» Quand on examine, à l'extérieur, les murs de la nef de Saint-Pierre, on remarque, immédiatement au-dessus du comble des chapelles et au-dessous des hautes fenêtres cintrées, la trace de fenêtres rectangulaires à corniche saillante, aujourd'hui murées, à peu près pareilles aux fenêtres des chapelles. Cette série de fenêtres murées se poursuit sur les faces du transept et tout le long du chœur. Le mur de l'édifice de 1612 ne dépassait pas de beaucoup le linteau mouluré de ces fenêtres. L'endroit où la construction fut reprise plus tard est aisément reconnaissable; il n'y avait pas de voûte; la charpente reposait sur l'arasement des murs. La sacristie, aussi bien que la salle capitulaire qui lui fait pendant, était éclairée par une suite de fenêtres rectangulaires aujourd'hui murées, et dont le sommet n'atteint pas la base des fenêtres actuelles. La reprise de la construction est encore plus visible sur le mur de la sacristie que sur le mur du chœur.

» Enfin, la tourelle carrée, servant de cage d'escalier et d'abri pour les cloches, bâtie dans l'angle rentrant formé par l'intersection du transept et du chœur, est percée, jusqu'à une certaine hauteur, par de petites fenêtres rectangulaires auxquelles succèdent, aux trois derniers étages, des fenêtres à plein cintre. C'est à cette hauteur que s'arrêtait le clocher primitif.

» Telle était à l'extérieur l'église de 1612, assez semblable, par sa masse

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 138.

simple et les lignes rigides de ses ouvertures, à beaucoup d'églises romaines de la même époque.

» La construction d'un dôme entraînait dans le plan primitif. Trois contrats, conclus en date des 4 mars et 23 juin 1610 et 26 février 1613 (1), entre le syndic des chartreux et les nommés Jean Sarraute, Guillaume Linot, Georges Allègre, les deux premiers maîtres-maçons ; le dernier, charpentier, de Toulouse, permettent de ne point hésiter à cet égard. Le dôme des Chartreux est, pensons-nous, le premier qu'on ait vu à Toulouse ; il précéda, cela est certain, le dôme des Bénédictins de la Daurade, dôme d'une durée si éphémère et qui a coûté si cher à l'archéologie toulousaine ; il était déjà crevassé quand Vendages de Malapeire couvrait d'une coupole la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel.

* * *

» Les constructeurs de 1612 avaient-ils projeté de voûter l'édifice ? Et, dans ce cas, quelle voûte se proposaient-ils de bâtir ?

» En admettant que leur intention eût été de couvrir d'un plafond la nef et le chœur, il faudrait conclure que les quatre arcs destinés à porter le dôme auraient été bandés à peu près au même niveau que le sommet des anciennes fenêtres de la nef, et, dans ce cas, ces arcs, prenant leur naissance très bas, eussent été d'une lourdeur telle qu'on n'en peut adopter l'hypothèse un seul instant. La même raison fera rejeter l'hypothèse d'une voûte d'arêtes dont les formerets auraient encadré les fenêtres de la nef : on est conduit, de la sorte, à soutenir que la voûte projetée était une voûte en berceau.

» Les six chapelles de la nef reçurent, dès ce temps, une large voûte d'arêtes romaine ; l'arc d'ouverture possède une clef de pierre, saillante, et sans nul ornement ; un large listel de pierre accuse l'imposte, à la naissance de l'arc.

» Construction bien simple, et qui, à l'intérieur, devait paraître singulièrement froide. Tout révèle la préoccupation de l'économie, mais aussi de la solidité ; les matériaux sont bons ; les montants des fenêtres appareillés avec soin. Les moines songeaient d'abord à l'essentiel, remettant à plus tard la décoration intérieure, et réduisant à un simple placage les motifs architecturaux que celle-ci pourrait comporter. Au surplus, les Romains ne procédaient pas autrement.

A cette première construction appartient, pensons-nous, l'intéressant portail qui met en communication le vestibule et la nef de l'église. L'arc, en tas de charge, est formé de claveaux alternativement composés de brique rouge et de bossages de pierre blanche : alternance qui se poursuit sur les

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 184.

pieds droits ainsi que sur les minces pilastres toscans qui encadrent la porte et soutiennent l'entablement. Les bossages de pierre, sur les pilastres, sont taillés en pointe ; la corniche de l'entablement, peu saillante, a son plafond orné de caissons assez finement sculptés. Ce portail manque de relief ; il gagnerait à être débarrassé du badigeon qui le souille, aussi bien que les deux bénitiers de pierre, à droite et à gauche, laisseraient fort à propos reparaître les ovales de leurs margelles et les godrons de leurs vases, s'ils étaient dépouillés de l'épaisse couche de peinture à l'huile dont on les a consciencieusement enduits.

■ Il faut attribuer à la même période les jolies portes, aujourd'hui murées, qui mettaient le narthex des moines, au fond du chœur, en communication avec le grand cloître et avec « le nouveau petit cloître » du couvent : toutes les trois cintrées, encadrées de pilastres d'ordre toscan, et formées d'assises alternativement rouges et blanches ; l'une d'elles, celle du grand cloître, porte un élégant cartouche sur la frise de son entablement. Pareilles étaient trois autres portes, celle du chœur, au centre du narthex, et les deux autres qui s'ouvraient aux deux extrémités du passage couvert, très improprement appelé cloître aujourd'hui. Pourquoi faut-il enregistrer qu'en 1826 elles ont été impitoyablement élargies pour livrer passage à la rigide menuiserie d'un dais processionnel, ce qui, leur enlevant leur caractère et les ravalant au rang de portes cochères, a compromis, au moins en un point, la solidité des murs (1) ?

■ Le vestibule, du côté de la rue Valade, n'était pas primitivement voûté ; la place, très reconnaissable encore, des chevrons de la première charpente, le prouve suffisamment : ce qui nous conduit à émettre une hypothèse relativement au portail de l'église.

■ Il n'est plus nécessaire, aujourd'hui, de faire grand effort pour écarter la légende qui attachait à cette œuvre le nom de Bachelier : il fut longtemps convenu, il a cessé d'être de mode, d'attribuer à cet artiste toutes les sculptures anonymes de Toulouse ; de même qu'à Florence, les terres cuites émaillées, sans nom d'auteur, sortaient invariablement de l'atelier des Della Robbia.

■ Le portail de Saint-Pierre comprend deux ordres : la porte, flanquée de colonnes corinthiennes ; puis, au-dessus de l'entablement, un couronnement composé de trois niches séparées par des cariatides, et terminé par un fronton. Nous proposerions de faire dater le premier ordre, la partie inférieure, de la première construction de l'église. L'arc du portail est

(1) Arch. municip., Cultes, I. La raison de la destruction des anciennes portes nous a été donnée à nous-même par un témoin de ce temps-là, M. le chanoine Caujolle, naguère secrétaire général de l'archevêché, qui, dans sa petite enfance, habitait la paroisse de Saint-Pierre.

finement mouluré; la clef de l'arc, au lieu d'être chargée de l'invariable volute des dernières années du dix-septième siècle, porte une colombe dans un nimbe formé de rayons alternativement ondulés et rigides; les chapiteaux des colonnes sont soigneusement fouillés; la frise de l'entablement est ornée d'une série de reliefs très peu accentués, représentant les instruments de la Passion. Œuvre très bonne de proportion et d'exécution, malheureusement d'une pierre calcaire tellement tendre, qu'elle va, en maint endroit, s'effritant tous les jours. Tout autre est le couronnement du portail, avec ses trois niches vides de leurs statues, inégales de dimensions, placées à des niveaux différents, entre lesquelles s'élèvent deux cariatides ailées, qui n'ont pas, tant s'en faut, la grâce des cariatides engainées des vieux hôtels toulousains, deux cariatides ailées, disons-nous, qui portent un fronton à ligne courbe.

» Le dessin, l'exécution de la sculpture, comme aussi la qualité de la pierre employée, tout diffère ici, et, encore que cet ensemble ne soit pas dénué d'harmonie, il est difficile de n'y pas reconnaître une influence, sinon d'y voir un spécimen de ce déplorable style qui a pénétré partout, et auquel l'église du Gesù de Rome a donné son nom. Le couronnement du portail nous semblerait dater du dernier tiers du dix-septième siècle.

* * *

» Cependant, les moines avaient agrandi leur enclos primitif, et la Chartreuse de Toulouse, qui se composait, en 1591, de l'étroit Collège de Moissac, d'une vigne qui en dépendait, et d'un jardin adjacent, comprenait, dès 1630, à peu près tout le terrain qui s'étendait entre la rue Valade, l'enclos des Capucins, l'hôpital de Sainte-Radegonde, la rue des Escousières, la rue de la Boule-Longue, le cimetière de Saint-Pierre-des-Cuisines, en attendant d'atteindre, et, finalement, en 1716, de dépasser le rempart (1).

» Dans cet emplacement, les moines purent, vers 1650, tracer à leur aise le grand cloître, vaste parallélogramme formé d'arcades surbaissées, à clef armoriée, et sur lequel s'ouvraient vingt-cinq cellules, c'est-à-dire vingt-cinq logis de religieux, et qui se rattachait à l'église, à l'angle du chœur. Par une série de quittances et de baux à besogne passés avec le prieur, Dom Antoine Blanconne, nous connaissons le nom du maçon, Pierre Viguièr dit Montaud, et du charpentier, Dominique Sabatou, qui travaillèrent jusqu'en 1669 (2).

» En terminant leur monastère, les moines se préoccupèrent d'achever

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 84.

(2) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 142.

leur église. En 1650, une inscription en fait foi, on travaillait à la construction du dôme ; le 17 mai 1653 (1), le nommé Guillaume Peschaud s'engageait, par contrat envers le syndic des Chartreux, Dom Antoine Augier, à couvrir le dôme, l'église et les constructions déjà existantes de la Chartreuse ; il demandait quatre ans pour mener l'œuvre à bonne fin. Ce bail fut renouvelé, en 1658 (2), entre le même Peschaud et le nouveau syndic, Dom Jean de Boyer. En 1671 (3), nouveau bail à besogne « pour la couverture du dôme, clocher et dépendances, entre Dom Urbain Auban, syndic, » et « Julien Druilhe, recouvreur de toits, demeurant à Toulouse, en face de Saint-Etienne. »

» Guillaume Peschaud et Julien Druilhe sont les seuls ouvriers ayant travaillé à la construction de l'église, dont le livre de comptes des Chartreux nous révèle le nom. Encore ne s'agit-il que des couvreurs ; nous ignorons qui éleva ce dôme, véritable lanterne carrée, aux angles de pierre et de brique, dont les fenêtres portent, à la clef de leur cintre, l'écu de la Chartreuse ; nous ignorons aussi l'auteur de cette charpente, dont les contrecourbes accentuent la corniche du dôme et se confondent, à leur sommet, avec les lignes du lanternon ; ensemble qui n'est pas sans analogie avec certaines œuvres du temps de Henri IV, et dont l'élégante silhouette contraste heureusement avec la lourde rotonde de La Grave, sur l'autre rive du fleuve.

* * *

» Par une anomalie qu'il faut bien admettre, puisque la preuve en est sous nos yeux, le dôme était construit et couvert, tandis que l'église n'était pas voûtée. Dans une pièce datée de 1704 (4), le prieur de la Chartreuse, Dom François Hébrais, se plaint expressément de ce que, à raison de la diminution soudaine des ressources du couvent, l'église n'a pas encore de voûte, mais un plafond de bois.

» D'un bail à besogne, passé par devant Me Puginier, entre Dom Jean de Boyer et un plâtrier nommé Jacques Maury, il résulte qu'en 1657, la nef et le chœur étaient encore éclairés par les fenêtres rectangulaires dont nous parlions en commençant. Il est question, dans ce bail, d'allonger les fenêtres en en supprimant le glacis (5).

» Ce qui prouverait, à défaut du témoignage positif de Dom Hébrais, que l'on ne songeait aucunement, en 1657, à poser la voûte actuelle ; ce qui

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 142.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) *Id.*, *ibid.*

(4) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 177.

(5) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 142, fol. 176.

prouve aussi que la sacristie, la salle capitulaire et les oratoires contigus n'étaient pas voûtés, le comble de la salle capitulaire et de la sacristie couvrant complètement les primitives fenêtres du chœur.

» D'autre part, autant qu'il est permis d'assigner une date à une œuvre d'art sur un examen intrinsèque de l'œuvre, nous croyons impossible de faire remonter les belles boiseries de la chapelle de l'entrée du chœur à une époque plus récente que le dernier tiers du dix-septième siècle. Or, ces boiseries n'ont pu être exécutées pour cette chapelle que dans son état actuel : il faut conclure que c'est vers cette même époque, dernier tiers du dix-septième siècle, que la sacristie et la salle capitulaire ont été voûtées. Leurs voûtes d'arêtes sont très légères, renforcées d'un doubleau peu saillant, terminé, à sa retombée, par une élégante console.

» A moins de supposer que le chœur ait été totalement privé de jour, force est d'admettre que, dans le même temps, on entreprit de voûter l'église, en commençant par exhausser les murs, dans lesquels on ménagea l'ouverture des fenêtres actuelles. Mais la voûte ne fut pas construite ; évidemment, une violente interruption fit suspendre les travaux, et les formerets demeurèrent en arrachement. La voûte n'existait pas encore en 1715 ; il en est question, dans le livre des comptes, à partir de 1752.

» Quel événement suspendit les travaux entrepris ? Il est permis de conjecturer que ce fut la résurrection de la Chartreuse de Castres en 1674. Jusqu'à cette époque, la Chartreuse de Toulouse se considéra comme étant, et fut, en réalité, la Chartreuse de Castres transférée à Toulouse. Ce qui lui permettait de revendiquer une origine du quatorzième siècle, et, au point de vue pratique, de percevoir les revenus de la Chartreuse de Saix. Le Chapitre général, en 1674, prononça la nouvelle érection du couvent de Castres, ce qui enleva à celui de Toulouse la majeure partie de ses ressources. La Chartreuse de Castres, il est vrai, fut obligée de payer à celle de Toulouse une rente de cinq mille livres, mais elle le fit de très mauvaise grâce, et trouva bientôt moyen de rogner cette pension : ce qui fut l'origine, entre les deux couvents, d'un conflit qui dura trente ans. Faudrait-il s'étonner que leurs ressources annuelles étant soudainement diminuées de deux tiers, les Chartreux aient fait suspendre les travaux entrepris, puisque, comme s'exprime Dom Hébrais, « tandis que ceux de Castres tenaient table ouverte et bien servie, » les moines de Toulouse durent, par économie, supprimer jusqu'au dîner qu'ils offraient chaque année à messieurs du Parlement, suppression qui causait presque un scandale, et n'était peut-être pas sans danger (1) ?

» La charpente du chœur fut refaite et le comble exhaussé en 1786.

(1) Voir, au n° 177 du fonds des Chartreux, à la Préfecture, toutes les pièces du procès canonique entre les Chartreux de Toulouse et de Castres.

» A la différence des anciens murs, les parties nouvelles de l'édifice ont été construites avec des matériaux de qualité inférieure ; pas une moulure pour encadrer les nouvelles fenêtres ; les voûtes du chœur, que l'on dut réparer presque aussitôt après leur achèvement, sont si minces, que les murs très peu épais du chœur en maintiennent la poussée sans être éperonnés du moindre contrefort ; ici tout décèle l'économie et la hâte de finir.

» La dernière réparation touchant la construction est de 1786 (1). Les Chartreux eurent tout juste le temps de terminer leur église avant que la Révolution vint les en chasser.

II. — DÉCORATION DU CHŒUR : LES PEINTURES DE FRANÇOIS FAYET, LES BAS-RELIEFS DE PIERRE LUCAS.

» Les chartreux n'avaient pas attendu l'achèvement de leur église pour en meubler et décorer le chœur.

» Dès la construction de l'édifice, le chœur avait été disposé en arrière du sanctuaire et, selon les constitutions de l'ordre, divisé en deux parties, l'une pour les religieux, l'autre pour les frères. Le chœur des frères, de dimensions restreintes puisqu'il n'excédait pas la longueur d'une travée, s'ouvrait immédiatement sur le porche et précédait le chœur des moines. Le revers des stalles faisant retour à l'extrémité du chœur des religieux formait la séparation ; à ces revers étaient adossés deux autels aujourd'hui détruits, mais dont l'emplacement est reconnaissable sur le pavé. L'entrée du chœur des moines entre ces deux autels fut fermée par une porte en fer forgé, avec ornements de tôle repoussée ; bel ouvrage dont les lignes flexueuses et fermes aboutissent à un élégant fronton qui complète cet ensemble monumental.

» Nous ne parlerons pas autrement de cette grille qui n'est pas sans quelque analogie avec celles d'Ortet à la cathédrale et paraît dater du même temps ; non plus que des soixante-deux stalles de chêne très simplement sculptées, qui garnissent les deux côtés du chœur. Les ornements des jouées indiqueraient le commencement du dix-septième siècle. — Nous entendons ne parler que de la décoration qui revêt les murs, depuis le sommet des dorsaux des stalles jusqu'à la naissance de la voûte.

» C'est en 1657 que fut commencée cette décoration qui se réduisait, au début, à une double corniche et à un encadrement de plâtre autour des tableaux placés entre les fenêtres primitives, décoration qui est devenue, finalement, ce double étage de panneaux rectangulaires dont le premier, immédiatement au-dessus des stalles, comprend une suite de peintures à

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 177.

l'huile directement appliquées sur le mur, et dont le second, de dimension plus haute, se compose d'une alternance de bas-reliefs de plâtre et de peintures sur toile.

» Le 24 janvier 1657, le syndic des chartreux, Dom Jean de Boyer, passait un bail à besogne avec « Pierre Maury, maistre plâtrier de la présente ville, » bail aux termes duquel Pierre Maury s'engageait « à enduire de plâtre l'église du costé des religieux, » c'est-à-dire le chœur, « à faire deux corniches de plâtre, l'une au-dessus, l'autre au-dessous des tableaux qui sont entre les fenestres, » à encadrer ces mêmes tableaux « d'une mouleure de plâtre » dont le profil est déterminé.

» Il ne peut être question que des fenêtres primitives, murées depuis, et non des fenêtres actuelles; personne n'aurait l'idée d'appliquer des tableaux à un endroit du mur destiné à porter la retombée des voûtes. Et les tableaux qu'il s'agit d'encadrer sont, sans nul doute, ces méchantes toiles représentant les traits de la vie du Christ, d'un coloris faux, d'un dessin détestable, et qui alternent aujourd'hui avec les bas-reliefs.

» Dans le même bail, Jacques Maury s'engageait à « relier un cadre de plâtre » au-dessous de chaque grand tableau, et, selon que le syndic le jugerait à propos, « à abattre et eschancrer les glassis du bas des fenestres. » De fait, au-dessous de chaque grand tableau fut mouluré un cadre de plâtre avec corniche faisant saillie, et qui relia la base des tableaux au sommet des dorsaux des stalles. Les fenêtres furent-elles « eschancrées » ? Nous l'ignorons; mais le nu du mur compris entre la base des fenêtres et les stalles reçut un cadre de plâtre de même hauteur, de moindre largeur que ceux dont nous venons de parler, et terminé à ses angles supérieurs par une pointe en cabochon, suite de cadres sectionnant le mur et appelant des peintures.

» Cette décoration, strictement linéaire et anguleuse, semblait froide; aussi, en attendant qu'on eût le moyen d'appeler des artistes, le prieur Dom Antoine Blanconne, profitant de ce qu'il faisait « passer l'église en couleur » par « Jacques Lamothe, maistre peintre de la ville de Cahors, » stipulait-il dans le bail à besogne que ledit peintre appliquerait aux corniches nouvellement faites « une décoration en feuillage et grisaille. » Ce n'est pas de grand art qu'il s'agissait; c'était un supplément au travail principal qui était de badigeonner l'église et de peindre à l'huile les châssis des fenêtres (1).

» C'est François Fayet qui devait apporter au chœur des Chartreux sa première décoration artistique. L'auteur des *Recherches sur les institutions de Toulouse et sur les artistes toulousains* (2) attribue expressément à Fayet

(1) Arch. dép., fonds des Chartreux, n° 142.

(2) Joseph Maillot. Son précieux et curieux ouvrage est demeuré manuscrit;

« les Anachorètes qui sont aux Chartreux, » c'est-à-dire dans les encadrements moulurés en 1657 par Jacques Maury. L'auteur désigne-t-il uniquement les Pères du désert et ermites, peints au-dessous des grands tableaux ? Entend-il, en outre, les scènes de la vie de S. Bruno ? Ces diverses scènes, traitées en clair-obscur, se composent toujours d'un groupe de personnages ; tandis que les anachorètes, peints au naturel, sont autant de figures isolées ; aussi la comparaison est-elle rendue plus difficile ; à raison des mêmes qualités d'une part, et plus encore, à raison des mêmes faiblesses dans le dessin, nous inclinons à attribuer au même auteur ces deux séries de peintures.

» Ces peintures de Fayet datent de 1683.

» François Fayet, Rémois d'origine, Toulousain par aventure, était arrivé à point, à la suite d'Hilaire Pader, pour ressusciter la peinture décorative et réagir contre le maniérisme d'Ambroise Frédeau ; nul artiste qui ne rende justice à son *Triomphe de saint François de Paule*, qui occupe la voûte de la sacristie des Minimes.

» Aux Chartreux, le champ était plus exigü et divisé : douze panneaux à décorer et de la dimension d'un tableau de chevalet. Fayet représenta les saints patrons de la vie érémitique, depuis saint Jean-Baptiste jusqu'à saint Bruno : saint Jérôme, saint Antoine, saint Paul ermite, le prophète Elie et les Pères du désert forment la chaîne qui relie les deux saints.

» Cet espace restreint ne permettait pas à Fayet de déployer ses qualités de fresquiste ; toutefois, il demeura là ce qu'il s'était révélé ailleurs : simple, calme, et évitant, comme à dessein, les attitudes savantes, mais aussi les gestes aisément emphatiques du grand siècle.

» A une ou deux exceptions près, l'artiste n'a placé qu'une seule figure dans chaque panneau et, vu l'échelle adoptée ainsi que les proportions du cadre, il représente le personnage à genoux ou assis, méditant ou priant.

» La scène est forcément partout à peu près la même ; l'artiste néanmoins a varié les attitudes ; à tous les sujets représentés on préférera, pensons-nous, le S. Bruno en prière. Il faut noter aussi l'importance que le paysage a prise dans ces peintures ; un peu plus, ce serait le paysage historique. Outre le lointain qui forme le fond, il y a jusqu'à quatre et cinq plans. D'ailleurs, à part les rochers anguleux de la grotte de Saint-Jérôme, c'est toujours la même famille de paysage ; mêmes abondantes frondaisons, mêmes collines à croupe molle, même ciel d'azur pâle orlé de rose. Les solitaires de Nitrie ne s'étaient jamais vus en un cadre aussi verdoyant.

» Chose étrange : ce n'est que sur le tard et sans maître, uniquement,

M. l'abbé Douais, dont la bienveillance nous est si honorable et si précieuse, a mis à notre disposition l'exemplaire qui lui appartient, et qui paraît être le premier brouillon de l'auteur.

paraît-il, en s'efforçant d'imiter André Lèbre, que Fayet avait commencé de peindre. Jusqu'alors, il s'était borné à dessiner, et telle était son habitude, qu'il ne dessinait plus que « de manière, » comme on disait alors, et qu'il lui arrivait de faire des tableaux sans tracer d'autres lignes que les traits qu'il indiquait, au pinceau, à mesure qu'il peignait. Sa facilité même l'a-t-elle trompé ? Aux Chartreux comme aux Minimes, ses figures sont çà et là inexactes et même mauvaises de proportions, mal équilibrées, faiblement dessinées ; par contre, on admire aux Minimes, on devine aux Chartreux, sous la couche de poussière accumulée sans interruption, au moins depuis cent ans, la tonalité chaude de son coloris (1).

» Les dix panneaux oblongs qui alternent avec ceux-ci se réfèrent à saint Bruno. Ce sont les épisodes de la vie du fondateur des Chartreux, les sujets qu'avait traités Lesueur, depuis la résurrection tragique qui incidenta les funérailles du chanoine Raymond, jusqu'à la mort du patriarche. Les figures sont peintes en grisaille sur un fond obscur, assombri encore davantage depuis que les couleurs ont poussé. Le dessin en est incorrect en maint endroit. Çà et là, quelques réminiscences de Lesueur : par exemple, le saint Bruno exhortant ses compagnons rappelle tout à fait le saint Bruno enseignant, des Chartreux de Paris. Nulle préoccupation d'exactitude iconographique dans le costume ; à part les vêtements monastiques, l'anachronisme est partout : saint Hugues porte le camail de soie moirée, la croix pectorale maintenue par un ruban violet, le rochet à étroite bordure de dentelle des prélats des dix-septième et dix-huitième siècles ; par contre, le seigneur qui reçoit l'apparition de saint Bruno est costumé en guerrier antique.

* * *

» La décoration du chœur s'acheva au milieu du dix-huitième siècle. Quand on avait voûté la sacristie et la salle capitulaire et commencé de voûter le chœur, on avait dû murer les hautes fenêtres de la première construction ; ce qui donnait un plein à décorer entre les grands tableaux du chœur. On décida d'appliquer des bas-reliefs, et Pierre Lucas fut chargé de les exécuter.

» Cet artiste touchait à la fin de sa carrière. Il devait mourir en 1752 ; il signa son œuvre achevée en 1749. Ce qui lui avait manqué pour être célèbre, disait-on, c'était surtout l'occasion d'exercer son ciseau. On louait les statues de petit module qu'il avait achevées à loisir dans son atelier, mais on ne connaissait guère de lui, comme œuvre de grande dimension, qu'un

(1) Voir B. Bénézet, *Histoire de l'Art toulousain*.

groupe en ronde bosse représentant deux captifs aux pieds d'un ange, au portail du couvent des Trinitaires.

» Lucas avait à modeler dix grands bas-reliefs, entre les tableaux, plus deux autres bas-reliefs de même hauteur, mais plus larges, pour le chevet de l'église, au-dessus de l'entrée des moines.

» L'artiste adopta, comme sujet de ces deux bas-reliefs, le vœu de saint Charles Borromée et le repentir de saint Pierre; pour les dix autres bas-reliefs, il choisit, ou on lui indiqua dix compositions allégoriques : les vertus théologales, les vertus cardinales, les vœux ou vertus de religion (1). Il serait intéressant de rechercher, à travers les époques de l'art chrétien, les diverses manières dont on a traduit ces allégories, depuis les aériennes figures de Giotto à l'Arena, et de Taddeo Gaddi à la Chapelle des Espagnols, jusqu'à la composition purement académique et classique. Tel est bien, en effet, le caractère des bas-reliefs de Lucas.

» Ces dix figures de femme sont des types idéalisés, devenus impersonnels, généralisés par les draperies, particularisés par les attributs. Les draperies, soigneusement étudiées, indiquent le mouvement du corps qu'elles recouvrent; le geste, en général, est sobre et modéré.

» Ces compositions étant placées très haut, Lucas en a accentué le relief; les têtes sont traitées presque en ronde bosse; le bord des vêtements, au contraire, est modérément indiqué, presque dessiné; peut-être trouverait-on quelque mollesse dans la liaison du contour avec le fond. Lucas n'a pas cherché à indiquer la perspective, et personne ne lui reprochera de ne pas s'être évertué à donner, dans un bas-relief, l'illusion de l'espace.

» Pierre Lucas était l'élève de Marc Arcis; il tenait de son maître le goût antique, la dignité, la correction; mais il ne possédait pas son élégance et sa grâce; combien les figures de Lucas paraissent froides, à côté des groupes d'allure si vivante, d'un mouvement si harmonieux, qui décoraient la nef de Saint-Jérôme!

» A en juger par ses bas-reliefs chez les Chartreux, Pierre Lucas eût mieux reproduit les œuvres, d'attitude ordinairement calme, de la sculpture grecque, que les œuvres, plus mouvementées, de la sculpture romaine; à preuve, c'est que, quand il veut animer ses figures, il tombe aisément dans l'afféterie, le maniéré, ou l'emphatique. Tels sont, au fond de l'Eglise, les grands bas-reliefs de saint Charles et de saint Pierre, aujourd'hui dissimulés, sans grand dommage pour l'art, par l'orgue des Jacobins, transporté en ce lieu. Sa Pauvreté prend une attitude d'opéra pour se détourner des richesses; son Obéissance, le doigt sur la bouche, est guindée; sa

(1) Voici l'ordre de ces compositions : côté droit du chœur, à partir de l'entrée des moines : l'Obéissance, la Chasteté, la Force, la Justice, l'Espérance; côté gauche : la Pauvreté, la Prudence, la Tempérance, la Charité, la Foi.

Charité minaudes ; sa Chasteté, ennuyée et endormie, est pour donner le pressentiment des sujets de pendule du premier empire. Mais il convient de louer les autres figures, spécialement la Force, laquelle, d'ailleurs, a plus de grâce que de fierté. .

» Pierre Lucas a signé et daté son œuvre : *Petrus Lucas invenit et fecit anno 1749.*

» Trente-six ans plus tard, Mortreuil modelait ses groupes d'anges musiciens ; et le fils de Pierre Lucas, François Lucas, sculptait les admirables anges de l'autel. Quelle distance entre les compositions gênées du père et l'œuvre si vivante du fils ! Il semblerait que, se substituant à son père, François Lucas eût hérité, pour les affiner et les ennoblir à la fois, des qualités de Marc Arcis. »

Le Secrétaire adjoint,
LÉCRIVAIN.

PRIX DES VOLUMES DE LA COLLECTION DES *MÉMOIRES* :

Tome I ^{er}	30 fr.	Tome IX	8 fr.
— II	20	— X	8
— III	20	— XI	6
— IV	20	— XII	6
— V	20	— XIII	6
— VI	20	— XIV	6
— VII	20	— XV, fascicule I.	2
— VIII	6	— — fascicule II.	2

Prix de la collection des *Mémoires*. 180 fr.

PRIX DU *BULLETIN* :

Un fascicule séparé	1 fr.
Par cinq fascicules	50 c.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU
MIDI DE LA FRANCE

Gloriae Majorum.

SÉRIE IN-8° N° 20.

Séances du 23 mars 1897 au 13 juillet 1897 inclus.

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1897

Fondée en 1831, la Société archéologique du midi de la France a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret du 10 novembre 1850. Elle se compose de membres honoraires, de membres résidants, de membres libres et de membres correspondants. Elle décerne, chaque année, des prix et des médailles d'encouragement. Le prix fondé par le docteur Ourgaud est de la valeur de 200 francs; celui fondé par M. de Clausade est de la valeur de 300 francs. Les séances de la Société ont lieu le MARDI de chaque semaine. La Société publie un *Bulletin* périodique et des *Mémoires*. Les MEMBRES HONORAIRES, LIBRES et CORRESPONDANTS ont le droit d'assister aux séances et d'y faire des communications.

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

- M. le Dr OURGAUD a fondé un prix qui porte son nom, d'une valeur actuelle de 200 francs.
M. DE CLAUSADE a fondé un prix qui porte son nom, d'une valeur actuelle de 300 francs.
M. BONNEL, de Narbonne, a fait un legs de 4,000 francs.
-

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

MM. DE LAHONDÈS, président.	MM. LÉCRIVAIN, I.  , secrétaire adjoint.
MÉRIMÉE,  , I.  , directeur.	BON DE RIVIÈRES, archiviste.
L'Abbé DOUAIS, secrétaire général.	DELOUME,  , trésorier.

COMMISSION D'IMPRESSION ET DE LIBRAIRIE

MM. CARTAILLIAC.
BRISSAUD.
MASSIP.
DURRBACH.

COMMISSION ÉCONOMIQUE

MM. PASQUIER.
DE REY-PAILHADE.
SAINT-RAYMOND.

AVIS IMPORTANT

Prière aux membres correspondants de faire parvenir très exactement à M. le Secrétaire général tout changement de résidence et d'adresse pouvant les intéresser.

Dans le cas où il n'y a pas d'ordre du jour indiqué ou réglementaire, les séances ordinaires ont lieu, *de droit*, sans convocation écrite préalable, le mardi de chaque semaine, à 8 heures.

Le terme fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours est le **1^{er} mai**.

Les ouvrages et envois doivent être adressés à M. l'abbé Douais, secrétaire général de la Société, place Saint-Barthélemy, 6.

Le siège de la Société est fixé à l'hôtel d'Assezat. La bibliothèque est ouverte, le mardi et le mercredi, de 2 à 4 heures de l'après-midi.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

Gloriae Majorum.

Séance du 23 mars 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

Sur le rapport présenté au nom de la Commission par M. PASQUIER, la Société élit membre correspondant M. Vidal, chef de bureau à la préfecture du Tarn.

M. Pasquier signale à la Société les actes de vandalisme commis dans le département de la Haute-Garonne, à Vaudreuil, où on a détruit une statue funéraire du quinzième siècle qui ornait le tombeau des Vaudreuil, près de l'église abandonnée de ce pays, et à Saint-Aventin, où les fresques de l'église, classée cependant parmi les monuments historiques, ont été presque entièrement recouvertes d'un badigeonnage au lait de chaux.

M. PONSAN, autorisé à faire une communication à la Société, lit la note suivante :

Toulouse à l'époque romaine, d'après les médailles.

« Depuis mon enfance, j'ai toujours eu un goût très prononcé pour les médailles romaines. Pendant au moins quarante-cinq ans, j'ai cherché un peu partout. J'ai assisté à toutes les démolitions, fouillant, interrogeant les

ouvriers, et je dois dire que j'ai été assez heureux, surtout dans mes débuts.

» Etant très lié avec l'antiquaire Soulages, qui a été mon maître et mon conseiller, j'ai participé avec lui aux fouilles de Vieille-Toulouse, dans la propriété de M. Berdoulat ; là nous avons fait de belles et intéressantes trouvailles (vers 1846-47 et en 1853) :

» 1^o Poteries, quelques-unes entières (c'était de petits vases), d'autres brisées, lampes ; nous n'avons rien trouvé de grand ou de bien remarquable. J'ai cédé ces poteries à M. de Sevin ;

» 2^o Des verreries, fioles, beaucoup de fragments de verre d'une belle irisation, que j'ai cédés au docteur Fournalès ;

» 3^o Des bijoux, anneaux, pierres gravées, phallus, et des quantités de fragments de cuivre et de bronze, boucles, agrafes et épingles en bronze et en os, des dés à coudre, des hameçons, des grains en bronze et en verre, beaucoup de lampes en terre (M. Soulages en avait en bronze). Entre autres curiosités, nous avons trouvé un atelier de fabricant d'objets en cuivre et fer : marteaux, cisailles, plateaux de balances, chaînes, en partie en fer oxydé. Nous avons donné ces objets au Musée ; mais on n'en a pas fait grand cas, car ils ont disparu.

» Je laisse de côté ces trouvailles pour ne m'occuper que des médailles, les seules choses qui m'intéressaient alors, et que j'ai conservées.

» Toutes celles que nous avons trouvées sont connues : ce sont des médailles grecques, gauloises, celtibériennes, marseillaises et romaines.

» Les grecques étaient rares, à part celles du trépied, où se trouve le mot ΛΟΥΚΟΤΙΟΣ.

» Les gauloises, en argent, presque carrées, avec un fragment de tête, et au revers des anneaux ou des haches, étaient très communes ; nous en avons peu trouvé en bronze : les paysans appelaient celles en argent des *mauros*, et celles en bronze des *sarrasinos*.

» Les celtibériennes, assez communes, étaient, en général, du même type : une tête, et au revers un cheval avec une inscription. J'en avais quelques-unes bien belles que j'ai échangées, pour quelques grands bronzes rares, avec M. Chalande, qui les a cédées à M. de Saulcy.

» Les marseillaises, avec une tête de femme, l'inscription ΜΑΣΣΙΑΙ..., et un lion au revers, n'étaient pas rares ; on en trouvait une petite comme un sesterce romain, qui portait un M, que j'ai supposé être aussi une marseillaise.

» Les consulaires y étaient assez communes en argent, beaucoup plus rares en bronze (1). J'y ai trouvé quelques as, un surtout très beau ; trois Jules César en gr. bronze, au revers de la proue.

(1) Voir à la page 100 la liste des consulaires que j'ai eues en argent.

» Les médailles de la colonie de Nîmes y étaient très communes. J'en ai conservé quelques-unes très belles et très variées de fabrication, certaines assez barbares. J'ai aussi trouvé quelques médailles de Vienne, mais aucune entière. Je dois dire à ce propos que nous trouvions souvent des grands bronzes partagés en deux. Evidemment, c'était fait à dessein, mais dans quel but? Je l'ignore. Pendant plusieurs années, je suis revenu tous les jeudis à Vieille-Toulouse, et j'y ai trouvé toujours les mêmes choses.

» Je n'ai jamais rien trouvé après Auguste qu'un moyen bronze de Tibère.

» A Toulouse, au contraire, dans la partie sud, j'ai trouvé de belles suites du Haut-Empire. Lorsqu'on a abaissé le niveau de la place Saint-Michel, et surtout quand on a construit l'église et la résidence des Jésuites, j'ai fait dans ces places de bonnes trouvailles. Dans cette dernière, j'ai trouvé plus de cinquante grands bronzes, en général assez bien conservés. Voici à peu près la suite qu'ils formaient : Néron, Vespasien, Titus, Titus (*carpentum*), Julia Titi (*carpentum*), Domitien, Nerva, Trajan, Plotine (une rareté), Hadrien, Sabine, Antonin, Faustine, Marc-Aurèle, Faustine jeune, Lucile. Il n'y avait aucune pièce du Bas-Empire. Dans la partie nord de la ville, au contraire, le Bas-Empire était très commun.

» Dans le terrain où on a construit l'église de Saint-Aubin et dans l'ancien cimetière qui était à côté, j'ai trouvé des quantités de petits bronzes du Bas-Empire, et presque rien du Haut.

» Voici maintenant les conclusions que je tire de toutes ces trouvailles : Vieille-Toulouse, à l'époque gauloise, devait être non une ville dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, mais une agglomération de Gaulois, les Tolosates, probablement, qui donnèrent leur nom au lieu où ils vivaient. A cette époque, il est très possible que le bas des coteaux et l'emplacement de la ville actuelle n'étaient que des marais, ce qui expliquerait la présence de cette peuplade sur un lieu élevé, qui leur servait en même temps de point stratégique.

» La position de cette peuplade entre l'Espagne et Marseille devait favoriser probablement les marchés qui devaient s'y tenir. Et cela expliquerait la quantité et la diversité des monnaies qu'on y trouve.

» Lorsque, plus tard, la civilisation romaine s'étendit sur la Gaule, Vieille-Toulouse ne se trouvant pas dans une position favorable pour la fondation d'une ville, la peuplade descendit dans la plaine, et la nouvelle Toulouse se fonda et s'agrandit peu à peu vers le nord.

» Il est à remarquer que je n'ai jamais trouvé, dans Toulouse, aucune monnaie de Vieille-Toulouse soit romaine de la république, soit gauloise soit autre de la même époque. Cela prouverait que la ville actuelle n'existait pas avant Auguste.

» J'ai lu quelque part que les villes tendent toujours à s'avancer vers le

nord. Nous en voyons là une preuve qui dure encore, car la partie sud de Toulouse n'a guère changé, tandis que toutes les nouvelles constructions se font toutes vers le nord. »

Médailles de famille trouvées à Vieille-Toulouse.

Denier f. Antistia.

Id. f. Atilia.

Id. f. Aquilia.

Accoleia.

Cassia.

Cloulia.

Licinia macer.

Licinia nerva.

Marcia.

Porcia.

Rubria (quinaire).

Rubria.

Rutilia.

Titia.

Vettia.

Fonteia.

Séance du 30 mars 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le Baron DE RIVIÈRES donne lecture à la Société du travail suivant :

Notes Toulousaines et Albigeoises.

I

STATUE DE LA VIERGE A ALBI.

« Cette statue provient, dit-on, de l'église paroissiale de Saint-Affric supprimée à la révolution (1); c'était une des sept paroisses d'Albi. D'une hauteur de 0^m,68^c, cette image figure la Vierge assise, tenant de son bras gauche le divin enfant. La figure est calme et pleine de noblesse; un voile

(1) Voir l'inventaire que nous avons publié de cette église dans le *Bulletin de la Société*, séance du 29 mars 1892.

recouvre le derrière de la tête. La Vierge et l'enfant ont subi de cruelles mutilations. Ainsi, la Vierge a perdu la main et l'avant-bras droit, et l'enfant Jésus n'a plus que sa main droite bénissante. Les deux têtes portaient chacune une couronne fleuronnée dont les fleurons ont presque tous disparu. La Vierge, assise sur un siège pentagonal sans dossier, a les pieds chaussés.



L'ensemble de la sculpture et les plis anguleux de la robe permettent d'assigner comme date à cette image, la fin du quatorzième siècle ou les premières années du quinzième. Elle est en bois de noyer, a été peinte, et sur le bois était un apprêt de toile et de chaux ou de plâtre. En somme, cette vénérable statue est empreinte d'un caractère de religieuse majesté. L'artiste inconnu qui la sculpta avait voulu figurer non seulement une mère, mais une reine, et il lui donna un air de grandeur et de beauté majestueuse que le temps n'a pu détruire.

II

NOTES SUR LA CATHÉDRALE D'ALBI (ouvrage anglais, par R.-W. Twigge, esq.).

» L'auteur commence par faire la topographie extérieure de l'église et du château des vicomtes, situé dans le quartier adjacent ouest, appelé depuis Castelviel. Puis il fait l'histoire de la construction de l'édifice. Il en réunit successivement les diverses parties en s'aidant, pour les détails historiques, des divers auteurs qui se sont occupés de ce monument. Sa description est

assez fidèle, sauf quelques légères erreurs ; ainsi, il place le cloître aujourd'hui disparu au sud du baldaquin, et par conséquent au sud de l'église, tandis que c'est au nord de l'église qu'était ce cloître.

» Arrivé sur le seuil de l'église, l'auteur, après avoir admiré l'habile restauration de la porte de Dominique de Florence et du porche précédant la grande porte d'entrée, blâme les travaux du couronnement de l'édifice par la répétition à trente-trois exemplaires de l'unique tourelle qui existait près du chevet et servait à loger la cloche de l'horloge. Il dit, ce qui est vrai, que le résultat le plus clair a été de diminuer par la surélévation des murs et par la construction des tourelles la hauteur de la grande tour. Il aurait préféré voir l'édifice terminé par un crénelage bas au lieu des tourelles et des arcatures aveugles imitées de celles qu'on voit aux galeries du clocher. L'auteur déplore aussi, et non sans raison, les démolitions successives de la trésorerie, du cloître, la mutilation de l'enceinte fortifiée au midi de l'église, ainsi que la disparition de la rue encadrant le portail de Dominique de Florence et des pittoresques maisons de bois qui environnaient la place aux Herbes et les rues adjacentes.

» Puis il décrit minutieusement et avec admiration les diverses parties intérieures de la cathédrale, les peintures de la grande voûte et mentionne les restes de la décoration exécutée au quatorzième siècle, sous l'évêque Bérauld de Fargis, et retrouvée, en 1861, dans la restauration des tribunes du chevet par Denuelle. Il note celles du Jugement dernier et celles des chapelles. Pour cette dernière série, il suit l'ordre adopté dans le procès-verbal de visite de Charles Le Goux de la Berchère (1). Il passe de là au chœur et au jubé dont il loue la délicatesse des sculptures et la statuaire à l'extérieur et à l'intérieur (2). L'auteur déplore le vandalisme de l'époque révolutionnaire qui enleva les statues du jubé, détruisit le maître-autel du chœur, et le vandalisme de 1831 qui remplaça le parquet de chêne du chœur par des carreaux blancs et noirs, et qui s'est continué en 1884 par la création de l'estrade dite des bateleurs, à l'extrémité occidentale de la cathédrale. S'il revenait maintenant à Albi, le consciencieux anglais qui a si bien décrit notre église, aurait à s'affliger encore plus en voyant les derniers travaux d'abaissement du sanctuaire du chœur et le déplacement, pour ne pas dire la réfection presque totale des vénérables stalles capitulaires (3).

(1) Il note le tableau de Blanchard (Sainte-Famille, 1628) dans la chapelle Saint-Pierre.

(2) Note de M^{sr} Barbier de Montault sur Saint-Paul dans la *Revue de l'Art chrétien*, an. 1887, p. 356.

(3) Ce travail a pour titre : *Notes on the cathedral church of S^t Cecily at Albi communicated to the Society of antiquaries of London*, by R. W. Twigge esq. Westminster printed by Nichol and son 1896, br. in-4°. Il a été publié dans la Revue anglaise : *Archaeologia*, vol. LV.

III

UN MARBRIER TOULOUSAIN.

» En l'année 1780, les administrateurs du collège d'Albi, dont dépendait l'église Saint-Affric, firent refaire l'autel au prix de 700 livres. Cet autel, en marbre rouge de Caunes, fut exécuté par les frères Mazzetty, marbriers de Toulouse. Ils envoyèrent pour le placer un de leurs ouvriers nommé Maderni. La correspondance relative à ce travail existe aux archives départementales du Tarn. Quelques années plus tard, en 1784, les mêmes marbriers Mazzetty frères exécutèrent un autel pour l'église du collège. Cet autel, dont le devis ci-joint s'élevait à 900 livres, était entièrement en marbre. Nous donnons le devis, copié sur une lettre de Mazetty :

» A Lille d'Alby, le 15 mars 1784.

» DÉTAIL.

» La table de l'autel aura 7 pieds 8 pouces de long, 2 pieds 2 pouces de large ; elle sera de marbre rouge incarné (*sic*) (couleur qui relève beaucoup les dentelles qui pendent ordinairement aux napes).

» Quatre consoles de marbre blanc veiné, incrustées de brocatelle d'Espagne, placées aux angles, porteront ladite table et seront elles-mêmes supportées par un socle de rouge, qui formera la base de tout l'autel.

» Au milieu, sera un grand panneau de vert de Gênes, bordé d'une petite doucine en bois doré et d'une large platebande de jaune de Sienne.

» Le gradin, l'arrière-gradin et le tabernacle seront tous de blanc veiné, incrustés les uns de vert et les autres de brocatelle.

» La gloire ou exposition qui est au-devant du tabernacle sera en bois doré, ainsi que la porte du tabernacle. Il y aura deux girandoles à deux branches chaque, et qui seront en fer doré.

» Je me charge aussi de faire tapisser en satin le dedans du tabernacle, et enfin de fournir tout ce qui concerne la construction dudit autel, sans cependant entrer en rien ni pour les marches, ni pour le marchepied.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Mazzetty. »

» Le devis ci-joint était accompagné d'un dessin, mais il n'existe pas dans ce dossier (1).

(Archives départementales du Tarn, D. 10.)

(1) L'église du collège, aujourd'hui Lycée d'Albi, existe toujours, mais l'autel actuel est en bois peint en faux marbre. Pendant la période révolutionnaire, cette chapelle fut transformée en salle de théâtre.

IV

UN TAPISSIER TOULOUSAIN.

» Nous avons trouvé il y a quelques jours, dans les archives municipales d'Albi, la note suivante, relative à l'achat d'une tapisserie fait chez un tapissier de Toulouse, nommé La Frute, qui habitait le quartier de Tounis :

« De chez mestre La Frute tapissier à Thounis vendu a monsieur tresorier des consuls de la ville dalby le 14^e septembre 1679 14 ca 12 pa
» tapisserie de 15 pa dautheur a 6^l 5^s c'est à dire 87^l 10^s
» thoile et emballage

1^l

88^l 10^s

» Suit la quittance.

» Fail a Tolose, le 14 septambre 1679.

» LA FRUTE, tapissier. »

» Cette tapisserie était destinée à la *grande chambre* de l'hôtel-de-ville d'Albi. Elle fut payée savoir : 51 l. sur les amendes de l'année courante, 37 l. 10 s. sur diverses recettes, plus 5 l. pour le port de la tapisserie de Toulouse à Albi (1). L'ordonnancement de cette dépense est signé de trois des consuls en exercice, les S^{rs} Gout, Massol et Salvignol. Le trésorier des consuls était Jacques Adhémar. » (Archives municipales d'Albi, CC, 505.)

M. DE LAHONDÈS ajoute, au sujet de cette dernière note, que l'histoire de la tapisserie à Toulouse est encore à faire, et que les principaux ateliers de tapisserie étaient dans l'île de Tounis.

M. de Lahondès signale l'analogie qu'il y a entre les sculptures de Michel-Ange et les cariatides de la porte de l'Hôtel de Pierre, à Toulouse ; cela donnerait quelque poids à la légende qui fait de Bachelier un élève de Michel-Ange.

M. l'abbé Douais dit qu'il a trouvé une pièce prouvant que Bachelier était également ingénieur. M. le baron DÉSARZARS rappelle qu'il avait fait aussi un projet de canal du Midi, qui a été imprimé par Lafaille.

Séance du 6 avril 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. CARTAILHAC lit une lettre écrite par M. Trey-Signalès à M. le Ministre de l'instruction publique relativement à l'état lamentable où est laissée

(1) Cette tapisserie a disparu ; elle avait donc 14 cannes 12 pans de long et 15 pans de large.

l'église de Valcabrère (basilique de Saint-Just). Sur la proposition de M. Cartailhac, la Société décide d'écrire à M. le Ministre pour attirer son attention sur ce monument.

M. l'abbé DOUAIS présente, de la part de M. l'abbé Couret, le dessin de l'église de Benque (canton d'Aurignac).

M. l'abbé DOUAIS communique plusieurs documents tirés des archives des notaires de Toulouse.

M. l'abbé GALABERT, membre correspondant, communique le travail suivant :

Note sur les Etats de Rivière-Verdun.

« Nul dépôt d'archives n'a révélé les procès-verbaux des Etats de la judicature de Rivière-Verdun ; seul le volume n° 3356 de la Bibliothèque nationale, fonds français, renferme les doléances collectives adressées au maréchal de Matignon, en 1587 (1) ; c'est pourquoi il faut attacher de l'importance aux moindres pièces éparses qui mentionnent la tenue de ces Etats. Nous avons eu la nince fortune d'en retrouver plusieurs, dont nous donnons ci-après l'analyse.

» *L'assemblée du pays* de Rivière-Verdun eut lieu à Rieumes le 4 janvier 1585 ; nous savons seulement qu'elle fixa la mande de Grenade à 982 écus 54 sols 7 deniers (2).

» Les Etats furent tenus à Grenade le 17 avril 1586 ; il y fut décidé qu'on soudoyerait 100 salades aux frais du pays, pour être tenues en garnison moitié à Verdun et dans les autres villes qui seraient désignées. Verdun ayant refusé cette garnison, Grenade demanda quinze salades de plus aux frais du pays (3).

» Le 5 mars 1587, Cassaigneau, député de Rivière-Verdun, avec ses confrères députés de Comminges, Condomois, Armagnac, Gaure, Astarac, assemblés par ordre du roi à Agen, présentèrent au maréchal de Matignon, gouverneur de Guyenne, leurs doléances afin d'aviser aux moyens de venir en aide à la couronne et remédier au malheur des temps.

» Ils se plaignirent que partie des deniers imposés étaient volés en les portant à la recette ; que le passage des armées de Montluc, La Valette, Villars, Biron, joint à la mauvaise récolte de la présente année, avaient ruiné le pays, de telle manière que bien des terres étaient abandonnées et nombre de personnes réduites à la mendicité. Ils demandèrent que, au

(1) Elles ont été publiées par M. le baron de Lassus dans la *Revue de Comminges*, VIII, p. 82.

(2) Arch. com. de Grenade (Haute-Garonne), registre in-folio des délibérations du corps de ville, en latin.

(3) Idem.

moyen d'une armée payée sur les finances du roi et les décimes du clergé, le roi recouvrât les villes occupées par les ennemis ; ils réclamèrent, en vue de les assujettir à l'impôt, la recherche des biens meubles et immeubles que les ennemis du roi baillaient à des catholiques, et encore que les receveurs des tailles fussent obligés de rendre compte des deniers perçus depuis huit à dix mois. Les députés consentaient une imposition de 60,000 écus pour les frais de la guerre à continuer ; mais ils exigeaient qu'un ou deux commissaires fussent présents pour contrôler l'emploi des fonds à cet objet, et ils demandaient que les gens de guerre observassent une exacte discipline.

» Le maréchal de Matignon accepta les offres et s'engagea à faire expédier les commissions des tailles à 28,000 écus par mois pendant six mois, moyennant cela le pays serait déchargé de toute imposition de vivres et de magasin. Il consentit qu'un commissaire se tint auprès de lui pour être témoin du bon emploi des fonds, et aussi que les reliquats, sauf ceux de 1586, fussent employés à cet effet (1).

» Il y eut réunion des Etats à Beaumont, le 25 mai 1588 ; le conseil de ville de Grenade, avisé le 24 seulement, résolut de ne pas y envoyer de député à cause de l'incompétence de l'assignation et du danger du voyage (2).

» En la même année, les Etats se trouvèrent encore réunis à Montréal-de-Rivière, sur l'ordre du maréchal de Matignon, commandant en Guyenne, le 1^{er} juillet, devant Jean Aliguieri, docteur en droit, lieutenant principal en la judicature au siège du lieu, assisté du procureur du roi. Furent présents, Jean de Sartry, docteur en droit, consul de Montréal, assisté de ses compagnons ; Pierre Souffarès, Aymeri Pelous, consuls de Gimont, Sans Descaubes, consul de Marciac ; Pierre de Barthes, docteur, consul de Grenade ; Reynier Dastrugue, consul de Trye ; Jacques Gineste et Bertrand Miraloup, envoyés par la ville de Verdun ; Arnaud Biel, consul de Cologne ; Dusen, docteur, consul de Simorre ; François Regaffre, député des consuls de Sainte-Foy. Ils donnèrent procuration à Jacques de Cassaignau, docteur, syndic du pays, pour emprunter 2,000 livres pour le service du roi et le bien du pays. Lachenal, notaire royal, le secrétaire des Etats. En vertu de ce mandat, Cassaigneau emprunta, le 9 octobre suivant, à Jacques d'Escars, seigneur de Merville, capitaine de cinquante hommes d'armes, par mains de Salvat du Gabre, docteur en droit, juge, la somme de 1,000 écus sol (3).

» Les députés des principales villes de Rivière-Verdun, de la vicomté de

(1) Bibl. Nat., fonds fr. 3356, déjà cité.

(2) Arch. com. de Grenade, reg. in-f° des délib. du conseil de ville, en latin, déjà cité.

(3) Reg. du conseil de ville de Grenade, déjà cité, à la date du 15 juin 1589.

Lomagne et d'Auvillars, des baronies de Faudoas, Launac, Marestaing et Terride, dans une réunion à Toulouse au mois d'avril 1589, avaient, devant la Cour du Parlement, juré de nouveau les articles de la Sainte-Union et décidé de soudoyer 60 lances et 40 argoulets sous le commandement du sieur de Faudoas (1)..., de contribuer à lever une armée pour la conduite du canon avec 400 arquebusiers, plus 400 autres arquebusiers pour mettre en garnison dans les principales villes (2). Cette décision ne fut pas exécutée, du moins en entier, car le 15 octobre suivant, les arquebusiers n'étaient pas recrutés, bien que l'argent nécessaire eût été imposé et levé. Le conseil de ville de Grenade décida que la quote-part de la ville ne serait pas remise au collecteur qui la réclamait, mais qu'elle resterait entre les mains des consuls; le 19 décembre, il décida que cette somme serait employée à payer la solde des gens envoyés par la ville au siège de Solomiac.

» A la dernière assemblée des Etats tenue à Beaumont, il avait été question d'une trêve pour le labourage; les députés mirent à cet effet une certaine somme à la disposition du sieur de Fodoas. Les négociations de ce dernier échouèrent; c'est pourquoi, le 12 septembre 1589, le vicomte de Bruniquel (3) et le sieur de Marguestaud (4), par pitié pour le pauvre peuple, et avec la permission du duc de Joyeuse, avaient repris les négociations. Les principales villes furent sans doute consultées à cet égard, car le 23 septembre, la ville de Grenade envoya des députés vers le vicomte de Bruniquel, à son château de Fontanas, près Grisolles, pour lui faire connaître leurs conditions que nous consignons ici : les laboureurs et les marchands devaient aller sans armes, ces derniers munis d'un passeport signé des consuls et d'un cosignataire de la trêve. On exigeait que le Mas-Grenier, l'Isle-Jourdain et Mauvezin entreraient dans la trêve; toutefois, contrairement à ce qui avait lieu en Languedoc, les hostilités ne devaient pas cesser entre gens de guerre.

» Le 24 octobre, les conditions de la trêve étaient arrêtées à Beaumont, entre M. de Devèze et Cassaignau. Grenade ne les accepta pas, parce que M. de Paulo, président au Parlement, fit savoir les 27 et 28 qu'il déplaisait

(1) Etude de M^e Coderch, à Grenade, Reg. de Jean Algayrès, not. de Grenade.

(2) C'était Jacques de Rochechouard, qui était baron de Faudoas, le 14 octobre 1565, d'après les minutes de P^{re} Thoele, not. de Bourret, en l'étude Lafon au Mas-Grenier.

(3) Du chef d'Anne de Lescure, qui lui avait porté le château de Fontanas, il avait la moitié de la justice de Canals et celle de Lapeyrière (Reg. de J. Algayrès, not. de Grenade, en l'étude Coderch, à Grenade, acte du 18 juin 1581.

(4) C'était Pierre d'Isalguier de Dieupantale, seigneur de Marguestand, près d'Aucamville, fils d'Annet et de Marguerite de Polastron de la Hillère. Il avait épousé le 1^{er} février 1570, Antoinette de Cruzy-Marcillac, et le 18 sept. 1583, Françoise d'Hautpoul.

à la Cour de faire aucune trêve avec les hérétiques. En conséquence, les consuls de Grenade avisèrent les laboureurs de prendre garde à leur bétail.

» Cassaignau ne se rebuta pas de cet échec, et il essaya de gagner le Parlement à ses idées ; deux députés de Grenade allèrent, le 23 janvier 1590, à Beaumont, entendre le résultat de ses négociations. Le 27, les députés écrivaient de Beaumont que M. de Devèze, qu'on était allé voir à Marsan, avait répondu qu'il fallait traiter avec M. de Matignon à Condom, et que personnellement il interviendrait auprès de lui. La délégation ne voulut pas se rendre à Condom sans connaître l'avis des principales villes ; l'avis du conseil de ville de Grenade est resté en blanc. Nous savons seulement que le 7 novembre le sieur de Mauléon commandait les troupes de Rivière-Verdun (1).

» Les Etats furent assemblés à Beaumont, le 25 avril 1591 (2).

» En 1606, les Etats furent tenus à Boulogne (3), et Grenade se plaignit de supporter le 14^e des impôts. Cette ville obtint plus tard d'être taxée au 19^e ; mais les Etats tenus à Cologne le 19 février 1612 la remirent au 14^e (4).

» Les Etats furent réunis à Verdun, le 14 février 1613 (5).

» Le 3 août 1614, Cabié fut élu par la ville de Grenade à l'assemblée de Verdun, où l'on devait nommer les députés aux prochains Etats généraux qui devaient s'ouvrir à Sens le 10 septembre (6).

» Les Etats furent tenus à Rabastens le 15 septembre 1616, au Mas-Grenier le 21 janvier 1619, à Beaumont le 24 novembre 1620, encore à Beaumont le 22 août 1621 (7).

» Le 3 septembre de cette même année, Grenade élut ses députés qui devaient se rendre le 14 à Beaumont pour voter la récompense que le roi avait promise au sieur de Rapin, pour avoir livré la ville du Mas-Grenier (8).

» Le projet d'Etats généraux en 1649 a laissé, croyons-nous, peu de traces dans l'histoire. Le roi en avait annoncé la réunion à Orléans pour le 1^{er} mars ; les ordres pour la tenue des Etats particuliers avaient été expédiés aux sénéchaux. Une lettre de M. de Méjaune, juge en la judicature de Verdun, donna le 15 février l'ordre aux villes qui avaient entrée aux Etats

(1) Reg. du conseil de ville de Grenade, déjà cité.

(2) Idem.

(3) Idem.

(4) Idem.

(5) Idem.

(6) Idem.

(7) Idem.

(8) Idem. — C'était Pierre de Rapin, fils de Philibert, décapité à Toulouse en 1568 ; il était gouverneur du Mas-Grenier pour les protestants depuis 1608. Arch. des notaires à la Cour d'appel à Toulouse, reg. de Jean Algayrès, not. de Grenade,

de choisir un de leurs consuls et de le déléguer, avec mémoires et instructions à l'appui, à l'assemblée qui se tiendrait à Verdun le 24 (1).

» Le 28 février, les délégués suivants étaient réunis à Verdun : noble Jean du Verger, consul de Verdun ; Bernard du Voisin, premier consul de Marciac ; Jean-George de Salinier, sieur de Roujon, député de la ville de Beaumont ; Arnaud Dausun, premier consul de Trye ; Jean de la Garrigue, consul de Gimont ; Jacques Revello, premier consul de Montréjeau ; Salvat Du Cos de Puydorfile, sieur de Gaspard, premier consul de Grenade ; Bernard de Saint-Gès, lieutenant et magistrat royal de Boulogne ; noble Jean de Polastron, coseigneur de Puyminet, premier consul de Cologne ; Philippe Darmandie, docteur en droit, premier consul de Simorre ; Hugues Rey, notaire, premier consul du Mas-Grenier ; Mathieu Gaudil de la Pacque, conseiller du roi, lieutenant principal au siège de Sainte-Foy.

» Assemblés par ordre du roi et du duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne, ils élurent Bertrand de Long, de Garac, pour représenter le Tiers aux Etats généraux qui devaient s'ouvrir à Orléans le 15 mars prochain ; ils lui remirent le cahier de leurs doléances, et ils empruntèrent 1,200 livres pour subvenir aux frais de la députation.

» Les délégués des villes étaient indemnisés de leurs frais, et celui du Mas-Grenier toucha 50 livres ; il devait toucher la même somme à l'assemblée suivante.

» Une autre réunion eut lieu la même année, le 2 juin 1649, à Marciac. Furent présents, les délégués dont les noms suivent : François-Etienne de Provost, premier consul, pour Beaumont ; noble Jean de Lamarque, pour Trye ; Jean-Louis de la Garrigue représenta Gimont, Bertrand Mollié, marchand, second consul, représenta Boulogne ; Gilles d'Hoste, bourgeois, second consul, fut présent pour Verdun ; Simon Du Cos, docteur, juge-mage, fut délégué de l'abbé et de la ville de Simorre ; Salvat Du Cos de Puydorfile, sieur de Gaspard, premier consul, était délégué de Grenade ; noble Jean de Polastron, coseigneur de Puyminet, premier consul, fut le député de Cologne ; noble Jean de Pégulhan, écuyer, était le député et le premier consul de Sainte-Foy.

» Ces députés, réunis par ordre du duc d'Epéron en date du 17 mai, donnèrent procuration à Bernard Voisin, avocat, premier consul de Marciac, et à Pierre Lacgé, avocat et docteur, tous deux syndics, pour emprunter 1,200 livres, afin de faire casser la surcharge, mise sur le pays de Rivière-Verdun, en faveur du Comminges et de l'Armagnac, et aussi parce que les tailles dépassaient l'ancien tarif.

» Ces trois documents nous fournissent la liste des villes qui avaient entrée aux Etats de Rivière-Verdun. Les bases de la représentation furent

(1) Arch. com. d'Aucamville.

grandement élargies en 1789; non seulement toutes les paroisses y furent représentées, mais chacune d'elles y envoya deux délégués.

» Nous estimons que les Etats de Rivière-Verdun avaient été tenus en 1649 pour la dernière fois; car quand il fallut, en 1789, trouver des précédents pour les réunir de nouveau, Briffon, juge de Verdun, rechercha dans les dépôts d'archives comment s'étaient faites les convocations. Alors sortirent de l'étude de M^e Pétignot, notaire au Mas-Grenier, les deux dernières pièces analysées ci-dessus, avec la lettre de convocation du roi aux Etats de 1649, celle-ci à peu près illisible.

» Si le juge de Verdun fit rechercher jusque chez les notaires la procédure à suivre pour la convocation des Etats, c'est qu'il n'y avait pas de dépôt unique des procès-verbaux de leur tenue; il est donc fort à craindre que nous n'en retrouvions que des bribes dans les minutes notariées.

» Nous ferons remarquer que Bertránd de Long, qui devait représenter le pays aux Etats d'Orléans, était probablement le descendant de Louis Du Long (1), qui fut député aux Etats généraux de 1614, et sans doute l'aïeul de Clément de Long, procureur du roi à Beaumont, député du même pays aux Etats généraux de 1789. »

Séance du 13 avril 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME présente une balle de plomb trouvée dans le portail de l'hôtel d'Assézat.

M. DELOUME demande la nomination d'une commission chargée de suivre les fouilles de Martres-Tolosane. La Société délègue MM. Deloume et Joulin.

M. JOULIN annonce à la Société les résultats des nouvelles fouilles de Martres-Tolosane, la découverte d'un mur de 60 mètres de longueur au nord du champ fouillé autrefois par Dumège et Chambert, de quelques objets usuels et de médailles de Gallien et de Constantin.

M. PASQUIER montre un plan de Caumont (Ariège).

M. l'abbé DOUAIIS donne lecture, au nom de M. Doublet, membre correspondant, du travail suivant :

La rage en Provence et la clef miraculeuse de saint Marculphe.

« Parmi les églises de l'ancien diocèse de Vence, celle de Villeneuve (2)

(1) *Hist. de la Gascogne*, par Monlezun.

(2) Villeneuve-Loubet est un village de 900 habitants du département des Alpes-Maritimes (canton de Cagnes, arrondissement de Grasse), sur la petite

offrait autrefois l'une des dévotions les plus curieuses dont le souvenir soit resté au moins dans les documents du temps, sinon dans les traditions locales. L'une des chapelles de l'église était consacrée à saint Marc. A l'entrée, dit une pièce du temps de Godeau (1), une armoire gardoit « *une clef miraculeuse de saint Marculphe, de laquelle on touche les personnes et animaux mordus par les chiens enragés et autres bestes venimeuses ; on y voit tous les jours des effets prodigieux,* » ajoute ce document (2). Sous l'épiscopat de P. du Vair (3), il n'est pas question de cette croyance ; le prédécesseur de Godeau visite l'église de Villeneuve en 1612, 1622 et 1625, et ne dit pas un mot de la clef merveilleuse. Dans sa première visite, en mars 1655, Godeau n'est pas très explicite. S'il note de vieilles chasubles données au seizième siècle par un seigneur de Villeneuve, comte de Tende, il ne signale pas la chapelle saint Marc. De même, quand il revient à Villeneuve, en avril 1663. Mais à la troisième visite, celle que son vicaire général fait en janvier 1668, il est parlé de la « châsse d'argent où est la *clef miraculeuse de saint Marculfe.* » Le représentant de l'évêque ordonne que la clef soit exposée dans la chapelle, mais celle-ci fermée par deux clefs dont l'une appartiendra au vicaire de Villeneuve et l'autre aux recteurs de la confrérie. « Et lorsqu'il viendra des estrangers pour se faire toucher de ladite clef, » ajoute le vicaire général, « sera teneu le sieur viquaire de faire sonner quelque coup de cloche durant un espace considérable, » afin que les recteurs viennent recevoir les aumônes des dévots. Nous apprenons ailleurs que Godeau avait réglé ce cérémonial par une ordonnance de janvier 1667, et que l'on allumait deux cierges sur l'autel de saint Marc chaque fois qu'on ouvrait la châsse de la clef. Quant à saint Marculphe, on sait qu'il est ordinairement nommé saint Marcoul. Originaire de Bayeux, il avait fondé près de Coutances le monastère de Nanteuil dont il avait été abbé et où il était mort en 558. Suivant une pieuse tradition, c'est lui qui avait fait connaître que les rois de France pouvaient, au lendemain de leur sacre, guérir les écrouelles. Ses reliques avaient été transférées en 898 à Corbeny, diocèse de Reims. Qu'était cette clef, vénérée à Villeneuve sous l'épiscopat de Godeau ? Je l'ignore. En 1699, la dévotion durait-elle ? M^{sr} de Crillon (4) n'en dit rien.

rivière du Loup. Vence fait partie du même arrondissement, dont elle est l'un des chefs-lieux de cantons.

(1) Antoine Godeau, le premier des membres de l'Académie française, fut évêque de Vence de 1653 à 1672 ; il l'avait été d'abord de Grasse, et avait songé, mais en vain, à réunir les deux sièges.

(2) Ce qui suit est tiré des Archives départ. des Alpes-Maritimes, fonds de l'évêché de Vence (différents cartons), où M. Moris, archiviste du département, a bien voulu nous autoriser à travailler.

(3) Evêque de Vence de 1601 à 1638, et frère d'un des gardes des sceaux de Henri IV.

(4) Evêque de Vence de 1698 à 1714.

En 1715, M^{gr} de Bourcheau (1) en parle en termes intéressants. Il dit que la quête était encore assez fructueuse dans la chapelle saint Marc, « parce qu'il y a une dévotion particulière pour la clef de saint Marculphe qu'on donne à baiser aux hommes et aux femmes du côté de l'anneau, et qu'on applique aux animaux du costé des dents en disant : *Per intercessionem beati Marculphi liberet te a malo rabiei*, et en ouvrant le tabernacle où l'on tient la clef, on dit l'antienne *Similabo* (2) et l'oraison du Commun des Abbés (3). Cette dévotion est fort ancienne. Nos prédécesseurs l'ont tolérée. Ils ont seulement défendu que l'on fit chauffer la clef. » M^{gr} de Bourcheau ordonna d'ailleurs que la chapelle fût interdite jusqu'à ce qu'elle eût été remise en état. En 1719, il n'en reparle point, non plus qu'en 1760 un grand vicaire de M^{gr} Moreau (4). En 1763, un autre visite à son tour l'église de Villeneuve et note, « dans le tabernacle de la chapelle saint Marc, un reliquaire d'argent qui renferme une clef et est sans authentique. » En 1765, le vicaire général de M^{gr} de Lorry (5) signale aussi dans la chapelle Saint-Marc un reliquaire d'argent qui contient, écrit-il, « une clef que la tradition dit être de saint Marculphe, sans authentique. » Enfin, en 1771, M^{gr} de Madaillan (6) se contente d'indiquer « la clef dite de saint Marculphe que l'on conservait avec dévotion, » ajoute-t-il sans revenir sur les « prodigieux effets » dont il était question au siècle précédent.

» Au surplus, cette dévotion ne rendait pas les gens meilleurs. En janvier 1694, la communauté de Villeneuve s'adresse à M^{gr} de Cabanès de Viens (7) et, dans une supplique en italien, reconnaît qu'on a commis « molti delitti e peccati enormi » et attiré sur le village « li gravi castighi » del cielo sopra di essi. » On demande donc une absolution générale ainsi qu'une relique, « una reliquia di qualche santo ad effetto di solennizare » maggiormente l'espiazione. » L'évêché répond que cela coûtera au moins 36 livres. M^{gr} de Viers adresse une lettre à « son très cher peuple, » lui signale « la désolation de Villeneuve, les maisons abattues, la vengeance de Dieu, cette terre qui autrefois faisoit la richesse de vos familles et qui, devenue ingrate à vos sueurs et à vos travaux, ne vous rapporte presque plus que des ronces et des épines ; » il leur prescrit de rompre leurs « infa-

(1) Evêque de Vence de 1715 à 1727.

(2) Au commun d'un confesseur non pontife, l'Eglise chante, au *Magnificat*, l'antienne suivante : « *Similabo eum viro sapienti qui aedificavit domum suam supra petram.* »

(3) « Nous vous supplions, Seigneur, que l'intercession du saint abbé N... nous rende agréables à Votre Majesté, afin que nous obtenions par ses prières les grâces que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par N.-S. J.-C. »

(4) Evêque de Vence de 1759 à 1763.

(5) Evêque de Vence de 1764 à 1769.

(6) Evêque de Vence de 1770 à 1771.

(7) Evêque de Vence de 1686 à 1695.

mes commerces, » de réparer les torts de leurs pères qui ont été « par leurs crimes le scandale de cette province, » de révéler des reliques de saint Véran et de saint Lambert, les deux protecteurs de la cathédrale de Vence, qu'il leur envoie (1). Un quart de siècle plus tard, nouveaux désordres à Villeneuve. En mai 1718, le pro-vicaire de ce pays informe l'évêque de ce qui s'est passé à la fête de Saint-Marc, le 25 avril. Les jeunes gens avaient battu la caisse pendant les vêpres ; mais le curé étant descendu au village, ils avaient cessé de danser. « *Il y a une clef de reliques de saint Marculphe,* » dit-il, « à ce que quelques personnes m'ont informé : ils n'ont pas su me » dire pourquoi elle a été donnée ni leur approbation ; on la tient au tabernacle devant l'autel de St Marc. » Aujourd'hui, le souvenir de l'objet qui passait pour miraculeux a, pour ainsi dire, entièrement disparu. C'est en étudiant les papiers relatifs à Godeau que nous en avons trouvé la mention et que nous avons été amené à chercher ce que c'était. L'un de nos confrères de la Société des sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes nous a dit que dans le Nord on trouve quelques églises où se voient des flèches consacrées à saint Hubert et auxquelles la piété des fidèles attribuait des effets analogues. Des personnes originaires de Villeneuve-Loubet nous ont fait savoir que, il y a un certain nombre d'années, le jour de la Saint-Eloi, le clergé du village bénissait les animaux et leur faisait toucher la clef dite de saint Marculphe. Cet objet même existerait encore dans l'église, mais confondu avec d'autres vieilles clefs. *Habent sua fata... claves.* »

Séance du 27 avril 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAI rend compte du dernier Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne. Il insiste particulièrement sur le bon accueil qui a été fait au projet de centraliser, au chef-lieu de chaque département, les portions anciennes des archives des notaires. Il résume une des communications qu'il a présentées au Congrès, au sujet des postes et des messageries organisées sous l'ancien régime par les capitouls de Toulouse, entre Toulouse et Paris, Lyon et Marseille. Ce service était parfaitement organisé, et on le préférait aux postes royales. Cette communication a provoqué des discussions intéressantes ; on a été surtout frappé de ce fait, que le courrier ne mettait que quatre jours pour accomplir son trajet.

M. le baron DESAZARS rappelle à ce sujet (d'après Lafaille), le pari fait à la fin du quinzième siècle par deux princes de la maison de France qui

(1) Arch. des Alpes-Maritimes, fonds de l'évêché de Vence, G, 38.

furent en trois jours, par deux routes différentes, le trajet de Montpellier à Paris.

M. DELOUMB communique quelques-unes des balles retrouvées dans le portail de l'Hôtel d'Assézat : elles étaient à l'extérieur ; les coups de feu avaient été tirés de la rue, sans doute pendant les guerres de religion.

M. DE LAHONDÈS entretient la Société des travaux exécutés à la cathédrale d'Albi ; ils prouvent combien étaient justifiées les plaintes et les observations de la Société à ce sujet ; l'abaissement du sol a produit un effet déplorable ; le pavé mis dans les parties remaniées est indigne du monument ; la restauration des peintures seule mérite des éloges ; l'artiste, M. Gaida, s'en est acquitté avec beaucoup d'habileté et de prudence, et a obtenu un résultat excellent.

M. le marquis de Champreux, membre correspondant, fait la lecture suivante :

A propos de la découverte d'un fragment de la muraille de Philippe-Auguste, à Paris.

« Au cours d'un récent voyage à Paris, et y recevant un jour l'hospitalité dans une vieille maison amie, la maison d'un sage cachée sous les ombrages d'un jardin du quartier latin, il me fut donné d'assister à une intéressante et bien inattendue découverte archéologique.

» En travaillant aux fouilles nécessaires à la construction d'une maison voisine, au coin de la rue Clovis et de la rue du Cardinal-Lemoine, les ouvriers ont mis au jour une partie de la vieille muraille que Philippe-Auguste avait fait élever autour de Paris au douzième siècle, avant son départ pour la croisade.

» Cette découverte, qui touche à l'histoire même de la France, fut intéressante, car jusqu'ici les archéologues n'avaient que des données insuffisantes sur la construction et les dispositions de cette enceinte qui fut la troisième dont on entoura Paris, les deux premières ayant été construites sous les Romains et sous Louis IV. Intéressante surtout, car il résulte, après examen, que les procédés de construction des vieux remparts de Paris constituaient un moyen de défense aussi redoutable que les belles enceintes d'Avignon, de Carcassonne, d'Aigues-Mortes, encore debout aujourd'hui.

» Auprès de ces vieux vestiges, existait déjà un socle de tourelle encore intact, et suspendu parmi les vignes et glycines à une muraille assez spacieuse pour servir encore en ce moment de terrasse à un pensionnat de petites filles. Le spectacle de ces enfants prenant leurs ébats sur ces ruines guerrières, offrait aux yeux le plus charmant contraste.

» Mais nous voilà bien loin de Toulouse. Non, car ma pensée se reporta vers notre vieille cité, au moment même ou quelques jours plus tard, une

délégation du Comité des Inscriptions parisiennes vint prendre les mesures et indications utiles, afin de bien indiquer au passant, par une table de marbre ou de pierre, l'existence et aussi l'origine de ces vieux témoins du passé !

» Les inscriptions de ce genre sont nombreuses à Paris et dans d'autres villes de France, sans compter les tracés en bandes de pierre affleurant le sol, indiquant ainsi l'emplacement et les contours exacts des anciens monuments disparus, tels que la Bastille, le Vieux-Louvre, la Tour du Temple, etc.

» Je me suis alors demandé si ce que l'on faisait à Paris et ailleurs ne pourrait se reproduire plus modestement à Toulouse, où des souvenirs intéressants appellent de semblables inscriptions destinées à faire revivre un passé aussi lointain que glorieux.

» Notre honorable président nous disait dans une des dernières séances, à propos des promenades archéologiques qu'il était question de reprendre à Toulouse, combien le grand public les suivait avec plaisir, s'intéressant à cette histoire racontée sur place par quelques-uns de nos membres de la Société d'archéologie, sachant unir la science profonde aux charmes de la parole. Il nous disait encore qu'il ne suffisait pas de se livrer à de savants travaux de cabinet profitables seulement à quelques-uns, et ignorés du plus grand nombre, mais qu'il importait aussi de faire quelque chose pour ce public même qui ne s'intéresse guère qu'à ce qu'il voit, qu'à ce qu'il entend.

» Vous serez certainement convaincus que quelques inscriptions sommairement et clairement rédigées, indiquant quelques-uns de ces monuments du passé, la date de leur construction, celle de leur disparition, offriraient aux habitants et aux touristes un intérêt historique et instructif considérable.

» Le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* porte comme épigraphe : *Gloriæ Majorum*. Ne serait-ce pas donner à ces aïeux une consécration nouvelle de gloire que de graver sur la pierre la trace et le souvenir de leurs œuvres et de leur vaillance, en faisant revivre ainsi à chaque instant, dans l'esprit de leurs descendants, le culte d'un passé qui non seulement ne doit pas être oublié, mais appris et respecté. »

M. DE LAHONDÈS remercie M. de Champreux de l'initiative qu'il vient de prendre, et la Société accepte son projet de placer, sur un certain nombre de monuments de Toulouse, des plaques avec des inscriptions.

M. Barrière-Flavy communique à la Société le mobilier funéraire d'une tombe de chef franc provenant du cimetière franc de Courbes (canton de La Fère, Aisne), qu'il a pu se procurer avec d'autres objets de la même nécropole, grâce à l'obligeance d'un fouilleur de l'Aisne, M. B. Lelaurain.

Les pièces présentées à la compagnie sont : une belle épée de fer, de

0^m,91 de longueur (soie comprise), et large de 0^m,05. Quelques parties de la lame offrent des traces de bois du fourreau, dont l'ouverture était munie de deux ferrets d'argent qui adhèrent encore au fer. La soie, jadis garnie de bois, mesure 0^m,11 et se termine par un pommeau de fer triangulaire. Les proportions et la conservation de cette épée en font une pièce remarquable. Elle était placée dans la tombe le long du bras droit du squelette, la pointe en bas.

A côté gisait un poignard de fer, tranchant d'un seul côté, long de 0^m,29 (soie comprise) large de 0^m,035. Il conserve encore des restes de fourreau en bois. La soie, courte de 0^m,07, s'emmanche dans un pommeau de fer rectangulaire recouvert d'une feuille d'argent détériorée.

Auprès de l'épée on remarquait deux anneaux de bronze de 0,028 de diamètre d'un usage indéterminé.

Au pied droit du défunt se trouvait un fer de javelot de 0^m,22 avec restes de bois dans la douille.

Sur le côté gauche du guerrier étaient placés les objets suivants : près du crâne, un verre apode de 0^m,065 de haut sur 0^m,085 d'ouverture ; un fer de lance en forme de feuille, la pointe en haut, long de 0^m,39 ; plus bas, à portée de la main gauche l'umbo du bouclier, en fer, orné de cinq clous d'argent, avec bouton central de même métal, haut de 0^m,08, avec 0^m,18 de diamètre environ. Autour de l'umbo, et comme déposées sur la surface du bouclier lui-même, qui devait être en bois, se trouvaient quatre minces feuilles d'étain, munies de clous qui avaient dû les assujettir au bouclier, et ornées de bizarres dessins à la pointe. A quel usage ces pièces-là étaient-elles destinées ? Devaient-elles être appliquées sur le bouclier pour fermer des trous pratiqués par le fer de l'ennemi ? Les dessins qui les recouvrent avaient-ils une signification particulière ?

Près du pied gauche reposait, le tranchant en dedans, une lourde hache ou francisque conservant encore dans la douille des débris de bois. Elle mesure 0^m,18 de largeur et 0^m,14 d'ouverture.

Entre les pieds, on a recueilli deux vases de terre noirâtre, sans aucun ornement à la roulette ; l'un en forme de bol, haut de 0^m,075 et ayant 0^m,115 d'ouverture ; c'est une petite urne funéraire. L'autre, en forme de pot, plus haut et plus rétréci que le précédent, présente, sur la panse, des traces de feu ; il servait à la cuisson des aliments du guerrier et était aussi déposé dans la tombe comme les vases uniquement funéraires.

Passons enfin à la ceinture, qui recevait, comme l'on sait, la trousse du barbare. Elle était fixée par une petite boucle de bronze, massive, avec des ornements en creux. Les goupilles qui la maintenaient au cuir ont disparu. Le long du fémur droit pendaient un perçoir en fer (0^m,15) et un couteau à longue soie, mesurant 0^m,20. Ils se rattachaient à la ceinture au moyen d'une toute petite boucle en fer. Sur le fémur gauche on n'a pu que constater

l'existence d'un briquet et de ciseaux en fer qui étaient réduits en poussière.

L'importance des armes recueillies dans cette sépulture la font attribuer, sans aucun doute, à un chef franc.

M. Barrière-Flavy ajoute que ce n'est pas le lieu d'entrer dans une longue dissertation pour savoir à quelle époque exacte on peut faire remonter cette tombe, et, probablement aussi, les autres sépultures du cimetière de Courbes, qui n'en renfermait que cent vingt environ, avec armes nombreuses dont la plupart se trouvent dans sa collection. Mais d'après les études comparatives auxquelles il s'est livré, il est presque certain que ces restes appartiennent à un guerrier franc de la fin du cinquième siècle ou du commencement du sixième siècle.

Séance du 4 mai 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS lit une lettre de M. Antonin Soucaille (de Béziers), par laquelle il sollicite le titre de membre correspondant de la Société ; cette demande est confiée à l'examen d'une Commission composée de MM. Delorme, de Castéran, de Rey-Pailhade.

M. CARTAILHAC dépose le texte des inscriptions à placer sur plusieurs monuments de Toulouse. M. l'abbé DOUAIS communique le dessin d'un pot de pharmacie, avec la légende *Salus ex inimicis*, envoyé par M. Peyronnet, de Rabastens.

M. le baron DE RIVIÈRES communique, au nom de M. Barrière-Flavy, deux inscriptions de cloches ; la première, sur la petite cloche de Mauressac (diamètre, 0,55 ; hauteur, 0,50) est ainsi conçue :

1677 SIT NOMEN DOMINI BENEDICTVM
P. AZEMAR DE MOVRESSACO.

L'inscription P. AZEMAR est inscrite en creux à la pointe (1).

La deuxième se trouve sur une petite cloche qui provient de l'église détruite de l'abbaye de Lagrâce-Dieu ; on y lit :

S. Maria, S. Joannes Baptiste ora pro nobis 1584.

M. l'abbé DOUAIS énumère les travaux envoyés au concours de cette année, et la Société nomme les rapporteurs chargés de les examiner. Ils portent les titres suivants :

1^o *Culte de saint Maur à Prat* : rapporteur, M. Pasquier ;

(1) Mauressac (Haute-Garonne).

2^o *Abbaye du Mas-d'Azil*, monographie et cartulaire (817-1774), par M. l'abbé Cau-Durban, ouvrage en cours d'impression : rapporteur, M. Barrière-Flavy ;

3^o *Essai historique sur l'abbaye bénédictine de Saint-Maurin*, 1^{re} et 2^e parties : rapporteur, M. Candelon ;

4^o *Les Coutumes du Rouergue* : rapporteur, M. l'abbé Douais.

Ce dernier travail étant le seul qui réponde à une des questions proposées par la Société, peut seul concourir pour le prix Clausade.

M. le baron DE RIVIÈRES fait la lecture suivante (1) :

I

Plantation d'une croix à Revel (17 mai 1630).

« Jehan Fresquet docteur en theologie et recteur de lesglise parrochiale N^{re} Dame de la ville de Revel, au diocèse de Lavaur. A tous qu'il appartiendra salut en n^{re} Seigneur Jesus Christ. Comme la croix vray signe des chretiens est l'etendart de leur gloire aussy sont ils particulièrement soigneux de la planter en tous lieux propres mesmes en tous lieux ou ses ennemis l'ont arrachee singulierement audit Revel par la licence des guerres civiles du royaulme. Mais Dieu par sa providence et bonté infinie sestant servy de son oingt nostre tres chrestien prince Louis le Juste quy par la grace du mesme Dieu et valleur de ses armes ayant reuni tous ses sujets sous son obeyssance et donné la paix generale par le benefice de laquelle la chambre de ledict faisant sa séance audit Revel le seigneur Joseph Balsame chevallier de la sainte croix natif de la ville de Messine en Italie sy seroit porte pour la distribution de sa pretieuse importante et excellente liqueur. Et sa piete telle et devotion a fere planter une croix en ladite ville de Revel. Ce quayant este approuve par ceux qui en ont la legitime administration avons ce jourdhuy datte des presentes en consideration dune si sancte action et la messe chantée a lhonneur de Dieu et de la sainte croix en nostre esglise parrochiale et apres les vespres et predication faicte par reverend pere frere Pierre Marty religieux des fraires precheurs de l'ordre de Saint-Dominique et prieur du couvent du mesme ordre de la ville dAlby beny une grande croix fer surargentée ayant a chasque bout de branche une fleur de lis surdoree à ces fens destinée et ou sont gravees les armes de sa Majeste assiste des prestres de nostre esglise de reverand père frere Jacques Delom prieur du couvent Saint-Dominique de ladite ville, du reve-

(1) Les notes qui suivent ont été copiées par nous dans un registre du notaire Jean Salles, notaire apostolique à Castres. Ce registre est actuellement conservé aux archives départementales du Tarn.

rend pere Jean Bussolle de la compagnie de Jesus Messire Marc de Calviere conseiller du Roy en ses conseils detat et président en sa cour du Parlement de Tholose Messieurs M^{res} Charles de Vesian, Jean de Fosse, Olivier de Tholosany sieur de la Sesquiere, Jean de Gaure de Vignaux, François Anthoine Simon de la Porte sieur de Sainte-Livrade, Emile de Masnau sieur de Bousignac commissaires pour sa Majeste pour la demolition des fortification de ladite ville, Jean Pol de St Jean conseiller audit Parlement, Pierre de Fabry sieur de Roqueyrois conseiller du Roy et son procureur general en ladicte chambre, Messire Leonard d'Aignan sieur et baron du Castelveil conseiller du Roy tresorier général de France en la generalite de Tholose Monsieur Dalbari conseiller et secretaire du Roy en la généralité de Tholose, noble Alexandre de Saunac sieur de Maurens premier consul dudit Tevel. M^{re} Geraud Durand procureur du roy, Honoré le Blanc, Pierre Vignaux, Estienne Castelbon avocat, Jean Murelle C. Mourgue, Jean Dulin, Raymond Cinquarbres procureur audit parlement et chambre et aultres catholiques estant en ladite ville tant de lun que de laultre sexe en grand nombre faict solempnelle procession porté, plante et affichée ladite croix fer au bout de la coulomme de pierre quy est au milieu du vasse de la fontaine de la place peublique dudit Revel et ce faict revenu a lesglise rendu action de graces a Dieu avec preuve quil luy plaise par leminence de la sainte marque (quy distingue les enfants de lesglise des infidelles) remettre les dissidens en son giron. En tesmoins de quoy et pour servir de memoire avons faict dresser rettenir et expedier acte de ses presentes par M^e Jean Salles notaire et secretaire du St Siege appostolique procureur de ladite cour et chambre signe avec nous et aultres. Faict a Revel le vendredi dix septieme jour du mois de May lan de grace mil six cens trente. Balsamo (1). Fresquet recteur. M. Dustrane pretre, moy present et escrivant Salles (plus signature illisible). »

(Archives départementales du Tarn, registre de Jean Salles, notaire, p. 599 à 601, E, 316) (2).

(1) Le sieur Balsamo dont il est ici question n'a rien de commun que le nom avec le héros du roman d'Alexandre Dumas, Joseph Balsamo. Le fécond romancier de notre époque avait fait de ce personnage une sorte d'identification du sorcier Cagliostro, qui occupa tant les esprits en France à la fin du règne de Louis XV, et son roman se passe vers 1770.

(2) Il ne reste pas trace de cette croix. Un homme très avancé en âge affirme avoir vu jadis une boule sur la colonne. Etait-ce le support de l'ancienne croix ? Maintenant il n'y a plus rien. La fontaine où sont figurées les trois grâces supportant une coquille a été transférée à l'avenue de Castres (Lettre de M. l'abbé Morère, curé doyen de Revel, 19 juin 1896).

II

Bénédiction de la cloche du couvent des Frères prêcheurs de Revel
(12 juillet 1630).

« Jean Fresquet docteur en theologie recteur de lesglise parochielle N-Dame de Revel a tous que besoing sera salut savoir ferons que ce jourdhuy douzieme du mois de Juillet 1630 dans le couvent St Thomas daquin de l'ordre des freres precheurs dudit Revel suivant le pouvoir a nous donne par reverendissime pere en Dieu Messire Claude du Vergier (1) evesque de Lavour a la presence de R P Jacques Delhom superieur dudit couvent et a la requisition de Monsieur Me Guilhaume Masnau de Bosinac conseiller du Roy en sa cour de parlement de Tholoze et comm^{re} par Sa Magesté deputé pour la demolition des fortifications dudit Revel et de dam^{lle} Marguerite de Luppe femme du sr de la Porte aussi conseiller en ladite cour de par S M et un des comm^{res} de la chambre de l'edit procede avec les ceremonies et allocutions accoustumées a la benediction et consecration d'une cloche pour l'usage dudit couvent ou est insere *haec campana facta fuit in honorem sanctissimae trinitatis et beatæ Mariae et beati Dominici et Thomae pro ecclesia conventus Revelli ordini prael opera fratris Jacobi deulmo prioris anno Dni 1630* et icelle est consacree a lhonneur de la S^{te} Trinite et de St Thomas d'aquin et montee a ung clocher a ces fins prepare en presence de Messire Marc de Calviere chevalier conseiller du roy en ses conseils et president en la cour de Parlement de Tholoze (2). »

Au-dessous sont écrits les mauvais vers suivants :

Ici loge le roy des roys
C'est ce Dieu qui porta la croix
Et qui feust a ces bois funèbres
Attaché de ses pieds et ses mains
Pour delivrer tous les humains
Du feu qui vit dans les ténèbres.

(Archives départementales du Tarn, E, 316, p. 601.)

(1) Claude du Vergier était conseiller au parlement de Toulouse. Il fut nommé évêque de Lavour en 1606 et mourut en 1636 (*Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, t. IV, p. 440).

(2) Le couvent des Frères prêcheurs de Revel avait été fondé en 1377, ainsi que le relate Rechac dans sa *Vie du glorieux père saint Dominique* (note fournie par M. l'abbé Douais). Il a été supprimé à la Révolution. Les bâtiments claustraux subsistent en majeure partie, mais tout a été transformé. Une portion est occupée par une minoterie et un café. La cloche précitée n'existe plus; du reste, l'église de Revel ne possède pas actuellement de cloche ancienne (Note envoyée par M. l'abbé Morère, curé doyen de Revel).

M. PASQUIER ajoute à la communication de M. de Rivières des renseignements sur les archives municipales de Revel. Elles sont riches, bien classées, et renferment entre autres pièces : une charte de coutumes communales confirmée en 1342 par Philippe de Valois, des documents sur les différends entre Revel et les seigneurs de Caraman, sur un procès de 1555, entre la ville et les Auvergnats, marchands de fromage, qui ne voulaient pas payer les droits de place ; le répertoire des rentes et titres du couvent des Dominicains au dix-septième siècle ; un accord entre le Dauphin, plus tard Henri II, et la ville au sujet du paiement d'une rente que le Lauragais devait fournir, à titre de douaire, à Catherine de Médicis ; les délibérations municipales depuis 1638 ; des dossiers sur l'insurrection royaliste de l'an VII. En 1696, Raymond Parent, prieur du couvent des Dominicains, a joint au répertoire des rentes et titres une sorte de précis historique du monastère et une chronique des événements de son temps.

M. DE CHAMPREUX ajoute que le couvent des Dominicains de Revel occupait l'emplacement de l'hôpital actuel.

M. Paul DE CASTÉRAN donne lecture d'un travail sur les « Lies et passerries dans les hautes vallées des Pyrénées. »

Séance du 11 mai 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DELOUME lit une lettre de M. Trey-Signalès offrant à la Société un travail manuscrit intitulé : *Liste des notaires, juges et perecepteurs de la cité de Saint-Bertrand de Comminges, à partir de 1205*, et posant sa candidature au titre de membre correspondant de la Société. Cette demande est soumise à l'examen d'une Commission composée de MM. le baron Désazars, Barrière-Flavy, Joulin.

M. Deloume offre à la Société, de la part de M. Solon, un travail intitulé : *Pottery Worship, the fallen idols : Jakobas Canneljes ; the perpetual lamps, the murrhine Vases.*

M. Emile CARTAILHAC fait un compte rendu de l'ouvrage récent de M. Paul du Chatellier : *La Poterie aux époques préhistoriques et gauloises en Armorique.* Rennes et Paris, 1897, 60 pages, 17 planches et dessins dans le texte, in-4°.

L'auteur a réuni, dans son château de Kernuz près Pont-l'Abbé, une admirable collection d'antiquités ; et il avait, mieux que personne, une connaissance approfondie de la céramique antérieure aux temps historiques. Aucune province de France n'est aussi riche, à ce point de vue, que la Bretagne, où des fouilles très fructueuses ont été exécutées depuis une quarantaine d'années. M. Paul du Chatellier passe en revue les vases des dolmens de l'époque de la pierre polie, ceux de l'âge du bronze, ceux de la

période du fer. De nombreuses planches accompagnent le texte, qui énumère tout ce que l'on peut dire sur le mode de fabrication, l'origine des formes, les modes de suspension, de raccommodage, l'ornementation, etc. M. Cartailhac indique un certain nombre de questions suggérées par ces séries, qui rappellent, à certains égards, les antiquités similaires de diverses parties de la Gaule ou de l'Orient méditerranéen.

M. DELORME fait passer sous les yeux de ses collègues une médaille frappée à l'occasion de la paix signée à Montpellier, entre le roi Louis XIII et les protestants, et représentant l'entrée du monarque dans cette ville.

Cette médaille, qui est en argent, a 28 millimètres de diamètre : elle est d'une très grande rareté, et aucun exemplaire ne figure jusqu'à présent dans les riches dépôts numismatiques de la ville de Montpellier.



En voici la description :

Au droit, le roi cuirassé, sur un cheval caparaçonné, au galop, foulant aux pieds des cadavres près desquels sont des armes brisées.

Louis XIII tient, de la main gauche, la bride de son cheval ; de la droite, il élève son épée.

Devant lui, une porte de la ville, la herse levée, sous laquelle quatre habitants sont à genoux, dans une attitude suppliante, le premier présentant les clefs de la cité.

Dans le ciel, des nuages d'où sort une main tenant une couronne et étendant une longue palme au-dessus de la tête du roi.

La légende fait à ce dernier l'honneur d'une victoire remportée autant par la clémence que par la force des armes :

ARMIS · ET · CLEMENTIA · VICTOR ·

En exergue :

1623.

℞. — Ecus couronnés de France et de Navarre entourés des colliers des ordres Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Sous les écus, la lettre L.

En légende :

LVDOVICVS · XIII · FRANCORVM · ET · NAVARÆ · REX ·

Cette pièce est décrite et figurée à la page 51 des planches, dans les *Annales de la Monarchie française*, grand in-folio, imprimé en 1724, à Amsterdam ; mais le type représenté dans ce volume diffère un peu, par les détails, de l'exemplaire possédé par M. Delorme : trois personnages y sont représentés à genoux, les mains levées et jointes ; mais aucun d'eux ne présente les clefs de la ville ; en outre, sous le cheval du roi, aucun mort ne figure.

M. DELORME signale une découverte faite, cette semaine, dans la maison qu'il habite, au n° 26 de la rue d'Astorg.

En creusant pour établir les fondations d'un mur, des ouvriers ont mis à jour, à quatre mètres de profondeur, trois amphores romaines d'inégales dimensions. Ces vases étaient placés debout, à une distance d'environ cinquante centimètres l'un de l'autre. Ils contenaient des cendres mêlées à la terre et des fragments de charbon.

Près des amphores, qui ont été cassées par les ouvriers, on a trouvé de nombreux débris d'urnes de même nature, des ossements humains, plusieurs petits fragments de marbre, de nombreuses coquilles d'huître et trois petites monnaies romaines, savoir :

Un P. B. de Claude II (le gothique).

Un P. B. de Constance II, deuxième fils de Constantin le Grand et de Fausta.

Et un troisième P. B. de Valentinien II, qui régna de 375 à 392 de J.-C.

Sur le revers de cette dernière monnaie, l'empereur est figuré debout, en costume militaire ; il tient d'une main le labarum, et de l'autre il traîne, par les cheveux, un prisonnier agenouillé.

La tranchée où ces objets étaient enfouis se trouve à peu près sur l'alignement de la façade d'entrée de la cathédrale Saint-Etienne, dont elle est séparée par la percée de la nouvelle rue de Metz.

M. le baron DE RIVIÈRES dit qu'en passant dans la rue du Rempart-Saint-Etienne il a remarqué que des arbustes, ou plutôt de jeunes arbres, des tilleuls, croit-il, ont poussé sur le troisième et sur le quatrième arc-boutant nord de l'église Saint-Etienne. C'est très pittoresque, mais l'édifice s'en portera-t-il mieux ? A signaler à l'architecte chargé de l'entretien de l'église cathédrale.

Il en est de même à Saint-Sernin, où le toit des collatéraux nord de la basilique est couvert de plantes parasites qui en font un tapis de verdure. On assainit en ce moment le pourtour de l'édifice ; on installe un caniveau en ciment qui recevra les eaux pluviales. Ne serait-il pas à pro-

pos également d'enlever de sur les tuiles du toit cette végétation inutile ?

M. l'abbé DOUAI communique à la Société, de la part de M. Esquirol, membre correspondant, une lettre adressée par Antoine-Scipion de Joyeuse aux consuls de Cintegabelle, une des quatre villes maîtresses du diocèse de Mirepoix.

Cette lettre est datée de Verfeil, le 12 octobre 1589.

Le maréchal de Joyeuse, chassé de Toulouse par une émeute populaire suscitée par Saint-Gelais, évêque de Comminges, pour constituer un parlement favorable à Henri IV, s'était retiré à Verfeil, château appartenant à l'archevêque de Toulouse, son frère.

Le maréchal de Joyeuse et son fils résolurent de se venger des Toulousains; ils rassemblèrent des troupes qu'ils placèrent aux environs de Toulouse pour la bloquer.

Voici le texte de cette lettre inédite qui a été close à l'aide d'un petit cachet portant le blason des Joyeuse :

« Messrs les consuls de S^{te} Gabelle. Vous pouvez juger par les desordres
» que l'evesque de Cumenge faict dans Tholose ce qui est de son desseing,
» qui ne tend à autre chose qu'à sedition et à se rendre maistre de la ville
» pour y exercer aprez toutes sortes de tyrannies, ayant tant faict par ses
» artifices quil a du tout aneanty l'aucthorité de la court de parlemen et
» constrainct les plus gens de bien de fuyr l'esmute qu'il y a faict fere de
» tous les coquins, de sorte que ceste court de parlement de qui vous
» pensez avoir receu de lettres est composée seullement de certaines per-
» sonnes qui suivent ses passions ou d'autres qui par la crainte de perdre
» leurs biens y sont retenus. Représentes vous la façon de la quelle Mon-
» sieur le mar^{al} a tousjours vescu, quy n'a jamais rien tant désiré ny tous
» ceulx de sa maison que le bien et soulagement du peuple et la conser-
» vation de nostre relligion, à quoy nous n'avons jamais espargné nos
» moyens ny ce que nous avons de plus cher: nous n'avons pas changé la
» resolution que nous avons prinse dez le commencement d'embrasser cette
» cause que nous soustenons trestous; par ainsy je vous prie de ne croire
» point les inventions de ceulx qui ne demandent que la confusion, et
» vous assurer que monsieur le mareschal ne desire autre chose que vostre
» conservation et le repos de toute cette province.

» J'ay pryé le s^r du Vivier d'assembler quelque troupe de gens de
» cheval pour me venir assister en cette occasion. Je vous prie le recevoir
» dans vostre ville pour quelques jours et luy donner moyen avec l'ayde des
» villages des environs de fere vivre ceulx qu'il aura ramassés. Surquoy,
» je prieray Dieu, Messrs les consuls, vous avoir en sa sainte et digne
» garde. De Verfueil, le xii^e octobre 1589.

» Vostre parfet et assuré amy

» A. Scipion DE JOYEUSE. »

M. l'abbé DOUAIS communique en outre, de la part de M. Esquirol, diverses pièces, manuscrites et imprimées, de 1699, relatives aux pseudo-armoiries pour lesquelles un marchand nommé Larrieu est obligé de payer la taxe au trésor.

Séance du 18 mai 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS annonce à la Société que la famille de notre regretté confrère Joseph de Malafosse a pris la résolution de recueillir en un volume ses différents travaux et qu'il a été chargé du soin de les réunir.

Après avoir entendu le rapport de M. de Rey-Pailhade, la Société élit membre correspondant M. Soucaille.

M. BARRIÈRE-FLAVY communique à la Société une série d'objets francs provenant des cimetières francs de Courbes (canton de la Fère) et de Aulnois-sous-Laon (canton de Laon (Aisne), fouillés en mars et avril 1897, par M. B. Lelaurain. Toutes ces pièces ont été recueillies dans deux sépultures de femmes.

« I. La première, du cimetière de Courbes, renfermait les pièces suivantes : Un magnifique collier composé de cinquante perles de verre ou de pâte de verre colorée et de deux monnaies romaines en bronze du quatrième siècle. Ces grains affectent les formes les plus variées et les plus originales : cubiques, cylindriques, sphériques, biconiques, cotelés, marbrés, etc... Les teintes jaune et brique dominant dans la coloration des pièces ; trois ou quatre sont gros bleu tigrées de jaune et deux noires et blanches.

» Nous retrouvons un collier fort semblable dans la riche collection de M. F. Moreau et provenant d'Armentières ; un autre, recueilli par M. H. Baudot dans les fouilles de Charnay (Côte-d'Or).

» A signaler un de ces grains sur la tranche duquel ont été fixés cinq yeux bleus ; c'est une amulette contre le mauvais œil.

» Près des épaules de la défunte se trouvaient deux fibules quadrilobées en bronze argenté et doré, et orné de quatre petites verroteries grenat ; plus bas, à hauteur du fémur, deux autres fibules en S, en argent doré, pourvues également de grenats.

» Ces fibules, communes dans la toilette des femmes franques, servaient à accrocher les plis et les extrémités du manteau d'étoffe commune ou de soie, jeté sur les épaules et ramené sur la poitrine.

» De chaque côté du crâne gisaient deux boucles d'oreilles argentées. Le bouton volumineux est un polyèdre dont quatre faces sont ornées d'une sorte de croix faite de verroterie grenat sertie dans le métal. L'une de ces

boucles est en parfait état de conservation ; l'autre est détériorée et se trouvait placée à droite, du côté où la tête était penchée.

» Enfin, aux pieds étaient placés deux vases : l'un, en terre noirâtre de type franc, avec un simple ornement en forme de fougère ; l'autre, en verre irisé, revêtu d'une belle teinte verte, affectant la forme d'une clochette avec bouton.

» Ce type de verre n'est point rare dans les milieux francs, et il offre presque toujours une forme à peu près identique ; quelquefois il est orné de filets de verre sur la panse. Nous retrouvons des similaires à Herpes (Charente), dans la collection de M. Delamain ; dans la plupart des cimetières de l'Aisne, de la Somme (collection F. Moreau ; C. Boulanger, à Péronne ; Th. Eck, à Saint-Quentin ; musées de Péronne, de Saint-Quentin, etc...). L'abbé Cochet l'a recueilli dans la Seine-Inférieure (musée de Rouen) ; M. Hardy, dans l'Eure (musée d'Evreux) ; M. A. Béquet, en Belgique (musée de Namur)... ; les frères Lindenschmit, à Selzen (musée de Mayence)... L'industrie anglo-saxonne en donne aussi de semblables (Woodsborough-Kent). La Bourgogne a apporté également son contingent de verres quelque peu analogues, mais plus allongés et effilés (sépult. de Charnay (Côte-d'Or).

» Cette sépulture ne contenait point de boucle de ceinture ; peut-être avait-elle complètement disparu par suite de l'oxydation.

» La date que nous pouvons assigner à cette sépulture est la fin du sixième siècle, à cause de la nature des divers bijoux qui se trouvent réunis dans cette même tombe.

» II. Les objets provenant de la sépulture d'une femme franque du cimetière d'Aulnois-sous-Laon présentent encore un intérêt particulier.

» Il y a d'abord le collier, moins beau que le précédent, formé de grains plus petits, où le verre soufflé domine et qui doit être rapporté par cela même au commencement du sixième siècle.

» Les boucles d'oreilles sont d'argent, moins grandes que celles précédemment décrites, et dont la boucle polyédrique, moitié moins volumineuse, est simplement décorée de verroteries carrées de couleur jaunâtre.

» A chaque épaule se trouvait une belle fibule en S, en argent, ornée de deux verroteries grenat, et plus bas, près du bassin, se voyait une paire de fibules allongées, dites à tête carrée, aussi en argent avec traces de dorure.

» Cette sépulture renfermait la boucle de ceinture, petite, ovale, en argent, munie d'une jolie pierre bleue en cabochon.

» Au bras droit, un bracelet de verre noirâtre ; près de la jambe gauche, une fusaïole en verre gros bleu marbré de blanc, d'une forme très délicate.

» Enfin, aux pieds, gisaient un vase en terre noire avec ornements à la roulette, en damier, et une fiole de verre en forme de gourde, à goulot mince, s'élargissant en entonnoir vers l'ouverture.

» Les verres de ce genre se retrouvent avec de nombreuses variantes dans presque toutes les sépultures franques de femme, et ce serait à l'infini qu'on pourrait multiplier les types de rapprochement.

» Cette sépulture pourrait être antérieure d'un demi-siècle au moins à celle que nous avons signalée au cimetière de Courbes, et placée au commencement du sixième siècle, peut-être même au cinquième. Celle-ci serait plutôt franque ; celle-là appartiendrait à l'époque franco-mérovingienne. »

M. RÉGNAULT communique, en les commentant, des reproductions des curieux dessins rupestres, de l'époque historique, qui se trouvent sur les parois de la grotte de Marsoulas.

M. MÉRIMÉE lit une note sur un ouvrage intitulé : *Bouquet de fleurs poétiques (Ramilletz de flores poeticas)*, composé par un médecin espagnol de Tolède, nommé Alexandre de Luna, et publié par lui, en 1620, à Toulouse. Ce livre, devenu très rare, a la prétention d'être une grammaire et une anthologie à l'usage des gens du monde, désireux d'apprendre la langue espagnole. Il ressemble, par certains côtés, aux ouvrages analogues de Juan de Luna, d'Ambrozio de Salazar et de César Oudin, composés à la même époque. Ce qui lui donne un intérêt particulier et local, ce sont les renseignements abondants qu'il fournit sur la société toulousaine contemporaine, une collection d'une cinquantaine de portraits de dames de la ville, portraits accompagnés d'hiéroglyphes et de vers galants, enfin la description d'une grande fête suivie d'un bal et d'un souper, offerts aux Toulousains et aux Toulousaines de distinction, par le dieu et les nymphes de la Garonne, dans le lit même du fleuve. Parmi les nombreux contes et les poésies légères composés ou réunis par l'auteur, se trouve une ode en l'honneur de Toulouse, qui est comme un premier essai de *La Toulousaine*. Cet ouvrage complète et confirme ce que l'on sait d'autre part de la vogue dont jouissait alors la langue espagnole dans notre région.

Séance du 25 mai 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT exprime les regrets de la Société qui vient de perdre M. Bénézet, membre résidant, décédé le 23 mai 1897, et rappelle ses travaux comme peintre et comme historien de l'art. — Il prie M. Saint-Raymond de prononcer son éloge dans une prochaine séance.

Après avoir entendu le rapport présenté par M. Deloume, la Société élit comme membre correspondant M. Trey-Signals.

La séance est levée en signe de deuil.

Séance du 1^{er} juin 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. l'abbé Lestrade :
« *Philippe Cospéan, évêque d'Aire, administrateur de l'archevêché de Toulouse.* »

MM. DE LAHONDÈS et DELOUME signalent le médaillon, avec les armes des capitouls, du commencement du dix-septième siècle, qui se trouve dans les bâtiments de l'ancienne Ecole de médecine (rue des Lois), qu'on est en train de démolir.

M. le baron DÉSAZARS signale, d'après une note d'un journal local, les mutilations dont serait actuellement l'objet, de la part des ouvriers qui y travaillent, le cloître du musée des Augustins. La Société charge MM. de Lahondès, Désazars et Saint-Raymond de faire une enquête à ce sujet.

M. JEANROY lit une note sur un texte roman cité par M. l'abbé Galabert (*Bulletin de la Société*, 1896-1897, p. 26, n. 3, l. 7 ; au lieu de : « *per envollar la Resurrection*, » il propose la lecture « *per enrollar...* ; » à la ligne 9, que veulent dire les mots : « *am sies traylatz ?* » peut-être le manuscrit porte-t-il un autre mot.

M. SAINT-RAYMOND communique, au nom de M. l'abbé Marsan, membre correspondant, les textes et travaux suivants :

I

Confrérie de Sainte-Luce, établie à Arreau (vallée d'Aure), l'an 1690.

« Le 29 janvier 1690 fut fondée, dans l'église Notre-Dame d'Arreau, une pieuse confrérie sous le vocable de sainte Luce, vierge martyre, par Thomas Tardos, Jean Nabonne, Jean Bade et Bertrand Sayous, maîtres-tailleurs de ladite ville.

» Comme toutes les corporations, la nouvelle confrérie eut ses règlements particuliers, ou Statuts, qui nous ont été conservés par M^e Sale, notaire royal (f^{os} 206-207 du registre 1688-1690, fonds Donnez).

» Elle devait être administrée par un prieur, élu le jour de la fête de sainte Luce (13 décembre), par le prieur sortant.

» Le droit d'entrée dans la confrérie s'élevait à 3 livres pour un habitant de la ville ; à 6 sols 9 deniers pour un fils de maître, et à une somme plus importante pour les étrangers.

» Il était défendu aux maîtres-tailleurs de prendre aucun apprenti à leur service sans en avoir averti le Corps.

» L'entrée au Corps d'un apprenti de la ville était fixée à 30 sols et un don ; celle d'un apprenti étranger à 2 livres.

» Tout maître qui travaillait en ville, soit avec un étranger, soit avec un habitant, sans faire partie du Corps, était passible d'une amende de 5 sols.

» Les confrères jouissaient de certains droits : assistance temporelle et spirituelle. La lecture des divers articles des Statuts les fera connaître dans leurs multiples détails. En voici le texte :

1. « Premièrement est convenu qu'à toutes les festes de Sainte Luce chascune année tous les confrères se confesseront et communieront sur peyne de cinq souls contre le contrevenant sauf légitime excuse.

2. » Sy est dit que toutes les festes de Sainte Luce chascune année il sera dit les vespres chascue veilhe de ladite feste en l'esglise Nostre-Dame de lad. ville et le jour de la feste sera chanté une messe haulte servie à diacre et sous-diacre et le soir vespres, à quoy tous lesd. confraires seront tenus d'assister à peyne de cinq souls contre le défaillant sauf légitime excuse et que pendant l'année il sera dite une messe basse chascue mois par tel jour que ladite feste Sainte Luce tombera sauf légitime excuse et pour tout salaire sera bailhé par le Prieur quy sera créé à messieurs d'Archiprebtre et vicaires de lad. ville pour leur rétribution annuelle, sçavoir pour lesdites vespres de la veille messe, et vespres dud. jour de lad. feste Sainte Luce une livre doutze souls, et pour lesd. messes basses trois livres doutze souls, de quoy ils sont priés de se contenter par les sieurs confraires les priant faire advertir led. prieur quy sera créé pour avoir chandelle.

3. » Sy est aussy estatué que sy aucun desd. confraires tomboit malade, que le premier quy en aura cognoissance sera tenu d'en advertir les autres pour luy rendre visite afin de pourvoir à sa nécessité, s'il est besoing, et de luy faire administrer les sacrements, et s'il vient à décéder de cette maladie, tout le corps de ladite confrairie sera tenu d'assister à sa sépulture et le porter à icelle à peyne de cinq souls applicables pour en faire dire des messes à chascue contrevenant sauf légitime excuse et après le jour de l'enterrement du décédé il sera dite une messe basse de *Defunctis* pour l'âme d'iceluy ou pour ceux quy en auront besoing, de laquelle il sera payé sept souls pour tous les sieurs confraires.

4. » Sy est aussy estatué que tous les confraires seront soubmis au sieur Prieur de lad. confrairie pour tout ce qui leur regarde du faict d'icelle, et en cas de contravention, le contrevenant sera puny par le corps de ladite confrairie suivant sa contravention au jugement dudit corps, à quoy tous se soubmettent.

5. » Sy est aussy estatué que sy aucun desd. confraires a des prétentions l'un contre l'autre, qu'il ne pourra intenter procès qu'au préalable il n'aye donné avis au sieur Prieur pour en advertir le corps afin de pourvoir à leur tranquillité à peyne de vingt souls contre le contrevenant, au payement d'icelle led. contrevenant sera contraint par un desdits confraires ne pourra prendre apprentifs à leur mestier sans consentement dud. corps, et

que l'apprentif sera tenu de payer à lad. confrairie trente sous pour leur entrée et pour un donnat vingt sous estant natifs de lad. ville et à un étranger deux livres.

6. » Sy est estatué qu'aucun desdits confraires ne pourra travailler en ville avec un étranger ny habitant quy ne soit reçu en lad. confrairie à peyne de cinq sous chasque fois qu'il y contraviendra.

7. » Item est de mesme estatué que sy aucun natif de lad. ville veut exercer le mestier de mestre tailleur qu'il ne sera reçu ny en corps ny en particulier qu'il n'ait payé la somme de trois livres pour tout droit d'entrée et un étranger à discreption du corps de lad. confrairie et pour tout fils de maistre bailheront aussy pour leur entrée six sous neuf deniers.

8. » Et pour l'observation des susd. estatuts ledit Prieur aura droit de procéder par pignore avec l'assistance des messieurs de consuls de lad. ville, pour exécuter auxd. contrevenants et tirer gaiges à iceux, à quoy tous lesdits confraires se soubmettent et promettent tenir ny contrevenir en quelle forme ny manière que ce soit ; de mesme est dit que le prieur sera nommé le jour de ladite patronne Sainte Luce par ledit Prieur quy est nommé de l'année présante et sera tenu rendre compte de l'administration par ledit prieur, gérée pendant ladite année et dimanche après lad. feste Sainte Luce.

» Fait en présence de Blaise Mascaron, de Grézian, et Bertrand Coma, marchand de lad. ville, signés avec les maîtres tailleurs. »

» Très modeste à son origine, cette confrérie se développa rapidement. et comptait, en 1769, une trentaine de membres. C'étaient : Jean Ché, Jean Artigue-Esteune, Jean-Pierre Bade, Jean Anglade, Jean Salle, Jean Lafra, Bernard Claverie, Jean Brunos, Dominique Dupuy, Exupère Salle, Bernard Latour-Néret, Dominique Colomies, Jacques Douce, Alexis Carrère, Silvestre Puyo, Pierre Rotgé, Jean Bastinous-Cougote, Jean Artigue-Charlas, Barthélemy Carrère, Dominique Soulé, Jean Ché-Perrette, Jean-Baptiste Aries, Bertrand Estrade, Etienne Dupuy, Louis Palustran, Gêrôme Pouich, Thomas Ferras, Anthoine Ferriol, Jean Latour-Requaut, Jean Olive, Laurens Gonaux, Jean Douce, Jean-Baptiste Seube et Dominique Liroulet.

» Ceux-ci, appréciant les services rendus par la confrérie, « ne crurent mieux faire pour lui procurer de nouveaux accroissements que d'adresser une Supplique au Souverain-Pontife, afin qu'il l'enrichît d'indulgences plénières tant pour les confrères actuels de l'un et de l'autre sexe que pour tous les fidèles chrétiens qui entreraient plus tard dans ladite confrérie. »

» Ces faveurs leur furent, en effet, concédées par un bref de Clément XIII, donné à Rome le 16 janvier de ladite année et enregistré au Parlement de Toulouse, le 25 février suivant.

» Le 19 mars, ils prirent, en la présence de M^e Blaise Lathour, archi-

prêtre, Pierre Pène et Jean-Marie Burgalat, vicaires, les dispositions suivantes :

« En premier lieu, il sera incessamment fait députation au nom de ladite confrérie à M^{gr} d'Osmond, évêque de Comenges, pour lui présenter avec le respect dont les confrères de l'un et de l'autre sexe sont capables, le bref de N. S. P. le Pape et l'arrêt d'enregistrement et pour solliciter sa bonne et ordinaire justice afin qu'il lui plaise permettre pour toujours à ladite confrérie de faire célébrer tous les ans dans son église paroissiale Nostre-Dame de la présente, ville au grand autel d'icelle par M^r l'Archiprêtre, ses vicaires ou autres prêtres par ceux-ci priés, sçavoir le jour de Sainte Lucie, treize décembre, que la confrérie choisit pour sa fête principale, la messe et vêpres à diacre et sous-diacre avec exposition et bénédiction du Très-Saint-Sacrement et procession avant ou après la messe au patron général de la susdite ville Saint-Exupère, ensemble les vêpres la veille de ladite fête.

» En deuxième lieu, que les mêmes offices, messe, exposition et bénédiction du Très-Saint-Sacrement et processions au même patron, se feront comme dessus, les jours et veilles de Saint-Fabien et Saint-Sébastien, le dimanche de la Passion, le jour et fête Saint-Pierre et Saint-Paul et enfin le jour de Saint-Bertrand, patron du présent diocèse, que la susdite confrérie a choisi pour les autres quatre fêtes.

» Enfin, Sa Grandeur sera très respectueusement suppliée d'approuver, d'autoriser et homologuer les présents statuts que la confrérie soumet à sa correction, à l'exécution desquels et expressément aux conditions exprimées à la bulle du Saint-Père sous lesquelles les indulgences leur ont été accordées ; tous confrères de l'un et de l'autre sexe, tant présents, absents que ceux qui voudront entrer dans ladite confrérie, seront tenus de se conformer, en suivant exactement les dispositions y renfermées à moins de légitime excuse, tout comme les confrères comparants s'obligent et promettent dores et déjà d'employer leurs soins pour exécuter et remplir dignement le grand objet qui leur assure une mort heureuse. »

» Ceci qui amena dans les statuts de 1690 quelques modifications :

« 1^o Ladite confrérie entretiendra le maître-autel d'un luminaire décent et ordinaire la veille et le jour Sainte-Luce, ensemble les veilles et les jours Saint-Fabien et Saint-Sébastien et le dimanche de la Passion et par égales portions avec les marguilliers de ladite église, les veilles et jours Saint-Pierre et Saint-Paul et Saint-Bertrand, sy tant est que Sa Grandeur lui permettra d'y faire les offices et y dire des messes, autrement le susdit entretien sera fourni à l'autel qu'elle désignera ;

» 2^o Le Prieur et Sous-Prieur payeront annuellement au sieur archiprêtre, ses vicaires et autres prêtres par eux priés qui célébreront chacun des susdits cinq jours dans le susdit autel ou tel autre indiqué par M^{gr} l'Evêque, une messe haute à diacre et sous-diacre, sy faire se peut, y chanteront la

veille et lesdits jours les vespres exposeront et donneront la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, fairont les processions au patron Saint-Exupère, chanteront un anniversaire le lendemain de ladite fête Sainte-Luce, pour le repos des âmes des confrères et confrèresses décédés et diront une messe tous les mois aux mêmes fins ; dix-sept livres après les vespres du jour Sainte-Luce ;

» 3^o Seront aussi tenus le susdit Prieur et Sous-Prieur faire dire le lendemain du décès d'un confrère ou confrèresse, une messe basse de *Requiem* qu'ils payeront au sieur archiprêtre ou prêtre par lui prié, à raison de dix sols ;

» 4^o Ils seront tenus, sous peine d'être admonestés par le sieur Archiprêtre, de faire avertir par le mandataire qui sera choisi par la confrérie aux formes ordinaires, les confrères de l'un et de l'autre sexe d'assister aux susdites vespres, messes processions et bénédictions pendant lesquelles chacun des confrères et confrèresses seront tenus, comme ils promettent du moins les présents, d'avoir un cierge allumé à la main et dans le cas que quelqu'un d'eux ne pourra fournir à la dépense dudit cierge, sera tenu d'en avertir le Prieur et de se servir d'une bougie ordinaire ;

» 5^o Lesdits confrères de l'un et l'autre sexe seront tenus, comme ils promettent de le faire, à peine aussi d'être admonestés en présence de M. l'Archiprêtre, par le Prieur ou le Sous-Prieur assisté de quatre confrères si le délinquant est mâle, ou de quatre confrèresses si c'est une femme, de visiter les confrères malades, de leur fournir du secours si quelqu'un a besoin et qu'ils puissent le faire sans se déranger, de les exhorter à souffrir patiemment leurs maux, de concourir à la réconciliation, de suivre avec un cierge ou bougie à la main le Saint-Sacrement lorsqu'il sera porté aux malades, d'assister aux enterrements et enfin de prier pour leur soulagement et repos de leurs âmes ;

» 6^o La confrérie détermine, sous le bon plaisir de M^{gr} l'Evêque, de procéder le jour et fête de Sainte-Luce, dans une assemblée à laquelle M. l'Archiprêtre présidera à la mutation du Prieur et Sous-Prieur sur la liste des sujets que ceux qui sortiront de charge seront obligés de présenter ;

» 7^o Le Prieur aura en son pouvoir un livre relié et duement paraphé par M. l'Archiprêtre, dans lequel seront inscrits tous les confrères de l'un et de l'autre sexe qui sont déjà reçus ou qui se feront par cy après recevoir dans la susdite confrérie, lequel enregistrement contiendra le nom, surnom et qualité du sujet, même l'âge si faire se peut, et lorsque quelqu'un décédera, il couchera à côté le jour du décès.

» Et finalement, nul ne pourra être reçu dans ladite confrérie que le Prieur ou le Sous-Prieur ne soient pleinement instruits des bonnes vies et mœurs de l'entrant, et qu'il n'ait été confessé et n'ait communie.

» Fait en présence de Pierre Bade, habitant de ladite ville et Jean Esquive

le Cadet, du lieu d'Azet, signés avec les confrères qui ont su, par M^e Jean-Heleine Féraud, notaire royal (f^{os} 2160-2167). »

II

Confrérie de Saint-Eutrope, établie à Montesquieu (Gers), l'an 1500.

M. SAINT-RAYMOND donne d'abord l'analyse suivante des statuts de cette confrérie :

« C'est une fort modeste confrérie de tisserands que celle qui s'était fondée en 1500, à Montesquieu du Gers, sous le vocable de Saint-Eutrope. Les statuts qu'elle nous a laissés, en neuf articles, n'ont nullement rapport à une existence corporative. Ils ne traitent que de l'existence religieuse de l'association.

» Les noms des confrères sont énumérés. Ils sont au nombre de neuf.

» Chaque confrère sera tenu de payer un liard d'entrée le jour de son admission.

» De plus, une cotisation annuelle de vingt liards et payable en deux fois, à la Madeleine et au jour de Saint-Eutrope, est imposée à chaque confrère. Le montant est destiné à faire dire des messes, à la réparation de la chapelle de Saint-Eutrope et aux autres besoins de la confrérie.

» Deux prieurs sont élus tous les ans pour percevoir ces cotisations.

» Un chapelain choisi par les prieurs, et payé par la confrérie, sera chargé de dire une messe pour elle le mardi de chaque semaine.

» La fête de Saint-Eutrope sera célébrée solennellement par la confrérie, avec messes et vêpres dans l'église de Montesquieu, et tous les confrères devront y assister, à peine de payer demi-livre de cire.

» Les confrères morts dans la seigneurie de Montesquieu seront accompagnés, à leurs obsèques, par les confrères, à peine, par les absents, de payer demi-livre de cire.

» On ne pourra quitter la confrérie sans payer un demi-écu et un denier aux confrères.

» Si l'un des confrères venait à mourir excommunié, tous les autres confrères seront tenus de se cotiser pour obtenir l'absolution en forme et scellée de l'excommunication, et, pour les débours nécessaires, à l'aller chercher si les héritiers sont hors d'état de le faire. »

Voici maintenant le texte roman des statuts :

INSTRUMENTUM PRO CONFRATRIBUS CONFRATRIE FUNDATE IN ECCLESIA PARRO-
CHIALI DE MONTESQUIVO, SUB INVOCATIONE BEATI EUTROPI IN EADEM ECCLESIA
CREABUNDE.

« Apud locum de Montesquivo et in domo dicta *la Coloma* ubi moram

trahit Petrus de Cavarquo, textor lane, ibidem fuit instituta et ordinata confratria ob honorem Dei, Virginis Marie sub invocatione beati Eutropi celebranda et decantanda in ecclesia parrochiali de Montesquivo et in capella dicta Sancti Eutropi et hoc per et infra scriptos qui fecerunt et ordinauerunt statuta eiusdem Confratrie prout et quemadmodum seriatim sequitur :

» En honor de Diu et de la gloriosa Vierges Maria et de Mosseignor Sanct Stropi, au jorn de l'an mil sincq sens et XI^e et lo darré jorn deu mes de Abriu, an quan jorn se solempnisa la festa deudit glorios Sanct Mossen Sanct Stropi au loc et gleysa paroquian de Montesquiu es Comensada la confrayria deudit Sanct Stropi per los qui debat son escriutis an ordenada ladita confrayria per maneyra de articles et statuts qui apres los noms et surnoms deusdits Confrayres sen seguen.

» Primo Pey Cavarquo teyssene de lane, item Vidan Torne, teyssene, Domenges Abelhe alias Arebequet, teyssene, Domenges de Betos, teyssene, Arnaud de Barras, teyssene, Johan Bonshom deu Cos, teyssene, Johan deu Comet, teyssene, Bertran Castay, teyssene, Domenges Abelhe Vielb, teyssene, los quaus desus nomats an stituits et ordenat los articles et statuts qui s'en seguen :

» 1^o Et prumerament an ordenat que cascun deusdits Confrayres qui ara son et autres qui en ladita Confrayria entra bolhan per la novera entrada de ladita Confrayria seran tenguts de da et paga per intrada ung ardit pagado, lo jorn qui entraran en ladita Confrayria.

» 2^o Item que cascun confrayre sera tengut a da et paga, per an a ladita confrayria vintg ardots, pagados, la mitat a la festa de Sancta Magdalena et l'autra mitat VIII jorns davan la festa deudit Sanct, Mossen Sanct Stropi, lo quan argen sera distribuit a fe dise missas et a repara la capera deudit Sanct Stropi en lumenaria et en autras causas necessarias a ladita Confrayria.

» 3^o Item plus an instituit et ordenat losdits Confrayres de ladita Confrayria que els poyran elegi et crea cascun an, lo jorn de la festa deudit Sanct Mossen Sanct Stropi, dus prios per leva ledit argen de cascun deusdits Confrayres et volen que puesquen ana penhora los refusans a paga, coma era causa pagada et coneguda et distribuaran lodit argen a ladita Confrayria au plus necessari sens ne prene aucun salari, au bole deusdits Confrayres, saltem de la maior et la plus sana botz.

» 4^o Item plus an instituit et ordenat losdits confrayres que au despens de ladita Confrayria auran ung Capera a la election deusdits prious, loquan capera sera tengut una vegada et ung jorn de semana et expressamen lo dimars de dise una missa per losdits Confrayres, et losdits prious seran tengutz de paga lodit Capera.

» 5^o Item plus an instituit et ordenat losdits Confrayres que faran dise

cascuna vespra deudit Mossen Sanct Stropi vespres en ant, missa lo jorn en ant, et lo vespre deudit jorn vespres en ant, en ladita gleysa de Montesquiù et capela deudit Mossen Sanct Stropi et so au despens deudit Capera ordenado a dise ladita missa per semana.

» 6º Item plus an instituit et ordenat losdits Confrayres que cascun deusdits Confrayres que ara son e qui seran, seran tenguts de veni a lasditas vespres, tant las prumeras que las segondas et aussi a la missa grossa et so sus la pena de meia liura de cera pagadera sens misericordia ausdits priours sauan los defalhens agossen bian desencusa.

» 7º Item plus an instituit et ordenat losdits confrayres que quant abien que aucun deusdits Confrayres ane de vita a trespas et morisca dedens la senhoria de Montesquiù que los autres confrayres seran tenguts de lo anar accompanha lo cors jusques a la sepultura et au cas que desfaihen seran tenguts los desfalhens de da et paga a ladita confrayria meia liura de cera levadera per losdits priours ordenats et ordenados, senoque agossen justa et bian desencusa.

» 8º Item plus an instituit et ordenat losdits confrayres de ladita confrayria que nul confray que ara son ho qui hoqui a temps a veni seran de ladita confrayria, et en cas que volossen salhi sera tengut loqui ne salhira a da et paga a ladita confrayria mey scut, condan per scut XVIII s. et per sol VI ardots et de ha dina a totz los autres confrayres de ladita Confrayria ben et degudamen a sos despens et losdits priours seran tengutz de constranhe los qui voleran salhi de ladita Confrayria de da et paga lodit mey scut et lodit dina aux autres confrays prume que salhen de ladita confrayria, et lodit mey scut sera a la reparation de la capela deudit Mossen Sanct Stropi.

» 9º Item plus an instituit et ordenat losdits confrayres que au cas que aucun deusdits confrays que ara son et qui per temps a venir seran morissa excomencat — don Diu lou garde — que losdits autres confrayres seran tengutz de se cotisa l'un l'autre a lor despens per la aber la absolution deudit excomengat. per lo sagel de ladita absolution et per los despens a la anar serca, si los heretes deudit confrayre mort no an de que lo ne conta deudit excomeneg.

» Los quaus statuts et articles de ladita Confrayria son estats ordenats per los susdits confrayres, scribeutz et recitatz per my notari, debat scribeut, et losdits confrayres et cascun dets an prometut et jurat sus los sans Evangelis de Diu de tene, et observa et mantene ladita confrayria et losdits statuts d'aquela.

» Et so fo fait l'an, jorn et segnan que dessus et so en presensa de Mossen Vidau de Campusas prebtre, Pey *alias* Peyroton de Lierta, Pey de Belos, clerc, et Pey de Lafita *alias* Donat, habitans dedit loc de Montesquiù et an requirit losdits confrayres a my notari que ne retengossi instrument aux quaux lo ey concedit.

» ANHELY, not. »

III

Règlement des Etats du pays des Quatre-Vallées au dix-huitième siècle.

« De tous les pays d'Etats pyrénéens, celui des Quatre-Vallées est peut-être le moins connu (1). Un curieux Règlement récemment découvert nous permet de vous fixer sur le rôle de ses assemblées ou Etats au milieu du dix-huitième siècle.

» Le 3 août 1688, Louis XIV ayant porté un arrêt qui ordonnait de faire un Règlement des charges ordinaires et extraordinaires, gratifications, frais de voyages et autres dépenses des Etats dans la première assemblée, pour être confirmé par Sa Majesté. Ce Règlement fut fait le 23 octobre suivant, en présence du sieur Legoux de la Berchère, intendant et commissaire de la Généralité de Montauban, d'où ce pays dépendait alors.

» Mais les Etats ne s'y étant point conformés, M^e François Dansin, bourgeois de Vielle-Aure, avocat au Parlement de Toulouse et Syndic général des Quatre-Vallées, adressa, le 27 mars 1741, une requête au sieur Caze de la Bove, intendant de la généralité d'Auch, qui la présenta au Conseil d'Etat.

» En vertu d'un arrêt donné à Metz, le 14 août 1744, Sa Majesté renouvela les dispositions du Règlement du 23 octobre 1688, dont voici la teneur :

« I. — Conformément au Règlement du 23 octobre 1688, l'Assemblée desdites Quatre-Vallées d'Aure, Magnoac, Nestes et Barousse se tiendra au mois d'octobre de chaque année dans le lieu de Garaison, à commencer de la présente année 1744, à laquelle Assemblée le sieur Intendant et Commissaire départi en ladite Généralité d'Auch pourra assister à toutes les délibérations qui y seront prises et signera l'état des Impositions qui y seront arrêtées pour l'année suivante.

» II. — Fait Sa Majesté très expresses défenses aux Sindics, Députés et autres qui composent lesdits Etats de faire dans le cours de l'année d'autres Assemblées générales desdites Quatre-Vallées que celles énoncées dans l'article précédent sous prétexte d'affaire pressée ni autrement sauf aux Sindics Généraux et au Juge desdites Quatre-Vallées de se pourvoir devant le Sieur Intendant et Commissaire départi dans la Généralité d'Auch pour en obtenir la permission, s'il le juge convenable, et dont il sera néanmoins fait rapport à l'Assemblée des Etats de l'année subséquente.

(1) En se donnant à Louis XI, en 1471, les quatre vallées d'Aure, Neste, Barousse, Magnoac, obtinrent la confirmation de tous leurs privilèges, dont les plus importants étaient la faculté d'avoir des Etats indépendants et de ne payer à la France qu'une redevance de 941 livres (Note de M. Paul de Castéran).

» III. — Veut Sa Majesté que l'Assemblée des Etats soit à l'avenir composée, sçavoir : du Juge en chef du Païs des Quatre-Vallées qui y présidera ainsi qu'il est d'usage, des trois Sindics Généraux; de deux Députés de la Vallée de Magnoac; de deux Députés de la Vallée d'Aure; d'un Député de la Vallée de Nestes et d'un Député de la Vallée de Barousse; lesquels députés seront choisis dans les Assemblées particulières desdites Vallées qui seront à cet effet tenues huitaine avant l'Assemblée des Etats. Fait Sa Majesté défenses d'y admettre ni recevoir d'autres Députés, et en cas d'empêchement du Juge en chef desdites Vallées, pour présider aux Etats, il sera remplacé par l'un de ses lieutenants aux Sièges de Castelnau, Arreau et Barousse, qui prendront la place dudit Juge, suivant l'ordre de leur réception dans leurs Offices.

» IV. — Ordonne Sa Majesté, conformément au Règlement du 23 octobre 1688, qu'il sera payé au Juge en chef, lorsqu'il assistera à l'Assemblée desdits Etats, la somme de soixante livres; et au cas où il ne pourra s'y rendre et que son Lieutenant y présidera, il sera payé audit Lieutenant la somme de quarante livres, et à chacun des autres Députés, celle de huit livres, faisant Sa Majesté défenses d'imposer d'autres sommes pour raison des assistances aux Etats ou journées desdits Présidents et Députés.

» V. — Les Charges ordinaires dudit Païs demeureront fixées à l'avenir, sçavoir, à la somme de neuf cens quarante une livre, que lesdites Vallées sont en usage de payer annuellement à Sa Majesté, suivant un ancien abonnement et dont mention est faite dans le Règlement de 1688 aux sommes qui seront nécessaires pour les réparations et entretiens des Châteaux de Cadiac et Tramesaïgues, suivant les devis qui en seront dressés par l'Ingénieur de la Province, et dont les adjudications seront faites de l'autorité du sieur Intendant et Commissaire départi. Fait Sa Majesté défenses de faire aucunes Levées, Impositions ni Emploi de deniers pour raison desdites réparations et entretiens, que lesdits préalables n'aient été remplis, ni de payer aux entrepreneurs le prix de leurs adjudications, que sur les Ordonnances particulières dudit sieur Intendant et Commissaire départi ou du Subdélégué qui sera par lui commis, à peine de radiation dans les Comptes des Sindics, aux sommes nécessaires pour l'entretien des Garnisons desdits Châteaux en tems de guerre, suivant les Etats qui en seront arrêtés dans l'Assemblée générale desdites Vallées, approuvé et visé par ledit sieur Intendant et Commissaire départi devant lequel les Sindics Généraux seront tenus de rapporter le compte desdites dépenses un mois avant l'Assemblée desdits Etats, pour être par lui faites les observations convenables pour le service de Sa Majesté et l'intérêt dudit Païs.

» VI. — Que les charges extraordinaires dudit Païs des Quatre-Vallées seront fixées, à sçavoir, à la somme de quatre mille livres, que lesdites Quatre-Vallées sont en usage de payer pour la subsistance des Troupes de

Sa Majesté, et aux autres sommes dont Sa Majesté ordonnera l'imposition par Lettres Patentes, Arrests de son Conseil, ou les Ordres qu'elle fera adresser au sieur Intendant et Commissaire départi, aux sommes ei-dessus attribuées au Juge Président des Etats, Sindics et Députés pour droit d'assistance aux Assemblées, ainsi qu'ils sont fixés ci-dessus par l'article quatrième du présent Arrest ; à la somme de cinquante livres, pour les gages de chacun des deux Sindics d'Aure, Nestes et Barousse ; à la somme de cent livres, pour les gages du Sindie de Magnoac ; à celle de cinquante livres pour les gages du Greffier desdits Etats, et à celle de trente livres, pour la rétribution des Bayles ou Messagers des Vallées qui feront la convocation des Députés aux Etats ; à la somme de cinq cents livres, qui sera annuellement imposée et remise en main des Sindies Généraux desdits Etats pour servir aux dépenses imprévues qu'il conviendra faire dans le cours de l'année, de l'emploi de laquelle somme lesdits Sindies rendront Compte à l'Assemblée des Etats de l'année suivante, et seront tenus un mois avant ladite Assemblée, de présenter ledit Compte audit sieur Intendant et Commissaire départi, lequel y fera les observations qu'il jugera convenables.

» VII. — Veut Sa Majesté conformément audit Règlement de ladite année 1688 et à l'Arrêt du Conseil du 3 août de ladite année, que lesdits Etats ne puissent faire aucune députation, sans une permission par écrit dudit sieur Intendant et Commissaire départi ; et dans le cas que le Juge en chef soit chargé de ladite Députation, il lui sera passé six livres par jour qu'il emploiera, et quatre livres par jour seulement aux Sindics ou autres particuliers dudit Païs qui pourront être Députés, sans que lesdites journées puissent sous aucun prétexte être augmentées ni même exigées que dans le cas que les Députations auront pour objet les affaires générales du Païs, et obligeront les députés à voyager hors des limites desdites Quatre-Vallées, voulant Sa Majesté que les Sindies Généraux pourvoient, moïenant leurs gages, aux affaires qui n'exigeront que des mouvemens dans l'intérieur desdites Vallées.

» VIII. — Fait Sa Majesté défenses aux Sindies Généraux desdites Vallées d'entreprendre ni défendre aucuns procès concernant le général dudit Païs, sans en avoir obtenu la permission par écrit dudit sieur Intendant et Commissaire départi, à peine de radiation des frais et dépens desdits procès, et de répondre personnellement des dommages et intérêts que lesdites vallées pourroient souffrir.

» IX. — Dans le cas que la somme de cinq cents livres, qui sera imposée pour les dépenses imprévues de l'année, sera insuffisante ; Ordonne Sa Majesté que les Sindies Généraux desdits Païs se pourvoient devant ledit sieur Intendant et Commissaire départi, pour y être par lui pourvu ainsi qu'il jugera le plus convenable, soit par la voie de l'emprunt ou par impo-

sition, et ce jusqu'à concurrence de la somme de mille livres seulement, et pour une plus forte somme, il en sera rendu compte à Sa Majesté par ledit sieur intendant et Commissaire départi, pour y être par Elle pourvu ainsi qu'il appartiendra.

» X. — Les comptes des dépenses qui sont faites à l'occasion des foules de logement des Gens de Guerre, seront rapportés aux Etats pour y être examinés, et ensuite être procédé par lesdits Etats à la répartition ou règlement sur toutes les Communautés du País, des sommes nécessaires pour indemniser les Communautés qui auront le plus souffert, et dans la proportion des Règlements ci-devant faits à ce sujet.

» XI. — Après que le montant des sommes, qui devront être imposées sur lesdites Quatre-Vallées pour les charges ordinaires et extraordinaires en conséquence des articles ci-dessus, aura été fixé par l'Assemblée desdits Etats, il sera procédé par lesdits Etats à la fixation des parts et portions que chacune desdites Vallées devra payer desdites Impositions relativement au nombre des Feux et Belugues dont chacune d'elles sont composées et le tarif dont elles se servent pour la répartition et règlement desdites Impositions; et il sera expédié un Mandement au nom desdits Etats pour chacune desdites Vallées, lequel Mandement contiendra en détail la part et portion qui devra être payée par chacune d'elles sur chaque nature d'imposition avec ordre aux Sindics ou Députés particuliers desdites Vallées, d'en faire dans la huitaine le département sur les Communautés qui en dépendent.

» XII. — Avant l'expiration dudit délai de huitaine, le Sindic de chacune desdites Vallées et ceux qu'elles auront Député aux Etats, seront tenus de s'assembler, sçavoir, pour la Vallée de Magnoac, à Castelnau; pour la Vallée d'Aure, à Arreau; pour la Vallée de Nestes, à Lortet; et pour la Vallée de Barousse, à Mauléon, pour, en présence du Juge ou du Lieutenant de la Vallée et des Consuls desdits Chefs-lieux, procéder à la répartition des sommes pour lesquelles chacune des Communautés de chaque Vallée devront contribuer pour le paiement des Impositions contenues aux Mandements des Etats, et ce à proportion des Feux et Bélugues, dont chaque Communauté sera composée, et à son tarif, l'état de laquelle répartition sera signé par ledit Juge ou le Lieutenant de la Vallée et les Consuls desdits Chefs-Lieux, et seront sur ledit Etat expédiés les Mandements relatifs pour chacune desdites Communautés, lesquels Mandements seront adressés sans délai aux Consuls des Communautés, pour être par eux procédé dans la huitaine à la répartition desdites Impositions.

» XIII. — Pour procéder au Département et Répartition des sommes contenues ausdits Mandements, les Consuls de chacune desdites Communautés seront tenus d'assembler dans ledit délai de huitaine, le Conseil Général des habitans et de procéder au département ou répartition des

sommes contenues aux Mandements et qu'ils auront reçues suivant les proportions portées par les Terriers, Cadastres et Abonnements, sans que, sous aucun prétexte, ils puissent y employer d'autres sommes, sauf les Charges Locales, ordinaires et indispensables desdites Communautés, ainsi qu'elles sont et seront réglées par le Conseil ou par ledit sieur Intendant et Commissaire départi. Ordonne Sa Majesté que sur les rôles d'Impositions de chacune desdites Communautés, les revenus municipaux seront rapportés et mis en moins imposé, pour en être le montant remis et compté aux Syndics Généraux à la décharge des habitants taillables; à l'effet de quoi, lesdits Consuls et Répartiteurs transcriront dans le préambule ou titre du rôle, l'état des Charges Locales et les Baux à ferme desdits revenus municipaux, et prendront des fermiers desdits revenus, les soumissions nécessaires pour la remise des fonds ez mains des Collecteurs de chaque Communauté, qui en compteront aux Syndics Généraux, à peine contre lesdits Consuls et Répartiteurs en cas de négligence, de prendre lesdites soumissions desdits fermiers, d'en répondre en leur propre et privé nom, et lesdits fermiers, après les soumissions faites, d'être contraints comme pour les deniers et affaires de Sa Majesté.

» XIV. — Ordonne Sa Majesté qu'aussitôt que lesdits rôles d'Impositions seront dressés, les Consuls seront tenus de les rapporter devant le Subdélégué le plus prochain pour être par lui vérifiés et rendus exécutoires sans frais, faisant Sa Majesté défenses auxdits Consuls et Collecteurs, de faire aucunes Levées en vertu desdits rôles, qu'au préalable ils n'aient été vérifiés et rendus exécutoires par lesdits Subdélégués, à peine de Concussion.

» XV. — Et faute par lesdits Consuls, Députés, Syndics et Répartiteurs, de procéder dans les termes ci-dessus indiqués au département et assiette desdites Impositions; ils demeureront responsables en leur propre et privé nom du retardement de la levée des deniers et frais de Contrainte.

» XVI. — Ne pourra être attribué pour droit de taxations aux Consuls et Collecteurs au delà de six deniers pour livre, et sans préjudice néanmoins de l'exécution de l'Article treize du Règlement du mois de mars 1666 concernant la publication et adjudication du droit de levée en faveur du moins disant, et bien cautionné qui offrira de la faire pour une moindre rétribution que les six deniers pour livre.

» XVII. — Le Juge ou le Lieutenant de la Vallée qui assistera au département des Impositions qui se feront dans chaque Vallée sur les Communautés qui les composent, sera payé de la somme de six livres pour son droit d'assistance; à chacun des Députés, Syndics et Consuls du Chef-Lieu, de celle de trois livres sans que sous aucun prétexte ils puissent exiger ni recevoir de plus grandes rétributions, à peine de Concussion.

» XVIII. — Fait Sa Majesté défenses de tenir dans le cours de l'année

d'autres Assemblées particulières desdites Vallées, que les deux permises par les articles troisième et douzième du présent Arrest, pour le choix des Députés aux Etats et pour le département des Impositions ordonnées par lesdits Etats, sur les Paroisses desdites Vallées, sauf aux Sindics à pourvoir aux affaires instantes et qui requeroient célérité, et à en faire leur rapport ensuite lors de l'Assemblée des Etats ou lors des Assemblées particulières desdites Vallées.

» XIX. — Dans les Communautés qui n'ont point de Livres Terriers et Compoix pour le département des Impositions, ou que lesdits Compoix soient anciens, déchirés ou illisibles, ordonne Sa Majesté, qu'il en sera fait de nouveaux, sur les Ordonnances particulières dudit sieur Intendant et Commissaire départi dans ladite Généralité d'Auch.

» XX. — Veut Sa Majesté que les délibérations qui seront prises dans les Assemblées des Etats desdites Quatre Vallées, et celles qui seront prises dans les Assemblées particulières de chaque Vallée, seront écrites sur des Livres reliés, cotés et paraphés par ledit sieur Intendant et Commissaire départi ou son Subdélégué et signées du Président, Sindics et Députés qui y auront assisté, desquelles délibérations, il en sera envoyé des extraits à la diligence des Sindics audit sieur Intendant et Commissaire départi aussitôt après la séparation desdites Assemblées toutes les fois que ledit sieur Intendant et Commissaire départi n'aura pu assister en personne à l'Assemblée desdits Etats.

» XXI. — Ordonne Sa Majesté que les Privilèges, Titres, Documens, Comptes des Sindics, Lettres Patentes, Arrêts du Conseil pour Impositions ordinaires et extraordinaires, Délibérations et autres Actes desdites Quatre Vallées, seront déposés par Inventaire, dans les Archives dudit Païs, à la diligence des Sindics Généraux, auquel effet, tous détenteurs seront tenus d'en faire la remise, à quoi faire même contraints par corps, faisant Sa Majesté défenses de les placer à l'avenir sous aucun prétexte que ce soit, sauf à en faire des Extraits ou Compulsoires dans la forme portée par les Ordonnances dans le cas qu'il sera nécessaire de produire quelques uns desdits Titres ou Documens, à moins qu'autrement il n'en soit ordonné par Sa Majesté ou par ledit sieur Intendant Commissaire départi. Enjoint Sa Majesté ausdits Etats de nommer une personne de probité reconnue, pour la garde des Clefs et des Titres desdites Archives, dont ledit préposé sera tenu de se charger au bas dudit Inventaire, et de faire sur ce sa soumission au Greffe dudit sieur Intendant et commissaire départi, dont un double de ladite soumission sera remis ausdits Sindics Généraux desdits Etats, moienant quoi, ordonne Sa Majesté qu'il sera imposé chaque année conjointement avec les Charges extraordinaires indiquées dans l'Article sixième la somme de trente livres pour les gages dudit Garde des Archives.

» XXII. — Veut Sa Majesté qu'il soit annuellement procédé à la nomi-

nation des nouveaux Syndics dans l'Assemblée des Etats de la solvabilité desquels Syndics, les Députés qu'ils nommeront, demeureront solidairement responsables en leur propre et privé nom, et les Syndics qui sortiront de charge rendront compte dans la même Assemblée de leurs administrations, à quoi faire et au payement de leurs reliquats si aucuns y a, ils seront contraints par corps sur les Ordonnances dudit sieur Intendant et Commissaire départi.

» XXIII. — Et finalement ordonne Sa Majesté que par ledit sieur Intendant et Commissaire départi, il sera procédé à la vérification des dettes du Païs des Quatre Vallées en général et des Communautés qui en dépendent en particulier, auquel effet tous ceux qui se prétendoient créanciers dudit Païs et desdites Communautés, seront tenus de représenter dans six mois devant ledit sieur Intendant et Commissaire départi, leurs titres de créance, dont il sera dressé des procès-verbaux pour être envoyés au Conseil avec l'avis dudit sieur Intendant et commissaire départi, pour être par Sa Majesté ordonné ce qu'il appartiendra. Enjoint Sa Majesté, audit sieur Intendant et Commissaire départi en Navarre, Béarn et Généralité d'Auch de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt, à l'effet de quoi Sa Majesté lui attribuant toute Cour, juridiction et Commission et icelle interdisant à toutes les Cours et autres Juges, sauf l'appel au Conseil.

» Fait au Conseil d'Etat du Roi, tenu à Metz le quatorze août mil sept cens quarante quatre.

» Signé DEVOUGNY. »

IV

Règlement pour les milices bourgeoises du pays de Foix, Couserans, Nébouzan et Quatre-Vallées, dépendant de la Généralité de Montauban.

M. Paul DE CASTÉLAN donne à la Société l'analyse suivante de ce document :

« Quand la guerre de Succession éclata (1701-1715), Legendre, intendant de la Généralité de Montauban, fut chargé d'organiser la défense de nos frontières Pyrénéennes dans le Couserans, le Comminges et les Quatre-Vallées.

» Pour venir en aide aux troupes commandées par le maréchal de Montrevel et le comte de Boissières, et surtout pour opposer aux Miquelets des hommes habitués à la montagne, il leva trois régiments de milices bourgeoises dont le recrutement, l'armement et la discipline sont réglés minutieusement dans cette pièce qui vient à l'appui de l'étude remarquable publiée par le baron de Lassus dans la *Revue de Comminges*, sur les guerres du dix-huitième siècle dans les pays déjà cités.

» Voici maintenant le texte du document :

« Les compagnies seront composées chacune de 50 jeunes hommes en état de bien servir ; ils seront fournis par les maires ou consuls des communautés qui seront chargés de former chaque compagnie. Le choix des soldats sera fait par le capitaine de chaque compagnie et approuvé par les majors sans grâce ni distinction, n'y ayant d'excepté que les gentilshommes ; les garçons seront toujours préférés.

» Les maires et consuls de chaque communauté qui avaient fourni les soldats seront obligés de donner à un chacun un bon fusil, supposé que les soldats n'en aient pas et, à cet effet, il leur est permis de faire perquisition exacte de tous les fusils qui se trouveront chez les habitants de leur communauté qu'ils prendront sans support ni complaisance de personne dont ils donneront leur reçu pour être rendus après la paix faite à celui à qui ils appartiendront.

» Les maires et consuls auront soin de faire mettre en bon état tous les fusils de leurs soldats aux frais de la communauté dont la dépense sera passée dans leur compte sans difficulté, suivant l'état en détail qu'ils en fourniront par eux certifié véritable.

» Les maires et consuls dans les villes et les capitaines à la campagne garderont dans un magasin les 50 fusils de chaque compagnie qu'ils remettront tous les jours de revue aux soldats qui les rendront aux capitaines ou aux maires ou aux consuls après la revue faite.

» Les maires et consuls auront toujours dans un magasin dix livres de poudre avec 50 poires de poudre d'un quarteron chacune et 200 balles de calibre qui s'achèteront au dépens de la communauté dont la dépense leur sera pareillement allouée, dont ils rendront compte de consulat en consulat.

» Lesdits maires et consuls ne délivreront aux soldats la poudre et le plomb que sur les ordres de M. le maréchal de Montrevel ou sur ceux de M. le comte de Boissières, commandant la frontière.

» Les capitaines feront le dimanche la revue de leurs compagnies depuis le 1^{er} novembre jusqu'au 1^{er} mai et tous les quinze jours seulement, depuis le 1^{er} mai jusqu'au 1^{er} novembre.

» Quand un soldat manquera à la revue, il sera condamné à 5 sols d'amende et vingt-quatre heures de prison ; en cas de récidive, à 10 sols d'amende et deux jours de prison, sauf à la troisième fois à être par nous prononcé une plus grande peine, s'il y échoit, qui sera distribuée lorsque les capitaines feront la revue.

» Les inspecteurs et majors feront la revue des compagnies de leur département au moins une fois le mois et, à cet effet, ils prendront la peine de se rendre dans les lieux où les compagnies ont coutume de s'assembler et d'en faire savoir le jour aux capitaines, afin que les soldats puissent s'y trouver et surtout ils examineront la qualité des soldats et si les armes sont en bon état, en cas qu'il meure quelque soldat ou qu'il s'en trouve quel-

qu'un hors d'état de service les capitaines en avertiront aussitôt les consuls qui sont obligés d'en fournir un autre à peine de 10 livres d'amende payables sans répétition contre la communauté.

» Les compagnies ne marcheront que sur les ordres de M. le maréchal de Montrevel, sous ceux de M. le comte de Boissières ou les nôtres.

» En cas que les compagnies fussent obligées de marcher pour la sûreté de la province, nous pourrions à leur subsistance de communauté en communauté.

» Les soldats qui serviront dans la compagnie seront exempts de la milice.

» Fait et arrêté par nous, maître des requêtes, intendant à Montauban, le 20 janvier 1712.

» Signé : LEGENDRE,
» de Lespinau. »

Séance du 8 juin 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le baron DE RIVIÈRES parle de la soixante-quatrième session du congrès archéologique de France qui vient de se tenir à Nîmes du 18 au 24 mai dernier. La session a été fort intéressante et les séances bien remplies par diverses communications et mémoires. A remarquer les rapports sur l'archéologie romaine par M. Maurin, sur l'archéologie du moyen âge par M. Bondurand, la conférence de M. Carrière sur l'archéologie préhistorique dans le Gard.

Il y a eu encore de remarquables communications de M. de Saint-Venant et du Frère Sallustien. Des courses variées ont ajouté à l'intérêt du congrès : course au pont du Gard, au château de Saint-Privat, à la ville d'Uzès et au château des ducs d'Uzès ; excursions à Aiguesmortes, à Beaucaire, Arles, Tarascon, Saint-Gilles. La ville de Nîmes a voulu fêter les congressistes et leur a donné une soirée dans les ruines du temple de Diane, au milieu du beau jardin de la Fontaine. Les monuments antiques et modernes de Nîmes ont été visités par le congrès.

De Nîmes, les membres du congrès se sont dirigés vers Avignon, en s'arrêtant tout d'abord à Villeneuve-lès-Avignon dont le respectable curé leur a fait les honneurs de la façon la plus courtoise. Puis le lendemain, le congrès a visité rapidement la ville des papes, ses églises, son musée et surtout le palais où siégea la papauté au quatorzième siècle. De là la vapeur les a conduits au Pont-Saint-Esprit, où M. Bruguier-Roure, un des secrétaires et organisateurs du congrès, a reçu chez lui ses confrères avec une cordialité charmante. Puis le congrès a terminé ses travaux par une visite à la ville d'Orange et à ses monuments : le théâtre, l'arc de triomphe. La

majesté de ces témoins de la grandeur romaine a ému et séduit les visiteurs. Un des congressistes, M. Gassot, a fort habilement expliqué et restitué dans une intéressante causerie la disposition du théâtre tel qu'il était jadis.

La Société archéologique du Midi était représentée au congrès par trois de ses membres : MM. Cartailhac, Pasquier, de Rivières. Indépendamment des excursions, plusieurs congressistes ont visité Montmajour, Saint-Remy, les Baux. D'autres sont allés rendre visite au grand poète Mistral.

Parmi les membres du congrès il y avait, comme délégué du Ministre des beaux-arts, un des maîtres de la science épigraphique en France, M. Edmond Le Blant. M. Le Blant a été très intéressé en visitant la cathédrale de Nîmes, en voyant un tombeau chrétien du cinquième siècle servant de devant d'autel et qui avait jusqu'ici échappé aux patientes recherches du savant archéologue. Il est vrai que ce tombeau a été donné depuis peu d'années à la cathédrale par le baron de Bernis. Ce sarcophage est orné d'une série de figures en bas-relief représentant le Christ enseignant, entouré de ses disciples. La cathédrale de Nîmes a été rebâtie en style roman, il y a peu d'années ; la façade et une crypte à l'entrée datent seules de la période romane (1).

M. CARTAILHAC a fait une conférence avec projections sur son voyage en Grèce en 1896.

M. DE LAHONDÈS lit la note suivante :

« La commission de la Société archéologique a examiné les restaurations du cloître du Musée. Elle s'est convaincue qu'elles étaient dirigées par M. Romestin avec le soin le plus scrupuleux comme avec le goût le plus sûr. Elles ont d'ailleurs été approuvées pleinement, ces jours derniers, par l'inspecteur des monuments historiques, M. Vaudremer, et par l'architecte diocésain, M. Petitgrand.

» Les colonnettes des arcades sont légèrement inclinées en dehors et, bien que cette inclinaison soit sans danger, on a pris la précaution de les étayer pendant le travail de rétablissement de la charpente. Mais cette déviation date de longtemps. Les galeries du cloître, qui ne devaient être couvertes que par une simple toiture, furent surmontées, au dix-septième siècle, par des logements pour le service des moines augustins. Ils furent convertis, après la Révolution, en classes et ateliers pour l'Ecole des arts et en petit musée. A ces épreuves inattendues pour lesquelles les légères arcades n'avaient pas été élevées, ont succédé celles des constructions du nouveau Musée, et les démolitions même des étages qui, bien que très salutaires, ne s'opèrent pas sans quelques secousses. Mais d'après les dispositions prises dans l'établissement de la charpente, très élégante d'ailleurs

(1) Peu de semaines après le congrès de Nîmes, M. Edmond Le Blant est mort à Paris à l'âge de 79 ans. C'est une grande perte pour l'archéologie.

et du meilleur style du quatorzième siècle, non seulement la poussée sera nulle, mais les arcades seront maintenues rigides par une double saillie des chevrons fixés au mur par une sablière retenue par des crampons de fer.

» C'est, du reste, un retour aux précautions prises pendant le moyen âge. Les architectes de cette ingénieuse époque prévoyaient d'ailleurs si bien la poussée possible des arcades de ces cloîtres non voûtés qu'ils avaient le soin de les incliner légèrement en dedans, en fruit comme ils disaient. On peut voir encore cette disposition aux galeries conservées du beau cloître des Jacobins qui n'ont pas subi les mêmes épreuves, bien qu'elles en aient connu d'autres.

» Depuis plus de vingt ans que le Musée est exposé à tous les périls des constructions, des remaniements et, entre temps, de l'abandon, il n'est pas surprenant que quelques dégâts soient survenus aux sculptures et statues. Mais ils sont vraiment sans importance, et aucun ne s'est produit depuis la reprise de l'achèvement de la charpente, du moins par le fait des entrepreneurs de ce travail. Ils ont, au contraire, remis au jour des blasons qui étaient cachés par les planchers des bâtiments annexes de l'Ecole des arts.

» Quant aux vilénies grossières dont auraient souffert quelques coins obscurs des grandes salles ogivales, le reproche en doit être adressé à des ouvriers étrangers à l'entreprise qui s'étaient introduits sans droit dans les chantiers.

» La municipalité devrait maintenant compléter cette restauration par le rejointoiement des murs sans lequel aucun objet d'art ne pourra être exposé dans les galeries et par le dallage qui permettra enfin de les parcourir sans être obligé, en sortant, de s'arrêter devant la sellette d'un brosseur. »

M. DE LAHONDÈS lit la lettre par laquelle M. de Roumégoux, président de la Société historique et archéologique du Périgord, pose sa candidature au titre de membre correspondant. Cette demande est confiée à l'examen d'une commission composée de MM. le baron Desazars, de Rivière, Deloume.

Après avoir entendu les conclusions des différents rapporteurs sur les ouvrages soumis au concours, la Société décerne les récompenses suivantes : le prix Clausade à M. Baillaud, licencié en droit, pour *Les Coutumes du Rouergue*; une médaille de vermeil de 1^{re} classe à M. l'abbé Cau-Durban, membre correspondant, pour *L'abbaye du Mas-d'Azil, monographie et cartulaire (817-1774)*; une médaille de vermeil à M. l'abbé Dubernet, pour *L'Essai historique sur l'abbaye bénédictine de Saint-Maurin*; une mention d'encouragement à M. l'abbé Viala pour *Le culte de saint Maur à Prat*.

Séance du 15 juin 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. DE LAHONDÈS offre à la Société, de la part de M. Lavergne, membre

correspondant, *Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan (Gers)*; de la part de M. le comte de Marsy, *Pierre Louvet, de Beauvais, médecin, historien et professeur, XVII^e siècle.*

M. DELOUME signale le brillant discours en espagnol, prononcé à Toulouse par M. Mérimée, membre résidant, à l'occasion de la réception de la musique d'artillerie de Ségovie par la colonie espagnole de Toulouse.

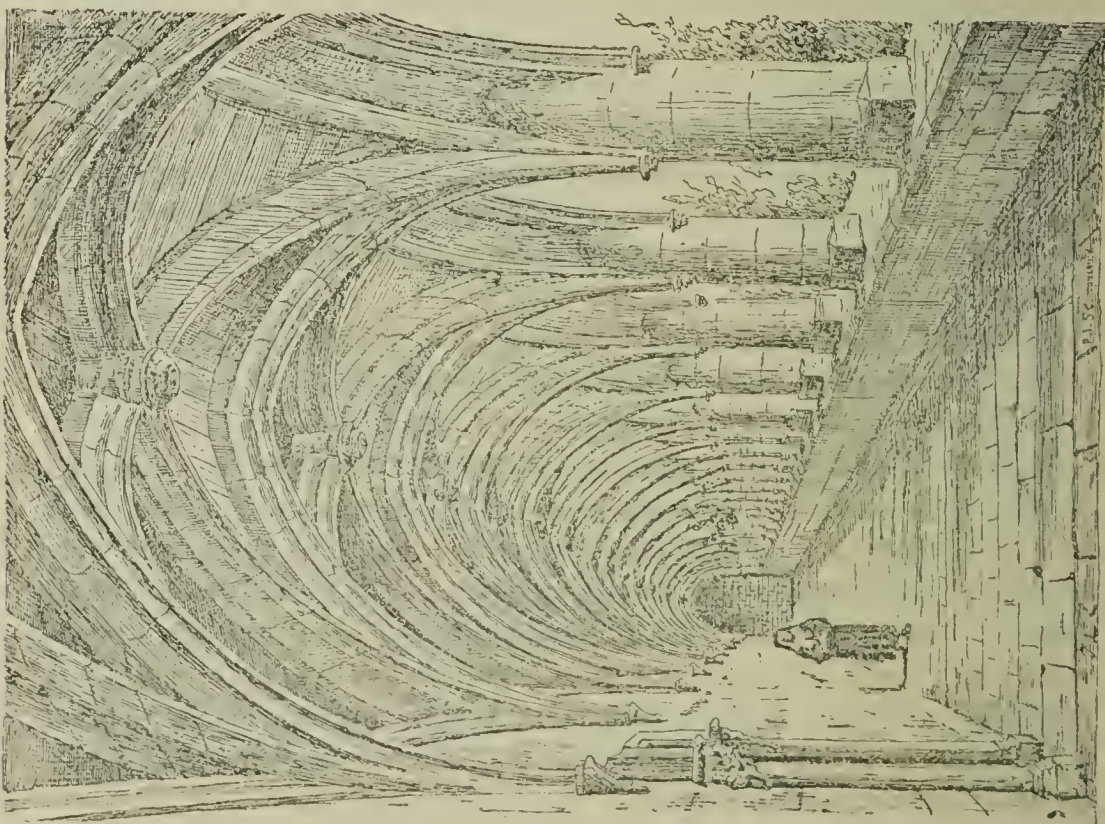
M. RÉGNAULT signale de nouveau les actes de vandalisme commis à l'église de Saint-Aventin, où il ne reste presque aucune trace des fresques, sous le badigeonnage à la chaux. Il communique des photographies des fresques de l'église de Cazaux-Larboust, et signale une vieille église romane, aujourd'hui abandonnée, qui se trouve à l'entrée de la gorge d'Oo, après Cazaux.

M. ROMESTIN dit que les travaux du Musée des Augustins, à Toulouse, se poursuivent dans les meilleures conditions.

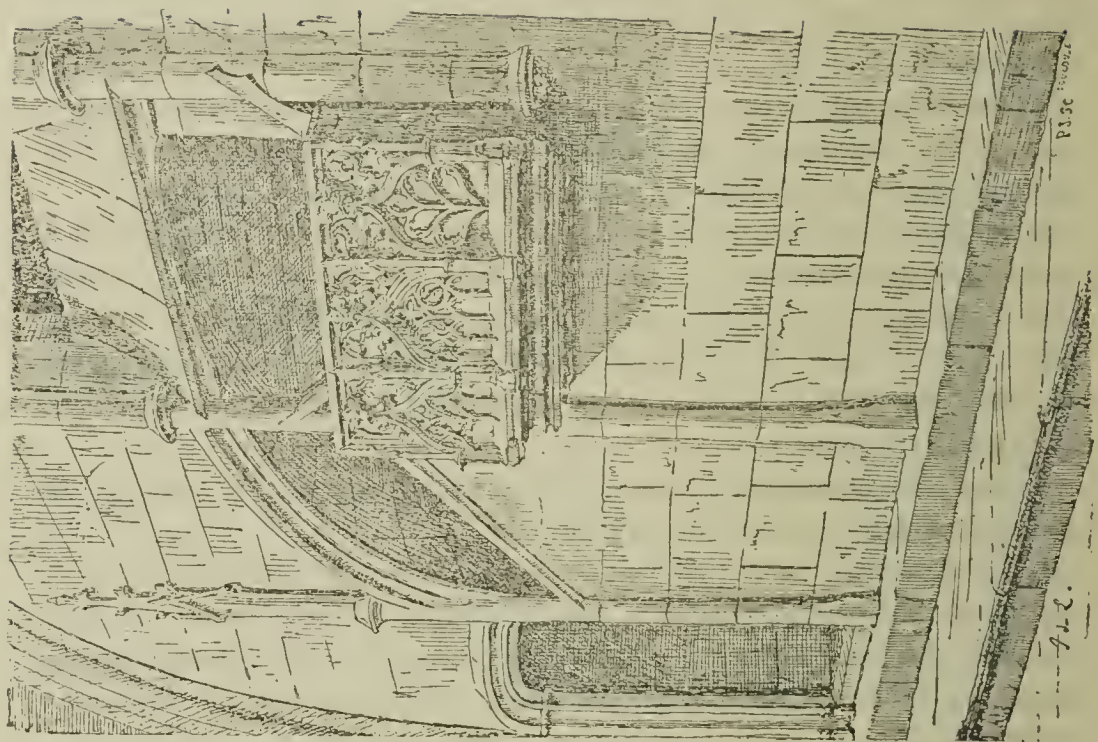
M. DE LAHONDÈS parle des peintures de l'abside de Saint-Sernin et de celles des piliers; ces dernières sont analogues à celles de la cathédrale d'Albi; celles de l'abside, vraiment d'un grand style, paraissent être de même de peintres italiens. Ces peintures mériteraient une restauration nécessaire.

M. le général BÉZARD fait une communication sur une collection de tapisseries dont il présente les photographies. Ces tapisseries, qui appartiennent à sa famille depuis la Révolution, proviennent probablement du château d'Anet; elles représentent des scènes des *Métamorphoses* d'Ovide, avec des allusions et des applications à Diane de Poitiers, et probablement avec son portrait sur un des panneaux; datées de 1610, elles portent la signature d'un artiste de Bruxelles, Spiringius (Spirinck); elles ont été faites d'après des cartons qu'on peut attribuer au Primatice et constituent probablement le second exemplaire; le premier, s'il a été exécuté, a disparu sans laisser aucune trace.

M. DE LAHONDÈS montre des dessins de monuments d'après des photographies prises pendant la dernière excursion de la Société de géographie à Villefranche-du-Rouergue; une galerie du grand cloître de la Chartreuse construite de 1451 à 1458, selon le vœu et par les libéralités de Vésian Valette, riche marchand de la ville, mort à Rome pendant le grand jubilé de 1450; la chaire du réfectoire du couvent; la pittoresque toiture de la chapelle des Pénitents noirs, dont la confrérie, unie à celle des Pénitents blancs, promène encore, le jour du Vendredi-Saint, une procession dramatique qui rappelle les anciennes représentations des mystères; enfin, une figure de la Vierge recevant l'annonce que lui apporte l'ange Gabriel, sculptée sur la clôture des stalles de l'église Notre-Dame, qui sont dues à l'imagier lozérien André Sulpici.



GALERIE DU GRAND CLOÎTRE DE LA CHARTREUSE (Villefranche-de-Rouergue)



CHAIRE DU RÉFECTOIRE DU COUVENT (Villefranche-de-Rouergue).



TOITURE DE LA CHAPELLE DES PÉNITENTS NOIRS (Villefranche-de-Rouergue).



FIGURE DE LA VIERGE (Villefranche-de-Rouergue).

Séance du 22 juin 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. l'abbé DOUAIS communique, de la part de M. l'abbé Couret, le plan de l'église de Peyrissas (canton d'Aurignac). Ce monument, de l'époque romane, a des absides disposées en forme de trèfles ; la voûte en a été détruite, en 1793, à la suite d'un incendie.

Après avoir entendu le rapport présenté au nom de la Commission par M. de Rivières, la Société élit membre correspondant M. de Rouméjoux.

M. l'abbé DOUAIS lit une lettre de M. l'abbé Couret, posant sa candidature au titre de membre correspondant ; elle est confiée à l'examen d'une commission composée de MM. de Bouglon, Delorme, Cadelon.

M. le marquis DE CHAMPREUX lit une lettre de M. Saint-Anne Lauzier, architecte de l'église, classée parmi les monuments historiques de Saint-Aventin, disant que le badigeonnage des fresques de cette église a eu lieu à son insu, et qu'il a donné ordre de suspendre immédiatement tout travail.

M. DE LAHONDÈS remercie, au nom de la Société, MM. Pasquier, Régnault et marquis de Champreux du zèle qu'ils ont montré dans cette importante question des fresques de Saint-Aventin. Un membre de la Société demande ce qu'est devenue la grille qui fermait le sanctuaire de cette église ; il importerait de sauver ce curieux spécimen de la ferronnerie du moyen âge.

M. DE LAHONDÈS annonce que M^{me} la comtesse de Villèle a bien voulu renouveler à la Société son invitation à venir visiter son château de Merville. Cette excursion est fixée au samedi 26 juin.

M. l'abbé DOUAIS lit, au nom de M. l'abbé Taillefer, membre correspondant, la note suivante :

Deux maîtres de pension à Toulouse, en 1773.

« Les vieux documents sont épars, témoin la liasse que nous venons de trouver chez un brave chevalier du erochet. Il y a un peu de tout : lettres, quittances, pièces de procédure, débris de livre de raison. Mais plus particulièrement, nous relevons des données très précieuses sur deux maisons d'éducation, en 1773. Elles nous ont paru devoir intéresser tous ceux qui s'occupent de la physionomie du vieux Toulouse. Voilà l'objet des deux lettres insérées plus bas.

» M^{me} Fauré de Daire (Bouillae, Tarn-et-Garonne), demeurée veuve avec

trois enfants, Bernard, Marie et Angélique, s'informe, auprès de ses parents habitant Toulouse, des différentes pensions. Nous savons ainsi que son oncle M. Fauré est mort curé de Saint-Cézert, et que sa jeune sœur Angélique a été élevée chez les dames hospitalières de Toulouse, où la pension variait de 20 à 58 livres par mois.

» Elle reçoit bientôt deux lettres de ses cousins M. Descazeaux, procureur, et M. Jouglar, prêtre. Chacun propose et fait l'éloge de la maison qui a sa préférence, en exposant les conditions et faisant valoir les avantages particuliers. Toutefois, le choix de M. Jouglar est accepté, et le jeune Bernard devient l'élève de M. Mir, maître de pension près de l'église du Taur. Celui-ci, en effet, écrit à M^{me} Fauré de Daire, à la date du 10 mai 1773, pour lui réclamer le trimestre échu de la pension « de Monsieur son fils. »

» Sa démarche est motivée, dit-il, « par le retard des navires chargés des fonds destinés pour la nourriture, éducation et entretien des Amériquains que vous avés vu chez moi, qui m'a mis à même de faire pour eux des avances considérables. » ... Vous ne devés pas douter de mes attentions pour que vous ne soyés jamais à même de vous plaindre de M. votre fils. »

» Il est certain que ce dernier répondait bien à la sollicitude maternelle. « Je vous fais sçavoir par la présente, » écrivait-il à M^{me} Fauré le 14 mars 1773, « que votre fils jouit d'une très bonne santé, qu'il se plaît beaucoup à Toulouse, qu'il utilise très-bien son temps et qu'il a bien changé à son avantage. Son maître à écrire me dit mardy dernier qu'il avoit de très-bonnes dispositions pour l'écriture, et, ce qui doit vous faire plaisir, qu'on n'a pas besoin de le presser pour faire son devoir. S'il continue de s'appliquer, comme je l'espère, vous n'aurez pas lieu de regretter l'argent que vous employés pour luy. »

» Voici enfin, pour les détails des deux pensions annoncées, les lettres de M. Descazeaux et de M. Jouglar. Et d'abord, la lettre de ce dernier : « Je t'écris ces deux mots, ma chère cousine, pour te dire que j'ai rencontré sur mes pas, en allant faire des emplettes, le maître de pension où je souhaite que tu mettes tes enfants. Il s'appelle M. *Mir*, *restant près l'église du Taur, dans la maison de Madame Viguerie*. A ma prière, il m'a dit qu'il donneroit la préférence aux tiens sur d'autres qu'on lui a présentés, n'en voulant qu'un certain nombre pour pouvoir en avoir plus de soin. Il m'a dit qu'il les regarderoit comme ses enfants propres, et il faut que tu les envoies incessamment. Il *prend trente six francs par mois* ; sur quoi se trouve la réfection ; il fournit le linge de table, la cuillé et la fourchette ; les autres sont dans l'usage de se fournir les linseûls ; mais il les fournira, si tu veux, à tes enfants ; sur quoi tu lui marqueras ta reconnaissance par quelque petite attention. Je t'assure qu'ils seront aussi bien qu'ils puissent être... Sache-moi dire ta détermination... J'oubliois de te dire que tes en-

fants ne sortiront que sous les yeux du maître de pension ; ils profiteront sous lui, à moins qu'ils ne montent la machine pour ne vouloir rien faire. »

« Mademoiselle et chère cousine. J'ai trouvé une place pour votre ayné où il sera très bien. J'ai été fort en peine et je le serais encore sans un nouvel établissement qui vient d'être fait, car nos maîtres à écrire montrent chés eux et vont montrer dans les maisons, mais ils ne prennent point de pensionnaires. Cet établissement est une *société* qui s'est formée entre *M. Dirat*, maître de pension, et *M. Pelé*, maître à écrire. Voici les conditions :

» 1^o On lui montrera à écrire, à chiffrer, compter, lire les écritures de main anciennes et modernes, la composition et l'ortographe, indépendamment des exercices de religion ; et il ne sortira que par permission. Les heures du lever, de travail et autres sont fixées ; il y a des heures de promenade en commun.

» 2^o On lui fournira le feu pour se chauffer dans les chambres communes, la chandelle, plumes, encre et papier.

» 3^o Le prix de la pension est de 36 l. par mois, payables trois mois d'avance.

» Il y a de plus à payer 1 l. 10 s. pour le baigneur par mois ; si on veut être blanchi, 1 l. 4 s. par mois.

» Il faut porter outre cella deux paires de draps, six serviettes, un couvert complet, savoir : cuillère, fourchette, couteau et un gobelet de verre ; il suffit d'une cuillère d'étaing et fourchette d'assier. On se charge de tout pour le rendre en nature.

» Si ces conditions vous agréent, marqués le moi et le temps auquel il arrivera, afin que je rende réponse, parce qu'autrement on pourroit disposer de la place ; elles sont fixes. Je pense que vous ne devez pas hésiter parce qu'il sera très bien ; il restera à *la Pomme*, et ne sera pas loin de chez moi. *M. Dirat* qui est bon ami de *M. Lacaze*, m'a assuré qu'il en auroit un soin particulier. »

M. l'abbé GALABERT envoie la note suivante :

Publication faite par ordre de Terride, en 1552.

« La publication ci-après, faite à son de trompe, à Bourret, le 5 juillet 1552, par ordre d'Antoine de Lomagne, baron de Terride, vicomte de Gimois, n'offre rien de bien particulier. Bien qu'il y soit question de blasphèmes contre Dieu et *sa benoïste Mère*, je ne crois pas qu'elle fût dirigée contre les tenants des idées calvinistes, et cela pour cette raison que, même en 1563, j'ai, dans le pays, rencontré des calvinistes qui n'avaient pas abandonné la croyance en la Mère de Dieu.

» Je n'attache donc d'autre importance à cette publication, que d'avoir

été faite par ordre du vicomte qui se rendit célèbre durant les troubles, après avoir longtemps porté les armes en Italie.

« De par Monseigneur de Terride et par commandement de sa Court,

» Est faict inhibition et deffence à tous habitans dud. lieu et aultres de ne porter aulcung harnoys aud. lieu à la peyne de confiscation d'iceluy et de cinquante soulz audit seigneur à appliquer.

» Item, est faict inhibition et deffence à toutes personnes de ne jurer et blasphémer Dieu, sa benoïste Mère, saintz et saintes, se donner au diable et faire imprecation d'iceluy et de mal de terre, ne aultre jurement illicite et escandaleux.

» Item, de ne jouer à aulcung jeu, comme est de cartes, rampeau, tale...

» Item, de ne chasser à aucune chasse, suyvant les edictz du roy nostre syre et arrestz de la Cour de Parlement seant à Tholose (1). »

Séance du 29 juin 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. MÉRIMÉE offre à la Société, de la part de M. Perroud, la photographie d'une salle du Lycée de Cahors (ancienne abbaye des Cordeliers) qu'on est en train de démolir. M. Cartailhac regrette, à ce sujet, que l'Etat fasse démolir des monuments anciens dont il a la garde.

M. DE REY-PAILHADE communique, de la part de M. de Cellery d'Allens, deux dessins de M. de Solages, une vue de Saint-Sernin qui paraît remonter au début de ce siècle, et une vue d'un château inconnu. M. de Lahondès donnera à la Société une copie du premier dessin.

M. le PRÉSIDENT dit qu'une quinzaine de membres de la Société ont visité samedi le superbe château de Merville.

« L'entrée s'ouvre, à l'ouest, avec un corps de logis central et deux ailes. Au levant, la façade principale se développe sur une large terrasse d'où la vue s'étend sur la plaine de la Garonne et sur les coteaux, de Castelnau-d'Estrétefonds à Montastruc. A travers les arbres du parc, les clochers de Toulouse dardent leurs flèches dans le lointain bleui.

» C'est vraiment une fort imposante construction. Les hautes fenêtres du rez-de-chaussée sur la terrasse avertissent aussitôt le regard qu'elles éclairent les appartements d'honneur. Une saillie en pans coupés, au milieu, rompt la monotonie, accentue l'ensemble, lui donne de la force, et annonce, par ses trois belles fenêtres cintrées, le grand salon. Aux deux extrémités, cette saillie est rappelée par deux pavillons, qui sont répétés encore au milieu des deux ailes du nord et du sud. Une corniche à forte saillie cou-

(1) Pierre Thoelle, not. de Bourret, en l'étude Lafon, au Mas-Grenier.

ronne cette belle ordonnance, et elle est accentuée encore par le prolongement de la toiture, qui projette ainsi de belles ombres.

» Le premier étage contient les nombreuses chambres, et au-dessus du salon la grande bibliothèque, magnifiquement éclairée par trois fenêtres s'ouvrant vers des horizons divers. C'est le plus séduisant cabinet de travail que l'on puisse rêver.

» Le château de Merville est un modèle accompli de cet art charmant du dix-huitième siècle, qui abandonnait les froides imitations classiques pour des créations plus libres, plus appropriées à notre ciel et à nos mœurs. L'élégance fine et svelte s'y joignait aux convenances d'habitation, d'exigences nouvelles, et encore de large hospitalité. Dans tous les arts, cette époque s'inspira de la nature ou plus simplement du naturel. Plus de ces colonnes ou de ces pilastres pompeux qui ont alourdi un si grand nombre de nos monuments, plus de ces chapiteaux qui les coiffaient comme des perruques, mais des lignes où la grandeur s'alliait avec la simplicité.

Dans nos contrées, et à Merville en particulier, la brique seule est employée. A peine quelques cubes de pierre aux ouvertures retiennent les gonds.

» Mais Merville n'est pas, comme tant de châteaux, hélas ! où l'enveloppe seule est restée. Dès qu'on a franchi le seuil, on entre dans la vie même du temps qui l'a vu construire, et on ne la quitte plus. On ne rencontre aucune discordance, et on retrouve toutes les reliques du passé. Le château ne fut pas dépouillé ni attaqué même pendant la Révolution. Son propriétaire, le marquis de Chalvet n'émigra pas, et bien qu'il ait été emprisonné pendant quelques mois à la Visitation, le respect et l'attachement des habitants de Merville laissa intacte sa belle demeure. On voit toujours ainsi les chinoïseries peintes sur les panneaux du grand salon, les fines moulures des trumeaux, les belles tapisseries aux bordures de grand style, la plupart du seizième siècle et provenant sans doute de l'ancien château, les lits de parade aux riches tentures qui ne craignaient pas, comme aujourd'hui, le vibrant éclat des couleurs, les meubles puissants, dans toutes les chambres, par exemple, les commodes dont les tiroirs renflés sont relevés par les élégants rinceaux des cuivres luisants, à la salle à manger les dessus de portes représentant les quatre saisons figurées par des portraits de famille, à la bibliothèque les manuscrits enluminés et les incunables, les majestueux in-folios où l'érudition de ce temps déposait ses laborieuses recherches qui nous sont si utiles aujourd'hui, et avec lesquelles on fabrique tant de livres ; à la salle qui suit la bibliothèque, les portraits des châtelains et des châtelaines.

» Ils nous ont retenus longtemps. Ils nous parlaient et nous leur parlions, car ceux même qui ne se présentent pas avec une grande valeur d'art gar-

dent un saisissant accent de vie. Nous avons remarqué surtout un portrait de Jean de Bernuy, le constructeur de l'hôtel devenu le Lycée, peint par Hilaire Pader d'après un tableau du temps, où il est représenté remettant les pièces d'or avec lesquelles il contribua à la rançon de François I^{er} ; la tête méditative et grave de Matthieu de Chalvet, le président aux enquêtes, son beau-frère ; la figure fine et avisée de François de Chalvet, qui a laissé des mémoires sur la Ligue ; les traits robustes de Bernard d'Assézat, fils du fondateur du beau palais toulousain.

» Les Chalvet de Rochemonteix demeurèrent pendant deux siècles châtelains de Merville, et c'est d'eux qu'il est venu à la famille de Villèle, en passant par les La Fitte Pelleport, héritiers du dernier des Chalvet. Le château actuel fut construit de 1743 à 1759, par Henri-Auguste de Chalvet, sénéchal de Toulouse. C'était un gentilhomme de grand goût, qui fut lui-même l'inspirateur de toutes les ordonnances de sa riche demeure et qui construisit aussi le bel hôtel de la rue Mage, que les dépenses de la construction de Merville obligèrent à vendre, après lui, au comte de MacCarthy. Sa personnalité se retrouve fortement imprimée dans l'ensemble du château, comme dans tous les détails du mobilier, de l'ornementation et aussi de la bibliothèque. Il fit tracer, d'après d'anciens dessins de Le Nôtre, les allées des jardins aux longues enfilades de buis, où l'on est saisi parfois comme à des aspects de Versailles.

» M^{me} la comtesse de Villèle garde avec une sollicitude fidèle ce rare ensemble si harmonieux, ce vrai musée de notre art local, à une époque qui fut originale et féconde. Elle veille sur lui avec un goût éclairé et l'ouvre aux fidèles de l'art avec la plus bienveillante hospitalité.

» Si la Société archéologique conserve un souvenir charmé de sa visite au château de Merville, elle gardera mieux encore le souvenir de ce qui s'oublie moins que la joie des yeux ou de l'esprit même, parce qu'on en est plus profondément pénétré, celui de l'aimable accueil qu'elle y a reçu.

» M. Henri de Villèle, son fils, qui porte noblement un nom qui oblige, possède aussi dans son château de Mourvilles, en Lauragais, des souvenirs plus récents qui touchent à notre histoire. La Société s'est plu à sceller la mémoire de sa visite avec l'espérance de communications précieuses en le nommant membre correspondant. »

M. le PRÉSIDENT termine en disant qu'il voudrait pouvoir parler plus longuement d'un autre château de briques, où les excursionnistes se sont arrêtés un moment au retour, celui de Rochemonteix, où M. Gaston du Bourg a été heureux de nous montrer les restaurations exécutées par notre collègue M. Rocher.

L'histoire du château de Merville a été étudiée par M. l'abbé Larrondo, dans son *Histoire de la baronnie de Merville*.

M. l'abbé DOUAI communique, de la part de M. Esquirol, membre correspondant, la pièce suivante :

Attestation de Raymond de Villambis, gouverneur de Cintegabelle, en faveur des consuls.

« Nous Raymond de Villambis, chivallier de l'ordre du roy, nostre sire, et gouverneur pour Sa Magesté en ceste presente ville de Cintegavelle et aultres pays, terres et seigneuries de son obeyssance, certiffions et par la teneur de ses presentes attestons comme despuis le premier journ du moys de may dernier passé mil cinq cens septante quatre et jusques au dernier journ du moys de fevrier septante cinq que sont dix moys entiers, les consulz, sindicz, manentz et habitantz dudict Cintegavelle ont nourris, entretenus payés et souldoyés le nombre de cinquante soldatz arcabaziers à leurs propres despans et à chascun desdicts moys comme estantz du nombre des deux cens soldatz arcabouziens ordonnés estre entretenus sur la dioceze de Mirepoix, suyvant les ordonnances sur ce données par Monsieur de Jouyeuse ; et comme aussi despuis le premier journ du moys de mars audict an cinq cens septante cinq et jusques à la fin de ce present moys de janvier an mil cinq cens septante six que sont onze moys complectz, lesdicts consulz, sindicz, manentz et habitantz dudict Cintegavelle ont du mesmes [faict] nourri, entretenir, payer et souldoyer à leurs propres costz et despans le nombre de quarante soldatz arcabouziens pour la garde de ladicte ville pour chascun desdicts moys comme estantz du nombre des deux cens vingt cinq arcabouziens que par aultre ordonnance dudict seigneur de Jouyeuse seroient esté ordonnés estre mys, payés et soldoyés sur tout le corps de ladicte dioceze de Mirepoix en datte du troyziesme journ dudict moys de mars an predict cinq cens septante cinq, à raison scavoir le sergent pour chascun desdicts moys vingt livres tour, le caporal desdicts soldatz quinze livres et pour chascun desdicts soldatz dix livres tour. Et tout ainsin qu'il est comporté par la teneur des rolles cy attachés. Et pour cest effect nous avons faict despecher les presents ausdicts consulz, sindicz et habitantz dudict Cintegavelle, le XXVI^e jour du moys de janvier an mil cinq cens septante, six soubz nostre seing et sceau de nous armoyries.

» VILLAMBYS.

» Par commandement de mondiet seigneur,

» COLLIN. »

« Sceau plaqué, ovale ; chargé d'une croix ; inscrit dans un cartouche à six lambrequins et entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel. »

M. DELORME fait les communications suivantes :

I

Une médaille rare de l'empereur Quiétus.

« Au mois de mai de l'année 1885, j'ai eu l'honneur de signaler à la Société la trouvaille faite à Saint-Cisy, près Cazères, d'un petit trésor comprenant environ trois mille monnaies romaines en argent. L'ensemble de ce dépôt, enfoui au troisième siècle de notre ère, a fourni des médailles à revers variés de tous les empereurs qui se sont succédé pendant près d'un siècle, depuis le règne de Commode jusqu'à celui de l'usurpateur Postumus.

» Je fis passer sous vos yeux les quelques raretés que j'y avais rencontrées, notamment des monnaies du jeune Diaduménien, de Gordien d'Afrique père, un denier d'Hostilien frappé en Syrie alors que ce souverain n'était encore que César, ainsi que des médailles, la plupart peu communes, de plusieurs impératrices.

» J'ai eu entre les mains, à l'époque de la découverte, près de deux mille de ces pièces ; les autres avaient été dispersées.

» Ces jours derniers, un habitant du Fousseret, domicilié jadis à Cazères, est venu m'en présenter une trentaine de cette même provenance.

» Dans ce lot figurent, entre autres raretés, un nouveau denier d'argent de Diaduménien, des médailles de la vestale Aquilia Severa, deuxième femme d'Elagabale, d'Orbiana, femme d'Alexandre Sévère, de l'empereur Aemilien et une monnaie en billon à l'effigie du tyran Quiétus.

» Valérien étant tombé au pouvoir des Perses et Gallien se rendant de plus en plus méprisable, Macrien, le premier des généraux, Egyptien d'origine, et Baliste, préfet de Valérien, se concertèrent pour délibérer sur la situation. Comme en même temps Auréole usurpait l'Empire, Baliste proposa de nommer Macrien empereur. Celui-ci, craignant d'être trop vieux pour une tâche aussi lourde, témoigna le désir de s'associer ses deux fils Macrien et Quiétus. Ce choix ayant été approuvé par les soldats, Macrien et ses deux fils revêtirent la pourpre en 1013 de Rome (260 de J.-C.). Quittant aussitôt l'Orient, il marcha avec son fils aîné contre Gallien ; mais arrivé en Illyrie ou aux frontières de la Thrace, il fut vaincu par un général d'Auréole nommé Domitien et mis à mort avec son fils Macrien en 1015 (262 de J.-C.).

» Quiétus ne devait pas survivre longtemps à son père et à son frère. Il fut tué à Emèse, dans la Coélesyrie où il s'était renfermé après que cette ville eut été prise par Odénat (1).

(1) Henry Cohen, t. V.

» Toutes les monnaies de cet empereur ont été frappées en Orient.

» Le très rare exemplaire qui vient d'entrer dans notre médaillier est le seul, croyons-nous, qu'on ait jusqu'à présent découvert dans le sol de notre département.

» Il porte d'un côté le buste radié de Quiétus, à droite.

» En légende :

IMP · C · FVL · QUIETVS P · F · AUG ·
IMP(erator) C(aïus) FVL(vius) QVIETVS P(ius) F(elix) AVG(ustus).

» Au revers, Apollon nu, debout, s'appuie d'une main sur sa lyre ; de l'autre, il tient une branche de laurier.

» En légende :

APOLINI CONSERVA(*tori*).

» Les sujets représentés sur les monnaies de Quiétus sont assez nombreux et variés ; on y voit tour à tour Jupiter, Mars, l'Espérance, la Piété, la Fortune, l'Indulgence, l'Equité, la Victoire, le Soleil et enfin Rome Eternelle. On ne connaissait qu'une seule médaille de cet empereur ayant au revers le dieu de la poésie et du chant ; elle appartient à la collection numismatique du musée de Copenhague.

» Notre exemplaire trouvé à Saint-Cisy, quoique portant le même personnage symbolique, présente toutefois cette particularité que, dans la légende, le nom du dieu y est écrit APOLINI, tandis que sur l'exemplaire conservé au Musée Danois, il porte deux l (APOLLINI).

» C'est donc une pièce d'une excessive rareté ; j'ai cru devoir, surtout en raison de sa provenance, la signaler à votre attention.

» Espérons que le trésor de Saint-Cisy ne nous a pas encore livré tous ses secrets, et que l'avenir nous réserve à son sujet de nouvelles et agréables surprises. »

II

Un sceau de Bertrand de Cardaillac.

« Ce sceau-matrice en bronze, surmonté d'un anneau trilobé, que je fais passer sous les yeux de la Société, a appartenu à *Bertrand de Cardaillac*, qui vivait au commencement du quinzième siècle, comme nous l'indiquent le style de ce cachet ainsi que les armoiries qui y sont gravées en creux.



Médaille rare
de
l'Empereur Quiétus

» Il porte, en effet, le blason de la noble famille de Cardaillac : de gueules au lion d'argent, armé, lampassé, à l'orle de dix besans d'argent.



» Au-dessus de l'écu, qui est incliné à gauche, un heaume couronné, posé de front, la visière grillée, surmonté d'un cimier en forme de panache ; le heaume est accompagné d'un cap de mailles dont les plis retombent de chaque côté.

» En légende :

S ! BERTRAN D ! CÆRDILAC

(*Sigillum Bertrand de Cardaillac*)

» L'exiguïté de ce sceau, dont la base ronde n'a que vingt-six millimètres de diamètre, n'a pas permis à l'artiste d'y graver les armes des Cardaillac dans tout leur développement ; complètes, elles sont : « de gueules au lion d'argent, armé, lampassé et couronné d'or, revestu d'une cote d'armes d'azur, semée de fleurs de lys d'or et *treize* besans d'argent posés en orle.

» Cimier, un demi-lion issant d'argent.

» Supports, deux griffons au naturel.

» Le cri était : Cardaillac.

» La maison de Cardaillac est une des plus anciennes familles de France, la plus illustre de la province de Quercy.

» Elle comprend dans sa longue généalogie, en outre des seigneurs, barons et marquis de Cardaillac, comtes de Bioule, de nombreuses branches où figurent les seigneurs de Saint-Cirq, de Lacapelle-Marival, de Themines, de Varayre et de Privasac, de Brengues et de Monbrun.

» Une plaquette imprimée à Paris en 1654 nous fait connaître la généalogie complète de cette famille jusqu'à cette date, et donne d'intéressants renseignements sur la situation et mouvance féodale de la baronnie de Cardaillac.

« Cette Baronnie, est-il dit dans ce document, est située dans le haut pays du

Comté de Quercy, tenue et mouvance du Roy à cause de ce Comté. Elle est composée de vingt-deux paroisses et distante de sept lieues de la ville de Cahors, capitale du païs, d'une lieue de celle de Figeac et de quatorze de Montauban.

» *Elle consiste en un ancien château, composé autrefois d'un grand réduit fermé de hautes murailles, dans lequel il y a plus de cent maisons d'habitants, la plupart nobles, quelques gentilshommes, vassaux de cette terre, ayant élably en ce lieu leur domicile. Le Bourg de Cardaillac est composé de trois cens feux, tout proche le château.*

» *Cette Baronnie, dès sa première origine, a été possédée conjointement par indivis (comme elle l'était encore au milieu du dix-septième siècle), par divers seigneurs des branches de la maison qui ont toujours estimé d'avoir une portion en cette noble seigneurie qui a donné le nom à la famille de Cardaillac.* »

» Cardaillac n'est plus aujourd'hui qu'une petite commune située à treize kilomètres du canton de Lacapelle Marival, dans le département du Lot. Douze cents habitants environ y vivent paisibles et ignorés ; on ne pourrait, dans ces conditions, leur appliquer la devise qui entourait autrefois le blason de leurs anciens seigneurs :

« *TOTO NOSCVNTVR IN ORBE.* »

Séance du 6 juillet 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

M. le PRÉSIDENT annonce à la Société la mort de M. Sipière, membre résidant, et fait son éloge funèbre.

M. CARTAILHAC offre à la Société le moulage du lion de l'hôtel de Bernuy, et M. de Lahondès la reproduction de la vue de Saint-Sernin communiquée à la séance précédente.

M. DE LAHONDÈS rend compte du voyage qu'a fait la Société à Montauban pour visiter l'exposition rétrospective organisée par la Société archéologique de Montauban. Elle a été reçue avec la plus aimable cordialité et a surtout admiré des ornements d'église et une série de salons de différentes époques dont les meubles avaient été prêtés par les seuls habitants de Montauban. Cette exposition donne une idée des richesses artistiques que renferme cette ville.

La Société procède au choix des sujets de concours et propose les sujets suivants : 1^o *Constructions dans le pays toulousain aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ; baux à besogne.* — 2^o *Histoire des confréries dans le pays toulousain.* — 3^o *Histoire des découvertes archéologiques dans le Midi de la France ou dans un des départements du Midi.* — 4^o *Album de dessins de*

monuments anciens dans un département ou une région du Midi. — M. de Lahondès rappelle, à propos du deuxième sujet, qu'il a entre les mains un ouvrage manuscrit de dom du Bourg sur les pénitents à Toulouse.

La Société élit membre correspondant M. l'abbé Couret.

Séance du 13 juillet 1897.

Présidence de M. DE LAHONDÈS.

La Société reçoit de M. le vicomte Bégouen son travail: *En Tunisie*; de M. Bladé, son *Mémoire sur l'évêché de Bayonne*.

M. l'abbé DOUAI présente plusieurs manuscrits inédits qui font partie des archives du château de Merville.

La Société désigne, pour faire partie de la Commission d'impression : MM. Cartailhac, Massip, Dürrbach, Brissaud; de la Commission économique, MM. Saint-Raymond, Pasquier, de Rey-Pailhade; de la Commission des vacances, MM. Delorme, Pasquier, Cartailhac, Cadelon et les membres du bureau.

M. Cartailhac annonce à la Société qu'un certain nombre d'élèves de l'Ecole des Chartes viendront visiter Toulouse, sous la direction de M. de Lasteyrie, les 24, 25 et 26 juillet prochain.

M. PASQUIER lit le rapport général sur le concours de cette année.

AVANT-PROPOS.

« Quelques mémoires seulement ont été envoyés au concours de 1897. Ne pourrait-on réveiller le zèle des travailleurs, et, en provoquant des recherches, développer le goût des études archéologiques et historiques? Il reste encore, dans la région, bien des monuments à décrire, bien des découvertes à faire; les archives offrent une mine inépuisable de renseignements aux explorateurs qui se donneraient la peine de les en extraire. Le désir de connaître les choses du passé se manifeste en maintes occasions. Profitons de ce mouvement de curiosité pour attirer l'attention sur nos concours. Les auteurs ne devraient pas ignorer qu'une réputation a parfois pour point de départ une récompense décernée par une société savante.

» Le mérite des mémoires envoyés peut atténuer le regret que nous exprimons de voir presque autant d'élus que d'appelés. Nous sommes heureux de constater que, dans quelques-uns des travaux soumis à notre appréciation, les auteurs ont fait preuve d'initiative et de critique, ont mis en œuvre des documents intéressants et ont apporté une forte contribution à l'histoire régionale. »

Coutumes du Rouergue, par M. Emile Baillaud.

« L'œuvre de M. Emile Baillaud se divise en trois parties distinctes. La première, précédée d'une introduction comportant quelques développements sur des questions d'intérêt général, est destinée à faire connaître quel est le caractère des franchises communales successivement concédées à la ville de Rodez par les seigneurs laïques et ecclésiastiques ; c'est en même temps l'exposé sommaire de la vie municipale à Rodez jusqu'à la fin du Moyen Age. La seconde partie comprend la transcription de chartes accompagnées d'une analyse. La troisième partie est formée par le groupement de fac-similés photographiques de diverses chartes du Rouergue, même de plusieurs qui n'ont fait l'objet ni d'une copie, ni d'une étude.

» Dans l'introduction, l'auteur déclare qu'il ne se propose pas de faire un simple travail d'érudition. Les chercheurs ne lui sauront pas moins gré d'avoir mis à leur disposition, en ordre méthodique, des documents curieux à divers titres. Doué d'un esprit investigateur, M. Baillaud a voulu se rendre compte des enseignements que pouvaient fournir les pièces mises en lumière. « Il ne faut pas, » dit-il, « voir dans ces chartes seulement des monuments juridiques quelconques, de simples recueils d'usages locaux. »

» A l'occasion de ces chartes se posent, en effet, les plus graves questions sociales. Au douzième siècle, époque où fut promulguée la première coutume dans le Rouergue, quel était l'état des personnes ? à quel régime les biens étaient-ils soumis ? les institutions municipales avaient-elles un commencement d'existence ? quels étaient les rapports entre seigneurs et vassaux ? Tout le système féodal est en jeu. M. Baillaud n'a pas hésité à étudier ces questions si complexes, à remonter aux causes et à en déduire les conséquences ; il a cherché à composer une œuvre à la fois historique et philosophique, dont il s'est heureusement tiré. Tout en faisant des réserves sur certaines théories de l'auteur, il convient de le féliciter de l'effort tenté et du résultat obtenu. Ajoutons que notre lauréat n'a que vingt-trois ans ; la jeunesse n'a pas empêché l'initiative de s'allier à la maturité d'esprit.

» Pour M. Baillaud, les chartes communales indiquent une révolte contre les seigneurs, ou plutôt une révolution contre un régime. L'affirmation est bien absolue. Les raisons qui inspirèrent les seigneurs étaient multiples ; aussi serait-il prudent de ne pas poser, dès les début, un principe ne se dégageant pas nettement des faits. En outre, pour arriver à une conclusion aussi générale, il aurait fallu ne pas se borner à une simple région. En vue d'établir sa thèse et ne pas détourner l'attention par l'examen de sujets étrangers au but qu'il se propose, l'auteur n'a pas voulu mettre à profit les éléments qu'offraient les chartes au point de vue économique, fiscal, diplomatique, philologique. Il n'a pas davantage fait de comparaisons avec

les institutions municipales des contrées voisines, même avec celles des villes dont il a transcrit les chartes. Il a restreint son plan et s'est uniquement occupé de Rodez, où la série des documents permet de suivre le progrès des libertés locales depuis 1195 jusqu'à l'avènement d'Henri IV au trône de France. Il n'a pas extrait des différentes pièces les renseignements qui ont rapport à un même objet et ne les a pas groupés par nature d'affaires pour se livrer à l'étude d'une institution, à l'examen d'une question juridique concernant l'état des personnes ou des biens. Il a préféré procéder par ordre chronologique et donner le récit des luttes successives soutenues par les habitants de Rodez pour arriver à la possession de la liberté et à l'obtention de franchises municipales.

» Rodez, comme d'autres villes du Midi, était partagée en deux parties : l'une, la cité, appartenant à l'évêque, et l'autre, le bourg, dépendant du comte. Chacune avait son administration et était indépendante de sa rivale. Par suite du voisinage, les rapports étaient fréquents entre les deux communes ; les intérêts étaient parfois opposés : de là des causes fréquentes de dissension. En compensation, c'était un stimulant pour chaque seigneur, qui, pour donner satisfaction à ses vassaux, les retenir sur son territoire et les empêcher d'émigrer chez le voisin, s'empressait de leur offrir de nombreux avantages, tels que des immunités individuelles et des franchises communales. M. Baillaud a fort bien saisi l'intérêt qu'offrait ce dualisme, et a fait ressortir ce que les vassaux avaient gagné dans l'émulation que chaque seigneur apportait à ne pas se laisser devancer en générosité. Les luttes séculaires, qui ont souvent mis aux prises l'évêque et le comte, le bourg et la cité, sont à peine indiquées. Semblable récit ne rentrait pas dans le plan. On doit regretter de ne pas rencontrer plus de développements sur les chartes de coutumes octroyées à la cité. Les franchises, d'après M. Baillaud, n'en présentent pas le même intérêt que celles du bourg, « parce que les habitants étaient surtout des gens vivant du clergé et qui profitaient des privilèges assurés aux ecclésiastiques. » Il n'en veut pas parler, ajoute-t-il, parce que ce serait s'éloigner du sujet. Quelques pages après, l'auteur reconnaît implicitement que, même dans une commune constituée par un évêque et administrée sous le contrôle épiscopal, les chartes de libertés, ne fut-ce que par comparaison, méritent d'être l'objet d'une étude. Cinq ou six pages sont consacrées à l'analyse de documents concernant les concessions faites par les évêques.

» Néanmoins, c'est sur les chartes du bourg, c'est-à-dire sur celles promulguées par le comte, que M. Baillaud porte de préférence son attention ; il en fait connaître successivement les principales, établissant clairement dans quelles conditions elles furent octroyées. D'un côté, on voit la commune s'affermir, la bourgeoisie se constituer, s'enrichir, devenir jalouse de ses prérogatives, défendre avec énergie et non sans habileté ses droits,

qu'elle accroit en profitant des circonstances. De l'autre côté, le comte est obligé de discuter avec ses vassaux, de confirmer les anciens privilèges et d'en ajouter de nouveaux. Lorsque, de concession en concession, la féodalité eut perdu la plus grande partie de son pouvoir, survint la royauté qui peu à peu confisqua les libertés publiques à son profit. Tel est le tableau que montre M. Baillaud en donnant, d'après les chartes, le récit chronologique des événements.

» C'est en 1195 que, pour la première fois, on trouve trace de la concession d'un privilège. Le comte jure aux habitants de ne plus les mettre à contribution par des moyens violents. En 1201, le comte Guillaume accorde aux Ruténois le droit de disposer librement de leurs biens, la faculté de s'installer où ils voudraient ; il s'engage à réparer le dommage qu'il fera éprouver aux habitants par lui-même ou par ses agents. De telles déclarations consacrent l'affranchissement personnel et implicitement mettent fin au servage. En 1214, Henri I^{er}, qui succède à son père Guillaume, restreint les charges de l'albergue, c'est-à-dire du droit de prendre arbitrairement ce qui était nécessaire à la nourriture et à l'entretien de sa maison en certaines occasions ; la ville obtient, en outre, la faculté de faire nommer des consuls par les notables. En 1238, le comte promet aux consuls et à la communauté de ne jamais exiger que les habitants se portassent caution pour lui, à moins qu'ils ne le fassent de leur plein gré. En 1295, un prince de la maison d'Armagnac épouse l'héritière de la maison de Rodez et devient seigneur du pays. Ce changement de dynastie est favorable au développement des libertés publiques ; les nouveaux seigneurs avaient tout intérêt à les développer et à s'attacher leurs sujets. En 1310, la commune offre au comte Bernard, qui revenait des guerres de Flandre où le roi l'avait entraîné, 1,500 livres pour faciliter la concession de nouveaux privilèges.

» Malgré la netteté des déclarations, en dépit des confirmations faites au début de chaque règne, les comtes ne se montraient pas toujours disposés à respecter les droits des sujets, surtout lorsque, dans les besoins pressants, il s'agissait de se procurer de l'argent. En 1338, le juge veut imposer au bourg une taille pour faire face aux dépenses contractées par le comte à la suite d'une expédition. Refus des habitants ; appel au comte qui désavoue son agent, déclare nulle la procédure du juge et promet qu'à l'avenir ni lui, ni ses successeurs ne réclameront une semblable contribution ; il tint parole. L'année suivante, il voulut se procurer les ressources nécessaires à l'entretien de gens de guerre. Ne tenant pas à recourir à des moyens arbitraires, il adopta le parti de s'adresser directement à la communauté et, d'un accord commun, on décida que la ville fournira 150 livres. « C'est bien » la preuve, » fait observer M. Baillaud, « que les vassaux ont cessé d'être » taillables et corvéables à merci. » En 1383, le comte Jean II, à la demande des consuls, avant d'approuver les coutumes, fait rassembler les disposi-

tions éparses dans les chartes de ses prédécesseurs, et les confirme en les promulguant dans un même document, qui devint le code des coutumes du bourg de Rodez. Jusqu'à la fin du seizième siècle, nous trouvons, à l'avènement de chaque comte, la confirmation des coutumes avec plus ou moins de développements et de répétitions. A cette époque, le comté passa à la maison de Bourbon et, à l'avènement d'Henri IV, fut réuni à la Couronne. Alors Rodez partagea le sort réservé aux autres villes dont le pouvoir royal absorba peu à peu les franchises locales.

» Là s'arrête le mémoire de M. Baillaud, qui l'a complété en donnant la liste chronologique des coutumes du bourg, ainsi que la table des noms et des matières.

» La seconde partie commence avec la transcription des chartes du bourg et de la cité, et avec la nomenclature des privilèges accordés par les rois de France de 1302 à 1759. Ce n'est que pour le bourg que M. Baillaud a tiré des chartes la matière de la dissertation historique, pleine de faits et d'aperçus ingénieux dont nous venons de rendre compte; pour les autres communes, il s'est contenté de donner la copie des textes. C'est la justification du titre porté par le mémoire. Si l'auteur a pris comme base de ses études les documents de Rodez, c'est que, provenant de la ville, capitale de la province, résidence du comte et de l'évêque, ils présentaient un intérêt spécial.

» Les chartes transcrites sont les suivantes :

» 1^o Texte latin de la coutume de la Bastide-l'Evêque, accordée, le 13 juin 1280, par l'évêque de Rodez (*Arch. départ. de l'Aveyron*);

» 2^o Texte latin des coutumes de Réquista, accordées, le 23 août 1292, par le comte de Rodez (*Arch. munic. de Rodez*);

» 3^o Texte roman du cartulaire de Saint-Geniez, treizième-quatorzième siècle (*Arch. munic. de Saint-Geniez*);

» 4^o Texte roman du cartulaire de Villeneuve, rédigé en 1360 (*Arch. munic. de Villeneuve*).

» La troisième partie est formée par un recueil de fac-similés photographiques qui ne comprennent pas moins de 88 clichés, dont 11 grand format pour Rodez, et, en petit format, 29 pour Villeneuve, 31 pour Saint-Geniez et 17 pour Saint-Antonin. Les chartes de cette commune n'ont pas été transcrites, car le texte en a été publié par M. Granjal.

» Existe-t-il d'autres chartes communales du Rouergue? La chose est certaine. M. Baillaud s'est-il occupé de les rechercher et d'en dresser un catalogue méthodique? Il n'y fait même pas allusion dans son mémoire. Par suite de cette omission, le titre semblerait tenir moins qu'il ne promet. C'est une réserve qu'il convenait de formuler; mais doit-on reprocher sérieusement à l'auteur d'avoir su se borner?

» Telle qu'elle est, l'œuvre de notre lauréat constitue un bon travail, digne

d'éloge et méritant bien les honneurs d'une récompense particulière. Depuis quelque temps, les chartes de coutumes sont tirées de l'oubli où on les avait trop longtemps laissées; on y cherche non sans raison de précieux renseignements pour l'histoire et le droit. Etat des personnes, régime de la propriété, droits féodaux, pouvoirs judiciaires, organisation administrative, constitutions municipales, affaires criminelles, procédure, impôts, les chartes de coutumes touchent à tous les points qui intéressent la vie sociale. Dans la région du Midi, un certain nombre de chartes ont été publiées, ont donné lieu à des commentaires. Grâce à ces travaux, on commence à entrevoir ce qu'était l'histoire intime des populations rurales et urbaines au Moyen Age.

» M. Emile Baillaud a ouvert la voie pour le Rouergue; pourquoi ne continuerait-il pas le travail commencé? Après avoir montré comment les coutumes étaient concédées, il nous a initiés aux principaux épisodes de la vie municipale à Rodez. Il lui reste à faire connaître, d'après les renseignements recueillis dans les chartes, le régime des biens et des personnes, le fonctionnement de l'organisation municipale non seulement à Rodez, mais dans tout le Rouergue. C'est une étude d'un genre original, d'un véritable intérêt, faite pour tenter notre lauréat, dont son pays d'origine lui serait redevable. »

ABBAYE DU MAS-D'AZIL : *monographie et cartulaire (817-1774)*, par M. l'abbé Cau-Durban, curé de Castelnau-Durban (Ariège).

« M. l'abbé Cau-Durban est l'auteur de travaux archéologiques et historiques qui lui ont acquis une légitime notoriété et lui ont mérité de flatteuses distinctions. Il a montré à quels résultats peut arriver, dans un pays reculé, un homme presque réduit à ses propres forces, mais excité par la curiosité scientifique et soutenu par le goût de l'étude. D'abord curé aux Bordes-sur-Lez, modeste paroisse du canton de Castillon dans le Saint-Gironnais, il a, non sans succès, commencé à donner carrière à sa vocation de chercheur : il est un des premiers qui aient amené la découverte, dans la vallée du Salat, de gisements préhistoriques d'où il a extrait des objets d'un grand intérêt. Les communications, faites à ce sujet aux congrès de la Sorbonne et en d'autres circonstances, ont attiré l'attention des savants les plus compétents sur un pays inexploré dont des travaux originaux leur révélaient l'intérêt.

» Transféré à Castelnau-Durban, cure plus importante située entre Foix et Saint-Girons, M. l'abbé Cau-Durban a dû renoncer à faire des fouilles qui ne produisaient aucun résultat. C'est alors qu'il s'est jeté du côté de l'histoire, animé par le désir de faire connaître un pays dont les écrivains s'étaient à peine occupés. Aux environs de Castelnau-Durban, se trouve

le Mas-d'Azil, célèbre par sa grotte pittoresque ; dans cette petite ville s'élevait une abbaye détruite au seizième siècle par les Huguenots, et incomplètement relevée de ses ruines au siècle suivant. Le Mas-d'Azil devint, pour les Protestants, un lieu de refuge et un centre de propagande. Ils s'y établirent si fortement qu'en 1625, prenant part à la révolte de leurs coreligionnaires du Midi, ils contraignirent à se retirer en désordre le maréchal de Thénines qui, à la tête d'une armée royale, était venu assiéger la ville. Malgré leur succès temporaire, les Huguenots, quelques années après, firent leur soumission et subirent les conditions imposées par Louis XIII. Les Catholiques rentrèrent dans le Mas-d'Azil et essayèrent de reconstituer l'abbaye ; elle ne fit que végéter, et jamais la discipline monastique ne put reprendre sa force primitive. Quelque temps avant la Révolution, en 1774, l'autorité ecclésiastique, d'accord avec le pouvoir royal, prit le parti de supprimer une institution qui périclitait de plus en plus.

» On ne connaissait guère, parmi les événements ayant marqué dans l'existence de la ville et de l'abbaye, que ceux datant des guerres de Religion ; M. Barrière-Flavy, notamment, a publié dans le *Bulletin de la Société ariégeoise* (1), le journal du siège de 1625, rédigé par Saint-Blancard, l'un des défenseurs de la place.

» M. l'abbé Cau-Durban, en se livrant à des recherches minutieuses d'érudition, constata que les faits concernant la lutte entre Protestants et Catholiques ne devaient pas absorber toute l'attention. En effet, qu'était l'abbaye avant sa destruction ? Que devint-elle quand on eut essayé de la relever de ses ruines ? Ce sont deux problèmes que M. le curé de Castelnau-Durban est parvenu à élucider.

» Par suite des guerres, des révolutions, et aussi grâce à l'abandon où elles furent laissées, les archives abbatiales et municipales ont éprouvé de grandes pertes. Néanmoins à Foix, à Toulouse, à Pau et à Paris, il reste encore assez de documents dont on peut tirer la matière d'un récit avec la publication de textes intéressants. M. l'abbé Cau-Durban n'a pas hésité à entreprendre le dépouillement de liasses poudreuses afin d'y recueillir les éléments d'une étude historique. Le principal document est un cartulaire, rédigé à la fin du treizième siècle, contenant la transcription de quarante-trois chartes comprises entre 817 et 1283 ; elles ont été reproduites intégralement. Quant aux autres pièces qui, pour la plupart, consistent en actes de procédure et en comptes d'administration, elles ont été examinées pour voir ce qu'elles offraient de curieux. Travail pénible, où le résultat n'est pas toujours en rapport avec l'effort. Notre auteur est sorti avec honneur de ses explorations ; il a montré que, s'il était de première force pour ex-

(1) T. III.

traire des grottes les objets constitutifs de l'archéologie préhistorique dans le Couserans, il n'est pas moins bien doué pour découvrir, sous la poussière des archives, les éléments de solides et curieux mémoires.

» Dans la monographie placée en tête du cartulaire se trouve présenté, sous une forme attachante, le récit des principaux événements qui ont marqué dans l'existence de l'abbaye, depuis la fondation jusqu'à la suppression, à travers les phases de la bonne ou de la mauvaise fortune. Nous félicitons l'auteur d'avoir insisté sur les restitutions de dîmes et d'immeubles que, dans le courant des onzième et douzième siècles, firent à l'abbaye plusieurs nobles de la contrée. Aux époques antérieures, certaines familles puissantes, notamment celle des châtelains de Durban, ne s'étaient pas gênées d'usurper ce qui appartenait à l'Eglise. Sous l'influence de papes réformateurs et grâce à l'autorité des conciles, les détenteurs que, du reste, animait un grand sentiment de foi, firent peu à peu la rétrocession des biens illégitimement possédés. Les actes du cartulaire montrent l'application des principes et nous apprennent dans quelles formes se pratiquaient ces opérations donnant lieu parfois au paiement d'une soulte de la part de l'abbaye : elle ne voulait pas profiter de la valeur acquise par les terres sans en tenir compte à ceux qui avaient introduit des améliorations. Les actes contenant les clauses d'accord fournissent de précieux renseignements aux chercheurs qui voudraient étudier cette question intéressante l'histoire et le droit du Moyen Age.

» M. l'abbé Cau-Durban a donné du cartulaire un texte bien net, qu'il a fait précéder d'une judicieuse introduction concernant la date des chartes, la langue, la chronologie, les catalogues des dignitaires. Continuant l'analyse des pièces, l'auteur aurait pu grouper les faits ayant trait au régime des biens et des personnes, à la forme des contrats, mettre en évidence les détails qui peuvent servir à l'histoire, au droit, aux mœurs, aux institutions. Il convient d'ajouter qu'un sommaire, donnant la nature de chaque acte, permet en partie de suppléer à cette lacune. Des tables contenant les noms de lieux et de personnes facilitent les recherches à travers les chartes, mais ne s'étendent pas aux autres pièces justificatives et à la monographie. Enfin, une planche héliographique reproduit une des pièces du cartulaire et donne à l'ouvrage, imprimé avec soin, un attrait spécial de curiosité.

» Dans la monographie qu'il a fallu composer morceau par morceau, la suite des faits se déroule logiquement. Le style est clair, facile, et la lecture d'un ouvrage, dont le sujet est un peu sévère, devient intéressante, même accessible à ceux qui ne se piquent pas d'érudition.

» A côté d'éloges justement mérités, qu'il nous soit permis de formuler une critique. Comme pièces justificatives, l'auteur a jugé à propos de reproduire : 1^o la charte du paréage établi, en 1246-1274, entre Guillaume Arnaud, abbé du Mas-d'Azil, et Roger IV, comte de Foix ; 2^o la bulle d'Inno-

cent IV, en 1247, portant confirmation des biens et privilèges de l'abbaye. Ces textes, incontestablement, sont de premier ordre pour l'histoire de l'abbaye, et même du Comté de Foix ; l'auteur a tenu à les mettre sous les yeux de ses lecteurs et à en donner une nouvelle édition à l'usage des chercheurs. Mais la chose en valait-elle la peine ? En effet, ces textes se trouvent tout au long dans le tome XIII du *Gallia Christiana* (1) et dans la monographie de la Bastide-de-Sérou par M. Rumeau (2). Ne suffisait-il pas de renvoyer à ces ouvrages, sans consacrer treize pages de son volume à la reproduction d'actes déjà publiés ?

» Autre observation à propos de documents inédits. Au lieu de mettre en entier dans le corps du récit plusieurs actes curieux, mais qui arrêtent l'attention du lecteur, n'aurait-il pas été préférable d'en donner l'analyse et de renvoyer les pièces à la fin du volume parmi les preuves ? Tel est le cas pour l'acte de 1774 portant suppression de l'abbaye.

» Malgré ces réserves, nous n'hésitons pas à déclarer que la publication du cartulaire du Mas-d'Azil et la monographie de cette abbaye forment un des meilleurs travaux d'érudition auxquels ait donné lieu l'histoire ecclésiastique de l'Ariège. »

Essai historique sur l'abbaye bénédictine de Saint-Maurin (Lot-et-Garonne),
par M. l'abbé Du Bernet, curé de Saint-Pierre-del-Pech.

« Ce mémoire, auquel M. l'abbé Du Bernet a donné un assez grand développement, se divise en trois parties.

» La première est l'histoire de l'abbaye depuis sa fondation jusqu'à sa suppression par la Révolution.

» La seconde contient la description du bâtiment et du château abbatial avec l'énumération des bénéfices dépendant de l'abbaye, sur chacun desquels se trouvent quelques détails historiques.

» Enfin, la troisième partie est une notice sur la paroisse de Saint-Maurin.

» La première partie commence par la description du site où était bâtie l'abbaye ; vient ensuite un aperçu historique où l'on en fait connaître l'origine, l'antiquité et les habitants primitifs, et où l'on raconte la vie de saint Maurin sous le rapport de l'histoire et de la légende. Une série de chapitres est consacrée à montrer par quelles phases a passé le monastère depuis sa fondation jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et comment les époques florissantes firent place à des périodes de troubles et de désastres. En 1355,

(1) T. XIII. Province de Toulouse, diocèse de Rieux. *Instrumenta*, CC. 160-165 et CC. 165-167.

(2) Foix, 1882.

l'abbaye est complètement détruite ; elle se relève et, lors des guerres de Religion, elle devient le théâtre de massacres.

» M. l'abbé Du Bernet s'est beaucoup servi pour cette étude de l'ouvrage de Dom du Lauro, bénédictin de cette abbaye qui, au commencement du dix-huitième siècle, composa une chronique très détaillée et dont de longs passages sont reproduits dans chacun des chapitres. D'autres sources d'informations ont été puisées ailleurs, comme le prouvent de nombreuses citations. Mais ce qui démontre les grands services rendus par la chronique de Dom du Lauro, c'est l'obscurité des périodes concordant avec la perte de quelques chapitres du manuscrit.

» Quoi qu'il en soit, les nombreux renseignements fournis par l'auteur concernent non pas tant l'abbaye que les divers abbés réguliers d'abord, plus tard commendataires, qui se sont succédé et dont il a fait pour ainsi dire la biographie. On trouve trace des luttes qui éclatèrent entre les religieux et les premiers abbés commendataires qu'on voulut leur imposer. Pendant que de nombreux compétiteurs recherchaient ce bénéfice, les moines nommèrent abbé l'un d'entre eux, qui parvint à rester deux années en fonctions, puis fut obligé de se démettre. Si Dom du Lauro fait à peine mention de ce conflit, c'est sans doute que, dépendant lui-même d'un abbé commendataire, il jugea prudent de ne pas trop insister. La première partie se termine par le récit de la vie du dernier abbé Joseph de Galard de Salle-de-Bru, qui eut des démêlés avec la communauté de Saint-Maurin au sujet de l'exercice des droits seigneuriaux. A l'époque de la Révolution, l'abbaye fut supprimée ; les biens en furent vendus et l'abbé de Galard périt sur l'échafaud.

» Dans la deuxième partie, c'est à Dom du Lauro que M. l'abbé du Bernet emprunte textuellement la description des bâtiments monastiques et du château abbatial construit par l'abbé Bertrand de Lustrac, ainsi que les notes historiques sur les bénéfices dépendant de l'abbaye.

» La troisième partie, intitulée *Notice sur Saint-Maurin*, comprend :

» 1^o Les coutumes locales de la ville, lieu et juridiction de Saint-Maurin, concédées par l'abbé Guillaume IV de Poyals. La publication en est faite d'après une traduction française du dix-huitième siècle, trouvée par M. Du Bernet dans sa paroisse ; le texte roman a été précédemment édité d'après une copie manuscrite de la même époque, appartenant à notre savant collègue M. l'abbé Couture.

» 2^o L'énumération des anciennes familles de Saint-Maurin, donnant d'abord le nom des prud'hommes cités dans la charte de coutumes, puis l'état, daté de 1696, de tous les chefs de famille habitant dans le bourg et la juridiction de Saint-Maurin, paroisse par paroisse, village par village. Viennent ensuite quelques actes de la jurade de Saint-Maurin, se rapportant à la première moitié du dix-septième siècle et plusieurs listes consulaires de 1513 à 1693.

» 3^e Enfin des notes sur certaines familles nobles, des copies anciennes de chartes romanes et latines de 1252, et d'autres pièces de 1255 à 1470.

» Si l'on ne considère que le travail nécessité par cette notice, on ne peut que louer M. l'abbé Du Bernet des nombreuses recherches et des heureuses découvertes qu'il a faites. Curieux des choses anciennes, il a fait de l'abbaye de Saint-Maurin son étude de prédilection. Ayant beaucoup trouvé, il a cru indispensable de tout citer, même les documents qui n'entraient d'aucune façon dans le cadre qu'il s'était tracé. Ces documents méritent certainement d'être conservés, mais ils auraient pu constituer les éléments de plusieurs mémoires, qui, séparés, n'auraient pas manqué d'intérêt, mais qui, réunis, enlèvent à l'œuvre son unité, la rendent diffuse, confuse et difficile à lire ; ces pièces en font plutôt une série de notes et de recherches sur l'abbaye de Saint-Maurin et des pays qui se trouvaient sous sa juridiction, que l'histoire de l'abbaye elle-même.

» Pour faire cette monographie, l'auteur aurait pu se contenter de la chronique de Dom du Lauro, qui donne une histoire très complète de l'abbaye ; il lui aurait suffi d'ajouter les renseignements qu'il a puisés ailleurs et d'entrer dans quelques détails sur la vie intérieure et les travaux des moines, si toutefois il avait été possible d'en découvrir. Car, comme nous l'avons dit, on trouve dans cette notice plutôt l'histoire des abbés que celle de l'abbaye.

» Il y a aussi à reprocher à l'auteur des inégalités de rédaction ; dans certaines parties, il cherche à s'élever et à atteindre une pompe voisine de l'emphase, qui convient plus à l'orateur qu'à l'historien, et, dans d'autres, il est vraiment trop banal et rappelle par trop le style usité par les notaires et les hommes d'affaires dans leurs actes.

» Malgré ces défauts, la notice historique de l'abbaye bénédictine de Saint-Maurin est une œuvre de longue haleine, souvent intéressante ; nous estimons, en conséquence, qu'il y a lieu de décerner à M. l'abbé Du Bernet une médaille de vermeil. »

Saint-Maur, son œuvre, son culte, avec une notice sur le culte de ce saint à Prat (Ariège), par M. l'abbé Viala, curé de Prat.

« M. l'abbé Viala, curé de Prat, village de l'arrondissement de Saint-Girons, a composé un mémoire de 370 pages pour faire connaître quelles sont l'origine et la nature du culte dont saint Maur est l'objet à Prat. Comme préambule et afin de montrer l'importance du sujet, il a entrepris d'étudier la vie et l'œuvre de ce saint. Peu à peu, l'introduction est devenue plus considérable que les chapitres réservés à la paroisse, « pour laquelle, suivant la déclaration de l'auteur, le livre a été écrit ; » restent seulement une trentaine de pages ayant trait à Prat. Il ne nous appartient pas de juger l'ouvrage en ce qui concerne la vie de saint Maur, son action

et celle de ses successeurs sur les progrès de la civilisation. Ces questions, qui se rattachent à l'histoire générale, sont examinées plutôt dans un but d'apologétique que de pure érudition. Examinons seulement la notice d'intérêt purement local qui regarde Prat.

» Avant d'en arriver au culte de saint Maur, l'auteur s'arrête, pendant quelques pages, à l'histoire du village. Il reproduit l'inscription latine, déjà connue, de la dalle recouvrant la tombe d'un centurion de la quatrième cohorte des Aquitains; il fait allusion à diverses institutions dont il a constaté l'existence. On trouve le récit succinct d'événements dont le pays a été le théâtre, notamment à l'époque révolutionnaire; quelques textes sont même cités à titre de pièces justificatives.

» D'après M. l'abbé Viala, le culte de saint Maur aurait été introduit dans la contrée par les Bénédictins, qui avaient fondé un couvent non loin de Prat. C'est une pure supposition de l'auteur, qui considère comme certaine la création du monastère; il se demande même quelle a été l'époque de la fondation, celle de la destruction. Pour répondre à ces questions, il émet plusieurs hypothèses qu'il discute successivement. « La fondation, » dit-il, « est l'œuvre des premiers temps du monachisme bénédictin en France. » Ce seraient les Sarrasins qui auraient renversé le sanctuaire. M. l'abbé Viala avoue qu'il n'a rencontré aucun texte faisant mention du monastère; il n'a d'autre argument à produire que le résultat de fouilles entreprises sous sa direction, dans un champ, à deux kilomètres de Prat; là s'élevaient des pans de mur, qui ont peu à peu disparu depuis le commencement du siècle. On a découvert, en cet endroit, des briques, des tuiles, des terres cuites, des fragments de marbre blanc, dont quelques-uns portent des traces d'ornementation. Les constructions d'où proviennent ces objets devaient être d'une certaine étendue, puisque, sur une longueur de cent mètres, le sol est jonché de débris. Quand même il y aurait eu là un établissement religieux à une époque qu'on ne peut même pas déterminer, quelle preuve certaine a-t-on qu'il ait été fondé et habité par des moines de l'ordre de Saint-Benoît. Alors a-t-on le droit de conclure que ce sont eux qui ont introduit le culte de saint Maur dans la contrée? Il serait sans aucun doute imprudent de suivre l'auteur dans ses affirmations et dans ses démonstrations. Néanmoins, constatons qu'il a rendu un service à l'archéologie locale en appelant l'attention sur des ruines, dont il a le premier entrepris l'exploration dans un but de curiosité scientifique. Aussi convient-il de tenir compte à M. l'abbé Viala de l'initiative qu'il n'a pas hésité à prendre en la circonstance. »

M. PASQUIER donne lecture de la note suivante :

Inondations à Toulouse en décembre 1443.

« A propos des inondations qui, trop souvent, ravagent le bassin de la

Garonne, on ne manque pas de rappeler les fléaux de même nature dont la région, et en particulier la ville de Toulouse, ont eu à souffrir à diverses époques. Dans cette lugubre nomenclature, on omet de signaler l'inondation de décembre 1413, dont ne parlent, du reste, ni Lafaille dans ses *Annales*, ni les Bénédictins dans l'*Histoire de Languedoc*. Par les dégâts qu'elle occasionna, comme la rupture des ponts de Tounis et de la Daurade, elle mérite bien de fixer l'attention et de figurer sur la liste des sinistres dont Toulouse doit garder le souvenir. Je ne sais si cette inondation est indiquée dans d'autres documents, mais j'en trouve mention sur le dernier feuillet d'un registre contenant les statuts, en langue romane, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et provenant du grand prieuré de Toulouse. A la suite des statuts, plusieurs scribes ont inséré, en roman, quelques notes relatives à des événements d'intérêt général ou local survenus entre 1404 et 1494. C'est là que se rencontre le récit sommaire de l'inondation, qui eut lieu d'abord le 13 décembre 1413, et recommença, avec plus de violence, le 31 du même mois. La première fois, la Garonne débordée se contenta de renverser le pont de Tounis ; la seconde fois, au moment où elle se retirait, elle emporta le pont de la Daurade. Au point de vue de l'histoire locale, je crois qu'il n'est pas inutile de reproduire cette mention.

» F^o 82 *verso* : Notes du quinzième siècle, relatives à des événements de l'histoire générale ou locale :

« l'an [mil] IIII^e VIII foc mort lo duc d'Orlhens. — L'an [mil] IIII^e e IX
» foc fayta gran armada per lo duc de Orlhens contra le duc de Bergonha
» davant Paris, e foren fayts certz accordis entre los à Chartras...

» L'an miel IIII^e XIII venc lo duc de Bergonha davant Paris, lendoma
» de Nostra Dama de feurie, an enfenita poysanssa de gent contra lo duc
» d'Orlhens e sos aliatz.

» L'an mil IIII^e e XIII, a xiii de desembre, cresquet Garonna en tant
» gran quantitat que trinquet le pont de Tounis e passava sus la treimieja
» del moli ; item, l'an desus, lo derey jorn del dit mes, cresquet la dita
» Garona may que davant, e quant menuet, trinquet lo pont de la Dau-
» rada. »

» 27 juin 1494, annonce de la conquête du royaume de Naples par le roi de France. (Archives départementales de la Haute-Garonne : Fonds de Malte, H 11. Inventaire, p. 9.) »

Le Secrétaire adjoint,

LÉCRIVAIN.

TABLE ANALYTIQUE ⁽¹⁾

NOTA. — Les noms en caractères gras désignent les membres de la Société résidants, honoraires, libres ou correspondants.

L'italique désigne des titres d'ouvrage.

A

- Abbaye du Mas-d'Azil, monographie et cartulaire*, par M. l'abbé **CAUDUREAN**, p. 146, 166.
- Actes de vandalisme commis à Vaudreuil et à l'église de Saint-Aventin, par M. **PASQUIER**, p. 97.
- Actes de vandalisme commis à l'église de Saint-Aventin, par M. **RÉGNAULT**, p. 147.
- Analyse des statuts de la Confrérie de Saint-Eutrope, par M. **SAINT-RAYMOND**, p. 133.
- Analyse d'un registre de la Confrérie de Saint-Jacques à Palaminy, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 35-36.
- Ancienne porte de la cathédrale de Pamiers, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 10-13.
- A propos de la découverte d'un fragment de la muraille de Philippe-Auguste à Paris, par M. le marquis **DE CHAMPREUX**, p. 114-115.
- ARAGON** (abbé), p. 35.
- Archives des hôpitaux de Toulouse, p. 48.
- Arrêts du parlement de Toulouse, p. 75-80.
- Art (œuvres d') :
- Anse d'amphore romaine, p. 19.
 - Autel de l'église Saint-Affrie d'Albi, p. 103.
 - Cadran solaire de Beaupuy, p. 28.
 - Cadran solaire du dix-septième siècle, p. 49.
 - Cariatides de l'Hôtel de pierre, p. 104.
 - Cloches de Revel, de Mauressac, de Lagrâce-Dieu, de Puydaniel, p. 49, 120, 117.
 - Cloître du Musée des Augustins à Toulouse, p. 145-146.
 - Croix à Revel, p. 118.
 - Dessin et photographie d'une ancienne porte de la cathédrale de Pamiers, p. 10.
 - Dessins et photographies de monuments de Villefranche-de-Rouergue, p. 147.
 - Dessins préhistoriques de la grotte de Marsoulas, p. 127.
 - Fresques de l'église Saint-Aventin, p. 97, 147.
 - Grille de l'église de Saint-Aventin, p. 150.
 - Grille du cours Dillon, p. 19.
 - Médaille de l'empereur Quietus, p. 157-158.

(1) La table a été dressée par M. Lécivain.

Art (œuvres d') :

- Médaille frappée à l'occasion de la paix de Montpellier, p. 122-123.
- Médaillon avec les armes des capitouls, p. 128.
- Miniatures d'un manuscrit du décret de Gratien, p. 19.
- Mobilier funéraire de tombes françaises, p. 115-117, 125-127.
- Monnaies romaines, p. 97-100.
- Peintures de Saint-Sernin, p. 147.
- Peintures murales de l'église de Beaugency, p. 60.
- Photographies d'une salle du Lycée de Cahors, p. 153.
- — des fresques de l'église de Cazaux-Larboust, p. 147.
- — de Pampelune et de la Navarre, p. 35.
- — d'un sarcophage païen de Saint-Clamens, p. 36.
- Pierre tombale de l'église Saint-Pierre de Rabastens, p. 12.
- Porte des Cordeliers de Toulouse, p. 82.
- Pot de pharmacie, p. 117.
- Poterie romaine, p. 60.

Art (œuvres d') :

- Sceau de Bertrand de Cardaillac, p. 158-159.
- Statue de la vierge à Albi, p. 100.
- Statue funéraire à Vaudreuil, p. 97.
- Tapisserie d'Albi, p. 104.
- Tapisseries du dix-septième siècle, p. 147.
- Vue de Saint-Sernin, p. 153.

Artistes :

- Bachelier, p. 104.
- Bosc (Joseph), serrurier toulousain, p. 19.
- Fayel (François), peintre, p. 91-92.
- Imagiers toulousains, p. 47.
- La Frute, tapissier, p. 104.
- Lucas (François et Pierre), p. 93-95.
- Mazzetti (les frères), marbriers, p. 103.
- Mortreuil, p. 95.
- Sulpici, imagier lozérien, p. 147.

Attestation de Raymond de Villambis, gouverneur de Cintegabelle, en faveur des consuls, par **M. ESQUIROL**, p. 124.

Auriol (abbé), p. 82.

B

Balles de plomb du seizième siècle, p. 110, 114.

BARRIÈRE-FLAVY, p. 115, 118, 125.

BÉGOUEN (vicomte), p. 161.

Bénédiction de la cloche du couvent des Frères prêcheurs de Revel (1630), par M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 120.

BÉNÉZET, p. 127.

Bézard (général), p. 147.

BOUGLON (baron **DE**), p. 60.

BRISSAUD, p. 42.

Bulle du pape Alexandre VI (1493), par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 14-18.

C

Cadran solaire de Beaupuy, par M. **DE REY-FAILHADE**, p. 28-31.

CANDELON (D^r), p. 40, 42, 118, 161.

CARTAILHAC, p. 35, 42, 46, 49, 104, 105, 145, 160.

CASTÉLAN (**PAUL DE**), p. 14, 121.

CHAMPREUX (**MARQUIS DE**), p. 82, 114, 121, 150.

Charte de 1252 avec une notule en écriture rabbinique, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 42-43.

Château de Merville, p. 153-155.

Château Narbonnais, p. 35.

— de Rochemonteix, p. 155.

Collection de tapisseries, par M. le général Bézard, p. 146.

Compte rendu du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 113.

Compte rendu de la soixante-quatrième session du Congrès archéologique de France, par M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 144-145.

Compte rendu :

— du livre : *La poterie aux époques préhistorique et gauloise en Ar-*

morique, de M. Paul du Châtellier, par M. **CARTAILHAC**, p. 121-122.

— du livre : *Pottery Worship, the fallen Idols, I, the noble Buccaros*, de M. Solon, par M. **DELOUME**, p. 19.

Confréries de Sainte-Luce à Arreau et de Saint-Eutrope à Montesquieu, par M. l'abbé **MARSAN**, p. 128-135.

COURET (abbé), p. 105, 150, 161.

Coutumes du Rouergue, par M. Bailaud, p. 146, 162.

Culte de saint Maur à Prat, par M. l'abbé Viala, p. 146, 171.

D

Decap, p. 22.

Découvertes archéologiques à Toulouse, par M. **DELORME**, p. 123.

Découvertes archéologiques à l'hôtel d'Assézat, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 31.

DELORME, p. 10, 14, 49, 60, 62, 122, 123, 157, 161.

DELOUME, p. 19, 41, 44, 60, 110, 114, 121, 127, 128, 147.

DESAZARS (baron), p. 14, 42, 62, 113, 128.

Dessin du pont de Céret; dessins et photographies de monuments de Villefranche-du-Rouergue, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 14, 147-149.

Dessin d'une pierre tombale de l'église St-Pierre de Rabastens, par M. Marty, p. 13.

Dessins rupestres préhistoriques de la grotte de Marsoulas, par M. **RÉGNAULT**, p. 127.

Dessin de l'église de Benque, par M. l'abbé **COURET**, p. 105.

Dessin d'un pot de pharmacie, par M. Peyronnet, p. 117.

Deux maîtres de pension à Toulouse en 1773, par M. l'abbé **TAILLEFER**, p. 150-152.

Documents officiels et pièces analogues :

— Lettre adressée par M. le Président, au nom de la Société, à M. le Ministre de l'Instruction publique, p. 14.

— Pétition pour la centralisation des archives des notaires, p. 22.

— Lettre de M. le Préfet de la Haute-Garonne, sur la subvention accordée par le Conseil général à la Société, p. 10.

— Lettre du secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au sujet des fouilles de Martres-Tolosane, p. 47.

— Lettre de M. le Maire de Toulouse sur le même sujet, p. 82.

— Lettre de M. Saint-Anne Lauzier sur les fresques de Saint-Aventin, p. 150.

Dons à la Société :

— *Annales de Lafaille*, don de M. **DE LAHONDÈS**, p. 14.

— *Brigands des environs d'Ax au dix-septième siècle*, par M. **DOUBLET**, p. 62.

— Cadran solaire, don de M. **DE REY-PAILHADE**, p. 49.

— *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin*, par M. Berthélé, p. 42.

— *Cathédrales françaises : la cathédrale de Cavaillon*, par M. **BAR-FERREE**, p. 49.

— *Charles VII et le Languedoc, d'après un registre de la viguerie de Toulouse*, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 22.

Dons à la Société :

- *Cospean (Philippe)*, évêque d'Aire, administrateur de l'archevêché de Toulouse, par M. l'abbé Lestrade, p. 128.
- *De Cerdagne en Vallespir*, notes de touriste; la construction du pont de Cérel en 1321, par M. Salsas, p. 10.
- *Descriptions de Damas*, traduction de l'arabe par M. **SAUVAIRE**, don de M^{me} Sauvaire, p. 49.
- *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (les 7 premiers fascicules), don de M. **DE LAHONDÈS**, p. 14.
- Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole des beaux-Arts et du conservatoire de Toulouse, par M. **PERROUD**, p. 10.
- *En Tunisie*, par M. le vicomte **BÉGOUEN**, p. 161.
- *Excursions archéologiques*, par M. **LAVERGNE**, p. 40.
- *Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs*, par M. l'abbé Alis, p. 49.
- *Huit jours en Grèce*, par M. **CARTAILHAC**, p. 46.
- *Influence des métropolitains d'Eauze et des archevêques d'Auch*, par M. **BLADÉ**, p. 42.
- *Le Château Narbonnais*, par M. **JOSEPH DE MALAFOSSE**, p. 35.
- Liste des notaires, juges et percepteurs de Saint-Bertrand de Comminges, à partir de 1205, par M. **TREY-SIGNALÈS**, p. 121.
- *Louvel (Pierre) de Beauvais*, médecin, historien et professeur, par M. le comte de Marsy, p. 147.
- *Mémoire sur l'évêché de Bayonne*, par M. **BLADÉ**, p. 161.

Dons à la Société :

- Moulage du lion de l'hôtel de Bernuy, don de M. **CARTAILHAC**, p. 160.
 - *Notes historiques sur Labastide-Paumès-en-Comminges*, châtellenie de l'Isle-en-Dodon, par M. Decap, p. 22.
 - *Notes sur la Renaissance à Toulouse*, d'après les archives notariales, par M. Pasquier, p. 10.
 - *Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan* (Gers), par M. **LAVERGNE**, p. 147.
 - Photographies d'une salle du lycée de Cahors, don de M. **PERROUD**, p. 153.
 - — — des peintures murales de l'église de Beaugency, don de M. **ROUIL-LARD**, p. 60.
 - — — de divers monuments, don de M. **LAVERGNE**, p. 40.
 - *Pottery Worship, the fallen Idols: I the noble Buccaros, Iakobas Canneltes; the perpetual lamps: the murrhine Vases*, par M. Solon, p. 19, 121.
 - Statistique sanitaire de la ville de Toulouse, par M. le Dr **CANDELON**, p. 42.
 - Vue de Saint-Sernin, don de M. **DE LAHONDÈS**, p. 160.
 - Dot et trousseau d'une fiancée noble dans le Comminges au seizième siècle, par M. Balseinte, p. 32-35.
- DOUAIS (ABBÉ)**, p. 10, 35, 41, 49, 50, 60, 65, 104, 105, 110, 113, 117, 124, 150, 156, 161.
- DOUBLET**, p. 62, 110.
- DURRBACH**, p. 161.

E

Eglises :

- cathédrale d'Albi, p. 31, 101, 114.

- cathédrale de Pamiers, p. 10.
- de Benque, p. 105.

Eglises :

- de Briatexte (Tarn), p. 14.
 - de Cazaux-Larboust, p. 147.
 - de Peyrissas, p. 150.
 - de Puydaniel, p. 49.
 - romane à l'entrée de la gorge d'Oo, p. 147.
 - de Saint-Aventin, p. 97, 147.
 - de Saint-Pierre de Rabastens, p. 13.
 - de Saint-Sernin de Toulouse, p. 147.
 - des Chartreux, à Toulouse, p. 82.
 - de Valcabrère, p. 105.
 - de Vielle-Soubiran (Landes), p. 60.
- Elections de membres résidants :

MM. M^{re} **MATHIEU**, p. 31; **JOULIN**, p. 31; **GRAILLOT**, p. 31.

Elections de membres correspondants :

MM. **BAR-FERREE**, p. 19; **NICOLAI**, p. 47; **FRANCESCO MESTRE Y NOE**, p. 62; **VIDAL**, p. 97; **SOUCAILLE**, p. 125; **TREY-SIGNALÈS**, p. 127; **DE ROUMEJOURS**, p. 150; **HENRI DE VILLÈLE**, p. 155; **COURET**, p. 161.

ESQUIROL, p. 121, 124, 125, 156.

Essai historique sur l'abbaye bénédictine de St-Maurin, par M. l'abbé Dubernet, p. 146, 169.

F

- Fouilles au bois de Labarthe, à Pirbrac, par M. le comte **DE PIERAC**, p. 14.
- Fouilles de Martres-Tolosane, par

M. **JOULIN**, p. 47, 110.

Fragment de Poterie romaine, par M. **DELORME**, p. 60.

G

- GALABERT** (abbé), p. 105, 152.
- Grille du cours Dillon; le maître ser-

urier Joseph Bosc, par M. **PAUL DE CASTÉRAN**, p. 19-21.

H

- Hôtel d'Assézat, p. 31, 110.
- de Bernuy, p. 160.

Hôtel de pierre, p. 104.

I

- Inondations à Toulouse (décembre 1413), par M. **PASQUIER**, p. 172-173.
- Inscriptions de l'hôpital de la Grave, à Toulouse, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 47-48.
- Inscriptions des cloches de l'église de Puydaniel (Haute-Garonne), par

M. **BARRIÈRE-FLAVY**, p. 49.

Inscriptions destinées à différents monuments de Toulouse, par M. **CARTAILHAC**, p. 117.

Inscription d'une pierre tombale de l'église Saint-Pierre de Rabastens, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 13.

J

- JEANROY**, p. 128.
- JOULIN**, p. 110, 121.

J. DE LAHONDÈS, p. 10, 14, 19, 22, 31, 35, 36, 41, 42, 46, 48, 49, 60, 62, 82.

L

LAPIERRE, p. 10, 40, 62.

LAVERGNE, p. 36.

Lettre d'Antoine-Scipion de Joyeuse
aux consuls de Cintegabelle, par
M. **ESQUIROL**, p. 124.

Lettres de Catherine de Médicis (1566-
1571), par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 49-50.

Liés et passeriers dans les hautes val-
lées des Pyrénées, par M. **PAUL DE
CASTÉLAN**, p. 121.

M

Malafosse (Joseph de) (œuvres de),
p. 125.

MALAFOSSE (LOUIS DE), p. 14.

Manuscrits inédits des archives de
Merville, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 161.

MARSAN (abbé), p. 128.

Marsy (comte de), p. 48.

MASSIP, p. 161.

Médaille frappée à l'occasion de la
paix de Montpellier, par M. **DELORME**,
p. 122-123.

Médaille rare de l'empereur Quietus,
par M. **DELORME**, p. 157-158.

Médaillon avec les armes des capi-

touls, par MM. **DE LAHONDÈS** et **DE-
LOUME**, p. 128.

MÉRIMÉE, p. 19, 35, 48, 127, 147, 153.

Mobilier funéraire de tombes de fem-
mes franques de Courbes et d'Aul-
nois-sous-Laon (Aisne), par M. Bar-
rière-Flavy, p. 125-127.

Mobilier funéraire d'une tombe fran-
que de Courbes (Aisne), par M. Bar-
rière-Flavy, p. 115-117.

MOMMÉJA, p. 50.

Monnaies des colonies françaises de
l'Inde au dix-septième siècle, par
M. **CARTAILHAC**, p. 49.

N

NICOLAI, p. 47.

Note sur Bachelier, par M. le baron
DESAZARS, p. 104.

Note sur des découvertes archéologi-
ques à Béziers et à Toulouse, par
M. l'abbé **DOUAIS**, p. 14, 10.

Note sur deux feuillets d'un registre
de l'Inquisition, par M. l'abbé
DOUAIS, p. 22.

Note sur la buccarophagie en Espa-
gne, par M. **MÉRIMÉE**, p. 19.

Note sur l'ancienne porte des Corde-
liers de Toulouse, par M. le mar-
quis **DE CHAMPREUX**, p. 82.

Note sur le couvent des Dominicains
de Revel, par M. le marquis **DE
CHAMPREUX**, p. 121.

Note sur le lieu de naissance et le
nom de l'évêque Neveu ou Nebout,
par M. **THOMAS**, p. 22-23.

Note sur le livre d'Alexandre de Luna
« *Ramilletz de flores poeticas*, »
par M. **MÉRIMÉE**, p. 127.

Note sur les archives municipales de
Revel, par M. **PASQUIER**, p. 121.

Note sur les Cariatides de l'Hôtel de
pierre, par M. **DE LAHONDÈS**, p. 104.

Note sur les Etats de Rivière-Verdun,
par M. l'abbé **GALABERT**, p. 105-
110.

Note sur les restaurations du cloître
du musée des Augustins à Tou-
louse, par M. **J. DE LAHONDÈS**,
p. 145-146.

Note sur les peintures de l'abside et
des piliers de Saint-Sernin, par
M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 147.

Note sur le trajet de Montpellier à
Paris au quinzième siècle, par M. le
baron **DESAZARS**, p. 113.

Note sur les travaux du cloître du musée des Augustins, par M. **ROMESTIN**, p. 147.

Note sur une anse d'amphore romaine, par M. **DURRBACH**, p. 19.

Note sur un ouvrage imprimé à Toulouse en 1644, par M. **PASQUIER**, p. 40.

Note sur un volume des délibérations secrètes du Parlement, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 10.

P

PASQUIER, p. 32, 35, 40, 42, 49, 62, 97, 110, 117, 121, 161, 172.

PERROUD, p. 10, 35, 153.

PEYRONNET, p. 117.

Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan (Gers), par M. **LAVERGNE**, p. 36-40.

Photographie d'un sarcophage de Saint-Clamens (Gers), par M. **LAVERGNE**, p. 36.

Photographies de Pampelune et de la

Navarre, par MM. **PASQUIER** et Privat, p. 35.

Pièce relative à Bachelier, par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 104.

Pièces diverses de 1699, par M. **ESQUIROL**, p. 125.

Plan de l'église de Peyrissas, par M. l'abbé **COURET**, p. 150.

Plantation d'une croix à Revel, par M. le baron **DE RIVIÈRES**, p. 118-119.

Ponsan, p. 97.

R

Rage (la) en Provence et la clef miraculeuse de Saint-Marculphe, par M. **DOUBLET**, p. 110-113.

Rapport général sur le concours de 1897, par M. **PASQUIER**, p. 161.

Règlement des Etats du pays des Quatre-Vallées, par M. l'abbé **MARSAN**, p. 136-142.

Règlement pour les milices bourgeoises des pays de Foix, Couserans, Nébouzan et Quatre-Vallées, par M. l'abbé **MARSAN**, p. 142-144.

Règlement pour les sépultures et constructions de St-Sernin (1471, 1513-

1517), par M. l'abbé **DOUAIS**, p. 65-81.

RÉGNAULT, p. 127, 147.

Résultats du concours de 1897, p. 146.

Rétablissement du Parlement de Toulouse (1775), par M. l'abbé **TAILLEFER**, p. 41-42.

RIVIÈRES (BARON DE), p. 31, 41, 49, 100, 117, 118, 123, 144.

REY-PAILHADE (DE), p. 28, 49, 125, 153, 161.

ROCHER, p. 14.

ROMESTIN, p. 145, 147.

ROUILLARD, p. 60.

ROUMEJOURS (DE), p. 140, 150.

S

SAINT-RAYMOND, p. 41, 42, 128, 133, 161.

Sceau de Bertrand de Cardaillac, par M. **DELORME**, p. 158-160.

Sceau de Jeanne Plantagenet, reine de Sicile et comtesse de Toulouse, par M. **MOMMÉJA**, p. 50-60.

SIPIÈRE, p. 160.

Situation religieuse du Mas-d'Azil en 1665, par M. l'abbé **CAU-DURBAN**, p. 22.

SOUCAILLE, p. 117, 125.

Sujets de concours, p. 160.

T

TAILLEFER (abbé), p. 41, 150.

THOMAS, p. 22, 49.

Toulouse à l'époque romaine, d'après les médailles, par M. Ponsan, p. 97-100.

Traduction de plusieurs chapitres du livre de Vöge : *Die Anfänge des monumentales Stiles im Mittelalter*,

par M. **SAINT-RAYMOND**, p. 41, 42, 44.

Travaux à Albi, par M. le **BARON DE RIVIÈRES**, p. 31-32.

Travaux envoyés au concours de 1897, p. 117-118.

Travaux récents à la cathédrale d'Albi, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 114.

TREY-SIGNALÈS, p. 104, 121, 127.

V

Végétation parasite sur les toits d'églises de Toulouse, par M. le **BARON DE RIVIÈRES**, p. 123-124.

VIDAL, p. 62.

Visite de la Société archéologique à l'exposition rétrospective de Montauban, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 160.

Voies romaines de Toulouse à Narbonne, par M. le **BARON DESAZARS**, p. 62-65.

Voyage archéologique au château de Merville, par M. **J. DE LAHONDÈS**, p. 153-155.

LECTURES ET NOTES

	Pages.
AURIOL (abbé). — La construction de l'église des Chartreux à Toulouse et la décoration du chœur de cette église.. . . .	82-95
BALSEINTE. — La dot et le trousseau d'une fiancée noble dans le Comminges au seizième siècle.	32-35
BARRIÈRE-FLAVY. — Inscriptions des cloches de l'église de Puydaniel (Haute-Garonne).	49
— Mobilier funéraire d'une tombe franque de Courbes (Aisne). . . .	115-117
— Mobilier funéraire de tombes de femmes franques de Courbes et d'Aulnois-sous-Laon (Aisne).	125-127
BÉZARD (général). — Une collection de tapisseries.	146
BOUGLON (baron DE). — L'église fortifiée de Vielle-Soubiran.. . . .	60-62
CARTAILHAC. — Inscriptions destinées à différents monuments de Toulouse.. . . .	117
— Monnaies des colonies françaises de l'Inde au dix-septième siècle. . .	49
— Note sur une anse d'amphore romaine trouvée à Narbonne.	19
CASTÉLAN (Paul DE). — La grille du cours Dillon; le maître serrurier Joseph Bosc.	19-21
— Les lies et passeries dans les hautes vallées des Pyrénées.	121
CAU-DURBAN (abbé). — La situation religieuse du Mas-d'Azil en 1665. . .	22
CHAMPREUX (marquis DE). — A propos de la découverte d'un fragment de la muraille de Philippe-Auguste à Paris.	114-115
— Note sur l'ancienne porte des Cordeliers de Toulouse.	82
— Note sur le couvent des Dominicains de Revel.	121
COURET (abbé). — Dessin de l'église de Benque.	105
— Plan de l'église de Peyrissas.	150
DELORME. — Découvertes archéologiques à Toulouse.	123
— Fragment de poterie romaine.	60
— Médaille frappée à l'occasion de la paix de Montpellier.	122-123
— Médaille rare de l'empereur Quietus.	157-158
— Sceau de Bertrand de Cardaillac.	158-160
DELOUME et LAHONDÈS (J. DE). — Médaillon avec les armes des capitouls.	128
DESAZARS (baron). — Les voies romaines de Toulouse à Narbonne. . .	62-65
— Note sur Bachelier.	104
— Note sur le trajet de Montpellier à Paris au quinzième siècle.. . .	113-114
DOUAI (abbé). — Analyse d'un registre de la confrérie de Saint-Jacques à Palaminy.	35-36
— Compte rendu du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne. . . .	113

— Etude sur un manuscrit du décret de Gratien.	19
— Inscription d'une pierre tombale de l'église Saint-Pierre de Rabastens.	13
— Manuscrits inédits des archives de Merville.	161
— Lettres de Catherine de Médicis (1566-1571).	49-50
— Note sur un volume des délibérations secrètes du Parlement.	10
— Notes sur des découvertes archéologiques à Béziers.	14
— Notes sur des découvertes archéologiques à Toulouse.	10
— Note sur deux feuillets d'un registre de l'Inquisition.	22
— Pièce relative à Bachelier.	104
— Règlement pour les sépultures et constructions de Saint-Sernin (1471, 1513-1517).	65-81
— Une charte de 1252 avec une notule en écriture rabbinique.	42-43
DOUBLET. — La rage en Provence et la clef miraculeuse de saint Marc- culphe.	110-113
DÜRRBACH. — Note sur une anse d'amphore romaine.	19
ESQUIROL. — Attestation de Raymond de Villambis, gouverneur de Cinte- gabelle, en faveur des consuls.	124
— Lettre d'Antoine-Scipion de Joyeuse aux consuls de Cintegabelle (1589).	124
— Pièces diverses de 1699.	125
GALABERT (abbé). — Confréries au moyen âge dans le Tarn-et-Garonne.	23-28
— Note sur les Etats de Rivière-Verdun.	105-110
— Publication faite par ordre de Terride en 1552.	152-153
JEANROY. — Note sur des textes romans.	128
JOULIN. — Fouilles de Martres-Tolosane.	110
LAHONDÈS (J. DE). — Ancienne porte de la cathédrale de Pamiers.	10-13
— Découvertes archéologiques à l'hôtel d'Assézat.	31
— Dessin du pont de Céret.	14
— Dessins et photographies de monuments de Villefranche-de-Rouer- gue.	147-149
— Eloge de M. Benézet, membre résidant.	127
— Inscriptions de l'hôpital de la Grave à Toulouse.	47-48
— Note sur les cariatides de l'Hôtel de pierre à Toulouse.	104
— Note sur les peintures de l'abside et des piliers de Saint-Sernin.	147
— Note sur les restaurations du cloître du Musée des Augustins à Tou- louse.	145-146
— Travaux récents de la cathédrale d'Albi.	114
— Visite de la Société archéologique à l'Exposition rétrospective de Mon- tauban.	160
— Voyage archéologique au château de Merville.	153-155
LAHONDÈS (J. DE) et DELOUME. — Médaillon avec les armes des capitouls.	128
LAVERGNE. — Photographie d'un sarcophage de Saint-Clamens (Gers).	36
— Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan (Gers).	36-40
MALAFOSSE (Louis DE). — Eglise souterraine à Briatexte (Tarn).	14
MARSAN (abbé). — Confrérie de Sainte-Luce à Arreau (1690).	128-133
— Confrérie de Saint-Eutrope à Montesquieu (Gers).	133-135
— Règlement des Etats du pays des Quatre-Vallées.	136-142
— Règlement pour les milices bourgeoises des pays de Foix, Couserans, Nébouzan et Quatre-Vallées.	142-144
MARTY. — Dessin d'une pierre tombale de l'église Saint-Pierre de Ra- bastens.	13
MÉRIMÉE. — Note sur la buccarophagie en Espagne.	19

— Note sur le livre d'Alexandre de Luna : <i>Ramilletz de flores poelicas</i> ..	127
MOMMÉJA. — Le sceau de Jeanne Plantagenet, reine de Sicile et comtesse de Toulouse.	50-60
PASQUIER. — Actes de vandalisme commis à Vaudreuil et à Saint-Aventin.	97
— Inondations à Toulouse (décembre 1413).	172-173
— Note sur les archives municipales de Revel.	121
— Note sur un ouvrage imprimé à Toulouse en 1644.	40
— Rapport général sur le concours de 1897.	161-172
PASQUIER et PRIVAT. — Photographies de Pampelune et de la Navarre. .	35
PIBRAC (comte DE). — Fouilles au bois de Labarthe, à Pibrac.	14
PONSAN. — Toulouse à l'époque romaine d'après les médailles.	97-100
RÉGNAULT. — Actes de vandalisme commis à l'église de Saint-Aventin. .	147
— Dessins préhistoriques de la grotte de Marsoulas.	127
REY-PAILHADE (DE). — Cadran solaire de Beaupuy.	28-31
— Eloge de M. Sauvaire, membre honoraire.	44-46
RIVIÈRES (baron DE). — Bénédiction de la cloche du couvent des Frères Prêcheurs de Revel (12 juillet 1630).	120
— Bulle du pape Alexandre VI (1493).	14-18
— Compte-rendu de la soixante-quatrième session du congrès archéologique de France.	144-145
— Deux inscriptions de cloches.	117
— Notes toulousaines et albigeoises : I. Statue de la Vierge à Albi; II. Notes sur la cathédrale d'Albi; III. Un marbrier toulousain; IV. Un tapissier toulousain.	100-104
— Plantation d'une croix à Revel (1630).	118-119
— Travaux à Albi.	31-32
— Végétation parasite sur les toits d'églises de Toulouse.	123-124
ROMESTIN. — Note sur les travaux du cloître du musée des Augustins. .	147
SAINT-RAYMOND. — Analyse des statuts de la confrérie de Saint-Eutrope. .	133
— Traduction de plusieurs chapitres du livre de Vöge : <i>Die Anfänge des monumentalen Stiles im Mittelalter</i>	41, 42, 44
TAILLEFER (abbé). — Deux maîtres de pension à Toulouse en 1773. .	150-152
— Rétablissement du Parlement de Toulouse (1775).	41-42
THOMAS. — Note sur le lieu de naissance et le nom de l'évêque Neveu ou Nebout.	22-23

GRAVURES ET PLANS

	Pages.
La Montjoie de Roquebrune.	37
Eglise de Peyrusse-Grande.. . . .	37
Abside de l'église de Vielle-Soubiran.	61
L'église des Chartreux en 1612.	83
L'église des Chartreux (à la fin du dix-huitième siècle).	83
Statue de la Vierge à Albi.	101
Médaille frappée à l'occasion de la paix de Montpellier (1623).. . . .	122
Galerie du grand cloître de la Chartreuse (Villefranche-de-Rouergue).. .	148
Chaire du réfectoire du couvent (Villefranche-de-Rouergue).	148
Toiture de la chapelle des Pénitents-Noirs (Villefranche-de-Rouergue). .	149
Figure de la Vierge (Villefranche-de-Rouergue).	149
Médaille rare de l'empereur Quiétus (planche hors texte)..	158
Sceau de Bertrand de Cardaillac.	159

TABLE

	Pages
Tableau des membres qui constituent la Société.	1
Sociétés avec lesquelles on fait échange de publication :	
France et Algérie.	6
Etranger.	8
Séance du 24 novembre 1896.	10
Séance du 1 ^{er} décembre 1896.	14
Séance du 8 décembre 1896.	19
Séance du 15 décembre 1896.	22
Séance du 22 décembre 1896.	31
Séance du 29 décembre 1896.	35
Séance du 5 janvier 1897.	36
Séance du 12 janvier 1897.	41
Séance du 19 janvier 1897.	42
Séance du 26 janvier 1897.	44
Séance du 2 février 1897.	46
Séance du 9 février 1897.	48
Séance du 16 février 1897.	49
Séance du 23 février 1897.	60
Séance du 9 mars 1897.	62
Séance du 16 mars 1897.	82
Séance du 23 mars 1897.	97
Séance du 30 mars 1897.	100
Séance du 6 avril 1897.	104
Séance du 13 avril 1897.	110
Séance du 27 avril 1897.	113
Séance du 4 mai 1897.	117
Séance du 11 mai 1897.	121
Séance du 18 mai 1897.	125
Séance du 25 mai 1897.	127
Séance du 1 ^{er} juin 1897.	128
Séance du 8 juin 1897.	144

Séance du 15 juin 1897..	146
Séance du 22 juin 1897..	150
Séance du 29 juin 1897..	153
Séance du 6 juillet 1897..	160
Séance du 13 juillet 1897..	161
Table analytique..	175
Lectures et notes	183
Gravures et plans.	186

PRIX DES VOLUMES DE LA COLLECTION DES *MÉMOIRES* :

Tome I ^{er}	30 fr.	Tome IX	8 fr.
— II.	20	— X.	8
— III.	20	— XI.	6
— IV.	20	— XII.	6
— V.	20	— XIII.	6
— VI.	20	— XIV.	6
— VII.	20	— XV, fascicule I.	2
— VIII.	6	— — fascicule II.	2
Prix de la collection des <i>Mémoires</i>		180 fr.	

PRIX DU *BULLETIN* :

Un fascicule séparé	1 fr.
Par cinq fascicules.	50 c.

GETTY CENTER LINRARY



3 3125 00678 2748

